Sermons sur les grands thèmes de l'Évangile

Charles G. Finney

1792-1875

biblelibre.org

À propos de cette édition

Traduction : Traduction française de biblelibre.org (2026), en français courant.
Édition : D'après Sermons on Gospel Themes, Oberlin, E. J. Goodrich, et New York, Dodd, Mead & Company, 1876.

Ces sermons furent prêchés par Finney à Oberlin, dans l'Ohio, entre 1845 et 1861 ; Henry Cowles les nota au fil de sa parole et les lui fit relire, puis les publia après sa mort. La traduction est faite en français courant, pour qu'un lecteur d'aujourd'hui les comprenne aussitôt. Les citations bibliques suivent la Bible choisie en haut de la page (la Segond 1910 dans les fichiers EPUB et PDF) et leurs références mènent au texte.

Source : Sermons on Gospel Themes, New York, Dodd, Mead & Co, 1876 (archive.org) (https://archive.org/details/sermonsongospel00finngoog). Texte anglais du domaine public ; traduction française de biblelibre.org sous licence CC BY-SA 4.0 : libre de copie et de partage, dans les mêmes conditions, en citant la source.

Fichier préparé par biblelibre.org (https://biblelibre.org/bibliotheque/sermons-sur-l-evangile), où ce livre se lit aussi en ligne.

Sommaire

Sermon 1 : L'amour de Dieu pour un monde pécheur
Sermon 2 : Compter sur la miséricorde de Dieu
Sermon 3 : Le salaire du péché
Sermon 4 : Le Sauveur élevé sur la croix, et le regard de la foi
Sermon 5 : Les excuses des pécheurs accusent Dieu
Sermon 6 : Réponse aux excuses des pécheurs
Sermon 7 : Les refuges du mensonge
Sermon 8 : Un cœur décidé à faire le mal
Sermon 9 : La folie morale
Sermon 10 : Que faut-il faire pour être sauvé ?
Sermon 11 : Le pécheur : capable d'obéir, mais moralement faible
Sermon 12 : La mort de Christ à notre place
Sermon 13 : Quand le péché survient, Dieu ne pouvait pas sagement l'empêcher
Sermon 14 : Ce que Dieu dit au-dedans et ce qu'il dit au-dehors
Sermon 15 : Éteindre l'Esprit
Sermon 16 : L'Esprit ne luttera pas toujours
Sermon 17 : Christ, notre avocat
Sermon 18 : Dieu nous prouve son amour
Sermon 19 : Prier et travailler pour la grande moisson
Sermon 20 : Ramener les pécheurs à Dieu, un devoir du chrétien
Sermon 21 : Ce que les hommes admirent et que Dieu a en horreur
Sermon 22 : La victoire sur le monde par la foi
Sermon 23 : Mort au péché par Christ
Sermon 24 : L'essentiel de la vie chrétienne vécue

Sermon 1

L'amour de Dieu pour un monde pécheur

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean 3,16)

Le péché est ce qui coûte le plus cher dans tout l'univers. Rien d'autre ne peut coûter autant. Qu'il soit pardonné ou non, son prix est immense, sans limite. S'il est pardonné, c'est surtout Celui qui a pris notre place pour payer la faute qui en porte le coût ; s'il n'est pas pardonné, c'est le pécheur coupable qui doit le porter lui-même.

Le péché existe : chacun en fait l'expérience, partout, et chacun le constate, partout. Il y a du péché partout dans l'humanité, et sous des formes terriblement graves.

Pécher, c'est désobéir à une loi d'une importance infinie, une loi pensée et faite pour assurer le plus grand bien de tout l'univers. Obéir à cette loi est, par nature, indispensable au bonheur des créatures. Sans obéissance, il ne pourrait pas y avoir de bonheur, même au ciel.

Puisque le péché viole une loi si importante, on ne peut pas le prendre à la légère. Aucun gouvernement ne peut se permettre de traiter la désobéissance comme une broutille, car tout, le bien-être du gouvernement et de tous ceux qu'il gouverne, dépend de l'obéissance. Plus les intérêts en jeu ont de valeur, plus il est nécessaire de protéger la loi et de punir la désobéissance.

Rien de ce que Dieu fait ne doit déshonorer sa loi. Or la désobéissance de l'homme l'a déshonorée ; Dieu doit donc d'autant plus la défendre, pour lui rendre son honneur. Le pire déshonneur qu'on puisse faire à une loi, c'est de la renier, de lui désobéir et de la mépriser. Et c'est exactement ce

que l'homme pécheur a fait. Cette loi n'est pas seulement bonne : elle est en elle-même indispensable au bonheur de ceux qu'elle gouverne. Il devient donc absolument nécessaire que celui qui l'a donnée la fasse respecter. Il doit le faire, coûte que coûte.

Voilà pourquoi le péché a entraîné le gouvernement de Dieu dans une dépense immense. Ou bien la loi devait être appliquée, au prix du bonheur de toute l'humanité, ou bien Dieu devait accepter de subir les pires conséquences du mépris de sa loi ; et ces conséquences, sous une forme ou une autre, devaient entraîner une dépense immense.

Prenons l'exemple de n'importe quel gouvernement humain. Supposons que les lois justes et nécessaires qu'il impose soient reniées et bafouées. Dans ce cas, il faut rendre honneur à la loi violée en appliquant la peine prévue ; sinon, il faudra supporter autre chose qui ne coûtera pas moins cher, et probablement beaucoup plus. La désobéissance se paie forcément en bonheur perdu, quelque part, et en très grande quantité.

Dans le cas du gouvernement de Dieu, il a été jugé bon de prévoir un Remplaçant : quelqu'un qui permettrait de sauver le pécheur tout en rendant honneur à la loi. Une fois cela décidé, la grande question suivante était : comment couvrir la dépense ?

La Bible nous dit comment la question a été réglée. Par une levée de volontaires, dirai-je, ou par un don ? Appelons-le comme nous voudrons, ce fut une offrande volontaire. Qui va ouvrir la souscription ? Qui va donner le premier, quand il faut réunir une somme si énorme ? Qui fera le premier sacrifice ? Qui fera le premier pas dans un projet si immense ? La Bible nous le dit. Tout a commencé par le Père, le Dieu infini. C'est lui qui a fait le premier grand don. Il a donné son Fils unique, pour commencer ; et après l'avoir donné en premier, il donne aussi gratuitement tout ce que la situation peut encore exiger. D'abord, il a donné son Fils pour accomplir le sacrifice que réclamait la loi ; puis il a donné et envoyé son Saint-Esprit pour prendre en charge cette œuvre. Le Fils, de son côté, a accepté de se tenir à la place des pécheurs pour les

représenter, afin de rendre honneur à la loi en souffrant à leur place. Il a versé son sang ; il a déposé sur l'autel, comme un don gratuit, toute une vie de souffrance ; il n'a pas détourné son visage des crachats, ni son dos des coups ; il n'a pas reculé devant les pires outrages que des hommes méchants pouvaient lui infliger. De même, le Saint-Esprit, lui aussi, se donne sans relâche, dans des efforts où il renonce à lui-même, pour mener à bien ce grand projet.

Il aurait été bien plus rapide de lever la main contre les méchants de notre race et de les envoyer tous en enfer sur-le-champ, comme il l'a fait autrefois quand certains anges « n'ont pas gardé leur dignité » (Jude 6). La révolte avait éclaté au ciel. Dieu ne l'a pas supportée longtemps autour de son trône élevé. Mais dans le cas de l'homme, il a changé de manière d'agir : il ne les a pas tous envoyés en enfer ; il a conçu un vaste plan, avec des moyens qui demandaient des renoncements et des sacrifices de soi absolument étonnants, pour ramener les âmes des hommes à l'obéissance et au ciel.

Pour qui ce grand don a-t-il été fait ? « Dieu a tant aimé le monde » : cela veut dire toute l'humanité. Dans ce passage, le mot « monde » ne peut pas désigner seulement une partie des hommes ; il désigne toute la race humaine. La Bible le montre, et la nature même des choses le montre aussi : le sacrifice de Christ a forcément été fait pour le monde entier. En effet, s'il n'avait pas été fait pour toute l'humanité, personne ne pourrait jamais savoir qu'il a été fait pour lui ; et donc personne ne pourrait croire en Christ au sens où l'on reçoit par la foi les bienfaits de ce sacrifice. Si ce sacrifice ne concernait qu'un nombre limité de personnes, sans qu'on puisse savoir lesquelles, le don tout entier serait perdu, puisqu'il serait impossible de le recevoir par une foi raisonnable. Imaginez un homme riche qui fait un testament pour laisser certains biens à certaines personnes inconnues, désignées seulement sous le nom d'« élus ». Elles ne sont décrites par rien d'autre que ce mot. Tout le monde reconnaît que l'auteur du testament avait ces personnes précises en tête, mais qu'il n'a laissé d'elles aucune description que ni ces personnes elles-mêmes, ni les

tribunaux, ni personne au monde ne puisse comprendre. Un tel testament est forcément nul, sans aucune valeur. Personne ne peut rien réclamer en vertu de ce testament ; et ce serait pareil si ces élus étaient décrits comme des habitants d'Oberlin. Puisque le testament ne concerne pas tous les habitants d'Oberlin, et qu'il ne précise pas lesquels, tout est perdu. Chacun ayant le même droit, et personne un droit précis, personne ne peut hériter. Si le sacrifice de Christ avait été fait de cette manière, personne n'aurait de raison valable de se croire parmi les élus avant d'avoir reçu l'Évangile. Il n'aurait donc aucun droit de croire et d'en recevoir les bienfaits par la foi. En réalité, dans cette hypothèse, le sacrifice de Christ ne servirait à rien du tout, à moins que Dieu ne fasse une révélation spéciale aux personnes à qui il est destiné.

Mais en réalité, le simple fait qu'un homme appartienne à la descendance d'Adam, qu'il soit un être humain, né d'une femme, suffit amplement. Cela le fait entrer dans le cercle. Il fait partie de ce monde pour lequel Dieu a donné son Fils, afin que quiconque croirait en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle.

Ce qui a poussé Dieu, au fond de lui, à faire ce grand don, c'est l'amour : l'amour pour le monde. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils pour qu'il meure pour lui. Dieu aimait aussi l'univers entier, mais ce don de son Fils est né de son amour pour notre monde. Bien sûr, dans ce grand acte, il a pris soin de veiller aux intérêts de l'univers. Il a fait attention à ne rien faire qui puisse affaiblir le moins du monde le caractère sacré de sa loi. Il a voulu, avec le plus grand soin, éviter que l'on se trompe sur l'importance qu'il accorde à sa loi, et aux grands enjeux de l'obéissance et du bonheur dans l'univers des êtres libres qu'il gouverne. Il a voulu écarter une fois pour toutes le danger qu'un être libre et responsable soit tenté de prendre la loi morale à la légère.

Plus encore : s'il a livré son Fils à la mort, ce n'est pas seulement par amour pour les âmes, mais aussi par respect pour l'esprit de la loi de sa propre raison éternelle. C'est là que sa décision de livrer son Fils a pris

naissance. La loi de sa propre raison doit être honorée et tenue pour sacrée. Il ne peut rien faire qui aille contre son esprit. Il doit faire tout ce qui est possible pour empêcher que le péché soit commis, et pour gagner la confiance et l'amour de ceux qu'il gouverne. Ces grands buts étaient si sacrés à ses yeux qu'il était prêt à plonger son Fils dans son propre sang plutôt que de mettre en danger le bien de l'univers. Il n'y a aucun doute : c'est l'amour, et le souci du plus grand bien de l'univers, qui l'ont poussé à sacrifier son Fils bien-aimé.

Examinons maintenant avec attention la nature de cet amour. Le texte insiste tout particulièrement là-dessus : Dieu a « tant » aimé. Son amour était d'une nature si merveilleuse et si unique qu'il l'a conduit à livrer son Fils unique à la mort. Cette expression veut évidemment dire plus que la grandeur de cet amour : elle dit qu'il est d'un genre tout à fait à part. Si nous ne le comprenons pas, nous risquons de tomber dans l'étrange erreur des universalistes, ceux qui croient que tous les hommes seront sauvés : ils parlent sans cesse de l'amour de Dieu pour les pécheurs, mais l'idée qu'ils se font de cet amour ne conduit jamais à la repentance ni à une vie sainte. Ils semblent voir cet amour comme une simple gentillesse, et se représentent Dieu comme un être très gentil, que personne n'a besoin de craindre. De telles idées ne poussent pas du tout à la sainteté, bien au contraire. C'est seulement quand nous comprenons quelle est la vraie nature de cet amour que nous sentons sa force morale nous pousser vers la sainteté.

On peut raisonnablement demander : si Dieu a aimé le monde d'un amour qui se distinguait par sa grandeur, et seulement par sa grandeur, pourquoi n'a-t-il pas sauvé le monde entier sans sacrifier son Fils ? Cette question suffit à nous montrer que ce petit mot « tant » a un sens profond, et elle devrait nous pousser à l'étudier avec soin.

1. Par nature, cet amour n'est pas le plaisir que l'on prend aux qualités de quelqu'un : Dieu ne prenait pas plaisir au caractère de l'humanité. C'était impossible, car il n'y avait rien d'aimable dans ce caractère. Si Dieu avait

aimé une telle race en l'approuvant et en y prenant plaisir, cela l'aurait couvert d'une honte infinie.

2. Ce n'était pas une simple émotion ou un simple sentiment. Ce n'était pas un élan aveugle, même si beaucoup semblent le croire. On s'imagine souvent que Dieu a agi comme les hommes quand ils se laissent emporter par une forte émotion. Mais il n'y aurait là aucune vertu. Un homme pourrait donner tout ce qu'il possède sous le coup d'un tel élan aveugle, sans être plus vertueux pour autant. En disant cela, nous n'enlevons pas toute émotion à l'amour désintéressé, ni à l'amour de Dieu pour un monde perdu. Dieu a éprouvé de l'émotion, mais pas seulement de l'émotion. D'ailleurs, la Bible nous enseigne partout que l'amour de Dieu pour l'homme perdu dans ses péchés était un amour de père : l'amour d'un père pour ses enfants, ici pour des enfants révoltés, désobéissants et prodigues. Dans un tel amour se mêle forcément la plus profonde compassion.

3. Du côté de Christ, vu comme celui qui se tient entre Dieu et les hommes, cet amour est un amour de frère. « Il n'a pas honte de les appeler frères » (Hébreux 2,11). D'un certain point de vue, il agit pour des frères ; d'un autre, pour des enfants. Le Père l'a livré pour cette œuvre, et partage donc naturellement l'amour qui convient à ces liens.

4. Cet amour était forcément tout à fait désintéressé, car Dieu n'avait rien à espérer ni à craindre : il n'avait aucun profit à tirer de ses enfants s'ils étaient sauvés. D'ailleurs, il est impossible d'imaginer Dieu égoïste, puisque son amour embrasse toutes les créatures et tous les intérêts, selon leur vraie valeur. Sans doute, il a pris plaisir à sauver notre race ; pourquoi pas ? C'est un grand salut, à tous points de vue ; il augmente beaucoup le bonheur du ciel, et il touchera profondément la gloire et le bonheur du Dieu infini. Il se respectera éternellement lui-même pour un amour aussi désintéressé. Il sait aussi que toutes ses saintes créatures le respecteront éternellement pour cette œuvre et pour l'amour qui l'a fait naître. Mais disons-le aussi : il savait qu'elles ne le respecteraient pas

pour cette grande œuvre si elles ne voyaient pas qu'il l'a faite pour le bien des pécheurs.

5. Cet amour était ardent. Ce n'était pas cette froideur de cœur que certains imaginent, ni une idée abstraite, mais un amour profond, ardent, sincère, qui brûlait en lui comme un feu que rien ne peut éteindre.

6. Ce sacrifice demandait un immense renoncement. Cela n'a-t-il rien coûté au Père de livrer son propre Fils bien-aimé à la souffrance, et à une telle mort ? Si ce n'est pas là renoncer à soi-même, qu'est-ce donc ? Livrer ainsi son Fils à tant de souffrances, n'est-ce pas le plus noble des renoncements ? L'univers n'aurait jamais pu avoir l'idée d'un grand renoncement sans un tel exemple.

7. Cet amour s'adressait à chacun parce qu'il s'adressait à tous, et il s'adressait à tous parce qu'il s'adressait à chacun. Dieu aimait chaque pécheur en particulier, et donc il les aimait tous. Parce qu'il les aimait tous sans distinction, sans favoriser personne, il aimait chacun en particulier.

8. C'était un amour d'une patience extrême. Comme il est rare de trouver un parent qui aime son enfant au point de ne jamais s'impatienter ! Laissez-moi faire le tour de l'assemblée et vous demander : combien d'entre vous, parents, peuvent dire qu'ils aiment tous leurs enfants si bien, avec tant d'amour, et d'un amour qui sait si sagement se maîtriser, qu'ils ne se sont jamais impatientés contre aucun d'eux ? Que vous pouvez les prendre dans vos bras même quand ils vous poussent à bout, et les vaincre par l'amour, les faire sortir de leurs péchés par l'amour, les amener par l'amour à la repentance et à un cœur d'enfant confiant ? De quel enfant pouvez-vous dire : « Merci, mon Dieu, je ne me suis jamais énervé contre cet enfant-là » ? De quel enfant pourriez-vous dire, si vous le retrouviez au ciel : « Je ne t'ai jamais fait perdre patience » ? J'ai souvent entendu des parents dire : « J'aime mes enfants, mais oh, comme la patience me manque ! » Et quand ces êtres chers sont morts, on peut les entendre gémir amèrement : « Oh, mon âme, comment ai-je

pu faire trébucher si souvent mon enfant, et le pousser à tant de péchés ! »

Mais Dieu ne s'énerve jamais ; il ne s'impatiente jamais. Son amour est si profond et si grand qu'il est toujours patient.

Parfois, quand des parents ont des enfants malheureux, de pauvres êtres qui font pitié, ils peuvent tout supporter de leur part ; mais quand leurs enfants sont très méchants, ils ont l'impression d'avoir parfaitement le droit de s'impatienter. Dans le cas de Dieu, il ne s'agit pas d'enfants malheureux, mais d'enfants profondément méchants, et méchants en toute connaissance de cause. Mais oh, quelle patience étonnante est la sienne ! Il est si décidé à leur faire du bien, il désire tant leur plus grand bonheur, que, malgré tous leurs outrages, il s'applique encore à les bénir, à les gagner par ses larmes, à les attendrir jusqu'à la repentance et à l'amour, par la mort de son Fils à leur place !

9. C'est un amour jaloux, non pas dans un mauvais sens, mais dans un bon sens : au sens où il veille avec un soin extrême à ce que rien n'arrive qui puisse faire du mal à ceux qu'il aime. C'est comme un mari et une femme qui s'aiment vraiment : ils veillent jalousement, sans jamais relâcher leur attention, au bien l'un de l'autre, et cherchent toujours à faire tout ce qu'ils peuvent pour le vrai bonheur l'un de l'autre.

Ce don est déjà fait, et fait de bonne foi : il n'est pas seulement promis, il est réellement accompli. La promesse, faite longtemps à l'avance, a été tenue. Le Fils est venu, il est mort, il a payé la rançon, et il est vivant pour l'offrir : un salut tout prêt pour tous ceux qui veulent l'accepter.

Le Fils de Dieu n'est pas mort pour apaiser une soif de vengeance, comme certains semblent le comprendre, mais pour répondre aux exigences de la loi. La loi avait été déshonorée parce qu'on l'avait violée. Christ s'est donc chargé de lui rendre honneur en livrant à ses exigences sa vie de souffrance et sa mort qui répare la faute. Ce n'était pas pour

apaiser chez Dieu un esprit de vengeance, mais pour assurer le plus grand bien de l'univers, dans le cadre d'un plan de miséricorde.

Puisque ce sacrifice a été accompli, tous les hommes de la race humaine y ont droit. Il est ouvert à tous ceux qui veulent l'accepter. Jésus reste toujours le Fils du Père, mais, par un droit qu'il nous accorde dans sa grâce, il appartient, en un sens important, à toute l'humanité, à chacun ; si bien que chaque pécheur a part à son sang, pourvu qu'il s'avance humblement pour le réclamer. Dieu a envoyé son Fils pour être le Sauveur du monde, de quiconque voudrait croire et accepter ce grand salut.

Dieu donne son Esprit pour faire entrer ce salut dans la vie des hommes. L'Esprit vient frapper à la porte de chacun, pour entrer s'il le peut, et montrer à chaque pécheur qu'il peut dès maintenant recevoir le salut. Oh, quel travail d'amour !

Ce salut, si on le reçoit, ne peut être reçu que par la foi. C'est la seule manière possible. Dieu gouverne les pécheurs d'une manière morale, et non physique, parce que le pécheur lui-même est un être libre et responsable, et non une chose qu'on déplace. Dieu ne peut donc agir sur nous d'aucune manière si nous ne lui donnons pas notre confiance. Il ne pourra jamais nous sauver simplement en nous emmenant dans un endroit appelé le ciel, comme si un changement de lieu pouvait changer un cœur qui choisit librement. Il ne peut donc y avoir aucun autre moyen d'être sauvé que la foi toute simple.

Ne vous trompez donc pas : n'allez pas croire qu'accepter l'Évangile, c'est seulement croire ces faits historiques, sans recevoir vraiment Christ comme votre Sauveur. Si c'était là le plan, Christ n'aurait eu qu'à descendre et mourir, puis retourner au ciel et attendre tranquillement de voir qui croirait ces faits. Mais la réalité est tout autre ! Maintenant, Christ descend pour remplir l'âme de sa propre vie et de son amour. Les pécheurs qui se repentent entendent la vérité sur Jésus et la croient ; puis ils reçoivent Christ dans leur âme, pour qu'il y vive et y règne en maître,

pour toujours. Sur ce point, beaucoup se trompent et disent : « Si je crois ces faits comme des faits d'histoire, cela suffit. » Non ! non ! Ce n'est pas du tout cela. « C'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice » (Romains 10,10). Le sacrifice de Christ a bien été accompli pour ouvrir le chemin, afin que Jésus puisse descendre dans le cœur des hommes et les attirer à lui, dans l'union et l'accord du cœur avec lui ; afin que Dieu puisse ouvrir les bras de son amour et serrer les pécheurs contre lui ; afin que la loi et le gouvernement de Dieu ne soient pas déshonorés par ces marques d'amitié que Dieu montre aux pécheurs. Mais le sacrifice de Christ ne sauvera les pécheurs que dans la mesure où il leur ouvre le chemin pour entrer en accord et en communion de cœur avec Dieu.

Maintenant, Jésus vient frapper à la porte de chaque pécheur. Écoutez ! Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi frappe-t-il ainsi ? Pourquoi n'est-il pas resté au ciel, si le plan était que les hommes croient simplement les faits historiques et se fassent baptiser, comme certains le pensent, pour être sauvés ? Mais voyez comme il descend : il dit au pécheur ce qu'il a fait ; il lui révèle tout son amour ; il lui dit combien cet amour est saint et sacré, si sacré qu'il ne peut en aucun cas agir sans tenir compte de la sainteté de sa loi et de la pureté de son gouvernement. En gravant ainsi dans le cœur les idées les plus profondes et les plus larges de sa sainteté et de sa pureté, il fait comprendre qu'il faut se repentir profondément, et qu'on a le devoir sacré de renoncer à tout péché.

Remarques.

1. La Bible enseigne que les pécheurs peuvent perdre leur droit d'aînesse et se mettre hors de portée de la miséricorde. Il n'y a pas longtemps, je vous ai fait quelques remarques sur la nécessité évidente, pour Dieu, de se protéger contre ceux qui abusent de son amour. La situation est telle que le danger d'en abuser est très grand ; c'est pourquoi Dieu doit faire savoir aux pécheurs qu'ils ne doivent pas abuser de son amour, et qu'ils ne peuvent pas le faire sans en subir les conséquences.

2. Maintenant que l'Évangile leur est annoncé, les pécheurs ont la plus grande responsabilité qui soit. Ils courent le plus grand danger de piétiner le Fils de Dieu lui-même. Ils disent : « Venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous ! » (Marc 12,7). Quand Dieu envoie, en dernier lieu, son propre Fils bien-aimé, que font-ils ? À tous leurs autres péchés et à toutes leurs révoltes, ils ajoutent la pire des insultes envers ce Fils glorieux ! Imaginons qu'il se passe quelque chose de semblable sous un gouvernement humain. Une révolte éclate dans quelques provinces. Le roi y envoie son propre fils, non pas avec une armée pour écraser aussitôt les révoltés, mais avec douceur, humilité et patience ; il va parmi eux, leur explique les lois du royaume et les invite à obéir. Que font-ils alors ? D'un commun accord, ils s'unissent pour se saisir de lui et le mettre à mort !

Mais vous refusez de vous appliquer cela, et vous me demandez : « Qui a tué le Fils de Dieu ? N'étaient-ce pas les Juifs ? » Oui ; mais vous, pécheurs, n'avez-vous eu aucune part à ce meurtre ? Votre façon de traiter Jésus-Christ n'a-t-elle pas montré que vous êtes entièrement du côté des Juifs d'autrefois qui ont tué le Fils de Dieu ? Si vous aviez été là, quelqu'un aurait-il crié plus fort que vous : « Ôte, ôte, crucifie-le ! » (Jean 19,15) ? N'avez-vous pas toujours dit : « Retire-toi de nous ; nous ne voulons pas connaître tes voies » (Job 21,14) ?

3. Il est écrit de Christ : « Vous connaissez la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, qui pour vous s'est fait pauvre, de riche qu'il était, afin que par sa pauvreté vous fussiez enrichis » (2 Corinthiens 8,9). Comme c'est vrai, et frappant ! Notre rachat a coûté la vie à Christ ; il l'a trouvé riche et l'a rendu pauvre ; il nous a trouvés infiniment pauvres et nous a rendus riches, de toutes les richesses du ciel. Mais personne ne peut avoir part à ces richesses tant que chacun, pour lui-même, ne les a pas acceptées de la manière prévue. Il faut les recevoir aux conditions proposées ; sinon l'offre disparaît complètement, et vous restez plus pauvres encore que si de tels trésors n'avaient jamais été déposés à vos pieds.

Beaucoup de gens semblent comprendre cela tout de travers. Ils ont l'air de ne pas croire ce que Dieu dit, et répètent sans cesse : « Si, si, si seulement il y avait un salut pour moi ! Si seulement un sacrifice avait été prévu pour le pardon de mes péchés ! » C'est l'une des dernières choses qui se sont éclaircies dans mon esprit avant que je confie pleinement mon âme à Dieu. J'avais étudié le sacrifice de Christ ; j'en voyais la logique, je voyais ce qu'il demandait au pécheur ; mais cela m'irritait, et je disais : « Si je devenais chrétien, comment saurais-je ce que Dieu ferait de moi ? » Sous le coup de cette irritation, j'ai dit des choses stupides et amères contre Christ, au point que mon âme a été horrifiée de sa propre méchanceté, et j'ai dit : « Je vais tout réparer avec Christ, si c'est possible. »

De la même façon, beaucoup avancent vers les encouragements de l'Évangile comme si ce n'était qu'un « peut-être », un essai. Ils font chaque pas en avant avec une prudence extrême, avec crainte et tremblement, comme s'il était très douteux qu'il puisse y avoir de la miséricorde pour eux. C'était pareil pour moi. J'étais en route vers mon bureau quand la question s'est posée à mon esprit : « Qu'est-ce que tu attends ? Inutile d'en faire toute une histoire. Tout est déjà fait. Tu n'as qu'à dire oui à ce qu'on te propose, à y donner ton cœur tout de suite, sans réserve ; c'est tout. » C'est exactement cela. Tous, chrétiens et pécheurs, devraient comprendre que le plan est entièrement achevé : Christ tout entier, son caractère, son œuvre, sa mort qui répare la faute, et le fait qu'il est toujours vivant pour plaider notre cause, appartiennent à chacun, à tout homme, et n'ont besoin que d'être acceptés. Il y en a tout un océan. Il est là. Autant le prendre ! C'est comme si vous étiez au bord d'un océan d'eau douce et pure, mourant de soif : vous êtes invité à boire, et vous n'avez pas à craindre de vider cet océan, ni d'en priver qui que ce soit en buvant vous-même. N'allez pas penser que cet océan ne vous est pas librement offert : on vous invite, on vous presse de boire, et même de boire à volonté ! Cet océan répond à tous vos besoins. Vous n'avez pas besoin d'avoir en vous-même les qualités de Jésus-Christ, car ses qualités

deviennent en pratique les vôtres, pour tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Comme le dit l'Écriture, Christ « a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption » (1 Corinthiens 1,30). De quoi avez-vous besoin ? De sagesse ? La voici. De justice ? La voici. De sanctification, c'est-à-dire de devenir saint ? Vous l'avez ici. Tout est en Christ. Pouvez-vous penser à une seule chose nécessaire à la pureté de votre cœur, ou pour être utile, qui ne soit pas ici, en Christ ? Rien. Tout est prévu ici. Vous n'avez donc pas besoin de dire : « Je vais aller prier et essayer », comme dans ce cantique :

« J'irai à Jésus, même si mon péché s'est dressé comme une montagne ; peut-être qu'il acceptera ma demande, peut-être qu'il écoutera ma prière. »

Il n'y a pas besoin de « peut-être ». Les portes sont toujours ouvertes. C'est comme les portes du Broadway Tabernacle, à New York : elles ont été faites pour s'ouvrir et se bloquer d'elles-mêmes en position ouverte, pour qu'elles ne puissent pas se refermer sur la foule qui se pressait pour entrer. Quand il a fallu les fabriquer, je suis allé moi-même voir les ouvriers et je leur ai dit de faire absolument en sorte qu'elles s'ouvrent et se bloquent toutes seules dans cette position.

Ainsi, la porte du salut est toujours ouverte, bloquée en position ouverte, et personne ne peut la fermer : ni le pape lui-même, ni le diable, ni aucun ange du ciel ou de l'enfer. Elle est là, grande ouverte, et le passage est largement libre pour que tout pécheur de notre race entre, s'il le veut.

Je le répète : le péché est ce qui coûte le plus cher dans tout l'univers. Savez-vous bien, pécheur, quel prix a été payé pour vous, pour que vous soyez racheté et que vous deveniez héritier de Dieu et du ciel ? Oh, quelle affaire ruineuse pour vous que de vous laisser aller au péché !

Et quel impôt énorme le gouvernement de Dieu a payé pour sauver cette province de sa ruine ! Parlez-moi de l'impôt pour les pauvres en Grande-Bretagne, et ajoutez-y celui de toutes les autres nations : tout cela n'est

rien à côté de l'impôt du péché que paie le gouvernement de l'Éternel, cet effroyable impôt du péché ! Pensez à toute la machinerie qui est en marche pour sauver les pécheurs ! Le Fils de Dieu a été envoyé ; les anges sont envoyés comme « des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut » (Hébreux 1,14) ; des missionnaires sont envoyés ; des chrétiens travaillent, prient et pleurent, dans une inquiétude profonde : tout cela pour « chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc 19,10). Quel impôt merveilleux, énorme, est prélevé sur la bonté de l'univers pour ôter le péché et sauver le pécheur ! Si l'on pouvait chiffrer ce coût en or massif, quelle quantité ce serait : tout un globe d'or ! Quelle somme de peines et de dépenses, de la part des anges, de Jésus-Christ, de l'Esprit divin et des hommes vivants ! Honte aux pécheurs qui s'accrochent à leur péché malgré tous ces efforts pleins d'amour pour les sauver ! Au lieu d'avoir honte et de quitter leur péché, ils disent : « Que Dieu paie cet impôt ; qu'est-ce que ça peut me faire ! Que les missionnaires travaillent, que des femmes pieuses s'usent les doigts à réunir des fonds pour faire tourner toute cette machinerie humaine ; peu importe : qu'est-ce que ça me fait ? J'ai aimé mes plaisirs, et je vais courir après eux ! » Quel cœur insensible !

Les pécheurs peuvent bien se permettre de faire des sacrifices pour sauver d'autres pécheurs. Paul le pouvait, pour ses compagnons pécheurs. Il sentait qu'il avait fait sa part pour fabriquer des pécheurs, et qu'il lui revenait maintenant de faire aussi sa part pour les ramener à Dieu. Mais regardez : ce jeune homme pense qu'il ne peut pas se permettre de devenir pasteur, parce qu'il a peur de ne pas être suffisamment payé. Ne doit-il rien à la grâce qui a sauvé son âme de l'enfer ? N'a-t-il pas, lui aussi, des sacrifices à faire, puisque Jésus en a fait tant pour lui ? Et les chrétiens qui étaient en Christ avant lui : n'ont-ils pas prié, souffert et peiné pour le salut de son âme ? Quant au risque de manquer de pain dans l'œuvre du Seigneur, qu'il fasse confiance à son grand Maître. Mais permettez-moi de dire aussi que les Églises peuvent

être très fautives de ne pas donner à leurs pasteurs de quoi vivre correctement. Qu'elles le sachent : Dieu les affamera à coup sûr si elles affament leurs pasteurs. Leurs propres âmes et les âmes de leurs enfants deviendront stériles comme la mort, si, par avarice, elles laissent mourir de faim ceux que Dieu, qui veille sur elles, leur envoie pour les nourrir du pain de vie.

Combien il en coûte de débarrasser la société de certaines formes de péché, comme l'esclavage par exemple ! Combien a déjà été dépensé, et combien il reste encore à dépenser avant que ce mal terrible, cette malédiction, ce péché soit arraché de notre pays ! Cela fait partie de la grande entreprise de Dieu, et il la mènera jusqu'au bout. Mais à quel prix effrayant ! Combien de vies, combien de souffrances pour se débarrasser de ce seul péché !

Malheur à ceux qui font de l'argent avec les péchés des hommes ! Pensez au marchand d'alcool : il tente les hommes pendant que Dieu essaie de les détourner de foncer sur le chemin du péché et de la mort ! Pensez à la culpabilité de ceux qui se dressent ainsi contre Dieu ! Christ doit donc lutter contre les marchands d'alcool, qui font tout ce qu'ils peuvent pour freiner son œuvre.

Notre sujet montre de façon frappante que le péché n'est rien d'autre que de l'égoïsme. Peu lui importe ce qu'il coûte à Jésus-Christ, ce qu'il coûte à l'Église, combien il pèse sur la compassion et sur les efforts pleins de sacrifice de tous les gens de bien sur la terre et au ciel : peu importe ; le pécheur aime se faire plaisir, et il veut en profiter tant qu'il le peut. Combien d'entre vous ont coûté à leurs proches des larmes et des peines sans nombre pour vous faire revenir de vos chemins de péché ? N'avez-vous pas honte, quand on a tant fait pour vous, de ne pas vous laisser convaincre d'abandonner vos péchés et de vous tourner vers Dieu et vers une vie sainte ?

Tout ce que Dieu fait pour l'homme est fait de souffrance et de renoncement. Cela commence par le sacrifice de son propre Fils bien-

aimé, et cela continue par des sacrifices sans cesse renouvelés et des travaux pénibles, à un prix immense et étonnant. Pensez seulement depuis combien de temps ces efforts durent déjà, combien de larmes, versées comme de l'eau, ils ont coûté, combien de souffrances de toutes sortes cette entreprise a causées et coûtées ; et tout cela à cause de ce péché même que vous savourez comme une friandise sous la langue ! Dieu peut bien le haïr, quand il voit ce qu'il coûte, et dire : « Ne faites pas ces abominations, que je hais » (Jérémie 44,4) !

Pourtant, Dieu n'est pas malheureux dans ces renoncements. Sa joie devant les résultats est si grande qu'il tient toute cette souffrance pour presque rien en comparaison, tout comme les parents sur la terre trouvent leur joie dans les efforts qu'ils font pour le bonheur de leurs enfants. Regardez-les : ils travaillent presque à s'en user les mains ; des mères veillent la nuit à coudre jusqu'à tituber de fatigue, les yeux brouillés ; mais si vous voyiez leur peine, vous verriez souvent aussi leur joie, tant elles aiment leurs enfants.

Tels sont le travail, la joie et le renoncement du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans leur grande œuvre pour le salut des hommes. Souvent, ils sont attristés de voir tant de gens refuser d'être sauvés. Ils peinent ensemble, unis dans un même amour, et il n'y a rien, dans des limites raisonnables, qu'ils ne soient prêts à faire ou à souffrir pour mener à bien leur grande œuvre. C'est merveilleux de penser que toute la création, elle aussi, prend part à cette œuvre et aux souffrances qu'elle exige. Revenez à la scène des souffrances de Christ. Le soleil, dans le ciel, pouvait-il regarder une telle scène sans être bouleversé ? Oh non, il ne pouvait même pas la voir ; il s'est voilé la face ! Toute la nature a semblé se vêtir de son deuil le plus profond. La scène était trop dure à supporter, même pour la nature sans vie. Le soleil s'est détourné et n'a pas pu regarder un tel spectacle !

Ce sujet montre avec force la valeur de l'âme. Pensez-vous que Dieu aurait fait tout cela s'il avait eu de l'âme une idée aussi basse que celle

que s'en font d'habitude les pécheurs ?

Les martyrs et les croyants trouvent de la joie dans leurs souffrances : ils achèvent dans leur propre corps « ce qui manque aux souffrances de Christ » (Colossiens 1,24), non pas dans le sacrifice même qui répare la faute, mais dans les parties secondaires de l'œuvre à accomplir. Il est dans la nature de la vraie foi d'aimer le renoncement.

Les résultats justifieront pleinement toute la dépense. Dieu avait bien calculé le prix avant de commencer. Longtemps avant de créer un univers d'êtres libres, il savait parfaitement ce qu'il lui en coûterait pour racheter les pécheurs, et il savait que le résultat justifierait largement tout le prix. Il savait qu'un miracle de miséricorde s'accomplirait, que la souffrance demandée à Christ, si grande qu'elle soit, serait supportée, et qu'il en sortirait des résultats d'une gloire infinie. Il regardait le long des siècles, vers les âges lointains où, au fil des temps, on verrait la joie des rachetés, qui chantent leurs cantiques et font vibrer de nouveau leurs harpes dans le chant éternel, tout au long, au long, au long de l'éternité de leur bonheur. Et n'était-ce pas assez pour combler de joie un cœur à l'amour infini ? Et vous, chrétien, qu'en pensez-vous ? Allez-vous dire maintenant : « J'ai honte de demander pardon. Comment puis-je supporter de recevoir une telle grâce ! C'est le prix du sang ; comment puis-je l'accepter ? Comment puis-je coûter si cher à Jésus-Christ ? »

Vous avez raison de dire que vous lui avez coûté très cher ; mais cette dépense a été payée de bon cœur ; la souffrance a été entièrement supportée, et elle n'aura pas à l'être de nouveau ; et cela ne coûtera pas plus si vous acceptez que si vous refusez. Considérez encore ceci : Jésus-Christ n'a pas agi sans sagesse ; il n'a pas payé trop cher le rachat de l'âme ; pas une douleur de plus que ce qu'exigeaient les intérêts du gouvernement de Dieu et que ne le justifiait la valeur de l'âme.

Oh, quand vous le verrez face à face et que vous lui direz ce que vous en pensez, quand vous aurez quelques milliers d'années de plus qu'aujourd'hui, n'adorerez-vous pas la sagesse qui a conduit ce plan, et

l'amour infini dont il est né ? Oh, que direz-vous alors de cet étonnant abaissement qui a fait descendre Jésus pour venir à votre secours ! Dites-moi, chrétien, n'avez-vous pas souvent ouvert votre âme devant votre Sauveur pour reconnaître ce que vous lui avez coûté ? Et il vous a semblé que quelque chose se soulevait, comme si le fond même de votre âme montait et que vous alliez répandre tout votre cœur. Si quelqu'un vous avait vu, il se serait demandé ce qui vous était arrivé, pour que votre âme soit à ce point fondue de reconnaissance et d'amour.

Dites maintenant, pécheur : allez-vous vendre votre droit d'aînesse ? Combien en voulez-vous ? Combien voulez-vous pour votre part en Christ ? Pour combien allez-vous vendre votre âme ? Vendre votre Christ ! Autrefois, on l'a vendu pour trente pièces d'argent ; et depuis, les cieux pleurent des larmes de sang sur notre monde coupable. Si le diable vous demandait de fixer la somme pour laquelle vous vendriez votre âme, quel prix diriez-vous ? Un jour, Lorenzo Dow, qui allait à cheval sur une route isolée pour se rendre à une réunion prévue, rencontra un homme et lui dit : « Mon ami, avez-vous déjà prié ? » « Non. » « Combien voulez-vous pour ne plus jamais prier ? » « Un dollar. » Dow le lui paya et continua sa route. L'homme mit l'argent dans sa poche et poursuivit son chemin, en réfléchissant. Plus il réfléchissait, plus il se sentait mal. « Voilà, se dit-il, j'ai vendu mon âme pour un dollar ! J'ai dû rencontrer le diable ! Personne d'autre ne m'aurait tenté ainsi. Il faut que je me repente de toute mon âme, ou je serai perdu pour toujours ! »

Combien de fois avez-vous accepté de vendre votre Sauveur pour moins de trente pièces d'argent ! Que dis-je, pour la moindre broutille !

Enfin, Dieu veut des volontaires pour faire avancer cette grande œuvre. Dieu s'est donné lui-même, il a donné son Fils, il a envoyé son Esprit ; mais il faut encore plus d'ouvriers. Et vous, que donnerez-vous ? Paul disait : « Je porte sur mon corps les marques de Jésus » (Galates 6,17). Aspirez-vous à un tel honneur ? Que ferez-vous ? Que souffrirez-vous ? Ne dites pas : « Je n'ai rien à donner. » Vous pouvez vous donner vous-

même : vos yeux, vos oreilles, vos mains, votre intelligence, votre cœur, tout ; et sûrement, rien de ce que vous avez n'est trop sacré ni trop précieux pour être consacré à une telle œuvre, quand un tel appel vous est adressé ! Combien de jeunes hommes sont prêts à partir ? Et combien de jeunes femmes ? De qui le cœur bondit-il en criant : « Me voici, envoie-moi » (Ésaïe 6,8) ?

Sermon 2

Compter sur la miséricorde de Dieu

« Je me confie dans la bonté de Dieu, éternellement et à jamais » (Psaume 52,10)

Pour traiter ce sujet, je chercherai : I. Ce qu'est la miséricorde.

II. Ce que veut dire compter pour toujours sur la miséricorde du Seigneur.

III. Je montrerai à quelles conditions nous pouvons compter sans danger sur la miséricorde de Dieu.

IV. Je signalerai plusieurs erreurs que l'on commet à ce sujet.

1. La miséricorde, en tant que qualité de Dieu, ne doit pas être confondue avec la simple bonté. On fait souvent cette erreur. Vous verrez tout de suite que c'en est une si vous remarquez que la miséricorde est directement opposée à la justice, alors que la justice est l'une des manières naturelles et légitimes dont la bonté s'exprime. La bonté peut exiger que la justice soit appliquée ; en fait, elle l'exige souvent. Mais dire que la miséricorde exige que la justice soit appliquée, c'est employer le mot sans lui donner aucun sens. La miséricorde demande que la justice soit mise de côté. La miséricorde et la bonté ont donc des rapports très différents avec la justice, et ce sont deux qualités très différentes.

2. La miséricorde, c'est la disposition à pardonner au coupable. Elle s'exerce en arrêtant et en mettant de côté la peine prévue par la loi, quand cette peine a été méritée par une désobéissance. Elle est, comme on l'a dit, directement opposée à la justice. La justice traite chacun selon ce qu'il mérite ; la miséricorde traite le criminel tout autrement qu'il ne mérite d'être traité. Ce que l'on mérite n'est jamais la règle qui guide la miséricorde, alors que c'est exactement la règle de la justice.

3. La miséricorde ne s'exerce que là où il y a une faute. Elle suppose toujours une culpabilité. Il faut que la peine prévue par la loi ait d'abord été méritée ; sinon, la miséricorde n'a aucune place.

4. La miséricorde ne peut pas aller plus loin que la punition que l'on mérite. Elle peut continuer à s'exercer aussi longtemps que la punition est méritée, mais pas plus longtemps ; aussi loin que va la culpabilité, mais pas au-delà. Si l'on mérite une grande punition, on peut recevoir une grande miséricorde ; si l'on mérite une punition sans fin, il y a alors place pour une miséricorde infinie, mais pas autrement.

II. Je dois montrer ce que veut dire compter sur la miséricorde de Dieu.

1. Cela suppose d'avoir conscience de sa culpabilité. On ne peut vraiment dire de personne qu'il compte sur la miséricorde de Dieu, à moins qu'il ait commis des fautes et qu'il en ait conscience. La justice protège les innocents : ils peuvent faire appel à elle sans crainte pour être défendus ou obtenir réparation. Mais pour le coupable, il ne reste rien d'autre que de compter sur la miséricorde. Compter sur la miséricorde suppose toujours d'être profondément saisi, au fond du cœur, par le sentiment de sa propre culpabilité.

2. Compter sur la miséricorde suppose toujours que nous n'avons aucun espoir du côté de la justice. Si nous avions quelque chose à attendre de la justice, nous ne nous tournerions pas vers la miséricorde. Le cœur humain est trop orgueilleux pour se jeter dans les bras de la miséricorde tant qu'il s'imagine avoir, au nom de la justice, un droit valable à être bien traité. Plus encore : faire appel à la miséricorde quand on pourrait à bon droit faire appel à la justice, ni la loi de Dieu ni l'Évangile ne le demandent jamais, et cela ne peut pas s'accorder avec notre situation face au gouvernement de l'Éternel. En fait, par la nature même de notre esprit, c'est impossible.

3. Compter sur la miséricorde suppose d'avoir une idée juste de ce qu'elle est. Sur ce point, beaucoup se trompent, parce qu'ils confondent la

miséricorde avec la simple bonté, ou avec la grâce comprise comme une simple faveur accordée à ceux qui ne la méritent pas. Cette faveur peut être montrée là où il n'y a aucune miséricorde, puisque le mot « miséricorde » s'applique au pardon des fautes. Nous savons tous que Dieu montre sa faveur, sa grâce au sens général, à tous les méchants de la terre. Il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les injustes comme sur les justes. Mais compter sur cette faveur générale, accordée aux méchants pendant qu'ils sont mis à l'épreuve ici-bas, ce n'est pas compter sur la miséricorde de Dieu. Nous ne comptons jamais sur la miséricorde tant que nous n'avons pas vraiment compris ce qu'elle est : le pardon accordé aux coupables pour leurs fautes.

4. Compter sur la miséricorde de Dieu suppose de croire qu'il est miséricordieux. Nous ne pourrions pas lui faire confiance si nous ne le croyions pas. Cette conviction doit toujours être à la base d'une vraie confiance. D'ailleurs, elle fait naître si naturellement cet élan de l'âme qui va vers Dieu et se repose sur lui, ce que nous appelons la confiance, que, dans le Nouveau Testament, le mot « foi » comprend d'habitude les deux. La foi, le fait de croire, comprend le don de son âme à Dieu, de tout son cœur, et une confiance sincère en lui.

5. « Compter sur la miséricorde de Dieu éternellement et à jamais » suppose d'être convaincu qu'on mérite une punition sans fin. La miséricorde s'étend exactement aussi loin que la punition méritée et, par sa nature, elle ne peut pas aller plus loin. Il est raisonnable de compter sur la miséricorde aussi longtemps que nous méritons d'être punis, mais pas plus longtemps. Un prisonnier condamné à trois ans de prison peut demander qu'on use de miséricorde envers lui en lui accordant sa grâce pour cette durée ; mais il ne demandera pas une grâce pour dix ans quand il n'en a besoin que pour trois, ni une grâce une fois ses trois ans de peine terminés. Ce principe est tout à fait évident : là où s'arrête la punition méritée, la miséricorde s'arrête aussi, et notre confiance en elle aussi. Tant que la punition méritée continue, la miséricorde peut

continuer, et notre confiance en elle aussi. Donc, quand le psalmiste compte pour toujours sur la miséricorde de Dieu, il renonce à tout espoir d'être un jour bien accueilli au nom de la justice.

6. Compter sur la miséricorde suppose qu'on arrête complètement de chercher des excuses. Dès l'instant où vous comptez sur la miséricorde, vous abandonnez toutes vos justifications et toutes vos excuses, tout de suite et entièrement, car elles supposent qu'on s'appuie sur la justice de Dieu. Une excuse ou une justification n'est rien d'autre qu'un appel à la justice : un argument destiné à prouver que notre conduite était juste. Compter pour toujours sur la miséricorde suppose qu'on a arrêté pour toujours de chercher des excuses.

Ainsi, un homme jugé devant un tribunal fait appel à la justice tant qu'il présente des justifications et des excuses ; mais s'il se présente devant le tribunal et plaide coupable, sans présenter la moindre justification ni la moindre excuse, il s'en remet à la clémence du tribunal. C'est tout autre chose que de se justifier soi-même. Il arrive parfois qu'au cours du même procès, l'accusé essaie les deux moyens. Il tente d'abord de se défendre lui-même ; mais, voyant que c'est inutile, il change d'attitude, avoue son crime, reconnaît qu'il mérite d'être puni, et s'en remet à la clémence du tribunal. Peut-être supplie-t-il le tribunal de le recommander à la clémence de l'autorité qui a le droit de grâce.

Or il est toujours entendu que, lorsqu'un homme plaide coupable, il cesse de chercher des excuses et ne fait plus appel qu'à la miséricorde. Il en va de même dans une affaire privée avec mon voisin. Si je me justifie entièrement, je n'ai évidemment rien à avouer. Mais si j'ai conscience de lui avoir fait du tort, je reconnais franchement mes torts et je fais appel à sa miséricorde. Se justifier soi-même, c'est exactement le contraire d'avouer.

C'est pareil quand des parents doivent corriger un enfant. Si votre enfant se justifie avec obstination, il ne fait pas appel à votre miséricorde. Mais dès qu'il se jette dans vos bras en pleurant et vous dit : « J'ai entièrement

tort », il cesse de chercher des excuses et s'en remet à votre miséricorde. Il en va de même dans le gouvernement de Dieu. Compter sur la miséricorde, c'est renoncer définitivement à s'appuyer sur la justice. Vous n'avez plus d'excuses ; vous n'en présentez aucune.

III. Nous devons maintenant examiner à quelles conditions nous pouvons compter avec confiance et en toute sécurité sur la miséricorde de Dieu pour toujours.

1. Il faut que la justice publique soit satisfaite. Il faut répondre à ses exigences. Dieu est un grand magistrat public, qui porte des responsabilités infinies envers tout l'univers des êtres libres et responsables. Il doit faire très attention à ce qu'il fait.

Il n'y a peut-être pas de décision de gouvernement plus délicate et plus difficile, dans ses conséquences, que l'exercice de la miséricorde. C'est un point extrêmement sensible. On court un grand risque de donner l'impression que la miséricorde piétine la loi. Ce que fait précisément la miséricorde, c'est mettre de côté l'application de la peine prévue par la loi ; le danger, c'est que cela paraisse mettre de côté la loi elle-même. Le grand problème est celui-ci : comment la loi peut-elle garder toute sa majesté quand on renonce entièrement à appliquer sa peine ? C'est toujours une question difficile et délicate.

Dans les gouvernements humains, on voit souvent un magistrat faire preuve d'une grande fermeté. Pendant la guerre d'indépendance américaine, on supplia Washington avec insistance de gracier André. Celui-ci était un homme particulièrement aimable et attachant, et son sort suscitait une profonde sympathie dans l'armée américaine. De nombreuses demandes pressantes furent adressées à Washington en sa faveur ; mais non, Washington ne pouvait pas céder. On le supplia d'aller voir André, dans l'espoir qu'une rencontre en personne toucherait son cœur ; mais il refusa même de le voir. Il n'osait pas se fier à ses propres sentiments. Il sentait que c'était un moment décisif et que le bien de toute une nation était en danger. D'où sa décision ferme et inflexible. Ce

n'est pas qu'il manquait de compassion. Il avait un cœur capable de sentir. Mais, dans ces circonstances, il savait trop bien qu'il ne devait laisser aucune place à ses sentiments de tendresse. Il n'osait pas leur céder, de peur que la ruine d'une nation n'en soit le prix.

Des cas semblables se sont souvent produits dans les gouvernements humains : tous les sentiments du cœur sont du côté de la miséricorde et réclament avec force qu'on leur cède, mais la justice l'interdit.

Souvent, dans la famille, un père traverse une épreuve déchirante : il préférerait supporter lui-même trois fois cette douleur plutôt que de l'infliger à son fils ; mais des intérêts d'une importance peut-être infinie sont en jeu, et il ne doit pas les mettre en danger en cédant à sa compassion.

Or, si l'exercice de la miséricorde est difficile dans de tels cas, combien plus dans le gouvernement de Dieu ! Ainsi, la première condition pour que la miséricorde s'exerce, c'est que quelque chose soit fait pour répondre aux exigences de la justice publique. Il est absolument indispensable que la loi soit maintenue. Si disposé que Dieu soit à pardonner, il est trop bon pour faire miséricorde à des conditions ou dans des circonstances qui abîmeraient la dignité de sa loi, donneraient la permission de pécher et ouvriraient toutes grandes les vannes du mal. L'Éternel ne peut jamais faire cela. Il sait qu'il ne le doit jamais.

Sur ce point, il suffit pour le moment de dire que cette difficulté est entièrement levée par le sacrifice de Christ.

2. Une deuxième condition, c'est que nous nous repentions. Il est certain qu'aucun pécheur n'a le moindre motif d'espérer la miséricorde tant qu'il ne se repent pas. Dieu va-t-il pardonner au pécheur pendant qu'il est encore en révolte ? Jamais. Ce serait de la part de Dieu une très grande injustice, et une ruine pour l'univers. Ce serait en fait proclamer que le péché compte moins qu'une broutille ; que Dieu ne s'inquiète pas de voir le cœur du pécheur attaché au mal ; qu'il est prêt à serrer contre lui le

cœur le plus révolté, sans qu'il se soit humilié. Avant de pouvoir faire cela, Dieu devrait cesser d'être saint.

3. Nous devons avouer nos péchés. Il est écrit : « Celui qui les avoue et les délaisse obtient miséricorde » (Proverbes 28,13), et lui seul. L'Éternel a de telles relations avec tout l'univers des êtres libres qu'il ne peut pas pardonner sans que le pécheur avoue. Il faut que le pécheur témoigne contre lui-même, et en faveur de la loi et de l'obéissance.

Imaginez un homme reconnu coupable et condamné à être pendu. Il demande sa grâce au gouverneur, mais il est trop orgueilleux pour avouer, du moins en public. « Monsieur le gouverneur, dit-il, entre vous et moi, je veux bien reconnaître que j'ai commis le crime dont on m'accuse, mais ne me demandez pas de l'avouer devant tout le monde. Vous tiendrez un peu compte de mes sentiments, et des sentiments de mes nombreux amis, qui sont des gens très respectables. Devant tout le monde, je continuerai donc à nier ce crime. J'espère cependant que vous prendrez bien en compte toutes les circonstances, et que vous m'accorderez ma grâce. » « Vous gracier, misérable ! » répondrait le gouverneur. « Vous gracier, quand vous accusez d'injustice tout le tribunal et le jury, et de mensonge les témoins ? Vous gracier, alors que vous vous dressez contre toute la justice de l'État ? Jamais ! jamais ! Vous êtes trop orgueilleux pour prendre votre vraie place et vous montrer tel que vous êtes ; comment pourrais-je compter sur vous pour être un bon citoyen ? Comment pourrais-je attendre de vous autre chose que d'être un parfait scélérat ? »

Qu'on le comprenne donc bien : avant de pouvoir compter sur la miséricorde de Dieu, nous devons vraiment nous repentir, et rendre notre aveu aussi public que l'a été notre crime.

Imaginez encore un homme reconnu coupable qui demande sa grâce, mais qui refuse absolument d'avouer. « Oh, dit-il, je n'ai pas de crimes à avouer ; je n'ai rien fait de particulièrement mal ; si j'ai agi comme je l'ai fait, c'est que j'ai un cœur terriblement méchant. Je ne peux pas me

repentir, je ne l'ai jamais pu. Je ne sais pas comment il se fait que je commets des meurtres si facilement ; tuer mon voisin semble être devenu pour moi une seconde nature ; je n'y peux rien. » Puis il dit au gouverneur : « On m'a dit que vous êtes très bon, très miséricordieux ; on dit même que vous êtes l'amour en personne, et je le crois. Vous allez donc sûrement m'accorder ma grâce : ce sera si facile pour vous, et c'est si horrible pour moi d'être pendu. Vous savez que je n'ai fait qu'un petit peu de mal, et seulement parce que je ne pouvais pas faire autrement ; vous ne pouvez certainement pas exiger que je fasse le moindre aveu. Quoi ! Me faire pendre parce que je ne me repens pas ? Vous êtes certainement trop bon pour faire une chose pareille. »

La réponse serait forcément, avec indignation : « Je ne vous remercie pas de votre bonne opinion de moi ; la loi suivra son cours ; votre chemin mène à la potence. »

Regardez ce pécheur ; écoutez-le se moquer de Dieu dans sa prière : « Je compte sur la miséricorde de Dieu, car Dieu est amour. » Vous repentez-vous ? « Je ne sais pas trop ce qu'est la repentance ; là n'est pas la question. Dieu est amour ; Dieu est trop bon pour envoyer des hommes en enfer ; ceux qui pensent qu'il envoie qui que ce soit en enfer croient que Dieu ne sauve qu'une partie des hommes, et ils calomnient Dieu. » Trop bon ! dites-vous ; trop bon ! Si bon qu'il pardonnera, que le pécheur se repente ou non ; trop bon pour tenir fermement les rênes de son gouvernement ; trop bon pour protéger les intérêts les plus importants de son immense royaume ! Pécheur, le Dieu auquel vous pensez est un être sorti de votre imagination déréglée : ce n'est pas le Dieu qui a construit la prison du désespoir pour les pécheurs endurcis ; ce n'est pas le Dieu qui gouverne l'univers par une loi juste, et notre race aussi, selon le plan de l'Évangile, qui fait paraître cette loi grande et lui rend honneur.

4. Nous devons vraiment réparer le tort causé, autant que cela dépend de nous. Vous pouvez voir ce que cela veut dire dans le cas d'un voleur de grand chemin. Il a volé dix mille dollars à un voyageur et a été condamné

à la prison à vie. Il demande sa grâce. Il regrette beaucoup son crime ; il est prêt à faire tous les aveux qu'on voudra, aussi publics qu'on voudra ; mais va-t-il rendre l'argent ? Lui ? Non ! Il a besoin de cet argent pour lui-même. Il en cédera peut-être la moitié à l'État : le voilà tout à coup plein d'amour pour son pays, et généreux en plus ; prêt à faire don de cinq mille dollars pour le bien public ! Prêt à consacrer une magnifique somme d'argent aux œuvres les plus charitables ; mais l'argent de qui ? Où est sa justice envers l'homme qu'il a volé ? Misérable ! Consacrer au public ce que vous avez arraché à votre voisin, et le verser dans le trésor de l'État ! Non ; un tel don brûlerait le coffre de part en part ! Que penseriez-vous si le gouvernement fermait les yeux sur une telle abomination ? Vous auriez horreur de sa corruption détestable.

Regardez cet homme du monde. Toute sa carrière dans les affaires n'est qu'une suite de tromperies. Il glisse discrètement la main dans la poche de son voisin, et c'est ainsi qu'il remplit la sienne. Sa règle, toujours la même, est de vendre plus cher que la chose ne vaut, et d'acheter moins cher. Il sait accaparer le marché et faire monter les prix, puis revendre les stocks qu'il a accumulés. Son esprit est toujours tendu pour manœuvrer et faire de bonnes affaires. Mais cet homme doit enfin se préparer à rencontrer Dieu. Alors il se tourne vers son argent, pour qu'il règle tout. Il a un gros don pour Dieu. Peut-être va-t-il construire une église ou envoyer un missionnaire : quelque chose d'assez généreux, au moins, pour acheter le pardon d'une vie qui ne laisse pas sa conscience très tranquille. Oui, il a un magnifique pot-de-vin pour Dieu. Ah, mais Dieu va-t-il l'accepter ? Jamais ! Dieu brûle d'indignation à cette pensée. Dieu veut-il de votre argent taché de sang, de ces gains tirés de l'oppression ? Allez les rendre aux pauvres qui souffrent, dont les cris sont montés jusqu'à Dieu contre vous. Oh, quelle honte, de penser voler votre frère pour donner à Dieu ! Ce n'est pas seulement déshabiller Pierre pour habiller Paul, c'est voler l'homme pour payer Dieu ! Ce n'est pas ainsi qu'on achète le pardon de son âme !

5. Une autre condition, c'est que vous changiez vraiment de conduite. Supposons qu'il y ait dans notre voisinage un bandit devenu la terreur de toute la région. Il a déjà assassiné une vingtaine de femmes et d'enfants sans défense ; il incendie nos maisons la nuit ; il pille et vole tous les jours ; et chaque jour apporte la nouvelle de crimes qui font frémir tous ceux qui les apprennent. Personne ne se sent en sécurité un seul instant. C'est un bandit sanguinaire de la pire espèce. Enfin, il est arrêté, et nous respirons tous plus librement. La paix revient. Mais ce misérable, condamné à mort, demande sa grâce. Il ne montre aucun regret, et ne promet même pas de changer ; pourtant le gouverneur s'apprête à lui accorder une grâce complète. S'il le fait, qui ne dira pas : « C'est lui qu'il faudrait pendre par le cou jusqu'à ce qu'il soit mort, bien mort ! » Mais que dit ce pécheur ? « Je compte, dit-il, sur la grande miséricorde de Dieu. Je n'ai rien à craindre. » Mais change-t-il de conduite ? Non. À quoi peut lui servir la miséricorde de Dieu s'il ne change pas de conduite ?

6. Vous devez aller jusqu'au bout pour reconnaître que la loi et sa peine sont justes.

Regardez ce criminel condamné. Il ne croit pas que l'État ait le droit d'ôter la vie pour quelque crime que ce soit ; il conteste absolument qu'une telle procédure soit juste et, pour cette raison, il exige qu'on le gracie. L'obtiendra-t-il ? Le gouverneur va-t-il prendre une position directement opposée à la loi et à la Constitution qu'il a juré de défendre ? Va-t-il écraser la loi pour sauver un criminel, ou même mille criminels ? Non, s'il a dans le cœur l'esprit de quelqu'un qui gouverne. Ce coupable, s'il veut obtenir la miséricorde du gouverneur, doit reconnaître que la loi et sa peine sont justes. Sinon, il se dresse contre la loi, et on ne peut pas lui faire confiance pour vivre au milieu des autres.

Écoutez maintenant ce pécheur. Que de choses il trouve à dire pour nier qu'il mérite d'être puni, et contre la justice d'une punition éternelle ! Il dénonce les lois de Dieu comme cruelles et injustement sévères. Pécheur, pensez-vous que Dieu puisse vous pardonner pendant que vous vous

conduisez ainsi ? Autant abolir sa loi et quitter son trône ! Vous mettez Dieu dans l'impossibilité de vous pardonner.

7. Aucun pécheur ne peut recevoir la miséricorde comme il convient s'il ne se soumet pas entièrement à tous les moyens que le gouvernement a employés pour le convaincre de sa culpabilité.

Supposons qu'un criminel prétende qu'on a monté un complot pour lui tendre un piège et l'arrêter ; qu'on a payé des témoins pour faire de faux témoignages ; que le juge a donné au jury des instructions fausses, ou que le jury a rendu un verdict injuste : pourrait-il espérer obtenir sa grâce par de telles accusations mensongères ? Non, vraiment. On ne peut pas faire confiance à un tel homme pour défendre la loi et l'ordre au milieu des autres, sous aucun gouvernement, humain ou divin.

Mais écoutez ce pécheur se plaindre et ergoter. « Pourquoi, dit-il, Dieu a-t-il permis que le péché et la tentation entrent dans ce monde ? Pourquoi Dieu laisse-t-il seulement vivre le pécheur, pour qu'il s'attire un sort si terrible ? Et pourquoi Dieu barre-t-il le chemin du pécheur par les événements qu'il dirige, et le fauche-t-il au milieu de ses péchés ? » Et c'est ce même pécheur qui parle de compter sur la miséricorde de Dieu ! Vraiment ? Alors que, pendant tout ce temps, il accuse Dieu d'être un tyran sans limite et de chercher à écraser le pauvre pécheur, malheureux et sans défense ! Que veulent dire ces objections ? Que sont-elles, sinon la voix élevée d'un rebelle coupable qui accuse son Créateur de faire le bien et de montrer de la miséricorde à ses propres créatures révoltées ? Car il suffit d'un instant de réflexion pour voir que la tentation dont il se plaint n'est rien d'autre qu'un bien placé devant un être libre et responsable, pour attendrir son cœur par l'amour. Et pourtant, le pécheur murmure contre cela et déverse ses plaintes contre Dieu. Soyez-en sûrs : si vous n'êtes pas prêts à aller jusqu'au bout pour reconnaître que tout ce que Dieu fait est juste, il ne pourra jamais vous pardonner. Dieu n'a pas le choix : il ne peut pas pardonner à un rebelle qui se justifie lui-même. Les intérêts de myriades d'êtres libres et responsables le lui interdisent.

Quand vous vous placerez pleinement du côté de Dieu, en lui donnant raison et en vous condamnant vous-même, vous vous mettrez là où la miséricorde peut vous atteindre, et alors elle vous atteindra sûrement. Pas avant.

8. Vous devez accepter de tout votre cœur le plan du salut. Ce plan part de l'idée que nous méritons la mort éternelle et que, si nous sommes sauvés, ce ne peut être que par la grâce et la miséricorde que Dieu accorde librement. Rien ne peut sauver, sauf la miséricorde : une miséricorde qui vient rejoindre le pécheur dans la poussière, couché face contre terre, sans excuse ni justification, qui rend à Dieu toute la gloire et prend pour lui-même toute la culpabilité et toute la honte. Il y a de l'espoir pour toi, pécheur, si tu acceptes ce plan de tout ton cœur.

IV. Voyons maintenant quelques erreurs dans lesquelles beaucoup tombent.

1. Beaucoup comptent en réalité sur la justice, et non sur la miséricorde. Ils disent : « Dieu est juste ; Dieu ne me fera aucune injustice ; j'ai l'intention de faire de mon mieux, et ensuite je pourrai m'en remettre sans crainte entre les mains d'un Dieu juste. » C'est vrai, Dieu ne vous fera aucune injustice. Vous n'avez jamais à craindre cela. Mais quelle horreur, si Dieu vous traitait selon la stricte justice ! Quel effroi, si vous ne receviez aucune miséricorde ! Si Dieu ne vous montre pas une miséricorde infinie, vous êtes perdu pour toujours, aussi sûrement que vous êtes un pécheur ! Compter ainsi sur la justice de Dieu, c'est foncer sur un écueil mortel. Le pécheur qui peut le faire calmement n'a jamais vu ce qu'est la loi de Dieu, ni ce qu'est son propre cœur. Le psalmiste n'a pas dit : « Je compte sur la justice de Dieu éternellement et à jamais. »

2. Beaucoup disent compter sur la miséricorde de Dieu sans remplir les conditions sans lesquelles la miséricorde ne peut pas être accordée. Ils peuvent continuer à compter ainsi sur elle jusqu'à leur mort, mais pas plus loin.

3. Les pécheurs ne réfléchissent pas que Dieu ne peut pas les dispenser de remplir ces conditions. Il n'en a pas le droit. Elles découlent de la constitution même de son gouvernement, de sa nature même, et doivent donc être remplies à la lettre. Plutôt que de les en dispenser, Dieu enverrait en enfer toute la race humaine, et même l'univers entier. Si Dieu mettait ces conditions de côté et pardonnait à un pécheur qui ne s'est pas humilié, qui ne s'est pas repenti et qui ne croit pas, il renverserait son trône, bouleverserait tout l'univers des êtres libres et responsables, et allumerait un autre enfer dans son propre cœur.

4. Beaucoup ruinent eux-mêmes leur salut en se justifiant. Les arguments qui excusent le moi et les objections qui accusent Dieu barrent également, et de façon fatale, la route du pardon. Depuis que le monde existe, on n'a jamais vu un pécheur obtenir miséricorde dans cet état d'esprit.

5. Beaucoup prétendent compter sur la miséricorde, tout en affirmant qu'ils sont punis de leurs péchés au fur et à mesure. Ils espèrent être sauvés par miséricorde, et pourtant ils seraient punis de tous leurs péchés dans cette vie. On n'a jamais réuni deux choses plus absurdes et plus contradictoires. Punis ici-bas autant qu'ils le méritent, et pourtant sauvés par miséricorde ! Pourquoi ne disent-ils pas franchement qu'ils seront sauvés après la mort par justice ? Si vraiment ils sont punis de tout ce qu'ils méritent au fur et à mesure, la justice ne demandera plus rien après la mort.

6. Des gens qui, en paroles, demandent miséricorde, comptent souvent en réalité sur la justice. Le sentiment profond de leur péché et de ce qu'ils méritent ne pénètre pas dans leur âme tant qu'ils ne comprennent pas vraiment ce qu'est la miséricorde, et qu'ils ne sentent pas qu'ils ne peuvent compter sur rien d'autre.

7. Certains cachent leurs péchés, et rêvent pourtant d'aller au ciel. Pensent-ils pouvoir cacher ces péchés à l'œil de Dieu, qui voit tout ?

Pensent-ils couvrir leurs péchés et pourtant « prospérer » (Proverbes 28,13), malgré la parole redoutable de Dieu ?

8. Nous ne pouvons pas raisonnablement demander une miséricorde plus grande que la culpabilité que nous reconnaissons et que nous ressentons ; et ceux qui pensent le pouvoir se trompent de façon fatale. Sans être profondément saisis par la conscience de notre culpabilité, nous ne pouvons pas être sincères et sérieux quand nous supplions Dieu de nous faire miséricorde. Écoutez prier cet homme qui pense que le péché est une broutille et que la punition qu'il mérite est peu de chose : « Ô Seigneur, j'ai besoin d'un peu de miséricorde, rien qu'un peu ; mes péchés ont été peu nombreux et sans grande importance ; accorde-moi, Seigneur, d'échapper à la punition courte et légère que mes quelques erreurs et défauts ont pu mériter. » Ou bien écoutez prier cet universaliste : « Ô Seigneur, tu sais que j'ai été puni de mes péchés au fur et à mesure ; j'ai eu une maladie, et diverses souffrances et pertes, presque assez, ou même tout à fait assez, tu le sais, pour punir tous les péchés que j'ai commis ; maintenant donc, je te prie de me donner le salut par ta grande miséricorde. » Comme il est étonnant que des hommes sains d'esprit puissent croire de telles absurdités ! Comment un universaliste peut-il seulement prier ? Que devrait-il demander ? Pas le pardon, car, selon ses principes, il a, au nom de la justice, un droit valable à ne pas être puni, comme le criminel qui a fini de purger sa peine en prison. La seule prière raisonnable qu'il puisse faire, c'est de demander à Dieu de lui rendre justice et de le laisser partir, puisqu'il a déjà été assez puni. Mais pourquoi prierait-il pour cela ? On peut compter sur Dieu pour rendre justice sans qu'on ait besoin de le lui demander. Je ne m'étonne pas que les universalistes prient peu ; qu'ont-ils à demander ? Leur pain de chaque jour ? Très bien. Mais la miséricorde de Dieu, dans leur système, ils n'en ont pas besoin, puisqu'ils subissent tout ce qu'ils méritent. Illusion agréable, assez flatteuse pour l'orgueil humain, mais étrange pour des esprits raisonnables, et terriblement dangereuse ! Ceux qui croient que tous les hommes seront finalement rétablis après une

punition se placent pour l'essentiel sur le même terrain : ils laissent seulement une partie de la peine à purger au purgatoire, mais ils réclament le salut au nom de la justice et non de la miséricorde. La miséricorde ne peut avoir aucune place dans aucune forme d'universalisme. Toutes les formes de ce système revêtent Dieu des habits de la justice, une justice inflexible et redoutable ; et pourtant ces hommes comptent, disent-ils, sur la miséricorde de Dieu ! Mais qu'ont-ils fait de l'Évangile ? Qu'ont-ils fait de tout ce que la Bible dit du pardon gratuit offert aux coupables ? Ils l'ont chassé de la Bible ; et que nous ont-ils donné à la place ? Rien que la justice, la justice : assez de punition pour le péché dans ce monde, ou au moins en quelques années de purgatoire ; le péché, une broutille ; le gouvernement de Dieu, une simple comédie ; Dieu, un menteur ; l'enfer, un épouvantail et une supercherie ! Qu'est-ce que tout cela, sinon un blasphème aussi terrible que tout ce qui est jamais sorti de l'enfer ?

Si nous ne demandons qu'un peu de miséricorde, nous n'en recevrons pas du tout. Cela peut paraître étrange, mais ce n'en est pas moins vrai. Si nous voulons recevoir quelque chose, nous devons demander de grandes grâces. Supposons qu'un homme mérite d'être pendu, et qu'il ne demande pourtant qu'une petite faveur ; s'il parlait ainsi, pourrait-il être pardonné ? Non. Il doit avouer toute sa culpabilité, dans toute son étendue et toute son horreur, et montrer qu'il la ressent au plus profond de son âme. De même, pécheur, vous devez venir avouer toute votre culpabilité telle qu'elle est, sinon vous n'aurez aucune miséricorde. Venez, abaissez-vous, plus bas, infiniment bas devant Dieu, et recevez là sa miséricorde. Écoutez cet universaliste. Au début, tout ce qu'il trouve à dire, c'est : « Je remercie Dieu pour mille choses. » Mais il commence à douter que cela suffise vraiment. Peut-être a-t-il besoin d'un peu plus de punition que ce qu'il a subi dans cette vie ; il voit un peu plus de culpabilité ; alors il prie Dieu de lui épargner dix ans de la punition qu'il mérite en enfer. Et s'il voit encore un peu plus de culpabilité, il demande à être dispensé d'autant plus de punition. Si la vérité éclaire soudain son

âme et qu'il voit son cœur et sa vie à la lumière de la loi de l'Éternel, il s'abaisse de plus en plus, aussi bas qu'il le peut, et il répand sa prière pour que Dieu le sauve de l'enfer éternel qu'il mérite. « Oh, s'écrie-t-il, Dieu peut-il pardonner à un si grand pécheur ? » Oui, et d'autant plus volontiers que vous vous humiliez davantage, et que la miséricorde que vous demandez, et dont vous sentez le besoin, est plus grande. Descendez seulement, et placez-vous là où Dieu peut vous rejoindre. Souvenez-vous du fils prodigue, et de ce père qui court, se jette à son cou, pleure, l'accueille, lui pardonne ! Oh, comme le cœur de ce père débordait de tendresse !

Ce n'est pas la grandeur de vos péchés, c'est l'orgueil de votre cœur qui empêche votre salut. Ce n'est rien dans votre vie passée : c'est l'état d'esprit où vous êtes maintenant qui rend votre salut impossible. Réfléchissez-y.

Vous n'avez pas besoin d'attendre pour employer des moyens auprès de Dieu afin de le persuader de vous sauver. C'est lui qui emploie des moyens auprès de vous pour vous persuader d'être sauvé. Vous agissez comme si aucune supplication, aucune soumission ne pouvait pousser Dieu, sinon à grand-peine, à faire miséricorde. Oh, vous ne voyez pas comme son grand cœur bat de compassion et fait jaillir de tous côtés les flots de sa miséricorde, répandant jusqu'à vos pieds le fleuve d'eau de la vie, et exerçant sur votre cœur une telle pression d'appels que vous devez vous raidir pour y résister, de peur de vous laisser convaincre de vous repentir. Oh, voyez-vous comme Dieu voudrait vous persuader, et briser votre cœur dans la repentance, pour vous amener là où il peut vous atteindre par sa miséricorde qui pardonne, là où il peut venir vous bénir sans renoncer à son trône !

Nier que vous méritez une punition sans fin, c'est rendre votre salut absolument impossible. Dieu ne pourra jamais vous pardonner sur cette base, parce que vous essayez d'être sauvé au nom de la justice. Vous ne pourriez pas rendre votre condamnation plus certaine que vous ne la

rendez ainsi, même si vous assassiniez tous les hommes que vous rencontrez. Vous liez les mains de la miséricorde et vous ne la laissez pas vous arracher aux griffes de la mort. C'est comme si votre maison était en feu et que vous saisissiez votre fusil chargé pour abattre tous ceux qui arrivent avec leur seau pour vous aider. Vous tenez bon au milieu de l'incendie qui fait rage, jusqu'à ce que vous disparaissiez sous les flammes. Qui peut vous aider ? Que fait cet homme qui essaie de faire croire à sa famille que tous les hommes seront sauvés ? C'est comme s'il tirait avec son fusil en plein cœur de la Miséricorde chaque fois qu'elle apparaît. Il semble décidé à chasser la Miséricorde, et pour cela il fait jouer toute la machinerie de l'universalisme et se jette dans la forteresse de ce refuge de mensonge ! Oh, quelle œuvre de mort ! La Miséricorde ne l'atteindra pas, ni lui ni sa famille : voilà ce qu'il semble avoir décidé, et la Miséricorde ne peut pas venir. Voyez comme elle se penche du haut du ciel ; l'Éternel sourit avec amour, il pleure de pitié, il se penche du haut même des nuées et tend la main percée du Crucifié. Mais non ! « Je ne mérite pas cette punition ; arrière l'insulte d'un pardon offert par pure miséricorde ! » Que peut-il y avoir de plus fatal, de plus sûr pour se perdre, de plus ruineux pour l'âme ?

Vous voyez très clairement pourquoi tous ne sont pas sauvés. Ce n'est pas parce que Dieu ne veut pas sauver tout le monde, mais parce que les hommes font échouer les efforts que Dieu fait pour les sauver. Ils se réfugient derrière tous les abris et tous les faux-fuyants possibles ; ils résistent quand ils commencent à sentir leur culpabilité, et ils repoussent chaque appel de la miséricorde. Qu'ont donc ces jeunes gens ? Que font-ils ? Dieu est-il descendu dans sa colère ardente et sa vengeance, pour qu'ils rassemblent toutes leurs forces contre lui ? Oh non, il est seulement venu avec miséricorde, c'est tout ; et ils combattent sa miséricorde, et non ses justes châtiments. Si c'était son bras terrible qui venait punir, vous plieriez bien vite le genou, ou vous seriez brisés sous ses coups. Mais la miséricorde de Dieu vient avec ses doux murmures (si seulement vous vouliez le comprendre) ; elle vient pour gagner votre cœur ; et que faites-

vous ? Vous vous liguez pour résister à ses appels ; vous inventez mille excuses ; vous courez vous retrouver pour bavarder, et chasser à force de bavardages toute pensée sérieuse ; vous courez trouver quelque incroyant ou quelque universaliste pour soulager une conscience inquiète. Ah, pécheur, cela ne peut vous faire aucun bien. Vous fuyez loin de Dieu : pourquoi ? Que se passe-t-il ? Dieu déverse-t-il les flots de sa grande colère ? Non, non ; mais la Miséricorde est venue, et elle voudrait vous rassembler sous ses ailes déployées, là où les tempêtes de la colère ne peuvent jamais venir. Mais non, le pécheur plaide contre elle : il ergote, il fuit, il se bat, il repousse l'ange de la miséricorde, il écarte de ses lèvres l'eau de la vie. Pécheur, cette scène va bientôt prendre fin. Le temps est court. Bientôt Dieu vient ; la mort brandit sa flèche ; ce jeune homme est malade ; écoutez ses gémissements. « Allez-vous mourir, mon jeune ami ? Êtes-vous prêt ? » « Oh, je ne sais pas ; je souffre beaucoup. Oh ! oh ! comment vivre ainsi ? Hélas, comment mourir ? Je ne peux pas m'en occuper maintenant ; trop tard, trop tard ! » Oui, jeune homme, vous voilà faible maintenant. Le doigt de Dieu vous a touché. Oh, si seulement je pouvais vous raconter quelques-unes des scènes de lit de mort dont j'ai été témoin ; si je pouvais vous les faire voir, vous faire entendre les plaintes profondes d'une angoisse indicible, quand l'âme tremblait, frissonnait, aurait voulu disparaître dans le néant pour échapper à ce regard redoutable, et qu'elle était emportée à toute vitesse en enfer ! Ce sont justement ces hommes-là qui avaient fui la miséricorde ! La miséricorde n'a pas pu les atteindre, mais la mort, elle, le peut. La mort saisit sa victime. Voyez, elle traîne l'âme terrifiée et hurlante jusqu'à la porte de l'enfer ; comme cette âme recule, comme elle gémit, quel gémissement qui n'a rien de ce monde ! Et la voilà partie ! L'ordre d'exécution est donné, et il n'y a pas de sursis. Ce pécheur n'a pas voulu de la miséricorde quand il le pouvait ; maintenant, il ne le peut plus, alors qu'il le voudrait. Tout est fini.

Pécheur, vous qui allez mourir, vous pouvez tout aussi bien recevoir la miséricorde aujourd'hui. Tous vos péchés passés ne sont pas du tout un

obstacle, si seulement vous vous repentez et acceptez le pardon qui vous est offert. Votre Dieu vous offre la vie. Il dit : « Je suis vivant ! dit le Seigneur, l'Éternel, ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive. Revenez, revenez de votre mauvaise voie ; et pourquoi mourriez-vous ? » (Ézéchiel 33,11). Pourquoi rejeter la vie qu'on vous offre ainsi ? Allez-vous encore vous obstiner ? « Cieux, soyez étonnés » (Jérémie 2,12) ! Vraiment, s'il y a jamais eu quelque chose qui ait rempli l'univers d'étonnement, c'est le pécheur qui rejette la miséricorde. Les anges ont été étonnés quand ils ont vu le Fils de Dieu devenir homme, et quand ils l'ont vu cloué sur le bois ; combien plus maintenant, en voyant le pécheur coupable, condamné à l'enfer, repousser avec mépris le pardon qu'on lui offre ! Que voient-ils ? Ce pécheur qui remet à plus tard, encore et toujours, qui tarde et tarde encore, jusqu'à quoi ? Jusqu'à ce que tombe le dernier rideau, et que la grande cloche sonne, sonne, sonne le glas terrible de la mort éternelle du pécheur ! Où est ce pécheur ? Suivez-le : le voilà qui descend, en pleurant, en gémissant, le long des parois de l'abîme ; il arrive à sa demeure définitive ; le voilà parti « en son lieu » (Actes 1,25), maintenant et pour toujours ! La miséricorde l'a suivi jusqu'au dernier bord du précipice, et ne pouvait pas aller plus loin. Elle a fait sa part.

Et si un esprit venait de la gloire du ciel pour vous parler cinq minutes, un proche par exemple, peut-être votre mère : que vous dirait-elle ? Ou un esprit venu de ce monde du désespoir : oh, si un tel esprit pouvait exprimer les terribles réalités de cette prison, que dirait-il ? Vous dirait-il que le prédicateur vous a raconté des mensonges ? Dirait-il : « Ne vous laissez pas effrayer par ces histoires d'horreur inventées » ? Oh non ; il vous dirait qu'on ne vous en a pas raconté la moitié, et qu'on ne pourra jamais le faire. Oh, comme il vous presserait, s'il le pouvait, de « fuir la colère à venir » (Matthieu 3,7) !

Sermon 3

Le salaire du péché

« Car le salaire du péché, c'est la mort » (Romains 6,23)

La mort dont il est question ici est celle qui est due au pécheur comme peine prévue par la loi de Dieu. Pour présenter le sujet de notre texte, je vais :

I. Faire comprendre, par une comparaison, ce qu'est le péché ;

II. Indiquer quelques-uns des caractères que doit avoir la peine prévue par la loi de Dieu ;

III. Montrer ce que doit être cette peine.

I. Une comparaison nous fera voir le plus concrètement ce qu'est le péché. Imaginez simplement un gouvernement établi pour assurer le plus grand bien de ceux qu'il gouverne, et aussi de ceux qui exercent l'autorité. Imaginez que le chef de ce gouvernement engage dans cette entreprise tout ce qu'il est : toute sa fortune, tout son temps, toutes ses forces, pour atteindre ce but élevé, le plus grand bien de tous. Dans ce but, il établit les meilleures lois possibles, des lois qui, si on leur obéit, assureront le plus grand bien à la fois des sujets et du prince. Il prend soin ensuite d'y attacher des peines suffisantes ; sinon, tout son soin et toute sa sagesse ne serviraient à rien. Il consacre au bien de son gouvernement tout ce qu'il est et tout ce qu'il a, sans rien garder et sans rien retrancher.

Mais certains de ses sujets refusent de s'associer à ce mouvement. Ils disent : « Charité bien ordonnée commence par soi-même », et ils veulent d'abord s'occuper d'eux-mêmes ; bref, ils sont égoïstes jusqu'au fond du cœur.

On voit facilement ce que cela donnerait dans un gouvernement humain. L'homme qui agit ainsi devient l'ennemi commun du gouvernement et de tous ses sujets. Voilà ce qu'est le péché. Cette comparaison montre exactement la situation du pécheur. Le péché, c'est l'égoïsme. Il se fixe un but égoïste, et pour l'atteindre il emploie des moyens égoïstes ; si bien que, par son but comme par ses moyens, il s'oppose exactement à Dieu et à tout ce que Dieu cherche à assurer pour le bonheur de tous. Il nie les droits de Dieu ; il rejette les intérêts de Dieu. Chaque pécheur soutient que sa propre volonté doit faire la loi. Le but qu'il s'efforce d'atteindre est entièrement opposé à celui que Dieu se propose dans son gouvernement.

Toute loi doit avoir des sanctions. Sans sanctions, ce ne serait qu'un simple conseil. Il est donc essentiel à la nature même de la loi, à ce qui fait d'elle une loi, qu'elle ait des sanctions.

Ces sanctions servent soit à récompenser, soit à punir. Elles promettent une récompense à celui qui obéit, et elles menacent aussi d'une peine celui qui désobéit. Elles punissent, en ce sens qu'elles défendent l'honneur de la loi qui a été violée.

Ensuite, les sanctions peuvent être soit naturelles, soit décidées par le gouvernement. Souvent, ces deux formes existent aussi dans d'autres gouvernements que celui de Dieu.

Les peines naturelles sont les conséquences fâcheuses qui découlent d'elles-mêmes de la faute, sans que le gouvernement ait à intervenir directement pour punir. Ainsi, dans tous les gouvernements, le mépris de ceux qui sont fidèles retombe naturellement, comme une peine, sur ceux qui désobéissent. Ces derniers sont les ennemis naturels de tous les bons citoyens.

Dans le gouvernement de Dieu, les reproches de la conscience et les remords entrent dans cette catégorie, ainsi d'ailleurs que bien d'autres choses qui découlent naturellement de l'obéissance d'un côté, et de la désobéissance de l'autre.

Il doit aussi y avoir des sanctions décidées par le gouvernement. Tout dirigeant doit montrer qu'il désapprouve qu'on viole ses lois. Laisser toute la question de l'obéissance aux seules conséquences naturelles serait évidemment injuste envers la société.

Puisque les gouvernements sont établis pour faire respecter la loi et obtenir l'obéissance, ils sont tenus d'y consacrer toutes leurs forces.

Dans certaines circonstances, le gouvernement dispose encore d'un autre moyen d'agir, que nous appelons la correction. L'un des buts de la correction est de venir avant que la peine ne tombe, et d'ouvrir de force des yeux qui ne veulent pas voir, pour qu'ils comprennent que la loi a un gouvernement derrière elle, et que le pécheur a une peine terrible à redouter. Elle frappe les hommes pendant leur temps d'épreuve, alors qu'ils n'ont encore ni vu ni ressenti combien la peine est terrible ; elle est faite pour les avertir, pour les faire réfléchir et considérer leur situation. Son but particulier est donc le bien de celui qui la reçoit, et de ceux qui la voient appliquer. Elle ne cherche pas à maintenir la dignité de la loi par des châtiments exemplaires. Cela appartient uniquement au domaine de la peine. La correction n'est donc pas une peine au sens où elle ferait payer au coupable le châtiment qu'il mérite ; elle cherche à détourner celui qui est soumis à la loi de désobéir à ses commandements.

La correction ne pourrait guère exister sous un gouvernement de pure loi, pour la simple raison qu'un tel gouvernement ne peut pas retarder l'application de la peine. La correction suppose que la peine est suspendue pour un temps. Il faut donc bien distinguer les châtiments qui punissent de ceux qui corrigent.

Nous sommes pécheurs, et nous n'avons donc guère de raisons de nous attarder sur les récompenses que prévoit le gouvernement de Dieu. Nous ne pouvons rien réclamer comme récompense au nom de la loi : notre péché nous en exclut complètement. Mais les peines, elles, nous concernent au plus haut point. Je vais donc examiner ceci :

II. Quels sont les caractères de la peine prévue par la loi de Dieu ?

Dieu nous a donné la raison. Elle affirme d'instinct, d'une façon qu'on ne peut pas repousser, toutes les grandes vérités du gouvernement moral de Dieu. Il y a certains caractères dont nous savons qu'ils doivent appartenir à la loi morale. Par exemple, le premier est la justice en elle-même. La peine ne doit menacer ni de plus ni de moins que ce qui est juste. La justice doit être un caractère de la loi de Dieu ; sinon, l'univers tout entier la condamnerait forcément.

La justice en elle-même veut dire et suppose que la peine soit à la mesure du devoir qui a été violé. Ce qui rend le péché coupable, c'est qu'il viole un devoir. La culpabilité doit donc être proportionnée à la grandeur du devoir violé, et par conséquent la peine doit être mesurée d'après ce devoir.

La justice du gouvernement est un autre caractère. Cet aspect de la loi cherche à protéger contre la désobéissance. Une loi n'est pas juste du point de vue du gouvernement si sa peine n'est pas fixée de façon à donner la meilleure protection possible contre le péché, autant que la situation le permet. Supposons que, dans un gouvernement, les sanctions de la loi soient dérisoires, sans aucun rapport avec le but à atteindre. Un tel gouvernement est injuste envers lui-même et envers les intérêts qu'il a la charge de défendre. Un bon gouvernement doit donc être juste en tant que gouvernement : par la sévérité de ses peines et par la certitude qu'elles seront justement appliquées, il doit donner la meilleure garantie possible que sa loi sera respectée.

Ensuite, les peines doivent être à la hauteur du but que visent la loi et celui qui l'a donnée. Le gouvernement n'est qu'un moyen pour atteindre un but, et ce but, c'est que tous obéissent, et donc que tous soient heureux. Si la loi est indispensable pour atteindre ce but, sa peine doit être fixée en conséquence.

La peine doit donc être fixée selon l'importance du commandement. Si le commandement a une importance fondamentale, une importance telle que lui désobéir sape l'existence même de tout gouvernement, alors il doit être protégé par les sanctions les plus fortes et les plus solennelles. Les peines attachées au fait de le violer doivent être les plus lourdes qui soient.

La peine doit exprimer suffisamment ce que pense celui qui a donné la loi : la valeur qu'il accorde au but qu'il veut atteindre par cette loi, le caractère sacré qu'il donne à sa loi, et la culpabilité réelle de la désobéissance. La peine cherche à montrer le cœur de celui qui a donné la loi : à montrer avec quel sérieux il désire défendre ce qui est juste, et assurer l'ordre et le bien-être qui dépendent de l'obéissance. Par la grandeur de la peine, celui qui donne la loi montre son cœur, et fait peser sur ses sujets toute l'influence de son caractère.

Quand on applique la peine, le but est exactement le même : il ne s'agit pas de satisfaire une soif de vengeance, comme certains semblent le croire, mais d'agir sur ceux qui sont gouvernés pour les pousser à obéir. La peine a, de façon générale, le même but que la loi elle-même.

La peine doit exprimer suffisamment combien celui qui a donné la loi tient au bien de tous et s'y intéresse. Dans le commandement, il l'a déjà exprimé en partie ; dans la peine, il l'exprime encore davantage. Dans le commandement, nous voyons le but visé, et nous voyons qu'il tient au bien de tous ; dans la peine, nous avons la mesure de cet attachement : elle nous montre combien il est grand. Supposons, par exemple, qu'une loi humaine ne punisse le meurtre que d'une peine dérisoire. Sous prétexte d'avoir très bon cœur, le législateur punit ce crime de meurtre d'une amende de cinquante centimes ! Cela montrerait-il qu'il aime beaucoup ses sujets et qu'il accorde un grand prix à leur vie et à leurs intérêts ? Bien au contraire. Vous ne pouvez pas avoir le sentiment qu'un législateur a fait son devoir s'il ne montre pas combien il tient à la vie

humaine, et s'il ne fixe pas une peine qui soit vraiment à la mesure du but à atteindre.

Un mot sur la peine de mort dans les gouvernements humains. Les avis divergent pour savoir ce qui est le plus efficace : la prison à vie en isolement, ou la mort. Je laisse cette question de côté, mais je dois dire que personne n'a jamais douté que le meurtrier mérite de mourir. Si l'on préfère une autre peine que la mort, ce n'est pas du tout parce que le meurtrier ne mérite pas la mort. Personne ne peut en douter un seul instant. C'est l'un des principes immuables de la justice : si un homme sacrifie la vie d'un autre, il sacrifie la sienne ; « vie pour vie, œil pour œil » (Exode 21,23-24).

Nous sommes forcés d'affirmer qu'aucun gouvernement ne donne assez d'importance à la protection de la vie humaine s'il ne protège pas ce bien précieux par ses peines les plus lourdes. Là où la vie et tout ce qui en dépend sont en jeu, la peine doit être aussi grande et aussi solennelle que possible.

Les êtres libres et responsables ont deux côtés dans leur sensibilité : l'espérance et la crainte. On peut donc leur présenter la perspective d'un bien, ou la peur d'un mal. Je parle maintenant de la peine : elle ne s'adresse qu'à la crainte.

J'ai dit, en substance, que la peine doit affirmer et défendre suffisamment l'autorité légitime de celui qui a donné la loi ; qu'elle doit, si possible, condamner le péché comme il le mérite, et qu'elle doit reposer sur une juste appréciation de ce qu'il est. Le gouvernement moral de Dieu s'étend à tout l'univers des êtres intelligents, et ses immenses conséquences se prolongent dans l'éternité. L'étendue et l'ampleur des intérêts qui sont en jeu sont donc absolument sans limites ; et par conséquent les peines de sa loi, qui sont fixées pour défendre l'autorité de ce gouvernement et protéger ces intérêts sans mesure, doivent être terribles au-delà de toute mesure. Si l'on pouvait imaginer quelque chose de plus grand et de plus terrible que la peine annoncée, tous les esprits diraient : « Ce n'est pas

assez. » Pour peu qu'on voie justement les conséquences et la culpabilité du péché, on ne pourrait pas être satisfait si la peine n'était pas la plus grande qu'on puisse concevoir. Le péché est si ignoble, si malfaisant, si terriblement destructeur, et ses ravages s'étendent si loin, que des êtres libres et responsables ne pourraient pas avoir le sentiment qu'on en a fait assez tant qu'on pourrait faire davantage.

III. Quelle est la peine prévue par la loi morale de Dieu ?

Notre texte répond : « la mort ». Il ne s'agit certainement pas de la mort du corps, car les croyants meurent, et les animaux aussi, alors que ni les uns ni les autres ne peuvent recevoir le salaire du péché. De plus, ce ne serait pas une peine si, une fois cette mort subie, les hommes allaient aussitôt au ciel. Une telle peine, présentée comme le salaire du péché, ne serait qu'une insulte au gouvernement de Dieu.

Il ne peut pas non plus s'agir de la mort spirituelle, car celle-ci n'est rien d'autre qu'un état de désobéissance complète à la loi. On peut difficilement imaginer quelque chose de plus absurde que de punir un homme pour sa désobéissance en le condamnant à désobéir sans fin : vouloir faire respecter la loi en condamnant ceux qui l'ont violée à la violer pour toujours, et rien de plus.

Non, cette mort, c'est un malheur sans fin, qui correspond à la peine de mort dans les gouvernements humains. Tout le monde sait ce qu'est la peine de mort. Elle sépare le criminel de la société pour toujours ; elle le prive d'un seul coup et complètement de tous les avantages que lui assurait le gouvernement, et le livre à une ruine sans espoir. On ne peut rien infliger de plus terrible. C'est la peine extrême, plus effrayante que toute autre peine que l'homme puisse infliger.

Il ne fait aucun doute que la mort dont parle notre texte est destinée à correspondre à la peine de mort dans les gouvernements humains.

Vous remarquerez aussi que, dans notre texte, la mort, salaire du péché, est directement mise en face de ce qui suit : « le don gratuit de Dieu, c'est

la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 6,23). Cela peut éclairer la question de savoir quelle est la nature de cette mort. Nous devons chercher ce qui est le contraire de la « vie éternelle ».

Or cette vie éternelle n'est pas simplement une existence éternelle. Dans l'Écriture, partout où l'expression est employée, la vie éternelle ne veut jamais dire simplement une existence éternelle ; elle veut dire un état de bonheur éternel, qui repose sur une sainteté éternelle. Dans l'Écriture, le mot « vie » est employé si souvent au sens de vraie vie, une vie qui vaut la peine d'être vécue, c'est-à-dire un bonheur réel et riche, qu'il n'est pas nécessaire de le prouver.

La peine de mort est donc le contraire de cela : un malheur éternel.

Je dois dire ici quelques mots des objections que l'on fait à cette doctrine du châtiment éternel.

Toutes les objections que j'ai jamais entendues reviennent seulement à ceci : ce serait injuste. On peut les exprimer de différentes façons, mais c'est la seule idée qu'elles contiennent qui ait un peu de poids.

1. On prétend que c'est injuste parce que « la vie est si courte ». Quelle étrange façon de parler ! La vie est si courte que les hommes n'ont pas le temps de pécher assez pour mériter la mort éternelle ! Les hommes oublient-ils qu'un seul péché suffit pour encourir la peine due au péché ? Combien de péchés faudrait-il pour faire une seule désobéissance à la loi de Dieu ? Les hommes parlent souvent comme s'ils pensaient qu'il en faut un très grand nombre. Comme si un homme devait commettre un grand nombre de meurtres avant d'avoir accumulé assez de crime de meurtre pour tomber sous la condamnation du tribunal ! Quoi ? Un homme va-t-il se présenter devant le tribunal pour plaider que, sans doute, il a violé la loi, mais qu'il n'a pas vécu assez longtemps, et qu'il ne l'a pas violée assez de fois, pour encourir sa peine ? Quel tribunal sur la terre a jamais accepté une telle défense, sinon comme la preuve de la folie et de la culpabilité de celui qui la présente ?

2. On dit aussi que « l'homme est un être si petit, si insignifiant, qu'il ne peut pas commettre un péché infini ». Que veut dire cette objection ? Veut-elle dire que le péché est un acte de création, et qu'il faut donc le mesurer d'après la grandeur de ce qu'il crée ? Ce serait une idée tout à fait extravagante de la nature du péché. Veut-elle dire que l'homme ne peut pas violer un devoir d'une force infinie ? Alors ce qu'elle dit est tout simplement faux, comme chacun doit le savoir. Celui qui fait cette objection veut-il dire que la culpabilité du péché ne se mesure pas d'après le devoir qu'il viole ? Alors il ne sait pas ce qu'il dit, ou bien il nie méchamment une vérité connue. Quoi ? L'homme serait si petit qu'il ne pourrait pas beaucoup pécher ! Est-ce ainsi que nous raisonnons dans des cas semblables ? Supposez que votre enfant vous désobéisse. Il est beaucoup plus petit que vous ! Mais le déclarez-vous pour autant innocent ? Est-ce une raison qui efface sa faute ? Ceux qui sont en dessous ne peuvent-ils commettre aucune faute contre ceux qui sont au-dessus d'eux ? Les gens sensés se sont-ils toujours trompés en pensant que les plus jeunes et les plus petits ont parfois le devoir d'obéir aux plus âgés et aux plus grands ? Supposez que vous frappiez un juge ; supposez que vous insultiez le roi, ou que vous tentiez de l'assassiner : est-ce un crime minuscule, presque trop excusable pour qu'on le tienne même pour un crime, sous prétexte que vous êtes placé plus bas et lui plus haut ? Vous dites : « Je suis si petit, si insignifiant ! Comment pourrais-je mériter une si grande punition ? » Raisonnez-vous ainsi dans un seul autre cas que celui de vos propres péchés contre Dieu ? Jamais.

3. Certains disent encore : « Le péché n'est pas un mal infini. » Cette phrase peut s'entendre de deux façons. Veut-elle dire que le péché ne ferait pas un mal infini si on le laissait se développer sans fin ? C'est faux, car même s'il ne perdait qu'une seule âme, le mal qui en résulterait serait infini. Veut-elle dire que le péché n'est pas un mal infini si l'on regarde ses résultats et ses conséquences actuels ? Admettons-le : cela ne prouve rien pour notre sujet, car il se peut bien que la somme de tout le mal qui découle d'un seul péché ne puisse apparaître entièrement qu'au bout de

l'éternité. Comment pouvez-vous alors mesurer le mal du péché d'après ce que vous voyez aujourd'hui ?

Mais d'autres considérations encore montrent que la peine de la loi doit être infinie. Le péché est un mal naturel infini, en ce sens qu'il n'y aurait pas de limite au mal qu'il entraînerait naturellement si le gouvernement de Dieu ne le retenait pas.

Même si le péché ne perdait qu'une seule âme, on ne pourrait fixer aucune limite au mal qu'il causerait ainsi.

De plus, le péché entraîne une culpabilité infinie, car il viole un devoir infini. Il est important de relever ici une erreur courante, qui vient d'une confusion d'idées sur ce qui fonde le devoir. Cette confusion entraîne des erreurs sur ce qui fait la culpabilité du péché. Je pourrais montrer ici que, lorsqu'on comprend mal le fondement du devoir, on se trompe presque forcément sur la nature et l'étendue du péché et de la culpabilité. Revenons à notre comparaison de tout à l'heure. Voici un gouvernement sagement organisé pour assurer le plus grand bien de ceux qu'il gouverne et de tous ceux qui sont concernés. D'où vient le devoir d'obéir ? Certainement de la valeur réelle du but qu'on cherche à atteindre. Mais quelle est l'étendue de ce devoir d'obéir, autrement dit, quelle est sa vraie mesure ? Je réponds : il est exactement égal à la valeur du but que le gouvernement cherche à atteindre, que l'obéissance permettra d'atteindre, mais que le péché détruira. C'est d'après cette mesure que doit être fixée la peine décidée par Dieu. C'est d'après elle que celui qui donne la loi doit déterminer quelles sanctions, pour récompenser et pour punir, il doit attacher à sa loi afin de répondre à ce qu'exigent la justice et l'amour désintéressé.

Or la loi de Dieu vise à assurer le plus grand bien de tous. Son but principal et dernier n'est pas, à strictement parler, d'obtenir pour Dieu l'hommage le plus élevé, mais plutôt d'assurer le plus grand bien de tous les êtres intelligents et libres : Dieu et toutes ses créatures. Vue ainsi, vous comprendrez que la valeur réelle du but recherché est le vrai

fondement du devoir d'obéir au commandement. Quand on a estimé la valeur de ce but, on connaît la valeur et la force du devoir.

Ce devoir est clairement infini, au sens où il est sans limites. C'est en ce sens que nous affirmons que le devoir n'a pas de limite. La raison même pour laquelle nous affirmons l'existence d'un devoir, c'est que la loi est bonne et qu'elle est le moyen indispensable du plus grand bien de l'univers. Ainsi, la raison qui nous fait affirmer qu'il faut une peine, quelle qu'elle soit, nous oblige à affirmer qu'une peine infinie est juste et nécessaire. Nous voyons que la justice en elle-même doit exiger une peine infinie, pour la même raison qui lui fait exiger une peine quelle qu'elle soit. Si une peine est juste, elle est juste parce que la loi assure un certain bien. Si ce bien que vise la loi est d'une étendue sans limites, la peine doit l'être aussi. La justice du gouvernement exige donc un châtiment sans fin ; sinon, elle ne donne aucune garantie suffisante pour le bien de tous.

De plus, la loi ne vise pas seulement un bien infini : elle tend aussi à le produire. Elle mène tout droit à ce but. Sa peine doit donc être infinie. La loi n'est pas juste envers les intérêts qu'elle vise et qu'elle tend à assurer si elle ne s'arme pas de sanctions infinies.

Rien de moins qu'une peine infinie ne peut exprimer suffisamment la valeur que Dieu accorde au grand but qui lui tient à cœur. Quand les hommes disent que la mort éternelle est une peine trop grande pour le péché, que pensent-ils des efforts que Dieu fait pour retenir le péché dans tout l'univers moral ? Que pensent-ils de la mort de son Fils bien-aimé ? Pensent-ils qu'il soit possible que Dieu exprime suffisamment, ou à sa juste mesure, sa haine du péché par une peine qui ne serait pas sans fin ?

Rien de moins ne pourrait exprimer suffisamment combien il tient à l'autorité de sa loi. Oh, quelles conséquences effrayantes, et quelle idée révoltante, si Dieu n'exprimait pas suffisamment combien il tient au caractère sacré de cette loi, sur laquelle repose tout le bien-être de son immense royaume !

Vous voudriez qu'il considère la violation de sa loi comme le font les universalistes, ceux qui croient que tous les hommes seront sauvés. S'il cédait à vos exigences, il ferait à coup sûr tomber une avalanche de ruines sur toutes ses créatures intelligentes ! S'il attachait à sa loi une peine qui ne soit pas sans fin, quel être saint pourrait faire confiance à la façon dont il gouverne !

Le souci qu'il a du bien de tous lui interdit d'attacher à sa loi une peine légère ou limitée. Il aime trop ses sujets. Certaines personnes se font une drôle d'idée de la façon dont un dirigeant doit montrer qu'il tient à ses sujets. Elles voudraient qu'il ait le cœur si tendre envers les coupables que ceux-ci prennent toute sa compassion et toute son attention. Elles lui permettraient peut-être de fixer, pour le crime de meurtre, une amende de six sous, mais guère plus, et peut-être même rien de plus. La femme et les enfants du pauvre meurtrier sont si précieux qu'il ne faut pas lui prendre beaucoup de son argent ; quant à toucher à sa liberté ou à sa vie, il n'en est pas question. Quoi ! Ne savez-vous pas que la nature humaine est très fragile et qu'elle cède facilement à la tentation, et que vous devez donc être très avare de peines contre le meurtre ? Peut-être diraient-elles qu'on peut punir le meurtrier en l'empêchant de dormir une nuit, une seule, pas plus ; et que Dieu peut laisser la conscience d'un coupable le troubler à peu près dans cette mesure pour le crime de meurtre ! Les universalistes nous disent bien qu'ils permettront au Dieu très-haut de donner à un homme une conscience qui le troublera un peu s'il commet un meurtre, un peu, disons pour la première et peut-être pour la deuxième fois ; mais ils ne remarquent généralement pas que, si la peine consiste en une conscience troublée, plus un homme pèche, moins il a à souffrir. Avec cette échelle qui descend toujours, on en arrivera vite à ceci : un meurtrier n'aurait même plus pour peine la perte d'une nuit de sommeil. Mais voilà les idées auxquelles arrivent les hommes quand ils s'écartent de ce qu'affirment une raison droite et la Parole par laquelle Dieu se révèle.

Je m'adresse maintenant à ceux qui ont un sens moral capable d'affirmer ce qui est juste, et des yeux pour voir comment agit la loi : je sais que vous ne pouvez pas nier que la loi morale de Dieu ait logiquement besoin de la peine de mort. Chacune de ces affirmations a une logique serrée à laquelle vous ne pouvez pas échapper.

Aucune peine qui ne soit infinie et sans fin ne peut exprimer suffisamment combien Dieu désapprouve le péché, et combien il est décidé à s'y opposer et à le punir. La peine doit durer aussi longtemps qu'il y a des êtres sur qui elle peut agir, aussi longtemps qu'il faut montrer ce que Dieu ressent devant le péché et comment il agit envers lui en tant que souverain.

Une peine moindre ne serait pas la plus grande que Dieu puisse infliger, car il peut certainement infliger un châtiment sans fin et infini. Si donc la situation exige la plus grande peine qu'il puisse infliger, ce doit être celle-là : être banni loin de Dieu, et la mort sans fin.

Mais je dois passer à une autre remarque : l'Évangile, partout, suppose la même chose. Il affirme : « nul ne sera justifié devant lui par les œuvres de la loi » (Romains 3,20). En fait, non seulement il l'affirme, mais il bâtit tout son système du sacrifice de Christ et de la grâce sur ce fondement. Il suppose sans cesse qu'il est impossible de payer sa dette et d'effacer son obligation ; et donc que le seul secours du pécheur, c'est le pardon par le sang qui rachète.

Une fois encore, si la peine n'est pas la mort sans fin, qu'est-elle donc ? Une souffrance passagère ? Alors combien de temps dure-t-elle ? Quand finit-elle ? Un seul pécheur en est-il jamais sorti, a-t-il fini son temps pour être ensuite emmené au ciel ? Nous n'avons aucun témoignage qui prouve un tel cas, pas un seul ; mais nous avons le témoignage solennel de Jésus-Christ, qui prouve qu'un tel cas ne pourra jamais exister. Il nous dit qu'on ne peut pas passer de l'enfer au ciel, ni du ciel à l'enfer. Un grand abîme est établi entre les deux, et personne ne le franchira jamais. Vous pouvez passer de la terre au ciel, ou de la terre à l'enfer ; mais ces

deux états du monde à venir sont deux extrêmes très éloignés, et ni homme ni ange ne franchira l'abîme qui les sépare.

Mais à ma question : « Quelle est la peine ? », vous répondez : « Ce n'est que la conséquence naturelle du péché, telle qu'elle se manifeste dans une conscience troublée. » Il s'ensuit alors que plus un homme pèche, moins il est puni, jusqu'à ce que sa punition devienne une quantité infime, dont le pécheur ne se soucie plus du tout. Qui peut croire cela ? Avec un tel système, si un homme craint la punition, il n'a qu'à se jeter dans le péché avec encore plus de volonté et d'énergie : il aura la consolation de sentir qu'il peut très vite se débarrasser de tous ses remords, et se mettre hors d'atteinte de toute peine ! Et croyez-vous que ce soit là la seule punition de Dieu pour le péché ? Vous ne pouvez pas le croire.

Les universalistes confondent toujours la correction et la peine. Ils ne voient pas cette distinction fondamentale, et considèrent tout ce que les hommes souffrent ici, dans ce monde, comme une simple peine.

Alors que ce n'est presque pas une peine, mais surtout une correction.

Ils demandent : « À quoi cela servira-t-il, pour le pécheur, de l'envoyer dans un enfer sans fin ? Dieu n'est-il pas parfaitement bon ? Et s'il l'est, comment peut-il avoir un autre but que de faire au pécheur tout le bien possible ? »

Je réponds : la punition n'est pas destinée à faire du bien au pécheur qui est puni. Elle vise un autre bien, plus lointain et bien plus grand. La correction, quand il était sur la terre, cherchait surtout son bien personnel ; la peine vise d'autres résultats. Si vous demandez : « Dieu ne cherche-t-il pas, par la peine, à faire du bien à l'ensemble de l'univers ? », je réponds : si, c'est exactement ce qu'il cherche à faire.

Dans les gouvernements humains, la peine peut viser en partie à ramener le coupable dans le droit chemin. Dans cette mesure, c'est une correction. Mais la peine de mort, une fois tous les sursis passés et quand le coup

fatal tombe, ne cherche plus à ramener le coupable : ce n'est pas une correction, c'est seulement une peine. Le coupable est déposé sur le grand autel public et offert en sacrifice pour le bien de tous. Le but est de laisser dans l'esprit de tous une impression effrayante et terrible du mal qu'est la désobéissance, et de ses conséquences redoutables. La correction vise moins à soutenir la loi qu'à faire revenir le coupable. Mais le jour du jugement n'a rien à voir avec le retour du pécheur perdu. Ce jour et tout ce qui en découle sont uniquement une peine. Il est étrange qu'on ne voie pas des faits aussi évidents.

Il y a encore une autre considération que l'on oublie souvent : sous toute correction qu'on peut appliquer sans danger, il doit y avoir une loi morale, soutenue par des sanctions suffisantes et redoutables, pour préserver l'autorité de celui qui l'a donnée, et pour maintenir la majesté et l'honneur de son gouvernement. Il ne serait pas sûr de se fier à un système de correction, et on ne pourrait d'ailleurs pas s'attendre à ce qu'il ait beaucoup de prise sur ceux qui sont perdus, s'il n'était pas soutenu par un système de loi et de peine. Ce châtiment qui frappe le pécheur qui n'est pas revenu doit demeurer pour toujours, comme un fait effrayant, pour montrer que la justice est accomplie, la loi défendue, Dieu honoré ; et pour laisser une impression durable et terrible du mal qu'est le péché, et de l'opposition éternelle de Dieu contre lui.

Remarques.

Nous entendons beaucoup de critiques contre le châtiment à venir. Elles nous étonneraient moins si l'Évangile ne supposait pas cette vérité pour proposer ensuite un remède. On s'attendrait naturellement à ce que l'esprit recule devant les conclusions effrayantes auxquelles il est poussé quand on ne regarde que les exigences de la loi seule ; mais quand l'Évangile intervient pour sauver, il devient extrêmement étrange que des hommes admettent la réalité de l'Évangile, et rejettent pourtant la loi et ses peines. Ils parlent de grâce ; mais qu'entendent-ils par grâce ? Quand les hommes nient la réalité du péché, il n'y a plus de place ni de raison

pour la grâce dans l'Évangile. Si l'on admet le péché en paroles, mais qu'on nie en fait sa culpabilité, la grâce n'est plus qu'un mot. Quand les hommes rejettent les sanctions de la loi de Dieu et s'efforcent de prouver qu'elles ne sont pas réelles, de quel droit prétendent-ils respecter l'Évangile ? Ils n'en font qu'une comédie, ou du moins une sorte de réparation pour une législation trop sévère et déraisonnable sous le régime de la loi. Que ceux qui calomnient ainsi la loi n'aillent pas croire qu'ils honorent Dieu en applaudissant son Évangile !

Ce que la Bible montre du sort final des méchants est extrêmement frappant. Des vérités spirituelles sont révélées par des images tirées de la nature : par exemple, les portes et les murailles de la nouvelle Jérusalem, pour représenter la splendeur et la gloire du ciel. On nous met entre les mains une longue-vue spirituelle ; il nous est permis de la tourner vers la ville glorieuse, « celle dont Dieu est l'architecte et le constructeur » (Hébreux 11,10) ; nous pouvons en contempler le sanctuaire intérieur, où les foules qui adorent louent Dieu sans cesse. Nous voyons leurs longues robes blanches, les palmes de la victoire dans leurs mains, la joie qui rayonne sur leurs visages, le bonheur indicible qui se montre dans leurs âmes. Voilà le ciel représenté par des images. Qui pense qu'il s'agit d'une exagération ? Qui accuse ces descriptions d'être excessives, comme si elles voulaient grossir la réalité ou faire naître des espérances sans fondement ? Personne ne le croit. Personne n'accuse jamais ainsi ce que la Bible dit du ciel. Pourquoi employer cette façon imagée de présenter les choses ? Sans aucun doute, le but est de nous donner la meilleure idée possible de la réalité.

Puis nous avons l'autre côté. Le voile se lève, et vous arrivez tout au bord de l'enfer pour voir ce qui s'y trouve. D'un côté, tout était glorieux ; de l'autre, tout est effrayant et plein d'horreurs.

Il y a un gouffre sans fond. Une âme qui ne peut pas mourir y est jetée ; elle tombe, tombe et tombe encore, descendant dans ce gouffre effroyable qui n'a pas de fond, pleurant et gémissant pendant sa chute, et vous

entendez ses gémissements qui résonnent et résonnent encore contre les parois de cette terrible caverne de malheur !

Voici une autre image. Vous avez « l'étang de feu et de soufre » (Apocalypse 20,10), et vous voyez des pécheurs perdus jetés dans ses vagues de feu qui roulent ; ils battent ses rives brûlantes et se mordent la langue de douleur. C'est là « où leur ver ne meurt point, et où le feu ne s'éteint point » (Marc 9,48), et pas une seule goutte d'eau ne peut leur parvenir pour leur rafraîchir la langue. Chacun d'eux dit : « je souffre cruellement dans cette flamme » (Luc 16,24).

Qu'en pensez-vous ? Dieu a-t-il dit ces choses pour effrayer nos pauvres âmes ? A-t-il voulu jouer avec nos peurs pour s'amuser ? Pouvez-vous le croire ? Non, cela ne lui brise-t-il pas plutôt le cœur de devoir construire un tel enfer, et de devoir y plonger les pécheurs qui refusent d'honorer sa loi, qui refusent d'accepter, par sa grâce, d'être sauvés du péché ? Ah, les vagues de la mort roulent, sombres, sous les yeux de Celui qui est saint et plein de compassion ! Il ne prend aucun plaisir à la mort du pécheur ! Mais il doit maintenir son trône, et sauver ses sujets fidèles, s'il le peut.

Passons à une autre scène. Voici un lit de mort. Avez-vous déjà vu un pécheur mourir ? Pouvez-vous décrire la scène ? Était-ce un ami, un parent, quelqu'un de cher, de très cher à votre cœur ? Combien de temps a-t-il mis à mourir ? Vous a-t-il semblé que son agonie ne finirait jamais ? Quand mon dernier enfant est mort, la lutte a été longue ; oh, elle a été terriblement longue et déchirante ! Vingt-quatre heures dans les souffrances d'un corps qui se défait ! J'en étais malade ; je ne pouvais pas le regarder ! Mais supposons que cela ait duré jusqu'à maintenant. Il y a longtemps que je serais mort moi-même, de douleur et d'épuisement nerveux, à force d'assister à une telle scène. Tous nos amis aussi. Qui pourrait survivre jusqu'à la fin d'une mort aussi terrible ? Qui ne crierait pas : « Mon Dieu, abrège-la, abrège-la par pitié ! » Quand ma femme est morte, son agonie a été longue et déchirante. Si vous aviez été là, vous auriez crié de toutes vos forces vers Dieu : « Abrège-la ! Oh, abrège-la, et

mets fin à cette terrible agonie ! » Mais supposons qu'elle ait continué, encore et encore, jour et nuit, jour après jour, au fil de ses heures qui passent lentement, et nuit après nuit, de longues nuits, comme si le matin ne pouvait jamais venir. L'image de notre texte suppose une agonie éternelle. Imaginons un tel cas. Supposons qu'il se produise vraiment, dans un cercle d'amis chers et pleins de compassion. Un pauvre homme ne peut pas mourir ! Il reste dans l'agonie un mois, un an, cinq ans, dix ans, jusqu'à ce que tous ses amis soient brisés et tombent dans la tombe sous l'horreur insupportable de ce spectacle ; mais le pauvre homme ne peut toujours pas mourir ! Il survit à une génération, puis à une autre, et à une autre encore ; pendant cent ans, il meurt dans une agonie mortelle, et pourtant il ne s'approche pas de la fin ! Que penseriez-vous d'une telle scène ? Ce serait une image, rien de plus, une faible image de la terrible « seconde mort » (Apocalypse 20,14) !

Dieu veut nous faire comprendre quelle chose terrible est le péché, et quel châtiment effrayant il mérite. Il voudrait nous montrer, par de telles images, combien doit être terrible le sort du pécheur qui s'obstine. Avez-vous déjà vu un pécheur mourir ? Et n'avez-vous pas crié : « Vraiment, la malédiction de Dieu est tombée lourdement sur ce monde ! » Ah, ce n'est qu'une faible image de la malédiction plus lourde encore qui vient avec la « seconde mort » (Apocalypse 20,14) !

Le texte affirme que la mort est « le salaire du péché ». C'est exactement ce que le péché mérite. Le travail gagne un salaire et donne un droit légitime à cette rémunération. De la même façon, on considère que les hommes gagnent un salaire quand ils pèchent. Ils ont droit à leur paie. Dieu se considère comme tenu de leur donner le salaire qu'ils ont bien mérité.

Comme je l'ai souvent dit, je ne dirais pas un seul mot dans ce sens pour tourmenter vos âmes s'il n'y avait aucun espoir, aucune miséricorde possible. Voudrais-je vous tourmenter avant le temps ? Que Dieu m'en garde ! Voudrais-je vous mettre sous les yeux cette terrible peine pour

vous dire ensuite qu'il n'y a pas d'espoir ? Non. Je vous dis ces choses pour vous faire sentir que vous devez fuir pour sauver votre vie.

Pensez à ceci : « le salaire du péché, c'est la mort ! » Dieu veut dresser un monument qui proclamera à tout l'univers : « Tremblez, et ne péchez point » (Psaume 4,5) ! Ainsi, chaque fois que les créatures regarderont cette terrible manifestation, elles diront : « Quelle chose terrible que le péché ! » Les gens s'écrient souvent : « Oh, quelle peine horrible ! » Ils ne sont que trop portés à oublier l'horrible culpabilité du péché, et le châtiment qu'il mérite ! Quand Dieu place un pécheur sur son lit de mort devant nos yeux, il nous invite à regarder la peine du péché. Le voilà couché, à l'agonie, gémissant, tremblant, torturé par la douleur, et pourtant il vit, et il vit encore. Supposez qu'il continue à vivre dans cet état de mourant un jour, une semaine, un mois, un an, vingt ans, un siècle, mille ans, mille âges, et qu'il vive toujours, « mourant sans cesse, et pourtant jamais mort ». Finalement, l'univers passe ; « Les cieux sont roulés comme un livre » (Ésaïe 34,4) ; et alors ? Ce malheureux est toujours là, couché ! Il lève les yeux et crie : « Combien de temps encore ? Oh, combien de temps ? » Comme le glas de la mort éternelle, la réponse descend jusqu'à lui : « Éternellement, éternellement. » Un autre cycle d'âges éternels passe, et de nouveau il ose demander : « Combien de temps ? » Et de nouveau la réponse lui revient : « Éternellement, éternellement ! » Oh, comme cette réponse effrayante descend en tonnant à travers tous les royaumes de la souffrance et du désespoir !

On nous dit que, lorsque toutes les choses de la terre arriveront à leur fin, « Les juges s'assirent, et les livres furent ouverts » (Daniel 7,10). Nous y serons, et plus encore, nous y serons pour régler nos comptes avec notre Seigneur et recevoir notre part. Que choisirez-vous, en ce jour du règlement final ? Le salaire du péché ? Dites-vous : « Donnez-moi mon salaire, donnez-moi mon salaire ; je ne veux rien devoir à Christ » ? Pécheur, vous l'aurez. Dieu vous paiera sans faute et sans rien retenir. Il a pris toutes les dispositions nécessaires, et votre salaire est prêt. Mais faites attention à ce que vous faites ! Regardez encore une fois avant de

faire votre dernier saut. Bientôt le rideau tombera, le temps d'épreuve sera fini, et tout espoir aura disparu. Où serai-je alors ? Et vous, où serez-vous ? À droite, ou à gauche ?

La Bible place l'enfer sous les yeux du ciel. « La fumée de leur tourment monte aux siècles des siècles » (Apocalypse 14,11), et elle se voit en plein depuis les hauteurs de la Ville céleste. Là-haut, vous adorerez et vous louerez Dieu ; mais quand vous tournerez les yeux au loin, vers l'endroit où se trouvait le riche, vous verrez ce que coûte le péché. Là, pas une goutte d'eau ne peut arriver pour rafraîchir leur langue brûlante. De là, la fumée de leur tourment monte et monte à tout jamais ! Faites attention à ce que vous faites aujourd'hui !

Imaginez que vous regardez dans un immense cratère, où les vagues de lave en fusion bouillonnent et se soulèvent, roulent et gonflent, et de temps en temps vomissent d'énormes masses qui inondent les plaines en contrebas. Une fois dans ma vie, je me suis trouvé en vue de l'Etna, et j'ai plongé mon regard dans sa bouche effrayante ; je n'ai pas pu m'empêcher de crier : « Terrible, terrible ! » Voilà, me suis-je dit, une image de l'enfer ! Oh, pécheur, pensez à l'enfer, et à vous-même jeté dedans ! Il vomit ses torrents de fumée et de flammes pour toujours, sans jamais cesser, sans jamais s'épuiser. L'univers peut regarder ce spectacle et y lire : « Le salaire du péché, c'est la mort » (Romains 6,23). « Oh, ne péchez pas, puisque tel est le sort du pécheur qui n'a pas été pardonné ! » Pensez à ce que cette démonstration représente dans le gouvernement de Dieu ! Quelle manifestation de sa sainte justice, de sa volonté inébranlable de défendre la sainteté et le bonheur dans tout son immense royaume ! N'est-ce pas digne de Dieu, et du caractère sacré de son grand plan de gouvernement moral ?

Pécheur, vous pouvez maintenant échapper à ce sort effrayant. C'est pour cela que Dieu a révélé l'enfer dans sa Parole fidèle. Cette révélation sera-t-elle donc, pour vous, inutile, et pire qu'inutile ?

Que penseriez-vous si toute cette assemblée était poussée par une force irrésistible jusqu'au bord même de l'enfer ; mais qu'au moment où il semblerait que nous allons tous être précipités par-dessus ce bord effroyable, un ange accourait en criant, comme avec la trompette des séraphins : « Le salut est possible ! Gloire à Dieu, gloire à Dieu, gloire à Dieu ! »

Vous criez de toutes vos forces : « Est-ce possible ? » « Oui, oui, crie-t-il, laissez-moi vous prendre dans mes grands bras pleins d'amour et vous porter aux pieds de Jésus, car il est puissant et il veut sauver ! »

Tout cela n'est-il que des mots ? Oh, même si je pouvais mouiller mes lèvres de la rosée du ciel et baigner ma langue dans ses sources d'éloquence, je ne pourrais pas encore décrire la réalité.

Chrétiens, êtes-vous en train de calculer sans cesse pour amasser un peu de biens, tout en négligeant les âmes ? Prenez garde de ne pas perdre des âmes qui ne pourront jamais revivre ! Vous dites : « Je pensais qu'ils savaient tout cela » ? Ils vous répondent : « Je ne pensais pas que vous en croyiez vous-mêmes un seul mot. Vous n'agissiez pas comme si vous y croyiez. Vous allez au ciel ? Eh bien, moi, je descends en enfer ! Il n'y a plus de secours pour moi maintenant. Vous penserez parfois à moi, alors, quand vous verrez la fumée de mon malheur monter, sombre, à travers les cieux glorieux. Quand j'y serai depuis longtemps, très longtemps, vous penserez parfois que moi, qui ai vécu autrefois à vos côtés, je suis là-bas. Oh, souvenez-vous : vous ne pourrez pas prier pour moi alors ; mais vous vous souviendrez qu'autrefois vous auriez pu m'avertir, et vous auriez pu me sauver. »

Oh, il me semble que, s'il peut y avoir de l'amertume au ciel, elle doit entrer par un tel chemin et gâcher votre bonheur là-haut !

Sermon 4

Le Sauveur élevé sur la croix, et le regard de la foi

« Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle » (Jean 3,14-15)

« Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. En parlant ainsi, il indiquait de quelle mort il devait mourir » (Jean 12,32-33)

Pour que ce sujet soit bien clair, je vais lire le passage dont il est question, en Nombres 21,6-9 : « Alors l'Éternel envoya contre le peuple des serpents brûlants; ils mordirent le peuple, et il mourut beaucoup de gens en Israël. Le peuple vint à Moïse, et dit: Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. Prie l'Éternel, afin qu'il éloigne de nous ces serpents. Moïse pria pour le peuple. L'Éternel dit à Moïse: Fais-toi un serpent brûlant, et place-le sur une perche; quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie. Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie » (Nombres 21,6-9)

Voilà l'événement auquel Christ fait allusion dans notre texte.

Dans les deux cas, le but était d'empêcher des hommes de périr. La morsure du serpent, si rien n'arrête son effet, entraîne la mort du corps ; les effets du péché, s'il n'est ni pardonné ni ôté du cœur, entraînent la ruine de l'âme. Christ est élevé pour que les pécheurs qui croient en lui ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. Dans ce contexte, « périr » ne peut pas vouloir dire être anéanti, cesser d'exister, car ce mot doit être le contraire de la vie éternelle, et la vie éternelle est évidemment bien plus qu'une existence sans fin. Ce doit être un bonheur éternel, une vraie

vie, au sens d'une joie intense. Son contraire, le malheur éternel, est désigné par le mot « périr ». On trouve souvent dans l'Écriture un état de malheur sans fin mis en opposition avec un état de bonheur sans fin.

On peut relever deux points de ressemblance entre le serpent de bronze et Christ.

1. Christ devait être élevé, comme le serpent l'avait été dans le désert. D'après le passage de Jean 12 cité plus haut, il est clair qu'il s'agit du moment où il a été élevé au-dessus de la terre, sur sa croix, lors de sa crucifixion.

2. Christ doit être présenté comme le remède au péché, tout comme le serpent de bronze était présenté comme le remède à un poison. Il n'est pas rare, dans la Bible, de voir le péché décrit comme une maladie. Contre cette maladie, Christ avait le pouvoir de guérir. Il affirmait pouvoir pardonner le péché et purifier l'âme de sa souillure morale. Sans cesse il déclarait avoir ce pouvoir, et il encourageait les hommes à compter sur lui et à venir à lui pour en recevoir les effets. Dans tout son enseignement, il veillait à se présenter lui-même comme ayant ce pouvoir, comme celui qui peut apporter le remède au péché.

En cela, le serpent de bronze était une image qui annonçait Christ. Quiconque regardait ce serpent était guéri. De même, Christ ne guérit pas seulement de la punition (et d'ailleurs l'image de la guérison s'applique moins bien à la punition), mais surtout du fait de pécher, de ce penchant du cœur qui pousse au péché. Il guérit l'âme et lui rend la santé. C'est ce que disait l'ange venu annoncer sa naissance : « Tu lui donneras le nom de Jésus; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Matthieu 1,21). Sa puissance est capable de laver l'âme et de la rendre pure.

Christ et le serpent ont été élevés, l'un comme l'autre, comme un remède ; et remarquons-le tout particulièrement : comme un remède complet et suffisant. Les Hébreux d'autrefois, mordus par les serpents brûlants, ne devaient pas mélanger des potions de leur invention pour aider à la

guérison : il leur suffisait pleinement de lever les yeux vers le remède que Dieu lui-même avait préparé. Dieu voulait leur faire comprendre que la guérison était entièrement son œuvre à lui. Le serpent sur la perche était la seule chose extérieure liée à leur guérison ; c'est vers lui qu'ils devaient regarder, et c'est de la façon la plus simple, rien que par un regard plein d'attente, signe d'une foi toute simple, qu'ils recevaient leur guérison.

Christ doit être élevé comme un remède qui agit maintenant. Il en était de même pour le serpent. La guérison qu'il apportait alors était présente, immédiate. Elle ne demandait aucun délai.

Ce serpent était le remède choisi par Dieu. Christ l'est aussi : un remède choisi par Dieu, envoyé du ciel exprès pour cela. Il était vraiment étonnant que Dieu choisisse un serpent de bronze dans un tel but, un tel remède pour un tel mal ; et il n'est pas moins étonnant que Christ soit élevé dans l'agonie et dans le sang, comme remède à la fois contre la punition du péché et contre la force que le péché exerce sur le cœur.

Le serpent de bronze était un remède garanti par Dieu : pas une potion de charlatan comme il y en a des milliers, lancées avec des noms ronflants et des témoignages tapageurs, mais un remède préparé et présenté par Dieu lui-même, avec sa propre garantie de ses grandes vertus de guérison.

Il en est de même pour Christ. Le Père témoigne que Jésus-Christ est un remède parfaitement suffisant contre le péché.

Aujourd'hui, Jésus-Christ doit être présenté du haut de la chaire comme celui qui a été crucifié pour les péchés des hommes. Sa grande puissance pour sauver tenait à sa mort qui répare la faute.

Il ne suffit pas de le présenter du haut de la chaire : il faut aussi que cette présentation de sa personne et de son œuvre soit confirmée, et non démentie, par l'expérience de ceux qui le regardent.

Supposons qu'au temps de Moïse, on ait vu beaucoup de ceux qui avaient regardé continuer à mourir : qui aurait pu croire Moïse quand il déclarait

sans réserve : « quiconque aura été mordu, et le regardera, conservera la vie » (Nombres 21,8) ? Il en est de même ici, pour l'Évangile et pour ceux qui le reçoivent. Sans aucun doute, les Hébreux avaient sous les yeux beaucoup de témoins vivants qui avaient été mordus et qui portaient encore les cicatrices de leurs blessures, mais qui avaient été guéris en regardant. Chacun de ces cas venait affermir la foi du peuple dans la parole de Dieu et dans sa puissance pour sauver. De même, Christ doit être présenté dans toute sa plénitude, et cette présentation doit être fortement confirmée par l'expérience de ses amis. Christ se présente lui-même comme quelqu'un qui est prêt à sauver et qui le veut. C'est donc cela qu'il faut montrer. Et cela doit être appuyé par le témoignage de ses témoins vivants.

Le premier point de ressemblance est le fait d'élever l'objet qu'on doit regarder ; le second est le fait même de regarder.

Les hommes regardaient le serpent en attendant que la puissance de Dieu les guérisse. Même ces hommes d'autrefois, à une époque où l'on y voyait encore assez peu clair, comprenaient que le serpent n'était qu'une image, et non la cause même de leur salut.

Il y a de même quelque chose de très frappant dans le lien entre la foi et la guérison. Prenons par exemple le cas de la femme qui souffrait d'une perte de sang. Elle avait entendu parler de Jésus, et d'une manière ou d'une autre, l'idée lui était venue que si seulement elle pouvait toucher le bord de son vêtement, elle serait guérie. Voyez-la se frayer un chemin à travers la foule, à bout de forces, pâle et tremblante ; si vous l'aviez vue, vous vous seriez peut-être écrié : « Que veut donc faire cette pauvre malade mourante ? »

Elle savait ce qu'elle essayait de faire. Enfin, sans que personne la remarque, elle arriva à l'endroit où se tenait le Saint, tendit sa main faible et toucha son vêtement. Soudain, il se retourne et demande : « Qui m'a touché ? Quelqu'un m'a touché ; qui était-ce ? » Les disciples, étonnés d'une telle question dans de telles circonstances, répondent : « La foule te

presse de tous côtés, et des dizaines de gens te touchent à chaque instant ; pourquoi donc demander : Qui m'a touché ? »

En fait, quelqu'un l'avait touché avec la foi d'en être guéri, et il savait que la force qui guérit était sortie de lui pour aller vers un cœur qui croyait. Quelle belle image de la foi toute simple ! Et quel lien merveilleux entre la foi et la guérison !

C'est exactement ainsi que les Hébreux recevaient cette merveilleuse puissance de guérison, simplement en regardant vers le serpent de bronze. Sans doute était-ce pour eux un grand mystère, mais ce n'en était pas moins un fait. Qu'ils regardent : le regard apporte la guérison, même si aucun d'eux ne peut dire comment la force qui guérit arrive jusqu'à lui. De même, nous devons vraiment regarder vers Christ, et en regardant, recevoir la puissance qui guérit. Peu importe que nous comprenions mal comment ce regard agit pour nous donner le remède au péché.

Regarder vers Jésus implique que nous détournions le regard de nous-mêmes. Il ne faut pas mélanger des remèdes de charlatan avec le grand remède. Cette façon de faire échoue toujours. Des milliers de gens échouent justement de cette manière : ils essaient sans cesse d'être guéris en partie par leurs propres œuvres, stupides et obstinées, et en partie par Jésus-Christ. Il ne faut regarder ni vers l'homme, ni vers rien de ce que l'homme fait, ni vers l'aide de l'homme. Il faut compter uniquement sur Christ, et sur lui seul. Et ce qui est vrai pour le pardon l'est aussi pour la sanctification, c'est-à-dire le fait de devenir saint. Elle aussi se fait par la foi en Christ. C'est seulement par la foi, et grâce à elle, que vous recevez cette influence divine qui rend l'âme sainte, l'Esprit de Dieu ; et c'est lui, dans l'une de ses manières d'agir, qui était la puissance qui guérissait les Hébreux dans le désert.

Regarder vers Christ implique de détourner le regard de nous-mêmes, en ce sens que nous ne comptons pas du tout sur nos propres œuvres pour obtenir la guérison que nous désirons, pas même sur les œuvres de la foi.

Le regard se tourne vers Christ seul, notre remède tout-puissant, parfaitement suffisant, et présent dès maintenant.

Les chrétiens ont sans cesse tendance à compter sur ce qu'ils font eux-mêmes, et non sur une foi toute simple en Christ. La femme qui souffrait d'une perte de sang semble avoir lutté pendant de longues années pour trouver un soulagement avant de venir à Christ ; elle avait sûrement essayé les remèdes de tout le monde, et en plus poussé sa propre ingéniosité jusqu'au bout, mais rien n'y avait fait. Enfin, elle entendit parler de Jésus. On disait qu'il faisait beaucoup d'œuvres merveilleuses. Elle se dit en elle-même : « Ce doit être le Messie promis, celui qui devait porter nos maladies et guérir tous les maux des hommes. Oh, que je coure vers lui, car si seulement je touche le bord de son vêtement, je serai guérie. » Elle ne s'arrêta pas pour raisonner sur la manière dont la guérison se ferait ; elle ne s'appuyait sur les théories de personne, et n'en avait aucune à elle ; elle se dit simplement : « J'ai entendu parler de quelqu'un qui est puissant pour sauver, et je cours vers lui. »

Il en est de même pour la guérison de nos péchés. Désespérant de trouver aucun secours en nous-mêmes ou dans aucun autre nom que celui de Christ, et sûrs qu'il y a en lui la force d'accomplir la guérison, nous l'attendons de lui et nous venons à lui pour l'obtenir.

Plusieurs fois, ces dernières années, des personnes sont venues me poser cette question : « Est-ce que je peux, d'une manière ou d'une autre, être sauvé de mes péchés, réellement sauvé, au point de ne plus retomber dans les mêmes péchés, face aux mêmes tentations ? » Je leur ai répondu : « Avez-vous déjà essayé de regarder vers Jésus ? » « Oh oui. »

« Mais vous attendiez-vous à être réellement sauvé du péché en regardant vers Jésus, et à être rempli de foi, d'amour et de sainteté ? » « Non, je ne m'attendais pas à cela. »

Supposons maintenant qu'un homme ait regardé le serpent de bronze juste pour voir, pour faire une expérience. Il n'a aucune foi en ce que

Dieu dit de la guérison par le regard, mais il a envie d'essayer. Il va regarder un peu, en surveillant ce qu'il ressent pour voir l'effet que cela lui fait. Il ne croit pas la parole de Dieu ; mais comme il n'est pas absolument certain qu'elle soit fausse, il veut bien daigner l'essayer. Ce n'est pas du tout regarder au sens de notre texte. Cela n'aurait pas guéri l'Israélite mordu ; cela ne peut pas guérir le pauvre pécheur. Il n'y a là aucune foi.

Les pécheurs doivent regarder vers Christ à la fois avec le désir et avec l'intention d'être sauvés. Le salut est le but pour lequel ils regardent.

Supposons que quelqu'un ait regardé vers le serpent de bronze sans aucune envie ni aucune intention d'être guéri. Cela ne pouvait lui faire aucun bien. Et cela ne peut faire aucun bien aux pécheurs de penser à Christ autrement que comme un Sauveur, et un Sauveur pour leurs propres péchés.

Les pécheurs doivent regarder vers Christ comme le remède à tout péché. Vouloir faire une exception, en épargnant certains péchés tout en acceptant d'en abandonner d'autres, montre une vraie révolte du cœur, et cela ne peut jamais tromper Celui qui voit tout. Il ne peut pas y avoir de sincérité dans un cœur qui ne se propose de chercher à être délivré du péché qu'en partie.

Les pécheurs peuvent regarder vers Christ tout de suite, sans le moindre délai. Ils n'ont pas besoin d'attendre d'être presque morts de leur maladie. Pour l'Israélite mordu, il ne servait à rien d'attendre et de repousser le moment de regarder le serpent jusqu'à ce qu'il se trouve aux portes de la mort. Il aurait pu dire : « Je suis bien mordu, c'est clair, mais je ne vois pas encore que cela enfle beaucoup ; je ne sens pas le poison se répandre dans mon corps ; je ne peux pas encore regarder, car mon cas n'est pas encore assez désespéré ; je ne pourrais pas espérer émouvoir la pitié du Seigneur dans l'état où je suis, il faut donc que j'attende. » Je le dis : un tel délai n'était alors ni nécessaire ni utile. Et il n'est pas plus nécessaire ni plus utile aujourd'hui dans le cas du pécheur.

Nous devons regarder vers Christ pour recevoir des bienfaits qui sont promis, non pas aux œuvres, mais à la foi. C'est étonnant de voir combien d'erreurs on commet sur ce point. Beaucoup veulent absolument qu'il y ait d'abord une grande angoisse intérieure, de longs jeûnes, beaucoup de larmes amères et de grands cris pour implorer la pitié, avant de pouvoir espérer être délivré. Ils ne semblent pas comprendre que toutes ces manifestations de chagrin et de détresse ne servent absolument à rien, parce qu'elles ne sont pas la foi toute simple, ni une partie de la foi, ni même une aide pour arriver à la foi ; et qu'elles ne sont en aucune façon nécessaires pour toucher le cœur du Sauveur. C'est exactement comme si, pendant le fléau des serpents dans le désert, des hommes s'étaient creusé la tête pour fabriquer des remèdes de charlatan : préparer des emplâtres et des pommades, et soumettre le corps à des saignées, des purges et des remèdes pour purifier le sang. Tout ce traitement ne pouvait servir à rien ; il n'y avait qu'une seule guérison efficace, et si un homme était mordu et le savait, c'était la seule préparation nécessaire pour qu'il regarde, comme on le lui avait dit, afin d'être guéri.

Il en est de même pour le pécheur. S'il est pécheur et qu'il le sait, c'est là toute sa préparation, tout ce qui le rend apte à venir à Jésus. Cela ne lui sert à rien de chercher à fabriquer des recettes de charlatan et de mélanger des remèdes de son invention avec le grand Remède que Dieu a préparé. Pourtant, dans la vie religieuse, on a sans cesse tendance à faire exactement cela : à préparer une multitude infinie et variée de remèdes spirituels de charlatan, et à compter sur eux. Voyez ce pécheur. Comme il peine et se tourmente ! Il remuerait ciel et terre pour accomplir son propre salut, à sa manière, à son propre honneur, par ses propres œuvres. Voyez comme il s'épuise dans la multitude de ses inventions ! D'habitude, avant d'arriver à la foi toute simple, il se retrouve enfoncé dans la boue profonde du désespoir. « Hélas, s'écrie-t-il, il ne peut pas y avoir d'espoir pour moi ! Oh, mon âme est perdue ! »

Mais enfin, une lueur de pensée perce l'épaisse obscurité : « Peut-être que Jésus peut m'aider ! S'il le peut, alors je vivrai, mais pas autrement,

car il n'y a sûrement aucun secours pour moi en dehors de lui. » Le voilà dans son désespoir, courbé par la lassitude de son âme, épuisé par ses vains efforts pour s'en sortir par d'autres moyens. Maintenant il pense au secours qui vient d'en haut. « Je ne peux rien faire d'autre que me jeter tout entier, avec tout mon désespoir, sur Jésus-Christ. Va-t-il m'accueillir ? Peut-être que oui ; et cela me suffit. » Il réfléchit encore un peu : « Peut-être, oui, peut-être qu'il m'accueillera ; et même plus, je pense qu'il le fera, car on me dit qu'il l'a fait pour d'autres pécheurs. Je pense qu'il le fera ; oui, je sais qu'il le fera ; et voici mon cœur coupable ! Je vais lui faire confiance ; oui, même s'il me fait mourir, je me confierai en lui ! »

Est-ce que certains d'entre vous ont vécu quelque chose de ce genre ?

« Peut-être qu'il acceptera ma demande, peut-être qu'il écoutera ma prière. »

C'est tout ce que le pécheur ose faire au début. Mais bientôt, vous l'entendez s'écrier : « Il dit qu'il le fera ; il faut que je le croie ! » Alors la foi s'accroche, et elle s'appuie sur la fidélité qui a été promise ; et avant même qu'il s'en rende compte, son âme est emportée comme sur un char, et il sent son cœur rempli de paix et de joie, comme quelqu'un qui est déjà aux portes du ciel.

Remarques.

1. Quand il est dit en Jean 12 : « quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jean 12,32), la formule est bien universelle dans sa forme, mais on ne peut pas la comprendre comme strictement universelle sans la mettre en conflit avec la vérité de la Bible et avec des faits connus. Ce n'est en réalité qu'une manière de parler courante pour désigner une grande multitude : j'attirerai un très grand nombre, une « grande foule, que personne ne pouvait compter » (Apocalypse 7,9). Rien, ici, ni dans le contexte ni dans le sujet, n'oblige à comprendre ces mots comme strictement universels.

2. Ce moyen du serpent de bronze avait sans doute pour but de mettre à l'épreuve la foi des Israélites. Dieu a souvent mis leur foi à l'épreuve, et il a souvent arrangé les événements de façon à éduquer leur foi, à la faire grandir et à la développer. Il a fait bien des choses pour les éprouver. Ici aussi. Ils avaient péché. Des serpents brûlants étaient venus parmi eux, et partout, beaucoup étaient empoisonnés et mouraient. Dieu dit : « Fais un serpent de bronze, place-le sur une perche, et dresse-le bien haut devant les yeux de tout le peuple. Que ceux qui souffrent regardent ce serpent, et ils vivront. » Cela mettait leur foi à l'épreuve.

3. On peut imaginer que beaucoup sont morts par simple incrédulité, alors que tout avait été largement prévu pour leur salut. « Nous, regarder un serpent de bronze ! pouvaient-ils dire avec mépris. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de charlataneries qui courent parmi le peuple, il faut encore que Moïse nous en serve une de plus ! » Peut-être que certains se mettaient à faire de grands raisonnements sur la question. « Nous, disaient-ils, nous ferons bien plutôt confiance à nos médecins, qui ont fait leurs preuves, qu'à ces contes de bonnes femmes. Quel lien logique peut-on voir entre le fait de regarder un morceau de bronze et la guérison d'une morsure de serpent ? »

De même, beaucoup aujourd'hui se moquent de l'Évangile. Ils se demandent comment une puissance de guérison pourrait bien venir de la foi en l'Évangile. Certes, ils entendent certaines personnes dire qu'elles sont guéries, qu'elles savent que la puissance de guérison a atteint le fond de leur âme, et ces personnes s'écrient : « J'ai regardé vers Jésus, et j'ai été guéri, rendu sain et entier, depuis cette heure-là ! » Mais ils considèrent tout cela comme une simple illusion de fanatiques. Ils n'y voient rien qui corresponde à leurs théories.

Mais est-ce du fanatisme ? Est-ce plus étrange que de voir un homme mordu par des serpents venimeux être guéri en regardant, sur l'ordre de Dieu, un serpent de bronze ?

4. Beaucoup butent sur la simplicité de l'Évangile. Ils veulent quelque chose de plus compréhensible ! Ils veulent voir comment cela marche. Ils refusent de faire confiance à ce qu'ils ne peuvent pas expliquer. C'est pour cette raison que beaucoup butent sur la doctrine de la sanctification par la foi en Christ. C'est si simple que leurs théories n'arrivent pas à l'expliquer.

Pourtant, la comparaison que nous offre notre texte est complète. Les hommes doivent regarder vers Jésus pour ne pas périr, mais avoir la vie éternelle. Et qui ne sait pas que la vie éternelle implique une sanctification entière ?

5. L'homme laissé à sa seule nature cherche toujours un moyen d'être sauvé qui lui fasse entièrement honneur. Il veut se fabriquer une forme de justice à lui, une façon d'être juste par lui-même, et il ne sait rien de ce que c'est que de faire confiance à Christ seul. Cela ne lui paraît ni naturel ni logique.

6. Dans beaucoup d'Églises, un peu partout, on voit une situation étonnante et des plus alarmantes : il n'y a presque pas de Christ dans leur expérience. Il est tout à fait évident qu'il tient une place extrêmement petite dans leur cœur. Bien loin de savoir que le salut est quelque chose que l'on obtient en croyant simplement en Christ, ils ne peuvent vous raconter qu'une expérience de ce genre. « Comment êtes-vous devenu chrétien ? » « J'ai simplement décidé de servir le Seigneur. » « C'est tout ? » « C'est tout. » « Savez-vous ce que c'est que de recevoir la vie éternelle simplement en regardant vers Jésus ? » « Je ne crois pas comprendre ce que vous voulez dire. » « Alors vous n'êtes pas chrétien. » Le christianisme, du début à la fin, se reçoit de Christ par la foi toute simple. C'est ainsi, et seulement ainsi, que le pardon du péché arrive jusqu'à l'âme ; et c'est seulement ainsi que peut venir cette « paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence » (Philippiens 4,7), qui habite l'âme avec la foi et l'amour. C'est ainsi que la sanctification vient par la foi en Christ.

Que faut-il donc penser d'une religion qui laisse Christ de côté ?

Beaucoup attendent un signe ou une preuve extraordinaire, sans comprendre que c'est par la foi qu'ils doivent être amenés à un plein accord de cœur avec Christ et à une part dans sa propre vie. Par la foi, Christ les unit à lui-même. La foi, qui agit par l'amour, les attire dans une union vivante avec son être moral. Tout cela se fait quand l'esprit regarde simplement vers Christ avec foi.

Quand le serpent fut dressé, sans doute beaucoup sont morts parce qu'ils ne voulaient pas accepter un moyen de guérison si simple ni agir en conséquence. Beaucoup sont morts parce qu'ils ne se rendaient pas compte de leur danger et ne voulaient pas s'en rendre compte. S'ils voyaient des gens guéris, ils disaient : « Nous ne croyons pas que ce soit le serpent de bronze sur la perche qui les a guéris. Ces gens n'étaient pas très empoisonnés ; ils ne seraient pas morts de toute façon. » Ils partent du principe que ceux qui attribuent leur guérison à la puissance de Dieu se trompent.

Beaucoup sont morts aussi pour avoir attendu. Ils attendaient de voir s'ils risquaient vraiment de mourir. Et ils attendaient encore, jusqu'à être si étourdis et si égarés qu'ils ne pouvaient plus que se coucher et mourir.

Il en est de même aujourd'hui pour l'Évangile. Certains sont occupés par d'autres affaires, plus importantes pour le moment, et bien sûr il faut qu'ils attendent. Beaucoup se laissent influencer par l'avis des autres. Ils entendent toutes sortes d'histoires : « Tel homme a regardé, et pourtant il a perdu la vie. Tel autre n'a pas regardé, et pourtant il a été sauvé. » De même, les gens ont des avis différents sur leurs voisins qui se disent chrétiens, et cela fait trébucher beaucoup de monde. Ils entendent dire que certains ont pris un bon départ dans la foi, mais qu'ils semblent être tombés. Ces gens ont regardé, croyaient-ils, mais en vain. C'était peut-être le cas, car ils ont pu regarder sans vraie foi. Certains raisonnent tant qu'ils finissent par se persuader que regarder n'est qu'une illusion. Ils croient voir beaucoup de gens qui font semblant de regarder, qui

paraissent regarder, et qui pourtant ne trouvent aucune guérison. « Qui peut croire, quand il y a tant d'obstacles qui font trébucher ? »

Ces apparences décourageantes ont dû pousser certains au désespoir dans le désert, on peut le supposer ; et nous voyons bien que les mêmes causes produisent les mêmes effets ici, chez les pécheurs. Certains pensent avoir commis le péché impardonnable. Ils se rangent parmi ceux qui « ont été une fois éclairés » (Hébreux 6,4), et ils pensent qu'à leur sujet il est dit : « il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui dévorera les rebelles » (Hébreux 10,26-27). D'autres sont sûrs qu'il est maintenant trop tard pour eux. Leur cœur est dur comme une meule de pierre. Tout est sombre et désolé comme la tombe. Regardez-le : son regard même est celui d'une âme perdue ! Ah, certains d'entre vous raisonnent peut-être et refusent de croire exactement de cette manière !

Beaucoup ont négligé de regarder parce qu'ils pensaient aller mieux. Ils voyaient, croyaient-ils, un certain changement dans leurs symptômes. Il en est de même pour les pécheurs : ils se sentent mieux parce qu'ils vont aux réunions, et ils voient même tant de progrès qu'ils en concluent qu'ils sont certainement sur la bonne voie.

Beaucoup d'Hébreux d'autrefois ont peut-être refusé de regarder parce qu'ils n'avaient pas de véritable espoir ; parce qu'en fait, ils étaient pleins de doutes. Si vous aviez été là, vous auriez trouvé toutes sortes d'avis opposés, souvent même entre frères et sœurs, entre pères et mères, entre parents et enfants. Certains se moquent ; certains se mettent en colère ; certains ne veulent croire à aucun prix. Et faut-il le dire ? Certains pécheurs, qui devraient chercher Christ, sont retenus par des raisons tout aussi futiles et absurdes que celles-là.

Il nous est facile, à tous, de voir la ressemblance entre la manière de regarder, et les raisons de ne pas regarder, vers le serpent de bronze d'un côté et vers Christ le Sauveur de l'autre. Je n'ai pas besoin de pousser plus loin la comparaison dans tous ses petits détails. Mais la question qui

se pose maintenant à vous tous est celle-ci : croyez-vous vraiment ce qui est écrit : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle » (Jean 3,14-15) ? Comprenez-vous ce remède tout simple qu'est la foi ? Vous demandez peut-être : « Que devaient-ils croire ? » Ceci : que s'ils regardaient vraiment le serpent de bronze sur la perche, ils recevraient à coup sûr la guérison dont ils avaient besoin. C'était le remède garanti par Dieu, et ils devaient le considérer ainsi. Et vous, aujourd'hui, que devez-vous croire ? Que Christ est la grande réalité que ce serpent élevé dans le désert annonçait, et que vous devez recevoir de lui, par la foi toute simple, tous les bienfaits d'un salut complet et gratuit. Par la foi toute simple, je le répète ; et comprenez-vous cela ? Est-ce que je vous entends répondre : « Quoi ! moi, un pécheur, je peux simplement fixer les yeux sur Jésus avec une foi toute simple ? Qui, qui peut faire cela ? Est-ce moi ? Comment se peut-il que moi, j'aie ce privilège ? »

Je vois ici aujourd'hui les visages de certains que j'ai vus l'automne dernier aux réunions pour ceux qui cherchent. Qu'avez-vous fait depuis ? Avez-vous essayé de vous mettre vous-mêmes dans un certain état d'esprit ? Désirez-vous de toutes vos forces pouvoir enfin ressentir telle ou telle chose, selon un idéal que vous avez en tête ? Comprenez-vous que vous devez réellement regarder par la foi, et que ce regard de foi doit être pour vous ce que le toucher de la pauvre femme qui souffrait d'une perte de sang a été pour son corps mourant ? Comprenez-vous qu'il faut croire que si vous regardez avec une confiance toute simple, il vous accueillera sûrement, qu'il vous donnera son amour, sa paix, sa vie et sa lumière divines, et qu'il les fera vraiment battre dans tout votre être moral ? Le croyez-vous ? Mais non, ne voyez-vous pas que vous ne le croyez pas ? « Oh, dites-vous, c'est un grand mystère ! » Je ne vais pas l'expliquer, et je n'ai pas la prétention de pouvoir le faire, pas plus que je ne peux expliquer comment cette femme a été guérie en touchant le bord du vêtement du Sauveur. Le toucher dans un cas, et le regard dans l'autre, ne sont que les moyens, les canaux par lesquels la puissance doit être reçue.

La manière dont Dieu agit a peu d'importance pour nous ; contentons-nous de savoir ce que nous devons faire pour obtenir l'action de son Esprit divin dans tout ce qui concerne la vie et la piété.

Vous avez sans doute eu des idées confuses sur le chemin du salut ; peut-être avez-vous échafaudé des plans, fait des suppositions, et travaillé sur vos propres sentiments. Vous priez, et après avoir prié, vous dites : « Maintenant, surveillons et voyons si cette prière m'a apporté le salut ! » C'est un peu comme si le peuple hébreu, mordu par les serpents et ayant reçu l'ordre de regarder le serpent de bronze, s'était mis à appliquer ici un emplâtre, là un cataplasme, puis une sonde, en perdant de vue pendant tout ce temps la seule chose dont Dieu leur avait dit qu'elle les guérirait à coup sûr. Oh ! pourquoi les hommes oublient-ils, et pourquoi ne comprennent-ils pas que tout le bien dont nous avons besoin vient de Dieu et se reçoit par la foi toute simple ? Quand nous voyons un besoin, Christ est là, et on le reçoit par la foi seule ; et ses promesses ne laissent aucun besoin sans réponse.

Si c'est bien là le chemin du salut, comme il est étonnant que les pécheurs regardent dans toutes les directions sauf vers Christ, et qu'ils fassent toutes sortes d'efforts, sauf celui de regarder tout de suite, avec une foi toute simple, vers leur Sauveur ! Combien de fois les voyons-nous découragés et désemparés, peinant si dur et tellement en vain ! Pas étonnant qu'ils soient à ce point égarés. Faites le tour des Églises et demandez : « Vous êtes-vous jamais attendus à être sauvés du péché dans ce monde ? » « Non. » Mais vous comptez être sauvés à la mort. Puisque le Seigneur a si peu réussi, malgré tous ses efforts, à rendre votre âme sainte pendant votre vie, vous pensez qu'il enverra la mort au bon moment pour aider à achever le travail !

Pouvez-vous croire une chose pareille ?

Tant que les chrétiens rejettent la glorieuse doctrine de la sanctification par la foi en Christ, une sanctification pour maintenant, accordée à chacun selon sa foi, on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils enseignent aux

pécheurs, avec une clarté compréhensible, comment regarder vers Christ avec une foi toute simple pour être pardonnés. Connaissant si peu, dans leur propre expérience, la puissance de la foi, comment pourraient-ils l'enseigner aux autres de façon efficace, ou même de façon juste ? Ainsi, quand un aveugle conduit un aveugle, il n'est pas étonnant qu'on les retrouve tous les deux là où le proverbe de la Bible montre que finissent ensemble les guides et ceux qu'ils guident.

Il ne semble y avoir aucun remède à une telle fin, sinon que ceux qui se disent chrétiens deviennent la lumière du monde ; et pour cela, qu'ils apprennent ce que veut dire la foi toute simple et qu'ils en fassent l'expérience. Une fois la foi apprise, ils feront l'expérience de sa puissance qui transforme, et ils seront capables d'enseigner aux autres le chemin de la vie.

Sermon 5

Les excuses des pécheurs accusent Dieu

« Anéantiras-tu jusqu'à ma justice ? Me condamneras-tu pour te donner droit ? » (Job 40,3)

Dans l'ensemble, Job avait parlé de Dieu avec justesse ; pourtant, dans sa grande angoisse et son grand trouble, au milieu de ses dures épreuves, il avait dit certaines choses irréfléchies et injurieuses. C'est pour cela que le Seigneur l'a repris. Ce reproche se trouve dans les versets qui entourent notre texte :

« L'Éternel, s'adressant à Job, dit : Celui qui dispute contre le Tout-Puissant est-il convaincu ? Celui qui conteste avec Dieu a-t-il une réplique à faire ? » (Job 39,34-35)

« Job répondit à l'Éternel et dit : Voici, je suis trop peu de chose ; que te répliquerais-je ? Je mets la main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, je ne répondrai plus ; deux fois, je n'ajouterai rien » (Job 39,36-38)

« L'Éternel répondit à Job du milieu de la tempête et dit : Ceins tes reins comme un vaillant homme ; je t'interrogerai, et tu m'instruiras. Anéantiras-tu jusqu'à ma justice ? Me condamneras-tu pour te donner droit ? » (Job 40,1-3)

Mais mon but n'est pas d'étudier le sens premier de ces paroles ni leur contexte ; je veux plutôt voir comment elles s'appliquent aujourd'hui aux pécheurs. Pour cela, je vais I. Montrer que toute excuse pour le péché accuse Dieu. II. Examiner en détail quelques-unes de ces excuses. III. Montrer que s'excuser de son péché, c'est ajouter l'insulte au tort qu'on a déjà fait. I. Toute excuse pour le péché accuse Dieu. On le verra clairement si l'on considère ceci :

1. Rien ne peut être un péché s'il existe une excuse valable pour le faire.

C'est tout à fait évident. Il n'est donc besoin ni de l'expliquer ni de le prouver.

2. Si Dieu condamne ce pour quoi il existe une bonne excuse, c'est lui qui a tort. Cela aussi est évident. Si Dieu condamne ce que nous avons de bonnes raisons de faire, aucun être intelligent dans l'univers ne pourra lui donner raison.

3. Or Dieu condamne bel et bien tout péché. Il le condamne entièrement, et il ne tolère pour lui ni la moindre justification ni la moindre excuse. Donc, ou bien le péché n'a aucune excuse, ou bien c'est Dieu qui a tort.

4. Par conséquent, toute excuse pour le péché rejette la faute sur Dieu, et revient à l'accuser de tyrannie. Celui qui avance une excuse pour son péché accuse donc Dieu.

II. Examinons quelques-unes de ces excuses, et voyons si les principes que je viens de poser ne sont pas justes et vrais.

1. L'incapacité. Aucune excuse n'est plus répandue. On la répète et on la répète encore dans tous les pays chrétiens ; on se la transmet de génération en génération, sans jamais l'oublier. On proclame sans rougir que les hommes ne peuvent pas faire ce que Dieu leur demande.

Examinons cela et voyons ce que cela vaut. Dieu, dit-on, exige ce que les hommes ne peuvent pas faire. Et sait-il qu'ils ne peuvent pas le faire ? Bien sûr. Alors il n'a aucune excuse pour l'exiger, et son exigence est tout à fait déraisonnable. La raison humaine ne pourra jamais la justifier. C'est une chose impossible par nature.

Mais encore : sous quelle peine Dieu exige-t-il ce que l'homme ne peut pas faire ? La peine annoncée, c'est la mort éternelle ! Oui, la mort éternelle, selon ceux qui avancent l'incapacité comme excuse. Dieu exigerait de moi, sous peine de mort éternelle, ce qu'il sait que je ne peux pas faire. Voilà vraiment qui accuse Dieu de la pire manière. Autant accuser Dieu ouvertement d'être un tyran infini.

De plus, il ne dépend pas de nous, à ces conditions, d'accuser ou non Dieu d'une tyrannie infinie : nous ne pouvons pas faire autrement. La loi de notre raison nous y oblige.

Ainsi, ceux qui se placent sur ce terrain accusent Dieu d'une tyrannie infinie. Peut-être, pécheur, ne vous doutez-vous guère, quand vous avancez l'excuse de l'incapacité, que vous traînez réellement Dieu en justice en l'accusant d'une tyrannie infinie. Et vous, chrétien, qui faites de ce dogme de l'incapacité une partie de votre credo « fidèle à la saine doctrine », vous n'avez peut-être guère remarqué à quel point il blasphème le caractère de Dieu ; mais que vous ne l'ayez pas remarqué ne change rien aux faits. Cette noire accusation est contenue dans la doctrine même de l'incapacité, et aucune explication ne peut l'en faire sortir.

J'ai laissé entendre que cette accusation est un blasphème contre Dieu, et c'est tout à fait vrai. Loin de Dieu une telle chose ! Dieu exigerait-il des choses impossibles par nature, et menacerait-il les hommes de la mort éternelle parce qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils n'ont, par nature, aucune capacité de faire ? Jamais ! Et pourtant, hommes de bien et hommes mauvais s'accordent pour accuser Dieu de faire exactement cela, et de le faire non pas une ou deux fois seulement, mais toujours, à toutes les époques, avec toute l'humanité, du commencement à la fin des temps ! C'est horrible ! Rien, dans tout le gouvernement de Dieu, n'a jamais autant insulté et outragé l'Éternel ! Rien n'a jamais été plus blasphématoire ni plus faux ! Dieu dit que « ses commandements ne sont pas pénibles » (1 Jean 5,3) ; mais vous, par cette excuse de l'incapacité, vous proclamez que la parole de Dieu est fausse. Vous déclarez que ses commandements ne sont pas seulement pénibles, mais même impossibles par nature ! Écoutez ! Que dit le Seigneur Jésus ? « Mon joug est doux, et mon fardeau léger » (Matthieu 11,30). Et vous le niez ? Vous vous dressez en face même de ses paroles pour dire : « Seigneur, ton joug est si dur que personne ne peut le supporter ; ton fardeau est si lourd que

personne ne pourra jamais le porter ! » N'est-ce pas contredire et blasphémer Celui qui ne peut pas mentir ?

Mais vous soutenez que personne ne peut obéir à la loi de Dieu. Comme le dit la Confession de foi presbytérienne : « Aucun homme n'est capable, ni par lui-même ni par aucune grâce reçue en cette vie, de garder parfaitement les commandements de Dieu ; au contraire, il les viole chaque jour en pensée, en parole et en action. » Remarquez-le : cela n'affirme pas seulement qu'aucun homme n'est capable par nature de garder les commandements de Dieu, mais aussi qu'aucun homme n'en est capable « par aucune grâce reçue en cette vie ». Cette déclaration devient ainsi une calomnie contre l'Évangile, en plus d'une déformation évidente de la loi de son Auteur et des rapports de l'homme avec l'une et l'autre. C'est encore parler avec modération que d'appeler calomnie cette affirmation de la Confession de foi. S'il existe un mensonge, en enfer ou hors de l'enfer, c'est bien celui-là ; sinon, Dieu est un tyran infini. Si l'on permet à la raison de parler, il lui est impossible de dire moins, ou autre chose. Et Dieu n'a-t-il pas créé la raison de l'homme justement pour qu'elle reconnaisse la droiture de toutes ses voies ?

« Que Dieu, au contraire, soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur » (Romains 3,4) ! Dans le cas présent, un fait remarquable le montre : aucun homme ne peut apaiser sa propre conscience et se convaincre qu'il est vraiment incapable de garder la loi. C'est donc l'homme qui ment, et non Dieu.

2. Une deuxième excuse des pécheurs, c'est le manque de temps.

Supposons que je dise à l'un de mes fils : « Va faire tel ou tel travail, sinon tu seras fouetté à mort. » Il me répond : « Papa, je ne peux vraiment pas, je n'ai pas le temps. Je dois faire cet autre travail que tu m'as demandé ; et de toute façon, même si je n'avais rien d'autre à faire, je ne pourrais absolument pas faire ce nouveau travail dans le temps que tu me laisses. » Si ce qu'il dit est vrai, et si je le savais quand je lui ai donné l'ordre,

alors je suis un tyran. Impossible d'échapper à cette accusation. Ma conduite envers mon fils est de la tyrannie pure et simple.

De même, si Dieu exige vraiment de vous ce que vous n'avez pas le temps de faire, il est infiniment coupable. Car il sait sûrement combien vous avez peu de temps, et il est indéniable qu'il appuie ses exigences par les peines les plus terribles. Quoi ! Dieu se moquerait-il de la justice à ce point, se soucierait-il si peu du bien de ses créatures, qu'il pourrait jouer avec des foudres brûlantes et les lancer, au mépris de la justice et du droit, sur ses malheureuses créatures ? Jamais ! jamais ! Ce n'est pas vrai ; ce n'est que la fausse supposition que fait le pécheur quand il dit, pour s'excuser, qu'il n'a pas le temps de faire ce que Dieu lui demande.

Permettez-moi de vous demander, pécheur : combien de temps vous faudra-t-il pour accomplir le premier grand devoir que Dieu vous demande, c'est-à-dire lui donner votre cœur ? Combien de temps cela prendra-t-il ? Combien de temps vous faut-il pour vous décider à servir et à aimer Dieu ? Ne savez-vous pas que, quand ce sera fait, ce sera fait en un instant ? Et combien de temps vous faut-il pour vous persuader de le faire ?

Peut-être voulez-vous dire ceci : « Seigneur, il me faut tant de temps pour me décider à te servir qu'il me semble que je n'aurai jamais assez de temps pour cela ; même toute une vie me paraît presque trop courte pour amener mon esprit à cette décision qui me déplaît. » Est-ce là ce que vous voulez dire, pécheur ?

Mais regardons la question sous tous ses angles. Supposons que je dise à mon fils : « Fais cela maintenant, mon fils » ; et qu'il me réponde : « Je ne peux pas, papa, je dois faire cette autre chose que tu m'as demandée. » Dieu agit-il ainsi ? Non. Dieu demande seulement le devoir de chaque moment, au moment voulu. C'est tout. Il nous demande seulement d'utiliser fidèlement toutes les forces qu'il nous a données, rien de plus. Il demande seulement que nous fassions de notre mieux. Quand il fixe la mesure d'amour qui lui plaira, il ne dit pas : « Tu aimeras le Seigneur ton

Dieu avec les forces d'un ange, avec le cœur brûlant d'un séraphin » ; non, il dit seulement : « de tout ton cœur » (Matthieu 22,37). C'est tout. Elle est infiniment ridicule, cette excuse du pécheur qui prétend ne pas pouvoir faire de son mieux, ne pas pouvoir aimer Dieu de tout son propre cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force. « Tu feras de ton mieux », dit Dieu au pécheur. « Ah, répond le pécheur, je n'en suis pas capable. » Oh, quelle sottise !

Vous accusez Dieu d'être déraisonnable. En vérité, Dieu est le plus raisonnable de tous les êtres. Il nous demande seulement d'employer chaque moment pour lui, au travail ou au repos, selon ce qui sert le mieux sa gloire. Il demande seulement qu'avec le temps, les talents et les forces qu'il nous a donnés, nous fassions tout ce que nous pouvons pour le servir.

Cette mère dit : « Comment pourrais-je vivre avec Dieu ? Je dois m'occuper de tous mes enfants. » Vraiment ! Et vous ne trouvez pas le temps de servir Dieu ? Que vous demande Dieu ? D'abandonner et de négliger vos enfants ? Pas du tout ; il vous demande de prendre soin de vos enfants, et d'en prendre bien soin ; et de le faire entièrement pour Dieu. Il vous dit : « Ce sont mes enfants. » Il les remet entre vos mains en disant : « Prends soin d'eux pour moi, et je te donnerai ton salaire. » Alors, vous faudra-t-il plus de temps pour prendre soin de vos enfants pour Dieu que pour vous-même ? « Oh, dites-vous, je ne peux pas vivre avec Dieu, car je dois me lever le matin et préparer le petit-déjeuner. » Et combien de temps de plus vous faudra-t-il pour préparer le petit-déjeuner afin de plaire à Dieu, que pour le faire afin de vous plaire à vous-même ? De combien de temps de plus avez-vous besoin pour accomplir vos tâches dans un esprit de foi que pour les accomplir par égoïsme ?

Alors, que voulez-vous dire avec cette excuse ? En réalité, toutes ces excuses montrent que celui qui les avance a perdu la tête : non pas qu'il soit malade de l'esprit, mais il agit comme un fou. Car qu'est-ce que Dieu

demande de si grand que vous ne puissiez pas le faire faute de temps ? Seulement ceci : que vous fassiez tout pour Dieu. Ceux qui avancent cette excuse semblent avoir complètement perdu de vue ce qu'est vraiment la foi, et ce que Dieu leur demande vraiment. Il en va de même pour l'excuse de l'incapacité. Le pécheur dit : « Je suis incapable. » Incapable de faire quoi ? Justement ce que vous pouvez faire ; car Dieu n'exige jamais rien au-delà. Donc, à moins de supposer que Dieu exige de vous plus que vous ne pouvez faire, votre excuse est fausse, et même ridicule. Si, au contraire, vous ne supposez pas cela, alors votre excuse, même si elle était vraie, ne prouverait pas que Dieu est injuste.

Mais je disais qu'avec cette excuse du manque de temps pour vivre avec Dieu, les hommes perdent complètement de vue, ou déforment, ce qu'est vraiment la foi. Le fermier dit : « Je ne peux pas vivre avec Dieu ; je ne peux pas servir Dieu : je dois semer mon blé. » Eh bien, semez votre blé ; mais faites-le pour le Seigneur. Oh, mais vous avez tant à faire ! Alors faites tout pour le Seigneur. Un autre ne peut pas vivre avec Dieu, parce qu'il doit apprendre sa leçon. Eh bien, apprenez votre leçon, mais apprenez-la pour le Seigneur, et ce sera vivre avec Dieu. L'homme qui négligerait de semer son blé ou d'apprendre ses leçons parce qu'il veut vivre avec Dieu serait fou. Il déformerait les choses les plus simples de la pire façon. Si vous voulez vivre avec Dieu, il faut être travailleur. Le fermier doit semer son blé, et l'étudiant doit apprendre sa leçon. Un paresseux ne peut pas plus vivre avec Dieu que le diable. Cette idée qu'on ne peut pas vivre avec Dieu parce qu'on a du travail à faire est une pure sottise. Elle oublie complètement cette grande vérité : Dieu ne nous interdit jamais de faire le travail qui convient à notre vie, il demande seulement que nous fassions tout pour lui. Si Dieu nous demandait de le servir d'une manière qui nous obligerait à négliger les devoirs pratiques de la vie, ce serait vraiment dur. Mais toute la vérité, c'est qu'il nous demande précisément d'accomplir ces devoirs-là, et de les accomplir tous honnêtement et fidèlement pour lui, de la meilleure manière possible. Que le fermier prenne soin de sa ferme, qu'il veille à bien le faire, et

surtout qu'il le fasse pour Dieu. C'est la ferme de Dieu, et le cœur de chaque fermier appartient à Dieu ; que la ferme soit donc cultivée pour Dieu, et que le cœur soit consacré à lui seul.

3. Les hommes avancent comme excuse leur nature pécheresse. Mais dites-moi, qu'est-ce que cette nature pécheresse ? Voulez-vous dire par là que chacune de vos facultés, et même le fond de votre être, ont été empoisonnés et rendus pécheurs en Adam, et vous ont été transmis par héritage dans cet état souillé ? Voulez-vous dire que vous êtes né dans le péché au point que la substance même de votre être en est tout imprégnée, et que toutes les facultés de votre personne sont elles-mêmes du péché ? Le croyez-vous ?

Je l'avoue : si c'était vrai, ce serait bien dur. Très dur, en effet ! Tant que les lois de ma raison ne changeraient pas, cela m'obligerait à parler ouvertement et à dire : « Seigneur, c'est bien dur que tu fasses de ma nature elle-même une pécheresse, et que tu me tiennes ensuite pour coupable de son péché ! » Je ne pourrais pas m'empêcher de le dire ; les échos profonds de mon être intérieur le proclameraient sans cesse, et dix mille coups de tonnerre éclatant au-dessus de ma tête ne m'empêcheraient pas de le penser et de le dire. La raison que Dieu m'a donnée l'affirmerait pour toujours.

Mais ce dogme est complètement absurde. Car enfin, qu'est-ce que le péché ? Dieu répond : « le péché est la transgression de la loi » (1 Jean 3,4). Or vous soutenez que votre nature est elle-même une violation de la loi de Dieu ; bien plus, qu'elle a toujours été une violation de la loi de Dieu, depuis Adam jusqu'au jour de votre naissance ; vous soutenez que le courant de ce péché est descendu dans les veines et le sang de votre race. Et qui l'a fait ainsi ? Qui a créé les veines et le sang de l'homme ? De quelle main sont sortis ce corps et cet esprit ? L'homme s'est-il créé lui-même ? Le péché a-t-il fait une partie du travail en créant votre corps et votre esprit ? Croyez-vous une chose pareille ? Non ; vous attribuez à

Dieu votre nature et ses facultés d'origine ; c'est donc lui que vous accusez d'être l'auteur coupable de votre « nature pécheresse ».

Mais quelle chose étrange ! Si l'homme est coupable d'avoir une nature pécheresse, pourquoi ne pas le condamner d'avoir les yeux bleus ou noirs ? En réalité, le péché ne peut jamais consister à avoir une nature, ni dans ce qu'est cette nature, mais seulement et uniquement dans le mauvais usage que nous faisons de notre nature. C'est tout. Notre Créateur ne nous reprochera jamais ce qu'il a fait ou créé lui-même ; certainement pas. Il ne nous condamnera pas si nous faisons seulement un bon usage de nos facultés : de notre intelligence, de notre sensibilité et de notre volonté. Il ne nous tient jamais pour responsables de notre nature d'origine. Si vous y prêtez attention, vous verrez que Dieu n'a donné aucune loi pour fixer quelle sorte de nature et de facultés nous devrions avoir. Il n'a donné aucune loi sur ces points, une loi dont la transgression, si elle existait, pourrait ressembler un peu à la définition du péché. Mais puisqu'il n'y a aucune loi sur la nature, la nature ne peut pas être une transgression.

Laissez-moi dire ici que si Dieu faisait une loi fixant quelle nature ou quelle constitution un homme doit avoir, cette loi ne pourrait être qu'injuste et absurde, car la nature de l'homme n'est pas un sujet sur lequel on peut légiférer, donner des ordres et fixer des peines : elle échappe entièrement à la volonté, et même à toute action de l'homme. Et pourtant, des milliers d'hommes ont soutenu le dogme selon lequel le péché consiste en grande partie à avoir une nature pécheresse. Oui, pendant de longs siècles, de graves théologiens ont gravement enseigné ce dogme monstrueux ; il a retenti du haut des chaires, il a été imprimé et réimprimé, et les hommes ne semblaient jamais se lasser de glorifier ce dogme comme la marque la plus sûre d'une saine doctrine ! Une saine doctrine ! Jamais on n'a calomnié l'Éternel de façon plus infâme ! Il serait difficile de citer un autre dogme qui heurte plus violemment le bon sens. C'est une sottise, une sottise absurde et complète ! Si seulement ce n'était pas pire encore qu'une sottise ! Pensez au mal qu'il a fait ! Pensez comme

il a sali la loi, le gouvernement et le caractère de Dieu ! Pensez comme il a rempli la bouche des pécheurs d'excuses, depuis le jour de sa naissance jusqu'à aujourd'hui !

Je ne veux pas dire que les hommes qui ont soutenu ce dogme ont sciemment insulté Dieu avec lui. Je ne dis pas qu'ils ont eu conscience de ce que ce dogme a d'impie, et même de blasphématoire, envers l'Éternel ; je suis heureux de penser que certains, au moins, ont fait tout ce mal par ignorance. Mais l'erreur et le mal n'en ont pas été moindres, même si cette ignorance était sincère.

4. Pour s'excuser, les pécheurs disent qu'ils veulent bien être chrétiens. Ils veulent bien, disent-ils, être sanctifiés, c'est-à-dire devenir saints. Oh oui, ils le veulent bien ; mais il y a une grande difficulté plus profonde, ou quelque chose d'autre (ils ne savent peut-être pas bien où), mais elle est quelque part, et elle les empêche de devenir chrétiens.

Or, en réalité, si nous voulons vraiment, il n'y a rien de plus que nous puissions faire. Vouloir, c'est tout ce que nous avons à faire, sur le plan moral, dans ce cas, et tout ce que nous pouvons faire. Mais cette excuse, dans la bouche du pécheur, prétend que Dieu exige de nous ce qui est impossible par nature. Elle suppose que Dieu exige de nous quelque chose de plus qu'une volonté droite ; et cette chose, quelle qu'elle soit, est évidemment impossible pour nous. Si je veux bouger mes muscles et qu'aucun mouvement ne suit, j'ai fait tout ce que je pouvais ; il y a là un obstacle hors de ma portée, et je ne suis pas coupable qu'il existe ni qu'il me bloque. De même, si je voulais servir Dieu et qu'absolument rien ne s'ensuivait, j'aurais fait tout mon possible, et Dieu ne pourrait jamais exiger davantage. En fait, vouloir, c'est exactement ce que Dieu demande. « La bonne volonté, quand elle existe, est agréable » (2 Corinthiens 8,12). Dites-moi, parents : si vous aviez demandé à votre enfant de faire quelque chose, et que vous le voyiez faire tous les efforts possibles, lui demanderiez-vous encore plus ? Si vous voyiez un parent exiger d'un enfant, et le forcer à faire, plus qu'il ne peut faire, même avec la meilleure

volonté, ne dénonceriez-vous pas ce parent comme un tyran ? Bien sûr que si. Même le chef d'esclaves n'a pas l'habitude de battre son esclave s'il voit qu'il veut bien faire tout ce qu'il peut.

Cette excuse est entièrement fausse, car aucun pécheur ne veut être meilleur qu'il ne l'est en réalité. Si la volonté est droite, tout est droit ; et, partout et toujours, l'état de la volonté est la mesure de la valeur morale d'une personne. Ceux qui prétendent vouloir être chrétiens tout en restant dans leurs péchés ne disent donc que des sottises.

5. Les pécheurs disent qu'ils attendent le moment de Dieu. À Philadelphie, une dame était depuis de nombreuses années dans une grande détresse intérieure. Je suis allé la voir et je lui ai demandé : « Que vous demande Dieu ? Où en êtes-vous ? » « Oh, m'a-t-elle répondu, Dieu m'a attendue longtemps avant que je commence seulement à le chercher ; maintenant, je dois l'attendre aussi longtemps qu'il m'a attendue. C'est ce que dit mon pasteur. Vous voyez donc que j'attends, dans une grande détresse, que Dieu veuille bien me recevoir. »

Que veut dire tout cela, au fond ? Ceci : Dieu me presse de faire mon devoir, mais il n'est pas prêt à ce que je le fasse ; il me dit de venir au festin de l'Évangile, et je suis prête ; mais lui n'est pas prêt à me laisser entrer.

Cela ne rejette-t-il pas toute la faute sur Dieu ? Rien pourrait-il le faire plus complètement ? Le pécheur dit : « Je suis prêt, je le veux, et j'attends ; mais Dieu n'est pas encore prêt à ce que j'arrête de pécher. Son heure n'est pas encore venue. »

Quand j'ai commencé à prêcher, j'ai trouvé cette idée presque partout. Souvent, après avoir pressé les gens de faire leur devoir, on m'abordait en disant : « Quoi ! vous rejetez toute la faute sur le pécheur ! » « Oui, tout à fait », répondais-je. Un jour, une vieille dame est venue me trouver après une prédication et s'est écriée : « Quoi ! vous poussez les gens à se convertir eux-mêmes ! Vous leur dites de se repentir eux-mêmes ! Vous

ne pensez pas vraiment ce que vous dites, n'est-ce pas ? » « Si, absolument », lui ai-je répondu. Pendant de nombreuses années, elle avait enseigné que le principal devoir du pécheur est d'attendre le moment de Dieu.

6. Pour s'excuser, les pécheurs disent que leur situation est très particulière. « Je connais bien mon devoir, mais ma situation est si particulière. » Et Dieu ne connaît-il pas votre situation ? Bien plus, n'est-ce pas lui qui, en dirigeant les événements, a contribué à la rendre telle qu'elle est ? Si c'est le cas, vous rejetez la faute sur Dieu. Vous dites : « Seigneur, tu es un maître dur, car tu n'as jamais tenu compte de ma situation. »

Mais jusqu'où allez-vous vraiment, pécheur, quand vous avancez cette excuse ? Voulez-vous dire que votre situation est si particulière que Dieu devrait vous dispenser de vous convertir, au moins pour le moment ? Si vous ne voulez pas dire cela, pourquoi faites-vous de votre situation une excuse ? Et si c'est bien ce que vous voulez dire, alors vous vous trompez complètement. Car Dieu exige de vous, malgré votre situation, que vous abandonniez votre péché. Si votre situation est si particulière que vous ne pouvez pas y servir Dieu, vous devez en sortir ou perdre votre âme. Si elle vous permet de servir Dieu, alors faites-le tout de suite.

Mais vous dites : « Je ne peux pas sortir de ma situation. » Je réponds : vous le pouvez ; vous pouvez sortir de ce qu'elle a de mauvais ; car si c'est nécessaire pour servir Dieu, vous pouvez la changer ; et si ce n'est pas nécessaire, vous pouvez vous repentir et servir Dieu là où vous êtes.

7. L'excuse suivante du pécheur, c'est que son tempérament est particulier. « Oh, dit-il, je suis très nerveux » ; ou : « mon tempérament est très mou ; j'ai l'impression de n'avoir aucune sensibilité. » Mais que demande Dieu ? Vous demande-t-il une autre sensibilité, différente de la vôtre ? Ou vous demande-t-il seulement d'utiliser celle que vous avez selon la loi de l'amour ?

Voilà pourtant le style d'une multitude d'excuses. L'un a trop peu d'émotion, l'autre en a trop ; si bien qu'aucun des deux ne peut se repentir et servir Dieu ! Une femme est venue me voir et m'a dit qu'elle était trop émotive de nature, qu'elle n'osait pas se fier à elle-même et que, pour cette raison, elle ne pouvait pas se repentir. Un autre a le problème inverse : il est trop mou, il ne verse presque jamais une larme, et donc, même s'il essayait, il ne pourrait rien tirer de la foi. Mais Dieu vous demande-t-il de verser plus de larmes que vous n'en êtes capable par nature ? Ou vous demande-t-il seulement de le servir ? C'est certainement tout. Servez-le avec les capacités mêmes qu'il vous a données. Même si vos nerfs sont très sensibles, venez déposer cette sensibilité frémissante entre les mains de Dieu ; répandez cette sensibilité dans le cœur de Dieu ! C'est tout ce qu'il demande. Je sais comprendre cette femme, car je connais bien ce qu'est une sensibilité brûlante ; mais Dieu demande-t-il de l'émotion et de l'agitation ? Ou seulement que nous lui consacrions parfaitement toutes nos capacités ?

8. Mais un autre dit : « Ma santé est si mauvaise que je ne peux pas aller aux réunions ; je ne peux donc pas vivre avec Dieu. »

Eh bien, que demande Dieu ? Vous demande-t-il d'aller à toutes les réunions, le soir ou dans la journée, que vous ayez ou non la santé nécessaire ? Absolument pas. Si vous ne pouvez pas aller à la réunion, vous pouvez quand même donner votre cœur à Dieu. Si vous ne pouvez pas sortir par mauvais temps, soyez sûr que Dieu est, infiniment, l'être le plus raisonnable qui ait jamais existé. Il tient pleinement compte de chaque situation. Ne connaît-il pas toute votre faiblesse ? Bien sûr que si. Et pensez-vous qu'il entre dans votre chambre de malade pour vous accuser de ne pas pouvoir aller à la réunion, ou de ne pas essayer d'y aller alors que vous n'en êtes pas capable, et de ne pas faire, dans votre maladie, tout ce que vous pourriez faire en bonne santé ? Non, certainement pas ; il entre dans votre chambre de malade comme un Père ; il vient répandre les plus profondes tendresses de son cœur, avec pitié et amour ; et pourquoi ne répondriez-vous pas à sa bonté pleine d'amour ?

Il vient vers vous et vous dit : « Donne-moi ton cœur, mon enfant. » Et vous répondez : « Je n'ai pas de cœur. » Alors il n'a rien à vous demander ; il pensait que vous en aviez un, et il pensait aussi en avoir fait assez pour attirer votre cœur vers lui, dans l'amour et la reconnaissance. Il vous demande : « Que trouves-tu de pénible dans toute ma façon d'agir envers toi ? Si tu n'y trouves rien, pourquoi avances-tu, pour excuser ton péché, des raisons qui accusent et condamnent Dieu ? »

9. Une autre excuse prend cette forme : « Mon cœur est si dur que je ne peux rien ressentir. » C'est très courant, aussi bien chez ceux qui se disent chrétiens que chez les autres. En réalité, ce n'est qu'une autre forme de l'excuse de l'incapacité. D'ailleurs, toutes les excuses du pécheur se ramènent à ceci : « Je suis incapable », « Je ne peux pas faire ce que Dieu demande. » Si l'excuse du cœur dur excuse quoi que ce soit, ce ne peut être que parce qu'il y aurait une réelle incapacité.

Mais qu'est-ce que la dureté du cœur ? Voulez-vous dire que votre sensibilité est si engourdie que vous ne pouvez éprouver aucune émotion ? Ou voulez-vous dire que vous n'avez aucun pouvoir de vouloir ou d'agir comme il faut ? Sur ce point, il faut considérer que les émotions ne dépendent absolument pas de notre volonté.

Elles vont et viennent selon les circonstances ; c'est pourquoi la loi de Dieu ne les exige jamais, et elles ne sont pas, à proprement parler, la foi elle-même, ni une partie de la foi. Donc, si par cœur dur vous entendez une sensibilité émoussée, vous parlez de quelque chose qui n'a rien à voir avec la question. Dieu vous demande de soumettre votre volonté et de lui consacrer votre affection, et il vous le demande, que vous ressentiez quelque chose ou non.

La vraie dureté du cœur, au sens où la Bible emploie cette expression, c'est l'entêtement de la volonté. Ainsi, chez l'enfant, un cœur dur, c'est une volonté installée dans un entêtement obstiné à ne pas faire ce que ses parents lui demandent. L'enfant peut en même temps éprouver beaucoup ou peu d'émotion. Sa sensibilité peut être vive et complètement éveillée,

ou au contraire endormie ; dans les deux cas, la volonté entêtée peut être là.

Or la dureté de cœur que Dieu reproche au pécheur est exactement de cette sorte. Le pécheur s'accroche à ses plaisirs égoïstes, refuse d'y renoncer, puis se plaint d'avoir le cœur dur. Que penseriez-vous d'un enfant qui, quand on lui demande une chose tout à fait raisonnable, dirait : « J'ai le cœur si dur que je ne peux pas céder » ? « Oh, dit-il, ma volonté est tellement décidée à faire ce que je veux que je ne peux absolument pas me soumettre à l'autorité de mon père. »

Cette plainte est extrêmement courante. Beaucoup de pécheurs la font, alors qu'ils ont été souvent avertis, qu'on a souvent prié avec eux et pleuré sur eux, et qu'ils ont souvent été travaillés par leur conscience. Et le pécheur veut-il vraiment dire, par cette excuse, que sa volonté est si obstinée qu'il ne peut pas se décider à céder à ce que Dieu exige ? Est-ce bien ce qu'il veut dire, et a-t-il vraiment l'intention d'étaler sa propre honte ? Supposez que vous alliez trouver les démons en enfer, que vous les pressiez de répondre à ce que Dieu exige, et qu'ils vous répondent : « Oh, mon cœur est si dur, je ne peux pas » ; que voudraient-ils dire ? Seulement ceci : « Je suis si obstiné, ma volonté est si fixée dans le péché, que je ne peux pas, même un instant, accepter la pensée de me repentir. » Voilà ce qu'ils voudraient dire ; et si le pécheur dit la vérité sur lui-même et emploie les mots correctement, il doit vouloir dire la même chose. Mais oh, comme il ajoute l'insulte au tort par cette déclaration ! Supposez qu'un enfant avance cette excuse : « Je n'arrive pas à trouver dans mon cœur de quoi aimer mon père et ma mère ; mon cœur est si dur envers eux ; je ne pourrai jamais les aimer ; je ne trouve du plaisir qu'à les maltraiter et à piétiner leur autorité. » Quelle excuse est-ce là ? N'est-ce pas entasser l'insulte sur l'injustice ? Ou supposez un meurtrier traduit devant le tribunal, et à qui l'on permet, avant sa condamnation, de dire s'il a quelque chose à avancer pour que la sentence ne soit pas prononcée ; supposez qu'il se lève et dise : « Monsieur le juge, depuis longtemps mon cœur est dur comme une meule de moulin. J'ai tué tant d'hommes,

et je le fais depuis si longtemps, que je peux tuer un homme sans le moindre remords. En fait, j'ai une telle soif de sang que je ne peux pas m'empêcher de tuer chaque fois que l'occasion se présente. D'ailleurs, mon cœur est si dur que je trouve que ce métier me plaît tout autant qu'un autre. »

Eh bien, combien de temps le tribunal écoutera-t-il une telle excuse ? « Arrêtez ! arrêtez ! s'écrierait le juge. Misérable, nous ne pouvons plus entendre de telles excuses ! Garde, qu'on dresse une potence, et qu'on pende cet homme ici même, entre ces murs de la justice, car je ne quitterai pas mon siège avant de le voir mort ! Il nous tuerait tous, ici, dans cette salle, s'il le pouvait ! »

Que penserons-nous alors du pécheur qui dit la même chose ? « Ô Dieu, dit-il, mon cœur est si dur que je ne pourrai jamais t'aimer. Je te hais si sincèrement que je ne pourrai jamais me décider à te donner ce cœur dans l'amour et dans une soumission volontaire ! »

Pécheurs, combien d'entre vous, dans cette salle, ont avancé cette excuse : « Mon cœur est si dur que je ne peux pas me repentir ; je ne peux pas aimer et servir Dieu » ? Allez, écrivez-le ; publiez-le devant tout l'univers ; vantez-vous d'avoir le cœur si dur qu'aucune exigence de Dieu ne pourra jamais vous toucher. Il me semble que si vous présentiez une telle excuse, vous n'en seriez pas à la moitié que l'univers entier vous chasserait de sa présence sous les sifflets et vous poursuivrait loin de ces cieux, jusqu'à ce que vous suppliiez les rochers et les montagnes de vous cacher de ses reproches brûlants ! Sa voix indignée s'élèverait et résonnerait sous la voûte du ciel comme le grondement de dix mille tornades, et vous écraserait d'une confusion et d'une honte indicibles ! Quoi, vous insultez et outragez le grand Dieu, l'Éternel ? Oh ! vous condamnez ce Dieu même qui a veillé sur vous avec un amour indicible, qui vous a rafraîchi de ses douces brises dans votre maladie, qui vous a nourri à sa propre table, alors que vous ne vouliez pas le remercier, ni même remarquer sa main qui pourvoyait à tout ? Et puis, quand vos amis chrétiens, pleins de

compassion, vous ont pressé de vous repentir, qu'ils ont fait de vous l'objet particulier de leurs prières, quand des anges ont pleuré sur vous et que des esprits invisibles ont élevé la voix pour vous avertir sur votre chemin vers l'enfer, vous levez vers l'Éternel votre visage effronté et vous lui dites que votre cœur est si dur que vous ne pouvez pas vous repentir, et que cela vous est bien égal de le faire un jour ou non ! Vous saisissez une lance, vous la plongez dans le cœur du Crucifié, et vous criez : « Je ne peux pas avoir de regret, moi ; mon cœur est dur comme la pierre ! Je m'en moque, et je ne me repentirai pas ! » Quel misérable vous êtes, pécheur, si c'est là votre excuse !

Mais à quoi se ramène votre excuse ? Seulement à ceci : votre cœur est entièrement décidé à faire le mal. L'auteur sacré a décrit votre cas avec une grande clarté : « Parce qu'une sentence contre les mauvaises actions ne s'exécute pas promptement, le cœur des fils de l'homme se remplit en eux du désir de faire le mal » (Ecclésiaste 8,11). Vous vous tenez devant le Seigneur exactement dans cette attitude audacieuse et blasphématoire : le cœur entièrement décidé à faire le mal.

10. Une autre forme de la même excuse, c'est : « Mon cœur est si mauvais que je ne peux pas. » Certains n'hésitent pas à avouer cette méchanceté de leur cœur. Que veulent-ils dire par là ? Veulent-ils dire qu'ils sont si endurcis dans le péché, et si profondément méchants, qu'ils ne veulent pas plier ? C'est le seul sens correct de leurs paroles, et c'est la vérité exacte.

Puisque vous avancez cela comme excuse, pécheur, votre but doit être de rejeter sur Dieu cette méchanceté de votre cœur. De façon cachée peut-être, mais bien réelle, vous laissez entendre que Dieu a contribué à créer ce cœur mauvais ! Voilà ce qu'il en est, et c'est tout. Cette excuse ne vous intéresserait pas, et elle ne sortirait jamais de vos lèvres, sans ce sous-entendu muet : Dieu serait responsable de votre cœur mauvais. Ce n'est que l'excuse de l'incapacité, associée à sa sœur jumelle, le péché originel,

qui descendrait dans le sang et les veines de l'humanité tels que Dieu les a créés, sous la responsabilité du Créateur.

11. Une excuse voisine, c'est : « Mon cœur est si trompeur. » Supposez qu'un homme avance cette excuse pour avoir trompé son voisin : « Je ne peux pas m'empêcher de te voler. Je ne peux pas m'empêcher de te mentir et de te faire du tort ; mon cœur est si trompeur ! » Un homme sensé pourrait-il jamais croire que ce soit une justification ou une excuse pour mal agir ? Jamais. Évidemment, à moins que le pécheur ne veuille, par cette excuse, montrer sa propre culpabilité et se condamner lui-même, il doit vouloir en faire une sorte de justification ; et dans ce cas, il rejette d'autant la faute sur Dieu. Et c'est d'ordinaire son intention. Il ne veut pas sincèrement avouer sa culpabilité ; non, il rejette sur Dieu la culpabilité de son cœur trompeur.

12. Un autre s'excuse en disant : « J'ai essayé de devenir chrétien. J'ai fait tout ce que je pouvais ; j'ai essayé souvent, sérieusement, et longtemps. »

Vous avez donc essayé, dites-vous, d'être chrétien. Mais qu'est-ce qu'être chrétien ? C'est donner son cœur à Dieu. Et qu'est-ce que donner son cœur à Dieu ? C'est lui consacrer tout ce qui dépend de votre volonté ; cesser de vivre pour vous-même et vivre pour Dieu. Voilà ce qu'est être chrétien : l'état que vous dites avoir essayé d'atteindre.

Aucune excuse n'est plus courante. Et que suppose vraiment cette façon d'« essayer d'être chrétien » ? Elle suppose toujours qu'on veut faire son devoir : que le cœur, c'est-à-dire la volonté, est déjà droit, et que l'effort ne concerne que les actes extérieurs, ceux par lesquels on exécute ce qu'on a décidé. Car cela n'a aucun sens de dire qu'on essaie de faire ce qu'on n'a ni l'intention ni la volonté de faire. Le simple fait de le dire suppose que la volonté n'est pas seulement favorable, mais qu'elle est pleinement engagée et vraiment décidée à atteindre le but choisi.

Par conséquent, si un homme essaie d'être chrétien, son cœur est déjà soumis à Dieu, et son effort doit porter sur ses actes extérieurs. Ceux-ci

sont si liés à la volonté qu'ils en découlent nécessairement, sauf si ce lien est rompu ; et dans ce cas, il n'y a aucun péché à ne pas réussir à accomplir l'acte extérieur. Dieu ne nous en tient pas pour responsables.

Le pécheur devrait donc vouloir dire, par cette excuse : « J'obéis à Dieu depuis longtemps ; j'ai eu un cœur droit, et j'ai sincèrement essayé d'avoir une conduite extérieure qui convienne à un chrétien. »

Si c'est vrai, vous avez fait votre devoir. Mais voulez-vous affirmer tout cela ? Non, dites-vous. Alors, que voulez-vous dire ?

Supposez que je dise à mon fils : « Fais ceci ; fais-le, mon fils. Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? » « Oh, papa, dit-il, j'ai essayé. » Mais il ne veut pas dire qu'il a jamais eu l'intention de le faire, ni qu'il s'est jamais décidé à m'obéir ; il veut seulement dire : « J'ai bien voulu essayer ; je me suis décidé à essayer de vouloir. » C'est tout ! « Oh, dit-il, je me suis amené à vouloir bien essayer de vouloir le faire. »

De même, vous dites : « J'ai essayé de me convertir. » Et qu'est-ce donc que la conversion, pour que vous n'ayez pas pu l'obtenir ? Comment avez-vous échoué ? Vous avez probablement essayé de cette manière : Dieu a dit : « Donne-moi ton cœur » (Proverbes 23,26), et vous vous êtes retourné pour demander à Dieu de le faire lui-même, ou peut-être avez-vous simplement attendu qu'il le fasse. Il vous a ordonné de vous repentir, et vous avez essayé d'obtenir qu'il se repente à votre place. Il vous a dit de croire à l'Évangile, et vous avez seulement pensé à obtenir qu'il croie à votre place. Pas étonnant que vous ayez essayé longtemps, en vain. Comment aurait-il pu en être autrement ? Vous n'avez pas essayé de faire ce que Dieu vous ordonnait, mais d'amener Dieu à changer sa manière de gouverner des êtres libres, et à se mettre à votre place pour faire lui-même le devoir qu'il vous impose. Quelle triste déformation !

Alors, à quoi sert toute cette excuse d'avoir essayé d'être chrétien ? Vous verrez facilement à quoi elle sert quand vous aurez bien compris :

1) qu'elle est entièrement fausse, si on la comprend comme vous l'entendez ;

2) qu'elle est une accusation odieuse contre le caractère de Dieu.

Vous dites : « Seigneur, je sais que je ne peux pas ; j'ai essayé de toutes mes forces, et je sais que je ne peux pas devenir chrétien. Je veux bien me convertir, mais je n'y arrive pas. »

Qui donc est coupable ? Pas vous, d'après la façon dont vous présentez votre cas. Où est donc la faute ? Laissez-moi vous demander : que dirait-on dans les régions lointaines de l'univers si l'on vous y croyait, quand vous dites : « J'ai essayé de tout mon cœur d'aimer et de servir Dieu, mais je ne peux pas » ?

Mais jamais ils ne pourront croire une telle calomnie contre leur Père infini ! Ils prononceront donc votre condamnation, comme vous le méritez.

13. Un autre s'excuse en disant : « Cela ne sert à rien d'essayer. » Et que voulez-vous dire par là ? Voulez-vous dire que Dieu ne récompensera pas bien ceux qui le servent ? Ou voulez-vous dire qu'il ne vous pardonnera pas si vous vous repentez ? Pensez-vous (comme certains) qu'à force de pécher, vous avez laissé passer le temps où Dieu voulait vous faire grâce ?

Eh bien, supposons que ce soit le cas : est-ce une raison pour continuer à pécher ? Ne croyez-vous pas que Dieu est bon ? Oh si. Et qu'il vous pardonnera si le bien de l'univers le permet ? Bien sûr. Alors, l'impossibilité qu'il vous pardonne est-elle une raison pour continuer à pécher pour toujours, et vous déchaîner pour toujours contre un Dieu d'une bonté infinie ? Vous le croyez plein de compassion et prêt à pardonner ; ne devriez-vous pas dire alors : « Au moins, j'arrêterai de pécher contre un tel Dieu ! » Pourquoi ne pas parler comme cet homme qui rêva qu'il allait en enfer ? Au moment de quitter son frère, qui, dans son rêve, allait au ciel, il lui dit : « Je descends en enfer, mais je voudrais que tu dises à Dieu de ma part que je lui suis très reconnaissant pour dix

mille bienfaits que je n'ai jamais mérités ; il ne m'a jamais fait la moindre injustice ; remercie-le pour tout le bien qu'il m'a fait sans que je le mérite. » À ce moment, il se réveilla, et se trouva baigné de larmes de repentance et de reconnaissance envers son Père céleste. Oh, si les hommes agissaient seulement aussi raisonnablement que cet homme l'a fait en rêve, ce serait noble, ce serait juste ! Si, quand ils se croient arrivés, à force de pécher, au bout du temps de la grâce, ils disaient : « Je sais que Dieu est bon ; au moins, je lui enverrai mes remerciements ; il ne m'a fait aucune injustice. » S'ils agissaient ainsi, ils auraient au moins la satisfaction de sentir que c'est une conduite raisonnable et qui convient à leur situation. Pécheur, le ferez-vous ?

14. Un autre, quand on le presse, dit : « J'ai offert de donner mon cœur à Christ, mais il ne veut pas me recevoir. Je n'ai aucune preuve qu'il me reçoive, ni qu'il me recevra jamais. » Lors de la dernière réunion pour ceux qui cherchent, une jeune femme m'a dit qu'elle avait offert de donner son cœur au Seigneur, mais qu'il ne voulait pas la recevoir. C'était accuser directement Christ de mensonge, car il a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (Jean 6,37). Vous dites : « Je suis venu, je me suis offert, et il n'a pas voulu me recevoir. » Jésus-Christ dit : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui » (Apocalypse 3,20). « Si quelqu'un » : non pas tel ou tel en particulier, non pas un privilégié, mais n'importe qui. Et pourtant, quand vous lui avez offert votre cœur, vous a-t-il repoussé avec mépris ? Vous a-t-il dit : « Va-t'en, pécheur, disparais » ? Non, pécheur. Il ne l'a jamais fait, jamais. Il a dit qu'il ne le ferait jamais. Voici ses propres paroles : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (Jean 6,37). « Celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe » (Matthieu 7,8). Mais vous dites : « J'ai cherché et je n'ai pas trouvé. »

Voulez-vous faire passer Jésus-Christ pour un menteur ? L'avez-vous accusé de cela en face ? Faites-vous cette déclaration solennelle : « Seigneur, j'ai cherché ; je me suis couché devant ta porte et j'ai frappé, mais tout cela en vain » ? Et voulez-vous faire de votre excuse une

accusation solennelle de mensonge contre Jésus-Christ et contre Dieu ? Ce sera pour vous une affaire grave avant qu'elle soit réglée.

15. Mais un autre dit : « Il n'y a pas de salut pour moi. » Voulez-vous dire que Christ n'a pas accompli de sacrifice pour vous ? Pourtant, il est écrit qu'il a été abaissé « afin que, par la grâce de Dieu, il souffrît la mort pour tous » (Hébreux 2,9). Il est déclaré que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que *quiconque croit en lui* ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3,16). Et maintenant, vous affirmez qu'aucun salut n'est prévu ni possible pour vous ? Pleurez-vous tout le long du chemin qui descend vers l'enfer, parce qu'il vous est impossible d'être sauvé ? Quand on approche de vos lèvres la coupe du salut, la repoussez-vous en disant : « Ce n'est pas pour moi » ? Et le savez-vous ? Pouvez-vous le prouver, même contre la parole de Dieu lui-même ? Alors, s'il existe un tel pécheur sur la terre de Dieu, qu'il s'avance ; qu'il le dise tout haut, s'il a une telle accusation contre Dieu et s'il peut prouver qu'elle est vraie. Ah, n'y a-t-il pas d'espoir ? Aucun ? Oh, la difficulté n'est pas qu'aucun salut ne soit prévu et offert pour vous, mais que vous n'avez pas de cœur pour lui. Il est écrit : « A quoi sert l'argent dans la main de l'insensé ? A acheter la sagesse ? Mais il n'a point de sens » (Proverbes 17,16). 16. Mais peut-être dites-vous pour vous excuser : « Je ne peux pas changer mon cœur. » Vous ne pouvez pas ? Supposez qu'Adam ait avancé cette excuse quand Dieu l'a appelé à se repentir après son premier péché. Le Seigneur lui dit : « Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau » (Ézéchiel 18,31). « Je ne peux pas changer mon cœur moi-même », répond Adam. « Vraiment ? reprend son Créateur. Depuis combien de temps avez-vous changé votre cœur vous-même ? Vous l'avez changé il y a quelques heures, de la sainteté au péché, et vous allez dire à votre Créateur que vous ne pouvez pas le changer du péché à la sainteté ? »

Le pécheur devrait considérer que changer de cœur est un acte de la volonté. Vous devez le faire vous-même, sinon cela ne se fera jamais. Il est vrai qu'en un sens, c'est Dieu qui change le cœur, mais seulement en

ce sens-ci : Dieu pousse le pécheur à changer, et le pécheur le fait. Le changement est un acte volontaire du pécheur lui-même.

17. Vous dites encore que vous ne pouvez pas changer votre cœur sans être davantage saisi par le sentiment de votre faute. Voulez-vous dire par là que vous ne connaissez pas assez votre devoir et votre péché ? Vous ne pouvez pas dire cela. Vous connaissez votre péché et votre devoir. Vous savez que vous devriez vous consacrer à Dieu. Que voulez-vous dire, alors ? Ne pouvez-vous pas faire ce que vous savez devoir faire ? Ah, voilà le vieux mensonge, ce refuge éhonté du mensonge, ce même dogme odieux de l'incapacité. Que suppose cette nouvelle forme ? Ceci : que Dieu ne veut pas vous faire suffisamment prendre conscience de votre péché pour qu'il vous soit possible de vous repentir. Il y aurait un travail et une responsabilité qui reviennent à Dieu, et il ne voudrait pas faire son travail, il ne voudrait pas assumer sa responsabilité. Si bien que vous, hélas, n'auriez pas d'autre choix que de descendre en enfer. Tout cela parce que Dieu ne voudrait pas faire sa part pour votre salut ! Le croyez-vous vraiment, pécheur ?

18. Vous dites encore, pour vous excuser, qu'il vous faut d'abord recevoir davantage l'Esprit. Et pourtant, vous résistez à l'Esprit tous les jours. Dieu vous offre son Esprit ; bien plus, Dieu vous donne son Esprit ; mais vous lui résistez. Que voulez-vous dire, alors, quand vous prétendez avoir besoin que l'Esprit agisse davantage sur vous ?

En réalité, vous n'en voulez pas ; vous voulez seulement faire croire que Dieu ne fait pas sa part pour vous aider à vous repentir, et que, puisque vous ne pouvez pas vous repentir sans son aide, la faute de votre refus de vous repentir retombe sur Dieu. Ce n'est qu'un autre refuge du mensonge, une autre forme de la vieille calomnie contre Dieu : « Il m'a rendu incapable, et il ne veut pas me sortir de mon incapacité. »

19. Le pécheur s'excuse aussi en disant : « C'est Dieu qui doit changer mon cœur. » Mais au sens où Dieu vous demande de le faire, il ne peut pas le faire lui-même. On dit que Dieu change le cœur seulement en ce

sens qu'il vous persuade de le faire. C'est comme lorsqu'on change d'opinion politique : on peut dire « Un tel m'a fait changer d'avis, il m'a gagné à sa cause », ce qui ne veut absolument pas dire que vous n'avez pas changé d'avis vous-même. Le sens évident, c'est qu'il vous a persuadé et que vous avez cédé.

Mais cette excuse avancée par le pécheur suppose que Dieu a encore quelque chose à faire avant que le pécheur puisse se convertir. J'ai entendu beaucoup de chrétiens de nom soutenir exactement cette position. Oui, des milliers de pasteurs chrétiens ont dit eux aussi au pécheur : « Attendez Dieu ; il changera votre cœur au moment qu'il jugera bon ; vous ne pouvez pas le faire vous-même, et tout ce que vous pouvez faire, c'est vous placer sur le chemin où le Seigneur pourra changer votre cœur. Quand ce moment viendra, il vous donnera un cœur nouveau, peut-être pendant votre sommeil, alors que vous n'en aurez pas conscience. Dieu agit en cette affaire en souverain, et il fait son œuvre à sa manière. »

Voilà ce qu'ils enseignent : ils remplissent la bouche du pécheur d'excuses et rendent son cœur dur comme le diamant face aux vraies exigences que Dieu fait entendre à sa conscience.

20. Le pécheur dit encore : « Je ne pourrais pas vivre en chrétien si je devenais chrétien. Il n'est pas raisonnable d'espérer réussir là où j'en vois tant échouer. » Je me souviens d'un homme qui disait : « Cela ne sert à rien que je me repente et que je devienne chrétien, car il est tout à fait déraisonnable d'espérer faire mieux que ceux qui m'ont précédé. » Ainsi, les pécheurs qui avancent cette excuse s'approchent très modestement et disent à Dieu : « Je suis très humble ; tu vois, Seigneur, que j'ai une très petite idée de moi-même ; je tiens tant à ton honneur, et j'ai si peur de faire honte à ta cause, qu'il ne me semble pas du tout bon de penser à devenir chrétien ; j'ai une telle horreur de déshonorer ton nom. »

Oui ; et après ? « Donc, je vais continuer à pécher et piétiner le précieux Évangile. Je vais te persécuter, ô mon Dieu, et faire la guerre à ta cause,

car il vaut bien mieux ne pas se dire chrétien que de le dire et de déshonorer ensuite ce qu'on professe. » Quelle logique ! Un bel exemple de l'absurdité des excuses du pécheur.

Cette excuse suppose que Dieu n'a pas prévu ni offert assez de grâce pour soutenir l'âme dans une vie chrétienne. La doctrine dit qu'il n'est pas raisonnable d'espérer pouvoir, par aucune grâce reçue en cette vie, obéir parfaitement à la loi de Dieu. Dieu ne donnerait pas assez de grâce et d'aide ! Et on enseigne cela comme la théologie de la Bible ! Qu'un tel enseignement retourne au fond de l'abîme d'où il vient !

Quoi ! Dieu est-il si faible qu'il ne puisse pas soutenir l'âme qui se jette sur lui ? Ou est-il si avare de son aide pleine de grâce qu'on doive s'attendre à ce qu'elle ne suffise jamais aux besoins de son enfant, qui dépend de lui et compte sur lui ? C'est ce que vous semblez croire. Il serait si difficile de persuader le Seigneur de vous donner une parcelle de grâce ! Impossible d'obtenir assez de grâce pour vivre en chrétien avec honneur ! Qu'est-ce que cela, sinon accuser Dieu de refuser une grâce suffisante ?

Mais que disent la parole et le serment de l'Éternel ? Nous lisons : « Dieu, voulant montrer avec plus d'évidence aux héritiers de la promesse l'immuabilité de sa résolution, intervint par un serment, afin que, par deux choses immuables, dans lesquelles il est impossible que Dieu mente, nous trouvions un puissant encouragement, nous dont le seul refuge a été de saisir l'espérance qui nous était proposée » (Hébreux 6,17-18). Vous dites pourtant : « Si je me réfugiais auprès de cette espérance et que je la saisissais, j'échouerais faute de grâce. Je ne pourrais trouver aucun réconfort à m'appuyer sur la parole de Celui qui ne peut pas mentir. Le serment du Dieu qui ne change pas ne pourra jamais me suffire. »

Ainsi, vous démentez la parole de Dieu, et vous fabriquez une excuse misérable, bien mince et coupable, pour justifier votre refus de vous repentir.

21. Une autre excuse prétend que c'est un sujet très obscur et mystérieux : « Cette question de la foi et de la nouvelle naissance, je ne peux pas la comprendre. »

Pécheur, êtes-vous jamais allé trouver le Seigneur avec cette objection, en lui disant : « Seigneur, tu m'as demandé de faire des choses que je ne peux pas comprendre » ? Vous savez que vous pouvez très bien comprendre que vous êtes pécheur, que Christ est mort pour vous, que vous devez croire en lui et rompre avec vos péchés en vous repentant. Tout cela est si clair qu'on peut dire de ce chemin ce qu'en dit l'Écriture : « Ceux qui la suivront, même les insensés, ne pourront s'égarer » (Ésaïe 35,8). Votre excuse est donc aussi fausse qu'elle est odieuse. Ce n'est rien d'autre qu'une basse calomnie contre Dieu !

22. Mais vous dites : « Je ne peux pas croire. » Voulez-vous dire que vous ne pouvez pas croire un Dieu parfaitement digne de confiance comme vous pouvez croire un autre homme ? Voulez-vous laisser entendre que Dieu vous demande de croire des choses vraiment incroyables, des choses si contraires à la raison que vous ne pouvez les admettre sur aucun témoignage, même celui que Dieu lui-même pourrait apporter ?

Et espérez-vous faire tenir cette accusation contre Dieu ? En croyez-vous vous-même le premier mot ?

Mais vous insistez encore : vous n'arrivez pas à prendre vraiment conscience de ces choses. Vous savez qu'elles sont vraies, mais vous n'arrivez pas à les sentir réelles : vous n'arrivez pas à saisir vraiment que la Bible est vraie, que Dieu offre réellement le pardon, que le salut est réellement prévu et mis à votre portée. Quel remède peut-il y avoir pour un cas comme le vôtre ? Qu'est-ce qui pourrait rendre ces vérités plus certaines ? Mais, d'après ce que vous dites vous-même, ce ne sont pas des preuves supplémentaires qu'il vous faut. Alors pourquoi ne pas agir selon la vérité que vous connaissez ? Que pouvez-vous demander de plus ?

Avez-vous déjà porté votre cas devant Dieu en disant : « Ô Seigneur, tu dis que Christ est mort pour moi, mais je n'arrive pas à saisir que c'est vrai ; c'est pourquoi, Seigneur, il m'est impossible de l'accueillir comme mon Sauveur » ? Serait-ce une excuse raisonnable ?

Mais vous dites aussi que vous ne pouvez pas vous repentir. Vous ne pouvez pas regretter d'avoir offensé Dieu. Vous ne pouvez pas vous décider maintenant à rompre avec tout péché. Si c'est vraiment le cas, alors vous ne pouvez pas vous décider à obéir à Dieu, et vous feriez aussi bien de vous décider à aller en enfer ! Il n'y a pas d'autre issue !

En tout cas, vous ne pouvez pas devenir chrétien maintenant. Vous comptez bien vous convertir un jour, mais vous ne pouvez pas vous y décider maintenant. Eh bien, Dieu l'exige maintenant ; vous devez donc évidemment céder, ou en subir les conséquences.

Mais dites-vous que vous ne pouvez pas maintenant ? Alors Dieu a grand tort de vous le demander. Mais si la vérité, c'est que vous le pouvez, alors le mensonge est de votre côté, et c'est un mensonge infâme et injurieux contre votre Créateur.

III. Toutes les excuses pour le péché ajoutent l'insulte au tort déjà fait.

1. Une défense qui porte atteinte au tribunal ou au législateur aggrave le crime de départ. Tous les tribunaux la considèrent toujours ainsi. Cela doit l'être bien plus encore entre le pécheur et Celui qui est, à l'infini, son Législateur et son Juge.

2. Il en va de même pour toute défense présentée pour se justifier soi-même. Si elle est fausse, on la considère comme une aggravation du crime dont on est accusé. Cela arrive parfois, et chaque fois, on estime que c'est un nouvel outrage, un nouveau tort. Qu'un criminel vienne étaler son mensonge dans les registres du tribunal, qu'il déclare ce qu'il sait être faux : rien ne peut nuire aussi terriblement à sa cause.

Au contraire, quand un homme se présente devant le tribunal avec franchise et avoue sa culpabilité, le juge, s'il a une marge de décision,

réduit la peine au plus bas possible. Mais si le criminel cherche à se dérober, s'il joue sur les mots et ment, alors vous verrez le bras puissant de la loi s'abattre sur lui. Le juge se lève avec tout le tonnerre de la majesté et de la terreur de la justice, et il sent qu'il ne peut pas épargner le coupable. Pourquoi ? Cet homme a menti devant le tribunal même. Il se dresse contre toute loi, et il faut le mettre hors d'état de nuire, sinon c'est la loi elle-même qui tombe.

3. Il est vraiment abominable que le pécheur outrage Dieu, puis s'en excuse. Ah, c'est la vieille manière des coupables. Adam et Ève, dans le jardin, se sont enfuis et cachés quand ils ont entendu la voix du Seigneur s'approcher. Et qu'avaient-ils fait ? Le Seigneur les appelle et commence à les interroger : « Adam, qu'as-tu fait ? As-tu mangé de l'arbre défendu, au milieu du jardin ? » Adam a tremblé, mais il s'est réfugié dans une excuse : « La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé » (Genèse 3,12). C'est Dieu, dit-il, qui lui a donné celle qui l'a tenté. D'après son excuse, Dieu était le principal coupable dans cette affaire.

Ensuite, Dieu se tourne vers la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » (Genèse 3,13). Elle aussi a une excuse : « Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé » (Genèse 3,13). Ah, cette façon continuelle de rejeter la faute sur Dieu ! Elle s'est perpétuée tout au long de la lignée de ceux qui ont imité Adam, jusqu'à aujourd'hui. Depuis six mille ans, Dieu l'entend, et pourtant le monde est épargné, et la colère de Dieu n'a pas encore éclaté pour précipiter en enfer tous ses calomniateurs coupables ! Oh, quelle patience en Dieu ! Et qui a jamais plus abusé de sa patience, et plus insulté Dieu par ses excuses, que les pécheurs qui sont dans cette salle ?

Remarques.

1. Aucun pécheur qui vit à la lumière de l'Évangile ne passe une seule heure dans le péché sans une excuse, muette ou avouée, par laquelle il se justifie. Il semble que ce soit une loi de la nature intelligente de l'homme :

quand il est accusé d'avoir mal agi, que ce soit par sa conscience ou par quelqu'un d'autre, il doit soit avouer, soit se justifier. C'est ce second chemin que prennent tous les pécheurs qui refusent de se repentir. Voilà pourquoi ils ont tant besoin d'excuses, et pourquoi ils trouvent commode d'en avoir une telle variété. Il est remarquable de voir avec quelle facilité ils sautent de l'une à l'autre, comme si ces refuges du mensonge pouvaient compenser par leur nombre ce qui leur manque en solidité. Ils savent bien qu'aucune, dans toute cette multitude, ne tient debout face à la vérité et au droit ; et pourtant, quand on les presse sur l'une, ils se réfugient dans une autre, et quand on les a chassés de toutes, l'une après l'autre, ils sont prêts à revenir et à recommencer le même combat sur le même terrain. Il est si dur d'abandonner toutes ses excuses et d'admettre cette vérité humiliante : c'est moi qui ai entièrement tort, et Dieu qui a entièrement raison.

C'est pourquoi la grande tâche d'un prédicateur de l'Évangile est de rechercher et de démasquer les excuses du pécheur ; d'en faire le tour, encore et encore, et, si possible, de démolir les refuges du mensonge du pécheur, pour laisser son cœur à découvert sous les flèches de la vérité.

2. Les excuses rendent la repentance impossible. Car les excuses sont des justifications ; et qui ne sait que se justifier est tout le contraire d'avouer et de se repentir ? Rechercher des excuses et s'y accrocher, c'est donc se placer aussi loin que possible de la repentance.

Évidemment, le pécheur qui s'excuse rend son pardon impossible pour Dieu. Il place Dieu dans une telle position envers lui, et, pourrais-je dire, il se place lui-même dans une telle attitude envers le gouvernement de Dieu, que son pardon serait la ruine du trône même de Dieu. Que diraient le ciel, et l'enfer aussi, et la terre en plus, si Dieu pardonnait à un pécheur alors que celui-ci, par ses excuses, se justifie lui-même et condamne son Créateur ?

3. Les pécheurs devraient présenter tout de suite toutes leurs excuses devant Dieu. C'est sûrement ce qu'il y a de plus raisonnable. Pourquoi

pas ? Si un homme me devait de l'argent et pensait avoir une excuse raisonnable pour ne pas payer sa dette, il devrait venir me voir et m'expliquer toute l'affaire. Peut-être me convaincrait-il qu'il a raison.

Alors, pécheur, avez-vous jamais fait cela avec Dieu ? Avez-vous jamais présenté une seule excuse devant le Seigneur, en disant : « Tu me demandes d'être saint, mais je ne le peux pas ; Seigneur, j'ai une bonne excuse pour ne pas t'obéir » ? Non, pécheur ; vous n'avez pas cette habitude ; sans doute ne l'avez-vous même jamais fait une seule fois de toute votre vie. En fait, rien ne vous encourage particulièrement à porter vos excuses devant Dieu, car vous n'en avez pas encore une seule que vous croyiez bonne à quoi que ce soit, sinon à vous servir de refuge du mensonge. Vos excuses ne résistent pas à l'épreuve de votre propre raison et de votre propre conscience. Comment pouvez-vous espérer qu'elles résisteront devant le regard pénétrant de l'Éternel ? Le fait que vous ne veniez jamais présenter vos excuses à Dieu montre que vous n'y croyez pas vous-même.

4. Quelle folie infinie de s'appuyer sur des excuses qu'on n'ose pas présenter à Dieu maintenant ! Comment pourrez-vous tenir devant Dieu au jour du jugement, si vos excuses sont si misérables que vous ne pouvez pas sérieusement penser à en présenter une seule à Dieu dans ce monde ? Oh, pécheur, ce jour qui vient sera bien plus pénétrant et bien plus terrible que tout ce que vous avez vu jusqu'ici. Voyez cette foule compacte de pécheurs rassemblés devant le grand trône blanc : aussi loin que l'œil peut porter, ils arrivent comme une marée qui monte, une foule innombrable ; et les voici debout, et la terrible trompette de Dieu les appelle à s'avancer pour présenter leurs excuses pour leur péché. Holà, pécheurs, n'importe lequel d'entre vous, vous tous : qu'avez-vous à dire pour que la sentence ne soit pas prononcée contre vous ? Où sont toutes ces excuses que vous avanciez autrefois si librement et si hardiment ? Où sont-elles toutes ? Pourquoi ne les présentez-vous pas maintenant ? Écoutez ! Dieu attend ; il écoute ; il se fait un silence dans le ciel, dans toute cette foule rassemblée, pendant une demi-heure : un silence

terrible, qu'on pourrait presque toucher ; mais pas un mot, pas une lèvre qui bouge parmi ces foules innombrables de pécheurs rassemblés là ; et maintenant, le grand et redoutable Juge se lève et laisse éclater son tonnerre. Oh, voyez les vagues de la terrible condamnation rouler sur ces foules immenses comme l'océan, ces pécheurs condamnés par eux-mêmes ! Avez-vous déjà vu un juge se lever de son siège au tribunal pour prononcer une condamnation à mort contre un criminel ? Regardez : le pauvre homme chancelle, il tombe à terre ; il n'a plus aucune force, car la mort est sur lui et son dernier espoir s'est évanoui !

Oh, pécheur, quand cette sentence tombera sur vous du haut de ce trône redoutable ! Vos excuses seront comme des meules de moulin attachées à votre cou, tandis que vous plongerez le long des pentes de l'abîme jusqu'au plus profond de l'enfer !

5. Les pécheurs n'ont pas besoin de leurs excuses. Dieu n'en demande pas une seule. Il ne vous demande pas de vous justifier, pas du tout. Si vous en aviez besoin pour votre salut, je pourrais vous comprendre, et je vous aiderais certainement autant que je le pourrais. Mais vous n'en avez pas besoin. Votre salut ne dépend pas de votre réussite à vous défendre vous-même. Inutile de vous creuser la tête pour trouver des excuses. Mieux vaut dire : « Je n'en veux pas, je n'en mérite pas, je n'en ai pas une seule qui vaille quoi que ce soit. » Mieux vaut dire : « Je suis méchant. Dieu sait que c'est la vérité, et il serait inutile que j'essaie de le cacher. Je suis méchant, et si jamais je vis, ce sera uniquement par pure miséricorde ! »

Je me souviens très bien de l'année où j'ai vécu d'excuses, et du temps qu'il m'a fallu pour y renoncer. Je n'avais jamais entendu un pasteur prêcher sur ce sujet. Mais j'ai découvert par expérience que mes excuses et mes mensonges étaient les obstacles qui barraient le chemin de ma conversion. Dès que je les ai complètement lâchés, j'ai trouvé la porte de la miséricorde grande ouverte. Et vous aussi, pécheur, vous la trouveriez ouverte.

6. Les pécheurs devraient avoir honte de leurs excuses et s'en repentir. Peut-être ne l'avez-vous pas toujours vu aussi clairement que vous pouvez le voir maintenant. Avec la lumière que vous avez maintenant devant vous, prenez garde. Veillez à ne plus jamais avancer une seule excuse, à moins que vous n'ayez l'intention d'outrager Dieu de la manière la plus horrible. Rien ne peut être une abomination plus grave aux yeux de Dieu que des excuses avancées par un pécheur qui sait qu'elles sont entièrement fausses et blasphématoires. Oh, vous devriez vous repentir de l'insulte que vous avez déjà faite à Dieu, et maintenant même, de peur de vous voir repoussé loin de la porte de la miséricorde.

7. Vous reconnaissez que vous avez un devoir envers Dieu ; vous n'avez donc plus le droit, évidemment, d'avancer des excuses. Car si vous avez une bonne excuse, vous n'avez pas de devoir. Si l'un de vous a une bonne excuse pour désobéir à Dieu, il n'est plus tenu de lui obéir. Mais puisque vous êtes obligés de reconnaître votre devoir, vous êtes aussi obligés de renoncer à vos excuses.

8. Puisque vous reconnaissez votre devoir, et que vous ne pouvez pas faire autrement que de le reconnaître, si vous avancez encore des excuses, vous insultez Dieu en face. Vous l'insultez en l'accusant d'une tyrannie infinie.

Maintenant, que comptez-vous faire de ce sermon ? Êtes-vous prêt à dire : « Désormais, je renonce à toutes mes excuses, maintenant et pour toujours ; et Dieu aura tout mon cœur » ? Que dites-vous ? Allez-vous vous mettre à chercher une nouvelle excuse ? Dites-vous au moins : « Laissez-moi d'abord rentrer chez moi ; ne me pressez pas de céder à Dieu ici, sur-le-champ ; laissez-moi rentrer chez moi, et alors je le ferai » ? Est-ce là ce que vous dites ? Et vous rendez-vous compte combien ce moment est délicat, combien cette heure qui passe est décisive ? Rappelez-vous : ce n'est pas moi qui vous presse de répondre à cette exigence, c'est Dieu. Dieu lui-même vous ordonne de vous repentir aujourd'hui, à cette heure même. Vous connaissez votre devoir ; vous savez ce qu'est la foi, ce que

c'est que donner votre cœur à Dieu. Et maintenant, j'en viens à la dernière question : allez-vous le faire ? Allez-vous abandonner toutes vos excuses, tomber, pécheur qui se condamne lui-même, devant un Dieu d'amour, et vous donner à lui, votre cœur et tout votre être, désormais et pour toujours ? Allez-vous venir ?

Sermon 6

Réponse aux excuses des pécheurs

« Élihu continua et dit: Attends un peu, et je vais poursuivre, car j'ai des paroles encore pour la cause de Dieu. Je prendrai mes raisons de haut, et je prouverai la justice de mon créateur. » (Job 36,1-3)

Élihu était là et avait entendu la discussion entre Job et ses amis. Ces derniers soutenaient que la façon dont Dieu traitait Job prouvait que Job était un méchant. Job le niait. Il soutenait qu'on ne peut pas juger si un homme est bon ou mauvais d'après ce que Dieu fait arriver dans sa vie, parce que les faits montrent que nous ne sommes pas encore dans le temps des récompenses et des punitions. Mais ses amis voyaient là une façon de prendre le parti des méchants, et ils n'hésitaient donc pas à l'en accuser.

Élihu avait dit auparavant qu'il souhaitait que Job soit mis à l'épreuve sur ce qu'il avait dit des méchants. Mais avant la fin de la discussion, il vit que Job avait réduit ses trois amis au silence, en montrant d'une manière impossible à contredire que, s'il était frappé si durement, ce n'était pas à cause d'une hypocrisie ou d'une faute particulière. Pourtant, il est clair que même Job n'avait pas la clé qui aurait expliqué pourquoi Dieu agissait ainsi avec lui. Pour lui, cela restait un mystère. Il ne voyait pas que Dieu voulait peut-être éprouver sa foi et la former, ou même faire de sa droiture et de sa soumission un exemple pour confondre le diable.

Élihu avait décidé de parler en faveur de Dieu et de montrer que son Créateur est juste. C'est ce que je veux faire aujourd'hui moi aussi, face aux pécheurs qui refusent de se repentir et qui se plaignent de la façon dont Dieu agit. Mais avant de commencer, laissez-moi vous raconter un fait. Il y a quelques années, quand je travaillais comme évangéliste, j'ai fait la connaissance d'un homme connu dans sa ville pour sa grande

intelligence. Il s'était marié deux fois, et ses deux épouses successives étaient filles de pasteurs presbytériens de la vieille école. Par elles, il avait reçu beaucoup de livres religieux, que ses épouses et leurs amis croyaient capables de lui faire du bien ; mais ces livres ne lui avaient fait aucun bien. Il niait que la Bible soit inspirée par Dieu, et pour des raisons que ces livres, à ses yeux, ne réglaient pas du tout. En fait, ils n'avaient fait que renforcer ses objections.

Quand je suis arrivé dans cette ville, sa femme tenait beaucoup à ce que je le voie et que je parle avec lui. Je suis passé chez eux ; elle l'a fait appeler pour qu'il vienne voir le nouveau pasteur. Il a répondu qu'il était sûr que je ne pourrais lui être d'aucune aide, puisqu'il avait déjà parlé avec tant de gens sans trouver la moindre lumière sur les points qui le faisaient tant buter. Mais comme elle insistait, il a accepté de venir, pour lui faire plaisir. Je lui ai dit dès le début : « Ne croyez pas que je suis venu ici pour me disputer avec vous ou pour provoquer une discussion. Je souhaite seulement, à la demande de votre femme, parler avec vous, si vous le voulez bien, de ce grand sujet qu'est la révélation de Dieu. » Il m'a dit qu'il serait heureux d'avoir cette conversation, et je lui ai donc demandé d'expliquer brièvement sa position. Il m'a répondu : « J'admets les vérités que la raison peut connaître d'elle-même sur Dieu, et je crois de tout mon cœur que l'âme est immortelle, mais je ne crois pas que les Écritures soient inspirées par Dieu. Je suis déiste. » Mais, lui ai-je dit, pour quelle raison niez-vous que la Bible soit inspirée ? Il m'a répondu : Je sais qu'elle ne peut pas être vraie. Comment le savez-vous ? Elle contredit ce que ma raison affirme. Vous admettez, et je le crois aussi, que Dieu a créé ma nature, à la fois physique et morale. Or voici un livre qui viendrait de Dieu, mais qui contredit ma nature. Je sais donc qu'il ne peut pas venir de Dieu.

Bien sûr, cela m'a permis de lui faire dire, point par point, ce qu'il reprochait à la Bible, c'est-à-dire ce qu'elle enseignait et que sa nature contredisait. Ces points, et mes réponses, vont former l'essentiel de ma prédication d'aujourd'hui.

I. La Bible ne peut pas être vraie, parce qu'elle présente Dieu comme injuste. Je constate qu'il y a en moi des certitudes sur ce qui est juste et sur ce qui est injuste. La Bible heurte ces certitudes. Elle montre Dieu créant des hommes, puis les condamnant pour le péché d'un autre.

Vraiment ? lui ai-je dit. Et où donc ? Dites-moi, où la Bible affirme-t-elle cela ?

Eh bien, ne l'affirme-t-elle pas ? me dit-il. Non. Vous êtes presbytérien ? me demanda-t-il. Oui. Il se mit alors à citer le catéchisme. Arrêtez, arrêtez, lui dis-je, ce n'est pas la Bible. Ce n'est qu'un catéchisme écrit par des hommes. C'est vrai, dit-il, mais la Bible ne relie-t-elle pas le péché de toute l'humanité au péché d'Adam ? Oui, lui dis-je, elle le fait d'une certaine façon, mais pour notre sujet, il est tout à fait essentiel de comprendre de quelle façon. Dans la Bible, ce lien est indirect, il n'est pas direct ; et la Bible montre toujours que le pécheur condamné a réellement péché lui-même, et qu'il est condamné pour son propre péché.

Mais, reprit-il, les enfants souffrent bel et bien à cause des péchés de leur père. Oui, lui dis-je, en un sens c'est vrai, et il ne peut pas en être autrement. Ne voyez-vous pas vous-même, partout, que les enfants souffrent forcément des péchés de leurs parents, et qu'ils sont aussi bénis grâce à la foi de leurs parents ? Vous le voyez, et vous ne trouvez rien à y redire. Vous voyez que les enfants sont forcément entraînés par la bonne ou la mauvaise conduite de leurs parents ; le simple fait d'être leurs enfants rend cela absolument inévitable. N'est-il pas sage et bon que le bonheur ou le malheur des enfants dépende de leurs parents, et que cela devienne pour les parents l'une des plus fortes raisons possibles de les élever dans le bien ? Et pourtant, il est vrai que le fils n'est jamais récompensé ni puni, au sens d'une punition, pour les péchés de ses parents. Le mal qui lui arrive à cause de ses liens avec ses parents est toujours là pour l'éduquer, jamais pour le punir.

Il reprit encore : la Bible montre pourtant bien Dieu créant les hommes pécheurs, et les condamnant à cause de leur nature pécheresse. Non, lui

répondis-je, car la Bible définit le péché comme une désobéissance volontaire à la loi, et il est absurde de penser qu'une nature puisse désobéir volontairement. D'ailleurs, par la nature même des choses, il est impossible que Dieu crée une nature pécheresse. C'est même doublement impossible : la chose est impossible en elle-même, et même si elle ne l'était pas, il serait encore moralement impossible que Dieu le fasse. Il ne pourrait pas le faire, pour la même raison qu'il ne peut pas pécher.

Cela s'accorde avec le fait que la Bible ne montre jamais Dieu condamnant les hommes à cause de leur nature, ni ici-bas, ni au jour du jugement. Nulle part dans la Bible on ne trouve la moindre indication que Dieu tient les hommes pour responsables de la nature qu'il leur a donnée ; il les tient seulement pour responsables de l'usage honteux et obstiné qu'ils font de cette nature. Les autres façons de voir, qui diffèrent de celle-ci, ne viennent pas de la Bible : ce ne sont que de fausses explications qu'on y a plaquées, le plus souvent des gens que leur philosophie a conduits à des interprétations absurdes. Partout dans la Bible, les hommes sont condamnés uniquement pour leurs péchés volontaires, et c'est de ces péchés-là, et de ceux-là seulement, qu'il leur est demandé de se repentir. D'ailleurs, il ne peut exister aucun autre péché que ceux-là.

On dit encore que la Bible présente Dieu comme cruel, puisqu'il a ordonné aux Juifs de mener une guerre d'extermination contre les anciens Cananéens.

Mais pourquoi appeler cela de la cruauté ? La Bible nous dit clairement que Dieu l'a ordonné à cause de leur effroyable méchanceté. Ils étaient trop horriblement méchants pour qu'on les laisse vivre. Dieu ne pouvait pas les laisser souiller la terre et corrompre la société. C'est pourquoi il s'est levé, plein de zèle pour le bien des hommes, et il a ordonné de laver le pays de ces abominations qu'on ne peut même pas nommer. Le bien de l'humanité l'exigeait. Était-ce cruel ? Non, vraiment, c'était tout simplement un acte d'amour désintéressé. Ce fut l'un des plus grands

actes d'amour désintéressé que d'abattre un tel peuple et de le faire disparaître de la surface de la terre. Et prendre les Juifs comme exécuteurs, en leur faisant bien comprendre pourquoi il leur ordonnait de le faire, c'était les placer dans une situation où ils pouvaient en tirer le plus grand profit moral. Rien d'autre n'aurait pu leur faire sentir aussi profondément la sainte justice de l'Éternel. Et maintenant, quelqu'un va-t-il reprocher cela à Dieu ? Personne ne peut le faire, s'il est raisonnable.

Mais la Bible permet l'esclavage.

Comment ? La Bible permettrait l'esclavage ? En quel sens le permet-elle ? Dans quelles circonstances ? Et de quel genre d'esclavage s'agit-il ? Ce sont des questions très importantes, si nous voulons être sûrs de ce que nous disons et savoir ce que nos paroles veulent dire.

La Bible a bien permis aux Juifs, pour les prisonniers faits à la guerre, de remplacer la mort par la servitude. À une époque où les coutumes des nations mettaient à mort les prisonniers de guerre, Dieu a permis aux Juifs, dans certains cas, d'épargner leurs prisonniers et de les prendre comme serviteurs. Ainsi, ces prisonniers étaient retirés du milieu des peuples qui adoraient des idoles, et mis en contact avec le culte et les commandements du vrai Dieu.

De plus, Dieu a établi des lois pour protéger le serviteur hébreu, et ces lois rendaient sa situation infiniment meilleure que s'il avait été mis à mort dans ses péchés. Qui osera appeler cela de la cruauté ? La servitude chez les Juifs n'était pas l'esclavage américain, elle ne s'en approchait même presque pas. Il faudrait trop de temps pour entrer ici dans le détail de ce sujet. Mais tout ce que j'ai dit pourrait être largement prouvé.

On objecte encore que Dieu est sans pitié, vindicatif et impossible à apaiser. L'homme dont je vous ai parlé me disait : « Je ne crois pas que la Bible vienne de Dieu, puisqu'elle le présente comme si vindicatif et si impossible à apaiser qu'il ne voulait pas pardonner le péché avant d'avoir d'abord tout organisé pour faire mourir son propre Fils. »

Avec l'enseignement qu'il avait reçu, il n'était pas du tout étonnant qu'il pense ainsi. Je l'avais pensé moi-même. Cette objection-là m'avait fait buter, moi aussi. Mais plus tard, j'en ai vu la réponse si clairement qu'il ne me restait plus rien à désirer. D'ailleurs, la réponse est extrêmement simple. Ce n'est pas parce que Dieu serait impossible à apaiser qu'il a exigé la mort de Christ comme base du pardon. C'est simplement parce qu'il se souciait, dans son amour, de la sécurité et du bonheur de son royaume. Il savait très bien qu'il était dangereux de pardonner le péché sans une telle réparation. En réalité, accepter de sacrifier son Fils dans ce but, c'était la plus grande preuve possible qu'il était disposé à pardonner. Il aimait son Fils, et il ne lui aurait certainement pas infligé une seule douleur inutile. Il aimait aussi une humanité pécheresse, et il voyait la profondeur de la ruine vers laquelle elle se précipitait. C'est pourquoi il désirait ardemment pardonner, et préparer un chemin qui lui permettrait de le faire sans danger. Il voulait seulement éviter tout malentendu. Pardonner sans un sacrifice qui exprime clairement à quel point il a horreur du péché aurait laissé croire à tout l'univers des êtres intelligents qu'il lui était égal que ses créatures pèchent, et autant qu'elles le voudraient. Cela n'était pas possible.

Considérons aussi que le don de Jésus-Christ était seulement une offrande volontaire de la part de Dieu pour soutenir l'autorité de la loi, afin qu'il puisse pardonner sans mettre en danger son gouvernement. Jésus n'a été puni en aucun sens ; il a seulement choisi librement de souffrir pour les pécheurs, afin qu'ils soient délivrés de la nécessité de souffrir qu'imposait le gouvernement de Dieu. Et la miséricorde ne s'est-elle pas montrée en cela ? Bien sûr que si. Comment aurait-elle pu se montrer de façon plus éclatante ?

Mais, dit celui qui fait l'objection, Dieu est injuste, puisqu'il exige des choses impossibles, sous peine d'une mort sans fin.

Vraiment ? Et où donc ? Dans la loi, ou dans l'Évangile ? En les prenant ensemble, nous avons tout ce que Dieu exige. Dans quelle partie de la loi

ou de l'Évangile trouvez-vous donc le commandement qui exige l'impossible ? Est-ce dans la loi ? Mais la loi dit seulement : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur » (Marc 12,30). Pas avec le cœur d'un autre, mais simplement avec le tien ; avec tout ton cœur à toi, et pas avec plus que tout ton cœur. Lisez encore un peu plus loin : « et de toute ta force ». Pas avec la force d'un ange, pas avec la force d'un autre être que toi, mais seulement avec la force que tu as réellement, au moment présent. Vous le voyez, ce que la loi demande correspond exactement à ce que vous pouvez faire ; rien de plus, et rien d'autre.

Vraiment, me dit-il, voilà une façon nouvelle de voir la question. Eh bien, n'est-ce pas exactement ce qu'il faut ? La loi ne porte-t-elle pas en elle-même, dans ses propres termes, ce qui la justifie ? Comment quelqu'un peut-il dire que la loi exige de nous un service impossible, des choses que nous n'avons pas le pouvoir de faire ? En réalité, elle nous demande de faire exactement ce que nous pouvons, et rien de plus. Où est donc cette objection contre la Bible ? Où est cette impossibilité dont vous parlez ?

Mais, reprit-il, n'est-il pas vrai que « depuis la chute, aucun simple homme n'a pu garder entièrement les commandements de Dieu, mais qu'il les transgresse chaque jour en pensée, en parole et en action » ?

Ah, mon ami, cela, c'est le catéchisme, ce n'est pas la Bible ; nous devons faire attention à ne pas mettre sur le compte de la Bible tout ce que les catéchismes écrits par des hommes ont pu dire. La Bible vous demande seulement de consacrer à Dieu la force et les capacités que vous avez réellement ; elle n'est absolument pas responsable de l'affirmation selon laquelle Dieu exigerait de l'homme plus qu'il ne peut faire. Non, vraiment, nulle part la Bible n'attribue à Dieu une exigence aussi déraisonnable et aussi cruelle. Pas étonnant que l'esprit humain se révolte contre une telle idée de la loi de Dieu ! Si une loi humaine exigeait l'impossible, on n'en finirait pas de la dénoncer. Aucun esprit humain ne pourrait approuver une telle loi. Et on ne peut pas imaginer que Dieu

agisse raisonnablement selon des principes qui couvriraient de honte et ruineraient n'importe quel gouvernement humain.

Mais, reprit-il, voici une autre objection. La Bible présente les hommes comme incapables de croire à l'Évangile si Dieu ne les attire pas, car il est écrit : « Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jean 6,44). Et pourtant, on exige des pécheurs qu'ils croient, sous peine d'être perdus pour toujours. Comment est-ce possible ?

Voici la réponse. D'abord, le contexte montre que Christ parlait d'attirer par l'enseignement, par l'instruction ; car pour confirmer ce qu'il venait de dire, il s'appuie sur les anciennes Écritures : « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6,45). Sans cet enseignement, personne ne peut donc venir. Il faut connaître Christ avant de pouvoir venir à lui par la foi. On ne peut pas croire tant qu'on ne sait pas ce qu'il faut croire. Dans ce sens du mot « venir », on n'exige pas des païens qui n'ont pas été instruits qu'ils viennent. Dieu n'exige jamais de venir de la part de ceux qui n'ont pas été enseignés. Mais une fois enseignés, ils ont le devoir de venir, Dieu peut l'exiger d'eux et il l'exige, et ils sont sans excuse s'ils refusent.

Mais, répliqua-t-il, la Bible enseigne réellement que les hommes ne peuvent pas servir le Seigneur, et pourtant elle les tient pour responsables de le faire. Josué a dit à tout le peuple : « Vous n'aurez pas la force de servir l'Éternel, car c'est un Dieu saint » (Josué 24,19).

Voyons cela. Josué avait réuni tout le peuple et lui avait rappelé son devoir de servir l'Éternel, son Dieu. Quand tous ont répondu si vite, et avec si peu de réflexion sérieuse, qu'ils le serviraient, Josué leur a répliqué : « Vous n'aurez pas la force de servir l'Éternel, car c'est un Dieu saint, c'est un Dieu jaloux; il ne pardonnera point vos transgressions et vos péchés » (Josué 24,19). Que voulait-il dire ? Clairement ceci : Vous ne pouvez pas servir Dieu, parce que vous n'avez pas abandonné vos péchés de tout votre cœur. Vous ne pouvez pas vivre avec un Dieu si saint et si jaloux, si vous n'arrêtez pas de pécher. Vous ne pouvez pas servir Dieu

avec un cœur égoïste. Vous ne pouvez pas lui plaire tant que vous n'avez pas vraiment renoncé à tous vos péchés. Il faut commencer par vous faire un cœur nouveau. Josué voyait sans doute qu'ils n'avaient pas renoncé à leurs péchés, qu'ils n'avaient pas du tout commencé à servir Dieu pour de vrai, et qu'ils ne comprenaient même pas les premiers principes de la vraie foi. Voilà pourquoi il a semblé les repousser si brusquement. C'est comme s'il leur disait : Arrêtez ; il faut revenir en arrière et commencer par rejeter complètement tous vos péchés. Vous ne pouvez pas servir un Dieu saint et jaloux d'une autre manière, car il ne marchera pas avec vous comme avec son peuple si vous continuez à pécher contre lui.

C'est déformer grossièrement la Bible que de lui faire dire que les hommes n'ont pas le pouvoir de faire ce que Dieu exige. Il est vrai que, sur ce sujet, elle emploie parfois les mots « pouvoir » et « ne pas pouvoir » ; mais ces mots, et d'autres semblables, doivent être compris d'après la nature du sujet. Tous les gens raisonnables les comprennent ainsi d'instinct, dans le langage de tous les jours. La Bible emploie toujours le langage de la vie courante, et dans son sens courant. C'est donc ainsi qu'il faut l'interpréter.

Quand la Bible dit que les frères de Joseph le haïssaient et ne pouvaient pas lui parler avec amitié, cela ne veut pas dire que leur bouche était incapable de prononcer des paroles aimables ; cela nous montre une difficulté qui était *dans le cœur*. Ils le haïssaient tellement qu'ils ne pouvaient pas lui parler gentiment. Et l'auteur sacré ne suppose pas non plus qu'ils étaient incapables de vaincre aussitôt cette haine et de traiter Joseph comme un frère doit traiter son frère. Les auteurs de la Bible sont bien les derniers au monde à excuser le péché de cette façon.

Il y a aussi le cas des anges envoyés pour faire sortir Lot en hâte de Sodome la coupable. L'un d'eux lui dit : « Hâte-toi de t'y réfugier, car je ne puis rien faire jusqu'à ce que tu y sois arrivé » (Genèse 19,22). Cela veut-il dire que le Dieu tout-puissant n'avait pas le pouvoir de détruire Sodome tant que Lot s'y trouvait ? Certainement pas. Cela voulait

seulement dire que son intention était de ne pas détruire la ville avant que Lot en soit sorti. D'ailleurs, tout le monde parle ainsi dans la vie de tous les jours. Entrez dans un des magasins de notre village et demandez au commerçant : Pouvez-vous soulever d'un coup une tonne de vos marchandises ? Non. Pouvez-vous me vendre ce tissu à un shilling le mètre ? Non. Ce « pouvoir »-là veut-il dire la même chose que l'autre ? Pas du tout. Mais comment faites-vous la différence ? Comment savez-vous si facilement lequel de ces « je ne peux pas » est une impossibilité physique, et lequel est un refus moral ? C'est la nature du sujet qui vous le dit.

Mais, dites-vous, le même mot devrait toujours vouloir dire la même chose. Eh bien, même si c'était souhaitable, ce n'est pas le cas, dans aucune des langues que les hommes ont jamais parlées. Et pourtant, on n'a aucune difficulté à comprendre même la plus imparfaite des langues humaines, si l'on est honnête quand on parle et honnête quand on écoute, et si l'on se sert de son bon sens. D'instinct, les hommes comprennent les mots d'après la nature du sujet dont on parle.

La Bible part toujours du principe que les pécheurs ne peuvent pas faire le bien et plaire à Dieu avec un cœur mauvais. Elle affirme toujours que Dieu a horreur de l'hypocrisie, qu'il ne peut pas se contenter de simples formes et de belles déclarations de service quand le cœur n'y est pas ; et donc que tout service qui plaît à Dieu doit commencer par la formation d'un cœur nouveau et sincère.

Mais voici une autre difficulté. Puis-je me faire moi-même un cœur nouveau ?

Oui, et vous ne pourriez pas douter que vous le pouvez, si seulement vous compreniez ce que veulent dire ces mots et ce qu'est la chose elle-même.

Regardez Adam et Ève dans le jardin. Quel était leur cœur ? Est-ce Dieu qui l'a créé ? Non ; c'est impossible, car un cœur, dans ce sens-là, n'est pas quelque chose que l'on fabrique comme un objet. Quand Dieu a fait

Adam, en lui donnant toutes les capacités nécessaires pour agir moralement, Adam n'avait aucun cœur, ni bon ni mauvais, tant qu'il n'avait pas commencé à agir moralement. Quand a-t-il eu pour la première fois un cœur au sens moral ? Quand il s'est éveillé pour la première fois à la conscience morale et qu'il a donné son cœur à Dieu. Quand il a vu pour la première fois Dieu se révéler, qu'il lui a fait confiance comme à son Père, et qu'il lui a livré son cœur dans l'amour et l'obéissance. Remarquez-le : il a eu ce cœur saint pour la première fois parce qu'il a livré sa volonté à Dieu, en se consacrant entièrement à lui. Ce fut son premier cœur saint.

Mais enfin l'heure de la tentation est venue : elle l'attirait à retirer son cœur de Dieu pour se tourner vers son propre plaisir. Le tentateur dit à Ève : « Dieu a-t-il réellement dit ? » (Genèse 3,1), puis : « Vous ne mourrez point » (Genèse 3,4). Ah, est-ce bien vrai ? Ainsi, il mettait en doute soit le fait que Dieu avait réellement menacé de mort celui qui pécherait, soit la justice d'une telle menace. Dans les deux cas, cela mettait l'obéissance en question et ouvrait le cœur à la tentation. Alors ce fruit s'est présenté à l'esprit d'Ève. Il était beau et semblait bon à manger. Son appétit s'enflamme et réclame d'être satisfait. Ensuite, on disait que cet arbre était « précieux pour ouvrir l'intelligence » (Genèse 3,6), et on lui promettait, si elle en mangeait : « vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (Genèse 3,5). Cela faisait appel à sa curiosité. En cédant à cette tentation et en décidant de se faire plaisir, elle s'est fait un nouveau cœur, un cœur de péché ; elle a fait passer son cœur de la sainteté au péché et elle est tombée de sa première position morale. Quand Adam a cédé à la tentation, il a fait le même changement dans son cœur ; il s'est livré à l'égoïsme et au péché. Voilà ce qui explique tous les actes d'égoïsme qui ont suivi dans le reste de sa vie.

Adam et Ève sont de nouveau amenés devant Dieu. Dieu dit à Adam : Donne-moi ton cœur. Change ton cœur. Quoi ! dit Adam, je ne peux pas changer mon propre cœur ! Mais Dieu lui répond : Depuis combien de

temps l'as-tu fait ? Hier encore, tu as changé ton propre cœur, de la sainteté au péché ; pourquoi ne peux-tu pas le changer dans l'autre sens ?

Il en est de même dans tous les cas. Ce qui compte, c'est de changer la préférence qui commande, le but qui dirige l'esprit ; et qui peut dire : Je ne peux pas faire cela ? Ne pouvez-vous pas le faire ? Ne pouvez-vous pas vous donner à Dieu ?

Si vous ne pouvez pas plaire à Dieu dans vos actes concrets, c'est que le but qui dirige votre vie n'est pas bon. Tant que ce qui vous fait agir avant tout est mauvais, tout ce que vous faites est égoïste, parce que tout est fait dans un seul but : vous faire plaisir. Vous ne faites rien pour plaire à Dieu, rien avec l'intention et le but principal d'accomplir toute sa sainte volonté ; c'est pourquoi tout ce que vous faites, même vos devoirs religieux, ne fait que déplaire à Dieu. Si la Bible avait montré, où que ce soit, que Dieu est satisfait de votre service hypocrite, cela prouverait qu'elle est fausse, car c'est absolument impossible.

Mais vous dites que la Bible vous demande de commencer par l'homme intérieur, par le cœur, et vous dites que vous ne pouvez pas l'atteindre ; que vous ne pouvez pas atteindre votre propre cœur, ni votre propre volonté, pour les changer.

Vraiment, vous vous trompez complètement. C'est justement ce qui est le plus entièrement en votre pouvoir. De toutes les choses qu'on peut imaginer, c'est précisément celle que vous pouvez faire le plus sûrement, celle qui est le plus absolument en votre pouvoir. Si Dieu avait fait dépendre votre salut du fait de traverser la pièce, vous pourriez ne pas en être capable ; ou s'il l'avait fait dépendre du fait de lever les paupières, de vous lever de votre siège, ou du moindre mouvement de vos muscles, vous pourriez en être totalement incapable. Vous pourriez vouloir le mouvement demandé, et vous pourriez essayer ; mais vos muscles pourraient n'avoir aucune force pour agir. Vous pensez souvent que si Dieu avait seulement fait dépendre votre salut de quelques mouvements de vos muscles, cela aurait été si facile ; s'il vous avait seulement

demandé de maîtriser l'extérieur ; mais oh, dites-vous, comment puis-je maîtriser l'intérieur ? Or l'intérieur, c'est justement ce que vous pouvez faire bouger et maîtriser. Si c'était l'extérieur, vous pourriez lutter et gémir jusqu'à en mourir, sans pouvoir bouger un seul muscle, même sous peine d'un enfer éternel. Mais puisque Dieu dit seulement : « Change ta volonté », tout est mis à votre portée. C'est justement la chose que vous pouvez toujours faire ; vous pouvez toujours mettre votre volonté en mouvement. Vous pouvez toujours donner votre cœur, comme vous le choisissez. Où sont donc votre difficulté et votre objection ? Dieu vous demande d'agir avec votre liberté ; d'exercer le pouvoir d'agir librement et volontairement qu'il vous a donné. Il vous demande de mettre la main sur la source même de tout votre pouvoir, d'agir là où se trouve le centre de votre pouvoir, là où vous avez *toujours ce pouvoir*, aussi longtemps que vous avez un esprit capable de raisonner et une nature morale. Votre liberté ne consiste pas dans le pouvoir de bouger vos muscles comme vous voulez, car le lien entre vos muscles et votre volonté peut être brisé, et de toute façon, quand votre corps fonctionne normalement, ce lien est automatique, il ne dépend pas de votre liberté ; c'est pourquoi Dieu ne vous demande aucun mouvement particulier de vos muscles, mais seulement de changer votre volonté. C'est, de toutes les choses, celle que vous pouvez toujours faire, et que vous pouvez faire plus sûrement que n'importe quelle autre.

Allons plus loin. Si l'on distingue les décisions particulières de la volonté du but final qu'on poursuit, et si l'on voit ces décisions comme ce qui vient juste avant les actes concrets, alors ce ne sont pas ces décisions que Dieu exige : il fait porter son exigence directement sur le but final. Une fois ce but final fixé, les décisions secondaires suivent naturellement et forcément. Votre liberté ne se trouve donc pas, à proprement parler, dans ces décisions secondaires, comme la décision de s'asseoir, de marcher ou de parler. Mais le but final, qui commande toutes vos décisions et qui concerne ce que vous allez poursuivre avant tout, par exemple : allez-vous chercher en toutes choses à plaire à Dieu, ou au contraire chercher à

vous faire plaisir ? Voilà précisément le point où se trouve votre liberté d'agir, et c'est justement là que Dieu fait porter ses exigences morales. Toute la question est là : allez-vous plaire à Dieu, ou vous faire plaisir ? Allez-vous lui donner votre cœur, ou le donner à votre plaisir égoïste ?

Tant que vous donnez votre cœur au plaisir égoïste et que vous le refusez à Dieu, il sera tout à fait naturel pour vous de pécher. C'est précisément la raison pour laquelle il est si naturel pour les pécheurs de pécher. C'est parce que leur volonté, leur cœur, est tourné vers le péché, et qu'ils n'ont qu'à suivre ce penchant et ce but qui les commandent. Mais changez seulement ce but qui dirige votre vie, et vous trouverez l'obéissance tout aussi naturelle et tout aussi facile dans tous ses actes concrets. Il deviendra alors naturel de plaire à Dieu en tout. Aujourd'hui, se faire plaisir vous paraît assez naturel. Pourquoi ? Parce que vous êtes consacré à vous faire plaisir. Mais changez ce but ; consacrez-vous d'une façon nouvelle et entièrement opposée ; retournez ce cœur qui s'est engagé, et qu'il soit pour Dieu et non pour vous-même ; alors tout devoir deviendra facile, pour la même raison que tout péché est si facile aujourd'hui.

Il est si peu vrai que vous êtes incapable de vous faire un cœur nouveau, qu'en réalité vous l'auriez fait depuis longtemps si vous n'aviez pas résisté à Dieu quand il cherchait à vous amener à la repentance. Ne savez-vous pas que vous avez souvent résisté à l'Esprit de Dieu ? Vous le savez très bien. Vous étiez si clairement convaincu que vous deviez vivre pour Dieu, qu'il vous a fallu résister à tous les appels de votre propre conscience, marcher droit contre un devoir que vous connaissiez, et forcer votre chemin en allant directement contre Dieu. Si seulement vous aviez écouté la voix de votre raison et les exigences de votre conscience, vous auriez eu un cœur nouveau depuis longtemps. Mais vous avez résisté à Dieu quand il essayait de vous persuader d'avoir un cœur nouveau. Oh, pécheur, comme vous avez été fort pour résister à Dieu ! Comme vous avez été fort pour résister à toutes les raisons présentées à votre intelligence et à votre raison ! Et avec quelle étrange facilité vous avez écouté les raisons de pécher ! Oh, ces misérables petites choses : dites-moi, qu'étaient-elles ?

Supposez que Christ vous interroge et vous demande : Qu'y a-t-il sur la terre pour que vous l'aimiez tant ? Qu'y a-t-il dans le péché pour que vous le préfériez à ma faveur et à mon amour ? Que sont ces petits plaisirs, ces toutes petites choses qui disparaissent toujours dès qu'on s'en sert ? « Vanité des vanités, tout est vanité » (Ecclésiaste 1,2). Tout cela ne vaut absolument rien ! Vous vous êtes accroché au péché sans aucune raison sensée de le faire. Mais oh, pensez aux raisons contre lesquelles vous avez lutté et auxquelles vous avez résisté : des raisons d'une force presque infinie ! Pensez aux raisons qui viennent de la loi de Dieu, si excellente en elle-même, mais si terrible dans les punitions qu'elle prévoit contre ceux qui la violent ; et pensez aussi à l'amour infini de Dieu dans l'Évangile : comme il a ouvert les flots de vie de son grand cœur, et laissé couler ses bénédictions avec une abondance digne d'un Dieu ! Et pourtant, voyez comme, malgré cet amour, vous avez terriblement offensé votre Dieu. Vous avez continué comme si les raisons de pécher étaient les plus convaincantes, et comme si les promesses de bonheur du péché étaient plus sûres que celles de Dieu. Quand Dieu étalait devant vous les gloires du ciel, rendues attirantes et délicieuses dans la beauté de la sainteté, vous avez répondu froidement : La terre est bien meilleure ! Donnez-moi la terre tant que je peux l'avoir, et le ciel seulement quand je ne pourrai plus avoir la terre ! Oh, pécheur, vous seriez converti depuis longtemps si vous ne vous étiez pas opposé à Dieu, et si vous n'aviez pas piétiné ses invitations et ses appels.

Oh, quelle chose que cette liberté d'être libre et responsable ! Quel pouvoir redoutable elle donne, et donc quelles responsabilités immenses elle entraîne ! Quand Dieu répand son influence en vagues de lumière et de puissance, avec une sorte de toute-puissance morale, vous résistez et vous tenez tête à tout cela ! Comme si vous pouviez faire tout ce qui vous plaît malgré Dieu ! Comme si son influence n'avait presque aucune force pour détourner votre cœur de sa décision bien arrêtée de pécher !

Faut-il une grande force pour déposer les armes ? Voilà vraiment quelque chose de nouveau ; car on penserait plutôt qu'il faut une grande force

pour résister et pour combattre. Et ainsi, vous déployez toute votre force à combattre contre Dieu, et vous voudriez croire que vous n'avez pas assez de force pour déposer les armes ! Oh, quelle absurdité que le péché, et que l'excuse du pécheur pour continuer à pécher !

Mais, dites-vous, il me faut le Saint-Esprit. Je réponds : Oui ; mais seulement pour vaincre l'opposition que vous lui faites volontairement. C'est tout.

Quand j'eus parcouru tout cela avec mon ami, comme je vous l'ai expliqué, il fut très bouleversé. La sueur perlait sur tout son corps ; ses émotions le submergeaient ; il laissa tomber sa tête sur ses genoux, plongé dans une réflexion intense et rempli d'émotion. Je me suis levé et je suis parti pour la réunion. Elle avait commencé depuis un moment quand il est entré ; mais oh, comme il avait changé ! Il a dit : « Ma chère femme, je ne sais pas ce qu'est devenue mon incrédulité. Je mériterais d'être envoyé en enfer ! Quelles accusations j'ai portées contre Dieu ! Et pourtant, avec quelle étonnante miséricorde mon Dieu m'a supporté et m'a laissé vivre ! » En fait, il a découvert qu'il s'était entièrement trompé ; il s'est effondré complètement et il est devenu comme un petit enfant devant Dieu.

Et vous aussi, pécheur, vous savez que vous devriez vivre pour Dieu, et pourtant vous ne l'avez pas fait ; vous savez que Jésus s'est offert lui-même pour réparer l'atteinte portée à la dignité de cette loi que vous avez violée, et pourtant vous l'avez rejeté. Il s'est donné en offrande volontaire, non pas pour subir la punition prévue par la loi, mais pour être votre remplaçant devant la loi ; et il aurait fait tout cela pour rien ? Dites-vous : « Oh, j'ai tant de préjugés contre Dieu et contre la Bible ! » Quoi, tant de préjugés que vous refusez de vous repentir ? Quelle horreur ! Oh, qu'il vous suffise d'avoir joué les insensés si longtemps et de vous être tant égaré. Tout cela était entièrement faux ! Revenez tout de suite et consacrez-vous à Dieu. Pourquoi vivriez-vous encore pour vous-même ? Vous ne pouvez en tirer aucun bien !

Venez à Dieu : il est si facile à contenter ! Il est tellement plus facile de lui plaire que de vous plaire et de vous satisfaire vous-même. Le plus petit enfant peut lui plaire. Les enfants ont souvent une foi pleine de charme, parce qu'elle est si simple et si sincère. Ils savent ce qu'il faut faire pour plaire à Dieu, et comme ils veulent honnêtement lui plaire, ils ne peuvent pas échouer. Si simple que soit leur cœur, s'ils veulent plaire à Dieu, ils lui plairont à coup sûr.

Et vous, ne pouvez-vous pas au moins faire ceci : choisir honnêtement de plaire à Dieu, et le prendre pour but ?

Sermon 7

Les refuges du mensonge

« Je ferai de la droiture une règle, Et de la justice un niveau ; Et la grêle emportera le refuge de la fausseté, Et les eaux inonderont l'abri du mensonge. » (Ésaïe 28,17)

Tous les hommes savent qu'ils sont des pécheurs, qu'ils ont péché contre Dieu. Ils savent aussi que, pécheurs comme ils sont, ils sont en danger et ne sont pas en sécurité. D'où leur inquiétude : ils cherchent un refuge où se mettre à l'abri. Ils savent qu'ils pourraient le trouver en abandonnant le péché et en se tournant vers le Seigneur ; mais ils ne veulent pas abandonner leurs péchés. Il ne leur reste donc, semble-t-il, pas d'autre solution commode que d'aller se cacher sous un refuge quelconque.

Notre texte parle du « refuge du mensonge ». Pourtant, c'est évident : ceux qui se réfugient dans des mensonges ne les voient pas comme des mensonges, mais comme la vérité. Cela nous amène à poser la question de départ, la question essentielle : avons-nous une règle, un critère qui permette de savoir ce qui est vrai et ce qui est faux ? Les hommes ont des opinions sans nombre sur la religion ; elles ne peuvent pas toutes être vraies ; comment savoir lesquelles sont vraies et lesquelles ne le sont pas ?

Nous avons un critère qui ne trompe jamais.

Pour être réel et efficace, le salut doit être un salut qui délivre du péché. Tout le reste échoue. Toute religion qui ne brise pas la puissance du péché est un mensonge. Si elle ne chasse pas l'égoïsme et les mauvais désirs, si elle ne fait pas naître l'amour pour Dieu et pour les hommes, la joie, la paix et tous les fruits de l'Esprit, elle est fausse et sans valeur. Toute doctrine qui échoue sur ce point vital est un mensonge : elle ne sert à rien, elle ne vaut pas mieux qu'une malédiction.

Ce qui ne fait pas naître en nous l'esprit du ciel et ne nous rend pas semblables à Dieu, peu importe d'où cela vient et avec quels raisonnements trompeurs on le défend, est un mensonge ; et si l'on s'y réfugie, c'est un « refuge du mensonge ».

Encore ceci : si cela ne fait pas naître la prière, si cela ne nous unit pas à Dieu, si cela ne nous fait pas entrer en communion avec lui et en accord de cœur avec lui, c'est un mensonge.

Si cela ne nous donne pas un cœur tourné vers le ciel, si cela ne chasse pas l'esprit du monde et ne nous détache pas de l'amour du monde, c'est un mensonge. Si cela ne fait pas naître en nous l'amour que demande l'Écriture, l'amour de Dieu, du culte qu'on lui rend et de son peuple, et même de tous les hommes ; si cela ne produit pas toutes ces dispositions du cœur qui préparent l'âme pour le ciel, cela manque complètement son but.

Ici, je dois m'arrêter un instant pour répondre à une objection. On dit : « En réalité, l'Évangile ne fait pas pour les hommes tout ce que vous prétendez. Il ne rend pas ceux qui se disent chrétiens tournés vers le ciel, morts au monde, remplis d'amour, de joie et de paix. »

Je réponds : voici un remède qui, utilisé contre une maladie précise, la guérira à coup sûr. Ce pouvoir de guérir, il l'a vraiment, et c'est exactement ce que nous disons de lui. Mais il faut l'utiliser correctement. Un homme peut acheter le remède et, parce qu'il est amer, le ranger dans son placard sans jamais le prendre ; il peut se procurer une contrefaçon et la prendre à sa place ; ou bien il peut le prendre et avaler juste après quelque chose qui annule aussitôt son effet dans le corps. Dans tous ces cas, cela ne prouve pas que le remède est inefficace ; vous prouvez seulement que vous ne l'avez pas utilisé correctement et honnêtement.

C'est pareil pour l'Évangile. Vous devez le prendre et l'utiliser en suivant le mode d'emploi ; sinon, s'il échoue, ce n'est pas sa faute, c'est la vôtre.

Il ne sert donc à rien de dire que l'Évangile ne sauve pas les hommes du péché. On peut certes le contrefaire ; on peut le rejeter ; mais celui qui le reçoit dans son cœur verra sûrement son cœur béni par lui. L'Évangile transforme vraiment les hommes : il les fait passer du péché à la sainteté ; il les rend paisibles, saints, tournés vers le ciel, dans la vie comme dans la mort. Des millions de cas de ce genre s'étalent au grand jour dans l'histoire du monde. La vie de ces hommes montre que le salut promis par l'Évangile est réel et précieux.

Je vais maintenant nommer certaines choses qui n'ont pas ce caractère décisif. Elles ne sauvent pas l'âme du péché.

1. Une espérance du ciel qui ne rend pas saint. En parlant de ce que seront les enfants de Dieu, Jean dit : « Nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui-même est pur » (1 Jean 3,2-3) ; cette espérance, c'est l'espérance en Christ. Une bonne espérance purifie donc vraiment le cœur. Mais il existe certainement des espérances que les gens entretiennent et qui ne purifient pas le cœur de ceux qui les ont. Ces espérances-là sont des mensonges. Elles ne peuvent absolument pas être saines et vraies. Il suffit de les regarder pour voir qu'elles ne valent rien : ce n'est qu'un refuge du mensonge. Plus elles sont fortes et inébranlables, plus elles trompent. Qu'est-ce que c'est qu'une espérance en Christ qui n'amène pas le cœur à Christ ?

2. Une expérience spirituelle d'autrefois, qui n'est plus qu'une chose du passé, est un mensonge. Vous avez peut-être entendu parler de cet homme qui avait mis par écrit toute son expérience d'autrefois et l'avait rangée avec ses titres de propriété, pour la garder jusqu'au jour où il en aurait besoin. Comme c'était la seule preuve qu'il avait, il la relisait de temps en temps pour se rassurer. Enfin, quand le moment de mourir arriva, il sentit le besoin de ce document qui prouvait sa religion, et il envoya sa petite fille le chercher. Elle revint avec une triste nouvelle : les

souris avaient trouvé le chemin de son tiroir et avaient mangé le papier, toute la preuve de la foi du mourant ! Hélas ! il doit mourir dans le désespoir ! Il n'avait pas d'autre espérance que celle-là !

Cela saute aux yeux : un tel refuge n'est fait que de mensonges.

3. Il existe deux manières de compter sur sa propre justice, celle de la loi et celle de l'Évangile, et toutes les deux sont des refuges du mensonge.

Celle de la loi compte sur le devoir accompli : elle essaie sans cesse d'obtenir le salut en faisant ce que la loi demande. Celle de l'Évangile cherche à obtenir la grâce par des œuvres. Les gens essaient d'obtenir un cœur nouveau, non pas en essayant de se détourner de tout péché, mais en priant pour l'avoir. Je rencontre un homme de ce genre. Il me dit : « J'ai essayé de devenir croyant. » Vraiment ? Et qu'avez-vous fait ? « J'ai prié pour avoir un cœur nouveau. » Ah oui ? Mais vous n'avez pas fait ce que Dieu dit que vous devez faire : « Faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau » (Ézéchiel 18,31) ; vous ne vous êtes pas repenti, vous n'avez pas incliné votre cœur devant Dieu. C'est pourquoi tout ce que vous avez fait reste en dessous de ce que Dieu demande. Rien de cela ne parvient à sauver l'âme du péché.

On trouve beaucoup de cette propre justice à la manière de l'Évangile, qui consiste à se décharger de sa responsabilité sur Dieu.

4. L'universalisme, qui croit que tous les hommes seront sauvés, est un vieux refuge du mensonge. Laissez-moi vous raconter un cas. J'étais en voyage avec ma voiture à cheval quand j'ai rattrapé un jeune homme sur la route, et je lui ai proposé de monter. Presque tout de suite, il m'a dit qu'il était universaliste, et il s'est mis à défendre ses idées avec force. Je lui ai dit : « Je ne suis pas en bonne santé, je n'ai peut-être plus longtemps à vivre, et je n'ose pas me tromper sur cette question. » Il m'a répondu que lui, en tout cas, était bien sûr que c'était vrai. Il avait entendu des hommes intelligents le dire et le prouver par l'Écriture. Je lui ai dit : j'ai une objection. Il y a toute une série de faits que je ne peux pas

expliquer si l'universalisme est vrai. J'ai connu des familles qui passaient autrefois pour attachées à la saine doctrine, et qui étaient alors droites, morales et respectées à juste titre. Ces mêmes familles, je les ai vues se relâcher dans leur conduite, abandonner la maison de Dieu, se mettre à boire et tomber dans des vices effrayants. Et j'ai remarqué que, en même temps que ce changement, de telles familles deviennent presque toujours universalistes. Voilà une première série de faits.

D'un autre côté, je n'ai jamais vu un universaliste saint et priant retomber dans la saine doctrine, c'est-à-dire abandonner son universalisme et sa bonne conduite, et sombrer à la fois dans le vice et dans la saine doctrine, par un seul et même déclin. J'ai connu des hommes qui s'étaient corrigés de l'ivrognerie et du vice, et qui s'étaient ensuite attachés à la saine doctrine ; mais je n'ai jamais vu des hommes quitter le vice pour l'universalisme. Bref, il me semble que des milliers de faits montrent qu'il y a une affinité naturelle entre le vice et l'universalisme d'un côté, et entre la vertu et la saine doctrine de l'autre.

À ce moment-là, il commença à être troublé, et il dit : « J'ai peur de me tromper complètement. Le croiriez-vous ? Je suis en train de fuir pour ne pas être converti. Il y a un réveil chez moi, et je me sauve pour y échapper. » Vraiment ? lui dis-je. Et vous pensez que cela vous fera du mal ? Que cela vous nuira ? Il avait l'air profondément inquiet et il dit : « Ne ferais-je pas mieux de rentrer ? Mon bon père et ma mère avaient l'air tristes quand j'ai quitté la maison. Je ne crois pas que l'universalisme puisse me sauver. Tout le monde sait qu'il n'a jamais sauvé personne et qu'il ne le pourra jamais. »

Il faut en dire autant de ceux qui nient vraiment la Trinité. Certains en portent le nom sans l'être vraiment. Mais là où vous trouvez des hommes qui nient la corruption du cœur, la nouvelle naissance et le sacrifice de Christ, vous trouverez à coup sûr que leur doctrine ne les rend pas tournés vers le ciel, saints et humbles. Pas besoin de discuter avec eux pour le découvrir ; il suffit de regarder les faits de leur vie.

De même pour le davisisme, les doctrines d'Andrew Jackson Davis. Ces doctrines rendent-elles les hommes saints ? Jamais.

J'ai connu un homme, autrefois ami et soutien des réformes inspirées par l'Évangile, qui s'est tourné vers Andrew Jackson Davis. Ce changement l'a-t-il rendu plus saint ? Non, vraiment pas. Il disait : « Cela me rend plus heureux. » Sans doute ; et la raison, c'est qu'auparavant il était seulement et toujours travaillé par sa conscience, sans jamais goûter la paix de l'Évangile. À quoi bon raisonner sur son universalisme ? Regardez les faits ! Ils suffisent à eux seuls à montrer que c'est complètement faux. L'universalisme n'a jamais sauvé personne du péché. Il ne pousse en rien dans cette direction. Il en va de même du mormonisme et de toutes les illusions semblables. Pas besoin de s'arrêter pour écrire des livres contre ce mensonge et ceux qui lui ressemblent : cela saute aux yeux, au premier plan de cette doctrine, qu'elle ne sauve personne du péché. C'est donc un refuge du mensonge, qui trompe les hommes en leur donnant des espérances qui ne pourront jamais se réaliser. Il en va de même de toute croyance et de toute doctrine qui ne sauve pas les hommes du péché et ne les prépare pas pour le ciel.

Et maintenant, que ceux qui m'écoutent fassent bien attention à ce que Dieu dit. Il déclare : « La grêle emportera le refuge de la fausseté, Et les eaux inonderont l'abri du mensonge » (Ésaïe 28,17). Sans aucun doute, cette grêle est le symbole du mécontentement de Dieu. Il est juste que Dieu soit mécontent de ces refuges du mensonge. Il aime trop la vérité pour avoir la moindre sympathie pour le mensonge. Il aime trop profondément les âmes des hommes pour supporter si peu que ce soit des choses aussi destructrices. C'est pourquoi il a en horreur tous ces refuges du mensonge, et il a déclaré solennellement que la grêle les emportera tous.

Les eaux, déclare-t-il, inonderont les cachettes. Tout ce à quoi l'on a recours et qui laisse l'âme dans le péché est une cachette. Toute religion de façade en est une, et ne vaut pas mieux. Prendre simplement l'air

dévot et pieux, comme si l'on pouvait faire croire à Dieu qu'on est sincère et qu'il ne pouvait pas voir à travers tout cela : voilà vraiment une cachette bien fragile. Il en va de même de tout formalisme religieux : accomplir les gestes du culte, faire partie de l'Église, être baptisé ; à quoi tout cela sert-il, si la piété n'est pas pleine de vie, et si cette vie n'est pas l'âme d'une vraie sainteté ?

Beaucoup de gens se cachent dans l'Église. Judas Iscariot s'y était glissé pour se cacher. Un pasteur de l'Église réformée hollandaise m'a raconté un jour un cas qui illustre bien cela. Un homme qui avait été confirmé dans cette Église était en mer pendant une terrible tempête. C'était un moment d'extrême frayeur, et beaucoup avaient très peur de la mort, sans parler de ce qui les attendait de terrible au-delà. Quand on lui demanda : « Comment se fait-il que vous soyez si calme ? », il répondit : « Qu'est-ce que j'ai à craindre ? Je suis membre de l'Église hollandaise du Sud ! »

Beaucoup se cachent derrière des confessions de foi conformes à la saine doctrine. Ils ne sont pas unitariens ; ils ne sont pas mormons ; ils ne sont pas universalistes ; ils sont de saine doctrine ! Des opinions religieuses auxquelles on tient si fermement doivent bien, pensent-ils, assurer leur sécurité.

D'autres se cachent derrière l'excuse d'une nature pécheresse. Par nature, disent-ils, ils sont incapables de faire quoi que ce soit. Ils ont trouvé là une retraite sûre. Ils veulent bien faire tout leur devoir ; mais cette nature pécheresse est entièrement contre eux, et que peuvent-ils faire ? C'est un refuge du mensonge.

Certains se mettent à l'abri derrière les chrétiens de nom. Je crains qu'il y en ait beaucoup comme cela ici, parmi nous. Hélas, votre cachette vous lâchera au jour de l'épreuve ! Quand la grêle viendra, que l'orage montera, effrayant, et que le tonnerre terrible éclatera avec un fracas épouvantable, vous essaierez en vain de retrouver votre chrétien de nom pour vous cacher sous son aile ! Où est-il maintenant ? Supposons qu'il

soit aussi mauvais que vous le dites : dans quelle mesure peut-il vous aider dans cet orage qui dévore tout ? S'il n'est pas aussi bon qu'il le devrait, vous devriez être meilleur que lui, et non pas essayer de vous cacher derrière ses défauts.

Remarques.

Les pécheurs savent que ces choses sont des refuges du mensonge, parce qu'elles ne sauvent pas les hommes de leurs péchés. Ils doivent forcément le voir et savoir que c'est la vérité.

S'ils ont recours à ces refuges, ce n'est pas parce qu'ils les croient tout à fait vrais, mais pour avoir une excuse pour remettre à plus tard. Quelle misérable échappatoire ! Ils ne sont pas honnêtes ; ils ne doivent donc pas trouver étrange d'être trompés.

Ils reconnaissent que, si l'on vit comme Christ, tout ira bien ; et ils savent que rien de moins ne suffira à les mettre en sécurité.

Bien sûr, chercher un refuge du mensonge, c'est pousser Dieu à vous détruire. Comment pourrait-il en être autrement ?

Souvenez-vous du critère, ce seul principe clair et simple : *ce qui sauve du péché, et cela seulement, est vrai ; tout le reste est faux et mène à la ruine*. Vous avez tous une certaine espérance d'un avenir heureux ; quelle est cette espérance ? Bonne ou mauvaise ? Est-elle vraie et sûre, ou est-ce un refuge du mensonge ?

Votre espérance vous sanctifie-t-elle ? Vous rend-elle humble, saint, fidèle dans la prière ? Votre foi purifie-t-elle votre cœur ? Portez-vous les fruits de l'Esprit : « l'amour, la joie, la paix, la patience » (Galates 5,22) ? Vivez-vous chaque jour en communion avec Dieu ? Êtes-vous si uni à lui que vous pouvez dire : « Oui, notre communion est avec le Père » (1 Jean 1,3) ? Si c'est le cas, ce sera vraiment une cachette : non pas une cachette que la grêle emportera, mais une cachette qui sauvera l'âme.

Avez-vous la vie de Dieu dans votre âme ? Remplit-elle votre cœur, et se répand-elle dans tous les recoins de votre âme ? Ne vous laissez satisfaire par rien de moins que cela.

Écoutez les catholiques parler de la Vierge, des sacrements et de l'absolution : à quoi servent toutes ces choses, et mille autres du même genre, si elles ne sauvent pas du péché ? À quoi bon courir après des choses qui ne sauvent pas ?

Mais vous dites : « J'aime croire que tous seront sauvés ; cela me rend si heureux. » Mais cela vous rend-il saint ? Cela renouvelle-t-il votre cœur ? C'est le seul critère sûr.

Mais vous dites : « Je ne crois pas comme vous. » Je réponds : voici de grands faits. Vous êtes dans le péché. Votre doctrine vous sauve-t-elle de votre péché ? Si oui, tant mieux ; sinon, cela ne va pas. Le fait de croire que les choses sont d'une façon ou d'une autre les rendra-t-il ainsi ? Croire un mensonge en fait-il la vérité ? Si vous croyiez pouvoir marcher sur l'eau, ou que l'eau ne peut pas vous noyer, et que vous sautiez par-dessus bord, votre croyance vous sauverait-elle ?

Pécheur mourant, tous ces refuges du mensonge vous tromperont et vous perdront à coup sûr. Il est temps de vous lever et de dire : il me faut la religion de Jésus. Si je ne l'ai pas, je ne peux pas aller là où est Jésus. Avec un mensonge dans ma main droite, qu'ai-je à espérer ? J'espère qu'aucun de vous n'en est arrivé à l'état désespéré que décrit le prophète : « Son cœur abusé l'égare, Et il ne sauvera point son âme, et ne dira point : N'est-ce pas du mensonge que j'ai dans ma main ? » (Ésaïe 44,20).

Ô pécheur, il existe pour vous un Refuge qui n'est pas fait de mensonges. Il existe pour vous une Cachette qu'aucune eau ne peut atteindre pour l'engloutir. Elle se trouve bien au-dessus de leur cours. Oh, réfugiez-vous en Christ ! Loin de vous ces refuges du mensonge ! Criez : « Donnez-moi Christ, et personne d'autre ! Christ, et lui seul ! Car qu'ai-je à faire avec des mensonges et des illusions ? » Vous avez besoin d'entrer dans une

communion si étroite avec Christ que sa puissance, sa présence et sa plénitude coulent à travers votre cœur, pleinement et librement, et deviennent en vous « une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4,14).

Sermon 8

Un cœur décidé à faire le mal

« Parce qu'une sentence contre les mauvaises actions ne s'exécute pas promptement, le cœur des fils de l'homme se remplit en eux du désir de faire le mal » (Ecclésiaste 8,11)

Ce texte suppose clairement que la vie présente n'est pas le moment des récompenses et des punitions, où les hommes seraient traités selon leur caractère et leur conduite. Il ne l'affirme pas en toutes lettres, mais il le suppose, comme la Bible le fait d'ailleurs partout. Tout le monde sait que nous ne vivons pas dans un temps où récompenses et punitions sont données sur-le-champ ; l'expérience et l'observation de chacun le confirment avec une force qui ne laisse aucun doute. Il est donc tout à fait normal que la Bible le suppose comme une vérité connue. Quiconque lit sa Bible voit bien qu'elle tient pour vraies beaucoup de choses, et que ce sont justement celles que chacun sait être vraies, et dont personne ne pourrait être plus sûr même si Dieu les avait affirmées à chaque page. Pour cette vérité-ci, chacun sait qu'il n'est pas lui-même puni dans cette vie comme il l'a mérité. Et chacun voit la même chose chez ses voisins. Le psalmiste était si stupéfait de l'injustice évidente des choses de ce monde, quand il comparait le sort des justes à celui des méchants, qu'il en a été profondément ébranlé. Ce trouble a duré, dit-il, « jusqu'à ce que j'eusse pénétré dans les sanctuaires de Dieu, et que j'eusse pris garde au sort final des méchants » (Psaume 73,17).

Ce passage suppose aussi que tous les hommes ont, par nature, le même cœur. Il affirme d'eux tous un même fait général, et suppose ainsi qu'ils ont tous le même caractère : « le cœur des fils de l'homme est pleinement décidé en eux à faire le mal ». Il en est de même ailleurs : Dieu vit que « toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers

le mal » (Genèse 6,5). C'est ainsi que Dieu parle habituellement des pécheurs dans sa Parole. Il suppose toujours que, par nature, ils ont tous les mêmes dispositions.

Le texte montre aussi quelle est l'orientation morale du cœur du pécheur : il est « pleinement décidé à faire le mal ». Mais il faut nous arrêter ici un instant pour nous demander ce que veut dire, dans notre passage, le mot « cœur ».

Il est évident que la Bible emploie ce mot avec différentes nuances de sens. Parfois il désigne la conscience, comme dans ce passage qui affirme : « si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur » (1 Jean 3,20), et l'on peut donc s'attendre à ce qu'il nous condamne d'autant plus. Parfois le mot désigne l'intelligence. Mais ici, de toute évidence, il désigne la volonté, car c'est la seule faculté de l'esprit dont on puisse dire qu'elle est décidée, fixée, tendue et résolue vers une certaine ligne de conduite choisie librement. La volonté est la faculté qui se fixe sur une direction choisie ; dans notre texte, le mot « cœur » doit donc désigner la volonté, sinon on ne peut donner au passage aucun sens compréhensible.

Mais dans quelle direction, et vers quel but, la volonté des méchants est-elle pleinement fixée ? Réponse : vers le mal. C'est ce que la Parole de Dieu affirme solennellement.

Mais disons-le pour bien nous faire comprendre : cela ne veut pas dire que les hommes font le mal pour le mal lui-même ; cela ne veut pas dire que pécher, en tant que désobéissance à Dieu, soit leur but direct. Non : l'ivrogne ne boit pas parce que c'est mal de boire ; il boit bien que ce soit mal. Il boit pour le plaisir immédiat que la boisson lui promet, et non pour le plaisir de pécher. C'est pareil pour celui qui ment. Son but n'est pas de violer la loi de Dieu, mais de tirer quelque avantage de son mensonge ; et pourtant il ment malgré l'interdiction de Dieu.

Son cœur peut finir par être pleinement décidé à mentir chaque fois que cela l'arrange, pour l'avantage qu'il espère en tirer ; et c'est en vain que

Dieu s'efforce, par des interdictions et des punitions terribles, de le détourner de ce chemin. C'est pareil pour le vol, l'adultère et les autres péchés. Il ne faut pas croire que les hommes s'attachent à ces péchés par amour de la méchanceté pure ; ils font le mal pour l'avantage qu'ils espèrent en retirer. L'homme qui vit dans la débauche serait peut-être content que ce ne soit pas mal de satisfaire sa passion ; mais, même si c'est mal, il est décidé à le faire. Adam et Ève ont mangé le fruit défendu ; pourquoi ? Parce qu'ils voyaient qu'il était beau, et qu'on leur avait dit qu'il les rendrait sages ; c'est donc pour l'avantage qu'ils espéraient en tirer, et malgré l'interdiction de Dieu, qu'ils en ont pris et mangé. Je sais qu'on dit parfois que les pécheurs aiment le péché pour lui-même, par pur amour du péché en tant que péché, simplement parce que c'est une désobéissance à Dieu, avec un goût naturel pour lui, comme les loups aiment la viande ; mais ce n'est pas vrai, en tout cas pas dans bien des cas. La simple vérité, c'est que les hommes ne s'attachent pas au péché pour lui-même : ils sont décidés à pécher pour l'avantage qu'ils espèrent en tirer.

Remarquez bien maintenant l'expression : un cœur « pleinement décidé à faire le mal ». Tel homme est avare : il a mis tout son cœur à devenir riche, honnêtement s'il le peut, mais riche de toute façon ; à gagner de l'argent par des moyens honnêtes si possible, mais à le gagner à coup sûr. Tel autre est ambitieux. L'amour de la réputation remplit et enflamme son âme ; c'est pourquoi il devient peut-être très poli et très aimable dans ses manières, parfois même très religieux, si la religion est bien vue ; mais il est entièrement égoïste, et il ne l'est pas moins parce qu'il est si religieux.

L'égoïsme prend mille formes et mille visages ; mais toutes, sans exception, sont des péchés, car l'esprit tout entier devrait se donner au service de Dieu et à l'accomplissement de chaque devoir que la raison lui fait connaître. Qu'a fait Ève ? Elle s'est livrée à son envie de savoir, et au plaisir de se faire plaisir. Elle a accepté de croire l'esprit menteur qui lui disait que cet arbre était « précieux pour ouvrir l'intelligence » (Genèse

3,6). Elle s'est dit que cela devait être très important. L'arbre semblait aussi bon à manger, et son appétit s'est fortement éveillé ; plus elle le regardait, plus son envie grandissait. Et maintenant, que devait-elle faire ? Dieu lui avait défendu d'y toucher : allait-elle obéir à Dieu, ou à son appétit enflammé ? Malgré l'ordre de Dieu, elle en a mangé. Était-ce un péché ? Beaucoup penseraient que c'était un tout petit péché ; mais c'était une vraie révolte contre Dieu, et il ne pouvait pas faire autrement que de la frapper de sa terrible désapprobation !

Ainsi, partout, céder aux exigences de l'appétit et de la passion contre les droits de Dieu est un péché grave. Tous les hommes ont le devoir de craindre Dieu et de lui obéir, quels que soient le renoncement et le sacrifice que cela leur coûte.

J'ai dit que l'égoïsme prend souvent une forme religieuse. Au début, l'esprit peut être fortement touché par certaines des grandes vérités bouleversantes de l'Évangile ; mais bientôt il en vient à tout voir de façon entièrement égoïste : il ne cherche plus qu'à échapper à la punition, et il fait de la religion une affaire de profit. C'est étonnant de voir combien, dans ces cas-là, l'esprit se trompe complètement sur le but de l'Évangile, et perd entièrement de vue cette grande vérité : l'Évangile veut arracher l'égoïsme de l'homme et tourner son cœur vers l'amour désintéressé. En commettant cette erreur de fond, il voit tout l'Évangile comme un système d'indulgences au service de ses propres plaisirs. On le voit bien dans la façon dont certains comprennent la justice de Christ portée à notre compte : ils s'imaginent qu'elle leur est comptée pendant qu'ils vivent dans le péché. Autrement dit, ils pensent échapper entièrement à la punition prévue pour ceux qui violent la loi, et recevoir même les honneurs et les récompenses d'une obéissance complète, tout en gardant tous les plaisirs d'une vie de péché. C'est horrible ! Les indulgences de l'Église de Rome ont-elles jamais été pires que cela ?

Examinez à fond un tel cas, et vous verrez que l'égoïsme est à la base de toute la religion qu'il contient. Cet homme était attaché au monde avant,

et il est pieux maintenant ; mais il est pieux pour la même raison qu'il était attaché au monde. Le même cœur égoïste sert de fondement à l'une et à l'autre manière de vivre. Il poursuit les mêmes buts, dans le même esprit ; son caractère moral reste inchangé. Il prie, peut-être ; mais si c'est le cas, il demande à Dieu de faire de grandes choses pour lui, pour servir ses propres buts égoïstes. Il n'a pas la moindre idée de se remettre entre les mains de Dieu pour servir ce qui compte pour Dieu, au point d'être désormais en parfait accord de cœur avec lui, de ne désirer et de ne chercher que ce qui compte pour Dieu, et de n'avoir absolument aucun autre intérêt à servir que ceux de Dieu.

Pour illustrer ce point, supposons qu'un père dise à ses enfants : « Je vous donnerai mes biens si vous travaillez avec moi et si vous faites vraiment de mes intérêts les vôtres ; si vous ne voulez pas le faire, je vous déshériterai. » Certains enfants peuvent voir cette offre de façon parfaitement égoïste et se dire : « Je vais en faire juste assez pour mon père, pour avoir son argent ; je vais lui faire croire que je me dévoue entièrement à ses intérêts, et j'en ferai juste assez pour être sûr d'avoir la récompense promise ; mais pourquoi en ferais-je davantage ? »

Ou prenons le cas d'un gouvernement humain qui offre des récompenses à ceux qui ont enfreint la loi, à condition qu'ils reviennent à l'obéissance. Le vrai sens de cette offre va jusqu'à leur demander de se donner sincèrement, de tout leur cœur, au plus grand bien du gouvernement. Mais ils peuvent voir les choses de façon entièrement égoïste, et décider d'accepter la proposition juste assez pour obtenir les récompenses, et uniquement pour les récompenses. Celui qui gouverne veut et attend qu'ils soient vraiment de cœur avec lui, qu'ils lui veuillent sincèrement du bien ; si c'était le cas, il aimerait les récompenser très largement ; mais comment pourrait-il être satisfait d'eux s'ils sont entièrement égoïstes ?

Or un homme peut être aussi égoïste quand il prie que quand il vole, et même bien plus coupable ; car il peut se moquer de Dieu plus gravement encore, et essayer, avec encore moins de respect, d'acheter le Tout-

Puissant pour qu'il serve ses propres buts égoïstes. Comme s'il s'imaginait pouvoir faire de Celui qui sonde les cœurs son propre instrument ! Il peut avoir l'insolence d'essayer de l'amener à faire son jeu, et ainsi le provoquer très gravement en face.

Mais le texte affirme que « le cœur des hommes est pleinement décidé en eux à faire le mal ». Certains d'entre vous pensent peut-être autrement ; vous ne croyez pas à une telle corruption du cœur. « Oh, dit cette mère attendrie, je pense que ma fille est favorable à la religion. » « Pensez-vous qu'elle soit convertie ? » « Oh non, pas convertie, mais je pense qu'elle est bien disposée ; elle voit la religion d'un bon œil. » « Répond-elle à ce que Dieu lui demande, comme une amie de son gouvernement et de son honneur ? » « Ça, je ne peux pas le dire. » Demandez-lui de se repentir, et que dit-elle ? Elle vous dira qu'elle ne peut pas.

Comme c'est frappant : vous pouvez parcourir tous les milieux de la société, vous rencontrerez presque partout cette même attitude. Le pécheur dit : « Je ne peux pas me repentir, je ne peux pas croire. » Qu'est-ce qui ne va pas ? Où est le problème ? Allez voir cette jeune fille qu'on croit si favorable à la religion : elle est si aimable et si douce qu'elle ne supporte pas de voir quelqu'un souffrir ; mais attention : présentez-lui ce que Dieu lui demande, et que dit-elle ? « Je ne peux pas ; non, je ne peux obéir à Dieu sur aucune de ses exigences. Je ne peux pas me repentir de mon péché », dit-elle. Mais qu'est-ce donc que se repentir, pour que cette aimable jeune femme, si favorable à la religion par ailleurs, en soit incapable ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Dieu est-il si déraisonnable dans ses exigences qu'il vous impose des choses absolument impossibles à faire ? Ou bien vous souciez-vous si peu de ce qu'il ressent, et si peu de la vérité, que, pour vous justifier vous-même, vous êtes prête à l'accuser de la plus criante injustice, en laissant entendre, faussement, que tous les torts sont de son côté et aucun du vôtre ? Est-ce là un trait de caractère bien aimable chez vous ? Est-ce là une de vos preuves que le cœur humain n'est pas pleinement décidé à faire le mal ?

Vous ne pouvez pas vous repentir et aimer Dieu ! Vous trouvez tout à fait impossible de vous décider à servir Dieu et à lui plaire !

Qu'est-ce qui ne va pas ? Ne voyez-vous pas assez de raisons de donner votre cœur à Dieu ? Pas de raisons ? Le ciel, la terre et l'enfer peuvent tous s'unir pour déverser sur vous leurs raisons de craindre et d'aimer Dieu, et pourtant vous ne pouvez pas ! Pourquoi ? Parce que votre cœur est pleinement décidé, au-dedans de vous, à faire le mal plutôt que le bien. Vous êtes entièrement voué à vous faire plaisir à vous-même. Jésus peut vous supplier, vos amis peuvent vous supplier ; le ciel et l'enfer peuvent unir leurs voix pour vous supplier ; toutes les raisons qui peuvent toucher le cœur, venant de la raison, de la conscience, de l'espérance et de la crainte, des anges et des démons, de Dieu et des hommes, peuvent défiler longuement devant votre esprit comme une armée étincelante ; mais hélas ! votre cœur est si pleinement décidé à faire le mal qu'aucune raison de changer ne peut vous ébranler. Qu'est-ce que ce « je ne peux pas » ? Ni plus ni moins qu'un immense « je ne veux pas » !

Cette aimable jeune femme soutient qu'elle n'est pas bien corrompue. Oh non, pas elle. Elle ne volerait pas ! C'est vrai, son égoïsme prend une forme très tendre et très délicate. Elle a une sensibilité débordante ; elle ne supporte pas de voir un chaton en détresse ; mais que lui importent les droits de Dieu ? Que lui importent les droits de Jésus-Christ ? Que lui importe ce que Dieu ressent ? Que lui importent les sentiments et la compassion du Fils de Dieu crucifié ? Rien du tout. Alors, que vaut toute sa tendre sensibilité ? Les colombes et les chatons en ont encore plus qu'elle. Elle a sans doute beaucoup d'attachements tendres, mais ils sont tous sous la coupe d'un cœur parfaitement égoïste.

Notre mère Ève, elle aussi, était très aimable. En fait, elle était vraiment pieuse avant de pécher, et Adam pensait sans doute qu'on pouvait lui faire confiance en toutes circonstances ; mais voyez quelle terrible chute !

Ses filles font de même. En livrant leur cœur à un égoïsme raffiné, elles repoussent les droits les plus justes de Dieu, et les voilà tombées !

Parcourez ainsi tous les milieux de la société, et vous verrez la même chose. Allez sur le navire des pirates : le capitaine est armé jusqu'aux dents et a le feu de l'enfer dans les yeux ; demandez-lui d'accepter le Sauveur qu'on lui offre et de se repentir de ses péchés, et il vous fera exactement la même réponse que cette aimable jeune fille : il ne peut pas se repentir. Son cœur, à lui aussi, est si pleinement décidé à faire le mal qu'il n'arrive pas à se décider à quitter ses péchés pour se tourner vers Dieu.

Oh, cet horrible engagement du cœur à faire le mal ! C'est la seule raison pour laquelle le Saint-Esprit est nécessaire pour changer le cœur du pécheur. Sans cela, vous n'auriez pas plus besoin du Saint-Esprit qu'un ange de lumière. Oh, comme le cœur du pécheur est terriblement dressé contre Dieu ! Juste au moment où les droits de Dieu entrent en jeu, il semble avoir une force presque toute-puissante pour s'opposer et résister ! Les raisons que donne la vérité peuvent déferler comme des vagues hautes comme des montagnes et venir frapper son cœur de fer : voyez comme il se raidit de toutes ses forces pour tenir tête à Dieu ! À quoi ne résisterait-il pas plutôt que de soumettre sa volonté à Dieu !

Ce texte contient aussi autre chose, qui apparaît en passant, supposé mais pas affirmé : c'est que les pécheurs sont déjà sous le coup d'une sentence. Le texte dit : « Parce qu'une sentence contre les mauvaises actions ne s'exécute pas promptement », ce qui suppose que la sentence est déjà prononcée et n'attend plus que le moment fixé pour être exécutée. Vous qui avez assisté à des procès, vous savez qu'après le jugement et la déclaration de culpabilité vient la sentence. Le coupable prend place sur le banc des accusés. Le juge se lève ; tout est silencieux comme la mort ; il reprend l'affaire, et arrive bientôt à la conclusion solennelle : « Ce tribunal vous a reconnu coupable du crime dont vous

êtes accusé, et vous allez maintenant entendre votre sentence. » Puis la sentence est prononcée.

Après ce moment solennel, l'exécution est généralement remise à plus tard, pour une durée plus ou moins longue selon les circonstances. Le but peut être de donner au condamné l'occasion d'obtenir une grâce, ou, s'il n'y a aucun espoir de ce côté-là, de lui laisser au moins quelques jours ou quelques semaines pour réfléchir sérieusement et faire la paix de son âme avec Dieu. Voilà pourquoi l'exécution est d'habitude retardée. Mais une fois la sentence prononcée, l'affaire est entièrement tranchée. Aucun nouveau doute sur sa culpabilité ne peut plus venir changer quoi que ce soit ; le seul espoir qui reste, c'est la possibilité d'une grâce. La terrible sentence scelle son sort, à moins qu'il ne soit possible d'obtenir sa grâce. Cette sentence, comme elle s'enfonce dans le cœur du coupable ! « Vous allez maintenant, dit le juge, être reconduit à l'endroit d'où vous venez, pour y être gardé enchaîné, sous étroite surveillance, jusqu'au jour fixé ; puis vous serez sorti de votre prison entre dix heures et midi, selon le cas, et pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et que Dieu ait pitié de votre âme ! » La sentence est maintenant prononcée ; le tribunal a fait son travail ; il ne reste plus au shérif qu'à faire le sien, en exécutant ce que la justice a décidé, et la terrible scène se termine.

C'est ainsi que la Bible présente la situation du pécheur. Il est sous le coup d'une sentence, mais sa sentence n'est pas exécutée tout de suite. Un sursis lui est accordé. Le gouvernement de Dieu n'a besoin ni de tribunal ni de jury ; la loi elle-même dit : « L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra » (Ézéchiel 18,4) ; et encore : « Maudit est quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, et ne le met pas en pratique » (Galates 3,10). Ainsi, l'ordre même de la loi contient la sentence de la loi contre chaque pécheur : une sentence à laquelle on ne peut pas échapper, et dont rien ne peut dispenser, sauf une grâce. Quelle situation pour le pécheur !

Mais considérez maintenant un autre fait étrange. Parce que la sentence n'est pas exécutée tout de suite ; parce que l'exécution est un peu retardée ; parce que la miséricorde obtient pour le coupable condamné un sursis de quelques jours, afin que la punition ne suive pas le crime de trop près, à cause de cela, « le cœur des fils de l'homme est pleinement décidé en eux à faire le mal ». Comme c'est stupéfiant ! Quelle façon de déformer et de détourner l'intention pleine de grâce du Roi, qui accorde un petit sursis au lieu d'une exécution immédiate !

Voyons ce que cela donnerait dans le cas d'un ami ou d'un voisin. Il a commis un crime terrible ; il est arrêté, jugé, déclaré coupable, condamné, remis au shérif en attendant le jour et l'heure de son exécution. Le juge lui dit : « Je retarde l'exécution pour que vous ayez l'occasion d'obtenir une grâce du gouverneur. Je vous assure que le gouverneur est un homme plein de compassion ; il aime accorder des grâces ; il en a déjà accordé des milliers ; si vous renoncez à votre esprit de révolte, il vous pardonnera tout, de grand cœur. Je vous en supplie donc, n'essayez surtout pas de vous justifier ; ne pensez pas échapper à la mort autrement qu'en vous en remettant à sa miséricorde ; ne vous imaginez pas qu'il puisse y avoir un autre refuge. »

Supposons maintenant que cet homme se mette à dire : « Je n'ai rien fait, absolument rien. Je suis simplement un martyr de la vérité et de la justice ! En tout cas, je n'ai rien fait de bien grave, rien qu'un gouvernement devrait relever. Je ne crois pas que je serai condamné (cet homme est déjà condamné !). Je vivrai aussi longtemps que le meilleur d'entre vous. » Il se met donc à chercher des excuses. Il s'y prend comme s'il préparait son procès, et comme s'il s'attendait à prouver son innocence devant le tribunal. Pire encore, il se met peut-être à combattre et à maudire le gouvernement, à insulter ses lois et ses agents, ne trouvant rien d'assez mauvais à dire contre eux, se laissant aller à l'opposition la plus scandaleuse, injuriant ceux-là mêmes dont la miséricorde a épargné sa vie, qu'il avait pourtant perdue ! Comme tout le monde serait choqué de voir un cas pareil : un homme qui foulerait aux

pieds toute décence au point de se mettre à injurier le gouvernement dont il vient de violer les lois justes, et dont il a ensuite abusé de la clémence de la façon la plus scandaleuse ! Et pourtant, ce texte affirme que c'est exactement le cas du pécheur, et tout ce qu'on observe le confirme. Vous l'avez vu se jouer des milliers de fois ; vous pouvez regarder en arrière et le voir dans votre propre vie. Vous savez que tout cela est vrai, terriblement, effroyablement vrai.

Si, cette nuit, il vous était révélé d'une manière frappante et terrible que votre âme est condamnée, vous seriez foudroyé. Vous ne croyez pas la simple déclaration de l'Éternel telle qu'elle est écrite dans les pages de la Bible. Vous vous dites sans cesse : « Je ne serai pas condamné à la fin ; je vais continuer à prendre le risque. J'oserai encore mettre sa patience à l'épreuve. Je ne crois pas du tout qu'il m'enverra en enfer. En tout cas, je vais tenter ma chance encore un moment, et je ferai demi-tour plus tard, si je vois que c'est vraiment préférable ; mais pour l'instant, pourquoi aurais-je peur de m'engager de tout mon cœur sur le chemin que Dieu a défendu ? »

Où trouverez-vous quelque chose de comparable à une telle méchanceté ? Pensez seulement à cet endurcissement moral qui peut abuser des plus riches bontés de Dieu, qui peut dire froidement : « Dieu est si bon que je vais abuser de lui tant que je pourrai ; Dieu m'aime tant que je vais continuer, sans crainte, à l'insulter, et à détourner sa patience pour m'endurcir le plus possible dans le péché et la révolte. »

Que chaque pécheur le remarque : le jour de l'exécution est réellement fixé ; Dieu ne le laissera pas passer. Quand il arrivera, il n'y aura plus aucun délai. Si Dieu attend, ce n'est pas parce qu'il doute de la justice de la sentence, ni parce que son cœur hésite devant sa terrible exécution ; c'est seulement pour employer des moyens auprès de vous et voir s'il ne peut pas vous persuader d'accepter sa miséricorde. C'est tout ; c'est la seule raison pour laquelle le jugement tarde depuis si longtemps et pour laquelle l'épée de la justice ne vous a pas abattu depuis longtemps.

Voici un autre fait curieux. Non seulement Dieu a retardé l'exécution, mais il a prévu, à un prix immense, un moyen de faire grâce sans danger. Vous le savez, faire grâce est par nature une chose dangereuse : on risque tellement d'affaiblir la force de la loi, et d'encourager les hommes à la fouler aux pieds dans l'espoir de rester impunis. Mais Dieu a donné un témoignage glorieux en faveur de la loi, qui montre qu'il a à cœur de la maintenir à n'importe quel prix. Il ne pouvait pas pardonner le péché avant que sa loi, blessée et insultée, soit honorée devant tout l'univers. Ayant fait tout cela par le sacrifice de son propre Fils au Calvaire, il peut pardonner sans craindre les conséquences, à la seule condition que chaque candidat au pardon commence par se repentir.

Maintenant donc, le cœur miséricordieux de Dieu est grand ouvert, et aucune crainte des mauvaises conséquences d'un pardon gratuit ne vient gêner l'exercice de sa miséricorde. Avant le sacrifice de Christ, la Justice se tenait là, l'épée levée, réclamant vengeance contre les coupables ; mais par le sang versé à notre place, Dieu a sauvé sa loi du danger : il l'a relevée de sous le pied impie de celui qui la violait, il l'a placée bien haut, en sûreté et dans la gloire ; et maintenant, il ouvre toute grande la porte bénie de la miséricorde. Maintenant, il vient en la personne de son Esprit et vous invite à entrer. Il vient jusqu'à votre cœur, jusque dans votre chambre, pécheur, pour vous offrir le pardon le plus gratuit qui soit pour tous vos péchés. Entendez-vous ce léger coup frappé à votre porte ? « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apocalypse 3,20). Regardez ces mains. N'ont-elles pas été percées ? Connaissez-vous ces mains ? Savez-vous où elles sont allées pour être clouées de part en part ? Voyez ces cheveux mouillés de rosée. Ah, combien de temps sont-ils restés dehors, à attendre que la porte s'ouvre ! Qui est-ce qui vient ? Est-ce le shérif de la justice ? Est-il venu avec ses hommes armés pour vous traîner à l'exécution ? Oh non, non ; c'est Quelqu'un qui vient avec la coupe de la miséricorde dans les mains ; il s'approche de la porte de votre prison, les yeux mouillés de larmes de

compassion, et, à travers les barreaux de votre grille, il tend cette coupe de miséricorde à vos lèvres desséchées. Voyez-vous ce visage, plus défiguré que celui d'aucun homme ? Et vous n'en êtes que plus décidé à faire le mal ? Ah, jeune homme ! Hélas, jeune femme ! Est-ce là l'état de votre cœur envers le Dieu de miséricorde ? Où trouver une faute comparable ? Peut-on en trouver une pareille ailleurs dans l'univers que dans ce monde devenu fou ?

Ce qui se passe sur la terre doit éveiller au ciel un intérêt extraordinaire. Les anges désirent plonger leurs regards dans ces choses. Oh, comme l'univers entier regarde avec une curiosité émerveillée ce que Christ a fait, et comment les pécheurs pour qui il a tout souffert et tout fait répondent à son amour étonnant ! Quand ils vous voient décider d'autant plus fermement de faire le mal, ils reculent, épouvantés devant une méchanceté sans pareille ! Que peut-on faire pour de tels pécheurs, sinon les abandonner à la folie qu'ils ont choisie et au sort qui l'accompagne ?

Dieu n'a pas d'autre choix. Si vous voulez abuser de lui, il doit appliquer sa loi et sa terrible sentence de mort éternelle. Supposons qu'il s'agisse d'un gouvernement humain et que des faits semblables se produisent : qui ne voit que ce gouvernement ferait aussi bien d'abdiquer tout de suite plutôt que de renoncer à punir ? C'est pareil pour Dieu. Même s'il ne prend aucun plaisir à la mort du pécheur, et même s'il ne vous fera jamais mourir parce que cela lui plairait, comment pourrait-il faire autrement qu'appliquer sa loi, s'il veut la maintenir ? Et comment pourrait-il se justifier s'il manquait à la maintenir ? Allez-vous lui tenir tête, en vous flattant qu'il n'exécutera pas sa terrible sentence contre vous ? Oh, pécheur, il est impossible que vous dépassiez le moment fixé sans que la sentence soit exécutée. Les lois humaines peuvent ne pas être appliquées ; les lois de Dieu, jamais ! Et qui donc a dit des pécheurs : « eux que menace depuis longtemps la condamnation, et dont la ruine ne sommeille point » (2 Pierre 2,3) ?

Remarques.

1. Permettez-moi de demander à ceux qui se disent chrétiens : pensez-vous croire ces vérités ? Supposons qu'il y ait ici, dans cette salle, un père et une mère, et que vous ayez un enfant dont vous savez et reconnaissez qu'il est condamné à mort. Vous ne savez pas si ce n'est pas aujourd'hui même, à cette heure même, qu'il doit être exécuté. Que ressentez-vous ? Le fait de savoir et de croire cela trouble-t-il votre repos ? Or, d'après ce que vous croyez, le cas de votre enfant est infiniment plus grave que cela.

Une mort éternelle en enfer, vous le savez, doit être bien plus terrible que n'importe quelle exécution publique sur la terre. Si votre propre fils devait être exécuté sur la terre, que ressentiriez-vous ? Vous dites croire qu'il est sous le coup d'une sentence bien plus terrible, celle de l'enfer : que ressentez-vous en réalité ?

Mais développons un peu ce cas. Imaginez ce père et cette mère âgés. Leur fils est parti en mer il y a des années. Depuis longtemps, ils ne l'ont pas vu et n'ont même pas eu de ses nouvelles. Que de fois leur esprit inquiet a pensé à lui ! Ils ne savent pas ce qu'il devient, mais ils craignent le pire. Ils avaient des raisons de savoir que ses principes n'étaient pas bien solides quand il a quitté la maison, et ils ont peur qu'il soit tombé dans des fréquentations de plus en plus mauvaises, au point d'être peut-être devenu un malfaiteur endurci. Pendant qu'ils parlent de tout cela, et qu'ils fouillent de temps en temps tous les journaux qu'ils peuvent trouver pour y découvrir, s'ils le peuvent, quelque indice sur ce qu'est devenu leur fils, soudain la sonnette de la porte retentit ; un messager entre et remet une lettre ; le vieux père la prend, brise le cachet, lit un mot et, tout à coup, s'effondre dans son fauteuil ; la lettre lui tombe des mains ; oh, il ne peut pas la lire ! La mère s'étonne, demande ce qui se passe ; elle se précipite et saisit la lettre tombée ; elle lit un mot et son cœur se brise de douleur. Qu'est-ce qui se passe ? Leur fils est condamné à mort, et il leur fait demander si son père et sa mère peuvent venir le voir avant qu'il meure. Au petit matin, ils sont partis. Les voisins, pleins

de compassion, se rassemblent autour d'eux ; tous sont tristes, car c'est une chose douloureuse et ils la ressentent vivement. Les parents se hâtent vers la prison et apprennent les détails de cette triste affaire. Ils voient tout de suite qu'il ne peut y avoir aucun espoir de libération, sauf par une grâce. Le gouverneur habite tout près ; ils courent chez lui ; mais, malheureusement pour eux, ils le trouvent sévère et inflexible. Le cœur battant, la poitrine écrasée par un poids douloureux, ils supplient et supplient encore, mais tout semble inutile. Il leur dit : « Votre fils a été si méchant et a commis de tels crimes qu'il doit être pendu. Le bien de la nation l'exige, et je ne peux pas laisser mes sentiments l'emporter sur mon sens de la justice et sur ma conviction de ce qu'exige le bien public. » Mais les parents, dans leur angoisse, ne peuvent pas lâcher prise. Oh, quel combat dans leur esprit ! Comme cette affaire leur brûle le cœur ! Enfin, la mère éclate : « Monsieur, êtes-vous père ? Avez-vous un fils ? » « Oui, un fils. » « Où est-il ? » « Parti en Californie. » « Depuis combien de temps n'avez-vous pas eu de ses nouvelles ? Et si lui aussi venait à tomber ! Et si vous ressentiez des douleurs comme les nôtres, et que vous deviez pleurer un fils tombé ! » Le gouverneur se découvre père. Toute la tendresse cachée d'un cœur de père se réveille en lui. Il appelle son secrétaire particulier et lui dit : « Préparez une lettre de grâce pour leur fils ! » Oh, quel flot d'émotion ils laissent alors déborder !

Tout cela est très naturel. Personne ne trouve cela étrange.

Mais, juste en face de cela, voyez le cas du pécheur condamné à un enfer éternel. Si les oreilles de votre esprit étaient ouvertes, vous entendriez rouler les roues du char : le grand Juge qui vient sur son char de tonnerre ; vous verriez l'épée de la Mort briller dans les airs, prête à abattre le pécheur endurci. Mais écoutez ce père, qui se dit chrétien, prier pour son fils impie. Il pense qu'il devrait prier pour lui une ou deux fois par jour ; alors il commence ; mais hélas, il a presque oublié son sujet. Il sait à peine pour quoi il prie, et il n'y pense guère. Dieu dit : « Priez pour votre fils qui va mourir ! Élevez vos cris pour lui pendant que la miséricorde attend encore et qu'on peut encore trouver le pardon. » Mais hélas ! où

sont les parents chrétiens qui prient comme on prie pour un fils condamné qui sera bientôt exécuté ? Ils disent qu'ils croient la Bible, mais la croient-ils vraiment ? Agissent-ils comme s'ils croyaient seulement la moitié de ses terribles vérités sur les pécheurs condamnés, prêts à descendre dans un enfer éternel ? Et pourtant, remarquez-le : dès qu'ils se réveillent spirituellement, comme ils ressentent les choses ! Et comme ils agissent !

Qu'est-ce qui ne va pas chez ce chrétien de nom qui n'a aucun esprit de prière et aucune puissance auprès de Dieu ? C'est un incroyant ! Comment ! Dieu dit que son fils est condamné à mort, que l'ange de la mort peut venir dans l'heure qui vient l'abattre dans sa culpabilité et son péché, et envoyer aussitôt son âme en enfer ; et le père ou la mère ne ressentent rien ! Ce sont des incroyants ; ils ne croient pas ce que Dieu a dit.

2. Faisons encore une autre supposition. Ces parents affligés sont allés chez le gouverneur ; ils ont déversé devant lui leur douleur et ont fini par arracher une grâce à ses mains sévères. Ils sortent de chez lui en courant vers la prison, si heureux qu'ils touchent à peine le sol ; en approchant, ils entendent des chants joyeux, et ils se disent : « Comme notre fils doit souffrir d'être au milieu de compagnons et de scènes si peu faits pour lui, si contraires à ce qu'il ressent ! » Ils rencontrent le shérif. « Qui est-ce, demandent-ils, qui peut chanter si joyeusement dans une prison ? » « C'est votre propre fils. Il ne s'imagine pas du tout qu'il sera exécuté ; il jure qu'il mettra le feu à la maison du gouverneur ; vraiment, il montre un esprit tout à fait résolu, comme si son cœur était pleinement décidé à faire le mal. » « Ah, disent-ils, c'est désolant ; mais nous pouvons dompter son cœur méchant et orgueilleux. Nous allons lui montrer la grâce et lui dire ce que ressent le gouverneur. Nous sommes sûrs que cela le fera plier. Il ne pourra pas résister à tant de bonté et de compassion. »

Ils arrivent à la porte ; on les laisse entrer, et ils lui montrent la grâce. Ils lui disent combien elle leur a coûté et combien le gouverneur est ému de

son cas. Il la saisit, la déchire en morceaux et la piétine ! « Oh, disent-ils, il doit avoir perdu la raison ! » Mais supposons que ce ne soit que la corruption de son cœur, et qu'ils finissent par le voir et par comprendre que c'est bien le cas. « Hélas, s'écrient-ils, c'est le pire de tout ! Quoi ! il ne veut pas être gracié, il ne veut pas être sauvé ! C'est pire que tout le reste. Eh bien, il nous faut rentrer dans notre maison désolée. Nous en avons fini avec notre fils ! Nous avons obtenu sa grâce avec nos larmes, mais il n'en veut pas. Il n'y a plus rien que nous puissions faire. »

Ils s'en vont tristement, sans même avoir le cœur de lui dire adieu. Ils rentrent chez eux doublement attristés : il mérite de mourir pour ses premiers crimes, et aussi pour un crime plus grand encore, celui d'avoir refusé la grâce qu'on lui offrait.

Le jour de l'exécution arrive ; le shérif est là pour faire son devoir ; il emmène le condamné de la prison au lieu de l'exécution ; la foule se presse autour et suit tristement. Soudain, un messager accourt et dit au condamné : « Vous avez déchiré une grâce, mais en voici encore une ; voulez-vous l'accepter ? » Avec un mépris orgueilleux, il repousse même cette dernière offre de grâce ! Et maintenant, de quel côté vont les sentiments de tout le pays ? Les gens disent-ils : « Comme c'est cruel de pendre un jeune homme, et pour un crime pareil, si peu de chose » ? Ah non, pas du tout. Ils voient bien qu'il faut une loi et une justice ; ils savent qu'une loi outragée à ce point doit pouvoir se faire respecter par l'exécution du coupable. Et maintenant, le shérif annonce : « Plus que quinze minutes à vivre » ; et même ces minutes-là, il les passe à insulter le gouverneur et à outrager la majesté de la loi.

L'heure terrible arrive, et sa dernière minute : la trappe s'ouvre ; il se débat une minute dans l'étreinte de la Mort, puis tout devient silencieux pour toujours ! Il est parti, et la Loi a été maintenue par la terrible exécution de sa sentence. Tout le monde sent que c'est juste. On ne peut absolument pas penser autrement. Même ses vieux parents n'ont pas un mot de plainte à prononcer. Ils approuvent ce qu'a fait le gouverneur ; ils

donnent raison à la sentence. Ils disent : « Nous pensions vraiment qu'il accepterait la grâce ; mais puisqu'il ne l'a pas voulue, qu'il soit maudit ! Nous aimons un bon gouvernement, nous aimons les bienfaits de la loi et de l'ordre dans la société plus que nous n'aimons le mal et le crime. Il était bien notre fils, mais il était aussi le fils du diable ! »

Mais assistons maintenant à l'exécution de quelques-uns des pécheurs de notre propre assemblée. On vous fait appeler pour être exécuté. Nous voyons le messager ; nous entendons lire la sentence ; nous voyons que votre heure fatale est arrivée. Allons-nous nous retourner pour maudire Dieu ? Non, non ! Nous ne ferons rien de tel. Quand la trappe s'ouvrira sous vous, que vous suffoquerez, suffoquerez et mourrez, et que votre âme coupable, frappée de terreur, descendra en hurlant le long des parois de l'abîme, irons-nous nous plaindre de Dieu et de sa justice ? Non ! Pourquoi pas ? Parce que vous auriez pu obtenir miséricorde, mais vous ne l'avez pas voulu. Parce que Dieu vous a attendu longtemps, mais que votre cœur n'en est devenu que plus décidé à faire le mal. L'univers regarde et voit les faits tels qu'ils sont ; et d'une seule voix, qui résonne sous l'immense voûte du ciel, tous s'écrient : « Tu es juste et droit dans toutes tes voies, Seigneur Dieu très saint ! »

Qui dit que c'est cruel ? Quoi ! L'univers va-t-il prendre les armes contre l'Éternel ? Non. Quand l'univers sera rassemblé autour du grand trône blanc, et que la terrible sentence sera prononcée : « Retirez-vous de moi, maudits » (Matthieu 25,41), ils s'en iront en foules compactes et immenses, comme si le vieil océan s'était mis à s'écouler ; ils descendront, descendront, ils s'enfonceront jusqu'au fond de leur sombre demeure ; mais les rachetés, d'un pas ferme et le cœur grave, proclameront : « La loi de Dieu est rétablie dans son droit ; la majesté outragée de la Loi et de la Miséricorde est maintenant honorée, et tout est bien ! »

Le ciel est grave, mais joyeux ; les rachetés sont graves, et pourtant ils ne peuvent que se réjouir en leur Père glorieux. Voyez ces foules immenses

monter vers le ciel. Elles regardent en arrière, vers les plaines de Sodome, et voient la fumée de son incendie monter comme la fumée d'une grande fournaise. Mais elles déclarent que c'est juste, et n'ont pas un mot de plainte à prononcer.

À vous, pécheur encore vivant, j'ai ceci à dire aujourd'hui : l'heure de votre exécution n'est pas encore arrivée. Une fois encore, la main qui saigne tend la coupe de la miséricorde à vos lèvres. Réfléchissez un instant : votre Sauveur vous offre maintenant sa miséricorde. Venez, oh venez maintenant, et acceptez-la.

Que direz-vous ? « Je vais continuer dans mes péchés » ? Alors, tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'amour de Dieu est ému pour vous jusqu'au plus profond de lui-même, et que Dieu a fait, pour vous sauver, tout ce qu'il pouvait sagement faire. Le peuple de Dieu s'est intéressé à vous avec une inquiétude profonde et angoissée, et il est prêt maintenant à s'écrier : « Comment pourrions-nous les abandonner ? » Mais que pouvons-nous faire de plus ? Que peut faire de plus Dieu lui-même ? La miséricorde vous a suivi le cœur en sang et les lèvres tremblantes. Jésus lui-même a dit : « Combien de fois j'ai voulu vous rassembler, ô Jérusalem, Jérusalem ! Combien de fois j'ai voulu vous sauver, mais vous ne l'avez pas voulu ! » Jésus va-t-il vous regarder, pleurer sur vous et dire : « Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux » (Luc 19,42) ? Oh, pécheur qui allez mourir, que direz-vous ? Votre réponse ne sera-t-elle pas : « C'en est assez ; j'ai repoussé la coupe du salut assez longtemps et assez méchamment ; vous n'avez pas besoin d'ajouter un mot. Oh, cette main qui saigne ! Ces yeux qui pleurent ! Est-il possible que j'aie résisté si longtemps à l'amour d'un Sauveur ? Je suis prêt maintenant à demander miséricorde ; et je me réjouis d'entendre que notre Dieu a un cœur de père. »

Il sait que vous avez péché gravement et lourdement, mais oh, il vous dit : « Ma compassion saigne et déborde pour vous depuis tant de jours. »

Voulez-vous accepter tout de suite les conditions de la miséricorde et venir à Jésus ? Que répondez-vous ?

Supposons qu'un ange descende, vêtu de robes si pures et si blanches ; il déroule ses papiers et présente une lettre de grâce à votre nom, scellée du sang même de Jésus. Il ouvre le livre sacré, lit précisément le passage qui révèle l'amour de Dieu, et vous demande si vous voulez le croire et l'accepter. Que ferez-vous ?

Et moi, que dirai-je à mon Seigneur et Maître ? Quand je viendrai lui rendre compte de cette affaire, devrai-je témoigner que vous n'avez pas voulu écouter ? Quand Christ s'approche si près de vous, et qu'il voudrait tant vous serrer contre son cœur plein de chaleur, que ferez-vous ? Allez-vous encore répéter ce choix fatal, repousser son amour et braver sa justice outragée ?

Sermon 9

La folie morale

« Aussi le cœur des fils de l'homme est-il plein de méchanceté, et la folie est dans leur cœur pendant leur vie » (Ecclésiaste 9,3)

La Bible attribue souvent à tous les hommes non convertis un seul et même cœur, une même disposition. Elle divise toujours notre race en deux groupes, et deux seulement : les croyants et les pécheurs. Les uns se sont détournés de leur péché et sont devenus de vrais amis de Dieu ; les autres restent ses ennemis, sans se convertir. Selon la Bible, le cœur de tous ceux qui ne sont pas nés de nouveau est donc le même dans son caractère général. Au temps de Noé, Dieu a déclaré « que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal » (Genèse 6,5). Remarquez-le : il parle des pensées de « leur cœur », comme s'ils n'avaient qu'un seul cœur pour tous, tous pareils dans leur caractère moral. De même, par la bouche de Paul, Dieu déclare : « l'affection de la chair est inimitié contre Dieu » (Romains 8,7) ; et il le dit non pas d'un homme ou de quelques hommes, mais de tous ceux qui vivent selon leur nature humaine. Dans notre texte aussi, la formule est parlante : « le cœur des fils de l'homme » est « plein de méchanceté », comme si les fils des hommes n'avaient qu'un seul cœur, commun à tous, et que ce cœur unique était « plein de méchanceté ». Vous remarquerez que cette affirmation ne vise pas un ou deux hommes, ni seulement certains hommes, mais « les fils de l'homme », comme s'il s'agissait de tous.

1. Mais que veut dire le texte quand il affirme que « la folie est dans leur cœur pendant leur vie » ?

Il ne s'agit pas ici de la folie de la colère, mais de la folie au sens de la maladie mentale. Il est vrai que l'on dit parfois des gens qu'ils sont fous

de colère ; mais ce n'est pas le sens de notre texte. La Bible, comme le langage de tous les jours, emploie ce mot « folie » pour parler de la perte de la raison. C'est ainsi que nous le comprenons ici.

Il y a deux sortes de folie : celle de la tête et celle du cœur. Dans la première, c'est l'intelligence qui est dérangée ; dans la seconde, c'est la volonté, ce qui en nous choisit librement. La folie de l'intelligence supprime la responsabilité morale. L'homme dont l'intelligence est malade n'est plus, pour un temps, un être libre et responsable ; sa responsabilité morale est suspendue, parce qu'il ne peut pas connaître son devoir, ni choisir en toute responsabilité de l'accomplir ou non. Il est vrai que, lorsqu'un homme se rend lui-même fou pour un moment, par exemple en s'enivrant, les tribunaux sont obligés de le tenir pour responsable des actes qu'il a commis dans cet état ; mais en réalité, la faute porte sur l'acte volontaire qui a provoqué cette folie. Un homme qui s'enivre en buvant, en toute connaissance de cause, ce qu'il sait être de l'alcool, doit être tenu pour responsable de ce qu'il fait pendant son ivresse. La raison en est qu'il peut prévoir le danger, et qu'il peut facilement l'éviter.

La règle générale est la suivante : tant que l'intelligence garde ses capacités habituelles, l'obligation morale reste entière.

La folie morale, au contraire, est une folie de la volonté. L'homme garde toute son intelligence, mais il met tout son cœur à faire le mal. Il refuse de céder à ce que sa conscience exige. Dans la pratique, il rejette les obligations de sa responsabilité morale. Il a tout ce qu'il faut pour être un être libre et responsable, mais il en abuse obstinément. Il a une raison qui lui dit ce qu'il doit faire, mais il refuse d'obéir à ce qu'elle lui dit.

Dans cette forme de folie, la raison reste intacte ; mais le cœur désobéit délibérément.

La folie dont parle le texte est morale : c'est celle du cœur. Par le cœur, il faut entendre ici la volonté, ce qui en nous décide. Alors que l'homme a

toute sa tête, il agit pourtant comme s'il l'avait perdue.

2. Il est important de montrer quelques-unes des manières dont cet état d'esprit se manifeste. Puisque la Bible affirme comme un fait que les pécheurs ont la folie au cœur, nous pouvons tout naturellement nous attendre à en voir quelques signes. On est souvent frappé de voir avec quelle exactitude la Bible fait le portrait du caractère humain, aussi fidèle qu'une photographie. L'a-t-elle fait sur ce point ? Voyons.

Qui sont ceux qui sont moralement fous ?

Ceux qui, sans avoir perdu la raison, *agissent* pourtant comme s'ils l'avaient perdue.

Par exemple, ceux qui ont perdu la raison prennent l'imaginaire pour la réalité, et la réalité pour de l'imaginaire. Ils agissent comme si la vérité n'était pas vraie, et comme si le mensonge était la vérité. Tout le monde sait que les fous suivent réellement les rêves délirants de leur imagination comme s'ils étaient la réalité la plus solide, et qu'on a toutes les peines du monde à leur faire sentir le poids de ce qui est vraiment réel.

De même, les hommes qui vivent dans leurs péchés traitent les réalités du monde spirituel comme si elles n'étaient pas réelles, et courent après les illusions les plus creuses de ce monde comme si elles étaient des réalités solides.

Ils agissent aussi comme si leur propre personne avait une importance suprême, et comme si tout le reste n'en avait pour ainsi dire aucune. Imaginez que vous voyiez un homme se comporter ainsi dans la vie de tous les jours. Il va partout, jour après jour, en se prenant pour le Dieu suprême, et il exige en pratique que tout le monde accorde la plus haute importance à ses droits à lui, et peu ou pas d'importance aux droits des autres. Si vous voyiez un homme dire cela et le mettre en pratique, ne le prendriez-vous pas soit pour un blasphémateur, soit pour un fou ?

Remarquez maintenant ce fait étonnant : les méchants parlent avec assez de bon sens pour montrer qu'ils savent très bien ce qu'il en est, et pourtant ils agissent comme si tout cela était vrai, comme s'ils pensaient que leur intérêt personnel compte plus que tout le reste de l'univers, et que les intérêts de Dieu, et même ses droits, ne sont rien en comparaison. En pratique, chaque pécheur agit ainsi.

C'est un élément essentiel de tout péché. Les égoïstes ne tiennent jamais compte des droits de quelqu'un d'autre, à moins que ces droits ne soient liés d'une manière ou d'une autre aux leurs.

Si les méchants croyaient vraiment que leurs droits et leurs intérêts sont ce qu'il y a de plus important dans l'univers, cela prouverait qu'ils ont perdu la raison, et nous nous dépêcherions de les enfermer dans l'asile de fous le plus proche ; mais quand ils montrent qu'ils savent très bien ce qu'il en est, et que pourtant ils agissent selon cette idée sans fondement, contre ce qu'ils savent, nous disons avec la Bible : « la folie est dans leur cœur pendant leur vie » (Ecclésiaste 9,3).

Voyez encore cette folie dans la manière dont le pécheur compare le temps présent et l'éternité. Toute sa vie proclame qu'à ses yeux, il est bien plus important de s'assurer les biens de cette vie que ceux de l'éternité. Pourtant, si un homme raisonnait ainsi, s'il cherchait à le prouver et l'affirmait sérieusement, vous sauriez qu'il est fou, et vous l'aideriez à entrer à l'asile. Mais supposons qu'il ne dise pas cela, qu'il n'ose pas le dire, qu'il sache que c'est faux, et que pourtant il le mette sans cesse en pratique et vive comme si c'était vrai : qu'en dire ? Simplement ceci : il est moralement fou. La folie est dans son cœur.

Or c'est exactement ce que fait chacun de vous qui vit dans le péché. Vous préférez le temps présent à l'éternité. En pratique, vous dites : « Oh, donnez-moi les joies de cette vie ! Pourquoi devrais-je m'inquiéter dès maintenant de ces petites affaires de l'éternité ? »

Dans le même esprit, vous faites comme si le corps comptait plus que l'âme. Mais si un homme affirmait cela et allait partout pour essayer de le prouver, vous sauriez qu'il est fou. Oh, si c'était un de vos amis, comme votre cœur se briserait devant son triste malheur : il a perdu la raison ! Mais s'il sait très bien ce qu'il en est, et que pourtant il vit en pratique comme si c'était vrai, vous dites seulement qu'il est moralement fou, voilà tout !

Imaginez que vous voyiez un homme détruire ses propres biens, non par accident ou par erreur, mais délibérément, et abîmer aussi sa santé, comme s'il n'avait aucun souci de ses propres intérêts. Vous pourriez porter son cas devant un juge et demander qu'il soit déclaré fou ; on lui retirerait alors la gestion de ses biens, et on ne le laisserait plus les gaspiller. Pourtant, dans les choses spirituelles, les méchants agissent délibérément contre leurs intérêts les plus chers. On leur a mis entre les mains de quoi acquérir la sagesse, et ils ne s'en servent pas ; les trésors du ciel sont à leur portée, et ils n'essaient pas de les obtenir ; on leur offre un bonheur d'une richesse infinie, qu'il suffit d'accepter, et ils refusent de le prendre comme un cadeau. Vraiment ! Comme il est clair que si les hommes agissaient dans les choses de cette vie comme ils agissent dans les choses spirituelles, tout le monde les déclarerait fous. N'importe qui le jurerait. On dirait : « Regardez donc ; cet homme agit contre ses propres intérêts en tout ! Qui peut nier qu'il est fou ? Les gens sensés ne font certainement jamais cela ! »

Mais dans les questions morales, les méchants semblent se donner toutes les peines du monde pour ruiner leurs propres intérêts et se mettre en faillite pour toujours ! Oh, comme ils réduisent leur âme à la misère, alors qu'ils pourraient avoir les richesses du ciel !

De plus, ils s'efforcent de réaliser des choses manifestement impossibles. Par exemple, ils essaient de se rendre heureux dans leurs péchés et leur égoïsme. Pourtant, ils savent qu'ils n'y arriveront pas. Demandez-leur : ils reconnaîtront que c'est tout à fait impossible ; et pourtant, malgré ce

qu'ils savent, ils continuent sans cesse d'essayer, comme s'ils s'attendaient à réaliser un jour une chose manifestement impossible. Dans les choses morales, cela ne vous frappe peut-être pas comme particulièrement étrange, car c'est extrêmement courant ; mais imaginez que, dans les affaires de ce monde, vous voyiez un homme faire le même genre de chose : qu'en penseriez-vous ? Par exemple, vous le voyez travailler dur à construire une très longue échelle, et vous lui demandez à quoi elle servira. Il répond : « Je vais monter sur la lune. » Vous le voyez dépenser son travail et son argent, y mettre l'effort de toute une vie, pour dresser une échelle gigantesque avec laquelle il compte monter sur la lune ! Ne diriez-vous pas : « Il est certainement fou ! » ? Car s'il n'était pas vraiment fou, il saurait que c'est absolument impossible. Mais dans les choses spirituelles, les hommes essaient sans arrêt d'obtenir un résultat au moins aussi impossible : être heureux dans le péché, heureux alors que leurs propres facultés sont en révolte les unes contre les autres, le cœur en guerre contre la raison et la conscience. Chercher le bonheur dans le péché, c'est comme si un homme cherchait à se rendre heureux en se tailladant la chair, en s'arrachant les yeux, en se cassant les dents. Pourtant, les hommes savent aussi bien qu'ils ne peuvent pas trouver le bonheur dans le péché et l'égoïsme qu'ils savent qu'on ne s'assure pas la santé et le bien-être en se mutilant et en se déchirant les nerfs. En faisant ainsi, comme des fous, ce qu'ils savent devoir toujours empêcher le vrai bonheur et ne jamais l'assurer, ils montrent qu'ils sont moralement fous.

Un autre signe de la folie de l'esprit est la perte de confiance envers ses meilleurs amis. C'est souvent l'une des premières preuves de la folie, et l'une des plus douloureuses : le pauvre homme s'est mis en tête que ses amis les plus chers sont décidés à le perdre. Aucune preuve, si nombreuse soit-elle, ne peut le persuader que ce sont ses vrais amis.

C'est exactement ainsi que les pécheurs, dans leur folie, traitent Dieu. Alors qu'au fond d'eux-mêmes ils savent qu'il est leur véritable ami, ils le traitent en pratique comme leur pire ennemi. Aucune raison ne peut les persuader de lui faire confiance comme à un ami. En fait, ils le traitent

comme s'il était le plus grand menteur de l'univers. Chose incroyable, ils inversent en pratique l'estime qu'ils doivent à Dieu et celle qu'ils doivent à Satan : ils traitent Satan comme s'il était Dieu, et Dieu comme s'il était Satan. Satan, ils le croient et lui obéissent ; Dieu, ils le renient, le déshonorent et lui désobéissent. Comme ils voudraient étrangement renverser l'ordre des choses ! Ils mettraient volontiers Satan sur le trône de l'univers, en lui donnant la plus haute place au ciel ; et le Dieu tout-puissant et saint, ils l'enverraient en enfer. Ils n'hésitent pas à livrer à Satan le pouvoir sur leur propre cœur, cette place qui revient à Dieu seul.

J'ai déjà fait remarquer que les fous traitent leurs meilleurs amis comme s'ils étaient leurs pires ennemis, et que c'est souvent la première preuve de leur folie. Si c'est un mari, il se met en tête que sa chère épouse essaie de l'empoisonner. Je me souviens d'un cas : le premier cas de vraie folie que j'aie jamais vu, et c'est peut-être pour cela qu'il m'a si fortement marqué. J'étais à cheval et, en approchant d'une maison, j'ai remarqué une fenêtre ouverte à l'étage et j'ai entendu un cri qui n'avait rien d'humain. Dès que je me suis trouvé assez près pour distinguer les mots, j'ai entendu une voix égarée qui suppliait : « Étranger, étranger, venez ici ! La grande prostituée de Babylone est ici ; ils essaient de me tuer, ils vont me tuer ! » Je suis descendu de cheval, je me suis approché de la maison, et là j'ai trouvé un homme enfermé dans une cage, qui se plaignait très amèrement de sa femme. En me tournant vers elle, j'ai vu qu'elle avait l'air triste, comme si un lourd chagrin pesait sur son cœur. Une larme tremblait dans son œil. Hélas, son cher mari était fou ! C'est là que j'ai appris pour la première fois comment les fous ont l'habitude de considérer leurs meilleurs amis.

Or les pécheurs savent très bien qui est Dieu, et qui sont leurs autres vrais amis ; et pourtant ils les traitent très souvent exactement de cette manière. C'est comme s'ils allaient sur les places publiques et criaient à tous les passants : « Holà, vous tous, sachez-le : le grand Dieu est un tyran tout-puissant ! On ne peut ni lui faire confiance ni l'aimer ! »

Tout le monde sait qu'en pratique ils traitent Dieu de cette façon. Ils considèrent le service de Dieu, la foi chrétienne, comme s'il était incompatible avec leur bonheur réel et le plus élevé. J'ai souvent rencontré des pécheurs qui semblaient penser que tout effort pour les rendre chrétiens est une manœuvre pour les piéger et les vendre comme esclaves. Ils ne regardent pas du tout la foi comme si elle venait d'un Dieu d'amour. En pratique, ils la traitent comme si l'embrasser devait être leur ruine. Pourtant, dans tout cela, ils agissent entièrement contre leurs propres convictions. Ils savent bien qu'il en va autrement. S'ils ne le savaient pas, leur culpabilité serait extrêmement petite à côté de ce qu'elle est.

Un autre signe remarquable de la folie, c'est de s'agiter énormément pour des riens, et de rester indifférent devant les choses les plus importantes de l'univers. Imaginez un homme qui se passionne pour des brins de paille et des cailloux, qui se donne une peine infatigable pour les rassembler en tas et les ranger comme des trésors ; mais quand un incendie éclate autour de sa maison et que tout le village est en flammes, il n'y fait pas attention et ne s'y intéresse pas ; ou bien les gens peuvent mourir de la peste tout autour de lui, il ne s'en soucie pas. Ne diriez-vous pas qu'il doit être fou ? Or c'est exactement le cas des pécheurs. Ils se passionnent presque sans limite pour les biens de ce monde, qui ne sont que des brins de paille et des cailloux à côté des trésors que Dieu leur offre ; mais oh, comme ils restent indifférents devant les événements les plus graves de l'univers ! Les immenses enjeux de leur âme éveillent à peine en eux une seule pensée sérieuse. S'ils ne savaient pas ce qu'il en est, vous diriez : « Assurément, ils ont perdu la raison. » Mais puisqu'ils le savent, vous ne pouvez pas dire moins que ceci : ils sont moralement fous ; « la folie est dans leur cœur pendant leur vie » (Ecclésiaste 9,3).

La conduite des hommes qui refusent de se repentir est le comble de la déraison. Quand vous la voyez telle qu'elle est, vous vous faites une idée de la déraison plus juste et plus vive que par n'importe quel autre moyen. Vous le voyez dans les buts auxquels ils se consacrent, et dans les moyens

qu'ils emploient pour les atteindre. Tout est absolument déraisonnable. Un but choisi comme par un fou, poursuivi par des moyens imaginés comme par un fou : voilà l'histoire de la vie des foules qui rejettent Dieu. Si cela venait d'erreurs de jugement de l'intelligence, nous dirions aussitôt que toute la race humaine est devenue folle.

L'asile de fous lui-même ne fournit pas une preuve plus forte de folie de l'esprit que celle que chaque pécheur donne de sa folie morale. Vous pouvez aller à Columbus et visiter toutes les chambres occupées par les malades de l'asile d'aliénés : vous ne trouverez pas un seul fou qui montre plus clairement sa folie d'esprit que chaque pécheur ne montre sa folie morale. Si l'asile prouve que ses pensionnaires ont perdu la raison, chaque pécheur prouve de même qu'il est moralement fou.

Les pécheurs agissent comme s'ils avaient peur d'être sauvés. Souvent, ils semblent chercher à rendre leur salut aussi difficile que possible. Par exemple, ils savent tous ce que Christ a dit du danger des richesses et de la difficulté pour les riches d'être sauvés. Ils ont lu ces paroles sorties de sa bouche : « Qu'il sera difficile à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu ! » (Marc 10,23). « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu » (Marc 10,25). Ils le savent, et pourtant combien d'entre eux se précipitent comme des fous pour devenir riches ! Pour cela, certains sont prêts à sacrifier leur conscience, d'autres leur santé ; tous semblent prêts à sacrifier délibérément leur âme ! Comment pourraient-ils s'assurer plus sûrement leur propre damnation ?

Ainsi, ils regardent la damnation comme si c'était le salut, et le salut comme si c'était la damnation. Ils se jettent sur la damnation comme si c'était le ciel, et fuient le salut comme si c'était l'enfer.

Est-ce exagéré ? Non ; c'est la simple vérité. Les pécheurs se pressent sur le chemin de l'enfer comme si c'était le plus grand bien de leur existence, et évitent le chemin du ciel comme si c'était le comble du malheur.

Pécheur, voilà votre propre état moral. Ce tableau ne donne que les faits tels qu'ils sont, sans exagération.

3. Cette folie morale est un état de pure méchanceté. Ce qui en fait un état coupable, c'est qu'il est entièrement volontaire. Il ne vient pas de la perte de la raison, mais du mauvais usage de la raison. La volonté s'obstine à agir contre la raison et la conscience. Malgré ce qu'affirme la raison, et sans tenir compte des avertissements de la conscience, le pécheur poursuit sa route de révolte contre Dieu et contre le bien. Dans une méchanceté aussi volontaire, comment n'y aurait-il pas une vraie culpabilité ?

De plus, cette conduite est souvent réfléchie. L'homme pèche dans ses moments de calme et de réflexion, aussi bien que dans ses moments d'agitation. S'il pèche plus ouvertement et plus hardiment dans ses moments d'agitation, il ne se repent pas et ne change pas d'attitude envers Dieu dans ses moments de réflexion : au contraire, il approuve alors, pour ainsi dire, les décisions hâtives de ses heures d'agitation. Cela rend sa culpabilité encore plus grande.

Ensuite, ses projets de péché sont obstinés et inflexibles. De mille et mille manières, Dieu exerce des influences sur son esprit pour lui faire changer de projets ; mais d'habitude en vain. Cette vie de péché viole toutes ses obligations. Qui ne le sait pas ? Le pécheur n'agit jamais pour de bons motifs ; il ne cède jamais à la force du sentiment du devoir ; jamais il ne reconnaît en pratique son devoir d'aimer son prochain comme lui-même, ni d'honorer le Seigneur son Dieu.

C'est un rejet total à la fois de la loi de Dieu et de l'Évangile. La loi, il refuse d'y obéir ; l'Évangile du pardon, il refuse de l'accepter. Il semble décidé à défier la toute-puissance de l'Éternel et à braver sa colère. N'est-il pas fou de ses idoles ? Est-ce trop dire, quand la Bible affirme : « la folie est dans leur cœur pendant leur vie » (Ecclésiaste 9,3) ?

Remarques.

1. Chose étrange, les pécheurs accusent les croyants d'être fous et d'avoir perdu la tête. Dès que des chrétiens commencent à agir comme si la vérité qu'ils croient était réelle, les méchants s'écrient : « Voyez, ils deviennent fous ! » Pourtant, ces mêmes pécheurs reconnaissent que la Bible est vraie, et reconnaissent que ce que croient les chrétiens est réellement vrai ; plus encore, ils reconnaissent que ces chrétiens ne font que ce qu'ils doivent faire, et seulement ce qu'eux-mêmes devraient faire ; et malgré tout, ils les accusent de folie. Il est curieux de voir que ces pécheurs eux-mêmes savent que ces chrétiens sont les seuls hommes raisonnables sur la terre. Je me souviens très bien d'avoir vu cela clairement avant ma conversion. Je savais alors que les chrétiens étaient les seules personnes au monde qui avaient vraiment le droit d'être considérées comme saines d'esprit.

2. Si la folie de l'esprit est une chose bouleversante, combien plus la folie morale ! J'ai parlé de ce que j'ai ressenti la première fois que j'ai vu un homme qui avait perdu la raison ; mais un cas de folie morale devrait être considéré comme bien plus douloureux et bien plus stupéfiant. Prenons le cas d'un homme comme Webster. Son cerveau se ramollit ; il devient idiot ! Il n'y aurait pas un homme dans tout le pays qui ne serait saisi de gravité. Quoi ! Daniel Webster, ce grand homme, un idiot ! Comment les puissants sont-ils tombés ! Quel spectacle horrible !

Mais combien plus horrible serait-il de le voir devenir un idiot moral : de voir un cœur égoïste se déchaîner contre les conclusions si claires de son intelligence immense, de voir ses principes moraux s'effacer devant les exigences d'une ambition égoïste, de voir un tel homme devenir un ivrogne, un débauché, un vaurien ! Si cela arrivait à un Daniel Webster, ce serait bouleversant au-delà de toute expression ! La déchéance de l'intelligence ne mérite même pas d'être mise en comparaison !

3. Même si certains pécheurs ont une apparence honnête, et semblent avoir un caractère et un tempérament aimables, tout vrai pécheur est en

réalité fou. Devant toutes ces choses si graves de l'éternité, il tient à n'être guidé que par les choses de cette vie. Avec les capacités d'un ange, il ne vise pas plus haut que les ambitions misérables d'un cœur égoïste. Comment les anges doivent-ils voir un tel cas ! L'éternité est si vaste, et ce qui s'y joue si terrible, et pourtant ce pécheur fonce à toute allure vers l'enfer comme s'il était sur la grande route du ciel ! Et tout cela simplement parce qu'il est aveuglé par les plaisirs passagers du péché. À première vue, il semble s'être réellement trompé, en prenant l'enfer pour le ciel ; mais en regardant de plus près, vous voyez que ce n'est pas une véritable erreur de l'intelligence : il connaît très bien la différence entre l'enfer et le ciel ; mais en pratique, il se trompe lui-même, poussé par les élans de son cœur fou ! La triste vérité, c'est qu'il aime le péché, et qu'il veut courir après ! Hélas, hélas ! Fou à ce point, il se précipite avidement vers sa propre damnation, exactement comme s'il courait vers le ciel !

Nous frémissons à la pensée qu'un de nos amis puisse devenir idiot ou fou ; mais ce n'est pas moitié aussi grave que de voir l'un d'eux devenir méchant. Mieux vaudrait voir toute une famille perdre l'esprit qu'un seul de ses membres devenir un pécheur endurci. En vérité, le premier malheur n'est rien à côté du second. Car celui qui a perdu l'esprit ne restera pas toujours ainsi. Quand ce corps mortel sera déposé dans la tombe, l'âme pourra de nouveau regarder au grand air de la liberté, comme si elle n'avait jamais été emmurée dans une prison obscure ; et le corps, ressuscité, pourra s'épanouir dans une force et une beauté éternelles. Mais hélas, la folie morale ne fait qu'empirer, pour toujours ! Comme sa racine n'est pas dans un cerveau malade, mais dans un cœur et une âme malades, la mort ne peut pas la guérir ; la résurrection ne fera que relever le pécheur pour la honte et le mépris éternel ; et le monde éternel ne fera que donner à sa folie la place de se déchaîner, avec une force accrue et une étendue plus large, pour toujours.

Certaines personnes ont plus peur d'être traitées de folles que d'être traitées de méchantes. Elles montrent assurément l'illusion fatale qui pèse sur leur cœur.

La folie de l'esprit est seulement digne de pitié, elle n'a rien de honteux ; mais la folie morale est honteuse au-delà de toute expression. Personne ne doit s'étonner que Dieu dise que certains se réveilleront « pour l'opprobre, pour la honte éternelle » (Daniel 12,2).

Se convertir à Dieu, c'est retrouver la santé morale. Cela consiste à remettre la volonté et les sentiments sous la juste direction de l'intelligence, de la raison et de la conscience, de manière à remettre l'homme en accord avec lui-même : toutes ses facultés à leur vraie place, chacune dans son vrai rôle.

Il arrive que des personnes qui se sont converties, mais qui ne sont pas bien affermies, retombent dans la folie morale. De même, il arrive que des personnes retombent dans la folie de l'esprit après avoir semblé tout à fait guéries. C'est un cas triste, qui remplit de chagrin le cœur de leurs proches. Pourtant, aucun cas ne peut être aussi triste que celui d'une rechute dans la folie morale.

Un asile de fous est un endroit bien triste. Comment un cœur un peu sensible pourrait-il regarder une telle scène sans une profonde douleur ? Remarquez, en traversant ces couloirs, les traces d'intelligences en ruine : voici une femme à l'allure noble, complètement folle ; voilà un homme à la prestance et au maintien magnifiques, tout en ruine ! Quelle horreur ! Mais alors, si c'est ainsi, quel endroit doit être l'enfer ! Ces asiles de fous de l'esprit sont terribles ; combien plus l'asile des fous moraux !

Imaginons que nous allions à Columbus visiter son asile d'aliénés, que nous fassions le tour de tous ses quartiers en étudiant le cas de chaque malade ; puis que nous allions dans l'Indiana, puis à New York, et ainsi de suite dans tous les asiles de chaque État. Puis nous irons à Londres visiter son asile, où nous trouverons peut-être autant de fous que dans toute notre Union. Ne serait-ce pas un spectacle bien triste ? Ne vous écrieriez-vous pas, bien avant que nous ayons fini : « Assez ! Assez ! Comment puis-je supporter la vue de ces fous ! Comment puis-je supporter de regarder une telle désolation ! »

Imaginons maintenant que nous allions visiter le grand asile des fous moraux de l'univers : l'enfer des âmes perdues. Car si les hommes se rendent eux-mêmes fous, Dieu doit les enfermer dans une immense cellule d'asile. Pourquoi ne le ferait-il pas ? Le bien de son empire exige que toute la folie morale de son royaume soit retirée de la société des êtres saints, et enfermée à part, toute seule. Là se trouvent ceux dont l'intelligence est saine, mais dont le cœur est complètement faussé. Ah, quel endroit pour y passer son éternité ! Le grand asile de fous de l'univers !

Il arrive que des pécheurs, ici-bas, conscients de leur propre folie, entrevoient cet état effrayant. Je me souviens qu'à un certain moment, j'ai été frappé par cette idée que les chrétiens sont les seules personnes qui puissent se dire raisonnables ; et alors je me suis demandé : « Pourquoi est-ce que j'agis ainsi ? Est-ce que cela me ferait du mal d'obéir à Dieu ? Est-ce que cela détruirait ma paix, ou abîmerait mon avenir, dans cette vie ou dans l'autre ? Pourquoi est-ce que je continue ainsi ? »

Je me suis dit : « Je ne peux pas l'expliquer, sinon en disant que je suis fou. Tout ce que je peux dire, c'est que mon cœur est attaché au mal, et qu'il ne veut pas se détourner. »

Hélas, pauvre fou ! Pas malheureux, mais méchant ! Combien d'entre vous savent que c'est là leur véritable situation ? Ô jeune homme, votre père pensait-il que vous étiez sain d'esprit quand il vous a envoyé ici ? Ah, vous l'étiez peut-être du point de vue de l'intelligence, mais pas du point de vue moral. Dans votre nature morale et dans son fonctionnement, tout était complètement dérangé. Mon cher jeune ami, votre conscience et votre raison approuvent-elles votre propre conduite ? Sinon, qu'êtes-vous d'autre qu'un fou moral ? Jeune homme, jeune femme, devez-vous vraiment vous inscrire vous-mêmes sur la liste des fous moraux ?

Enfin, ce sujet montre combien il est important de ne pas éteindre l'Esprit. C'est le moyen que Dieu emploie pour guérir les fous moraux. Oh, si vous éteignez sa lumière dans votre âme, il ne vous reste que les

ténèbres les plus noires, pour toujours ! Un jeune homme du séminaire de Lane, qui mourait dans ses péchés, disait : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il existe une damnation éternelle ? Weld, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? » « Je vous l'ai dit. » « Oh, je vais là-bas ! Comment puis-je mourir ainsi ? Il fait de plus en plus sombre ; apportez une lumière ! » Et c'est ainsi qu'il a quitté ce monde de lumière et d'espérance !

Ô pécheur, prenez garde de ne pas éteindre la lumière que Dieu a jetée dans votre cœur obscur, de peur qu'au moment où vous quitterez ce monde, il ne fasse nuit sur votre âme en plein midi : l'entrée dans les ténèbres les plus noires, pour toujours.

Sermon 10

Que faut-il faire pour être sauvé ?

« Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » (Actes 16,30)

Si j'aborde ce sujet aujourd'hui, ce n'est pas parce qu'il serait nouveau pour beaucoup d'entre vous, mais parce qu'on en a grand besoin. Je suis heureux de voir que la grande question de notre texte commence à être posée sérieusement et largement dans notre ville. Dans ces conditions, le premier devoir d'un pasteur chrétien est d'y répondre, complètement et clairement.

Voici, en bref, dans quelles circonstances ces paroles ont été prononcées. Paul et Silas étaient allés à Philippes pour annoncer l'Évangile. Leur prédication souleva une forte opposition et beaucoup d'agitation ; on les arrêta, on les jeta en prison, et on ordonna au geôlier de les garder avec soin. Vers minuit, ils priaient et chantaient les louanges de Dieu. Alors Dieu intervint : la terre trembla, la prison fut secouée, ses portes s'ouvrirent toutes grandes et leurs chaînes tombèrent. Le geôlier se leva d'un bond, épouvanté ; croyant que ses prisonniers s'étaient enfuis, il allait se tuer, quand Paul lui cria : « Ne te fais point de mal, nous sommes tous ici » (Actes 16,28). Il demanda alors de la lumière, se précipita à l'intérieur et, tout tremblant, se jeta aux pieds de Paul et de Silas ; puis il les fit sortir et leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » (Actes 16,30)

Voilà, en bref, l'histoire de notre texte. Je vais m'en servir aujourd'hui pour vous montrer :

I. Ce que les pécheurs ne doivent pas faire s'ils veulent être sauvés ;

II. Ce qu'ils doivent faire.

Il est devenu aujourd'hui nécessaire, et même très important, de dire aux gens ce qu'ils ne doivent pas faire pour être sauvés. Quand l'Évangile a été annoncé pour la première fois, Satan n'avait pas encore inventé autant d'illusions pour égarer les hommes qu'aujourd'hui. Il suffisait alors de donner, comme Paul, une réponse simple et directe, en disant seulement aux gens ce qu'ils devaient faire tout de suite. Mais aujourd'hui, cela ne semble plus suffire. Tant d'illusions et de déformations ont troublé et obscurci l'esprit des hommes qu'il faut souvent beaucoup d'explications pour les ramener aux idées simples qu'on avait sur ce sujet au début. D'où l'importance de montrer ce que les pécheurs ne doivent pas faire, s'ils veulent être sauvés.

1. Ils ne doivent pas s'imaginer qu'ils n'ont rien à faire. Du temps de Paul, personne ne semble avoir eu cette idée. La doctrine selon laquelle tous les hommes seront sauvés, l'universalisme, n'était pas encore bien développée. Les gens n'avaient pas commencé à rêver qu'ils seraient sauvés sans rien faire. On ne leur avait pas encore appris que les pécheurs n'ont rien à faire pour être sauvés. Si cette idée, si répandue ces derniers temps, avait circulé à Philippes, la question de notre texte n'aurait jamais été posée. Aucun pécheur tremblant ne se serait écrié : « Que dois-je faire pour être sauvé ? »

Si les gens s'imaginent qu'ils n'ont rien à faire, il y a peu de chances qu'ils soient jamais sauvés. Ce n'est pas avec des faussetés et des mensonges qu'on sauve les âmes, et il n'y a certainement rien de plus faux que cette idée. Les hommes savent bien qu'ils ont quelque chose à faire pour être sauvés. Alors pourquoi prétendent-ils que tous seront sauvés, qu'ils fassent leur devoir ou qu'ils refusent sans cesse de le faire ? Cette idée est absurde, et on ne peut l'accepter qu'en faisant violence de la façon la plus évidente au bon sens et à une conscience éclairée.

2. Vous ne devez pas vous tromper sur ce que vous avez à faire. Le devoir qui est demandé aux pécheurs est très simple, et il serait facile à comprendre sans les idées fausses qui circulent sur ce qu'est la vraie foi et

sur ce que Dieu exige exactement comme conditions du salut. Sur ces points, les opinions erronées sont répandues à un point vraiment inquiétant. D'où le danger de se tromper. Prenez garde de ne pas vous laisser tromper dans une affaire d'une importance aussi vitale.

3. Ne dites pas et n'imaginez pas que vous êtes incapable de faire ce que Dieu demande. Au contraire, partez toujours du principe que vous en êtes capable. Si vous partez du principe que vous ne le pouvez pas, cette idée même sera fatale à votre salut.

4. Ne remettez pas à plus tard. Si vous avez la moindre intention, le moindre espoir d'être sauvé, vous devez vous dresser, dur comme la pierre, contre cette illusion si dangereuse. Il n'y a probablement jamais eu de façon d'échapper à son devoir présent qui se soit autant répandue que celle-là, ni qui ait perdu autant d'âmes. Presque tous les hommes, dans les pays où l'on prêche l'Évangile, ont l'intention de se préparer à la mort : ils comptent se repentir et se tourner vers Dieu avant de mourir. Même les universalistes comptent se tourner vers Dieu un jour : peut-être après la mort, peut-être après avoir été purifiés de leurs péchés par les flammes du purgatoire ; mais, d'une manière ou d'une autre, ils comptent devenir saints, car ils savent qu'il le faut avant de pouvoir voir Dieu et profiter de sa présence. Mais remarquez-le : ils repoussent cette affaire de devenir saints au moment le plus lointain possible. Comme cela leur déplaît fortement maintenant, ils se flattent que Dieu veillera à ce que tout soit bien réglé dans l'autre monde, même s'ils font échouer tous ses efforts pour le faire dans celui-ci. Tant qu'ils ont encore le pouvoir de choisir s'ils deviendront saints ou non, ils en profitent pour jouir du péché ; et ils laissent à Dieu le soin de les rendre saints dans l'autre monde, si toutefois ils n'arrivent pas à l'en empêcher là-bas ! Belle logique, vraiment !

Et tous ceux qui refusent de se donner à Dieu maintenant, en caressant l'illusion de le faire plus tard, dans ce monde ou dans l'autre, montrent

exactement la même contradiction. Vous espérez naïvement que se produira justement ce que vous faites tout pour empêcher aujourd'hui.

C'est ainsi que des foules innombrables de pécheurs se pressent sur le chemin de l'enfer, trompés par cette illusion. Souvent, quand on les met face aux exigences de Dieu, ils vont même jusqu'à fixer le moment où ils se repentiront. Ce moment peut être tout proche : peut-être dès leur retour de la réunion, ou dès la fin du sermon ; ou bien il peut être plus éloigné, par exemple quand ils auront fini leurs études, quand ils seront installés dans la vie, quand ils auront mis un peu plus d'argent de côté, ou quand ils seront prêts à abandonner une affaire d'une honnêteté douteuse. Mais peu importe que le moment fixé soit proche ou lointain : l'illusion est mortelle. L'idée de remettre à plus tard tue l'âme. Ah, ces pécheurs ne se doutent pas que Satan lui-même a répandu son esprit sur eux et qu'il les mène où il veut ! Peu lui importe qu'ils repoussent pour longtemps ou pour peu de temps. S'il peut les convaincre d'attendre longtemps, il en est ravi ; s'il n'obtient qu'un court délai, il est bien sûr de pouvoir le renouveler et obtenir une nouvelle prolongation. De toute façon, à la fin, il arrive parfaitement à ses fins.

Écoutez bien, pécheur : si vous avez l'intention d'être sauvé un jour, vous devez résister à cet esprit de Satan et le chasser. Vous devez cesser de remettre à plus tard. Vous ne pourrez jamais être converti tant que vous ne faites que repousser et vous promettre que vous vous tournerez vers Dieu un jour. Avez-vous jamais réussi quoi que ce soit dans vos affaires de tous les jours en remettant à plus tard ? Le fait de repousser a-t-il jamais permis de commencer, de poursuivre et de mener à bien une affaire importante ?

Imaginez que vous ayez une affaire d'une importance énorme à régler à Cleveland, une affaire où sont en jeu votre réputation, ou tous vos biens, ou votre vie, mais que vous ne sachiez pas exactement dans quel délai il faut la régler. Vous pouvez la régler sans risque maintenant, et plus facilement maintenant que jamais par la suite ; il est peut-être possible

de la régler même si vous attendez un peu, mais chaque instant de retard rend totalement incertain que vous puissiez encore la régler. Vous ne savez même pas si une seule heure de retard ne suffira pas à vous faire arriver trop tard. Dans ces conditions, que ferait un homme sensé et prudent ? Ne serait-il pas debout et en route à l'instant même ?

Est-ce qu'il s'endormirait sur une affaire si importante, avec de tels risques et de telles incertitudes ? Non. Vous savez qu'il suffirait de cent dollars en jeu, dans ces conditions, pour faire bouillir le sang de n'importe quel homme d'affaires, et que rien ne pourrait le pousser à attendre une heure. « Oh, dirait-il, voilà l'affaire importante dont je dois m'occuper, et tout le reste doit passer après. » Mais supposez qu'il se comporte comme le pécheur avec la repentance, qu'il se promette que demain sera comme aujourd'hui, et même encore mieux, et qu'il ne fasse rien aujourd'hui, ni demain, ni le mois prochain, ni l'année prochaine : ne le croiriez-vous pas devenu fou ? Vous attendriez-vous à ce que son affaire soit réglée, que son argent soit mis à l'abri, que ses intérêts soient défendus ?

De même, tant que le pécheur remet à plus tard, il n'arrive à rien d'autre qu'à sa propre ruine. Tant qu'il ne dit pas : « C'est maintenant mon heure, aujourd'hui je vais faire tout mon devoir », il ne fait que jouer à l'insensé et accumuler le salaire qui va avec. Oh, c'est une folie sans limite de repousser une affaire d'un intérêt si immense et d'une incertitude si dangereuse !

5. Si vous voulez être sauvé, vous ne devez pas attendre que Dieu fasse ce qu'il vous commande de faire.

Dieu fera certainement tout ce qu'il peut faire pour votre salut. Tout ce que la nature des choses lui permet de faire, il l'a déjà fait ou il est prêt à le faire dès que votre situation et votre conduite le lui permettront. Bien avant votre naissance, il a prévu vos besoins de pécheur et a commencé, avec une immense générosité, à y pourvoir. Il a donné son Fils pour qu'il meure pour vous, et il a fait ainsi tout ce qu'il fallait faire en matière de

sacrifice pour la faute. Depuis longtemps, il dirige les événements de votre vie de façon à vous faire connaître votre devoir ; il vous a envoyé sa Parole et son Esprit. En réalité, il vous a donné la preuve la plus forte possible qu'il agira de son côté avec énergie et sans tarder, comme quelqu'un qui tient vraiment à votre salut. Vous le savez. Quel pécheur, ici, a peur que Dieu se montre négligent de son côté dans l'affaire de son salut ? Pas un seul. Au contraire, beaucoup d'entre vous sont assez agacés de voir que Dieu vous presse avec tant d'insistance et met tant d'énergie à assurer votre salut. Et maintenant, pouvez-vous calmer votre conscience en vous disant que vous attendez que Dieu fasse votre devoir à votre place ?

En fait, il y a des choses que vous devez faire et que Dieu ne peut pas faire à votre place. Les choses qu'il a ordonnées et révélées comme conditions de votre salut, il ne peut pas les faire lui-même et il ne les fera pas. S'il avait pu les faire lui-même, il ne vous aurait pas demandé de les faire. Chaque pécheur devrait bien réfléchir à cela. Si Dieu exige de vous la repentance et la foi, c'est parce que, par nature, il est impossible que quelqu'un d'autre que vous les accomplisse. Ce sont des affaires strictement personnelles : des actes volontaires de votre propre esprit. Aucun autre être, ni au ciel, ni sur la terre, ni en enfer, ne peut les accomplir pour vous, à votre place. Partout où il était possible, par nature, que quelqu'un prenne la place d'un autre, Dieu l'a prévu, comme dans le sacrifice de Christ. Il n'a jamais hésité à aller au-devant de tous les renoncements que l'œuvre du salut demandait, et à les porter.

6. Si vous voulez vraiment être sauvé, vous ne devez attendre de Dieu absolument rien. Il n'y a rien à attendre. Ou bien Dieu a déjà fait tout ce qu'il avait à faire de son côté, ou bien, s'il reste encore quelque chose, il est prêt, à ce moment même, et il attend que vous fassiez votre devoir pour pouvoir vous donner toute la grâce dont vous avez besoin.

7. Ne cherchez pas refuge dans le mensonge. Les mensonges ne peuvent pas vous sauver. C'est la vérité, et non le mensonge, qui seule peut

sauver. Je me suis souvent demandé comment des gens pouvaient croire que l'universalisme était capable de sauver qui que ce soit.

Les hommes doivent être sanctifiés, c'est-à-dire rendus saints, par la vérité. Il n'y a pas d'enseignement plus clair dans la Bible que celui-là, et aucune doctrine biblique n'est mieux appuyée par la raison et par la nature même des choses.

Or, l'universalisme rend-il quelqu'un saint ? Les universalistes disent que vous devez être punis pour vos péchés, et que c'est de cette façon qu'ils seront enlevés ; comme si les flammes du purgatoire allaient consumer entièrement tout péché et faire sortir le pécheur parfaitement pur. Est-ce cela, être rendu saint par la vérité ? Autant espérer être sauvé en avalant du feu liquide ! Autant compter sur le feu pour purifier votre âme du péché dans ce monde que dans l'autre ! Pourquoi pas ?

C'est stupéfiant que des gens espèrent être rendus saints et sauvés par cette grande erreur, ou même par n'importe quelle erreur. Dieu dit que vous devez être rendus saints par la vérité. Supposez que vous arriviez à croire cette illusion : cela vous rendrait-il saint ? Croyez-vous que cela vous rendrait humble, tourné vers le ciel, plein de haine pour le péché, plein d'amour désintéressé ? Pouvez-vous croire une chose pareille ? Soyez certain que Satan n'est que le père du mensonge et qu'il ne peut pas vous sauver ; d'ailleurs, il ne le voudrait pas, même s'il le pouvait. Avec ses mensonges, il ne cherche pas à vous sauver, mais à détruire votre âme elle-même, et rien ne pourrait être mieux fait pour atteindre ce but. Les mensonges sont tout simplement un poison pour l'âme. Vous les avalez à vos risques et périls !

8. Ne cherchez pas une manière d'être sauvé qui vous permette de continuer à vous faire plaisir.

Les pécheurs ont toujours fait de grands efforts pour être sauvés d'une manière qui leur permette de continuer à se faire plaisir. Ils ont du mal à admettre que le renoncement à soi est indispensable, qu'un renoncement

à soi total et sans réserve est la condition pour être sauvé. Je vous mets en garde : ne croyez pas que vous puissiez être sauvé d'une façon facile, qui vous arrange. Les hommes devraient savoir, et toujours tenir pour certain, qu'il est par nature indispensable de rejeter complètement l'égoïsme, de résister à ses exigences et de les écraser.

Je me pose souvent ces questions : le chemin du salut que je prêche s'accorde-t-il si parfaitement avec ce que ma raison voit d'elle-même que je sais, au fond de moi, que cet Évangile est exactement ce dont j'ai besoin ? Répond-il, dans toutes ses parties et tous ses aspects, à ce que mon intelligence exige ? Ce qu'il demande est-il clairement juste et bon ? Les conditions du salut qu'il fixe conviennent-elles clairement à la situation morale de l'homme devant Dieu et à ses relations avec le gouvernement moral de Dieu ?

À ces questions, et à d'autres du même genre, je suis obligé de répondre oui. Plus je vis, plus je vois clairement que le chemin du salut proposé par l'Évangile est le seul qui puisse à la fois répondre aux exigences de l'intelligence humaine et combler les besoins du cœur corrompu et pécheur de l'homme. Les devoirs imposés au pécheur sont exactement ceux dont je sais qu'ils doivent, par la nature même des choses, être les conditions du salut. Alors pourquoi un pécheur penserait-il à être sauvé à d'autres conditions ? Pourquoi même le désirer, quand bien même ce serait tout à fait possible ?

9. N'imaginez pas que vous aurez jamais un moment plus favorable.

Les pécheurs qui refusent de se repentir ont tendance à imaginer que le moment présent est loin d'être aussi commode que celui qu'ils peuvent attendre plus tard. Alors ils repoussent, dans l'espoir d'un meilleur moment. Ils pensent peut-être qu'ils seront plus fortement travaillés par leur conscience, qu'ils auront moins d'obstacles et moins d'empêchements. C'est ce que pensait Félix. Il n'avait pas plus que vous l'intention de renoncer au salut ; mais il était très occupé à ce moment-là, il avait certains objectifs à atteindre qui lui paraissaient particulièrement

pressants. Alors il demanda qu'on l'excuse, en promettant de s'occuper très sérieusement de la question au moment favorable qu'il attendait. Mais ce moment favorable est-il jamais venu ? Jamais. Et il ne vient jamais non plus pour ceux qui, comme lui, résistent à l'appel solennel de Dieu et chassent son Esprit par leur attitude. Des milliers de gens attendent maintenant dans les tourments de l'enfer, après avoir dit exactement comme lui : « Pour le moment retire-toi; quand j'en trouverai l'occasion, je te rappellerai » (Actes 24,25). Oh, pécheur, quand donc viendra votre moment favorable ? Savez-vous qu'aucun moment ne sera jamais « favorable » pour vous, à moins que Dieu n'attire votre attention sur ce sujet avec force et avec solennité ? Et pouvez-vous attendre de lui qu'il le fasse au moment que vous aurez choisi, quand vous méprisez son appel au moment qu'il a choisi, lui ? Ne l'avez-vous pas entendu dire : « Puisque j'appelle et que vous résistez, Puisque j'étends ma main et que personne n'y prend garde, Puisque vous rejetez tous mes conseils, Et que vous n'aimez pas mes réprimandes, Moi aussi, je rirai quand vous serez dans le malheur, Je me moquerai quand la terreur vous saisira, Quand la terreur vous saisira comme une tempête, Et que le malheur vous enveloppera comme un tourbillon, Quand la détresse et l'angoisse fondront sur vous. Alors ils m'appelleront, et je ne répondrai pas; Ils me chercheront, et ils ne me trouveront pas » (Proverbes 1,24-28) ? Oh, pécheur, ce sera là un sort terrible et définitif ! Et les voix innombrables de tout l'univers de Dieu diront : amen.

10. Ne croyez pas que vous trouverez un autre moment tout aussi bon, où vous pourrez vous repentir aussi bien que maintenant.

Beaucoup sont prêts à penser que, même s'il n'y aura peut-être pas de meilleur moment pour eux, il y en aura au moins un aussi bon. Illusion vaine ! Pécheur, vous devez déjà dix mille talents : croyez-vous qu'il vous sera tout aussi facile d'obtenir le pardon de cette dette pendant que vous montrez qu'il vous est bien égal de l'augmenter encore, autant et aussi longtemps que vous voudrez ? Dans une situation pareille, où tout

dépend de la bienveillance de votre créancier, espérez-vous la gagner en l'insultant ouvertement en face ?

Ou bien regardez la chose sous un autre angle. Vous le savez : votre cœur devra un jour se laisser toucher et regretter le péché, sinon vous serez perdu pour toujours. Vous savez aussi que chaque nouveau péché endurcit davantage votre cœur et rend la repentance plus difficile. Alors comment pouvez-vous raisonnablement espérer qu'un moment futur sera tout aussi favorable à votre repentance ? Quand vous aurez rendu votre nuque raide comme une barre de fer et votre cœur dur comme le diamant, pouvez-vous espérer que la repentance vous sera encore aussi facile qu'avant ?

Vous savez, pécheur, que Dieu vous demande de rompre avec vos péchés maintenant. Mais vous le regardez en face et vous lui dites : « Seigneur, cela revient au même d'arrêter de t'offenser plus tard, à un moment qui m'arrangera. Seigneur, pourvu que je sois sauvé à la fin, je considérerai comme tout bénéfice de continuer à t'insulter et à t'offenser aussi longtemps que cela me sera possible. Et puisque tu es si plein de compassion et si patient, je pense pouvoir me risquer encore à vivre dans le péché et dans la révolte contre toi pendant bien des mois et des années. Seigneur, ne me presse pas ; laisse-moi faire à ma guise ; laisse-moi t'offenser, s'il te plaît, et te cracher au visage. Tout ira tout aussi bien, pourvu que je me repente à temps pour être sauvé à la fin. Je sais bien que tu me supplies de me repentir maintenant, mais je préfère de beaucoup attendre un peu, et ce sera tout aussi bien de me repentir plus tard. »

Et maintenant, croyez-vous que Dieu va approuver cela ? Qu'il va vous dire : « Tu as raison, pécheur, j'approuve entièrement ta conduite. Tu as une vision très juste de ton devoir envers ton Créateur et ton Père. Continue ; ta conduite t'assurera le salut » ? Vous attendez-vous à une réponse de ce genre de la part de Dieu ?

11. Si vous voulez vraiment être sauvé un jour, n'attendez pas de voir ce que les autres feront ou diront.

Récemment, j'ai été stupéfait de découvrir qu'une jeune femme d'ici, travaillée par sa conscience, était très tourmentée à l'idée de ce que penserait d'elle un frère qu'elle aimait si elle donnait son cœur à Dieu. Elle connaissait son devoir ; mais lui ne s'était pas repenti, et comment pouvait-elle savoir ce qu'il penserait si elle se repentait maintenant ? Cela revient à ceci. Elle viendrait devant Dieu et lui dirait : « Ô grand Dieu, je sais que je devrais me repentir, mais je ne peux pas, car je ne sais pas si mon frère sera d'accord. Je sais que lui aussi est un pécheur et qu'il doit se repentir ou perdre son âme, mais j'ai bien plus peur de sa mauvaise humeur que de la tienne, et je tiens plus à son approbation qu'à la tienne ; c'est pourquoi je n'ose pas me repentir avant lui ! » Comme c'est choquant ! C'est étrange que, sur un sujet pareil, des gens puissent se demander : « Que vont dire les autres de moi ? » Est-ce à Dieu que vous devez rendre des comptes ? Alors qu'ont donc les autres à dire sur votre devoir envers lui ? Dieu vous demande de vous repentir, à vous comme à eux : pourquoi ne le faites-vous pas tout de suite ?

Il n'y a pas longtemps, alors que je prêchais dans une autre ville, un des hommes les plus importants de l'endroit est venu à la réunion pour ceux qui cherchent. Il semblait profondément saisi par le sentiment de sa faute et très angoissé pour son âme. Mais comme il occupait une position politique élevée et qu'il se croyait très dépendant de ses amis, il insistait : il devait les consulter et tenir compte de ce qu'ils ressentiraient à ce sujet. Je n'ai absolument pas réussi à le faire sortir de cette position, bien que j'y aie passé trois heures. Il semblait presque prêt à se repentir ; je croyais vraiment qu'il le ferait ; mais il s'est éclipsé, il est retombé dans un éloignement de Dieu qui n'a jamais cessé, et je m'attends à ce qu'on le trouve à la fin parmi ceux qui sont perdus. N'est-ce pas le résultat auquel on pouvait s'attendre, s'il s'est arraché à l'appel de Dieu avec une excuse pareille ?

Oh, pécheur, vous ne devez pas vous soucier de ce que les autres disent de vous ; laissez-les dire ce qu'ils veulent. Rappelez-vous que la question se règle entre votre âme et Dieu, et qu'il est écrit : « Si tu es sage, tu es sage pour toi; Si tu es moqueur, tu en porteras seul la peine » (Proverbes 9,12). C'est vous qui devrez mourir, pour vous-même, et c'est vous qui devrez comparaître devant Dieu au jugement, pour vous-même ! Allez, jeune femme, demandez à votre frère : « Pourras-tu répondre pour moi quand je paraîtrai au jugement ? Peux-tu me garantir que tu pourras te tenir là-bas à ma place et répondre pour moi ? » Tant que vous n'avez aucune raison de croire qu'il le peut, il est sage de ne pas tenir compte de son avis, s'il vous fait obstacle si peu que ce soit. Chaque fois que quelqu'un soulève une objection contre votre repentance immédiate, ne manquez pas de lui demander : « Peux-tu protéger mon âme au jugement ? Si l'on peut m'assurer que tu le peux et que tu le feras, je ferai de toi mon Sauveur ; sinon, je dois m'occuper de mon propre salut et te laisser t'occuper du tien. »

Je n'oublierai jamais ce qui s'est passé à l'époque où mon esprit était aux prises avec cette grande question. Je cherchais un endroit à l'écart pour prier ; je suis entré dans un bois épais, j'ai trouvé un coin parfaitement caché derrière de gros troncs d'arbres, et je me suis mis à genoux. Tout à coup, une feuille a bruissé et j'ai sursauté : quelqu'un devait venir, et on allait me voir là en train de prier ! Je ne m'étais pas rendu compte que je me souciais de ce que les autres disaient de moi ; mais en repensant à ce qui se passait alors dans mon esprit, j'ai vu que je me souciais infiniment trop de ce que les autres pensaient de moi.

Je refermai les yeux pour prier ; j'entendis de nouveau une feuille bruisser, et alors cette pensée me submergea comme une vague de la mer : « J'ai honte de confesser mon péché ! » Quoi ! me suis-je dit, j'ai honte qu'on me trouve en train de parler avec Dieu ! Oh, comme j'ai eu honte de cette honte ! Je ne pourrai jamais décrire l'impression forte et bouleversante que cette pensée a faite sur mon esprit. J'ai crié de toutes mes forces, car je sentais que, même si tous les hommes de la terre et

tous les démons de l'enfer étaient là pour m'entendre et me voir, je ne reculerais pas et je ne cesserais pas de crier à Dieu. Qu'est-ce que cela peut me faire que d'autres me voient chercher la face de mon Dieu et Sauveur ? Je me hâte vers le jugement : là-bas, je n'aurai pas honte d'avoir le Juge pour ami. Là-bas, je n'aurai pas honte d'avoir cherché ici sa face et son pardon. Là-bas, personne ne pourra se dérober aux regards de l'univers. Oh, si les pécheurs pouvaient se dérober au jugement, avec quel bonheur ils le feraient ; mais ils ne le peuvent pas ! Et ils ne pourront pas non plus s'y tenir les uns à la place des autres pour répondre des péchés les uns des autres. Cette jeune femme pourra-t-elle dire alors : « Oh, mon frère, c'est toi qui dois répondre pour moi ; car c'est pour te faire plaisir que j'ai rejeté Christ et perdu mon âme » ? Ce frère sera lui-même un rebelle coupable, couvert de honte, à l'agonie, tremblant devant le Juge redoutable : comment pourrait-il vous venir en aide à une heure aussi terrible ? Ne craignez pas son mécontentement maintenant ; avertissez-le plutôt, tant que vous le pouvez, de fuir pour sauver sa vie avant que la colère du Seigneur ne s'enflamme contre lui et qu'il n'y ait plus de remède.

12. Si vous voulez être sauvé, vous ne devez pas vous laisser aller à des préjugés contre Dieu, ni contre ses serviteurs, ni contre les chrétiens, ni contre quoi que ce soit qui touche à la foi.

Il y a des personnes d'un tempérament particulier qui courent un grand danger de perdre leur âme, parce qu'elles sont portées à de forts préjugés. Une fois qu'elles ont pris position, pour ou contre des personnes ou des choses, elles ont une tendance extrême à se figer au point de ne plus jamais être vraiment honnêtes. Et quand ces personnes ou ces choses sur lesquelles elles ont pris position sont si liées à la foi que leurs préjugés se dressent contre l'accomplissement des grandes conditions du salut, le résultat ne peut être que désastreux. Car il est par nature indispensable au salut que vous soyez entièrement honnête. Votre âme doit agir devant Dieu dans la franchise et la sincérité de la vérité, sinon vous ne pouvez pas être converti.

J'ai connu, pendant des réveils, des gens qui restaient longtemps profondément travaillés par leur conscience sans se soumettre à Dieu. En les interrogeant avec soin, j'ai découvert qu'ils étaient complètement enfermés dans leurs préjugés, et pourtant tellement aveugles sur ce point qu'ils refusaient d'admettre qu'ils avaient le moindre préjugé. D'après ce que j'ai observé chez les pécheurs saisis par le sentiment de leur faute, c'est l'un des obstacles les plus courants sur le chemin du salut des âmes. Les gens prennent position contre la foi, et tant qu'ils restent dans cet état, il est par nature impossible qu'ils se repentent. Dieu ne va pas flatter vos préjugés ni abaisser les conditions du salut qu'il a fixées pour s'adapter à vos sentiments.

Ensuite, vous devez abandonner tout sentiment d'hostilité, même dans les cas où l'on vous a réellement fait du tort. J'ai parfois vu des gens manifestement exclus du royaume des cieux parce que, ayant réellement subi un tort, ils refusaient de pardonner et d'oublier ; ils entretenaient un tel esprit de résistance et de vengeance qu'ils ne pouvaient pas, par la nature même des choses, se repentir de leur péché envers Dieu, et que Dieu ne pouvait pas non plus leur pardonner. Évidemment, ils ont perdu le ciel. J'ai entendu des gens dire : « Je ne peux pas pardonner, je ne veux pas pardonner ; on m'a fait du tort, et jamais je ne pardonnerai cette injustice. » Écoutez bien : vous ne devez pas vous accrocher à de tels sentiments ; si vous le faites, vous ne pouvez pas être sauvé.

Ensuite, vous ne devez pas vous laisser faire trébucher par les préjugés des autres. J'ai souvent été frappé par ce qui se passe dans certaines familles où les parents ou les plus âgés avaient des préjugés contre le pasteur, et je me suis demandé pourquoi ces parents n'avaient pas la sagesse de ne pas mettre devant leurs enfants des obstacles qui perdront leurs âmes. C'est souvent la vraie raison pour laquelle des enfants ne sont pas convertis. On les monte contre l'Évangile en les montant contre ceux qui le leur prêchent. J'aimerais mieux voir des gens entrer dans ma maison et jurer et blasphémer devant mes enfants que de les entendre dire du mal de ceux qui leur annoncent l'Évangile. C'est pourquoi je dis à

tous les parents : faites attention à ce que vous dites, si vous ne voulez pas fermer à vos enfants la porte du ciel !

Ensuite, ne vous laissez pas enfermer dans une position bien arrêtée, au point que la position que vous avez prise vous empêche d'accomplir un devoir évident. Il arrive que des gens se laissent aller à prendre position contre ce qu'on appelle « le banc des âmes inquiètes » ; du coup, ils refusent de s'avancer dans des circonstances où il serait évidemment bon qu'ils le fassent, et où leur refus les met dans une attitude défavorable, et peut-être fatale, à leur conversion. Que chaque pécheur prenne garde à cela !

Ensuite, ne vous accrochez à rien dont vous doutez que ce soit permis ou convenable. Il arrive souvent que des gens ne soient pas tout à fait convaincus qu'une chose est mauvaise, sans être convaincus pour autant qu'elle est bonne. Dans ce genre de cas, il ne devrait pas suffire de dire : « Tels ou tels chrétiens le font » ; vous devriez avoir de meilleures raisons que celle-là pour agir comme vous le faites. Si vous comptez être sauvé un jour, vous devez abandonner toutes les habitudes que vous soupçonnez seulement d'être mauvaises. Ce principe semble être contenu dans ce passage : « Celui qui a des doutes au sujet de ce qu'il mange est condamné, parce qu'il n'agit pas par conviction. Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché » (Romains 14,23). Faire une chose dont on doute qu'elle soit convenable, c'est se permettre de jouer avec l'autorité de Dieu, et cela ne peut qu'abattre dans votre esprit cette crainte sérieuse de pécher que vous devez soigneusement entretenir si vous voulez être sauvé un jour.

Ensuite, si vous voulez être sauvé, ne regardez pas les chrétiens de nom en attendant qu'ils s'engagent comme ils le devraient dans la grande œuvre de Dieu. S'ils ne sont pas ce qu'ils devraient être, laissez-les. Qu'ils portent eux-mêmes leur terrible responsabilité. Il arrive souvent que des pécheurs travaillés par leur conscience se comparent à ceux qui se disent chrétiens et s'excusent de retarder leur devoir parce que ces chrétiens

retardent le leur. Les pécheurs ne doivent pas faire cela s'ils veulent être sauvés un jour. Il est très probable que vous trouverez toujours assez de chrétiens de nom coupables sur lesquels trébucher jusqu'en enfer, si vous vous le permettez.

Mais d'un autre côté, beaucoup de chrétiens de nom ne sont peut-être pas aussi mauvais que vous le croyez, et vous ne devez pas être prompt à critiquer, en interprétant leur conduite de la pire façon. Vous avez autre chose à faire. Laissez-les tenir debout ou tomber devant leur propre maître. Tant que vous ne cesserez pas de chercher la petite bête dans la conduite de ceux qui se disent chrétiens, il vous est tout à fait impossible d'être sauvé.

Ensuite, ne comptez pas sur les chrétiens, ni sur leurs prières, ni sur leur influence, d'aucune façon. J'ai connu des enfants qui se reposaient longtemps sur les prières de leurs parents, en mettant ces prières à la place de Jésus-Christ, ou du moins à la place de leurs propres efforts, maintenant, pour faire leur devoir. Or cette attitude plaît parfaitement à Satan. Il ne demanderait rien de plus pour être sûr de vous avoir. C'est pourquoi ne comptez sur aucune prière, pas même sur celles des chrétiens les plus saints de la terre. Votre conversion est une affaire entre vous et Dieu seul, tout aussi réellement que si vous étiez le seul pécheur du monde entier, ou qu'il n'y avait dans l'univers aucun autre être que vous et votre Dieu.

Ne cherchez aucune justification, aucune excuse d'aucune sorte. J'insiste sur ce point et je vous presse d'autant plus que je rencontre très souvent des gens qui s'appuient sur une excuse sans même s'en rendre compte. En parlant avec eux de l'état de leur âme, je le vois et je leur dis : « Voilà, vous vous appuyez sur cette excuse. » « Ah bon ? répondent-ils. Je ne le savais pas. »

Ne cherchez pas des obstacles sur lesquels trébucher. Les pécheurs, un peu dérangés dans leur torpeur spirituelle, commencent à chercher partout des obstacles qui leur permettront de se justifier. Tout à coup, ils

deviennent très attentifs aux défauts des chrétiens de nom, comme s'ils avaient la charge de toutes les Églises. En réalité, ils sont tout occupés à trouver quelque chose à reprocher, pour émousser ainsi le tranchant de la vérité qui touche leur conscience. Cela n'a jamais fait avancer leur propre salut.

Ne mettez pas à l'épreuve la patience de Dieu. Si vous le faites, vous courez le plus grand danger d'être abandonné pour toujours. N'allez pas vous imaginer que vous pouvez continuer encore un peu dans vos péchés et trouver encore la porte de la miséricorde ouverte. Cette présomption a préparé le chemin de la ruine pour beaucoup d'âmes.

Ne désespérez pas de votre salut en vous installant dans l'incrédulité, en disant : « Il n'y a pas de miséricorde pour moi. » Vous ne devez pas désespérer au point de vous fermer vous-même la porte du royaume. Vous avez bien raison de désespérer d'être sauvé sans Christ et sans repentance ; mais vous avez le devoir de croire l'Évangile, c'est-à-dire de croire la bonne nouvelle que Jésus-Christ est venu sauver les pécheurs, même le pire de tous, et qu'il a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi » (Jean 6,37). Vous n'avez aucun droit de refuser de le croire et d'agir comme si ce n'était pas vrai.

Vous ne devez pas attendre d'être davantage travaillé par votre conscience. Pourquoi en auriez-vous besoin davantage ? Vous connaissez votre culpabilité et vous savez quel est votre devoir maintenant. Rien ne peut donc être plus absurde que d'attendre d'être davantage travaillé par votre conscience. Si vous ne saviez pas que vous êtes un pécheur, ou que vous êtes coupable à cause de votre péché, il y aurait peut-être un certain sens à chercher à être convaincu de la vérité sur ces points.

N'attendez pas d'éprouver des sentiments plus forts ou différents. Les pécheurs disent souvent : « Il faut que je ressente les choses autrement avant de pouvoir venir à Christ », ou bien : « Il faut que j'éprouve davantage d'émotion. » Comme si c'était là la grande chose que Dieu leur demande. Sur ce point, ils se trompent complètement.

N'attendez pas d'être mieux préparé. Pendant que vous attendez, vous devenez de pire en pire, et vous êtes en train de rendre très vite votre salut impossible.

N'attendez pas que Dieu change votre cœur. Pourquoi attendriez-vous qu'il fasse ce qu'il vous a commandé de faire, et qu'il attend que vous fassiez pour obéir à son commandement ?

N'essayez pas de vous faire bien voir de Dieu par vos prières, par vos larmes ou par quoi que ce soit d'autre. Croyez-vous que vos prières obligent Dieu à vous pardonner ? Supposez que vous deviez à quelqu'un cinq cents talents, que vous alliez cent fois par semaine le supplier de vous remettre cette dette, puis que vous inscriviez vos supplications dans un compte contre votre créancier, comme autant de sommes qu'il vous devrait. Supposez que vous continuiez ainsi jusqu'à ce que la dette soit, à votre avis, effacée : pourriez-vous espérer prouver autre chose, par cette façon de faire, sinon que vous êtes fou ? Et pourtant, les pécheurs semblent croire que leurs nombreuses prières et leurs larmes créent pour le Seigneur une véritable obligation de leur pardonner.

Ne comptez jamais sur rien d'autre que sur Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. Il est absurde d'espérer, comme beaucoup le font, offrir par vos propres souffrances une sorte de sacrifice qui vous réconcilie avec Dieu. Au début de ma vie spirituelle, je pensais que je ne pouvais pas espérer être converti tout de suite, mais que je devais rester longtemps écrasé. Je me disais : « Dieu n'aura pas pitié de moi tant que je ne me sentirai pas plus mal que maintenant. Je ne peux pas attendre de lui qu'il me pardonne tant que je n'éprouverai pas dans mon âme une angoisse plus grande que celle-ci. » Or, même si j'avais pu augmenter mes souffrances jusqu'à ce qu'elles égalent les tourments de l'enfer, cela n'aurait rien pu changer en Dieu. En réalité, Dieu ne vous demande pas de souffrir. Vos souffrances ne peuvent pas, par la nature même des choses, servir à réparer votre faute. Pourquoi donc essayer d'écarter le chemin que Dieu a préparé pour mettre à sa place un chemin de votre invention ?

On peut aussi voir la chose autrement. Ce que Dieu vous demande, c'est de plier devant lui votre volonté entêtée. Prenez un enfant qui désobéit et à qui l'on demande de se soumettre : il peut se mettre à pleurer, à gémir, à montrer toutes les marques de la douleur, et même se faire du mal, dans l'espoir d'apitoyer son père, tout en refusant, pendant tout ce temps, de se soumettre à l'autorité de ses parents. Il serait très content de mettre ses propres souffrances à la place de la soumission qu'on lui demande. C'est exactement ce que fait le pécheur. Il voudrait bien mettre ses propres souffrances à la place de la soumission à Dieu, et apitoyer le Seigneur au point qu'il renonce à la dure condition de la repentance et de la soumission.

Si vous voulez être sauvé, vous ne devez absolument pas écouter ceux qui vous plaignent, qui, sans le dire, prennent votre parti contre Dieu et essaient de vous faire croire que vous n'êtes pas aussi mauvais que vous l'êtes. J'ai connu autrefois une femme qui, après avoir été longtemps et douloureusement travaillée par sa conscience, tomba dans un profond désespoir ; sa santé déclina et elle semblait sur le point de mourir. Pendant tout ce temps, elle ne trouva aucun soulagement ; au contraire, elle semblait aller de mal en pis, s'enfonçant dans un désespoir sombre et terrible. Au lieu de lui parler franchement et fidèlement, et de sonder jusqu'au fond son cœur coupable, ses amis avaient choisi de la plaindre, et ils se plaignaient presque du Seigneur, qui ne voulait pas avoir pitié de cette pauvre femme à l'agonie, mourante. Finalement, alors qu'elle semblait arrivée au bout de sa vie, si faible qu'elle pouvait à peine parler à voix basse, un pasteur qui savait mieux s'y prendre avec les pécheurs travaillés par leur conscience passa par là. Les amis de la femme lui recommandèrent de la traiter avec beaucoup de ménagement, car elle était dans un état épouvantable et très à plaindre ; mais il jugea préférable de lui parler avec une grande franchise. Quand il s'approcha de son lit, elle éleva sa faible voix et demanda un peu d'eau. « Si vous ne vous repentez pas, lui dit-il, vous serez bientôt là où il n'y a pas une goutte d'eau pour rafraîchir votre langue. » « Oh, s'écria-t-elle, faut-il que

j'aille en enfer ? » « Oui, il le faut, et vous irez, et bientôt, si vous ne vous repentez pas et ne vous soumettez pas à Dieu. Pourquoi ne vous repentez-vous pas et ne vous soumettez-vous pas tout de suite ? » « Oh, répondit-elle, c'est une chose terrible d'aller en enfer ! » « Oui, et c'est justement pour cette raison que Dieu a prévu le sacrifice de Jésus-Christ ; mais vous ne voulez pas l'accepter. Il approche de vos lèvres la coupe du salut, et vous la repoussez. Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi vous obstinez-vous à être l'ennemie de Dieu et à mépriser le salut qu'il vous offre, alors que vous pourriez devenir son amie et recevoir son salut si vous le vouliez ? »

C'est sur ce ton que se déroula leur conversation, et le résultat fut que la femme vit sa culpabilité et son devoir ; elle se tourna vers le Seigneur et trouva le pardon et la paix.

C'est pourquoi je vous le dis : si votre conscience vous accuse de péché, ne laissez personne prendre votre parti contre Dieu. Votre blessure n'a pas besoin d'un pansement, mais d'une sonde qui va jusqu'au fond. Ne craignez pas la sonde : c'est la seule chose qui puisse vous sauver. N'essayez pas de cacher votre culpabilité ni de vous voiler les yeux pour ne pas la voir, et n'ayez pas peur de connaître le pire, car il faut que vous connaissiez le pire du pire, et plus tôt vous le connaîtrez, mieux cela vaudra. Je vous en avertis : ne cherchez pas un médecin qui vous donne un calmant, car vous n'en avez pas besoin. Fuyez comme la mort elle-même tous ceux qui voudraient vous dire des choses agréables et vous annoncer des illusions. Ils perdraient sûrement votre âme.

Ensuite, ne croyez pas que, si vous devenez chrétien, cela vous empêchera d'accomplir les devoirs nécessaires ou normaux de la vie, ou quoi que ce soit dont vous devez vous occuper. Non : la foi ne vous empêche jamais d'accomplir un véritable devoir. Bien au contraire, en réalité, il est indispensable de bien vous occuper de vos différents devoirs pour vivre votre foi. Vous ne pouvez pas servir Dieu sans cela.

De plus, si vous voulez être sauvé, vous ne devez prêter attention à rien de ce qui pourrait vous en empêcher. Il est d'une importance infinie que votre âme soit sauvée. Aucune considération qui se met en travers de votre chemin ne doit peser plus qu'un brin de paille ou une plume. Jésus-Christ l'a montré et l'a fait comprendre avec force dans plusieurs paraboles, en particulier dans celle qui compare le royaume des cieux à « un marchand qui cherche de belles perles. Il a trouvé une perle de grand prix; et il est allé vendre tout ce qu'il avait, et l'a achetée » (Matthieu 13,45-46). Dans une autre parabole, il est dit que le royaume des cieux est semblable à « un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache; et, dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il a, et achète ce champ » (Matthieu 13,44). C'est ainsi qu'on enseigne aux hommes, avec force, qu'ils doivent être prêts à faire n'importe quel sacrifice, quel qu'il soit, s'il le faut pour gagner le royaume des cieux.

Ensuite, vous ne devez pas chercher la foi de façon égoïste. Vous ne devez pas faire de votre propre salut ou de votre propre bonheur le but suprême. Prenez garde : si vous en faites votre but suprême, vous aurez une fausse espérance, et vous glisserez probablement, sur le chemin de l'hypocrite, jusqu'au plus profond de l'enfer.

II. Ce que les pécheurs doivent faire pour être sauvés.

1. Vous devez comprendre ce que vous avez à faire. Il est de la plus haute importance que vous le voyiez clairement. Vous devez savoir qu'il faut revenir à Dieu, et comprendre ce que cela veut dire. Le problème entre vous et Dieu, c'est que vous vous êtes volé vous-même et que vous avez déserté son service. Vous appartenez de plein droit à Dieu. Il vous a créé pour lui, et il avait donc un droit parfaitement juste à l'hommage de votre cœur et au service de votre vie. Mais vous, au lieu de vivre pour répondre à ses droits, vous vous êtes enfui : vous avez déserté le service de Dieu et vous avez vécu pour vous faire plaisir. Maintenant, votre devoir est de revenir et de vous rendre à Dieu.

2. Vous devez revenir et confesser vos péchés à Dieu. Vous devez reconnaître que vous avez eu entièrement tort, et que Dieu a eu entièrement raison. Présentez-vous devant le Seigneur et mettez à nu toute la profondeur de votre culpabilité. Dites-lui que vous méritez exactement la condamnation dont il vous a menacé.

Ces aveux sont, par nature, indispensables pour que vous soyez pardonné. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Alors leur cœur incirconcis s'humiliera, et ils paieront la dette de leurs iniquités. Je me souviendrai de mon alliance » (Lévitique 26,41-42). Alors Dieu peut pardonner. Mais tant que vous contestez ce point, que vous refusez de reconnaître que Dieu a raison ou d'admettre que vous avez tort, il ne pourra jamais vous pardonner.

Vous devez en plus vous confesser aux hommes, si vous avez fait du tort à quelqu'un. Et n'est-il pas vrai que vous avez fait du tort à certains de vos semblables, et peut-être à beaucoup ? N'avez-vous pas calomnié votre prochain et dit des choses que vous n'aviez aucun droit de dire ? N'avez-vous pas, dans certains cas dont vous pourriez vous souvenir si vous le vouliez, menti aux autres, ou menti à leur sujet, ou caché ou déformé la vérité ? Et n'avez-vous pas accepté que d'autres aient une fausse idée de vous ou de votre conduite ? Si c'est le cas, vous devez rejeter tout ce mal, car il est écrit : « Celui qui cache ses transgressions ne prospère point, Mais celui qui les avoue et les délaisse obtient miséricorde » (Proverbes 28,13). De plus, vous ne devez pas seulement confesser vos péchés à Dieu et aux personnes à qui vous avez fait du tort ; vous devez aussi réparer le tort causé. Vous n'avez pas pris devant Dieu et devant les hommes la place de quelqu'un qui se repent tant que vous n'avez pas fait cela aussi. Dieu ne peut pas vous traiter comme quelqu'un qui se repent avant que vous l'ayez fait. Je ne veux pas dire par là que Dieu ne peut pas vous pardonner avant que vous ayez mis votre résolution à exécution en accomplissant concrètement la réparation, car cela peut parfois demander du temps, et c'est même, dans certains cas, impossible pour

vous. Mais la résolution doit être sincère et complète avant que Dieu puisse vous pardonner.

3. Vous devez renoncer à vous-même. Cela veut dire :

(1) Que vous renonciez à votre propre justice, en rejetant pour toujours l'idée même d'avoir en vous-même quoi que ce soit de juste.

(2) Que vous abandonniez pour toujours l'idée d'avoir fait le moindre bien qui devrait vous faire bien voir de Dieu, ou qu'on pourrait jamais considérer comme une raison d'être déclaré juste.

(3) Que vous renonciez à votre propre volonté, et que vous soyez toujours prêt à dire, non seulement en paroles mais du fond du cœur : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Matthieu 6,10). Vous devez accepter de tout cœur que la volonté de Dieu soit votre loi suprême.

(4) Que vous renonciez à faire les choses à votre manière et que vous laissiez Dieu agir à sa manière en toutes choses. Ne vous laissez jamais aller à vous énerver ni à vous irriter pour quoi que ce soit ; car, puisque l'action de Dieu s'étend à tous les événements, vous devriez reconnaître sa main en toutes choses ; et donc, vous énerver pour quoi que ce soit, c'est vous énerver contre Dieu, qui a au moins permis que cette chose arrive comme elle arrive. Par conséquent, tant que vous vous laissez aller à vous énerver, vous n'êtes pas en règle avec Dieu. Vous devez devenir devant Dieu comme un petit enfant, apaisé et confiant à ses pieds. Qu'il fasse beau ou mauvais temps, acceptez que Dieu agisse à sa manière. Que tout aille bien pour vous, ou mal, comme disent les hommes, laissez Dieu faire ce qui lui plaît, et que votre part soit de vous soumettre en vous en remettant parfaitement à lui. Tant que vous ne prenez pas cette position, vous ne pouvez pas être sauvé.

4. Vous devez venir à Christ. Vous devez accepter Christ vraiment et pleinement comme votre Sauveur. En renonçant à toute idée de compter sur ce que vous avez fait ou pouvez faire, vous devez accepter Christ comme le sacrifice qui répare votre faute, et comme celui qui, toujours

vivant, se tient entre Dieu et vous pour intercéder en votre faveur. Sans la moindre condition ni la moindre réserve, vous devez vous placer sous son aile, comme sous la protection de votre Sauveur.

5. Vous devez chercher avant tout à plaire à Christ, et non à vous-même. Il est par nature impossible que vous soyez sauvé avant d'être arrivé à cette disposition d'esprit, avant d'être si content de Christ, à tous points de vue, que vous trouviez votre plaisir à faire ce qui lui plaît. Il est impossible, par la nature même des choses, que vous soyez heureux dans un autre état d'esprit, ou malheureux dans celui-là. Car ce qui plaît à Christ est infiniment bon et juste. Quand donc ce qui lui plaît devient ce qui vous plaît, et que votre volonté s'accorde entièrement avec la sienne, alors vous êtes heureux pour la même raison que lui est heureux, et il vous est aussi impossible de ne pas être heureux qu'à Jésus-Christ lui-même. Et trouver un bonheur suprême dans la volonté de Dieu, c'est l'essentiel de ce que veut dire être sauvé. Dans cet état d'esprit, vous êtes sauvé. En dehors de lui, vous ne pouvez pas l'être.

J'ai souvent été frappé avec force de voir combien de chrétiens de nom se trompent lamentablement et complètement sur ce point. Au fond, ils ressentent le service de Christ comme un collier de fer, comme un joug insupportablement dur. C'est pourquoi ils se donnent énormément de mal pour se débarrasser d'une partie de ce fardeau. Ils essaient de se persuader que Christ ne demande pas beaucoup de renoncement à soi, ou même aucun, et qu'il ne demande pas beaucoup, ou même pas du tout, de s'écarter du chemin du monde et du péché. Oh, s'ils pouvaient seulement abaisser le niveau du devoir chrétien jusqu'à celui des modes et des habitudes de ce monde ! Comme il serait plus facile, alors, de vivre une vie chrétienne et de porter le joug de Christ !

Mais si l'on prend le joug de Christ tel qu'il est vraiment, il devient à leurs yeux un collier de fer. Faire la volonté de Christ au lieu de la leur, c'est pour eux une affaire bien pénible. Or, si faire la volonté de Christ, c'est cela la foi (et qui peut en douter ?), alors il leur suffit d'en avoir assez

pour être, dans l'état d'esprit où ils sont, au comble du malheur. Permettez-moi de poser une question à ceux qui gémissent à l'idée qu'ils sont obligés d'être chrétiens, qui trouvent cela terriblement dur, mais qui savent qu'ils y sont obligés : combien faudrait-il de cette sorte de religion pour faire un enfer ? Sûrement pas beaucoup ! Si vous n'éprouvez aucune joie à faire ce qui plaît à Dieu, et que pourtant vous êtes obligé de faire ce qui lui plaît, parce que c'est le seul moyen d'être sauvé, et que vous êtes ainsi sans cesse contraint, comme sous la menace des soldats, de faire ce que vous détestez, parce que c'est le seul moyen d'échapper à l'enfer, est-ce que ce ne serait pas déjà en soi un enfer ? Ne voyez-vous pas que, dans cet état d'esprit, vous n'êtes pas sauvé et que vous ne pouvez pas l'être ?

Pour être sauvé, vous devez arriver à un état d'esprit où vous ne demanderez pas de joie plus grande que de faire ce qui plaît à Dieu. Cela seul suffira, pour toujours, à remplir votre coupe jusqu'à la faire déborder.

Vous devez avoir une confiance totale en Christ, sinon vous ne pouvez pas être sauvé. Vous devez croire en lui sans réserve : croire toutes ses paroles de promesse. Elles vous ont été données pour que vous les croyiez, et si vous ne les croyez pas, elles ne peuvent vous faire aucun bien. Loin de vous aider si vous ne mettez pas votre foi en elles, elles ne feront qu'aggraver votre culpabilité pour votre incrédulité. Dieu veut être cru quand il parle avec amour à des pécheurs perdus. Il leur a donné « les plus grandes et les plus précieuses promesses » (2 Pierre 1,4), afin que, par la foi en elles, ils échappent à la corruption que la convoitise répand dans le monde. Mais des milliers de chrétiens de nom ne savent pas se servir de ces promesses, et pour le peu de profit qu'ils en tirent, elles auraient aussi bien pu être écrites sur le sable de la mer.

Les pécheurs, eux aussi, descendront en enfer en foule compacte, s'ils ne croient pas et ne s'accrochent pas à Dieu par la foi en sa promesse. Oh, sa terrible colère est déchaînée contre eux ! Et il dit : « Je marcherai contre elles, je les consumerai toutes ensemble, A moins qu'on ne me prenne

pour refuge, Qu'on ne fasse la paix avec moi, Qu'on ne fasse la paix avec moi » (Ésaïe 27,4-5). Oui, que le pécheur se secoue et qu'il saisisse mon bras, puissant pour sauver, et alors il pourra faire la paix avec moi. Vous demandez comment le saisir ? Par la foi. Oui, par la foi : croyez ses paroles et accrochez-vous ; accrochez-vous à son bras puissant et lancez-vous au-dessus de l'enfer, et n'ayez pas plus peur que s'il n'y avait pas d'enfer.

Mais vous dites : « Je crois, et pourtant je ne suis pas sauvé. » Non, vous ne croyez pas. Une femme m'a dit : « Je crois, je sais que je crois, et pourtant me voici encore dans mes péchés. » Non, lui ai-je répondu, vous ne croyez pas. Avez-vous autant confiance en Dieu que vous en auriez en moi si je vous avais promis un dollar ? Est-ce que vous priez Dieu ? Et si oui, venez-vous à lui avec une confiance comparable à celle que vous auriez en venant me demander un dollar promis ? Oh, tant que vous n'aurez pas en Dieu au moins autant de foi que cela, et même davantage, tant que vous n'aurez pas plus confiance en Dieu que vous n'en auriez en dix mille hommes, votre foi n'honore pas Dieu, et vous ne pouvez pas espérer lui plaire. Vous devez dire : « Que Dieu, au contraire, soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur » (Romains 3,4).

Mais vous dites : « Oh, je suis un pécheur, comment pourrais-je croire ? » Je sais que vous êtes un pécheur, et tous les hommes à qui Dieu a donné ces promesses le sont aussi. « Oh, mais je suis un grand pécheur ! » Eh bien, Paul dit : « C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier » (1 Timothée 1,15).

Vous n'avez donc pas à désespérer.

7. Vous devez renoncer à tout ce que vous avez, sinon vous ne pouvez pas être disciple de Christ. Il faut un renoncement à soi absolu et total.

Je ne veux pas dire par là que vous ne devez plus jamais manger, plus jamais vous habiller, ni plus jamais profiter de la compagnie de vos amis ;

non, ce n'est pas cela ; mais que vous devez cesser complètement de profiter de ces bonnes choses de façon égoïste. Vous ne devez plus penser que vous vous appartenez à vous-même, ni que vous appartiennent votre temps, vos biens, ou quoi que ce soit que vous avez jamais appelé vôtre. Toutes ces choses, vous devez les considérer comme étant à Dieu, et non à vous. C'est en ce sens que vous devez renoncer à tout ce que vous avez : en déposant tout sur l'autel de Dieu, pour que tout soit consacré avant tout, et uniquement, à son service. Quand vous revenez à Dieu pour recevoir le pardon et le salut, venez avec tout ce que vous avez, pour tout déposer à ses pieds. Venez avec votre corps, pour l'offrir sur son autel comme un sacrifice vivant. Venez avec votre âme et toutes ses capacités, et donnez-les de bon cœur à votre Dieu et Sauveur, pour qu'elles lui appartiennent entièrement. Venez, apportez tout : tout, votre corps, votre âme, votre intelligence, votre imagination, vos connaissances, tout, sans réserve. Vous dites : « Faut-il vraiment que j'apporte tout ? » Oui, tout, absolument tout ; ne gardez rien en arrière ; ne péchez pas contre votre propre âme comme Ananias et Saphira, en gardant une partie pour vous ; mais renoncez à tout droit sur quoi que ce soit, et reconnaissez que Dieu a droit à tout. Dites : « Seigneur, ces choses ne sont pas à moi. Je les avais volées, mais elles n'ont jamais été à moi. Elles ont toujours été à toi ; je ne veux plus les garder. Seigneur, toutes ces choses sont à toi, dès maintenant et pour toujours. Maintenant, que veux-tu que je fasse ? Je n'ai plus d'affaires à moi ; je suis entièrement à ta disposition. Seigneur, quel travail as-tu pour moi ? »

C'est dans cet esprit que vous devez renoncer au monde, à vos mauvais désirs et à Satan. Désormais, c'est avec Christ que vous devez être en communion, et non avec ces choses-là. Vous devez vivre pour Christ, et non pour le monde, pour vos mauvais désirs ou pour le diable.

8. Vous devez croire le témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils. Celui qui ne croit pas n'accepte pas ce témoignage ; il ne certifie pas, comme on met son sceau sur un document, que Dieu dit vrai. Or voici ce qui est écrit : « Voici ce témoignage, c'est que Dieu nous a donné la vie

éternelle, et que cette vie est dans son Fils » (1 Jean 5,11). La condition pour que vous la receviez, c'est que vous croyiez ce témoignage, et donc que vous agissiez en conséquence. Supposez qu'un homme pauvre habite juste à côté de chez vous, et que le courrier lui apporte une lettre l'informant qu'un homme riche est mort en Angleterre en lui laissant cent mille livres sterling ; et que le caissier d'une banque voisine lui écrive qu'il a reçu cette somme en dépôt pour lui et qu'il la tient à sa disposition, sur simple demande. Mais l'homme pauvre dit : « Je ne peux pas croire ce document. Je ne peux pas croire qu'un tel homme riche ait jamais existé ; je ne peux pas croire qu'il y ait cent mille livres pour moi. » Alors il devra vivre et mourir aussi pauvre que Lazare, parce qu'il refuse de croire le document.

Écoutez bien : c'est exactement la situation du pécheur incrédule. Dieu vous a donné la vie éternelle, et elle attend votre demande ; mais vous ne la recevez pas parce que vous refusez de croire, et donc vous refusez de rédiger la demande et de la présenter en bonne et due forme.

« Ah, mais, dites-vous, il faut que je ressente quelque chose avant de pouvoir croire ; comment pourrais-je croire tant que je ne le ressens pas ? » L'homme pauvre pourrait dire de la même façon : « Comment pourrais-je croire que les cent mille livres sont à moi ? Je n'en ai pas encore le moindre centime ; je suis aussi pauvre qu'avant. » Oui, vous êtes pauvre parce que vous refusez de croire. Si vous vouliez bien croire, vous pourriez aller acheter tous les magasins de ce pays. Mais vous continuez à crier : « Je suis aussi pauvre qu'avant. Je ne peux pas le croire ; regardez mes pauvres vêtements usés : je n'ai jamais été aussi déguenillé de ma vie ; je n'ai pas la moindre parcelle des sentiments et du confort d'un homme riche. » De même, le pécheur ne peut pas croire tant qu'il n'a pas vécu l'expérience intérieure ! Il faut qu'il attende d'éprouver un peu ce que ressent un pécheur sauvé avant de pouvoir croire le témoignage et saisir le salut ! C'est vraiment absurde ! C'est comme si l'homme pauvre devait attendre d'avoir ses habits neufs et sa belle maison avant de pouvoir croire ses documents et retirer son argent.

Évidemment, il se condamne à une pauvreté sans fin, alors que des montagnes d'or lui appartiennent entièrement.

Maintenant, pécheur, il faut que vous compreniez cela. Pourquoi seriez-vous perdu alors que la vie éternelle a été achetée pour vous et vous est offerte par le testament et les dernières volontés du Seigneur Jésus-Christ ? Allez-vous enfin croire ce témoignage et retirer la somme tout de suite ? Par pitié, comprenez cela, et ne perdez pas le ciel par votre propre folie !

Je dois conclure en disant que, si vous voulez être sauvé, vous devez accepter un salut déjà préparé, un salut déjà prêt, complet, et offert maintenant. Vous devez être prêt à abandonner tous vos péchés et à être sauvé de tous, maintenant et pour toujours ! Tant que vous n'y consentez pas, vous ne pouvez pas être sauvé du tout. Beaucoup accepteraient volontiers d'être sauvés au ciel, s'ils pouvaient garder certains péchés tant qu'ils sont sur la terre ; ou plutôt, ils croient qu'ils aimeraient le ciel à ces conditions. Mais en réalité, ils détesteraient autant un cœur pur et une vie sainte au ciel qu'ils les détestent sur la terre, et ils se trompent complètement en croyant qu'ils sont prêts, ou même disposés, à aller dans un ciel comme celui que Dieu a préparé pour son peuple. Non, il ne peut y avoir de ciel que pour ceux qui acceptent d'être sauvés de tout péché dans ce monde-ci. Ils doivent prendre l'Évangile comme un chemin qui ne fait aucun compromis avec le péché, qui vise une pleine libération du péché dès maintenant et qui donne tout ce qu'il faut pour cela. Tout autre évangile n'est pas le vrai, et accepter l'Évangile de Christ dans un autre sens, ce n'est pas l'accepter du tout. Sa première et sa dernière condition, c'est de renoncer à tout péché, par un engagement solennel et pour toujours.

Remarques.

1. Paul n'a pas donné à cette question la réponse que donnerait un universaliste logique avec lui-même. Celui-ci dirait : « Vous serez sauvé

après avoir d'abord été puni selon votre péché. Tous les hommes doivent s'attendre à être punis autant que leurs péchés le méritent. » Mais ce n'est pas ce que Paul a répondu. Il aurait été un bien triste consolateur s'il avait répondu de cette manière : « Vous devez tous être punis selon la lettre de la loi que vous avez violée. » On n'aurait guère pu appeler cela une bonne nouvelle.

Paul n'a pas non plus donné l'autre réponse de l'universaliste, qui dirait : « Ne vous inquiétez pas de cette question du salut ; tous les hommes sont bien assez sûrs d'être sauvés, sans avoir besoin de s'en préoccuper particulièrement. » Ce n'est pas ce qu'a fait Paul. Non : il savait, et il n'a pas hésité à le dire, qu'il est nécessaire de croire au Seigneur Jésus-Christ pour être sauvé.

2. Prenez garde à ne pas pécher volontairement après avoir compris la vérité sur le chemin du salut. Le danger de le faire est d'autant plus grand que vous voyez clairement votre devoir. La condamnation la plus terrible tombera sur la tête de ceux qui connaissaient leur devoir et ne l'ont pas fait. Quand donc on vous dit clairement et sincèrement quel est votre devoir, soyez sur vos gardes, de peur de laisser le salut vous glisser entre les mains. Il ne sera peut-être plus jamais aussi près de vous.

3. N'attendez même pas d'être rentré chez vous pour obéir à Dieu. Décidez-vous maintenant, tout de suite, à accepter les offres du salut. Pourquoi pas ? Ne sont-elles pas tout à fait raisonnables ?

4. Que votre esprit se penche sur cette grande proposition et l'accepte, exactement comme vous le feriez pour n'importe quelle autre proposition importante. Dieu vous présente sa proposition ; vous l'entendez expliquer et vous la comprenez ; maintenant, l'étape suivante, et la seule qui reste, c'est de l'accepter de tout votre cœur. C'est comme lorsqu'une autre grande question (supposons une question de vie ou de mort) est présentée à une communauté : on expose complètement la situation, on explique les conditions, puis on pose la question décisive. Allez-vous signer ? Vous engagez-vous à remplir ces conditions ? Acceptez-vous la

proposition de tout votre cœur ? Tout cela serait parfaitement compréhensible.

Il en va exactement de même, maintenant, pour le pécheur. Vous comprenez la proposition. Vous connaissez les conditions du salut. Vous comprenez l'engagement que vous allez prendre avec votre Dieu et Sauveur. Vous vous engagez à tout donner à Dieu, à vous déposer vous-même sur son autel, pour qu'il se serve de vous là, jusqu'au bout, exactement comme il le voudra. Et maintenant, la seule question qui reste est celle-ci : allez-vous y consentir tout de suite ? Allez-vous choisir de vous donner à Dieu pleinement et pour toujours, de tout votre cœur ?

5. Le geôlier n'a cherché aucune excuse. Dès qu'il a connu son devoir, il a cédé en un instant. Paul lui a dit ce qu'il devait faire, et il l'a fait. Il avait peut-être entendu parler un peu de la prédication de Paul avant cette nuit-là ; mais probablement pas beaucoup. Mais maintenant, il écoute comme quelqu'un dont la vie est en jeu. Combien de fois ai-je été frappé par cet exemple ! Voilà un païen à l'esprit plongé dans l'obscurité. Il avait sans doute entendu beaucoup de ragots sur ces apôtres ; mais malgré tout, il est venu chercher auprès d'eux la vérité ; en l'entendant, il est convaincu, et une fois convaincu, il cède aussitôt. Paul a prononcé une seule phrase ; le geôlier l'a reçue, il l'a acceptée, et c'est fait.

Mais vous, pécheur, vous connaissez et vous admettez toute cette vérité, et pourtant, aussi incroyablement étrange que ce soit, vous ne voulez pas, en un instant, la croire et l'accepter de tout votre cœur. Oh, Sodome et Gomorrhe ne se lèveront-elles pas contre vous au jugement pour vous condamner ! Ce geôlier païen : comment pourrez-vous supporter de le voir en ce jour redoutable, et d'être accusé là-bas par son exemple !

6. Il est remarquable que Paul n'ait rien dit du besoin qu'aurait le geôlier d'être aidé pour croire et se repentir. Il n'a même pas parlé de l'œuvre de l'Esprit, ni fait allusion au besoin que le geôlier en avait. Mais il faut remarquer que Paul a donné au geôlier exactement les indications qui pouvaient le mieux lui assurer l'aide de l'Esprit et favoriser son action.

7. Le geôlier semble n'avoir pris aucun retard, n'avoir attendu aucun moment futur ou meilleur ; mais dès que les conditions lui sont présentées, il cède et les accepte ; à peine la proposition est-elle faite qu'il la saisit en un instant.

Je prêchais un jour dans un village de l'État de New York. Devant moi était assis un avocat qui avait été profondément choqué par l'Évangile. Mais ce jour-là, je remarquai qu'il était assis, les yeux fixes et la bouche ouverte, penché en avant comme s'il voulait saisir chaque mot au vol. J'étais en train d'expliquer l'Évangile et de le rendre simple, et quand j'en suis arrivé à dire exactement comment l'Évangile est offert aux hommes, il m'a raconté plus tard : « Je l'ai attrapé au vol ; j'ai tendu la main (et il fit le geste en le disant), je l'ai saisi, et il est devenu à moi. »

C'est ce qui m'est arrivé aussi, quand je priais dans les bois. Après m'être arraché à la crainte des hommes et avoir commencé à laisser libre cours à mes sentiments, ce passage m'est venu à l'esprit : « Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur » (Jérémie 29,13). Pour la première fois de ma vie, j'ai découvert que je croyais un passage de la Bible. J'avais cru jusque-là que je croyais, mais certainement jamais comme je le croyais maintenant. Alors je me suis dit : « C'est la parole du Dieu éternel. Mon Dieu, je te prends au mot. Tu dis que je te trouverai quand je te chercherai de tout mon cœur ; eh bien, Seigneur, je te cherche, je le sais, de tout mon cœur. » Et c'est bien vrai : j'ai trouvé le Seigneur. Jamais de toute ma vie je n'ai été plus sûr de quoi que ce soit que je l'étais alors d'avoir trouvé le Seigneur.

C'est tout le sens de ses promesses : elles ont été faites pour être crues, pour qu'on les saisisse comme les propres paroles de Dieu et qu'on agisse en conséquence, comme si elles voulaient vraiment dire exactement ce qu'elles disent. Quand Dieu dit : « Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés » (Ésaïe 45,22), il veut que nous nous tournions vers lui comme s'il avait réellement entre les mains le salut à donner, et en plus un cœur qui désire le donner. Le psalmiste exprime bien le véritable esprit de la

foi : « Mon cœur dit de ta part: Cherchez ma face! Je cherche ta face, ô Éternel » (Psaumes 27,8). Voilà le chemin : que votre cœur réponde tout de suite à ces bienheureuses paroles d'invitation et de promesse.

« Ah, mais, dites-vous, je ne suis pas chrétien. » Et vous ne le serez jamais tant que vous ne croirez pas au Seigneur Jésus-Christ comme votre Sauveur. Si vous ne devenez jamais chrétien, ce sera parce que vous ne croyez pas l'Évangile, et que vous refusez de le croire et de l'accepter de tout votre cœur.

Les promesses ont été faites pour être crues, et elles appartiennent à quiconque veut bien les croire. Elles tendent à tous leurs précieuses paroles, et quiconque le veut peut les prendre pour lui. Maintenant, allez-vous croire que le Père vous a donné la vie éternelle ? C'est ce qui est déclaré ; allez-vous le croire ?

On vous a dit maintenant ce que vous ne devez pas faire et ce que vous devez faire pour être sauvé : êtes-vous prêt à agir ? Dites-vous : « Je suis prêt à renoncer à mon propre plaisir, et désormais à ne chercher d'autre plaisir que de plaire à Dieu » ? Pouvez-vous renoncer à tout le reste pour cela ?

Pécheur, voulez-vous plaire à Dieu, ou préféreriez-vous vous plaire à vous-même ? Êtes-vous prêt maintenant à plaire à Dieu, et à commencer par croire au Seigneur Jésus-Christ pour être sauvé ? Serez-vous aussi simple de cœur que le geôlier ? Et agirez-vous aussi vite que lui ?

J'exige votre décision maintenant. Je n'ose pas vous laisser rentrer d'abord chez vous, de peur que vous vous mettiez à parler d'autre chose et que vous laissiez échapper ces paroles de vie et cette précieuse occasion de saisir le salut qui vous est offert. Et à qui croyez-vous que je m'adresse en ce moment ? À chaque pécheur ici présent qui refuse de se repentir, à chacun. Je prends à témoin le ciel et la terre que je vous ai présenté l'Évangile aujourd'hui. Allez-vous l'accepter ? N'est-il pas raisonnable que vous vous décidiez tout de suite ? Êtes-vous prêt,

maintenant, à dire devant le ciel et devant cette assemblée : « Je vais renoncer à moi-même et me soumettre à Dieu ! J'appartiens au Seigneur, et que tous les hommes et tous les anges m'en soient témoins : j'appartiens au Seigneur pour toujours. » Pécheur, le Dieu infini attend votre consentement !

Sermon 11

Le pécheur : capable d'obéir, mais moralement faible

« Chacun est esclave de ce qui a triomphé de lui » (2 Pierre 2,19)

Dans ce message, je veux examiner l'état moral du pécheur.

Le premier fait important à remarquer, c'est que tous les hommes sont libres par nature, et qu'ils ne le sont pas moins parce qu'ils sont pécheurs. Leur volonté est naturellement libre.

Quand je parle de liberté naturelle, je ne veux pas dire qu'ils ont le droit de faire ce qui leur plaît : cela ne peut absolument pas être vrai. Je ne veux pas dire non plus qu'ils sont libres seulement au sens où ils peuvent faire ce qu'ils ont décidé de faire. En fait, les hommes peuvent parfois réaliser ce qu'ils ont décidé, et parfois non ; mais, quoi qu'il en soit, la liberté morale ne consiste pas dans le pouvoir de mener à bien ses projets. Vous savez que certains anciens philosophes définissaient la liberté de la volonté comme le pouvoir de faire ce qu'on veut faire. Pour bien des raisons, ce ne peut pas être la vraie idée de la liberté de la volonté. Regardez en effet ce qui se passe quand nous agissons par nos muscles. Le fait est simple : certains de nos muscles n'obéissent pas du tout à la volonté, tandis que d'autres lui obéissent selon une loi de nécessité absolument stricte. Pour ces derniers, toute la liberté qui existe appartient à la volonté, et pas du tout au mouvement des muscles qu'elle commande. C'est donc une pure erreur de nier que la liberté se trouve là où elle est, pour la placer là où elle n'est pas. S'il existe quelque chose de nécessaire et de forcé dans l'univers, c'est bien le contrôle absolu que la volonté exerce sur les muscles du corps qui lui sont soumis. L'obéissance des muscles est absolue : elle n'est ni libre ni volontaire, en aucun sens. Il est donc absurde de placer la liberté humaine à cet endroit.

Cette liberté se trouve dans la volonté elle-même : elle consiste dans son pouvoir de choisir librement. Faire ou ne pas faire : c'est à elle de choisir. Par sa nature même, elle a pour rôle de décider de ses propres choix. L'âme veut faire ou ne pas faire, et elle est ainsi maîtresse souveraine, sur le plan moral, de ses propres actions. C'est sur ce fait que repose la responsabilité morale. Un être fait de telle sorte qu'il peut vouloir faire ou ne pas faire, et qui, de plus, connaît ses devoirs moraux et en mesure la valeur, est un être libre et responsable. Aucun autre ne peut l'être.

Il faut bien remarquer ici que tout homme sait qu'il a une conscience qui lui dit comment il doit agir, et aussi une force morale qui lui permet, à son choix, d'écouter ses avertissements ou de les rejeter.

L'homme est libre, en ce sens qu'il décide lui-même de ses actions : chacun en a la preuve dans ce qu'il ressent et sait en lui-même. Cette preuve n'a besoin d'aucun raisonnement. Elle est aussi forte qu'il le faut, sans le moindre raisonnement. Un homme sait qu'il est à l'origine de ses propres actes aussi bien et aussi clairement qu'il sait qu'il agit. Est-ce vraiment lui qui agit ? Oui. Et sait-il que c'est lui qui agit ? Oui. Comment le sait-il ? Parce qu'il en a conscience au-dedans de lui. Or il a exactement la même preuve qu'il est libre : cela aussi, sa propre conscience le lui montre.

Ce n'est pas tout : l'homme sait faire la différence entre les actes où il est libre et ceux où il subit des influences qui ne dépendent pas de son propre choix. Il sait que, dans certains cas, il reçoit des influences et subit des actions venues de l'extérieur, tandis que, dans d'autres cas, il ne fait pas que recevoir : il agit volontairement. Le simple fait qu'il puisse faire cette différence prouve qu'il est un être libre.

La différence dont je parle, chacun en fait l'expérience tous les jours. Parfois, un homme ne peut pas dire d'où lui viennent ses pensées. Des impressions se forment dans son esprit, sans qu'il puisse en retrouver l'origine. Elles peuvent venir d'en haut, elles peuvent venir d'en bas : il ne sait pas grand-chose de leur source, ni d'elles-mêmes, sinon qu'elles ne

sont pas ses propres décisions libres. Pour ses propres actes de volonté, au contraire, il ne peut y avoir aucune incertitude de ce genre. Il sait d'où ils viennent. Il sait qu'ils sont le fruit d'un pouvoir qui part de lui-même, et dont il est bien obligé de se reconnaître le premier responsable.

Non seulement il en a directement conscience, mais il a aussi, comme je l'ai déjà dit, le témoignage de sa propre conscience morale. Par sa nature même, cette faculté examine ses actes moraux : elle exige certains choix de la volonté et en interdit d'autres. Cette faculté est une condition indispensable pour être un être libre et responsable. Puisque l'homme la possède, ainsi que toutes ses autres capacités d'esprit, il doit être libre et soumis à des devoirs moraux.

On ne peut pas imaginer que l'homme soit soumis à une loi morale et à un gouvernement moral sans avoir le pouvoir d'agir moralement en toute liberté. Si l'homme a une conscience, c'est logiquement qu'il est libre.

L'homme est libre : on le voit clairement au fait qu'il sent bien quand il mérite d'être approuvé ou d'être blâmé. Il ne pourrait pas raisonnablement se reprocher quoi que ce soit si ce n'était pas une vérité première qu'il est libre. Par « vérité première », j'entends une vérité que tous connaissent, parce que leur nature même les oblige à la connaître. Il existe de telles vérités : ce sont celles que personne ne peut s'empêcher de connaître, même si on a très envie de les ignorer. Or, si ce n'était pas une vérité première, forcément connue de tous, que l'homme est libre, il ne pourrait ni s'approuver ni se blâmer lui-même.

Puisque la conscience suppose que l'homme est libre et responsable, là où il y a une conscience, il est impossible que les hommes nient vraiment leur responsabilité morale. Les hommes ne peuvent pas s'empêcher de se reprocher le mal qu'ils font. Leur conscience les avait prévenus contre ce mauvais acte, et ils le savent : comment pourraient-ils échapper à la certitude que cet acte était mauvais ?

De plus, la Bible traite toujours les hommes comme des êtres libres : elle leur ordonne de faire ou de ne pas faire, comme s'ils avaient évidemment tout le pouvoir nécessaire pour obéir à ces ordres. Un jeune pasteur m'a dit un jour : « Je prêche que les hommes doivent se repentir, mais jamais qu'ils le *peuvent*. » Je lui ai répondu : « Pourquoi ne pas prêcher aussi qu'ils le peuvent ? » Il m'a dit : « La Bible n'affirme pas qu'ils le *peuvent*. » Je lui ai répondu qu'il serait parfaitement ridicule qu'une assemblée d'hommes chargée de faire les lois, après avoir exigé certains actes, se mette ensuite à affirmer que les citoyens ont le pouvoir d'obéir. L'exigence elle-même est l'affirmation la plus forte possible : elle montre que ceux qui font la loi croient que les citoyens sont capables de faire ce qu'on leur demande. Si les législateurs ne le croyaient pas, comment pourraient-ils raisonnablement l'exiger ? La toute première chose qu'on suppose chez de bons dirigeants, c'est qu'ils ont du bon sens et une honnêteté ordinaire. Nier, en pratique, que Dieu possède ces qualités, c'est un blasphème.

La liberté de la volonté fait partie des certitudes les plus anciennes et les plus fortes que nous ayons. Personne, sans doute, ne peut se souvenir de la première fois où il a eu l'idée du devoir, la première fois où il a senti ce qui est bien et ce qui est mal. C'est aussi l'une des certitudes auxquelles on résiste le moins. Dès le tout début, nous partons du principe que notre volonté est libre. Le petit enfant l'affirme dès ses premiers efforts de bébé pour obtenir ce qu'il veut. Regardez-le tendre la main pour attraper sa nourriture ou ses jouets. Le petit mécanisme d'un être qui agit librement se met en marche bien avant qu'il puisse le comprendre. Il commence à agir sous sa propre responsabilité bien avant de pouvoir mesurer en quoi consiste cette responsabilité et combien elle est grande. Le fait que nous sommes personnellement responsables est si solidement attaché à nous qu'il nous serait aussi facile d'échapper à nous-mêmes que d'échapper à cette certitude.

II. S'il est vrai, d'une manière qu'aucun esprit raisonnable ne peut nier, que les hommes possèdent cette liberté morale, il est tout aussi vrai qu'ils

sont moralement esclaves, prisonniers sur le plan moral. Leur liberté leur vient de la manière dont Dieu les a créés ; leur esclavage vient de ce qu'ils ont volontairement détourné et mal utilisé leurs capacités.

La Bible présente les hommes comme des esclaves : ils ont le pouvoir de résister à la tentation de pécher, mais ils y cèdent pourtant volontairement. C'est exactement comme nos politiciens du Nord, mous comme de la pâte, qui pourraient résister aux exigences des puissants esclavagistes, mais ne le font pas et ne veulent pas le faire. Voilà exactement l'esclavage des pécheurs face à la tentation. La Bible présente Satan comme celui qui gouverne le cœur des hommes à sa guise, exactement comme les hommes qui détiennent le pouvoir esclavagiste du Sud mènent à leur guise ces politiciens mous du Nord, en leur dictant le choix de nos présidents et toutes les lois du gouvernement fédéral. C'est ainsi que Satan a mené Ève dans le jardin ; et aujourd'hui encore, il est « l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la rébellion » (Éphésiens 2,2).

Ce que la Bible présente ainsi, l'expérience montre que c'est vrai. Les hommes méchants savent qu'ils sont esclaves de Satan. D'après vous, qui met au cœur des jeunes gens l'idée de préparer le mal et de s'en gorger comme on boit de l'eau ? N'est-ce pas le diable ? Combien de jeunes gens rencontrons-nous qui, lorsqu'ils sont tentés, semblent n'avoir aucune force morale pour résister, et sont emportés par le premier coup de vent de la tentation !

Les hommes sont esclaves de leurs envies. Une fois éveillée, l'envie les entraîne, comme elle a entraîné Ève et Adam. Pourquoi certains jeunes gens ont-ils tant de mal à abandonner le tabac ? Ils savent que cette habitude est sale et dégoûtante ; ils savent qu'elle va forcément abîmer leur santé ; mais l'envie réclame, et le diable appuie ses exigences ; la pauvre victime fait un faible effort pour se libérer, mais le diable donne un tour de vis de plus et la tient plus serrée encore, puis il la ramène dans un esclavage encore plus dur.

Il en va de même quand un homme est esclave de l'alcool, et de même pour toutes les formes de plaisirs du corps. Satan renforce l'emprise des plaisirs des sens, et il ne s'inquiète pas beaucoup de la forme particulière qu'ils prennent, pourvu que leur pouvoir soit assez fort pour perdre l'âme. Tout cela fait son jeu et sert son but principal.

De la même façon, les hommes sont esclaves de l'amour de l'argent, des modes du monde, de l'opinion des gens. Tout cela les rend esclaves et les entraîne, alors même que le devoir leur demande autre chose. Tout homme qui, en fait, se laisse entraîner à l'opposé de ce qu'il sait être son devoir est vraiment un esclave. Il n'est libre que lorsqu'il agit en accord avec ce qu'il sait être son devoir. Voilà la vraie idée de la liberté. Un homme n'est libre que lorsque sa raison et sa conscience dirigent sa volonté ; car Dieu a fait les hommes intelligents et capables de bien et de mal, pour qu'ils agissent normalement, sous l'influence de leur conscience et de leur raison éclairées. C'est la liberté même que Dieu exerce et dont il jouit ; il ne peut y en avoir de plus haute ni de plus noble. Mais quand un être libre et responsable est esclave de ses envies basses et de ses passions, et qu'il se laisse conduire par elles à mépriser ce que lui disent sa conscience et sa raison, il n'est rien d'autre qu'un galérien, au service d'un maître très dur et très cruel.

Dieu a fait les hommes pour qu'ils soient libres : il leur a donné exactement les capacités d'esprit dont ils ont besoin pour diriger leurs propres actions comme un être raisonnable devrait souhaiter le faire. Leur esclavage est donc entièrement volontaire. Ils choisissent de refuser que leur raison les dirige, et ils se soumettent à la domination de leurs envies et de leurs passions.

Tout homme qui refuse de se repentir sait bien, au fond de lui, qu'il est réellement esclave de la tentation. Quel homme, qui n'a pas été sauvé du péché par la grâce, ne sait pas qu'il est une énigme pour lui-même ? J'aurais bien peu d'estime pour un homme qui dirait n'avoir jamais eu honte de lui-même, et ne s'être jamais surpris à faire des choses qu'il ne

pouvait pas bien s'expliquer. Surtout, j'aurais honte, et j'aurais peur aussi, si j'entendais un étudiant dire qu'il n'a jamais été frappé par le sentiment de sa faiblesse morale. Une telle ignorance montrerait seulement qu'il ne réfléchit absolument pas, et que, par conséquent, il ne remarque pas les faits moraux les plus évidents de sa vie intérieure. Quoi ! Ne sait-il pas que ses désirs les plus faibles entraînent sa volonté, malgré les convictions les plus fortes de sa raison et de sa conscience ?

C'est un état *extrêmement* coupable, parce qu'il est entièrement volontaire, parce que rien ne l'oblige, et parce qu'il va contre les convictions de sa raison et de son intelligence, et aussi contre ce qu'il sait des justes exigences de Dieu. Pour aller à l'encontre de telles convictions, il faut qu'il soit coupable au plus haut point.

Évidemment, une telle conduite est un véritable suicide. Le pécheur agit totalement contre ses propres intérêts les plus importants, si bien que, s'il a le pouvoir de se perdre lui-même, cette conduite y parviendra à coup sûr. Le chemin qu'il suit est, plus que tout autre, fait pour détruire à la fois le corps et l'âme : comment pourrait-il alors être autre chose qu'un suicide ? En pratique, il nie tout devoir moral. Et pourtant, il sait bien qu'il a des devoirs moraux, et il les nie contre ses convictions les plus claires. Comment cela pourrait-il être autre chose qu'un suicide ? J'ai souvent demandé à des pécheurs comment ils pouvaient s'expliquer leur propre conduite. Les honnêtes répondent : « Je ne peux pas du tout l'expliquer ; je suis une énigme pour moi-même. » La véritable explication, c'est que, par la manière dont Dieu les a créés, ils sont des êtres libres et responsables ; mais, aveuglés par le péché, ils se sont vendus eux-mêmes à l'esclavage moral, et ils sont réellement esclaves de Satan et de leurs propres convoitises.

C'est un état de profonde déchéance morale. En lui-même, il est tout à fait honteux. Tout le monde le sent pour certaines formes de péché et certaines catégories de pécheurs. Nous sentons tous que l'ivrognerie est une chose bestiale. Nous voyons l'ivrogne comme quelqu'un qui a déjà

fait une bonne partie du chemin vers l'état de bête. Regardez-le tituber, l'esprit abruti, baignant dans sa propre saleté ! N'est-il pas presque une bête ? Bien plus : ne devrions-nous pas plutôt demander pardon à toutes les bêtes pour cette comparaison ? Car aucune n'est aussi basse ni aussi ignoble ; aucune ne nous donne à ce point le sentiment d'une déchéance choisie volontairement. Comparée à l'ivrogne qui s'est lui-même abruti, n'importe laquelle d'entre elles est une noble créature.

Voilà ce que nous disons tous, en regardant seulement de notre point de vue humain. Mais il existe un autre point de vue, bien meilleur. Comment les anges regardent-ils cet homme qui s'est fait ivrogne de lui-même ? Ils voient en lui un être créé à peine un peu au-dessous d'eux, quelqu'un qui aurait pu aspirer à vivre en leur compagnie ; et pourtant, il a préféré s'abaisser jusqu'au niveau des porcs ! Oh, combien leur âme doit reculer devant le spectacle d'une telle déchéance qu'il s'est infligée lui-même ! Voir la noble intelligence rejetée, et des qualités morales plus nobles encore reniées et piétinées comme si elles n'étaient qu'un fardeau : c'en est trop pour les anges. Que doivent-ils ressentir !

Et l'ivrogne n'est pas le seul à s'attirer le mépris par sa déchéance dans les plaisirs du corps. Regardez le fumeur. Le bon goût de la société exige que, selon des règles admises par tous, il soit tenu à l'écart des salons, des cabines des bateaux à vapeur, des voitures de première classe des trains, des églises, et en fait de tous les lieux vraiment convenables. Pourtant, pour ce plaisir bas, le fumeur accepte de descendre dans des endroits qui ne le sont pas. Regardez-le quitter discrètement sa place parmi les gens respectables, dans la voiture du train, pour aller s'entasser avec des voyous dans la voiture des fumeurs, tout cela pour son plaisir répugnant. S'il était seulement obligé de voyager toute la journée dans la compagnie à laquelle il s'abaisse par ce plaisir, cela pourrait l'avertir de ce que lui coûte son goût des plaisirs du corps ! Cela pourrait l'aider à ouvrir les yeux !

J'ai pris ces formes de plaisirs du corps comme exemples de la véritable déchéance qu'est le péché. Dans ces cas-là, le bon sens des hommes s'est montré par le degré d'abaissement où il place ceux qui s'adonnent à ces bas plaisirs. Si seulement nous voyions les choses sous leur vrai jour, nous aurions le même regard sur l'homme qui se contente d'une vie morale sans Dieu. Je me souviens qu'en parlant avec un homme d'une grande moralité, il m'a dit : « Comment puis-je agir par égard pour Dieu ou pour ce qui est juste ? Comment puis-je aller à une réunion avec le noble motif de plaire à Dieu ? Je peux y aller par désir de servir mes propres intérêts égoïstes, mais comment puis-je y aller pour plaire à Dieu ? »

Oui, c'est exactement là sa difficulté et sa faute. Il lui est bien égal de plaire si peu à Dieu ! C'est le dernier de ses soucis. Ce sont les motifs les plus bas qui gouvernent sa volonté et sa vie. Il se tient complètement hors de portée des motifs les plus élevés et les plus nobles. Voilà en quoi consistent la déchéance qu'il s'est infligée lui-même et sa très grande culpabilité.

Il en va de même de l'avare, quand il en est arrivé à n'avoir plus d'autre motif que l'amour d'amasser ; quand la question qu'il se pose en pratique n'est pas : « Comment ferai-je honneur à l'humanité, comment ferai-je du bien à ma génération, comment glorifierai-je mon Créateur ? », mais : « Comment pourrai-je gagner quelques sous ? » Même quand on le presse de prier, il demanderait : « Que gagnerons-nous à lui adresser nos prières ? » (Job 21,15). Quand vous trouvez un homme ainsi incapable d'être touché par de nobles motifs, quel misérable il est ! Quelle bassesse indescriptible !

Je pourrais aussi vous présenter l'étudiant ambitieux, qui vise trop bas pour être poussé par le noble motif de faire du bien, et qui n'est sensible qu'à ce qui touche sa réputation. N'est-ce pas extrêmement bas et mesquin ? Que penseriez-vous du prédicateur qui ne se soucierait plus du tout du bien des âmes, et ne penserait qu'à pêcher pour sa réputation ?

Que diriez-vous de lui ? Vous déclareriez qu'il est trop mesquin et trop méchant pour *vivre*, et qu'il n'est bon que pour l'enfer ! Que penseriez-vous de quelqu'un qui pourrait briller comme l'étoile du matin parmi les astres de l'intelligence et du génie, mais qui s'abaisserait au métier vil et misérable de flairer partout les applaudissements et de quêter des compliments sur ses talents ? Ne diriez-vous pas qu'une telle recherche de soi-même est méprisable au-delà de toute expression ? Tout le ciel, d'en haut, les appelle à de nobles buts et à de grands efforts, et les voilà occupés à manier leur « râteau à fumier », le nez à terre, à la recherche d'un petit avantage pour leur petite personne !

Regardez cet homme ambitieux qui désire tellement plaire à tout le monde qu'il aligne ses opinions sur celles de chacun, et n'en a jamais une qui soit vraiment à lui ! N'est-il pas assez bas pour satisfaire tous ceux dont l'ambition semble étrangement renversée, si bien qu'ils n'aspirent qu'à plonger et à s'enfoncer, jamais à s'élever ; dont tous les élans les tirent vers le bas, et jamais vers le haut ?

On pourrait penser qu'ils ont assez de déchéance pour satisfaire n'importe quelle ambition ordinaire.

Tout cela vient de l'esclavage d'un égoïsme vil. Hélas ! il y en a tant dans notre monde que l'opinion publique ne le juge presque jamais selon ce qu'il est réellement !

Remarques.

Notre sujet montre la situation de ceux qui sont convaincus de ce qui est juste, mais qu'on ne peut pas persuader de le faire.

Par exemple, sur la question de l'alcool, un tel homme est convaincu de son devoir : il sait qu'il devrait changer de vie complètement, et pourtant il ne veut pas changer. Chaque conférence contre l'alcool le convainc, mais la tentation suivante balaie tout, et il retourne, comme le chien, à ce qu'il a vomi. Mais remarquez bien ceci : chaque fois qu'il passe par ce

même chemin, d'abord convaincu par la conférence, puis vaincu par la tentation, il en sort plus faible qu'avant, et très vite vous le trouverez complètement à terre. Malheureux homme ! Comme il est certain qu'il mourra dans ses péchés !

Quelle que soit la forme de la tentation, celui qui, lorsqu'il est convaincu de son devoir, n'agit pourtant pas en conséquence, est sur la grand-route qui mène à la perdition. Inévitablement, cet esclavage devient de plus en plus fort chaque fois que sa force est de nouveau mise à l'épreuve. Chaque fois que vous êtes convaincu de votre devoir et que vous résistez pourtant à cette conviction, en refusant d'agir en accord avec elle, vous devenez de plus en plus impuissant ; vous vous livrez de plus en plus au pouvoir de votre maître au cœur de fer. Chaque nouvelle fois fait de vous un esclave encore plus impuissant.

Il y a peut-être ici des jeunes gens qui ont déjà fait d'eux-mêmes une épave morale. Il y a peut-être des garçons qui n'ont pas encore seize ans et qui ont déjà bel et bien piétiné leur conscience. Vous avez déjà appris, peut-être, à aller contre toutes vos convictions sur votre devoir. Quelle horreur ! Chaque jour, vos liens deviennent plus forts. À chaque jour de résistance, votre âme est perdue plus profondément et plus irrémédiablement. Pauvre et malheureux pécheur, en route vers la mort ! Il est écrit : « Un homme qui mérite d'être repris, et qui raidit le cou, Sera brisé subitement et sans remède ! » (Proverbes 29,1). Soudain, vous vous fracassez sur les récifs, et c'en est fini de vous ! Vos amis marchent gravement le long du rivage, ils regardent ces rochers de la damnation sur lesquels votre âme a fait naufrage, et, en pleurant, ils disent tristement : « Voilà l'épave de quelqu'un qui connaissait son devoir, mais qui ne l'a pas fait. Des milliers de fois, les appels de sa conscience ont touché son cœur, mais il a appris à y résister ; il s'est fait un métier de résister, et, hélas ! il n'y a que trop bien réussi ! »

Quelle folle illusion de croire que la situation du pécheur s'améliore tant qu'il reste dans ses péchés ! Autant que l'ivrogne s'imagine qu'il

s'améliore parce que chaque conférence contre l'alcool lui fait sentir son péché et sa honte, alors que la tentation du lendemain le laisse toujours aussi ivre ! S'améliorer ! Il n'y a pas d'illusion plus fausse ni plus mortelle que celle-là !

Vous voyez encore plus clairement la force de cette illusion quand vous remarquez combien sont légères les raisons qui poussent l'âme à rejeter tous les immenses motifs que lui offrent le caractère et le royaume de Dieu. Ne faut-il pas qu'elle soit forte et terrible, l'illusion qui peut faire peser des raisons si légères plus lourd que des motifs si immenses et si graves ?

La culpabilité de cet état se mesure au peu d'importance des motifs qui dirigent l'esprit. Que penseriez-vous du jeune homme capable d'assassiner son père pour quelques sous ? Quoi ! vous écrieriez-vous, se laisser acheter pour une somme si misérable et assassiner son père ! Vous jugeriez sa culpabilité d'autant plus grande que la tentation était plus petite.

Notre sujet montre combien le Saint-Esprit est nécessaire pour imprimer la vérité dans le cœur des pécheurs.

Vous pouvez voir aussi combien il est certain que les pécheurs seront perdus s'ils attristent l'Esprit de Dieu au point de le faire partir. Vos amis sur la terre pourraient se décourager, et vous pourriez quand même être sauvé ; mais si l'Esprit de Dieu se décourage et vous quitte, votre sort est fixé pour toujours. Dieu dit : « Malheur à eux, quand je les abandonnerai ! » (Osée 9,12). Quand Dieu se retire du pécheur, c'est le signal qui fait sonner le glas de son âme perdue. Alors l'ange puissant commence à *sonner*, à SONNER, à SONNER la grande cloche de l'éternité : encore une âme qui s'en va vers sa perte éternelle !

Sermon 12

La mort de Christ à notre place

« Que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures » (1 Corinthiens 15,3)

« Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu » (2 Corinthiens 5,21)

« Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous » (Romains 5,8)

« L'Éternel a voulu, pour le bonheur d'Israël, Publier une loi grande et magnifique » (Ésaïe 42,21)

« C'est lui que Dieu a destiné, par son sang, à être, pour ceux qui croiraient, victime propitiatoire, afin de montrer sa justice, parce qu'il avait laissé impunis les péchés commis auparavant, au temps de sa patience, afin, dis-je, de montrer sa justice dans le temps présent, de manière à être juste tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus » (Romains 3,25-26)

Dans ce dernier passage, l'apôtre expose de façon particulièrement complète le but théologique, et je dirais même le but profond, raisonné, de la venue de Christ dans notre monde : montrer à toutes les créatures que Dieu est juste quand il pardonne les péchés. Il est dit ici que Christ a été donné comme le sacrifice qui nous réconcilie avec Dieu, pour que Dieu puisse être juste en pardonnant le péché. Cela suppose que Dieu n'aurait pas pu être juste envers l'univers si Christ n'avait pas d'abord été donné en sacrifice.

Quand nous réfléchissons sérieusement à ce dont notre propre esprit est convaincu, sans pouvoir y échapper, au sujet de nos relations avec Dieu et avec son gouvernement, nous ne pouvons pas ne pas voir que nous

sommes pécheurs, et que, du point de vue de la loi et de la justice, nous sommes perdus sans espoir. Que nous soyons de grands pécheurs contre Dieu, c'est une certitude de base de la conscience humaine : nos convictions les plus profondes en témoignent, et on ne peut pas plus le nier que le fait qu'il existe quelque chose qui s'appelle le mal.

Or, si Dieu est saint et bon, il est forcé de désapprouver le mal et de le punir. Sa loi prononce une peine contre le mal. Sous cette peine, nous sommes condamnés, et nous n'avons aucun moyen d'en sortir, sinon par un sacrifice suffisant, qui satisfasse Dieu parce qu'il ne met pas en danger les intérêts de son royaume.

Jusque-là, nous pouvons avancer en toute sécurité et sur un terrain solide, avec la simple lumière de la raison. Même s'il n'y avait pas de Bible, nous pourrions savoir tout cela avec une certitude absolue. Même les incroyants sont obligés d'aller jusque-là.

Nous voici donc sous une condamnation absolue et parfaitement juste. Y a-t-il un moyen d'y échapper ? S'il y en a un, il doit nous être révélé dans la Bible, car il ne peut venir d'aucune autre source. Et la Bible affirme bien révéler un moyen d'y échapper. C'est le cœur même de son message.

Elle commence par évoquer très brièvement les circonstances dans lesquelles le péché est entré dans le monde. Sans entrer dans les détails sur la manière dont le péché est entré, elle est extrêmement complète, claire et précise quand elle montre que le péché est bien là, dans toute l'humanité. Que Dieu voie l'humanité comme plongée dans le péché et la révolte, la Bible le dit aussi clairement que les mots peuvent le dire. Il faut remarquer que ce fait, et le fait qui lui est lié, à savoir que le pardon est possible, sont affirmés avec la même autorité, avec la même netteté et la même clarté. Ces deux faits tiennent ou tombent ensemble. De toute évidence, Dieu a voulu graver dans tous les esprits ces deux grandes vérités : d'abord, que l'homme est perdu par son propre péché ; ensuite, qu'il peut être sauvé par Jésus-Christ. Nier la première, c'est contredire à la fois nos propres convictions, auxquelles nous ne pouvons pas

échapper, et le témoignage le plus clair que Dieu nous a révélé ; nier la seconde, c'est fermer nous-mêmes, de notre plein gré, la porte à tout espoir d'être sauvés.

Il ne faut pas confondre les explications raisonnées du sacrifice de Christ, ses raisons et ce qu'il signifie pour le gouvernement de Dieu, avec le *fait* même de ce sacrifice. Les hommes peuvent être sauvés par ce fait s'ils le croient simplement, même s'ils ne savent rien de l'explication. Les apôtres n'accordaient pas beaucoup d'importance à l'explication, mais ils affirmaient le *fait* avec la plus grande force, faisaient des miracles pour prouver que leur autorité venait de Dieu, et suppliaient ainsi les hommes de croire ce fait et d'être sauvés. On peut donc croire ce fait d'une foi qui sauve, sans connaître l'explication. C'est certainement ce qui est arrivé à des dizaines de milliers de personnes.

Pourtant, il est très utile de comprendre les raisons du sacrifice de Christ et ce qui le fonde dans le gouvernement de Dieu. Cela sert souvent à faire tomber les doutes. Il est très courant que des hommes de loi rejettent ce fait, jusqu'au jour où ils comprennent les raisons du sacrifice de Christ et ce qu'il signifie pour le gouvernement de Dieu ; une fois qu'ils ont compris cela, ils admettent en général le fait. Il y a beaucoup d'esprits qui ont besoin de voir ce que ce sacrifice signifie pour le gouvernement de Dieu, sinon ils rejettent le fait. Si l'on doute si souvent de ce fait, c'est que les explications données n'ont pas été satisfaisantes. Elles ont donné une fausse image de Dieu. Rien d'étonnant à ce que les hommes les rejettent, et avec elles l'idée même d'un sacrifice de Christ à notre place.

Le sacrifice de Christ est un moyen que Dieu, en tant que souverain qui gouverne, a mis en place pour maintenir sa loi sans appliquer au pécheur la peine qu'elle prévoit. Bien sûr, dans n'importe quel gouvernement, il sera toujours difficile de maintenir l'autorité de la loi et le respect qui lui est dû sans appliquer la peine prévue. Pourtant, Dieu y est parvenu de la manière la plus parfaite.

Il faut faire ici une distinction entre la justice publique et la justice qui rend à chacun ce qu'il mérite.

Cette dernière fait tomber sur la tête du pécheur, personnellement, une punition qui correspond à la nature de sa faute. La première, la justice publique, ne regarde que le bien de tous, et doit faire ce qui assurera l'autorité et l'influence de la loi aussi bien que l'aurait fait l'application de la peine. Elle peut accepter un Remplaçant, à condition qu'il soit aussi efficace pour soutenir la loi et assurer l'obéissance.

La justice publique peut donc être satisfaite de l'une de ces deux manières : ou bien par l'application complète de la peine, ou bien par un Remplaçant qui servira les buts du gouvernement au moins aussi bien. Quand nous demandons alors : « Qu'est-ce qui est nécessaire pour atteindre les buts de la justice publique ? », voici la réponse :

1. Ce n'est pas l'application de la peine à la lettre ; car, dans ce cas, elle devrait forcément tomber sur le pécheur, et sur personne d'autre. De plus, l'univers ne gagnerait rien à ce que Christ subisse la peine complète et exacte que méritait chacun des pécheurs perdus qu'il allait sauver. Si la quantité de souffrance est la même dans un cas comme dans l'autre, où est le gain ? Et encore : si la justice doit être appliquée en rendant à chacun ce qu'il mérite, alors elle ne peut pas tomber sur Christ ; elle doit tomber sur le pécheur lui-même. Si ce n'est pas le cas, la souffrance peut certainement être, comparée à celle que méritait le pécheur, très différente par sa nature et moindre par son intensité.

On a parfois dit que Christ avait souffert autant, et de la même façon, que tous les sauvés auraient dû souffrir sans lui ; mais la raison humaine se révolte contre cette idée, et l'Écriture ne l'affirme certainement pas.

2. Certains prétendent que Dieu a besoin d'être apaisé, et qu'il faut calmer ses sentiments. C'est une erreur énorme. Cela donne une image complètement fausse de Dieu et du sacrifice de Christ.

3. La justice publique n'exige pas du tout qu'un être innocent subisse une peine ou une punition, au sens propre de ces mots. La punition suppose une faute, et Christ n'en avait aucune. Christ n'a donc pas été puni.

Qu'on le comprenne bien : la loi de Dieu prend sa source dans son amour désintéressé, et elle ne vise que des buts de bonté. Elle a été révélée uniquement pour faire naître le plus grand bien possible, au moyen de l'obéissance. Or une telle loi peut permettre le pardon, à condition qu'on puisse donner une démonstration qui assure l'obéissance tout aussi bien, en révélant tout autant la fermeté, la droiture et l'amour de celui qui a donné la loi. Puisque la loi est parfaite et absolument indispensable au bien de ses créatures, Dieu ne doit pas mettre sa peine de côté sans une autre influence équivalente qui pousse à obéir.

La peine a été prévue pour témoigner du respect de Dieu pour les commandements de sa loi, et de sa volonté de les faire respecter. Un sacrifice qui devait remplacer l'application de cette peine devait donc être de nature à montrer le respect de Dieu à la fois pour les commandements et pour la peine de sa loi. Il devait être capable d'imposer l'obéissance. Sur ce point, sa force morale devait être égale à celle de la peine appliquée au pécheur.

C'est pourquoi nous voyons que, dans ce sacrifice, Dieu a exprimé le grand respect qu'il a pour sa loi et pour l'obéissance à cette loi.

Si l'on applique la peine de la loi, c'est pour faire comprendre avec force la majesté, la valeur et l'utilité de la loi. N'importe quoi peut servir de remplacement, pourvu que cela montre aussi complètement le mal que fait le péché et à quel point il est odieux, la haine de Dieu pour le péché, et sa volonté d'appliquer sa loi dans toutes ses exigences. Le remplacement proposé sera d'autant plus valable s'il montre aussi, de façon éclatante, l'amour de Dieu pour les pécheurs. C'est exactement ce qu'a fait, avec la plus grande force, le sacrifice de Christ par sa mort.

Chaque acte de révolte est une accusation contre la loi. C'est pourquoi, avant de pouvoir pardonner la révolte, Dieu doit montrer ce qu'il pense du péché d'une manière qui bouleverse le cœur de tout l'univers créé et qui fasse tinter toutes les oreilles. Surtout, pour obtenir la plus haute obéissance, il fallait une démonstration qui gagne vraiment la confiance et l'amour de ceux qu'il gouverne envers celui qui leur donne la loi ; une démonstration qui montre qu'il n'est pas un tyran, et qu'il ne cherche que la plus haute obéissance de ses créatures, et donc leur bonheur. Une fois cela fait, Dieu sera satisfait.

Alors, que peut-on faire pour enseigner ces leçons et les graver dans l'univers avec une force grande et éternelle ?

Le témoignage de Dieu doit être donné de façon à être bien compris. De toute évidence, le témoignage à donner doit venir de Dieu, car c'est sa manière à lui de voir la loi, la peine et le Remplaçant qui doit être révélée. Chacun doit bien voir que, s'il appliquait la loi au pécheur, cela montrerait aussitôt quelle valeur il accorde à la loi. Mais, de toute évidence, il faut qu'un Remplaçant proposé montre avec autant de force ce qu'il pense de cette même chose, avant que Dieu puisse l'accepter comme Remplaçant.

De plus, dans cette affaire, les commandements de la loi doivent être acceptés et honorés à la fois par Dieu et par Jésus, en tant que celui qui se tient entre Dieu et les hommes. Jésus, comme représentant de l'humanité, doit honorer la loi en lui obéissant et en l'approuvant publiquement ; sinon, le sacrifice proposé ne pourrait pas rendre à la loi de Dieu l'hommage qui lui est dû. C'est ce qui a été fait.

De plus, pour que Dieu puisse vraiment faire miséricorde à l'humanité, il est évidemment indispensable que, dans la personne de celui qui se tient entre Dieu et les hommes, la nature divine et la nature humaine soient unies. Dieu et l'homme doivent être représentés tous les deux dans ce sacrifice : la Parole divine représentait Dieu ; l'homme Jésus représentait l'humanité qu'il fallait racheter. Ce que la Bible affirme ainsi se vérifie

dans l'histoire de Jésus : il a dit et fait des choses qu'il n'aurait pas pu dire ni faire s'il n'avait pas été homme, et qu'il n'aurait pas pu dire ni faire non plus s'il n'avait pas été aussi Dieu. D'un côté, trop faible pour porter sa croix, épuisé dans son corps d'homme ; de l'autre, assez puissant pour faire taire la tempête et ressusciter les morts, par la plénitude de la puissance divine. Ainsi, Dieu et l'homme sont tous les deux représentés en Jésus-Christ.

Ce qu'il fallait faire exigeait donc que Jésus-Christ honore la loi et lui obéisse pleinement ; et il l'a fait. Se tenant à la place du pécheur, il devait, en un sens important, porter la malédiction de la loi : non pas la peine elle-même, à la lettre, mais une immense souffrance, suffisante, vu ses liens avec Dieu et avec l'univers, pour montrer comme il le fallait que Dieu est indigné contre le péché, et montrer en même temps son amour à la fois pour le pécheur et pour tous les êtres libres qu'il gouverne. D'un côté, Jésus représentait l'humanité ; de l'autre, il représentait Dieu. Voilà une sagesse vraiment divine.

Le sacrifice offert au Calvaire doit être compris comme l'offrande de Dieu à la justice publique : Dieu lui-même livrant son Fils à la mort, et ce Fils répandant son sang, sa vie, pour réparer le péché, ouvrant ainsi tout grands les deux battants des portes de la miséricorde à une humanité pécheresse et perdue. Il faut y voir une preuve de son amour pour les pécheurs. C'est la rançon que Dieu a prévue pour eux. Regardez la situation. Le Législateur suprême, et même le gouvernement de tout l'univers, avait été bafoué par la révolte ; bien sûr, il ne peut pas y avoir de pardon tant que ce déshonneur fait à Dieu et à sa loi n'a pas été complètement effacé. Et il l'est par l'offrande que Dieu fait librement de son propre Fils pour ces grands péchés.

Puisque tout cela a été fait pour vous, pécheurs, qu'en pensez-vous ? Que pensez-vous de cet appel que Paul écrit, et que Dieu vous adresse par lui : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de

votre part un culte raisonnable » (Romains 12,1) ? Pensez à ces compassions. Pensez à la façon dont Christ a répandu sa vie pour vous. Imaginez qu'il apparaisse aujourd'hui au milieu de vous, qu'il lève ses mains ruisselantes de sang et qu'il vous dise : « Je vous en supplie, par toute la bonté que Dieu vous a montrée, offrez vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu ! » Ne sentiriez-vous pas la force de son appel, et que c'est bien là « un culte raisonnable » ? Cet amour de Christ ne vous pousserait-il pas à agir ? Qu'en pensez-vous ? N'est-il pas mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui les a aimés et s'est donné pour eux ? Que répondez-vous ? Au moment où la hache levée allait tomber sur votre cou, il a reçu le coup sur le sien. Vous n'auriez pas pu avoir la vie s'il n'était pas mort pour la sauver ; alors, qu'allez-vous faire ? Allez-vous accepter cette miséricorde qu'on vous offre, ou la rejeter ? Allez-vous lui donner cette vie qu'il a épargnée avec tant de miséricorde, ou refuser de la lui donner ?

Remarques.

1. Ce que ce plan signifie pour le gouvernement de Dieu saute aux yeux. Toute cette œuvre contribue puissamment à maintenir la loi de Dieu, et à révéler son amour, et même sa miséricorde, envers les pécheurs. Elle montre que, personnellement, il est prêt à pardonner, et qu'il a seulement besoin qu'un arrangement soit mis en place pour pouvoir le faire sans danger pour son gouvernement. Qu'est-ce qui pourrait montrer de façon plus frappante qu'il est prêt à pardonner ? Voyez avec quel soin il se protège contre l'abus du pardon ! Toujours prêt à pardonner, et pourtant toujours attentif aux grands intérêts de l'obéissance et du bonheur, de peur qu'un pardon si gratuit et si complet ne les mette en danger !

2. Pourquoi faudrait-il trouver incroyable que Dieu ait conçu un tel plan de salut par le sacrifice de Christ ? Y a-t-il là-dedans quelque chose qui ne ressemble pas à Dieu, ou qui ne s'accorde pas avec le caractère qu'il nous a révélé ? Je doute qu'un être libre et responsable puisse comprendre ce

plan et le trouver quand même incroyable. Ceux qui le rejettent parce qu'ils le trouvent incroyable ne l'ont sûrement pas compris.

3. On pourrait poser la question : pourquoi Christ est-il mort, si ce n'est pas pour nous ? Il n'avait jamais péché ; il n'est pas mort pour son propre compte, comme un pécheur ; il n'est pas mort non plus comme meurent les petits enfants de notre race, dont la conscience morale n'est pas encore développée, mais qui appartiennent quand même à une race pécheresse. La seule explication de sa mort, c'est qu'il n'est pas mort pour lui-même, mais pour *nous*.

On pourrait aussi demander : pourquoi est-il mort de cette façon ? Regardez-le expirer entre deux brigands, écrasé sous une montagne de douleur. Pourquoi cela ? D'autres martyrs sont morts en poussant des cris de joie ; lui est mort dans l'angoisse et la douleur, abattu et torturé parce que son Père lui cachait sa face.

Toute la nature a semblé partager ses souffrances. Regardez : le soleil se couvre de ténèbres ; les rochers se fendent ; la terre tremble sous vos pieds ; toute la nature est bouleversée. Un philosophe païen lui-même s'est écrié : « Ou bien l'univers arrive à sa fin, ou bien c'est le Créateur de l'univers qui est en train de mourir ! » Écoutez ce cri déchirant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu 27,46)

Si l'on admet qu'il est mort comme Sauveur des pécheurs, tout devient clair. Il meurt pour le gouvernement de Dieu, et il doit forcément souffrir tout cela pour exprimer comme il faut l'horreur que Dieu a pour le péché. Tant qu'il se tient à la place des pécheurs coupables, Dieu doit lui montrer un visage sévère et lui cacher sa face. Cela révèle à la fois l'esprit du gouvernement de Dieu et sa sagesse infinie.

4. Certains ont accusé le sacrifice de Christ d'encourager le péché. Mais ces gens oublient une distinction très importante : celle entre le bon usage d'une chose et son abus. Il n'y a aucun doute que les meilleures choses de l'univers peuvent être mal utilisées, et que, par cet abus, elles

peuvent être détournées vers le mal, et cela d'autant plus qu'elles sont meilleures quand on en fait bon usage.

Il semble qu'aucun homme raisonnable ne puisse douter que le sacrifice de Christ pousse, par nature, au bien. Quand on montre pour nous un tel amour, une telle douceur, un tel sacrifice de soi, cela pousse le pécheur à faire confiance et à aimer, et à s'incliner devant la croix avec un cœur brisé et repentant. Mais beaucoup en abusent ; et les meilleures choses, quand on en abuse, deviennent les pires. L'abus du sacrifice de Christ est justement la raison pour laquelle Dieu envoie les pécheurs en enfer. Il dit : « Celui qui a violé la loi de Moïse meurt sans miséricorde, sur la déposition de deux ou de trois témoins; de quel pire châtiment pensez-vous que sera jugé digne celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour profane le sang de l'alliance, par lequel il a été sanctifié, et qui aura outragé l'Esprit de la grâce ? » (Hébreux 10,28-29)

Ainsi, si un pécheur veut abuser du sang versé pour lui, piétiner la sainte loi, et même l'idée de revenir à Dieu avec repentance et amour, Dieu dira de lui : « De quel pire châtiment pensez-vous que sera jugé digne » cet homme-là, plus encore que celui qui méprisait la loi de Moïse et tombait sous ses coups ?

5. C'est un fait : cette manifestation de Dieu en

Christ brise vraiment le cœur des pécheurs. Elle a vaincu beaucoup de cœurs, et elle en vaincra encore des milliers. Si les pécheurs la croient et la tiennent pour réelle, ne doit-elle pas vaincre leur cœur, et le remplir d'amour et de tristesse ? Ne le pensez-vous pas ? Bien sûr, si vous la voyiez telle qu'elle est, et si vous en sentiez la force dans votre cœur, vous éclateriez en sanglots sur votre banc même, vous vous effondreriez et vous crieriez : « Jésus m'a-t-il aimé à ce point ? Et vais-je encore aimer le péché ? » Ah, votre cœur fondrait, comme des milliers de cœurs ont été brisés et ont fondu à toutes les époques, quand ils ont vu l'amour de Jésus tel qu'il est révélé sur la croix. Ce beau cantique dit les choses avec vérité :

« J'ai vu quelqu'un pendu au bois, dans l'agonie et dans le sang ; il a posé sur moi ses yeux épuisés, alors que je me tenais près de la croix. »

Mais ce n'est pas ce premier regard qui a complètement brisé son cœur. C'est seulement quand « il m'a lancé un second regard, qui disait : Je te pardonne tout, gratuitement ; ce sang est versé pour payer ta rançon ; je meurs pour que tu vives », c'est alors que son cœur s'est brisé tout entier, que ses larmes sont tombées comme la pluie, et qu'il n'a plus rien retenu de tout son être, en consacrant pleinement son âme à ce Sauveur.

Voilà l'effet véritable qui se produit quand le pécheur comprend l'Évangile et croit vraiment à la bonté de Jésus-Christ, qui est mort par amour pour ceux qui étaient perdus. C'est ainsi que la foi brise le cœur de pierre. Si cette preuve de l'amour de Dieu en Christ ne brise pas votre cœur, rien d'autre ne le fera. Si cette mort et cet amour de Christ ne vous poussent pas à agir, rien d'autre ne le pourra.

Mais si vous refusez de le regarder et d'y appliquer votre esprit, cela ne fera que causer votre perte. Connaître cet Évangile juste assez pour le rejeter et le renier ne peut servir qu'à rendre votre culpabilité plus grande et votre sort plus terrible.

6. Jésus a été fait sacrifice pour le péché à notre place. Comme cela était magnifiquement illustré dans le système de Moïse ! On amenait la victime pour l'égorger ; on emportait son sang à l'intérieur, et on en aspergeait le trône de la miséricorde. Ce trône de la miséricorde n'était rien d'autre que le couvercle sacré de l'arche, qui contenait les tables de la loi et d'autres souvenirs sacrés des bontés de Dieu dans le passé. Ils étaient là, tout au fond du sanctuaire, dans un lieu où personne ne pouvait entrer sous peine de mort, sauf le grand-prêtre, et lui seulement une fois par an, au grand jour du Pardon. En ce jour mémorable, les cérémonies sacrées atteignaient leur plus haute solennité. On amenait deux boucs ; le grand-prêtre posait les mains sur eux et confessait publiquement ses propres péchés et les péchés de tout le peuple. Puis l'un était chassé très loin dans le désert, pour montrer comment Dieu éloigne

de nous nos péchés autant que l'orient est loin de l'occident ; l'autre était égorgé, et son sang était porté par le grand-prêtre dans le lieu très saint, où il en aspergeait le trône de la miséricorde, sous les chérubins. Pendant ce temps, l'immense assemblée se tenait dehors, confessant ses péchés et n'attendant le pardon que par le sang versé. C'était comme si le monde entier s'était tenu au pied du Calvaire, confessant ses péchés, pendant que Jésus portait sa croix jusqu'au sommet, pour y être suspendu, y saigner et y mourir pour les péchés des hommes. Comme il est juste que, pendant que Christ meurt, nous confessions nos péchés !

Certains d'entre vous pensent peut-être que c'est une grande chose de partir en mission à l'étranger. Mais Jésus a montré le chemin. Il a quitté le ciel pour une mission à l'étranger ; il est descendu dans ce monde, pire encore qu'un pays païen, et personne n'a jamais connu un tel renoncement. Pourtant, il s'est avancé sans peur, sans la moindre hésitation, à la rencontre des conséquences. Jamais il n'a reculé devant la honte, l'humiliation ou la torture. Et vous, pourriez-vous reculer devant l'idée de marcher sur les traces d'un tel chef ? Y a-t-il quelque chose de trop dur à souffrir pour vous, quand vous suivez un tel Chef, qui vous conduit au salut ?

Sermon 13

Quand le péché survient, Dieu ne pouvait pas sagement l'empêcher

« Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent ! » (Luc 17,1)

Ce que ce passage appelle un « scandale », c'est une occasion de tomber dans le péché. C'est tout ce qui pousse quelqu'un d'autre à pécher et à tomber.

Il est clair que, dans ce passage, celui qui cause le scandale est vu comme agissant volontairement, et comme pécheur dans ce qu'il fait ; sinon, Dieu ne prononcerait pas de malheur contre lui.

Le passage suppose donc que ce péché est, en un certain sens, nécessaire et inévitable. Ce qui est vrai de ce péché sur ce point est vrai de tout autre péché. En effet, n'importe quel péché peut devenir un scandale, c'est-à-dire une tentation qui pousse les autres à pécher ; ce texte affirmerait alors qu'il est nécessaire et inévitable.

L'enseignement de ce texte est donc le suivant : sous le gouvernement de Dieu, le péché ne peut pas être empêché. Je me propose d'examiner cet enseignement ; de montrer que, malgré cela, le pécheur n'a absolument aucune excuse pour son péché ; puis de répondre à quelques objections, et de terminer par des remarques.

I. Quand nous disons qu'il est impossible d'empêcher le péché sous le gouvernement de Dieu, cette affirmation appelle encore une autre question : où se trouve cette impossibilité ? Du côté du pécheur, ou du côté de Dieu ? Qu'est-ce qui est vrai : que le pécheur ne peut absolument pas s'empêcher de pécher, ou que Dieu ne peut pas l'empêcher de pécher ?

La première hypothèse se réfute d'elle-même, car ce ne serait pas un péché si c'était absolument inévitable. Ce pourrait être un malheur pour lui ; mais rien ne serait plus injuste que de le lui reprocher comme une faute.

Mais nous comprendrons mieux où se trouve, et où doit forcément se trouver, cette impossibilité, si nous rappelons d'abord quelques principes de base du gouvernement de Dieu.

Considérons donc que Dieu gouverne les hommes d'une manière morale, et que tout être doué d'intelligence le sait. Par le mot « moral », je veux dire que ce gouvernement agit par des motifs, des raisons d'agir, et non par une force physique qui pousse. Il s'adapte à l'esprit, et non à la matière. Il considère l'esprit comme ayant une intelligence pour comprendre la vérité, une sensibilité pour saisir ce que cette vérité change pour son bonheur, une conscience pour juger de ce qui est juste, et une volonté pour choisir une ligne de conduite libre en face de ce que Dieu demande. C'est ainsi que Dieu gouverne l'esprit. Ce n'est pas ainsi qu'il gouverne la matière. Les planètes sont dirigées par un tout autre genre d'action. Dieu ne les fait pas tourner sur leur orbite par des motifs, mais par une action physique.

J'ai dit que tous les hommes savent, par leur propre conscience, que ce gouvernement est moral. Quand ses commandements et ses sanctions se présentent à leur esprit, ils sentent bien qu'on fait appel à leur liberté de choisir. Ils ne sentent jamais une force physique qui les obligerait à obéir.

Le gouvernement de Dieu suppose que l'homme a le pouvoir de vouloir ou de ne pas vouloir ; de vouloir le bien ou de vouloir le mal ; de choisir ou de refuser le grand bien que l'Éternel promet. Il suppose aussi l'intelligence. Les êtres à qui la loi s'adresse sont capables de la comprendre. Ils ont aussi, comme je l'ai dit, une conscience, grâce à laquelle ils peuvent mesurer leurs devoirs envers cette loi et doivent forcément les reconnaître.

Vous devez faire une nette différence entre l'effet d'un motif sur l'esprit et l'effet d'une force mécanique sur la matière. Le premier suppose une libre volonté ; le second, non. Le premier convient à l'esprit et ne convient pas du tout à la matière ; le second, de même, convient à la matière, mais ne peut absolument pas s'appliquer à l'esprit. Dans la manière dont Dieu gouverne l'esprit humain, tout est libre ; rien n'est imposé comme par une force physique. En fait, il est impossible qu'une force physique agisse directement sur l'esprit. La nature même d'un être libre et responsable exclut toute contrainte. Là où la contrainte commence, la liberté morale s'arrête. S'il était possible à Dieu de forcer la volonté comme il force la lune à suivre son orbite, le faire détruirait l'idée même d'un gouvernement moral. On ne pourrait ni louer ni blâmer les actes d'êtres ainsi poussés. La persuasion qui s'exerce sur l'esprit est toujours, par nature, quelque chose à quoi on peut résister. Par la nature même des choses, les créatures de Dieu doivent avoir le pouvoir de résister à n'importe quel degré de persuasion, même venant de lui. Aucune puissance, au ciel ou sur la terre, ne peut contraindre la volonté comme on contraint la matière. La nature de l'esprit rend cela impossible. Et même si c'était possible, il resterait vrai que, dans la mesure exacte où Dieu contraindrait la volonté humaine, il cesserait de gouverner d'une manière morale.

Dieu est d'une sagesse infinie. Les hommes ne peuvent pas plus en douter qu'ils ne peuvent douter de leur propre existence. Il a une connaissance infinie. Il connaît tout, c'est-à-dire tout ce qui peut être connu ; et il le connaît parfaitement. Il est aussi d'une bonté infinie : sa volonté est toujours en accord avec sa connaissance parfaite, et toujours guidée par un amour désintéressé infini.

Sa bonté infinie veut dire qu'il fait toujours et partout le mieux qu'il peut. Jamais, dans aucun cas, il ne manque de faire tout le bien qu'il peut faire, si bien qu'il peut s'adresser à chaque créature et lui dire : « Que puis-je faire de plus pour empêcher le péché que ce que je fais déjà ? » En fait, c'est bien ce qu'il dit à tout esprit intelligent. Il a lancé cet appel aux Juifs

d'autrefois par la bouche d'Ésaïe : « Maintenant donc, habitants de Jérusalem et hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne! Qu'y avait-il encore à faire à ma vigne, que je n'aie pas fait pour elle ? » (Ésaïe 5,3-4)

Tout être libre et responsable dans l'univers sait que Dieu a fait le mieux qu'il pouvait face au péché. Chacun de vous ne le sait-il pas ? Bien sûr que si. Dieu lui-même, dans toute sa sagesse infinie, ne pourrait pas imaginer une meilleure manière d'agir que celle qu'il a choisie. Les hommes connaissent si bien cette vérité qu'ils ne pourront jamais la connaître mieux. Peut-être la sentirez-vous plus pleinement un jour, quand vous verrez se dérouler sous vos yeux les millions d'exemples qui l'illustrent ; mais aucune démonstration ne pourra en rendre la preuve plus parfaite qu'elle ne l'est déjà aujourd'hui pour votre propre esprit.

Or le péché existe bel et bien sous le gouvernement de Dieu. Pour ce péché, ou bien Dieu est à blâmer, ou bien il ne l'est pas. Tout homme sait que Dieu n'est *pas* à blâmer pour ce péché, car la nature même de l'homme affirme que Dieu l'empêcherait s'il pouvait le faire avec sagesse. Il est certain que s'il avait pu sagement empêcher le péché dans un seul des cas où il se produit réellement, ne pas le faire réduirait à néant toute l'idée que nous nous faisons de sa bonté et de sa sagesse. Il serait le plus grand pécheur de l'univers si, ayant la puissance et la sagesse nécessaires pour empêcher le péché, il ne l'avait pas empêché.

Je note aussi, au passage, que ce que Dieu ne peut pas faire avec sagesse, il ne peut pas le faire du tout (au sens moral). Car il ne peut pas agir sans sagesse. Il ne peut pas faire ce que la sagesse interdit. Le faire, ce serait cesser d'être Dieu. Cette hypothèse le ferait cesser d'être parfait, et cela reviendrait à cesser d'être Dieu.

Ou encore : s'il intervenait sans sagesse pour empêcher un pécheur de pécher, il pécherait lui-même. Je parle ici de chacun des cas où, en fait, Dieu n'intervient pas pour empêcher le péché. Dans chacun de ces cas, s'il intervenait sans sagesse pour empêcher le péché, il empêcherait un

homme de pécher au prix de pécher lui-même. Voici donc la situation. Un pécheur est sur le point de céder à la tentation, ou, pour parler plus exactement, il est sur le point de se jeter dans un nouveau péché. Dieu ne peut pas sagement l'en empêcher. Que faire alors ? Va-t-il laisser ce pécheur se précipiter dans le péché qu'il a choisi et dans la ruine qu'il se fabrique lui-même ; ou va-t-il s'avancer, sans sagesse, pécher lui-même, et subir toutes les conséquences effrayantes d'un tel acte ? Il laisse le pécheur porter sa propre responsabilité. Pourquoi ne le ferait-il pas ? Qui voudrait voir Dieu pécher ?

Voilà l'explication complète de chaque cas où l'homme pèche réellement sans que Dieu l'en empêche.

Et ce n'est pas une supposition, c'est une certitude logique. Aucune vérité ne peut être plus certaine, d'une certitude plus irrésistible et plus nécessaire, que celle-ci. J'ai entendu un jour un pasteur dire dans un sermon : « Il n'est pas déraisonnable de supposer que, dans chaque cas de péché, si le péché arrive, c'est parce que Dieu ne peut pas l'empêcher. » Quand il est descendu de la chaire, je lui ai dit : « Pourquoi avez-vous laissé la question ainsi ? Vous avez laissé vos auditeurs penser que les choses pourraient peut-être se passer autrement ; que ce n'était qu'une théorie possible, et qu'une autre théorie était peut-être même plus probable. Pourquoi n'avez-vous pas dit : Cette théorie est certaine, et elle est forcément vraie ? »

Ainsi, l'impossibilité d'empêcher le péché ne se trouve pas du côté du pécheur, mais entièrement du côté de Dieu. Il faut se rappeler que le péché n'est rien d'autre qu'un acte de libre volonté, toujours commis contre ce que l'on sait être juste. En fait, si un homme ne savait pas que l'égoïsme est un péché, ce ne serait pas un péché pour lui.

De plus, le péché est toujours commis contre des raisons infiniment plus fortes que celles qui poussent à pécher, et en les méprisant. Le simple fait que sa conscience condamne le péché, c'est son propre jugement sur la question : il prouve qu'à ses propres yeux, les raisons de pécher sont

infiniment méprisables quand on les met dans la balance face aux raisons de ne pas commettre ce péché. Tout pécheur sait que le péché est un mauvais usage volontaire de ses propres facultés d'être libre et responsable, de ces facultés les plus nobles de son être, à cause desquelles on dit tout particulièrement qu'il a été créé à l'image de Dieu. Créé semblable à Dieu, avec ces qualités si élevées, capable de diriger ses propres actes avec intelligence s'il le veut, en accord avec sa raison et sa conscience s'il le veut, il abuse pourtant de ces facultés à chaque péché, il les avilit, il piétine jusque dans la poussière l'image de Dieu gravée dans son être, et, alors qu'il pourrait devenir comme un ange, il fait de lui-même un insensé. Revêtu d'une dignité de nature proche de celle de son Créateur, il choisit de s'abaisser au niveau des bêtes et des démons. Avec un visage fait pour regarder vers le haut, avec une intelligence qui saisit les grandes vérités de Dieu, avec une raison qui pose et affirme les grands principes nécessaires contenus dans ses devoirs et ses relations morales, avec des capacités qui le rendraient digne de siéger sur le trône d'une nation, il dit pourtant : « Prenons cette glorieuse image de Dieu, et traînons-la dans la poussière ! Jetons-nous en bas, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de chute plus profonde où je puisse tomber ! »

Dans tous les cas, le péché déshonore Dieu. Tout pécheur doit le savoir. Le péché rejette son autorité, méprise ses conseils, maltraite son amour. Dieu lui-même le dit avec raison : « Un fils honore son père, et un serviteur son maître. Si je suis père, où est l'honneur qui m'est dû? Si je suis maître, où est la crainte qu'on a de moi ? » (Malachie 1,6)

Quel pécheur a jamais pensé que Dieu néglige de faire une seule chose qu'il pourrait sagement faire pour empêcher le péché ? Si ce n'était pas vrai, la conscience ne serait-elle pas un mensonge et une illusion ? La conscience affirme toujours que Dieu est innocent de toute faute au sujet du péché. Chaque fois que la conscience condamne le pécheur, elle doit forcément innocenter Dieu entièrement, et c'est ce qu'elle fait.

Ces remarques suffiront à montrer que le péché, chaque fois qu'il est commis, n'a absolument aucune excuse.

Voyons maintenant quelques objections.

1. « Si Dieu est infiniment sage et bon, pourquoi aurions-nous besoin de prier ? S'il fait toujours, à coup sûr, ce qui est le meilleur possible, et tout le bien qu'il peut faire, pourquoi aurions-nous besoin de prier ? »

Je réponds : parce que sa bonté et sa sagesse infinies nous le demandent. Qui pourrait demander une meilleure raison que celle-là ? Si vous croyez à sa sagesse et à sa bonté infinies, et que vous fondez votre objection sur cette croyance, cette réponse vous satisfera certainement, si vous êtes honnête.

Je réponds encore : il pourrait être sage et bon pour lui de faire beaucoup de choses si on les lui demande dans la prière, alors qu'il ne pourrait pas sagement les faire sans qu'on les lui demande. Vous ne pouvez donc pas en conclure que la prière ne change jamais la manière dont Dieu agit librement.

2. Vous objectez encore : pourquoi prier Dieu d'empêcher le péché, s'il ne peut pas l'empêcher ? Si, dans les circonstances où le péché existe, Dieu ne peut pas l'empêcher, comme vous le soutenez, pourquoi aller vers lui pour le prier de l'empêcher ?

Je réponds : nous prions justement pour changer les circonstances. C'est notre but. Et la prière change bel et bien les circonstances. Si nous nous avançons pour offrir une prière fervente et efficace, cela change complètement la situation. Regardez Moïse, qui supplie Dieu d'épargner le peuple après son grand péché, l'affaire du veau d'or. Dieu lui dit : « Laisse-moi; ma colère va s'enflammer contre eux, et je les consumerai; mais je ferai de toi une grande nation » (Exode 32,10). Non, répond Moïse : que diront les Égyptiens ? Et que diront toutes les nations ? Depuis longtemps, elles disent que le Dieu de ce peuple ne sera pas capable de lui faire traverser ce vaste désert ; maintenant donc, que feras-

tu pour ton grand nom ? Puis il dit : « Pardonne maintenant leur péché! Sinon, efface-moi de ton livre que tu as écrit » (Exode 32,32).

Cette prière, en montant devant Dieu, a beaucoup changé les circonstances. Grâce à cette prière, Dieu pouvait épargner le peuple sans perdre son honneur, tant il était honorable pour lui de répondre à cette prière.

3. Vous objectez encore, et vous demandez : « Pourquoi Dieu a-t-il créé des êtres libres et responsables, s'il prévoyait qu'il ne pourrait pas les empêcher de pécher ? »

Je réponds : parce qu'il voyait que, tout compte fait, c'était mieux ainsi. Il pouvait empêcher une partie du péché dans cette race d'êtres libres ; il pouvait faire tourner au bien ce qu'il ne pouvait pas sagement empêcher, de façon à en tirer beaucoup de bien ; si bien qu'à long terme, il voyait qu'il valait mieux, avec tous les résultats sous les yeux, créer que s'abstenir de créer ; c'est pourquoi la sagesse et l'amour l'obligeaient à créer. Puisqu'il avait le pouvoir de créer une race d'êtres libres et responsables, le pouvoir aussi d'en convertir et d'en sauver une immense multitude, et le pouvoir encore de faire tourner le péché qu'il n'empêcherait pas de façon à en faire sortir un bien immense, comment aurait-il pu s'abstenir de créer comme il l'a fait ?

4. Mais si Dieu ne peut pas empêcher le péché, ne sera-t-il pas malheureux ?

Non ; il est entièrement satisfait de faire le mieux qu'il peut, et d'accepter les résultats.

5. Mais certains diront : n'est-ce pas « limiter le Saint d'Israël » (Psaume 78,41) ? Non. Dire que Dieu ne peut rien faire qui manque de sagesse, ce n'est pas vraiment limiter sa puissance. Nous ne limitons pas non plus sa puissance quand nous disons qu'il ne peut pas mouvoir l'esprit exactement comme il fait mouvoir une planète. Ce qui est absurde et impossible par nature n'est pas vraiment une affaire de puissance.

Or ce sont les seuls domaines dans lesquels nous avons parlé de limites à sa puissance.

Mais vous dites : Dieu ne pourrait-il pas empêcher le péché en anéantissant chaque être libre et responsable juste avant qu'il pèche ? Sans doute, il le pourrait ; mais nous disons que, si c'était sage, il l'aurait fait. Il ne l'a pas fait, en tout cas pas dans tous les cas ; donc ce n'est pas toujours sage.

Mais vous dites : qu'il donne davantage de son Saint-Esprit. Je réponds : il en donne autant qu'il peut sagement en donner dans les circonstances actuelles. Supposer qu'il pourrait en donner plus qu'il ne le fait, dans les mêmes circonstances, c'est accuser sa sagesse ou sa bonté.

Certaines personnes semblent profondément choquées à l'idée de fixer des limites à la puissance de Dieu. Pourtant, elles font des suppositions qui accusent forcément sa sagesse et sa bonté. Ces personnes devraient réfléchir à ceci : s'il faut choisir entre limiter sa puissance d'un côté, ou sa sagesse et son amour de l'autre, il est infiniment plus honorable pour lui de choisir la première possibilité que la seconde. Porter atteinte à ses qualités morales, c'est renverser son trône. Et considérons aussi, comme nous l'avons déjà dit, que vous ne limitez pas sa puissance d'une manière blessante quand vous admettez qu'il ne peut pas faire ce qui est impossible par nature, et qu'il ne peut pas agir sans sagesse.

Ces remarques suffiront pour répondre aux objections.

Je sais que vous, étudiants, direz que cela doit être vrai. Vous avez l'habitude d'observer comment fonctionnent vos propres facultés morales. Vous avez un sens moral, et il s'est assez bien développé. Vous savez qu'il est absolument impossible que Dieu agisse sans sagesse. Vous savez qu'il doit agir avec bonté, en faisant toujours ce qu'il peut faire de meilleur. Il vous a donné une nature qui affirme ces vérités, qui les pose comme évidentes, qui les saisit d'instinct. Sinon, il ne pourrait pas y avoir de conscience. La présence et l'action d'une conscience montrent que ces

grandes vérités sur le caractère moral de Dieu sont affirmées dans votre âme, de façon indiscutable, par votre propre nature morale.

Je m'adresse donc à vous comme à des gens qui ont une conscience. Supposez qu'il en soit autrement. Supposez que tout ce que nous appelons la conscience, tout le côté moral de votre nature, disparaisse soudain, et que je me retrouve à parler à une foule d'êtres privés de tout sens moral, des êtres entièrement dépourvus de conscience ! Quelle scène désolante ! Mais ce n'est pas à un tel auditoire que je parle. Je suis donc sûr que vous comprendrez ce que je dis et que vous en saisirez la portée.

Remarques.

1. Nous pouvons voir le seul sens dans lequel Dieu a pu avoir l'intention que le péché existe. Ce sens est purement négatif. Il a eu l'intention de ne pas l'empêcher dans les cas où il se produit réellement. Il n'a pas l'intention de faire pécher des êtres libres et responsables : ni, par exemple, Adam et Ève dans le jardin, ni Judas quand il a trahi Christ. Tout ce qu'il a eu l'intention de faire lui-même, c'est de leur laisser seulement une certaine mesure de frein, autant qu'il pouvait sagement en mettre ; et ensuite, s'ils voulaient pécher, de leur en laisser porter la responsabilité. Il les a laissés agir librement, et ne les a pas empêchés de force de pécher. Il n'emploie jamais de moyens pour faire pécher les hommes. Il s'abstient seulement d'employer des moyens sans sagesse pour les empêcher de pécher. Ainsi, sa part dans l'existence du péché est seulement négative.

2. L'existence du péché ne prouve pas qu'il soit le moyen nécessaire du plus grand bien. Certains d'entre vous savent que cette question a souvent été débattue entre théologiens. Je n'ai pas l'intention de la développer longuement maintenant ; je dirai seulement que, dans tous les cas où les hommes pèchent, ils pourraient obéir à Dieu au lieu de pécher. Or la question est la suivante : s'ils obéissaient au lieu de pécher, n'en résulterait-il pas un plus grand bien ? Nous avons deux raisons de

répondre oui : premièrement, par sa nature même, l'obéissance tend à produire le bien, et la désobéissance le mal ; deuxièmement, dans tous ces cas, Dieu commande l'obéissance avec insistance et sans ambiguïté. Il est juste de supposer qu'il commanderait ce qui assurerait le plus grand bien.

3. La conscience humaine donne toujours raison à Dieu. C'est un fait indéniable, un fait que chacun constate en lui-même. On ne pourra jamais en rendre la preuve plus forte, car elle est inscrite dans le cœur de chaque homme.

Pourtant, un livre très étonnant vient de paraître, *The Conflict of Ages* (« Le conflit des siècles »), qui est visiblement construit sur l'idée contraire : la conscience humaine ne condamnerait pas l'homme sans réserve, mais, en dehors de l'éclairage de cette théorie particulière, elle condamnerait en fait Dieu. Cette théorie, adoptée, dit-on, pour défendre Dieu contre la conscience humaine, soutient qu'il y a eu une existence antérieure, dans laquelle nous avons tous vécu et péché, et où nous avons perdu notre droit à une nature morale qui ne penche pas vers le péché. Là-bas, nous aurions eu un temps d'épreuve équitable. Ici, si nous supposons que c'est ici que commence notre vie d'êtres libres et responsables, nous n'avons pas un temps d'épreuve équitable ; et donc la conscience ne donne pas raison à Dieu, et en vérité ne peut pas lui donner raison, sauf si l'on suppose une existence antérieure.

Tout ce livre repose donc sur l'idée d'un conflit entre la conscience humaine et Dieu. Une idée choquante ! Un frère m'a dit à ce sujet que c'était, à ses yeux, l'acte d'accusation le plus scandaleux et le plus blasphématoire qu'on puisse dresser contre Dieu. Pourtant, l'auteur ne voulait rien de tel. C'est sans aucun doute un homme de bien, mais, sur ce point précis, il se trompe lourdement.

En réalité, la conscience condamne toujours le pécheur et donne toujours raison à Dieu. Elle ne pourrait pas affirmer un devoir sans donner raison à Dieu. Le vrai conflit n'est donc pas entre Dieu et la conscience, mais

entre Dieu et le cœur. Chaque fois que le péché existe, la conscience condamne le pécheur et donne raison à Dieu. Cela seul suffit à répondre parfaitement à toute la doctrine de ce livre. Cela fait tomber l'unique fondement, le fondement tout entier, sur lequel il est construit. Si ce livre disait vrai, les hommes n'auraient jamais dû avoir de conscience avant que ce livre soit publié, lu, compris et cru. Aucun homme n'aurait jamais dû prendre conscience de son péché avant d'avoir compris qu'il avait existé dans une vie antérieure et qu'il avait commencé à pécher là-bas.

Pourtant, les faits disent exactement le contraire. Partout et à toutes les époques, sans se soucier de ce livre et sans attendre ses découvertes bien tardives, partout et de tout temps, la conscience humaine s'est levée pour condamner chaque pécheur, l'obliger à signer lui-même son arrêt de mort, et déclarer son Créateur innocent de tout reproche. Voilà les faits de la nature et de la vie humaines.

4. La conversion consiste précisément en ceci : que le cœur donne son accord à ces décisions de la conscience. Il s'agit pour le cœur de passer du côté où se tient déjà la conscience, et de reconnaître pleinement que c'est juste et vrai. La conscience parle depuis longtemps ; elle a toujours tenu le même langage, et le cœur lui a longtemps résisté. Maintenant, dans la conversion, le cœur change de camp et donne son plein accord aux décisions de la conscience : Dieu a raison, et le péché, et lui-même en tant que pécheur, ont entièrement tort.

Et maintenant, l'un de vous veut-il savoir comment devenir chrétien ? Voici comment. Que votre cœur donne raison à Dieu et condamne le péché, comme le fait déjà votre conscience. Que votre volonté se soumette à ce que votre raison et votre conscience affirment forcément. Alors tout sera en paix au-dedans de vous, parce que tout sera en ordre.

Mais vous dites : « C'est ce que j'essaie de faire ! » Ah, je sais que, pour certains d'entre vous, la vérité est que vous essayez de résister de toutes vos forces. Vous vous laissez peser de tout votre poids, pour ainsi dire, pendant que Dieu voudrait tant vous attirer par sa vérité et son Esprit. Et

pourtant, vous vous imaginez que vous essayez vraiment de donner votre cœur à Dieu. Quelle illusion incompréhensible !

5. À la lumière de ce sujet, nous pouvons voir pourquoi il y aura un jugement général. Dieu a l'intention de se laver, devant tout l'univers des êtres libres, de tout soupçon d'injustice au sujet du péché. Des choses étranges se sont passées dans son univers, et des accusations étranges ont été lancées à mots couverts contre sa manière d'agir. Tout cela doit être tiré au clair. Pour cela, il prendra tout le temps nécessaire. Il attendra que tout soit prêt. De toute évidence, il ne pouvait pas ouvrir son grand jour de jugement avant que toutes les actions de la terre aient été accomplies, avant que tous les événements de ce drame extraordinaire soient arrivés à leur terme. D'ici là, il ne sera pas prêt à exposer pleinement tout ce qu'il a fait. Alors, il pourra le faire, et il le fera de la manière la plus triomphante et la plus glorieuse.

Ce qui sera révélé en ce jour-là montrera sans doute pourquoi Dieu n'est pas intervenu pour empêcher chaque péché dans l'univers. Il nous fera alors comprendre les raisons qu'il avait de laisser pécher Adam et Ève et de laisser Judas trahir son Maître. Nous savons maintenant qu'il est sage et bon, même si nous ne connaissons pas toutes les raisons précises pour lesquelles il a permis le péché. Alors, il révélera ces raisons précises, autant que ce sera bon et possible. Sans aucun doute, il montrera alors que ses raisons étaient si sages et si bonnes qu'il n'aurait pas pu mieux faire.

6. Le péché apparaîtra alors infiniment sans excuse et odieux. On le verra alors dans ses vrais rapports avec Dieu et avec ses créatures intelligentes, coupable et condamnable au-delà de toute expression.

Prenons un exemple. Supposons qu'un fils se soit éloigné loin du chemin de l'obéissance et du bien. Il a eu l'un des meilleurs pères qui soient, mais il n'a pas voulu écouter ses conseils. Il avait une mère sage et tendre, mais il a repoussé durement tous les appels de sa tendresse et de ses larmes. Malgré les soins les plus attentifs de ses parents et de ses amis, il a voulu

s'égarer. Comme quelqu'un qui veut follement sa propre ruine, il a foncé, sans se soucier du chagrin et de la peine qu'il causait à ceux qu'il aurait dû honorer et aimer. Finalement, les conséquences d'une telle conduite apparaissent au grand jour. Le jeune coupable se retrouve ruiné dans sa santé, dans ses biens et dans sa réputation. Il est tombé bien trop bas pour garder même le respect de lui-même. Il ne lui reste rien, sinon des pensées déchirantes sur sa folie et sa culpabilité passées. Écoutez-le se lamenter sur son propre aveuglement : « Hélas ! s'écrie-t-il, j'ai presque tué mon père, si digne de respect, et il y a longtemps que j'ai brisé le cœur de ma mère. Tout ce que la folie et le crime d'un fils pouvaient faire, je l'ai fait pour faire descendre leurs cheveux blancs dans la tombe avec chagrin. Pas étonnant qu'après avoir tant fait pour ruiner mes meilleurs amis, j'aie fait tomber sur ma propre tête une double ruine. Aucun pécheur n'a jamais mieux mérité que moi d'être doublement condamné. »

Ainsi, la vérité éclate dans son âme comme un éclair ; ainsi, son cœur tremble et sa conscience tonne pour le condamner. Il en sera forcément de même pour chaque pécheur, quand tous ses péchés contre Dieu apparaîtront devant ses yeux, et qu'il ne lui restera rien d'autre qu'une condamnation de lui-même, intense et sans réserve.

7. La toute-puissance de Dieu ne garantit à personne que lui-même ou un autre pécheur sera sauvé. Je sais que l'universaliste, celui qui croit que tous les hommes seront sauvés, affirme le contraire. Il demandera : « La toute-puissance de Dieu, jointe à son amour infini, ne prouve-t-elle pas que tous les hommes seront sauvés ? » Je réponds : Non ! Elle ne prouve même pas que Dieu sauvera une seule âme. Même avec toutes les preuves possibles de la parfaite sagesse, de l'amour et de la puissance de Dieu, nous ne pourrions pas en conclure qu'il sauverait ne serait-ce qu'un seul pécheur. Nous pourrions tout aussi raisonnablement en conclure qu'il enverrait toute la race humaine en enfer. Comment pourrions-nous savoir ce que sa sagesse déciderait ? Comment pourrions-nous deviner ce que les besoins de son gouvernement pourraient exiger ? En réalité, la

seule raison que nous ayons de croire qu'il sauvera un pécheur, quel qu'il soit, ne vient pas du tout de ce que nous déduisons de sa sagesse, de son amour et de sa puissance ; elle vient entièrement et uniquement de ce qu'il a lui-même déclaré à ce sujet. Notre connaissance vient entièrement de la révélation. Dieu l'a dit ; et c'est tout ce que nous en savons.

Je réponds encore à l'universaliste que la toute-puissance de Dieu ne sauve personne. Le salut ne s'accomplit pas par une toute-puissance physique. C'est seulement par une puissance morale que Dieu sauve, et cette puissance ne peut sauver aucun homme s'il n'accepte pas d'être sauvé.

8. Comme elles doivent être amères, les pensées des pécheurs sur leur lit de mort ! Et quelle angoisse effrayante, quand ils passent de l'autre côté du voile et voient les choses sous leur vrai jour ! Avez-vous déjà pensé, en voyant un pécheur mourir dans ses péchés, à quel point c'est une chose terrible pour un pécheur de mourir ? Vous remarquez les traits d'angoisse sur son visage ; vous voyez son regard désespéré ; vous constatez qu'il ne supporte pas d'entendre parler de l'avenir terrible qui l'attend. Il est là, couché, et la mort poursuit son assaut implacable. La pauvre victime lutte en vain contre l'ennemi qu'elle redoute. Il s'enfonce, s'enfonce encore ; son pouls faiblit, faiblit encore ; regardez son œil vitreux ; voyez ce front creusé ; voilà, il ne respire plus ; mais tout à coup, il ouvre de grands yeux comme quelqu'un de terrifié ; il lève les mains d'un geste affolé, pousse des cris effrayants ; il retombe, et il est parti pour ne plus jamais revenir ! Et où est-il maintenant ? Pas hors d'atteinte de la pensée et de la réflexion. Il peut voir en arrière le monde qu'il a quitté. Il peut encore penser. Hélas, son malheur est de ne pouvoir rien faire d'autre que penser ! Comme le disait un prisonnier dans sa cellule solitaire : « Je pourrais supporter la torture, ou endurer le travail forcé ; mais oh, n'avoir rien d'autre à faire que penser ! Ne plus entendre la voix d'un ami, ne plus dire un mot, ne rien faire, jour après jour et année après année, que *penser* : voilà qui est terrible. » Il en est de même pour le pécheur perdu. Qui peut mesurer le malheur d'une pensée qui ne

s'arrête jamais et qui se torture elle-même ? Aujourd'hui, quand vos pensées vous pèsent trop et que vous avez l'impression d'être presque au bord de la folie, vous pouvez trouver quelques gouttes de réconfort pour vos lèvres brûlantes de fièvre ; vous pouvez, au moins pour quelques instants, vous endormir, oublier ainsi vos peines et trouver un peu de repos ; mais oh ! quand vous arriverez dans le monde où les méchants ne trouvent pas de repos, où il ne peut pas y avoir de sommeil, où pas une seule goutte d'eau ne peut vous atteindre pour rafraîchir votre langue ! Hélas, comment votre cœur pourra-t-il tenir, comment vos mains resteront-elles fortes, en cette heure terrible ! Dieu a essayé en vain de vous bénir et de vous sauver. Vous l'avez repoussé, et vous avez fait tomber sur votre tête coupable une condamnation effrayante !

9. Quelle consolation infinie restera à Dieu quand il aura refermé toute l'histoire de la terre ! Il aura banni les méchants et accueilli les justes chez lui, sur son cœur plein d'amour et de paix. « J'ai fait, dit-il, tout ce que je pouvais sagement faire pour sauver la race humaine. J'ai fait des sacrifices de bon cœur ; j'ai envoyé avec joie mon Fils bien-aimé ; j'ai attendu aussi longtemps qu'il semblait sage d'attendre ; et maintenant, il ne reste plus qu'à faire tourner toute cette douleur et ce malheur au plus grand bien possible, et à me réjouir pour toujours du bonheur des rachetés. »

Là se trouvent les coupables perdus. Leurs gémissements montent et résonnent contre les parois de leur abîme de malheur ; pour les êtres saints, c'est simplement une preuve de plus que Dieu est bon et sage, et qu'il maintiendra sûrement son trône dans l'équité et la justice pour toujours. Cela enseigne des leçons très saisissantes sur le sort terrible réservé au péché. Que cela reste là et porte son témoignage, pour mettre en garde d'autres êtres contre une conduite si coupable et un sort si effrayant !

Là, dans ce monde de malheur, se trouveront peut-être certains de nos élèves, peut-être même certains de nos propres enfants. Mais Dieu est

juste, et son trône n'est pas taché de leur sang. Le fait qu'ils aient voulu attirer une telle condamnation sur leur tête ne gâchera pas la joie éternelle de son royaume. Ils ont tenu à prendre la responsabilité sur eux, et maintenant ils l'ont.

Pécheur, est-ce que cela ne vous touche pas aujourd'hui ? Viendrez-vous ce soir à la réunion pour ceux qui cherchent, pour prendre votre salut à la légère ? Je peux vous dire où vous ne le prendrez pas à la légère. Quand la grande cloche du temps sonnera le glas de la terre et appellera ses millions de fils et de filles au jugement dernier, vous n'aurez pas envie de plaisanter ! Vous y serez, c'est certain ! Ce sera un moment de réflexion sérieuse, un moment terrible, plein d'effroi. Êtes-vous prêt à faire face à ce qui y sera révélé et décidé ?

Ou bien dites-vous : « Assez, assez ! J'ai résisté assez longtemps à sa grâce et méprisé son amour ; maintenant, je vais donner mon cœur à Dieu, pour être à lui seul, pour toujours » ?

Sermon 14

Ce que Dieu dit au-dedans et ce qu'il dit au-dehors

Beaucoup de gens pensent qu'une incrédulité vague et floue n'a presque jamais été aussi répandue dans notre pays qu'aujourd'hui, surtout chez les jeunes hommes. Je ne dirais pas que c'est une incrédulité honnête, mais il est fort possible qu'elle soit réelle. Des jeunes gens peuvent vraiment douter que les Écritures chrétiennes soient inspirées par Dieu : non pas parce qu'ils ont étudié honnêtement ces Écritures et les nombreuses preuves qui les appuient, mais parce qu'ils les ont peu lues, et encore moins réfléchi à leur sujet de façon sérieuse. Surtout, presque tous ont négligé d'examiner ce que leur propre esprit affirme de lui-même, spontanément. Ils n'ont pas regardé la première révélation que Dieu a placée dans chaque âme humaine, pour voir jusqu'où elle pouvait les conduire, et à quel point elle ouvre merveilleusement le chemin pour comprendre, et même pour accepter de tout cœur, la révélation donnée dans la Parole de Dieu.

Pour vous faire réfléchir à ces questions et à d'autres qui leur sont proches, j'ai pris pour texte ces paroles de Paul :

« En publiant la vérité, nous nous recommandons à toute conscience d'homme devant Dieu » (2 Corinthiens 4,2)

Paul parle ici du ministère de l'Évangile qu'il a reçu, et il explique comment il l'a accompli. Il montre clairement qu'il cherchait à prêcher à la conscience humaine. Il trouvait au fond de chaque homme une conscience à laquelle il pouvait faire appel, et devant laquelle la vérité, quand elle était montrée au grand jour, se faisait reconnaître d'elle-même.

Sans doute aucun homme qui réfléchit n'a jamais lu la Bible sans remarquer qu'une révélation avait déjà été donnée aux hommes

auparavant, d'une manière ou d'une autre. La Bible considère beaucoup de choses comme déjà connues. J'ai peut-être déjà raconté devant certains d'entre vous que j'étudiais le droit dans un cabinet d'avocat quand j'ai acheté ma première Bible, et que je l'ai achetée comme un de mes livres de droit. À peine l'avais-je ouverte que j'ai été frappé de voir combien de choses elle tenait pour connues, et qu'elle affirmait donc sans chercher à les prouver. Par exemple, le premier verset de la Bible : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre » (Genèse 1,1). Ce verset tient pour acquis que Dieu existe. Il ne cherche pas à prouver cette vérité ; il part du principe que cette révélation, l'existence d'un Dieu, a déjà été faite à tous ceux qui sont assez mûrs pour la comprendre. L'apôtre Paul aussi, dans sa lettre aux Romains, affirme que la divinité réelle et la puissance éternelle du Dieu unique, même si ce sont en un sens des « choses invisibles », se voient pourtant clairement dans la création du monde, et qu'on les comprend par les choses qu'il a faites. Il écrit : « Les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages » (Romains 1,20). Si bien que tous les méchants sont sans excuse. Son enseignement, c'est que l'univers créé révèle Dieu. Et si c'est vrai de l'univers qui est hors de nous, ce n'est pas moins vrai de l'univers qui est en nous. Notre propre esprit, avec ses convictions et ce qu'il ne peut pas s'empêcher d'affirmer, révèle vraiment Dieu, et beaucoup des grandes vérités qui concernent nos relations avec lui et avec son gouvernement.

Quand on lit la Bible avec attention et qu'on remarque combien de choses de la plus haute importance elle tient pour acquises, et sur lesquelles elle fonde ses commandements sans chercher à les prouver, on ne peut pas s'empêcher de se demander : a-t-elle raison de les tenir pour acquises ?

On trouve la réponse à cette question quand on tourne son regard vers l'intérieur et qu'on cherche ce que notre propre esprit affirme spontanément. Nous verrons alors que nous avons une nature intellectuelle et morale qui révèle de grandes vérités sur Dieu et sur nos

relations avec lui et avec sa loi, tout aussi réellement que le monde matériel révèle sa puissance éternelle et sa divinité.

Par exemple, nous verrons que l'homme a une nature morale faite pour la vérité spirituelle et morale, aussi réellement qu'il a une nature physique faite pour le monde physique. Ses sens, la vue, le toucher, l'ouïe, saisissent directement certaines vérités sur le monde extérieur ; de même, sa nature spirituelle saisit directement certaines vérités sur le monde spirituel. Personne ne peut sérieusement réfléchir au premier genre de vérités sans être obligé de réfléchir au second et d'y croire.

Voyons si c'est vrai.

Il n'y a pas longtemps, j'ai eu plusieurs entretiens avec une jeune femme assez instruite, qui était sceptique. Elle disait croire en un Dieu et aux grandes vérités sur ses qualités que l'on admet dans le déisme ; mais elle rejetait entièrement la Bible et tout ce qui touche à un chemin de salut révélé par Dieu.

J'ai commencé par lui présenter quelques-unes des grandes vérités que l'esprit affirme de lui-même au sujet de Dieu, de ses qualités et de son gouvernement ; puis, à partir de là, je lui ai montré comment la Bible vient compléter un ensemble de vérités dont l'homme a besoin, parce qu'il est un pécheur perdu. Elle a bien sûr admis les premières ; puis elle a vu que les secondes devaient être vraies si les premières l'étaient, sinon il ne restait à l'homme qu'une ruine sans espoir. Reculant avec horreur devant le gouffre du désespoir, elle a vu que c'était seulement son incrédulité qui perdait son âme ; alors elle y a renoncé, elle a donné son cœur à Dieu, et elle a trouvé, en croyant, la paix et la joie de l'Évangile.

Je voudrais maintenant vous présenter à peu près le même raisonnement qu'à elle.

La première grande question est donc celle-ci : quelles idées notre propre nature, la première révélation de Dieu, nous donne-t-elle ?

(1). Sans aucun doute, l'idée de Dieu. Notre propre esprit affirme qu'il y a un Dieu et qu'il doit y en avoir un ; qu'il doit avoir toute puissance et toute connaissance. Notre esprit nous donne aussi les qualités morales de Dieu. Personne ne peut douter que Dieu soit bon et juste. Les hommes n'ont jamais peur que Dieu fasse quelque chose de mal.

S'ils ont peur de Dieu, c'est justement parce qu'il est bon, juste et saint.

(2). La nature de l'homme lui donne l'idée de loi, de loi morale. Il ne peut pas plus douter qu'il existe une loi morale, et qu'elle s'impose à lui aussi, qu'il ne peut douter de l'existence de sa propre âme et de son propre corps. Il sait qu'il ne doit pas être égoïste, qu'il doit être animé d'un amour désintéressé. Il sait qu'il est tenu d'aimer son prochain comme lui-même, tenu de rechercher le bien le plus élevé, en sacrifiant s'il le faut un bien moins important.

Comment les hommes ont-ils ces idées ? Je réponds : ils doivent les avoir par nature ; elles doivent être dans l'esprit avant tout enseignement venu de la bouche d'un homme, sinon vous ne pourriez jamais enseigner ces idées à un enfant, pas plus que vous ne pourriez les enseigner à un cheval. L'enfant sait ces choses avant qu'on les lui enseigne, et il ne se souvient pas du moment où il les a eues pour la première fois.

Supposez que vous fermiez votre Bible et que vous vous demandiez : « En dehors de tout ce que ce livre enseigne, qu'est-ce que je sais ? Qu'est-ce que je suis obligé d'admettre ? » Vous découvririez que votre nature morale vous donne l'idée d'un Dieu et affirme qu'il existe ; elle vous donne ses qualités, naturelles et morales, et aussi vos propres relations morales avec lui et avec vos semblables. Pour le prouver, je peux faire appel à vous : aucun de vous ne peut dire : « Je n'ai aucune obligation d'aimer Dieu ; je ne suis pas tenu d'aimer les autres hommes. » Votre nature morale vous donne ces choses : elle vous affirme ces vérités, de façon encore plus directe et plus indéniable que vos sens ne vous donnent les faits du monde extérieur. De plus, votre nature morale ne vous donne pas seulement la loi qui demande d'aimer Dieu par-dessus tout et d'aimer

les autres hommes d'un amour égal et sans préférence ; elle affirme aussi que vous êtes pécheurs, que vous avez déplu à Dieu, que vous avez complètement échoué à lui plaire, et donc, bien sûr, que vous êtes condamnés par sa loi juste. Vous le savez. La bonne loi de Dieu doit vous condamner, parce que vous n'avez pas été bons au sens où cette loi le demande. Vous devez donc savoir que vous êtes dans la situation d'un hors-la-loi, condamné par la loi, et sans aucun espoir du côté de la justice.

Elle vous dit encore autre chose : que vous refusez toujours de vous repentir (je parle de ceux qui savent que c'est leur cas) ; votre propre conscience vous l'affirme au-delà de toute contestation. Elle affirme que vous vivez encore dans le péché, et que vous n'avez pas changé de vie d'une manière que Dieu puisse accepter. Vous savez que vous faites violence à votre propre conscience, et que, tant que vous le faites, vous ne pouvez ni vous respecter vous-mêmes, ni être respectés par Dieu. Vous savez que, tant que c'est votre cas, Dieu ne peut pas vous pardonner. Bien plus : s'il le faisait, cela ne vous ferait aucun bien ; vous ne pourriez pas être heureux ; vous ne pourriez pas vous respecter vous-mêmes, même si l'on vous disait que vous êtes pardonnés. En fait, si votre nature parlait sans parti pris, elle ne vous laisserait pas croire que vous êtes vraiment pardonnés, tant que vous faites violence à votre conscience. Je me souviens du temps où ces pensées brûlaient dans mon esprit comme un feu. Je voyais que personne ne pouvait en douter, pas plus qu'il ne peut douter de sa propre existence. Vous aussi, vous pouvez voir ces vérités et sentir leur force.

Vous savez donc que, par vos péchés, vous avez perdu la faveur de Dieu, et que vous n'avez plus aucun droit à faire valoir auprès de lui au nom de la justice. Vous avez rejeté son autorité, vous avez refusé de vous soumettre à sa loi et à son gouvernement ; en fait, vous avez piétiné tous ses commandements. Vous ne pouvez plus vous présenter devant Dieu et lui dire : « Tu n'as pas le droit de me rejeter ; je ne l'ai pas mérité de ta

part. » Vous ne pouvez pas plus dire cela honnêtement que nier votre propre existence.

Y avez-vous déjà pensé ? Avez-vous déjà essayé de le faire, pour voir ce que vous pouvez honnêtement faire et dire devant Dieu ? Avez-vous déjà essayé d'entrer en présence de Dieu et de lui dire solennellement qu'il n'a pas le droit de vous punir ? Aucun de vous ne peut le lui dire sans avoir conscience, au fond de lui, de blasphémer.

C'est une bonne méthode, parce qu'elle peut vous montrer où en sont vraiment les choses. Essayez donc. Voyez ce que vous pouvez dire devant Dieu honnêtement et avec l'approbation de votre conscience, quand votre âme est profondément saisie par le sentiment de sa présence. Comprenez-moi bien : je ne vous demande pas si vous pouvez endurcir votre cœur et violer votre conscience au point de blasphémer Dieu en face ; non, ce n'est pas cela ; je vous demande de mettre à l'épreuve les convictions honnêtes de votre propre conscience, et de voir ce qu'elles sont et ce qu'elles vous permettent de faire et de dire devant Dieu. Pouvez-vous vous mettre à genoux devant lui et dire : « Je nie avoir rejeté Dieu ; je n'ai jamais refusé de le traiter en ami ; je ne l'ai jamais traité en ennemi » ?

Vous savez que vous ne pouvez pas engager un tel débat avec Dieu sans que votre propre esprit vous le reproche.

Autre chose : sous le régime de la loi, vous ne voyez aucune raison d'espérer le pardon. Avec toute la lumière de votre déisme, vous ne trouvez aucune base pour un pardon. En dehors de la Bible, tout est sombre comme la mort. Il n'y a pas d'espoir. Si vous en gardez un, c'est forcément en allant tout droit contre vos propres convictions les plus sérieuses. Pourquoi pensez-vous qu'il soit si difficile d'obtenir d'un gouverneur raisonnable qu'il accorde une grâce ? Quand Jérôme Bonaparte était roi d'Espagne, pourquoi Napoléon lui a-t-il envoyé ce sévère reproche pour avoir gracié certains criminels ? Quels étaient les principes sur lesquels reposait ce texte officiel si remarquable ? Avez-

vous jamais étudié ces principes, tels que l'esprit puissant de Napoléon les a saisis et exposés avec tant de vigueur ?

Vous ne pouvez jamais conclure de la bonté de Dieu qu'il peut pardonner ; encore moins qu'il *doit* pardonner. L'un des premiers prédicateurs universalistes que j'aie jamais entendus a annoncé dès le départ qu'il allait conclure de la bonté de Dieu que Dieu sauverait tous les hommes. Je me souviens très bien à quel point ses raisonnements trompeurs me parurent creux, et ses suppositions absurdes. Je n'étais pas chrétien à l'époque, mais j'ai vu d'un coup d'œil qu'il aurait bien mieux fait de conclure de la bonté de Dieu que Dieu ne pardonnerait à personne, plutôt que de conclure qu'il pardonnerait à *tous*. Il me semblait parfaitement clair que, si Dieu était bon et avait fait une bonne loi, il la maintiendrait. Pourquoi pas ? Je dois bien supposer que sa loi est bonne ; comment un Être d'une sagesse et d'un amour infinis pourrait-il imposer autre chose qu'une bonne loi ? Et si c'était une bonne loi, elle avait un bon but à atteindre ; et un Dieu bon ne pouvait pas la laisser échouer dans ce but, en la laissant tomber à rien parce qu'on l'appliquerait mollement. J'en savais déjà assez sur la loi et le gouvernement pour voir qu'il faut une main ferme pour appliquer une loi, si l'on veut qu'elle produise le moindre bon résultat, si bonne soit-elle. Je savais bien sûr que, si l'on laissait la loi être piétinée par des coupables endurcis et blasphémateurs, et que, pour couronner le tout, on accordait ensuite une grâce à tout le monde sans distinction, sans rien faire pour maintenir la loi, ce serait la fin de toute autorité, et la destruction pure et simple de tout le bien qu'on espérait de son application. Quoi ! Des hommes raisonnables vont-ils entreprendre de conclure de la bonté de Dieu qu'il pardonnera à tous les pécheurs ? Supposez que l'esprit d'émeute et de désordre qui se déchaîne en ce moment à Erie, en Pennsylvanie, aille de mal en pis ; que les émeutiers commettent tous les méfaits qu'ils peuvent ; qu'ils arrachent les rails, brûlent les ponts, tirent sur les wagons, fassent dérailler des trains entiers et écrasent en masse la chair encore palpitante de centaines de personnes, jusqu'à en faire des tas de sang et d'os ; et qu'ensuite,

quand les coupables sont arrêtés et condamnés selon la loi, la question se pose : le gouverneur va-t-il les gracier ? Il pourrait en avoir très envie, s'il pouvait le faire sagement ; mais la question est : un bon gouverneur peut-il le faire ? Si on le suppose parfaitement bon et vraiment sage, que ferait-il ? Direz-vous : « Oh, il est trop bon pour punir ; il est si bon qu'il pardonnera certainement » ? Direz-vous qu'une grâce accordée sans distinction, accordée à tous, et en plus promise d'avance, assurera le plus grand respect de la loi et la meilleure obéissance ? Tout le monde sait que c'est le comble de l'absurdité. Aucun homme qui a eu à porter les responsabilités d'un gouvernement, ou qui a appris le b.a.-ba de la nature humaine dans ce domaine, ne peut penser un seul instant que la grâce, accordée de cette façon, puisse remplacer la punition avec un autre résultat qu'une ruine complète. Non : si celui qui gouverne est bon, il punira à coup sûr ; et d'autant plus sûrement que la bonté tient une place plus grande dans son caractère.

Vous, pécheurs, vous êtes sous la loi. Si vous péchez, vous devez voir qu'il y a de bonnes raisons pour que Dieu punisse et ne pardonne pas.

Voici un autre fait. Quand vous regardez votre propre personne et votre situation morale, vous découvrez que vous êtes deux fois mort. Vous êtes mort sur le plan civil, en ce sens que vous êtes condamné par la loi, rejeté hors de la faveur du gouvernement. Vous êtes aussi mort sur le plan moral, car vous n'aimez pas Dieu, vous ne le servez pas, et il n'y a en vous aucun penchant qui vous ramène vers lui pour partager ce qu'il ressent ; au contraire, vous êtes mort à tout ce qui pourrait vous tourner dans cette direction. Vous êtes bien vivant pour vos intérêts personnels, bas et égoïstes, mais mort pour les intérêts de Dieu ; Dieu ne vous intéresse pas, sauf pour l'éviter et échapper à son jugement. Tout cela, vous le savez, sans aucun doute possible.

Dans cet état, sans une révélation supplémentaire, où est votre espoir ? Vous n'en avez aucun, et vous n'avez aucune raison d'en avoir.

De plus, si une révélation doit encore venir, pour faire connaître une base de pardon, vous pouvez voir, avec la lumière que vous avez déjà, sur quoi elle doit reposer. Vous pouvez voir ce dont vous avez encore besoin de la part de Dieu. La première révélation vous enferme avec Dieu seul : elle vous montre que, si un secours doit jamais venir, il ne peut pas venir de vous-mêmes, mais doit venir de Dieu ; il ne peut pas venir de sa justice, mais doit venir de sa miséricorde ; il ne peut pas venir de la loi, mais doit venir d'une disposition supplémentaire, qui permette de satisfaire les exigences de la loi autrement qu'en appliquant sa peine au coupable. Vous le voyez bien : il faut que quelqu'un intervienne pour vous, quelqu'un qui puisse prendre votre défense et se tenir à votre place devant la loi offensée.

N'y avez-vous jamais pensé ? Dans la situation où vous êtes, où votre propre nature et vos propres convictions vous placent, vous êtes obligé de dire : « Mon cas est sans espoir ! J'ai besoin d'un double salut : être délivré de la condamnation et être délivré du péché ; d'abord de la malédiction, et ensuite du cœur qui pousse à pécher, du penchant et de l'inclination à commettre le péché. Je cherche une révélation qui réponde à ces besoins de mon âme perdue : où puis-je la trouver ? Se trouve-t-elle quelque part dans le grand livre de la nature ? Nulle part. » Regardez les convictions irrésistibles de votre propre être moral : elles vous disent ce qui vous manque, mais elles ne vous le fournissent pas. Elles montrent ce dont vous avez besoin, mais elles sont totalement incapables de vous le donner. Votre propre nature morale montre que vous avez besoin d'un Sauveur qui prenne votre place par son sacrifice, et d'un Esprit qui vous renouvelle. Rien de moins ne peut répondre à la situation d'un pécheur condamné, mis hors la loi, et deux fois mort, parce que toutes ses facultés de vouloir et de choisir sont moralement corrompues.

Le pire mal que fait l'incrédulité, c'est qu'elle ignore tout cela ; elle ne tient aucun compte de tout un côté de notre nature, et c'est le côté le plus important ; elle parle beaucoup de philosophie, mais elle se limite à la philosophie du monde extérieur, et n'a pas d'yeux pour notre nature

intérieure et plus élevée. Elle ignore que notre nature morale affirme tout un ensemble de grandes vérités, avec encore plus de force et de certitude que nos sens n'affirment les faits du monde extérieur. Vraiment, c'est là un oubli immense, et un oubli mortel !

Remarques.

1. Sans la première révélation, on ne pourrait pas prouver la seconde de façon satisfaisante. Quand la Bible révèle Dieu, elle part du principe que notre esprit affirme son existence et que nous n'avons pas besoin d'une preuve plus forte. Quand elle révèle sa loi, elle suppose que nous sommes capables de la comprendre et de reconnaître ce qu'elle exige moralement de nous. Quand elle prescrit un devoir, elle part du principe que nous devons sentir la force de l'obligation d'y obéir.

Or, le fait que la Bible part ainsi de beaucoup de choses tenues pour acquises établit un lien étroit, un lien de dépendance, entre *elle* d'un côté et les lois de l'esprit humain de l'autre. Si elle a raison de les tenir pour acquises, alors l'autorité divine de la Bible est largement confirmée par son accord et son harmonie avec la nature intellectuelle et morale de l'homme. Elle convient aux êtres à qui elle est donnée. Mais, d'un autre côté, si ces choses qu'elle tient pour acquises s'étaient révélées fausses à l'examen, il serait impossible de soutenir que les Écritures viennent d'un Être sage et honnête.

2. Quand on a la première révélation, rejeter la seconde est tout à fait absurde. La seconde est, dans une large mesure, une nouvelle affirmation de la première, avec plusieurs ajouts importants qui la complètent : par exemple, le sacrifice de Christ, et donc la possibilité du pardon ; le don et l'œuvre de l'Esprit, et donc, de la même manière, la possibilité d'être délivré du péché.

Or, les choses que la première révélation affirme et que la seconde affirme de nouveau sont tellement fondamentales dans toute révélation du devoir moral adressée à des êtres moraux, que, puisqu'elles nous sont

enseignées de façon si spontanée et si indéniable, nous nous condamnons nous-mêmes d'une extrême absurdité si nous rejetons ensuite la seconde. En bonne logique, il ne semble rester aucune base sur laquelle fonder le refus de la révélation écrite. Ses enseignements complémentaires ne sont pas, bien sûr, des vérités que l'esprit saisit de lui-même ; mais ils correspondent tellement aux besoins de l'homme, pécheur perdu, et ils répondent si richement à ces besoins ; de plus, ils correspondent si bien aux exigences du gouvernement de Dieu, et ils y répondent si pleinement, qu'aucun esprit intelligent, une fois qu'il a saisi toutes ces choses dans leurs relations réelles, ne peut manquer de reconnaître qu'ils sont vrais.

3. Étudier la première révélation conduit l'intelligence à recevoir la seconde. Je ne crois pas possible qu'un homme lise la première et la comprenne à fond, puis en vienne à la seconde et saisisse honnêtement le lien qu'elle a avec sa propre nature morale, avec ses convictions morales et aussi avec ses besoins moraux, sans être obligé de dire : « Tout est vrai ; ce livre est entièrement vrai ! » Les deux concordent de façon si merveilleuse, et la première appuie la seconde de façon si admirable et si triomphante, qu'un homme ne peut pas plus nier la Bible, une fois qu'il connaît toutes ses propres relations morales, qu'il ne peut nier sa propre existence.

4. Vous voyez pourquoi tant de gens rejettent la Bible. Ils ne se sont pas bien lus eux-mêmes. Ils n'ont pas regardé au-dedans d'eux pour lire avec soin le livre que Dieu y a écrit. Ils se sont arrangés pour faire taire et étouffer les convictions de leur propre nature morale, qui remontaient sans cesse. Ils ont refusé d'écouter le cri du besoin qui monte de leur cœur troublé par la culpabilité. Ainsi, il reste tout un livre de la révélation qu'ils ignorent étrangement. C'est cette ignorance qui explique qu'ils rejettent la Bible.

Pour peu que vous y fassiez attention, vous verrez que le fondement indiqué ici est, sans aucun doute, celui sur lequel la grande masse des gens, dans tous les pays chrétiens, appuie réellement sa foi en la Bible. À

peine un sur dix mille d'entre eux a étudié en détail et avec soin les arguments historiques en faveur de la révélation divine, au point d'en faire, en connaissance de cause, la pierre d'angle de sa foi en la Bible. Il n'est pas raisonnable d'exiger qu'ils le fassent. Il existe un argument plus court et infiniment plus convaincant. C'est un problème simple. Données : une âme coupable, condamnée et perdue. Ce qu'on cherche : un secours suffisant. L'Évangile résout le problème. Qui refusera la solution ? Elle remplit parfaitement toutes les conditions ; elle doit donc venir de Dieu ; en tout cas, le plus sage pour nous est de l'accepter.

Si l'on répond que ce problème ne concerne que ceux qui donnent leur cœur à Dieu, on peut le reformuler ainsi pour une autre catégorie de personnes. Données : une nature morale qui affirme Dieu, la loi, l'obligation, la culpabilité, la ruine. Ce qu'on cherche : savoir si l'on peut se fier à une révélation écrite, qui est bâtie sur la large base de ce que l'homme affirme spontanément ; qui donne à ces affirmations l'appui du Créateur de l'homme ; et qui y ajoute un ensemble de devoirs et un chemin de salut d'une telle nature qu'ils s'emboîtent de façon inséparable avec les vérités que l'homme saisit de lui-même, et qu'ils complètent visiblement les enseignements et les moyens moraux dont nous avons besoin, parfaitement adaptés à la fois à l'homme et à son Créateur. Dans la Bible, nous avons exactement ce qu'on cherche. Une clé qui passe à travers tous les innombrables crans d'une telle serrure a forcément été faite pour elle. L'une et l'autre viennent du même Auteur. Vous ne pouvez pas reconnaître que l'homme vient de Dieu sans reconnaître que la Bible vient aussi de lui.

Quand j'ai examiné ces choses à la lumière de mes propres convictions, je me suis étonné de ne pas les avoir vues telles qu'elles sont plus tôt.

Supposez que je me tienne ici et que je vous annonce les deux grands commandements de la loi morale : est-ce que leur nature et leur portée évidentes n'imposeraient pas à votre esprit la conviction que ces commandements doivent être vrais et venir de Dieu ? Si j'entrais dans le

détail, vous continueriez d'affirmer : « Cela doit être vrai ; cela vient certainement du ciel. » Même si je remontais jusqu'à la loi de Moïse (une loi contre laquelle beaucoup font des objections, parce qu'ils ne comprennent pas les circonstances qui rendaient une telle loi nécessaire), si j'expliquais la situation particulière du peuple et les raisons de ces règles, chacun serait obligé d'affirmer que même ces règles sont justes. L'Ancien Testament, je le sais, révèle la vérité sous un voile, parce que le monde n'était pas encore prêt pour une révélation plus claire. Le voile a été enlevé quand, au moment fixé par Dieu, les hommes ont été prêts à recevoir la révélation sans nuage de Dieu venu dans la chair.

Si la grande masse des gens reçoit la Bible, ce n'est donc pas parce qu'ils sont naïfs et avalent facilement des absurdités ; la raison, c'est que la Bible se fait reconnaître de façon si irrésistible par la nature de chaque homme et par ses convictions profondes et irrésistibles, qu'il est obligé de la recevoir ; il doit faire violence à ses convictions intérieures s'il la rejette. Toute la nature de l'homme s'écrie : « C'est exactement ce dont j'ai besoin ! » Cette jeune femme dont je vous ai parlé n'a pas pu faire autrement qu'abandonner son incrédulité et donner son cœur à Dieu, quand elle en est arrivée là. Je lui ai demandé : « Admettez-vous qu'il y a un Dieu ? » Elle a répondu : « Oui. » « Admettez-vous qu'il y a une loi ? » « Oui. » « Admettez-vous que vous êtes personnellement coupable ? » « Oui. » « Et que vous avez besoin d'être sauvée ? » « Oh, oui. » « Pouvez-vous vous sauver vous-même ? » lui ai-je demandé. « Ah, non, vraiment, m'a-t-elle dit ; je ne crois pas que je pourrai jamais être sauvée. »

« Mais Dieu peut vous sauver. Rien n'est sûrement trop difficile pour lui. »

« Hélas, m'a-t-elle répondu, ma propre nature m'a enfermée ; je suis désespérée ; il n'y a aucune issue pour moi ; la Bible, vous le savez, je ne l'accepte pas ; et me voilà dans les ténèbres et le désespoir ! »

À ce moment-là, j'ai commencé à lui parler de l'Évangile. Je lui ai dit : « Voyez donc ; Dieu a fait telle et telle chose, comme l'Évangile le révèle ; il

est descendu et a habité dans un corps humain pour répondre à la situation de pécheurs comme vous ; il a offert un sacrifice qui suffit largement pour le péché. Voilà : qu'en pensez-vous ? » « C'est exactement ce dont j'ai besoin, a-t-elle dit, si seulement c'était vrai ! »

« Si ce n'est pas vrai, lui ai-je dit, vous êtes perdue sans espoir ! Alors, pourquoi ne pas croire ? »

« Je ne peux pas le croire, a-t-elle dit, parce que c'est incroyable. C'est beaucoup trop beau pour être vrai ! »

« Et Dieu n'est-il pas bon, ai-je dit, infiniment bon ? Alors, pourquoi objectez-vous que quelque chose qu'il fait est trop beau pour être vrai ? »

« C'est ce dont j'ai besoin, a-t-elle répété, mais comment est-ce possible ? »

« Alors vous ne pouvez pas croire que Dieu soit aussi bon que cela ! » lui ai-je dit.

« Hélas, je vois bien que c'est mon incrédulité ; mais je ne peux pas croire. C'est ce dont j'ai besoin, je le vois clairement ; mais comment puis-je le croire ? »

À ce moment-là, je me suis levé et je lui ai dit solennellement : « Le moment décisif est arrivé ! Il ne reste plus pour vous qu'une seule question : allez-vous croire l'Évangile ? » Elle a levé les yeux, qu'elle gardait baissés et cachés depuis une demi-heure ou plus ; chaque trait de son visage montrait une agitation extrême ; et moi, je répétais : « Allez-vous croire Dieu ? Allez-vous le croire sincère ? » Elle s'est jetée à genoux et a éclaté en sanglots. Quelle scène : voir une sceptique commencer à croire que son Dieu est amour et vérité ! Voir s'ouvrir la porte de la lumière et de l'espoir, et la bienheureuse lumière du ciel entrer dans une âme désolée ! Avez-vous déjà vu une telle scène ?

Quand elle a de nouveau ouvert la bouche, ce fut pour chanter la louange d'un Sauveur !

La Bible part du principe que vous avez assez de lumière pour voir, pour faire votre devoir et pour trouver le chemin du ciel. Beaucoup d'entre vous sont peut-être perdus dans leurs idées religieuses, avec des opinions floues et pleines de doutes. Vous n'avez pas vu que la chose la plus raisonnable du monde, c'est d'admettre et d'accepter de tout cœur cette vérité glorieuse. Allez-vous continuer ainsi, perdus dans vos doutes, sans remarquer que vous êtes vous-mêmes une révélation vivante et qui marche de la vérité ? Allez-vous refuser d'entrer avec Dieu et avec Christ dans des relations qui sauveront votre âme ?

Dans ma jeunesse, quand j'étais tenté par le doute, je me souviens très bien de m'être dit : « Il est bien plus probable que les pasteurs et la foule d'hommes de bien qui croient à la Bible aient raison, plutôt que moi. Eux ont examiné la question, et moi pas. Il est donc tout à fait déraisonnable que je doute. »

Pourquoi ne diriez-vous pas : « Je sais que l'Évangile répond à mes besoins. Je sais que je flotte sur le vaste océan de la vie, et que, s'il n'y a pas d'Évangile, rien ne peut me sauver. Ce n'est donc pas une façon d'agir que de rester ici à chicaner. Je dois examiner, je dois regarder cette question de près. Je vois au moins que, si Dieu m'offre sa miséricorde, je ne dois pas la rejeter » ? Cet Évangile ne vous montre-t-il pas comment vous pouvez être sauvés de l'enfer et du péché ? Oh, alors, croyez-le ! Laissez cette bienheureuse vérité trouver un cœur ouvert pour l'accueillir. Quand vous oserez croire Dieu dans tout son amour et dans toute sa vérité, quand vous placerez votre cœur sous la puissance de cette vérité et que vous vous laisserez gouverner par elle, ce sera le lever du jour pour votre âme ! Il est écrit : « Que celui qui veut, prenne de l'eau de la vie, gratuitement » (Apocalypse 22,17).

Sermon 15

Éteindre l'Esprit

« N'éteignez pas l'Esprit » (1 Thessaloniciens 5,19)

Pour traiter le sujet que présente ce texte, je vais chercher :

I. À montrer comment le Saint-Esprit agit sur l'esprit de l'homme ;

II. À tirer quelques conclusions de ce que nous savons de la manière dont l'Esprit agit ;

III. À montrer ce que c'est qu'éteindre l'Esprit ;

IV. À montrer comment on peut le faire ; et enfin,

V. Les conséquences quand on éteint l'Esprit.

I. Comment le Saint-Esprit agit-il sur l'esprit de l'homme ?

Je réponds : pas par une force physique, pas par l'intervention directe d'une puissance matérielle. La volonté ne se laisse pas mettre en mouvement de cette façon, et elle ne le peut pas. La simple idée en est absurde. Qu'une force physique produise des décisions libres de l'esprit, comme elle produit des mouvements dans la matière, c'est à la fois absurde et contraire à l'idée même d'un être libre. Que la même force physique qui fait tourner une planète fasse bouger la volonté humaine, c'est absurde.

Mais il y a plus : la Bible nous apprend que l'Esprit agit sur l'esprit de l'homme au moyen de la vérité. L'Esprit persuade les hommes d'agir à la lumière de la vérité, de la même manière que nous agissons nous-mêmes sur nos semblables en leur présentant la vérité. Je ne veux pas dire que Dieu présente la vérité à l'esprit de la même manière que nous. Bien sûr, sa façon de faire doit être différente de la nôtre. Nous nous servons de la plume, des lèvres, des gestes ; nous employons le langage des mots et le

langage de la nature. Dieu n'emploie pas ces moyens aujourd'hui ; et pourtant il atteint l'esprit avec la vérité. Parfois, ce sont les événements de la vie, conduits par lui, qui la font venir à la pensée, et ensuite son Esprit lui donne sa force, en l'enfonçant profondément dans le cœur avec une grande puissance.

Parfois, le Seigneur se sert de la prédication ; en fait, ses moyens sont très variés.

Mais quel que soit le moyen, le but est toujours le même : amener l'homme à agir librement, en accord avec la loi de Dieu.

Même si la Bible ne disait absolument rien sur ce sujet, nous saurions quand même, d'après la nature de l'esprit humain et d'après la nature des seules influences capables de le mettre en mouvement, que l'Esprit doit agir sur l'esprit de l'homme non par une force physique, mais par une influence morale. Mais nous n'en sommes pas réduits à une simple conclusion tirée du raisonnement : nous avons le témoignage clair de la Bible, qui nous dit que l'Esprit se sert de la vérité pour convertir les hommes et pour les rendre saints.

II. Voyons maintenant ce que ce fait suppose, et ce qu'on doit en conclure.

Dieu est tout-puissant sur le plan physique, et pourtant on peut résister à l'influence morale qu'il exerce par son Esprit. Vous comprendrez facilement que, si l'Esprit mettait les hommes en mouvement par une toute-puissance physique, aucun être humain ne pourrait résister à son influence. La puissance de l'Esprit serait alors forcément irrésistible : car qui pourrait tenir tête à la toute-puissance ?

Or nous savons que, dans les faits, les hommes peuvent résister au Saint-Esprit. La nature même d'un être libre et responsable le suppose, et la Bible l'affirme.

Être un être libre et responsable, cela suppose qu'on agit par sa propre volonté, qu'on peut céder à un motif et suivre la lumière, ou non, comme

on le veut. Là où ce pouvoir n'existe pas, il ne peut pas y avoir d'être libre et responsable ; et au point précis où ce pouvoir s'arrête, la liberté et la responsabilité s'arrêtent aussi.

Par conséquent, si nous agissons comme des êtres libres et responsables, nous devons garder la liberté morale de faire ou de ne pas faire. Cette liberté ne peut pas être supprimée, ni écrasée d'aucune manière. Si Dieu supprimait d'une façon ou d'une autre notre volonté libre, il mettrait forcément fin, du même coup, à nos actes moraux et responsables. Supposez que Dieu saisisse le bras d'un homme avec une toute-puissance physique et s'en serve de force pour commettre un meurtre ou mettre le feu à une maison : qui ne voit que cet homme ne serait plus du tout l'auteur libre et responsable de ces actes ? Et ce ne serait pas autrement si Dieu saisissait, de façon tout aussi irrésistible, la volonté de cet homme et l'obligeait à agir comme lui, Dieu, le voudrait.

L'idée même qu'une influence morale puisse être irrésistible vient d'une erreur complète sur la nature de la volonté et des actes moraux. La volonté de l'homme ne peut jamais agir autrement que librement, face à la vérité et aux motifs d'agir que cette vérité lui présente. Augmenter la force de cette influence ne tend en rien à diminuer la liberté de la volonté. Quelle que soit la clarté avec laquelle la vérité est vue, quelle que soit la force des motifs présents à l'esprit, la volonté garde toujours le même pouvoir, qui ne change pas, de céder ou de ne pas céder, d'agir ou de refuser d'agir selon cette vérité qu'elle voit.

La contrainte et la liberté morale sont deux mots de sens contraire. Elles ne peuvent pas exister ensemble. L'une exclut entièrement l'autre. Par conséquent, dire que, si Dieu est tout-puissant sur le plan physique, il peut forcer un être libre dans ses actes moraux, et qu'il le fera, c'est dire une pure absurdité.

Ce fait montre que toute œuvre de Dieu qui avance par une puissance morale, et non par une puissance physique, non seulement peut rencontrer la résistance de l'homme, mais que l'homme court même un

danger tout particulier d'y résister. Si le Seigneur fait avancer son œuvre au moyen de la vérité qu'il a révélée, il y a un danger très proche que les hommes négligent d'étudier et de comprendre cette vérité, ou bien qu'en la connaissant, ils refusent de lui obéir. Il est certain, et c'est effrayant, que chaque homme a le pouvoir de fermer sa pensée à cette vérité et de verrouiller son cœur contre son influence.

III. Voyons ensuite ce que c'est qu'éteindre l'Esprit.

Nous le comprenons tous facilement dès que nous voyons clairement quelle est l'œuvre de l'Esprit. Nous avons déjà vu qu'elle consiste à éclairer l'esprit pour lui faire comprendre la vérité sur Dieu, sur nous-mêmes et sur notre devoir. Par exemple, l'Esprit éclaire l'esprit pour qu'il comprenne le sens de la Bible et se l'applique à lui-même. Il prend ce qui est à Christ et nous le montre.

Or, il est possible de refuser de recevoir cette lumière. Vous pouvez fermer les yeux pour ne pas la voir. Vous avez le pouvoir de détourner complètement le regard, au point de la voir à peine. Vous pouvez refuser absolument de la suivre une fois que vous l'avez vue ; et dans ce cas, Dieu cesse de placer la vérité devant votre esprit.

Presque tout le monde sait, par sa propre expérience, que l'Esprit a le pouvoir de répandre une lumière extraordinaire sur la vérité révélée, si bien que cette vérité se présente à l'esprit sous une forme nouvelle et très frappante, et agit sur lui avec une force étonnante. Mais cette lumière de l'Esprit peut être éteinte.

Autre chose : il y a, pour ainsi dire, une sorte de chaleur, une ardeur et une vie qui accompagnent la vérité quand c'est l'Esprit qui l'enfonce dans le cœur. C'est pourquoi nous disons que, si quelqu'un a l'Esprit de Dieu, son âme est chaude ; et que s'il n'a pas l'Esprit, son cœur est froid.

Cette chaleur de vie que produit l'Esprit de Dieu peut être éteinte. Qu'un homme résiste à l'Esprit, et il éteindra certainement cette force de vie que l'Esprit exerce sur le cœur.

IV. Voyons maintenant quelques-unes des manières dont on peut éteindre l'Esprit.

1. Les hommes éteignent souvent l'Esprit en résistant directement à la vérité qu'il présente à leur esprit. Parfois, des hommes décident délibérément de résister à la vérité, résolus à ne pas céder à sa force, du moins pour le moment. Dans ces cas-là, c'est étonnant de voir quelle grande force la volonté peut avoir pour résister à la vérité. En fait, la volonté peut toujours résister à n'importe quelle raison morale ; car, comme nous l'avons vu, il n'existe aucun moyen de forcer la volonté à céder à la vérité.

Quand la vérité presse fortement sur l'esprit, il y a de bonnes raisons de penser que l'Esprit est là avec sa puissance. Et c'est justement dans ces cas-là que les hommes sont particulièrement portés à se dresser contre la vérité, et qu'ils courent donc le plus grand danger d'éteindre l'Esprit. Ils détestent la vérité qui leur est présentée : elle barre le chemin qu'ils ont choisi pour satisfaire leurs envies ; ce qu'elle exige d'eux les agace et les tourmente ; ils résistent à l'Esprit du Seigneur et l'éteignent.

Vous avez sans doute souvent vu des cas de ce genre ; et si c'est le cas, vous avez sans doute remarqué cet autre fait frappant, qui arrive d'habitude : après une courte lutte pour résister à la vérité, le combat est terminé, et cette vérité-là cesse presque complètement de toucher l'esprit. La personne s'endurcit contre sa force ; elle semble tout à fait capable de ne plus y faire attention et de la chasser de ses pensées ; ou bien, si elle n'y arrive pas et que cette vérité se dresse de nouveau devant son esprit, elle trouve assez facile de résister à ce qu'elle exige. Cette vérité la gênait beaucoup tant qu'elle n'avait pas éteint l'Esprit ; maintenant, elle ne la gêne plus du tout.

Si vous avez vu des cas de ce genre, vous avez sans doute vu comment, à mesure que la vérité pressait sur leur esprit, ces gens devenaient nerveux, susceptibles, puis peut-être en colère, mais toujours obstinés dans leur résistance, jusqu'à ce que le combat finisse par s'apaiser ; la vérité ne fait

plus d'impression sur eux, et désormais elle est comme morte pour eux ; ils ne la perçoivent plus que de façon très floue, et elle leur est complètement indifférente.

Et ici, permettez-moi de vous poser une question : certains d'entre vous n'ont-ils pas vécu exactement cela ? N'avez-vous pas résisté à une vérité jusqu'à ce qu'elle cesse de toucher votre esprit ? Si c'est le cas, vous pouvez en conclure que, cette fois-là, vous avez éteint l'Esprit de Dieu.

2. On éteint souvent l'Esprit en s'efforçant de défendre une erreur.

Les hommes sont parfois assez fous pour essayer de défendre, à coups d'arguments, une position dont ils ont de bonnes raisons de savoir qu'elle est fausse. Ils argumentent jusqu'à s'être engagés à fond ; ils se laissent aller à un état d'esprit malhonnête ; ainsi, ils éteignent l'Esprit, et le plus souvent, ils sont abandonnés à croire le mensonge même qu'ils ont si imprudemment essayé de défendre. J'ai vu beaucoup de cas de ce genre : des hommes ont commencé à défendre et à soutenir une position qu'ils savaient fausse, et ont continué jusqu'à éteindre l'Esprit de Dieu ; ils ont fini par croire leur propre mensonge, et il est à craindre qu'ils meurent dans cette illusion.

3. Par des jugements sans amour.

Il n'y a peut-être rien qui éteigne plus sûrement l'Esprit que d'accuser les autres de mauvaises intentions et de les juger sans amour. C'est tellement à l'opposé de Dieu et tellement contraire à la loi d'amour qu'il n'est pas étonnant que l'Esprit de Dieu en ait une totale horreur et se détourne de ceux qui s'y laissent aller.

4. On attriste l'Esprit par des paroles dures et insultantes. Combien de fois des gens attristent l'Esprit de Dieu en employant ce genre de langage envers ceux qui ne pensent pas comme eux ! On peut toujours supposer sans risque que les gens qui se laissent aller à cette humeur ont déjà, par leur attitude, complètement chassé l'Esprit de Dieu.

5. On éteint l'Esprit de Dieu par un mauvais caractère. Quand la mauvaise humeur et un mauvais esprit s'enflamment chez quelques personnes ou dans une communauté, qui n'a pas vu avec quelle rapidité un réveil s'arrête ? L'Esprit de Dieu est repoussé et éteint ; il n'y a plus de prière qui obtient de Dieu ce qu'elle demande, et plus aucun pécheur ne se convertit.

6. Souvent, on éteint l'Esprit en détournant son attention de la vérité. Puisque l'Esprit agit au moyen de la vérité, il est tout à fait évident que nous devons faire attention à cette vérité que l'Esprit voudrait garder devant notre esprit. Si nous refusons d'y faire attention, comme nous pouvons toujours le faire si nous le voulons, nous éteindrons presque certainement le Saint-Esprit.

7. Nous éteignons souvent l'Esprit en nous laissant aller à une agitation excessive sur n'importe quel sujet. Si le sujet est étranger aux vérités divines qui touchent la vie de tous les jours, une forte agitation détourne l'attention de ces vérités et rend presque impossible d'en sentir la force. Tant que l'esprit voit et ressent vivement ce qui le passionne, il ne voit que confusément et ne ressent que froidement les choses essentielles du salut. Et ainsi l'Esprit est éteint. Mais l'agitation excessive peut aussi porter sur un sujet vraiment religieux. J'ai vu parfois une explosion, une vraie tornade d'émotions dans un réveil ; mais dans ces cas-là, la vérité perd son emprise sur l'esprit des gens ; ils sont trop agités pour regarder calmement la vérité et les devoirs moraux qu'elle enseigne. Pourtant, il ne faut pas condamner toute émotion religieuse. Pas du tout. Il faut assez d'émotion pour réveiller l'esprit et l'amener à réfléchir sérieusement, assez pour donner à la vérité son tranchant et sa force ; mais il est toujours bon d'éviter ce degré d'agitation qui fait perdre à l'esprit son équilibre et qui rend sa perception de la vérité confuse ou changeante.

8. On éteint l'Esprit en se laissant aller aux préjugés. Chaque fois que l'esprit a déjà pris sa décision sur un sujet avant de l'avoir examiné à fond, cet esprit est fermé à la vérité, et l'Esprit est éteint. Quand les

préjugés sont très forts, il semble impossible à l'Esprit d'agir, et bien sûr son influence est éteinte. L'esprit est tellement engagé d'avance qu'il résiste aux premiers efforts de l'Esprit.

C'est ce qu'ont fait des milliers de gens. C'est ainsi que des milliers de gens perdent leur âme pour l'éternité.

C'est pourquoi chacun doit garder son esprit ouvert pour se laisser convaincre, et prendre soin d'examiner attentivement toutes les questions importantes, et surtout toutes celles qui touchent aux grands devoirs envers Dieu et envers les hommes.

Je ne dis rien, ici, contre le fait de tenir fermement votre position une fois que vous l'avez bien comprise et que vous êtes sûrs que c'est la vérité. Mais pendant que vous poursuivez vos recherches, veillez à être vraiment honnêtes et ouverts, et laissez votre esprit se rendre à toutes les preuves raisonnables que vous pouvez trouver.

9. On éteint souvent l'Esprit en agissant contre sa conscience. Il y a des situations où agir contre sa conscience semble éteindre pour toujours la lumière de Dieu dans l'âme. Vous avez peut-être vu des cas de ce genre : des gens avaient une conscience très délicate sur un certain sujet, et tout à coup, ils n'ont plus du tout de conscience sur ce sujet. Je sais bien qu'il arrive qu'on change de conduite parce qu'on a changé d'avis, sans agir contre sa conscience ; mais le cas dont je parle, c'est celui où la conscience semble avoir été tuée. Tout ce qui en reste semble dur comme la pierre.

J'ai parfois pensé que l'Esprit de Dieu avait beaucoup plus à voir avec la conscience que nous ne le pensons d'habitude. Un fait est indéniable : les hommes connaissent parfois des changements très grands et très soudains dans la sensibilité de leur conscience sur certains sujets. Comment l'expliquer ? Seulement en supposant que l'Esprit a le pouvoir de réveiller la conscience et de la rendre aussi perçante qu'une flèche ; et qu'ensuite, quand les hommes veulent pécher malgré les reproches de

leur conscience, l'Esprit est éteint ; la conscience perd toute sa sensibilité ; un changement complet se produit, et l'homme continue à pécher comme s'il n'avait jamais eu de conscience pour le lui interdire.

Il arrive que l'esprit soit réveillé juste au moment où l'on va commettre un péché précis. Peut-être que quelque chose semble dire à cet homme : « Si tu fais cela, Dieu t'abandonnera. » Un étrange pressentiment l'avertit d'arrêter. Mais s'il continue, tout son esprit reçoit un choc terrible ; les yeux mêmes de l'esprit semblent presque crevés ; la perception morale est étrangement dérangée et obscurcie ; une violence mortelle est faite à la conscience, au moins sur ce sujet précis, et même la blessure faite à la conscience semble toucher tous les domaines de la vie morale. Dans ces circonstances, l'Esprit de Dieu semble se détourner et dire : « Je ne peux plus rien faire pour toi ; je t'ai averti fidèlement, et je ne peux plus t'avertir. »

Tous ces résultats viennent parfois de ce qu'on néglige un devoir clairement révélé. Les hommes reculent devant un devoir qu'ils connaissent, par peur de l'opinion des autres, ou parce qu'ils n'ont pas envie de renoncer à eux-mêmes sur un point. Dans ce moment d'épreuve décisif, l'Esprit ne les laisse pas dans le doute ou l'inattention au sujet de leur devoir : il garde la vérité et les droits de Dieu bien vivants devant leur esprit. Alors, si les hommes continuent et commettent le péché malgré les avertissements de l'Esprit, l'âme est laissée dans des ténèbres effrayantes ; la lumière de l'Esprit de Dieu est éteinte, peut-être pour toujours.

Je ne sais pas dans combien de cas j'ai vu des gens dans une grande angoisse, et même dans le désespoir, qui avaient manifestement éteint l'Esprit de la manière que je viens de décrire. Beaucoup d'entre vous connaissent peut-être le cas d'un jeune homme qui est passé par ici. Il a longtemps été mis à l'épreuve sur la question de se préparer au ministère de pasteur. Il a longtemps pesé la question, alors que les droits de Dieu sur lui étaient clairement placés devant lui ; mais à la fin, résistant à la

conviction de son devoir, il est parti, il s'est marié, et il s'est détourné de l'œuvre à laquelle Dieu semblait l'appeler. Alors l'Esprit l'a quitté. Pendant quelques années, il est resté complètement endurci, autant sur ce qu'il avait fait que sur tout ce que Dieu pouvait lui demander ; mais finalement, sa femme est tombée malade et elle est morte. Alors ses yeux se sont ouverts ; il a vu ce qu'il avait fait. Il a cherché le Seigneur, mais il l'a cherché en vain. Aucune lumière n'est revenue dans son âme obscurcie et désolée. Il ne lui semblait plus que son devoir était de se préparer au ministère ; cet appel de Dieu avait cessé. La coupe de son malheur semblait remplie à ras bord. Souvent, il passait des nuits entières dans une angoisse terrible, à gémir, à crier pour demander grâce, ou à ruminer douloureusement l'affreux désespoir qui étendait tout autour de lui un monde de désolation. J'ai souvent eu peur qu'il se donne la mort, tant il était profondément malheureux sous les reproches d'une conscience coupable et sous ces pensées de profond désespoir.

Je pourrais citer beaucoup d'autres cas semblables. Des hommes refusent de faire un devoir qu'ils connaissent, et ce refus fait une violence mortelle à leur propre sens moral et à l'Esprit du Seigneur ; et par conséquent, il ne leur reste plus que ceci : « une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu » (Hébreux 10,27).

10. Les gens éteignent souvent l'Esprit en cédant à leurs appétits et à leurs passions. Vous seriez stupéfaits si vous saviez combien de fois l'Esprit est attristé de cette manière, jusqu'à ce qu'arrive un moment décisif où ces gens semblent chasser d'un seul coup la lumière de Dieu de leur âme. Certaines personnes se laissent aller à leur appétit pour la nourriture au point d'abîmer leur santé ; elles savent qu'elles se font du mal, et l'Esprit de Dieu leur fait des reproches et les presse fortement d'arrêter de se faire plaisir d'une façon qui les ruine ; et pourtant elles continuent dans cette voie ; Dieu les abandonne, et désormais leurs appétits les dominent, jusqu'à ruiner leur vie spirituelle et leur âme. On peut en dire autant de toute forme de plaisir des sens.

11. On éteint souvent l'Esprit en se laissant aller à la malhonnêteté. Des hommes d'affaires prennent de petits avantages dans leurs achats et leurs ventes. Parfois, ils sont fortement convaincus du grand égoïsme de cette conduite, et ils voient que ce n'est pas du tout aimer leur prochain comme eux-mêmes. Il peut arriver qu'un homme, sur le point de conclure une bonne affaire, se pose la question : « Est-ce que c'est bien ? » Il la retourne longtemps dans sa tête ; il se dit : « Ce voisin a vraiment besoin de cet article, et il va souffrir s'il ne l'obtient pas ; ça me donne une belle occasion de faire monter le prix ; mais alors, est-ce que je ferais aux autres ce que je voudrais qu'on me fasse ? » Il regarde, il réfléchit, il voit son devoir ; mais à la fin, il tranche en faveur de son égoïsme. Seule l'éternité révélera les conséquences d'une telle décision. Quand l'Esprit de Dieu a suivi ces gens pendant longtemps, leur a fait voir leur danger, a gardé la vérité devant eux, et qu'enfin, saisissant le moment favorable, il fait un dernier effort, et que cet effort reste sans effet, alors les dés sont jetés ; à partir de là, toutes les barrières tombent, et l'homme égoïste, abandonné de Dieu, va de mal en pis, peut-être jusqu'à la prison, et certainement jusqu'en enfer !

12. Souvent, les hommes éteignent l'Esprit en rejetant la crainte de Dieu et en négligeant la prière. En fait, négliger la prière éteint forcément toujours l'Esprit. C'est étonnant de voir avec quel naturel et quelle ardeur l'Esprit nous pousse à prier. Si nous étions vraiment conduits par l'Esprit, nous serions attirés plusieurs fois par jour à prier dans le secret, et nous élèverions sans cesse notre cœur vers Dieu par de courtes prières silencieuses, chaque fois que notre esprit se détend un peu de ses autres occupations pressantes. L'Esprit, dans le cœur des croyants, est avant tout un esprit de prière ; et bien sûr, négliger la prière éteint forcément toujours l'Esprit.

Certains d'entre vous en sont peut-être exactement là. Vous avez eu autrefois l'esprit de prière ; maintenant, vous ne l'avez plus du tout. Vous aviez accès auprès de Dieu ; maintenant, vous ne l'avez plus. Vous n'avez plus de joie à prier ; vous ne gémissez plus, vous ne luttez plus dans

l'angoisse pour l'état de l'Église et des pécheurs. Et si cet esprit de prière a disparu, où en êtes-vous maintenant ? Hélas, vous avez éteint l'Esprit de Dieu ; vous avez éteint sa lumière et repoussé son influence loin de votre âme.

13. On éteint l'Esprit par des conversations futiles. Peu de gens semblent se rendre compte à quel point c'est mal, et avec quelle certitude cela éteint le Saint-Esprit. Christ a dit : « Au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront proférée » (Matthieu 12,36).

14. Les hommes éteignent le Saint-Esprit par un esprit de légèreté et de plaisanterie.

Ou encore en se laissant aller à un esprit grincheux et irritable.

Également par un esprit de paresse. Beaucoup s'y laissent aller au point de chasser complètement le Saint-Esprit.

Ou encore par l'habitude de remettre à plus tard, et en se laissant aller à trouver des excuses pour négliger leur devoir. C'est un moyen sûr d'éteindre l'Esprit de Dieu dans l'âme.

15. Il est à craindre que beaucoup aient éteint l'Esprit en résistant à l'enseignement et au devoir de la sanctification, c'est-à-dire le fait de devenir saint.

Ce sujet a été largement discuté depuis quelques années ; et cet enseignement a aussi rencontré une large opposition. Plusieurs assemblées d'Églises ont pris position contre lui, et il est parfois à craindre que certains de leurs membres aient dit et fait ce qu'ils n'auraient jamais dit ni fait dans leur chambre de prière ou dans leur chaire. N'est-il pas probable aussi que beaucoup de pasteurs et quelques laïcs ont été poussés à combattre cet enseignement justement par ces décisions des Églises, et que la peur des hommes est ainsi devenue un piège pour leur âme ? Ne se peut-il pas aussi que certains aient combattu cet enseignement, en réalité, parce qu'il place la vie sainte personnelle à

un niveau plus élevé qu'ils ne l'aiment : trop élevé, peut-être, pour leur permettre d'espérer être des chrétiens, trop élevé pour ce qu'ils ont vécu, et trop élevé pour convenir à leurs goûts et à leurs habitudes de vie pour l'avenir ?

Qui ne voit qu'une opposition à l'enseignement et au devoir de la sanctification, pour de telles raisons, doit éteindre le Saint-Esprit de façon certaine et fatale ? Aucune œuvre ne peut tenir plus à cœur à Jésus que la sanctification de son peuple. Par conséquent, rien ne peut l'attrister davantage que de voir cette œuvre freinée, et bien plus encore de la voir combattue et mise en échec.

Ces réflexions prennent un poids grave et effrayant quand on regarde en face l'état de la piété qui domine dans un très grand nombre d'Églises à travers le pays. Inutile de demander : « Y a-t-il des réveils ? Les chrétiens sont-ils des gens de prière, qui renoncent à eux-mêmes, pleins de vie dans la foi et dans l'amour pour Dieu et pour les hommes ? » Inutile de demander si l'œuvre de sanctification de l'Église avance rapidement et se montre par d'abondants fruits de justice ; la réponse vous saute aux yeux avant même que vous ayez pu formuler la question.

Hélas ! Que l'Esprit soit éteint au moment même où se répand la vérité qui devrait rendre l'Église sainte ! Qu'est-ce qui peut sauver, si la promesse de l'Évangile, dans toute sa plénitude, est déformée ou repoussée au point d'éteindre l'Esprit, et de ne servir ainsi qu'à endurcir le cœur ?

V. Il me reste enfin à parler des conséquences quand on éteint le Saint-Esprit.

1. De grandes ténèbres dans l'esprit. Abandonné de Dieu, l'esprit voit la vérité si confusément qu'elle ne produit plus sur lui aucune impression utile. Ces personnes lisent la Bible sans intérêt et sans profit. Elle devient pour elles une lettre morte, et en général elles la mettent de côté, sauf

quand une discussion les pousse à la consulter. Elles n'y prennent pas cet intérêt spirituel qui rend sa lecture délicieuse.

Certains d'entre vous ne sont-ils pas passés exactement par cet état d'esprit ? Ce sont ces ténèbres naturelles que connaissent tous les hommes quand l'Esprit de Dieu se retire.

2. Il en résulte d'habitude une grande froideur et une grande insensibilité envers les choses de la foi en général. L'esprit ne garde pour les choses spirituelles aucun intérêt comparable à celui que les hommes ont pour les choses du monde.

Il arrive souvent que des gens en viennent à un état où ils s'intéressent beaucoup à certaines affaires du monde, mais pas à la vie spirituelle. Leur âme est tout éveillée quand on parle des choses du monde ; mais parlez-leur d'un sujet spirituel, et leur intérêt disparaît aussitôt. C'est à peine si l'on peut les faire venir à une réunion de prière. Vous pouvez être sûrs qu'ils sont dans un état d'esprit attaché au monde ; car si l'Esprit du Seigneur était avec eux, ils s'intéresseraient plus profondément aux réunions de culte qu'à n'importe quoi d'autre.

Mais maintenant, regardez-les bien. Organisez une réunion politique ou un spectacle de théâtre, et leur âme est tout en feu ; mais allez annoncer une réunion de prière ou une réunion pour favoriser un réveil, et ils ne sont pas là ; ou s'ils y sont, le but de la réunion ne les intéresse pas.

Ces gens semblent souvent ne pas se connaître eux-mêmes. Ils pensent peut-être qu'ils s'occupent de ces affaires du monde uniquement pour la gloire de Dieu ; je le croirai quand je les verrai s'intéresser autant aux choses spirituelles.

Quand un homme a éteint l'Esprit de Dieu, sa religion n'est plus qu'une façade. L'intérêt vivant, qui touche le cœur, qu'il portait aux choses spirituelles a disparu.

Il est vrai, bien sûr, qu'un homme spirituel s'intéressera un peu aux choses du monde, parce qu'il les considère comme une partie de son

devoir envers Dieu ; et pour lui, ce sont des choses spirituelles.

3. L'esprit tombe très naturellement dans diverses erreurs sur la foi. Le cœur s'éloigne de Dieu, perd son attachement à la vérité, et peut-être l'homme affirme-t-il qu'il a maintenant une vision du sujet beaucoup plus large et plus éclairée qu'avant.

Il y a peu de temps, j'ai parlé avec un homme qui avait abandonné l'idée que l'Ancien Testament était inspiré par Dieu ; il avait abandonné l'enseignement du sacrifice de Christ, et en fait tous les enseignements propres à la Bible. Il m'a dit : « Je pensais comme vous autrefois ; mais j'en suis venu maintenant à une vision du sujet plus large et plus éclairée. »

Vraiment ! Voilà une vision plus large et plus éclairée ! Il est aveuglé au point de ne pas voir que Christ a reconnu l'Ancien Testament comme la parole même de Dieu, et pourtant il se flatte d'avoir maintenant une vision plus large et plus éclairée ! Il ne peut rien y avoir de plus fort que les affirmations de Christ sur l'inspiration de l'Ancien Testament ; et cet homme reconnaît que ces affirmations sont vraies, et pourtant il nie justement ce qu'elles affirment ! Vision très large et très éclairée, en vérité !

Comment expliquer de telles idées, sinon en admettant que, pour une raison quelconque, cet homme est tombé dans un état d'esprit étrange et contre nature, une sorte d'aveuglement de l'intelligence où les vérités morales sont obscurcies ou déformées ?

Tout le monde sait qu'il ne peut pas y avoir de plus grande absurdité que de reconnaître l'autorité divine de l'enseignement de Christ et de rejeter pourtant l'Ancien Testament. Les paroles de Christ affirment et supposent l'autorité de l'Ancien Testament de toutes les manières dont on pouvait s'attendre à ce qu'il affirme et suppose ce fait, si l'Ancien Testament est bien inspiré.

L'Ancien Testament ne contient pas, c'est vrai, toute la révélation de Dieu ; il restait encore d'autres choses à révéler. Christ a enseigné beaucoup de choses, mais il n'a rien enseigné plus clairement que l'autorité divine de l'Ancien Testament.

4. Éteindre l'Esprit mène souvent à l'incrédulité. Comment expliquer un cas comme celui dont je viens de parler, sinon par ceci : Dieu a laissé cet esprit tomber dans de très grandes ténèbres ?

5. Une autre conséquence, c'est une grande dureté de cœur. L'esprit devient insensible à toutes ces vérités qui le rendent souple et tendre. La facilité avec laquelle le cœur se laisse mouvoir par la vérité dépend entièrement de sa dureté morale. S'il est très dur, la vérité ne fait aucune impression sur lui ; s'il est tendre, il est aussi souple que l'air et réagit aussitôt au contact de la vérité, dans quelque sens que ce soit.

6. Une autre conséquence, c'est une profonde illusion sur leur état spirituel. C'est étonnant de voir des gens prétendre être chrétiens alors qu'ils ont rejeté tous les enseignements propres au christianisme. En fait, ces gens prétendent parfois qu'en rejetant ainsi presque toute la Bible, et tout son grand plan de salut par le sacrifice de Christ, ils sont devenus de vrais chrétiens. Maintenant, ils ont trouvé la vraie lumière ! Vraiment !

Comment expliquer une telle illusion, sinon en admettant que l'Esprit de Dieu a abandonné cet homme à ses propres voies et l'a laissé dans une illusion totale et complète ?

7. Les gens qui sont dans cet état se justifient souvent dans des fautes tout à fait évidentes, parce qu'ils prennent les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres. Ils se retranchent derrière des principes complètement faux, comme si ces principes étaient vrais et pouvaient largement justifier leurs mauvaises actions.

Remarques.

1. Souvent, les gens ne se rendent pas compte de ce qui se passe dans leur esprit pendant qu'ils éteignent l'Esprit de Dieu. Leur devoir leur est présenté et on les presse de l'accomplir, mais ils ne comprennent pas que c'est réellement l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Ils ne se rendent pas compte que c'est la voix du Seigneur qui parle en ce moment à leur cœur, et ils ne voient pas que cette impression solennelle de la vérité n'est rien d'autre que l'action du Saint-Esprit sur leur esprit.

2. De même, quand ils en viennent à voir les choses autrement et à abandonner leurs anciennes opinions, ils ne semblent pas avoir conscience que Dieu s'est retiré d'eux. Ils se flattent d'être devenus très larges d'esprit, et très éclairés en plus, et de n'avoir fait qu'abandonner leurs erreurs d'autrefois. Hélas, ils ne voient pas que la lumière dans laquelle ils marchent maintenant est ténèbres, rien que de pures ténèbres ! Il est écrit : « Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal, Qui changent les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres » (Ésaïe 5,20).

Vous voyez comment expliquer l'état spirituel de certaines personnes. Sans la clé que donne ce sujet, vous pourriez être sérieusement induits en erreur. Dans le cas que je viens de décrire, supposez que j'aie tenu pour acquis que cet homme avait vraiment une vision plus raisonnable et plus large ; je me serais complètement trompé.

3. J'ai de bonnes raisons de savoir comment les gens deviennent unitariens et universalistes, ceux qui croient que tous les hommes seront sauvés, car j'en ai vu au moins quelques centaines d'exemples. Ce n'est pas en devenant de plus en plus des hommes de prière et de vraie vie spirituelle, ni en s'approchant de plus en plus de Dieu ; ils ne progressent pas dans la sainteté, la prière et la communion avec Dieu jusqu'à atteindre, dans leurs hauts progrès, un point où ils nient l'inspiration de la Bible, abandonnent la prière en commun, les ordonnances de l'Évangile, et sans doute aussi la prière dans le secret avec le reste. Ceux

qui abandonnent ces choses ne sont pas entraînés loin de la vérité pendant qu'ils luttent dans la prière et qu'ils marchent humblement et de près avec Dieu ; jamais personne ne s'est éloigné de la saine doctrine en étant dans cet état d'esprit. Non, les hommes s'éloignent d'abord de Dieu et éteignent son Esprit ; ensuite, ils adoptent une erreur après l'autre ; la vérité sort de leur esprit, et l'on pourrait presque dire que l'amour du vrai lui-même en sort aussi, c'est-à-dire ces qualités morales qui rendent l'esprit capable de discerner et de saisir la vérité ; et alors les ténèbres deviennent si totales et si trompeuses que les hommes se croient entièrement dans la lumière.

4. Un tel état d'esprit est des plus tristes, et souvent sans espoir. Que peut-on faire quand un homme a chassé l'Esprit de Dieu en l'attristant ?

5. Quand une personne ou un peuple a éteint l'Esprit, ils courent le plus grand danger d'être livrés à une illusion qui les mènera par un chemin court à la destruction.

6. Ils se trompent complètement, ceux qui affirment que, si un mouvement religieux est l'œuvre de Dieu, on ne peut pas lui résister. Par exemple, j'ai souvent vu des cas où des gens arrêtaient un réveil, puis disaient : « Ce n'était pas un vrai réveil, car s'il l'avait été, il ne se serait pas arrêté. »

Qu'un homme adopte l'idée qu'il ne peut pas arrêter l'œuvre de Dieu dans sa propre âme : rien ne peut être plus dangereux. Qu'un peuple adopte l'idée que les réveils viennent et s'en vont sans que nous y soyons pour rien, par la seule action de Dieu, et cela le mènera à une ruine complète. Jamais un réveil n'a pu tenir trois jours avec une telle illusion. La vérité solennelle, c'est que l'Esprit est très facile à éteindre. Il n'y a aucune de ses œuvres dans le domaine moral à laquelle on ne puisse pas résister.

7. Les réveils entraînent une immense responsabilité. Il y a toujours un danger effrayant qu'on résiste à l'Esprit.

De même, quand l'Esprit travaille dans une personne, il y a le plus grand danger qu'on dise quelque chose qui soit la ruine de son âme.

Beaucoup de personnes, ici, sont dans le plus grand danger. L'Esprit travaille souvent dans le cœur des pécheurs ici, et beaucoup l'ont chassé en l'attristant.

8. Beaucoup ne semblent pas comprendre comment l'Esprit agit, qu'il est toujours possible de lui résister, et quel grand danger il y a d'éteindre cette lumière de Dieu dans l'âme.

Combien de jeunes gens pourrais-je nommer ici, qui étaient autrefois sérieux et pensifs, et qui sont maintenant insensibles ! Où sont ces jeunes gens qui étaient si sérieux, et qui sont venus si longtemps à la réunion pour ceux qui cherchent, pendant notre dernier réveil ? Hélas, ont-ils éteint le Saint-Esprit ?

N'est-ce pas votre cas, jeune homme ? Et le vôtre, jeune femme ? N'avez-vous pas éteint l'Esprit, au point que maintenant votre esprit est obscurci et votre cœur terriblement endurci ? Combien de temps encore avant que le glas sonne pour vous et que votre âme descende en enfer ? Combien de temps avant que vous perdiez toute prise sur la vérité et que l'Esprit vous ait complètement quittés ?

Mais laissez-moi faire entrer cet appel dans le cœur de ceux qui n'ont pas encore complètement éteint la lumière de Dieu dans leur âme. Est-ce que vous sentez que la vérité saisit encore votre conscience, que la parole de Dieu traverse encore votre esprit comme un éclair, que la lumière du ciel n'est pas encore complètement éteinte, et qu'il y a encore un frémissement dans votre conscience ? Vous apprenez une mort soudaine, comme celle de ce jeune homme l'autre jour, et un tremblement saisit votre âme, car vous savez que le prochain coup pourrait vous frapper, vous. Alors, par toutes les compassions de Dieu, je vous en supplie, faites attention à ce que vous faites. N'éteignez pas le Saint-Esprit, de peur que votre soleil ne se couche dans des ténèbres éternelles. Vous avez peut-

être vu le soleil se coucher en plongeant dans un nuage d'orage sombre, effrayant, menaçant. C'est ainsi que meurt un pécheur plongé dans la nuit ! Avez-vous déjà vu une telle mort ? En mourant, il semblait s'enfoncer dans un nuage effroyable de feu, de tempête et de ténèbres. La scène était terrifiante, comme un coucher de soleil dans l'orage, avec des nuages qui s'amoncellent, le tonnerre qui roule et les éclairs qui zèbrent le ciel. Les nuages s'amassent bas à l'ouest ; l'esprit de la tempête passe dans la bourrasque ; les coups de tonnerre éclatent comme s'ils allaient fendre la terre ferme ; derrière un nuage si effrayant, le soleil disparaît, et tout n'est plus que ténèbres ! C'est ainsi que j'ai vu un pécheur rendre le dernier soupir et tomber dans un monde de tempêtes, d'ouragans hurlants et de feu qui flamboie.

Oh, comme c'est différent du soleil couchant d'une douce soirée d'été ! Toute la nature semble prendre son plus doux sourire pour dire adieu au roi du jour.

C'est ainsi que meurt le croyant. Il y a peut-être de la pâleur sur ses lèvres et une sueur froide sur son front, mais il y a de la beauté dans son regard et de la gloire dans son âme. Je pense à une femme qui venait de se convertir quand elle est tombée malade ; elle a été amenée jusqu'aux portes de la mort, et pourtant son âme était pleine du ciel. Sa voix était comme la musique des anges ; son visage rayonnait, son regard étincelait, comme si les formes de la gloire céleste prenaient corps dans les traits de son visage mourant. Enfin, le corps cède ; le moment de la mort est arrivé ; elle tend ses mains mourantes et salue la foule des esprits qui l'attend. « Gloire à Dieu ! s'écrie-t-elle. Je viens ! Je viens ! » Pas « je m'en vais », remarquez-le ; elle n'a pas dit : « Je m'en vais », mais : « *Je viens* ! »

Mais à l'opposé, regardez le pécheur qui meurt. Une lueur effrayante passe sur son visage, comme s'il voyait dix mille démons ! Comme si le soleil couchant plongeait dans un océan de tempêtes, pour se perdre dans un monde chargé de tornades, d'orages et de mort !

Jeune homme, vous mourrez exactement ainsi si vous éteignez l'Esprit de Dieu. Jésus lui-même l'a dit : « Si vous ne croyez pas ce que je suis, vous mourrez dans vos péchés » (Jean 8,24). Au-delà d'une telle mort, il y a un enfer effroyable.

Sermon 16

L'Esprit ne luttera pas toujours

« Alors l'Éternel dit: Mon esprit ne restera pas à toujours dans l'homme » (Genèse 6,3)

En prenant ce texte, je vais suivre le plan que voici et essayer de montrer : I. Ce qu'implique cette affirmation : « Mon Esprit ne luttera pas toujours avec l'homme » ;

II. Ce que ne veut pas dire « la lutte de l'Esprit » ;

III. Ce qu'elle veut dire ;

IV. Comment on peut savoir que l'Esprit lutte avec quelqu'un ;

V. Ce que veut dire le fait qu'il ne luttera pas toujours ;

VI. Pourquoi il ne luttera pas toujours ; et

VII. Quelques conséquences du moment où il cesse de lutter avec les hommes.

I. Ce qu'implique cette affirmation : « Mon Esprit ne luttera pas toujours avec l'homme ».

1. Cette affirmation suppose d'abord que l'Esprit lutte parfois avec les hommes. Il serait absurde de dire qu'il ne luttera pas *toujours*, si cela ne voulait pas dire qu'il lutte parfois. Il n'y a aucun doute : le texte part de cette vérité que Dieu, par son Esprit, lutte parfois avec les hommes qui vivent dans le péché.

2. Elle suppose aussi que les hommes résistent à l'Esprit. Car il ne peut pas y avoir de lutte s'il n'y a pas de résistance. Si les pécheurs cédaient toujours tout de suite à ce que l'Esprit leur enseigne et à la direction qu'il leur donne, l'Esprit n'aurait pas à « lutter », au sens où on l'entend ici, et

il serait tout à fait déplacé d'employer ces mots. En réalité, les mots de notre texte supposent une résistance qui dure longtemps, si longtemps que Dieu déclare que, de son côté, il ne poursuivra pas ce combat éternellement.

Je sais bien que les pécheurs ont tendance à penser qu'ils ne résistent pas à Dieu. Souvent, ils pensent qu'ils veulent vraiment que l'Esprit de Dieu soit avec eux et lutte avec eux. Vraiment ? Pensez-y ! Si un pécheur voulait vraiment que l'Esprit de Dieu le convertisse ou le conduise, comment pourrait-il lui résister ? Or, en fait, il lui résiste. Ce qu'Étienne disait des Juifs de son temps est vrai, de manière générale, de tous les pécheurs : « Vous vous opposez toujours au Saint-Esprit » (Actes 7,51). Car s'il n'y avait aucune résistance de la part du pécheur, il n'y aurait aucune lutte de la part de l'Esprit. Il est donc tout simplement absurde de penser qu'un pécheur dont le cœur est disposé à résister à l'Esprit puisse désirer sincèrement que l'Esprit le conduise vers la vérité et vers son devoir. Mais les pécheurs se trompent parfois tellement sur eux-mêmes qu'ils s'imaginent vouloir que Dieu lutte avec eux, alors qu'en réalité ils résistent à tout ce qu'il fait et sont prêts à résister à tout ce qu'il fera. Voilà à quel point les pécheurs sont aveugles sur ce qu'ils sont vraiment.

II. Mais nous devons voir, en deuxième lieu, ce que ne veut pas dire « la lutte de l'Esprit ». Ici, l'essentiel est de remarquer qu'il ne s'agit d'aucune lutte ni d'aucun effort physique, quels qu'ils soient. Ce n'est pas une force exercée sur notre corps. L'Esprit n'essaie pas de nous pousser, au sens propre, vers Dieu ou vers le ciel. Il ne faut pas du tout penser à cela.

III. Qu'est-ce donc que la lutte de l'Esprit ? Je réponds : c'est une force de Dieu qui agit sur l'esprit de l'homme, qui met la vérité devant sa pensée, qui discute, raisonne, convainc et persuade. Le pécheur résiste à ce que Dieu lui demande, il ergote et argumente contre ; alors Dieu, par son Esprit, vient à la rencontre du pécheur et discute avec lui, un peu comme deux hommes peuvent discuter et argumenter l'un avec l'autre. Vous ne devez pas, cependant, comprendre que le Saint-Esprit le fait avec une

voix que l'oreille humaine peut entendre ; il parle à l'esprit et au cœur. L'oreille intérieure de l'âme peut entendre ses murmures.

Notre Sauveur a enseigné que, lorsque le Consolateur viendrait, « il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement » (Jean 16,7-11). Le mot traduit ici par « convaincra » vient, au sens propre, du langage des tribunaux. Quand le juge a entendu tous les témoignages et toutes les plaidoiries des avocats, il résume toute l'affaire et la présente au jury : il fait ressortir tous les points forts et les fait peser, avec toute leur force rassemblée, pour la condamnation du coupable. C'est cela, le convaincre, au sens premier et exact du mot employé ici par notre Sauveur. C'est ainsi que le Saint-Esprit convainc le monde en ce qui concerne le péché, la justice et le jugement. C'est ainsi que l'Esprit convainc le pécheur et le déclare coupable : par des témoignages, par des arguments, en rassemblant contre lui tous les points forts de l'affaire, dans des circonstances d'une gravité et d'une force bouleversantes.

IV. Comment savoir que l'Esprit de Dieu lutte avec quelqu'un ?

Pas en percevant directement son action par l'un de vos sens physiques, car sa présence ne se montre pas à ces organes. Pas directement par notre conscience non plus, car notre conscience ne saisit, à proprement parler, que les actes et les états de notre propre esprit. Mais nous connaissons la présence et l'action de l'Esprit par ses œuvres. Les résultats qu'il produit sont les preuves légitimes de sa présence. Ainsi, une personne sous l'influence de l'Esprit voit son *attention* retenue par les grandes questions qui concernent son âme. Les graves questions du devoir et de sa responsabilité envers Dieu s'imposent sans cesse à son esprit. Si c'est un étudiant penché sur sa leçon, sa pensée est sans cesse entraînée, sans même qu'il s'en rende compte, à penser à Dieu et au jugement à venir. Il ramène son attention vers ses livres, mais bientôt elle s'en va de nouveau. Comment pourrait-il négliger ces questions d'une importance infinie pour son bonheur à venir ?

Il en est de même pour les hommes de tous les métiers : l'Esprit de Dieu tourne leur pensée et l'attire vers Dieu et vers les questions de l'âme. Quand de tels résultats se produisent, vous pouvez savoir que l'Esprit de Dieu en est la cause. Car qui ne sait pas que cette attirance de la pensée vers Dieu, ce penchant vers lui, ne sont pas du tout naturels au cœur humain ? Quand cela se produit, nous pouvons donc savoir que Dieu y agit d'une manière particulière.

Ensuite, quand un homme se trouve convaincu de son *péché*, il peut savoir que c'est l'œuvre de l'Esprit. Savoir qu'on est pécheur est une chose ; le ressentir vraiment, et sentir la vérité saisir avec force les sentiments les plus profonds de l'âme, en est une autre, toute différente. Et c'est parfois ce qui arrive. Vous pouvez voir le visage de cet homme s'assombrir, son regard se baisser ; toute son allure est celle de quelqu'un qui se serait déshonoré par un crime honteux, ou qui aurait soudain perdu tous les amis qu'il a jamais eus. J'ai souvent rencontré des pécheurs non convertis qui avaient l'air de condamnés, comme si le sentiment de leur culpabilité avait saisi le fond de leur âme. Ils ne se rendaient pas compte que leur visage révélait ce qui se passait au plus profond de leur cœur, mais un œil attentif ne pouvait pas manquer de le voir. J'ai vu la même chose chez des chrétiens de nom retombés loin de Dieu, et pour la même raison : l'Esprit de Dieu les convainquait de péché.

Parfois, cette prise de conscience est générale, parfois plus précise. Elle peut seulement imprimer cette impression d'ensemble : « Tout va mal en moi ; je suis tout à fait odieux et détestable aux yeux de Dieu ; à ses yeux, tout mon cœur est un égout d'abominations » ; ou bien, dans d'autres cas, elle peut s'emparer d'une forme particulière de péché, la placer devant les yeux du pécheur et lui faire voir combien, à cause de ce péché, il est infiniment odieux devant Dieu. Ce peut être un péché auquel il n'avait jamais pensé auparavant, ou qu'il avait jugé sans gravité ; mais maintenant, par l'Esprit, ce péché se dresse devant sa pensée avec des traits si laids et si répugnants qu'il se fait horreur à lui-même. Il voit le péché sous un jour entièrement nouveau. Bien des choses sont

maintenant des péchés à ses yeux, alors qu'il ne les avait jamais considérées comme telles.

De plus, l'Esprit ne se contente pas de convaincre l'homme que telle ou telle chose est un péché : il le saisit de la grandeur de sa culpabilité et de la punition que le péché mérite. Le pécheur est amené à sentir que son péché mérite la condamnation la plus terrible.

Le cas d'un incrédule que j'ai connu peut servir d'exemple. Il avait eu, l'une après l'autre, deux épouses pieuses ; il avait lu presque tous les livres qui existaient alors sur l'inspiration des Écritures ; il avait discuté, ergoté, et s'était souvent cru vainqueur face à ceux qui croient à la Bible. En fait, c'était l'incrédule le plus subtil que j'aie jamais vu. Chose remarquable, son incrédulité allait de pair avec une idée fausse du péché. Il avait bien entendu beaucoup parler d'une terrible corruption qui serait descendue d'Adam en passant par le sang des hommes, et qui serait elle-même une chose physique ; mais, comme d'habitude, il ne ressentait aucun poids de culpabilité pour avoir sa part de cette souillure d'origine. Il avait donc l'esprit tout à fait tranquille quant à la culpabilité de son propre péché.

Mais un jour, il changea, et ses yeux s'ouvrirent sur l'horrible énormité de sa culpabilité. Je l'ai vu un jour si écrasé par le péché et la honte qu'il ne pouvait plus lever les yeux. Il avait posé la tête sur ses genoux, se couvrait le visage et gémissait d'angoisse. Je le laissai dans cet état et je partis à la réunion de prière. Peu après, il entra dans la réunion comme il n'y était jamais entré. En sortant, il dit à sa femme : « Tu m'as longtemps connu comme un incrédule au cœur dur ; mais mon incrédulité a complètement disparu. Je ne peux pas te dire ce qu'elle est devenue : tout cela me paraît la pire des absurdités ; je ne comprends pas comment j'ai pu un jour y croire et la défendre. Je me fais l'effet d'un homme qu'on aurait appelé à examiner un bâtiment magnifique et splendide pour donner son avis, et qui oserait le juger et le condamner après n'avoir fait qu'entrevoir un coin

obscur. C'est exactement ce que j'ai fait en condamnant la Bible glorieuse et le glorieux gouvernement de Dieu. »

Or le secret de tout ce changement dans son regard sur la Bible se trouvait dans le changement de son regard sur son propre péché. Avant, il n'avait absolument pas pris conscience de son péché ; maintenant, il le voit en partie tel qu'il est, et il sent vraiment qu'il mérite l'enfer le plus profond. Bien sûr, il voit maintenant combien l'Évangile est juste, beau et glorieux. Il est maintenant placé de manière à voir clairement l'une des preuves les plus fortes de la vérité de la Bible : elle répond parfaitement aux besoins d'une race qui pèche.

Il est remarquable de voir quelle puissance a la prise de conscience du péché pour briser et réduire à néant les illusions de l'erreur. Par exemple, aucun homme ne peut voir une seule fois vraiment son propre péché et rester universaliste, persuadé que tous les hommes seront sauvés, ni trouver injuste que Dieu l'envoie en enfer. Quand j'entends un homme défendre l'universalisme, je sais qu'il ne comprend rien au péché. Il n'a même pas commencé à voir sa propre culpabilité telle qu'elle est. C'est le plus aveugle de tous les égarements de l'esprit que de croire que les petits désagréments de cette vie sont tout ce que le péché mérite. Qu'un homme voie une seule fois sa propre culpabilité, et il sera stupéfait d'avoir pu penser une chose pareille. L'Esprit de Dieu, en répandant sa lumière dans l'esprit du pécheur, aura vite fait d'en finir avec l'universalisme.

J'ai travaillé un jour dans un village de l'État de New York où l'universalisme était très répandu. Le personnage le plus important parmi eux avait une femme malade qui partageait ses idées. Comme elle était près de mourir, j'allai la voir et j'essayai de lui montrer combien son illusion était complètement fausse. Après mon départ, son mari rentra, et sa femme, dont les yeux s'étaient maintenant ouverts, lui cria dès qu'il entra : « Oh, mon cher mari, tu es sur le chemin de l'enfer ; ton universalisme perdra ton âme pour toujours ! » Il entra dans une grande colère, et quand il apprit que j'avais parlé avec elle, sa fureur s'enflamma

contre moi. « Où est-il maintenant ? » demanda-t-il. « Parti à la réunion », lui répondit-on. « Je vais y aller et l'abattre ! » cria-t-il ; et, d'après ce qu'on m'a dit, il saisit son pistolet chargé et partit. Quand il entra, je prêchais, je crois, sur ce texte : « Serpents, race de vipères! Comment échapperez-vous au châtiment de la géhenne ? » (Matthieu 23,33). Je ne savais alors rien de son intention, rien de son pistolet. Il écouta un moment, puis tout à coup, au milieu de la réunion, il retomba sur son siège et s'écria : « Oh, je m'enfonce en enfer ! Oh, mon Dieu, aie pitié de moi ! » Son universalisme s'envola en un clin d'œil : il voit son *péché*, et maintenant il s'enfonce en enfer. Ce changement n'était pas mon œuvre, car je ne pouvais produire aucun effet de ce genre. J'essayais bien de montrer, à partir de mon texte, ce que méritent les pécheurs ; mais seul l'Esprit de Dieu, et rien de moins, pouvait faire entrer ainsi au fond du cœur la conscience du péché.

Ensuite, un autre fruit de l'Esprit se voit chez les personnes qui sentent en elles une grande dureté et une grande insensibilité. Il n'est pas rare que des hommes se croient chrétiens parce qu'ils sont très émus par les sujets religieux. Pour les détromper, l'Esprit attire leur attention sur une vérité qui dessèche toute leur sensibilité et laisse leurs espoirs échoués sur la plage. Les voilà dans une grande angoisse. « Plus j'entends, disent-ils, moins je ressens. Je n'ai jamais été aussi loin de prendre conscience de mon péché. Je vais sûrement aller en enfer. Je n'ai pas la moindre émotion. Je ne peux rien ressentir, même si je devais en mourir. »

L'explication de cet état étrange est d'habitude la suivante : l'Esprit de Dieu voit leur danger ; il les voit se tromper eux-mêmes en comptant sur leurs émotions ; il place donc devant leur pensée des vérités qui dressent leur cœur contre Dieu et tarissent les sources de leur sensibilité. Ils voient alors à quel point leur cœur est complètement insensible envers Dieu. C'est l'œuvre de l'Esprit.

De plus, l'Esprit fait prendre conscience à l'âme de la culpabilité de son incrédulité

Les pécheurs ont tendance à croire qu'ils croient à l'Évangile. Ils confondent la foi avec un simple accord de l'intelligence, et s'aveuglent au point de s'imaginer qu'ils croient Dieu au sens où l'Évangile parle de la foi.

Mais que l'Esprit leur révèle un jour leur propre cœur, et ils verront qu'ils ne croient pas Dieu comme ils croient les autres hommes ; qu'au lieu d'avoir confiance en Dieu et de se reposer sur ses promesses comme ils le font sur les promesses des hommes, ils ne se reposent pas du tout sur Dieu : ils sont au contraire pleins d'inquiétude, de peur que Dieu ne tienne pas sa parole. Ils voient qu'au lieu d'avoir la confiance d'un enfant, ils sont pleins de trouble et de souci, et en fait d'incrédulité. Et ils voient aussi que c'est là un état du cœur horriblement coupable. Ils voient la culpabilité de ne pas se reposer sur ses promesses, l'horrible culpabilité de ne pas croire de tout son cœur chaque parole que Dieu a jamais prononcée.

Or ce changement est l'œuvre de l'Esprit. Notre Sauveur le cite parmi les effets que l'Esprit produit : il convaincra le monde de péché. Il dit : « En ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi » (Jean 16,9). Et de fait, nous voyons que c'est l'une des œuvres caractéristiques de l'Esprit. Récemment, je parlais avec un homme qui se disait chrétien depuis bien des années, mais qui en était toujours resté au chapitre 7 de l'épître aux Romains. Il me dit : « J'ai pensé à cette vérité : Dieu prend soin de moi, il m'aime, et il m'a offert la vie éternelle par Jésus-Christ ; et maintenant, je mérite d'être condamné si je ne crois pas. » Tendant sa main pâle, il dit avec une grande force : « Je *devrais* aller en enfer si je refuse de croire. » Tout cela est l'œuvre de l'Esprit : faire voir à un homme la culpabilité de l'incrédulité, et qu'elle mérite l'enfer ; faire voir à un pécheur que tout le reste n'est que paille à côté du rocher éternel de la vérité de Dieu.

Ensuite, l'Esprit fait voir aux hommes le danger de *mourir* dans leurs péchés. Un jeune homme disait : « J'ai peur de m'endormir le soir, de

peur de me réveiller en enfer. » Les pécheurs savent souvent ce qu'est ce sentiment. Je me souviens qu'un jour cette pensée s'est imposée à mon esprit, et que j'étais dans une telle angoisse que j'ai presque cru mourir sur place ! Oh, je ne pourrai jamais dire la terreur et l'angoisse de mon âme à ce moment-là ! Pécheur, si vous éprouvez ces sentiments, c'est pour vous un moment grave.

De plus, l'Esprit fait sentir aux pécheurs le danger d'être abandonnés par Dieu. Il arrive souvent que des pécheurs, convaincus par l'Esprit, sentent que s'ils ne sont pas déjà abandonnés, ils sont tout près de l'être, et qu'ils doivent se précipiter vers la porte de la vie, maintenant ou jamais. Ils voient qu'ils ont tant péché et tant fait pour pousser Dieu à les abandonner que leur dernier espoir d'être accueillis s'éteint rapidement. Pécheurs, l'un de vous a-t-il déjà ressenti cela ? Avez-vous déjà tremblé jusqu'au fond de l'âme à l'idée d'être livré par Dieu à un esprit corrompu, rejeté pour toujours, avant le dimanche suivant, ou peut-être avant le lendemain matin ? Si c'est le cas, vous pouvez l'attribuer à l'Esprit de Dieu.

Plus encore : l'Esprit fait souvent prendre conscience aux pécheurs du grand *aveuglement de leur esprit*. Il leur semble que leur esprit est rempli d'une obscurité épaisse, d'une obscurité qu'on pourrait presque toucher.

C'est en réalité l'état naturel du pécheur ; mais il ne s'en rend pas compte avant d'être éclairé par l'Esprit de Dieu. Une fois éclairé, il commence à mesurer son propre aveuglement, si grand. Il se rend compte maintenant que la Bible est pour lui un livre fermé : il découvre que, même quand il la lit, son sens reste enveloppé d'une obscurité impénétrable.

Certains d'entre vous n'ont-ils pas fait cette expérience ? N'avez-vous pas lu la Bible avec le sentiment pénible que votre esprit n'était pas du tout touché comme il le fallait par sa vérité, et même avec la conviction que vous ne saisissiez pas cette vérité d'une manière qui vous fasse du bien ?

C'est ainsi que l'Esprit éclaire les hommes pour leur faire voir où ils en sont vraiment.

Ensuite, l'Esprit montre aux pécheurs qu'ils sont *entièrement éloignés de Dieu*. J'ai vu des pécheurs si fortement convaincus de cela qu'ils disaient tout net : « Je sais que je n'ai pas la moindre envie de revenir à Dieu ; je sens bien que cela m'est égal d'avoir de la religion ou non. »

J'ai souvent vu des gens qui se disaient chrétiens dans cet état : ils sentaient que leur cœur était complètement éloigné de Dieu, sans aucun accord avec son caractère ni avec son gouvernement. L'Esprit avait si bien révélé à leur esprit combien ils étaient retombés loin de Dieu, ou combien ils étaient entièrement sans religion, qu'ils en avaient une conscience très nette et très forte.

Les pécheurs à qui l'Esprit fait ainsi voir ce qu'ils sont découvrent souvent que, lorsqu'ils déversent leurs paroles devant Dieu pour prier, *leur cœur ne suit pas*. J'ai dit un jour à un pécheur : « Allons, donnez maintenant votre cœur à Dieu. » « Je vais le faire », répondit-il ; mais un instant après, il s'écria : « *Mon cœur ne veut pas !* » Certains d'entre vous n'ont-ils pas été obligés de dire la même chose : « Mon cœur ne veut pas » ? Alors vous connaissez par expérience l'un des fruits de la puissance avec laquelle l'Esprit convainc de péché.

Quand l'Esprit de Dieu n'est pas avec les hommes, ils peuvent dévider leurs longues prières devant Dieu sans jamais penser, sans jamais avoir l'air de se soucier du fait que leur cœur, pendant tout ce temps, ne prie pas du tout et reste complètement loin de Dieu. Mais quand l'Esprit répand sa lumière sur l'âme, le pécheur voit quel noir hypocrite il est. Oh, alors il ne peut plus prier avec tant d'aisance, tant de légèreté, tant de contentement de soi.

Ensuite, l'Esprit de Dieu convainc souvent les hommes qu'*ils ont honte de Christ*, et qu'en vérité ils ne désirent pas la religion. Il arrive parfois que des pécheurs n'aient pas honte qu'on les croie sérieusement tournés

vers Dieu, jusqu'au moment où ils prennent conscience de leur péché. Ce fut mon cas. J'ai acheté ma première Bible comme un livre de droit, et je l'ai posée à côté de mon traité de droit de Blackstone. Je l'étudiais comme n'importe quel autre livre de droit, avec pour seul but d'y trouver les grands principes du droit. À ce moment-là, je n'ai jamais pensé une seule fois à avoir honte de la lire. Je la lisais aussi librement et aussi ouvertement que n'importe quel autre livre. Mais dès que je me suis réveillé aux questions de mon âme, j'ai caché ma Bible. Si elle était sur ma table quand des gens entraient dans mon bureau, je prenais soin de jeter un journal dessus. Mais bientôt, la conviction que j'avais honte de Dieu et de sa parole m'a envahi avec une force écrasante, et m'a fait voir l'état horrible de mon esprit envers Dieu. Et je suppose que ce que j'ai vécu n'est pas du tout rare chez les pécheurs non convertis.

L'Esprit convainc aussi les hommes d'*attachement au monde*. Les pécheurs sont toujours dans cet état d'esprit, mais souvent ils ne s'en rendent pas pleinement compte avant que l'Esprit de Dieu le leur fasse voir. J'ai souvent vu des hommes mener leurs affaires dans le monde avec une ardeur extrême ; mais quand on leur en parlait, ils disaient : « Je ne tiens pas tellement au monde ; si je m'occupe de cette affaire en ce moment, c'est surtout parce que j'ai besoin de faire quelque chose. » Mais quand l'Esprit leur montre leur propre cœur, ils sont dans l'angoisse, de peur de ne jamais pouvoir se libérer de la terrible emprise du monde sur leur âme. Ils voient maintenant qu'ils ont été les pires esclaves de la terre : esclaves de la passion pour les biens de ce monde.

Ensuite, le Saint-Esprit applique souvent la vérité de façon si *personnelle* qu'il fait naître l'impression que le prédicateur vise quelqu'un en particulier, et qu'il veut décrire la situation et le caractère de celui sur qui l'Esprit agit. La personne ainsi convaincue de péché peut penser que le prédicateur a, d'une manière ou d'une autre, appris à la connaître et veut la décrire ; que c'est *elle* que le prédicateur vise, et que c'est à elle qu'il prêche. Elle se demande qui a tant parlé d'elle au prédicateur. Tout cela arrive souvent alors que le prédicateur ne sait peut-être même pas que

cette personne est dans l'assemblée, et ignore tout de son histoire. Ainsi le Saint-Esprit, qui connaît son cœur et toute son histoire, rend l'application de la vérité très personnelle.

L'un de vous fait-il cette expérience ? Vous a-t-il semblé, maintenant ou à un autre moment, que le prédicateur pensait à *vous* et décrivait votre cas ? Alors l'Esprit du Dieu vivant est sur vous. J'ai souvent vu des gens baisser la tête pendant la prédication, presque comme s'ils avaient reçu une balle. Ils étaient peut-être incapables de relever les yeux pendant tout le culte. Après coup, j'ai souvent appris qu'ils pensaient que je parlais d'eux, que les autres le pensaient aussi, et peut-être qu'ils s'imaginaient que beaucoup d'yeux étaient tournés vers eux, et que pour cette raison ils n'avaient pas levé les yeux ; alors qu'en réalité, ni moi ni personne dans l'assemblée, selon toute probabilité, n'avions même pensé à eux.

C'est ainsi qu'un arc tendu au hasard envoie souvent une flèche entre les pièces de la cuirasse du pécheur. Pécheur, en est-il ainsi pour vous ?

Ensuite, le Saint-Esprit convainc souvent les pécheurs de l'*hostilité de leur cœur envers Dieu*. La plupart des pécheurs non convertis, et peut-être tous ceux qui se disent chrétiens en se trompant eux-mêmes, s'imaginent, à moins que le Saint-Esprit ne les convainque du contraire, qu'ils sont dans l'ensemble bien disposés envers Dieu. Ils sont loin de croire que ce cœur livré à la chair est hostile à Dieu. Ils pensent qu'ils ne haïssent pas Dieu, mais qu'au contraire, ils l'aiment. Or cette illusion doit leur être arrachée, sinon ils seront perdus. Pour cela, l'Esprit fait en sorte que certaines vérités leur soient présentées, qui font apparaître leur véritable hostilité envers Dieu. L'homme moral qui était presque chrétien, ou le chrétien de nom qui se trompe lui-même, commence à ergoter, à trouver à redire, et finit par s'emporter, par s'opposer à la prédication, aux réunions, aux méthodes et aux hommes. L'homme qui a peut-être une épouse pieuse, qui se croyait presque chrétien et que sa femme croyait tel, commence par ergoter contre la vérité, trouve à redire aux méthodes et aux manières ; puis il refuse d'aller aux réunions, et finit

par interdire à sa femme et à sa famille d'y aller ; et il n'est pas rare que l'hostilité de son cœur déborde d'une manière horrible. Il ne se doute peut-être pas que ce bouillonnement de l'enfer en lui vient de ce que le Saint-Esprit lui révèle le véritable état de son cœur. Ses amis chrétiens peuvent aussi se tromper sur son cas et être prêts à conclure qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans le contenu, les manières ou les méthodes du prédicateur, et que cela fait grand tort à cet homme. Mais faites attention à ce que vous dites ou faites. Dans beaucoup de cas de ce genre que j'ai pu observer moi-même, il s'est avéré que le Saint-Esprit agissait dans ces cœurs et leur révélait leur véritable hostilité envers Dieu. Il le fait *en présentant la vérité* d'une telle manière et dans de telles circonstances qu'elle produit ces résultats. Il poursuit ce travail jusqu'à obliger l'âme à voir qu'elle est remplie d'hostilité envers Dieu et envers ce qui est juste ; que ce n'est pas à un homme qu'elle s'oppose, mais à Dieu ; que ce qu'elle hait, ce n'est pas l'erreur mais la vérité, pas la manière mais le contenu, pas les méthodes mais le Dieu de vérité.

De plus, l'Esprit convainc souvent avec force les pécheurs de la *tromperie de leur propre cœur*. Parfois, cette prise de conscience devient vraiment effrayante. Ils voient qu'ils se sont trompés eux-mêmes sur des questions trop claires pour qu'une erreur soit excusable, et trop graves pour qu'on puisse excuser un aveuglement volontaire. Ils sont confondus de ce qu'ils voient en eux-mêmes.

Il n'est pas rare non plus que l'Esprit *arrache au pécheur ses excuses* et lui en montre clairement toute la folie et l'absurdité. Je me souviens que ce fut l'une des premières choses que j'ai vécues quand j'ai pris conscience de mon péché. J'ai perdu toute confiance dans mes excuses, car je les trouvais si stupides et si vaines que je ne pouvais plus les supporter. J'étais dans cet état d'esprit avant même d'avoir entendu parler de l'œuvre de l'Esprit, et sans savoir du tout comment juger si mon esprit était sous son influence ou non. Je découvrais que, alors que j'avais été très fort dans mes excuses et mes objections, j'étais maintenant complètement faible, et il me semblait que n'importe quel enfant aurait

pu me renverser. En fait, personne n'avait besoin de me renverser, car mes excuses et mes objections s'étaient effondrées d'elles-mêmes, et j'en avais profondément honte. J'étais sorti pour de bon de tous leurs labyrinthes, si bien qu'elles ne pouvaient plus m'égarer. Depuis, j'ai vu une foule de gens dans le même état : sans force pour s'excuser, leur vieille armure arrachée, le cœur mis à nu devant les flèches de la vérité de Dieu.

Pécheurs, l'un de vous sait-il ce que c'est : voir toutes ses excuses et toutes ses justifications l'abandonner, sentir qu'on n'a plus de courage, plus aucune raison défendable pour continuer à avancer sur le chemin du péché ? Si c'est le cas, vous savez ce que c'est que d'être sous la puissance de l'Esprit qui convainc de péché.

L'Esprit convainc les hommes de la folie qu'il y a à chercher le salut *autrement que par Christ seul*. Souvent, sans s'en rendre compte, un pécheur cherche en réalité le salut par un autre moyen que Christ : il compte sur ses bonnes actions, sur ses propres prières, ou sur les prières d'amis chrétiens ; mais si l'Esprit le sauve un jour, il lui arrachera ces plans trompeurs et lui montrera la vanité totale de tout autre chemin que Christ seul. L'Esprit lui montrera qu'il n'y a que ce seul chemin par lequel il soit possible, par la nature même des choses, qu'un pécheur soit sauvé, et que toute tentative par un autre chemin est pour toujours inutile, et pire qu'inutile. Il faut rejeter entièrement toute prétention à être juste par soi-même et ne chercher que Christ.

L'Esprit vous a-t-il déjà fait voir cela ? Vous qui vous dites chrétiens, est-ce là votre expérience ?

Ensuite, l'Esprit convainc les hommes de la grande folie, de la folie furieuse qu'il y a à s'accrocher à *une espérance qui ne rend pas saint*. La Bible enseigne que quiconque a la véritable espérance de l'Évangile se purifie, comme Christ est pur. Dans ce passage, l'apôtre Jean veut clairement affirmer une vérité qui vaut pour tous. Il énonce un trait de l'espérance chrétienne qui se retrouve chez tous. Quiconque a une

espérance chrétienne devrait se demander : « Est-ce que je me purifie comme Christ est pur ? Sinon, mon espérance n'est pas la véritable espérance de l'Évangile. »

Et pourtant, des milliers de gens qui se disent chrétiens ont une espérance tout à fait sans effet. Qu'est-ce que cette espérance ? Les pousse-t-elle vraiment à se purifier comme Christ est pur ? Pas du tout. Ce n'est pas l'espérance de voir Christ tel qu'il est, d'être pour toujours avec lui et de lui être entièrement semblables ; c'est surtout l'espoir d'échapper à l'enfer et d'aller, faute de mieux, dans un ciel inconnu.

Ces gens qui se disent chrétiens ne peuvent pas ignorer que leur expérience n'a pas le témoignage de leur propre conscience leur disant qu'ils vivent pour Dieu et portent son image. Si de telles personnes sont un jour sauvées, elles doivent d'abord être convaincues de la folie d'une espérance qui les laisse sans sainteté.

Vous qui vous dites chrétiens et qui avez mené si longtemps une vie tournée vers le monde, n'avez-vous pas honte de votre espérance ? N'avez-vous pas de bonnes raisons d'avoir honte d'une espérance qui n'a pas eu plus de force que la vôtre ? N'y en a-t-il pas beaucoup dans cette salle qui, en toute honnêteté, doivent dire : « Ou bien l'Évangile n'a aucune puissance, ou bien je n'en connais rien » ? Car l'Évangile affirme, comme une vérité qui vaut pour tous ceux qui ne sont pas sous la loi mais sous la grâce : « Le péché n'aura point de pouvoir sur vous » (Romains 6,14). Allez-vous donc vous présenter devant Dieu et lui dire : « Seigneur, tu as dit : “Le péché n'aura point de pouvoir sur vous” ; mais, Seigneur, tout cela est faux, car je crois l'Évangile et je suis sous la grâce, et pourtant le péché a encore du pouvoir sur moi ! » Il y a sans doute, dans ce cas, une erreur quelque part ; et il vous appartient de vous demander avec gravité : « Vais-je mettre cette erreur et ce mensonge sur le compte de Dieu, ou vais-je reconnaître qu'ils ne peuvent venir que de moi ? »

L'apôtre Paul a dit de l'Évangile : « C'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit » (Romains 1,16). En est-il ainsi pour vous ?

Il a dit aussi : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ » (Romains 5,1). Le savez-vous par votre propre expérience ? Il ajoute encore : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. Bien plus, nous nous glorifions même des afflictions, sachant que l'affliction produit la persévérance, la persévérance la victoire dans l'épreuve, et cette victoire l'espérance. Or, l'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Romains 5,2-5).

Tout cela correspond-il à votre expérience, vous qui vous dites chrétien ? Est-il vrai que votre espérance ne vous trompe pas ? Produit-elle les fruits glorieux de sainteté décrits ici ? Si vous examiniez votre expérience à la lumière de la parole du Dieu vivant, et si vous ouvriez votre cœur pour que l'Esprit le sonde, ne seriez-vous pas convaincu que vous n'avez pas réellement reçu l'Évangile ?

Ensuite, l'Esprit convainc les hommes que toute leur bonté est *égoïste*, et que le moi est le but de tous leurs efforts, de toutes leurs prières et de toutes leurs pratiques religieuses. J'ai passé un jour quelque temps dans la famille d'un homme qui était un membre influent d'une Église presbytérienne. Il me dit : « Que penseriez-vous d'un homme qui prie chaque jour pour recevoir l'Esprit, mais qui ne reçoit pas cette bénédiction ? » Je répondis : « Je supposerais qu'il prie de façon égoïste. » « Mais supposez, reprit-il, qu'il prie pour augmenter son propre bonheur ? » « Il peut être purement égoïste en cela, répondis-je ; le diable pourrait en faire autant, et ferait peut-être exactement la même chose s'il pensait pouvoir se rendre plus heureux de cette façon. » Je lui citai alors la prière de David : « Ne me retire pas ton esprit saint. Rends-moi la joie de ton salut, Et qu'un esprit de bonne volonté me soutienne! J'enseignerai tes voies à ceux qui les transgressent, Et les pécheurs reviendront à toi » (Psaume 51,13-15). Cela semblait être une doctrine nouvelle pour lui, et il s'en alla, comme je l'appris ensuite, très en colère et très troublé. Dans le premier jaillissement de son émotion, il pria Dieu de le faire mourir et de l'envoyer en enfer, plutôt que d'avoir à confesser

son péché et sa honte devant tout le monde. Il voyait qu'en fait, toute sa religion passée avait été égoïste ; mais la peur d'avoir à le confesser fut d'abord terrible. Il voyait pourtant qu'il avait pu se tromper, que ses espoirs n'avaient été que des illusions, et qu'en se trompant lui-même, il descendait à grands pas vers le fond de l'enfer.

Enfin, l'œuvre de l'Esprit est de faire sentir aux hommes qui se trompent eux-mêmes qu'ils reçoivent maintenant de l'Esprit son *dernier appel*. Quand cette impression se produit, qu'on en tienne compte à tout prix. C'est la voix même de Dieu à l'âme. Parmi les très nombreux cas que j'ai observés, où Dieu a clairement fait sentir à des pécheurs que c'était leur dernier appel, je ne me souviens pas d'un seul où cela ne se soit pas révélé vrai. C'est une vérité d'une importance grave pour le pécheur, et elle devrait faire résonner à son oreille la voix d'avertissement de Dieu comme le glas qui annonce la seconde mort.

V. Que veut dire le fait que l'Esprit ne luttera pas toujours ? À mon avis, cela ne veut pas dire qu'à un certain moment il se retirera de l'humanité, mais qu'il se retirera de la personne concernée, ou peut-être, comme dans notre texte, de toute une génération de pécheurs. Appliqué de façon générale aujourd'hui, le principe semble être celui-ci : l'Esprit ne suivra pas le pécheur jusqu'à sa tombe ; il y aura une limite à ses efforts pour chaque pécheur, et cette limite est peut-être atteinte, d'ordinaire, plus ou moins longtemps avant la mort. À un point incertain et redoutable, le pécheur l'atteindra et la dépassera ; c'est pourquoi chaque pécheur doit comprendre le danger qu'il court d'attrister l'Esprit au point de l'éloigner pour toujours.

VI. Nous devons ensuite nous demander pourquoi l'Esprit de Dieu ne luttera pas toujours.

Je réponds : ce n'est pas parce que Dieu manquerait de compassion et de patience, ni parce qu'il ne serait pas lent à la colère et riche en miséricorde ; ce n'est pas parce qu'il perdrait patience et agirait de façon déraisonnable : pas du tout, rien de tout cela. Mais voici les raisons :

1. Parce que lutter plus longtemps ne servirait à rien pour le pécheur. Car, selon les lois mêmes de l'esprit humain, la conversion doit se faire par l'influence de la vérité. Or c'est une loi connue de l'esprit que la vérité, quand on lui résiste encore et encore, perd sa force sur l'esprit qui lui résiste. Chaque nouvelle résistance affaiblit sa force. Si la vérité ne saisit pas l'homme avec force quand elle est encore toute neuve pour lui, il est peu probable qu'elle le fasse un jour. C'est pourquoi, quand l'Esprit révèle la vérité au pécheur, et que celui-ci s'endurcit contre elle et résiste à l'Esprit, il reste peu d'espoir pour lui. On peut s'attendre à ce que Dieu l'abandonne comme perdu. C'est ce qu'enseigne la Bible.

2. Si nous demandons encore : pourquoi Dieu cesse-t-il de lutter avec les pécheurs ? La réponse peut être : parce que lutter plus longtemps, non seulement ne fait *aucun bien* au pécheur, mais lui fait même du *mal*. Car la culpabilité se mesure à la lumière reçue. Plus il y a de lumière, plus la culpabilité est grande. Ainsi, plus de lumière révélée par l'Esprit, et une lutte plus longue, ne serviraient qu'à augmenter la culpabilité du pécheur, et par conséquent son malheur final. Il vaut donc mieux pour le pécheur lui-même, une fois perdu tout espoir de le voir se repentir, que l'Esprit le quitte, plutôt que de poursuivre en vain ses efforts, sans autre résultat que d'augmenter la lumière et la culpabilité du pécheur, et donc sa malédiction sans fin. Dans ce cas, c'est une vraie miséricorde envers le pécheur que Dieu retire son Esprit et le laisse tranquille.

3. Parce que les pécheurs *pèchent volontairement* quand ils résistent au Saint-Esprit. L'œuvre même de l'Esprit est de répandre la lumière devant leur pensée. Donc, en résistant à l'Esprit, ils pèchent forcément contre la lumière. D'où leur terrible culpabilité.

Nous sommes souvent très choqués par les péchés hardis et audacieux d'hommes qui n'ont peut-être pas reçu, après tout, beaucoup de lumière de l'Esprit, et qui sont donc relativement peu coupables. Mais quand les serviteurs de Dieu viennent à l'âme des hommes avec ses messages de vérité, et que les hommes les méprisent ou les négligent ; quand les

circonstances que Dieu dirige appuient aussi sa vérité, et que les hommes résistent encore, ils sont très coupables. Combien plus encore quand Dieu vient par son Esprit, et qu'ils résistent à Dieu sous la lumière éclatante que son Esprit fait briller ! Combien leur culpabilité est alors infiniment plus lourde !

4. Ensuite, leur résistance met à l'épreuve la patience de Dieu. Jamais les pécheurs ne mettent aussi gravement à l'épreuve la patience de Dieu que lorsqu'ils résistent à son Esprit. Vous pouvez le voir chez les Juifs du temps d'Étienne. Il leur disait :

« Hommes au cou raide, incirconcis de cœur et d'oreilles! Vous vous opposez toujours au Saint-Esprit. Ce que vos pères ont été, vous l'êtes aussi » (Actes 7,51). Il avait suivi le fil de leur histoire nationale, heurtant sans crainte leurs préjugés juifs, travaillant avec toute la sincérité et la fidélité de son âme à placer devant eux leur culpabilité d'avoir persécuté et tué le Fils de Dieu. Et que font-ils ? Furieux de ces reproches, ils grincent des dents contre lui ; ils se jettent sur lui avec un esprit de démons et le lapident à mort, alors qu'ils voyaient la gloire même de Dieu briller dans ses yeux et sur son visage, comme sur le visage d'un ange. Et cet acte effroyable n'a-t-il pas scellé leur condamnation ? Lisez l'histoire de leur nation et voyez. Ils avaient poussé la patience de Dieu jusqu'à sa dernière limite ; et que leur restait-il alors, sinon des jugements rapides et terribles ? La colère de Dieu s'est levée contre eux, et il n'y avait plus de remède. Leur résistance au Saint-Esprit a poussé la patience de Dieu jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus rien supporter.

C'est une vérité grave : les pécheurs mettent la patience de Dieu à l'épreuve de la façon la plus dangereuse quand ils résistent à son Esprit. Pensez depuis combien de temps certains d'entre vous résistent au Saint-Esprit. Ce que Dieu vous demande vous a été présenté, avec insistance, encore et encore ; mais chaque fois, vous l'avez repoussé. Vous avez dit à Dieu : « Retire-toi de nous; Nous ne voulons pas connaître tes voies »

(Job 21,14). Et maintenant, n'avez-vous pas toutes les raisons de vous attendre à ce que Dieu vous prenne au mot ?

5. Il y a un point au-delà duquel la patience n'est plus une vertu. C'est vrai, et cela doit être vrai, dans tout gouvernement. Aucun gouvernement ne pourrait tenir s'il poussait sans aucune limite l'indulgence et la patience envers les coupables. Il doit y avoir un point au-delà duquel Dieu ne peut pas aller sans mettre son gouvernement en danger ; et nous pouvons être sûrs qu'il ne dépassera jamais ce point.

Supposons que nous voyions aussi souvent se convertir de vieux pécheurs aux cheveux gris que de jeunes pécheurs, et que ce soit la règle générale. Cela ne ruinerait-il pas le gouvernement de Dieu, et même les pécheurs eux-mêmes ? Les pécheurs n'y trouveraient-ils pas un encouragement à rester dans leurs péchés jusqu'à ce que leurs passions soient usées, et jusqu'à pourrir eux-mêmes dans leur corruption ? Ils diraient : « Nous aurons autant de chances d'être convertis dans notre vieillesse, pourris par des passions longtemps satisfaites, et envahis par la croissance sans frein de toutes les abominations du cœur humain, que si nous nous tournions vers Dieu dans la fraîcheur de notre jeunesse ; alors, prenons d'abord les plaisirs du péché, et gardons la religion, qui ne nous plaît guère, pour le moment où le monde n'aura plus rien à nous donner. »

Mais Dieu veut que les hommes se convertissent jeunes, s'ils se convertissent ; et l'une des raisons, c'est qu'il veut convertir le monde, et qu'il lui faut donc des ouvriers formés pour ce travail dès le matin de la vie. S'il ne faisait aucune différence entre les jeunes et les vieux, convertissant autant dans un groupe que dans l'autre, ou surtout parmi les vieux, les moyens de convertir le monde échoueraient complètement ; et en fait, avec un tel système, le résultat serait qu'aucun pécheur ne serait converti. C'est donc une nécessité que, d'une manière générale, les pécheurs se soumettent à Dieu tôt dans leur vie.

VII. Les conséquences du moment où l'Esprit cesse de lutter avec les hommes.

L'une des conséquences sera un *cœur endurci pour de bon*. Il est inévitable que le cœur devienne beaucoup plus dur, et que la volonté soit encore plus décidée à faire le mal.

Une autre conséquence sera une *opposition à la religion devenue définitive*. Elle se montrera d'ordinaire par une aversion pour tout ce qui touche à ce sujet, souvent avec beaucoup d'impatience et d'irritation quand on les presse d'y réfléchir sérieusement. Peut-être refuseront-ils qu'on leur en parle personnellement, tant leur opposition à Dieu et à ce qu'il demande est arrêtée.

Attendez-vous aussi à les voir opposés aux réveils et aux pasteurs de l'Évangile, et surtout aux pasteurs qui sont les plus fidèles envers leur âme. Tous les moyens de favoriser les réveils qui sont faits pour réveiller la conscience leur seront particulièrement odieux. D'ordinaire, ces personnes deviennent aigries, prennent les gens en grippe, détestent tous les chrétiens, et prennent plaisir, s'ils l'osent, à colporter calomnies et injures contre ceux dont la piété les dérange et trouble le sommeil stupide où ils reposent dans leur péché.

Une autre conséquence de l'abandon par l'Esprit est que les hommes *se mettent à l'abri dans un refuge de mensonges* et s'installent dans une forme d'erreur mortelle. J'ai souvent pensé qu'il est presque impossible aux hommes d'adopter de tout cœur une erreur mortelle sans avoir d'abord été abandonnés par l'Esprit de Dieu. Après avoir observé de nombreux cas, je crois que c'est ce qui s'est passé pour la grande majorité des universalistes. Paul les décrit : « Ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Aussi Dieu leur envoie une puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge » (2 Thessaloniciens 2,10-11). Ils haïssent la vérité ; ils ne demandent qu'à être trompés ; ils se rebiffent quand on les presse avec ce que l'Évangile demande, et ils sont donc prêts à saisir n'importe quelle illusion qui écarte ces exigences et qui affirme hardiment : « Vous ne mourrez point » (Genèse 3,4). Depuis longtemps, j'ai l'impression que c'est le chemin habituel des sentiments et des

pensées qui conduit à l'universalisme. Il peut y avoir des exceptions ; mais la plupart s'engagent dans cette illusion à partir du moment où l'Esprit les a abandonnés. Ainsi abandonnés, ils deviennent grincheux et prennent les gens en grippe ; ils haïssent tous les chrétiens, et toutes les vérités que Dieu et son peuple aiment. Ce ne pourrait pas être le cas s'ils avaient l'amour de Dieu dans le cœur. Ce ne pourrait guère être le cas s'ils étaient éclairés et retenus par l'action présente de l'Esprit divin.

Ensuite, d'une manière générale, ceux que Dieu a laissés finissent par avoir *une conscience insensible, comme marquée au fer rouge*. Ils se distinguent par une grande insensibilité. Ils sont, par leur propre choix, aveugles et endurcis à l'égard de la nature et de la culpabilité du péché. Même si leur intelligence affirme que le péché est mal, ils ne le ressentent pas et ne s'en soucient pas. Ils peuvent connaître la vérité tout en se moquant bien de la façon dont elle s'applique à leur propre cœur et à leur propre vie. Dieu les a laissés, et donc les penchants naturels d'un cœur corrompu se développent sans aucun frein.

Ensuite, cette catégorie de pécheurs *ira inévitablement de mal en pis*. Ils se relâchent dans leurs habitudes, deviennent négligents dans le respect du dimanche, reculent sur la sobriété et sur toutes les questions morales du même genre, glissent dans l'une ou l'autre des nombreuses formes de péché, et peut-être du vice et du crime ; s'ils se faisaient un devoir de conscience de ne pas toucher au tabac, ils abandonnent ce scrupule et lâchent la bride à leurs envies ; bref, ils vont d'ordinaire de mal en pis dans tous les domaines de la morale, et changent souvent au point qu'on les reconnaîtrait à peine. Il ne serait pas étonnant qu'ils se mettent à jurer et à blasphémer, à voler un peu, puis beaucoup ; et si Dieu ne les retient pas, ils descendent par une pente courte et raide jusqu'au fond de l'enfer.

Une autre conséquence de l'abandon par l'Esprit sera une *condamnation certaine*. Il ne peut y avoir aucune erreur là-dessus. C'est aussi certain que s'ils y étaient déjà.

Cet état ne s'accompagne pas toujours d'indifférence. Il peut y avoir, par moments, une agitation extrêmement forte des sentiments. La Bible parle du cas de ceux qui pèchent ainsi : « Si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui dévorera les rebelles » (Hébreux 10,26-27). J'ai vu des personnes dans ce cas, et je prie Dieu de ne plus jamais revoir une telle angoisse, une telle détresse. Je les ai vues, véritables images du désespoir et de l'horreur. Les yeux grands ouverts sur leur état de ruine, elles s'écriaient : « Je sais que Dieu m'a abandonné pour toujours ; j'ai laissé passer par mes péchés mon temps d'espérance et de miséricorde, et je sais que je ne me repentirai jamais ; je n'ai pas le cœur à me repentir, même si je sais que je le dois, sinon je serai condamné. » Elles prononcent ces paroles d'un ton ferme et assuré, avec un air d'angoisse et de désespoir qui suffirait à briser un cœur de pierre.

Une autre conséquence, souvent, est que les chrétiens se trouvent *incapables de prier avec foi pour ces pécheurs*. Dans presque toutes les localités, il y a des gens pour qui les chrétiens ne peuvent pas prier. Il arrive souvent, je crois, que beaucoup de chrétiens, sans rien savoir de ce que vivent les autres, fassent la même expérience. Par exemple, plusieurs chrétiens prient en secret pour une même personne, avec une assez grande liberté, jusqu'à un certain moment ; puis ils découvrent qu'ils ne peuvent plus prier pour elle. Il leur arrive de se retrouver, et l'un d'eux dit : « J'ai prié longtemps, avec beaucoup d'intérêt, pour ce pécheur non converti ; mais à un moment précis, je me suis senti complètement bloqué ; je n'ai plus pu m'accrocher au Seigneur pour lui, et je n'y suis jamais arrivé depuis. » Un autre, puis un autre encore, disent : « C'est exactement ce que j'ai ressenti moi-même. Je ne savais pas que quelqu'un d'autre avait ressenti la même chose, mais vous avez décrit exactement mon cas. »

Or, si vous allez voir ce pécheur, il vous racontera une histoire qui éclairera tout ; elle montrera qu'à ce moment décisif, il a pris une

décision fatale, qu'il a attristé l'Esprit et que Dieu l'a abandonné. L'Esprit a cessé de lutter avec lui, et a donc cessé de faire naître dans le cœur du peuple de Dieu des prières en sa faveur.

Enfin, quand Dieu a cessé de lutter avec les pécheurs, *aucun moyen, quel qu'il soit*, employé dans ce but, ne peut les sauver. Si vous, pécheur, avez dépassé ce point terrible, ma prédication ne vous servira plus à rien, même si je vous prêchais cinq mille sermons ; bien plus, elle ne vous servirait à rien même si un ange venait vous prêcher, ou même Christ lui-même. Tout serait vain. Dieu vous a laissé combler la mesure de vos fautes.

Remarques.

1. Les chrétiens peuvent comprendre comment expliquer le fait déjà signalé : il y a des gens pour qui ils ne peuvent pas prier. Même quand ils marchent avec Dieu et essaient de prier pour certaines personnes, ils peuvent se trouver complètement incapables de le faire ; et voilà peut-être l'explication. Je ne tiendrais pas pour acquis, cependant, dans un tel cas, que tout va bien de mon côté, car ce n'est peut-être pas le cas ; mais si j'ai les meilleures preuves que tout va bien entre Dieu et moi, alors je dois en conclure que Dieu a abandonné ce pécheur et ne veut plus que je prie pour lui.

2. Les pécheurs devraient savoir que la lumière et la culpabilité avancent au même pas. Elles augmentent et diminuent ensemble. D'où la grave responsabilité de ceux qui reçoivent la lumière de l'Esprit et avec qui il lutte.

Quand l'Esprit les éclaire et les presse de faire leur devoir, les pécheurs vivent les moments les plus graves de toute leur vie. En fait, aucun moment de toute l'existence du pécheur, dans toute l'éternité, ne peut être aussi décisif que celui-là. Oui, pécheur, pendant que l'Esprit de Dieu plaide et lutte avec vous, les anges mesurent la gravité de l'heure : ils savent que le sort de votre âme est en train de se décider pour l'éternité.

Quel spectacle d'un intérêt infini ! Un esprit immortel suspendu au point de bascule de sa destinée éternelle ; Dieu qui discute et persuade ; l'homme qui résiste ; et la lutte sur le point d'être interrompue pour toujours, faute d'espoir. Supposez, pécheur, que vous puissiez vous mettre de côté, regarder et être spectateur d'une telle scène. Avez-vous déjà assisté à un procès au moment où une question de vie ou de mort allait être tranchée ? Tous les témoins ont été entendus ; les avocats ont plaidé ; on annonce que le jury est prêt à rendre son verdict. Arrêtez-vous et regardez la scène. Voyez l'inquiétude peinte sur chaque visage, et avec quelle impatience, et pourtant avec quelle gravité effrayante, chacun attend la décision qui va être rendue ; et ce n'est pas sans raison, car une question d'une immense importance va être tranchée. Mais si cette question, qui ne concerne que la vie sur la terre, est si importante, combien plus l'est le cas du pécheur, quand la vie de l'âme pour l'éternité est en jeu ! Oh, quelle gravité, pendant que la question reste en suspens, pendant que l'Esprit lutte encore, que le pécheur résiste encore, et que personne ne peut dire quand viendra le dernier moment où l'Esprit luttera !

Notre monde devrait être le plus solennel de tout l'univers. Dans les autres mondes, le sort des âmes est déjà fixé. C'est ainsi en enfer. Là, tout est fixé et ne changera plus jamais. C'est assurément une chose grave pour un pécheur d'aller en enfer ; mais le moment le plus grave de toute son existence, c'est celui où la décision se prend.

Oh, quel monde que le nôtre ! Dans toutes ses années et tous ses siècles, nous ne pouvons pas voir un seul instant dont la pointe fragile ne porte en équilibre la question de la vie éternelle ou de la mort éternelle ! Et c'est un lieu pour s'amuser ? Un lieu pour être fou, insensé et vain ? Ah non ! Il serait plus raisonnable de s'amuser dans n'importe quel autre monde que dans celui-ci. C'est ici que se décide le sort redoutable des âmes. Le ciel le voit, l'enfer aussi, et tous sont remplis d'une inquiétude qui va presque jusqu'à l'angoisse ; mais vous, qui êtes l'objet de toute

cette inquiétude, vous pouvez vous amuser, faire l'insensé et danser au bord du malheur éternel. Le psalmiste dit :

« J'ai entendu le malheureux se vanter en se moquant de Dieu, jusqu'au jour où il est tombé sous ton regard irrité ; ses honneurs se sont évanouis comme dans un rêve, et il s'est réveillé en enfer. »

Dieu représente le pécheur comme sur une pente glissante, les pieds sur le point de glisser, juste au bord d'un gouffre effroyable ; Dieu le retient encore un court instant, et lui gaspille même ce court instant dans une folie insensée. Au ciel et en enfer, tous les cœurs battent et palpitent d'une émotion intense ; mais lui peut rester insouciant ! Oh, quelle folie !

Si les pécheurs mesuraient comme il le faut ce danger de résister à l'Esprit, ils le craindraient plus que n'importe quoi d'autre. Ils estimeraient qu'aucun autre danger ne mérite un instant de réflexion ou d'inquiétude, à côté de celui-là.

Ensuite, il est très fréquent que des pécheurs attristent l'Esprit au point de l'éloigner, bien avant leur mort. C'est ce que je crois, même si certains, je le sais, s'opposent fortement à cette doctrine. En doutez-vous ? Pensez à la nation juive, presque tout entière, au temps du Sauveur : livrée à l'incrédulité et rejetée, abandonnée par l'Esprit de Dieu ; et pourtant, ils péchaient contre beaucoup moins de lumière, et donc avec beaucoup moins de culpabilité, que les pécheurs d'aujourd'hui. Si Dieu a pu les abandonner alors, pourquoi n'en ferait-il pas autant aujourd'hui avec des pécheurs ? S'il a pu abandonner toute la population du monde au temps de Noé, alors que Noé était seul à se lever pour prêcher la justice, pourquoi ne pourrait-il pas abandonner aujourd'hui des pécheurs qui sont incomparablement plus coupables qu'eux, parce qu'ils ont péché contre une lumière plus grande que tout ce qui avait jamais brillé alors ? Oh, c'est infiniment cruel envers les pécheurs eux-mêmes de leur cacher cette vérité. Qu'ils sachent qu'ils courent le danger d'éloigner l'Esprit sans retour, bien avant de mourir. Cette vérité devrait être proclamée sur toute la terre. Que son écho résonne dans chaque vallée et sur chaque

sommet, tout autour du monde. Que chaque pécheur vivant l'entende et reçoive l'avertissement pendant qu'il est encore temps !

Ensuite, nous voyons pourquoi si peu de pécheurs âgés se convertissent. Le fait est frappant et indiscutable. Prenez l'âge de soixante ans, et comptez combien se convertissent après cet âge. Vous verrez que le nombre est vraiment petit. Ils sont rares et dispersés, comme des feux allumés sur des sommets, juste assez nombreux pour empêcher les personnes âgées de désespérer complètement de se convertir un jour. Je sais que les incrédules s'emparent de ce fait pour en tirer une objection contre la religion. Ils disent : « Comment se fait-il que les gens âgés et sages, dont l'esprit a mûri par la réflexion et l'expérience, et qui ont dépassé l'âge des passions ardentes de la jeunesse, n'embrassent jamais l'Évangile ? » Ils voudraient bien faire croire que seuls les enfants et les femmes deviennent religieux, et que cela s'explique parce que la religion chrétienne s'appuie sur les émotions et non sur l'intelligence. Mais les incrédules se trompent lourdement dans cette conclusion. Le fait dont nous parlons doit être attribué à de tout autres causes. Les personnes âgées se convertissent rarement parce qu'elles ont attristé l'Esprit au point de l'éloigner ; elles se sont empêtrées dans les labyrinthes d'une illusion qu'elles aiment et qui ruine leur âme ; elles se sont endurcies dans le péché au point qu'il n'est moralement plus possible qu'elles se convertissent. En fait, il ne serait pas sage de la part de Dieu de convertir beaucoup de pécheurs dans leur vieillesse : ce serait une tentation trop forte pour la nature humaine. À tous les âges précédents de la vie, les pécheurs regarderaient vers la vieillesse comme le moment de se convertir.

J'ai déjà dit ce que je veux redire ici : le moment où l'Esprit de Dieu lutte avec les pécheurs est d'une importance effrayante. J'ai des raisons de savoir que l'Esprit lutte avec certains d'entre vous. Cette semaine même, votre attention a été gravement saisie, et Dieu vous a appelés à vous repentir. Et maintenant, savez-vous que, pendant que Dieu appelle, vous devez écouter ; que quand il parle, vous devez vous arrêter et lui prêter

attention ? Dieu vous appelle-t-il à quitter votre leçon, et lui répondez-vous : « Oh, il faut, il faut que j'apprenne ma leçon » ? Ah, votre leçon ! Et quelle est votre première et principale leçon ? « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu » (Amos 4,12). Mais vous dites : « Oh, la cloche va sonner dans quelques minutes, et je n'ai pas appris ma leçon ! » Oui, pécheur, bientôt la grande cloche sonnera ; des esprits invisibles saisiront la corde et sonneront le glas redoutable de l'éternité, faisant retentir l'appel : « Venez au jugement ! » ; et la cloche sonnera, sonnera, sonnera ! Et où serez-vous alors, pécheur ? Êtes-vous prêt ? Avez-vous appris cette grande leçon : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu » ?

Au cours des siècles interminables de votre perdition, on vous demandera comment et pourquoi vous êtes venu dans ce lieu de tourment ; et vous devrez répondre : « Oh, j'apprenais ma leçon, là-bas, à Oberlin, quand Dieu est venu par son Esprit, et je n'ai pas pu m'arrêter pour écouter son appel ! Alors j'ai échangé mon âme contre ma leçon ! Oh, quel fou j'ai été ! »

Permettez-moi de demander au peuple de Dieu : ne devriez-vous pas être bien éveillés à une heure comme celle-ci ? Combien de pécheurs, cette semaine, vous ont supplié de prier pour leur âme qui se perd ? Et vous n'avez pas le cœur à prier ? Comme ces instants qui passent sont décisifs et chargés de danger ! Avez-vous déjà vu l'aiguille aimantée de la boussole hésiter, trembler, trembler encore, puis finir par s'immobiliser dans sa position ? Il en est de même aujourd'hui du sort du pécheur.

Pécheurs, pensez que votre sort est sur le point de prendre sa position définitive. Bientôt, vous l'aurez fixé pour toujours et à jamais !

Dites-vous : « Laissez-moi d'abord aller dans ma chambre, et là je me donnerai à Dieu » ? Non, pécheur, non ! Ne partez pas d'ici dans votre péché ; car c'est maintenant le moment favorable pour vous, maintenant, aujourd'hui, après tant de temps ; maintenant est la seule heure qui ait une promesse ; maintenant est peut-être la dernière heure où l'Esprit est présent et offre sa grâce à votre âme !

Sermon 17

Christ, notre avocat

« Et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. Il est lui-même une victime expiatoire pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier » (1 Jean 2,1-2)

La Bible est pleine de comparaisons tirées de la façon dont on gouverne un pays. Elles sont là pour nous instruire ; et si elles nous instruisent vraiment, c'est parce qu'il y a, sur bien des points, une vraie ressemblance entre le gouvernement de Dieu et les gouvernements humains.

Je voudrais examiner les points suivants :

I. Qu'est-ce qu'un avocat, quand ce mot désigne une fonction ou un rôle dans le fonctionnement d'un gouvernement ?

Un avocat est quelqu'un qui plaide la cause d'un autre ; qui représente un autre et agit en son nom ; quelqu'un qui met son influence au service d'un autre, à la demande de celui-ci.

II. Pour quoi peut-on faire appel à un avocat ?

1. Pour obtenir justice, quand une affaire où la justice est en jeu doit être jugée.

2. Pour défendre l'accusé. Si quelqu'un est accusé d'avoir commis un crime, on peut faire appel à un avocat pour mener sa défense pendant le procès, le défendre contre l'accusation et empêcher, si possible, qu'il soit reconnu coupable.

3. On peut faire appel à un avocat pour obtenir une grâce, quand un criminel a été justement condamné et attend l'exécution de sa peine. Autrement dit, on peut faire appel à un avocat soit pour obtenir justice

pour son client, soit pour obtenir pour lui la clémence s'il est condamné : soit pour empêcher qu'il soit reconnu coupable, soit, une fois qu'il l'est, pour faire en sorte que la loi ne soit pas appliquée contre lui.

III. En quel sens Christ est l'avocat des pécheurs. Il plaide la cause des pécheurs, mais pas devant le tribunal de la justice ; il ne les défend pas contre l'accusation de péché, car la question de leur culpabilité est déjà réglée. La Bible dit qu'ils sont déjà condamnés ; et c'est bien la réalité, comme tout pécheur le sait. Chaque pécheur dans le monde sait qu'il a péché, et que la loi de Dieu doit donc le condamner. Christ exerce donc cette fonction envers les pécheurs non pas devant le tribunal de la justice, mais devant le trône de la grâce, au pied de la miséricorde souveraine. Son rôle n'est pas d'empêcher que le pécheur soit reconnu coupable, mais d'empêcher qu'il soit exécuté ; non pas d'empêcher qu'il soit condamné, mais, puisqu'il est déjà condamné, d'empêcher qu'il soit perdu pour toujours.

IV. Ce que veut dire le fait qu'il soit l'avocat des pécheurs.

1. Il plaide devant un trône de grâce, et non devant le tribunal de la justice ; il plaide pour des pécheurs en tant que pécheurs, et non pour des gens seulement accusés de péché sans que l'accusation soit prouvée. Cela veut dire que la culpabilité du pécheur est déjà établie, que le verdict « coupable » a été rendu, que la sentence de la loi a été prononcée, et que le pécheur attend son exécution.

2. Le fait que Dieu l'ait désigné comme avocat des pécheurs montre que Dieu est disposé à faire grâce. Si Dieu n'avait pas été disposé à faire grâce aux pécheurs, aucun avocat n'aurait été désigné, et la question du pardon ne se serait même pas posée.

3. Cela montre aussi qu'il est possible de faire grâce, à certaines conditions. Non seulement Dieu est disposé à faire grâce, mais il lui est possible de le montrer en pardonnant réellement le péché. Si ce n'avait pas été le cas, aucun avocat n'aurait été désigné.

4. Cela montre donc qu'il y a de l'espoir pour les condamnés.

Les pécheurs sont des prisonniers ; mais dans ce monde, ils ne sont pas encore des prisonniers sans espoir : ce sont des prisonniers qui ont encore de l'espérance.

5. Cela montre que le bon ordre du gouvernement de Dieu exige qu'un avocat intervienne ; que la situation du pécheur et ce qu'il est font qu'il ne peut pas être admis à plaider lui-même sa cause en son propre nom. Il est condamné ; il n'est plus en train d'être jugé. À cet égard, il est sous le coup d'une condamnation à mort ; il est donc hors la loi, et le gouvernement ne peut pas le reconnaître capable de faire le moindre acte légal. Sa situation face au gouvernement lui interdit de se présenter devant Dieu en son propre nom ou en personne. Pour ce qui est de son influence personnelle auprès du gouvernement, il est comme un homme mort : il est mort aux yeux de la loi. Il doit donc se présenter par l'intermédiaire de quelqu'un qui parle pour lui, c'est-à-dire de son avocat, s'il veut être entendu. Il ne peut pas se présenter en son propre nom et en personne ; il doit passer par un avocat que le gouvernement accepte.

V. J'attire maintenant votre attention sur les qualités indispensables à un avocat dans une telle situation.

1. Il doit être un ami du gouvernement, sans aucune réserve. Remarquez-le : il vient demander que la grâce soit accordée au coupable qu'il représente. Il ne doit donc évidemment pas être lui-même l'ennemi du gouvernement à qui il demande une si grande faveur ; au contraire, il doit être connu comme un ami dévoué du gouvernement dont il demande qu'il fasse grâce au coupable.

2. Il doit être un ami sans réserve de la loi qui a été déshonorée. Le pécheur a gravement déshonoré la loi et celui qui l'a donnée, et par sa conduite il les a dénoncés tous les deux. Par sa désobéissance constante, le pécheur a proclamé de la façon la plus forte que la loi ne mérite pas qu'on lui obéisse, et que celui qui l'a donnée est un tyran. Or l'avocat doit

être un ami de cette loi ; il ne doit pas se prêter au déshonneur de la loi, ni accepter qu'on la déshonore. Il ne doit pas critiquer la loi ; car il mettrait alors celui qui l'a donnée dans une situation où, s'il écartait la peine pour faire grâce, il accepterait que la loi soit déshonorée, et la condamnerait lui-même par un acte public. L'avocat cherche à éviter que la loi soit appliquée ; mais il ne doit pas donner pour raison que la loi est déraisonnable et injuste. Car alors il rendrait impossible à celui qui a donné la loi d'en suspendre l'application sans approuver l'idée que la loi n'est pas bonne. Dans ce cas, celui qui a donné la loi se condamnerait lui-même au lieu de condamner le pécheur. Il est donc clair que l'avocat doit être un ami sans réserve de la loi ; sinon, il ne pourra jamais obtenir la grâce sans entraîner celui qui a donné la loi dans le crime même de déshonorer la loi.

3. L'avocat doit être juste, c'est-à-dire qu'il ne doit avoir aucune part au crime du pécheur. Il ne doit avoir aucun lien avec ce crime ; aucune accusation, aucun soupçon de culpabilité ne doit peser sur lui. S'il n'est pas lui-même innocent du crime dont le criminel est accusé, il n'est pas la bonne personne pour le représenter devant un trône de miséricorde.

4. Il doit être un ami plein de compassion pour le pécheur : non pas pour ses péchés, mais pour le pécheur lui-même. Cette différence est très claire. Tout le monde sait qu'un parent peut être fermement opposé à la méchanceté de ses enfants tout en ayant une grande compassion pour eux. Celui qui est réellement d'accord avec les péchés du pécheur n'est pas un vrai ami pour lui. J'ai entendu plusieurs fois des pécheurs donner comme excuse, pour ne pas devenir chrétiens, que leurs amis y étaient opposés. Ils ont beaucoup d'amis très chers qui s'opposent à ce qu'ils deviennent chrétiens et obéissent à Dieu. Ces amis veulent qu'ils continuent à vivre dans leurs péchés. Ils ne veulent pas qu'ils changent et mènent une vie sainte ; ils veulent qu'ils restent attachés au monde et au péché. Je dis à ces personnes que ce sont leurs amis exactement comme le diable est leur ami.

Appelleraient-ils le diable leur bon ami, leur ami bienveillant, parce qu'il est d'accord avec leurs péchés et ne veut pas qu'ils deviennent chrétiens ? Appelleriez-vous votre ami un homme qui voudrait que vous commettiez un meurtre ou un vol, que vous disiez un mensonge ou que vous commettiez n'importe quel crime ? Supposez qu'il vienne vous supplier, et que, parce que vous êtes son ami, il vous demande de commettre un grand crime : considéreriez-vous cet homme comme votre ami ?

Non ! Personne n'est un vrai ami du pécheur s'il ne désire pas qu'il abandonne ses péchés. Si quelqu'un veut que vous continuiez dans vos péchés, il est l'ennemi de votre âme. Loin d'être votre ami au vrai sens du mot, il joue le rôle du diable pour vous perdre.

Alors, remarquez-le bien : Christ est l'ami plein de compassion des pécheurs, un ami au sens le meilleur et le plus vrai du mot. Il n'est pas d'accord avec vos péchés, mais son cœur est tout entier tourné vers le désir de vous sauver de vos péchés. J'ai dit qu'il doit être l'ami plein de compassion des pécheurs ; et sa compassion doit être plus forte que la mort, sinon il ne pourra jamais faire face à ce que la situation exige.

5. Une autre qualité indispensable : il doit être capable de rendre suffisamment honneur à la loi que les pécheurs ont déshonorée en la transgressant. Il cherche à éviter que la loi de Dieu, ainsi déshonorée, soit appliquée. Puisque le péché a déshonoré la loi au plus haut point, il faut que la loi retrouve son honneur, soit en étant appliquée au criminel, soit parce que celui qui l'a donnée lui rend témoignage d'une autre manière, avant de pouvoir, en toute justice, renoncer à appliquer la peine. La loi ne doit pas être abolie ; la loi ne doit pas être déshonorée. C'est la loi qui découle de la nature même de Dieu, la loi immuable de son gouvernement, la loi éternelle du ciel, la loi qui gouverne les êtres libres et responsables dans tous les mondes, en tout temps et pour toute l'éternité. Les pécheurs ont témoigné contre elle de la manière la plus forte, en la couvrant de mépris et en refusant absolument de lui obéir. Il ne faut donc pas prendre le péché à la légère ; cette loi doit être honorée.

Dieu pourrait la couvrir d'un éclat de gloire en appliquant sa peine à toute la race humaine qui l'a méprisée. Ce serait le témoignage solennel de Dieu pour maintenir son autorité et faire respecter ses droits. Si notre avocat se présente devant Dieu pour demander le pardon du péché, pour que la peine prévue par cette loi soit écartée et ne soit pas appliquée, une question se pose aussitôt : mais comment éviter que cette loi reste déshonorée ? Qu'est-ce qui réparera le mépris insouciant et blasphématoire avec lequel on a traité cette loi ? Comment pardonner le péché sans avoir l'air de le prendre à la légère ?

Il est clair que le péché a placé toute la question sous un tel jour que Dieu doit, d'une manière ou d'une autre, témoigner avec la plus grande force contre le péché, et pour maintenir l'autorité de cette loi déshonorée.

L'avocat des pécheurs doit donc se munir d'un argument qui réponde à cette difficulté. Il doit répondre à cette nécessité s'il veut obtenir que la peine soit écartée. Il doit être capable de fournir quelque chose qui remplace vraiment l'application de la loi. Il doit être capable de faire ce qui témoignera en faveur de la loi et contre le péché aussi efficacement que le ferait l'application de la loi au criminel. Autrement dit, il doit être capable de répondre aux exigences de la justice publique.

6. Il doit être prêt à offrir de lui-même un service gratuit. La justice ne peut pas l'obliger à offrir ses services ou à souffrir pour les pécheurs. Il peut offrir de lui-même ses services, et ils peuvent être acceptés ; mais s'il les offre, il doit être capable et désireux de supporter toute la douleur et tout le sacrifice nécessaires pour faire face à la situation.

S'il faut que la loi soit honorée par l'obéissance ; si, comme il est écrit, « sans effusion de sang il n'y a pas de pardon » (Hébreux 9,22) ; si le gouvernement de Dieu doit rendre un témoignage éclatant contre le péché et en l'honneur de la loi ; s'il doit devenir le représentant des pécheurs et s'offrir lui-même, devant tout l'univers, comme le sacrifice qui nous réconcilie avec Dieu pour le péché, il doit être prêt à faire face à la situation et à faire ce sacrifice.

7. Il doit avoir un bon argument. Autrement dit, quand il se présente devant le trône de la miséricorde, il doit être capable d'apporter des raisons qui répondent vraiment à ce qu'exige la situation, et qui rendent le pardon sûr, juste, honorable et glorieux pour Dieu.

VI. J'en viens maintenant à examiner quel est son argument en faveur des pécheurs. Il faut se rappeler qu'il ne fait pas appel à la justice. Depuis la chute de l'homme, Dieu a clairement suspendu l'application de la stricte justice à notre race. Envers nous, dans les faits, il s'est assis sur un trône de miséricorde. C'est la miséricorde, et non la justice, qui a été la règle de son gouvernement depuis que les hommes sont tombés dans le péché.

C'est un simple fait. Les hommes pèchent, et ils ne sont pas aussitôt retranchés et envoyés en enfer. L'application de la justice est suspendue ; et Dieu est présenté comme assis sur un trône de grâce, sur un trône de miséricorde. C'est là, devant ce trône de miséricorde, que Christ exerce sa fonction d'avocat des pécheurs.

2. Christ ne peut pas plaider que les pécheurs ne sont pas coupables. Ils sont coupables et condamnés. On ne peut soulever aucune question sur leur culpabilité et sur le châtiment qu'ils méritent ; ces questions sont réglées. Je me suis souvent étonné que les hommes oublient qu'ils sont déjà condamnés, et qu'on ne pourra jamais plus discuter de leur culpabilité ni du châtiment qu'ils méritent.

3. Christ, notre avocat, ne peut pas plaider que nous avions raison d'agir ainsi, et il n'en a pas besoin. Plaider qu'on avait raison, c'est reconnaître les faits reprochés, mais affirmer que, vu les circonstances, l'accusé avait le droit d'agir comme il l'a fait. Christ ne peut jamais plaider cela. Ce serait complètement hors de propos, puisque l'affaire a déjà été jugée et la sentence prononcée.

4. Il ne peut rien plaider qui mette en cause, de quelque manière que ce soit, la loi. Il ne peut pas plaider que la loi était trop sévère dans ce qu'elle

ordonne, ou trop dure dans sa peine ; car alors il ne plaiderait pas vraiment pour la grâce, mais pour la justice. Il plaiderait en fait qu'on ne commette pas d'injustice envers le criminel. Car s'il laisse entendre que la loi n'est pas juste, alors le pécheur ne mérite pas la punition ; il serait donc injuste de le punir, et sa plaidoirie reviendrait à dire : que le pécheur ne soit pas puni, puisqu'il ne le mérite pas. Mais si cette plaidoirie l'emportait, ce serait, de la part de Dieu, reconnaître publiquement que sa loi était injuste. Or cela ne peut jamais être.

5. Il ne peut rien plaider qui mette en cause la manière de gouverner de celui qui a donné la loi. Supposons qu'il plaide que les hommes ont été durement traités par celui qui a donné la loi, soit dans la façon dont il les a créés, soit dans la façon dont sa providence a arrangé les choses, soit en les laissant être si fortement tentés ; ou supposons, de quelque manière que ce soit, qu'il avance un argument qui mette en cause celui qui a donné la loi, dans la création ou dans la façon de gouverner. Alors celui qui a donné la loi ne pourrait pas accepter cette plaidoirie et pardonner au pécheur sans se condamner lui-même. Dans ce cas, au lieu d'exiger que le pécheur se repente, c'est en réalité celui qui a donné la loi qui serait appelé à se repentir.

6. Il ne peut absolument pas plaider la moindre excuse pour diminuer la culpabilité du pécheur ou atténuer la gravité de sa conduite. Car s'il le faisait, et que celui qui a donné la loi pardonnait en réponse à un tel argument, il avouerait qu'il avait eu tort, et que le pécheur ne méritait pas la sentence prononcée contre lui.

Il ne doit pas plaider que le pécheur ne mérite pas d'être condamné à l'enfer ; car s'il insistait sur cet argument, il accuserait en réalité la justice de Dieu, et cela reviendrait à supplier que le pécheur ne soit pas envoyé injustement en enfer. Ce ne serait pas une vraie demande de grâce, mais plutôt un procès fait à la justice. Ce serait demander que le pécheur ne soit pas envoyé en enfer, non pas à cause de la miséricorde de Dieu, mais parce que la justice de Dieu l'interdit. Cela n'arrivera jamais.

7. Comme notre avocat, il ne peut pas plaider qu'il a payé notre dette de telle façon qu'il pourrait exiger notre libération au nom de la justice. Il n'a pas payé notre dette de telle façon que nous ne la devions plus. Son sacrifice n'a pas réparé nos péchés de telle façon qu'on ne puisse plus, en toute justice, nous punir pour eux. D'ailleurs, une telle chose est impossible et absurde. Un être ne peut pas souffrir pour un autre de manière à effacer la culpabilité de cet autre. Il peut souffrir à cause de la faute d'un autre de telle façon qu'il devienne sans danger de pardonner au pécheur pour qui il a souffert ; mais la souffrance de celui qui prend sa place ne peut jamais, si peu que ce soit, diminuer la culpabilité du criminel en elle-même. Notre avocat peut faire valoir qu'il a supporté pour nous une telle souffrance, pour rendre honneur à la loi que nous avions déshonorée, qu'il est maintenant sans danger de nous faire grâce ; mais il ne peut jamais exiger notre libération en disant que nous ne méritons pas d'être punis. Notre culpabilité, en elle-même, demeure, et elle demeurera toujours ; et notre pardon est un acte de miséricorde souveraine, tout autant que si Christ n'était jamais mort pour nous.

8. Mais Christ peut faire valoir son sacrifice pour le péché, offert pour confirmer l'autorité de la loi, comme l'accomplissement d'une condition qui permet que nous soyons pardonnés. Il ne faut pas voir ce sacrifice comme la raison pour laquelle la justice exigerait notre pardon. Notre avocat ne présente pas ce sacrifice comme un paiement qui lui permettrait maintenant d'exiger, au nom de la justice, que nous soyons libérés. Non. Comme je l'ai dit, c'est simplement l'accomplissement d'une condition grâce à laquelle la miséricorde de Dieu peut, sans danger, arrêter et écarter l'application de la loi, pour le pécheur qui se repent.

Certains théologiens, me semble-t-il, n'ont pas su voir cette différence. Ils soutiennent que le sacrifice de Christ est le fondement de notre pardon. Ils semblent penser qu'il a, au sens propre, subi la peine à notre place, si bien que Christ ne ferait plus appel à la miséricorde, mais exigerait la justice pour nous. Pour être logiques, ils devraient soutenir que Christ ne plaide pas pour nous devant un trône de miséricorde, mais qu'ayant payé

notre dette, il se présente devant un tribunal de justice et exige notre libération.

Je ne peux pas accepter cette idée. J'affirme que son sacrifice ne pouvait pas toucher à la question de ce que nous méritons en nous-mêmes, c'est-à-dire la condamnation éternelle. Il fait appel à la miséricorde infinie de Dieu, à son désir plein d'amour de pardonner ; et il montre son sacrifice non pas comme une raison d'exiger notre libération, mais comme l'accomplissement d'une condition qui rend notre libération honorable pour Dieu. Il peut présenter son obéissance à la loi et le sang qu'il a versé comme ce qui remplace l'application de la loi contre nous ; bref, il peut faire valoir toute son œuvre de Dieu fait homme et de Médiateur. Ainsi, il peut nous faire profiter pleinement de tout ce qu'il a fait pour maintenir l'autorité de la loi et défendre l'honneur de celui qui l'a donnée, comme l'accomplissement de conditions qui ont permis à Dieu d'être juste tout en déclarant juste le pécheur qui se repent.

9. Son argument s'adresse donc à la miséricorde de Dieu, à son désir de faire grâce. Il peut rappeler la promesse qui lui a été faite dans le livre d'Ésaïe, au chapitre 52, du verset 13 jusqu'à la fin, et au chapitre 53, versets 1 et 2 :

« Voici, mon serviteur prospérera; il montera, il s'élèvera, il s'élèvera bien haut » (Ésaïe 52,13).

« De même qu'il a été pour plusieurs un sujet d'effroi, tant son visage était défiguré, tant son aspect différait de celui des fils de l'homme » (Ésaïe 52,14), « De même il sera pour beaucoup de peuples un sujet de joie; devant lui des rois fermeront la bouche; car ils verront ce qui ne leur avait point été raconté, ils apprendront ce qu'ils n'avaient point entendu » (Ésaïe 52,15).

« Qui a cru à ce qui nous était annoncé? Qui a reconnu le bras de l'Éternel ? » (Ésaïe 53,1)

« Il s'est élevé devant lui comme une faible plante, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée; il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'avait rien pour nous plaire » (Ésaïe 53,2).

10. Il peut aussi faire valoir qu'il devient notre garant, qu'il prend notre affaire en charge, qu'il est notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ; il peut rappeler les fonctions qu'il exerce, sa plénitude infinie, son désir et son pouvoir de nous ramener à l'obéissance et de nous préparer au service, aux occupations et aux joies du ciel. Il est dit qu'il est devenu le garant d'une alliance meilleure que celle de la loi, une alliance fondée sur de meilleures promesses.

11. Il peut faire valoir, comme raison de nous pardonner, la grande joie que Dieu aura à écarter l'application de la loi. « La miséricorde triomphe du jugement » (Jacques 2,13). Punir, c'est pour Dieu une œuvre qui lui est étrangère ; mais il prend plaisir à faire grâce.

On raconte que la reine Victoria, un jour où son Premier ministre lui présentait une grâce et lui demandait si elle voulait la signer pour un homme condamné à mort, saisit la plume et dit : « Oui ! De tout mon cœur ! » Pensez-vous qu'on puisse faire un tel appel au cœur d'une femme sans que ce cœur bondisse de joie d'avoir le pouvoir de sauver la vie d'un de ses semblables ?

Il est dit : « Il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent » (Luc 15,10). Et vous ne pensez pas que Dieu éprouve la joie la plus sincère à pouvoir pardonner au malheureux pécheur et le sauver de la condamnation de l'enfer ? Il ne prend aucun plaisir à notre mort.

C'est une peine pour lui d'être obligé d'appliquer sa loi aux pécheurs ; et sans aucun doute, il a infiniment plus de joie à nous pardonner que nous n'en avons à être pardonnés. Il sait très bien quelles sont les horreurs indicibles de l'enfer et de la condamnation éternelle. Il sait que le pécheur ne peut pas le supporter. Il dit : « Ton cœur sera-t-il ferme, tes mains

auront-elles de la force dans les jours où j'agirai contre toi ? » (Ézéchiel 22,14) Et encore : « Que diras-tu de ce qu'il te châtie ? » (Jérémie 13,21) Notre avocat sait que punir le pécheur ne fait pas plaisir à Dieu, et qu'il pardonnera et signera la grâce de tout son cœur.

Et vous pensez qu'un tel appel au cœur de Dieu, à son désir de faire grâce, ne servira à rien ? Il est écrit de Christ, notre avocat : « En vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisé l'ignominie » (Hébreux 12,2). L'amour de notre avocat pour nous était si grand qu'il voyait comme un plaisir et une joie immense de nous sauver de l'enfer, au point que la honte et l'agonie de la croix ne comptaient presque pour rien à ses yeux : il les a méprisées.

Voilà donc ce qui se révèle du cœur de notre avocat. Et avec quelle assurance il peut affirmer que Dieu éprouvera la joie la plus sincère, une joie éternelle, à pouvoir, en toute honnêteté, nous accorder une grâce signée et scellée !

12. Il peut faire valoir la gloire qui reviendra au Fils de Dieu pour le rôle qu'il a joué dans cette œuvre.

Ne sera-ce pas un honneur éternel pour le Fils d'avoir plaidé la cause des pécheurs ? D'avoir pris en charge, à un tel prix pour lui-même, une cause aussi désespérée ? Et de l'avoir menée jusqu'au bout au prix d'une telle agonie et d'un tel sang versé ?

L'univers de toutes les créatures ne sera-t-il pas, pour toujours, rempli d'émerveillement et d'adoration en voyant cet avocat entouré de la foule innombrable des âmes pour lesquelles sa défense l'a emporté ?

13. Notre avocat peut faire valoir la reconnaissance des rachetés, et les remerciements et les louanges profondes de tous les êtres bons.

Ne pensez-vous pas que toute la famille des êtres qui font le bien se sentira pour toujours reconnaissante de l'intervention de Christ comme notre avocat, et de la miséricorde, de la patience et de l'amour qui ont sauvé notre race ?

Remarques.

1. Vous voyez ce que c'est que devenir chrétien. C'est prendre Christ comme votre avocat, en lui confiant entièrement votre cause. Vous ne pouvez pas être sauvés par vos œuvres, ni par vos souffrances, ni par vos prières, ni d'aucune autre manière que par l'intervention de cet avocat. Pour vous, il est « toujours vivant pour intercéder » (Hébreux 7,25).

Il vous propose de prendre en charge votre cause ; et être chrétien, c'est lui remettre tout de suite toute votre cause, toute votre vie et tout votre être, comme à votre avocat.

2. C'est un avocat qui ne perd aucune cause. Toute cause qui lui est confiée, et qu'on laisse entre ses mains, est gagnée à coup sûr. Sa défense l'emporte toujours. Dieu l'a désigné comme avocat ; et chaque fois qu'il se présente en faveur d'un pécheur qui lui a confié sa cause, une seule parole de sa part suffit à coup sûr à l'emporter. Vous voyez donc 3. Dans quelle sécurité sont les croyants. Christ est toujours à son poste, toujours prêt à s'occuper de tout ce qui concerne ceux qui l'ont choisi comme avocat. Il est écrit : « il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui » (Hébreux 7,25) ; et si vous demeurez en lui, vous êtes en sécurité pour toujours.

4. Vous voyez dans quelle situation sont ceux qui ne croient pas. Vous n'avez pas d'avocat. Dieu a désigné un avocat, mais vous le rejetez. Vous pensez vous en passer. Peut-être que certains d'entre vous pensent qu'ils seront punis pour leurs péchés, et qu'ils ne demanderont pas pardon. D'autres pensent peut-être qu'ils s'approcheront de Dieu en leur propre nom, et que, sans aucun sacrifice et sans aucun avocat, ils plaideront eux-mêmes leur cause. Mais Dieu ne le permettra pas. Il a désigné un avocat pour agir en votre faveur, et si vous ne vous approchez pas de lui par cet avocat, Dieu ne vous écoutera pas.

En dehors de Christ, Dieu est pour vous un feu dévorant. Quand le jugement aura lieu et que vous vous présenterez en votre propre nom,

vous vous présenterez à coup sûr sans avoir été rendus saints et sans avoir été sauvés. Vous ne pourrez pas lever la tête, et vous aurez honte de regarder en face l'avocat, qui siégera alors à la fois comme juge et comme avocat.

5. Je vous le demande : l'avez-vous pris comme avocat ? Avez-vous, par votre propre accord, fait de lui votre avocat ?

Il ne suffit pas que Dieu l'ait désigné pour remplir ce rôle.

Il ne peut pas agir pour vous dans ce rôle si vous ne vous remettez pas, vous personnellement, vous et votre cause, à sa défense.

Cela se fait, comme je l'ai dit, en lui faisant confiance, en lui confiant toute la question de votre salut.

6. Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui dise qu'il n'a pas les moyens de le prendre comme avocat ?

Mais rappelez-vous : les honoraires qu'il vous demande, c'est votre cœur. Vous avez un cœur. Ce n'est pas de l'argent qu'il cherche, mais votre cœur.

Les pauvres peuvent donc le prendre comme avocat aussi bien que les riches ; les enfants, qui n'ont pas un sou à eux, aussi bien que leurs parents riches. Tous peuvent le prendre comme avocat, car tous ont un cœur.

7. Il offre ses services gratuitement à tous, et ne leur demande rien d'autre que la confiance, la reconnaissance, l'amour et l'obéissance. Cela, les pauvres comme les riches doivent le lui donner ; et cela, les uns comme les autres sont capables de le lui donner.

8. Quelqu'un parmi vous peut-il se passer de lui ? Avez-vous déjà pensé à ce qu'il adviendra de vous ? Mais la question se résume maintenant à ceci : allez-vous accepter d'abandonner vos péchés et de confier votre âme à la défense de Christ ? De lui donner les honoraires qu'il demande : votre cœur, votre confiance, votre amour reconnaissant, votre obéissance ?

Sera-t-il votre avocat, oui ou non ? Imaginez qu'il se tienne devant vous, comme moi en ce moment, tenant dans sa main le livre de vie, avec une plume trempée dans la lumière même du ciel, et qu'il demande : « Qui d'entre vous accepte maintenant de me prendre comme avocat ? » Imaginez qu'il vous demande, à vous, pécheur : « Puis-je vous être utile ? Puis-je faire quelque chose pour vous, pécheur qui allez mourir ? Puis-je être votre ami et vous aider d'une manière ou d'une autre ? Puis-je dire un mot en votre faveur ? Puis-je présenter mon sang, ma mort, ma vie, ma défense, pour vous sauver des profondeurs de l'enfer ? Et allez-vous accepter ? Dois-je inscrire votre nom ? Dois-je l'écrire dans le livre de vie ? Faut-il annoncer aujourd'hui au ciel que vous êtes sauvé ? Puis-je annoncer que vous m'avez confié votre cause, et donner ainsi de la joie au ciel ? Ou bien allez-vous me rejeter, vouloir vous défendre vous-même, et essayer de mener votre cause jusqu'au bout lors du jugement solennel ? »

Pécheur, je vous avertis au nom de Christ : ne me dites pas non maintenant.

Acceptez maintenant, ici même, et que ce soit écrit dans le ciel.

9. Certains d'entre vous se sont-ils assuré sa défense en lui confiant tout ? Si c'est le cas, il s'est occupé de votre cause, car il a obtenu votre pardon ; et la preuve, vous l'avez dans la paix de votre esprit. S'est-il occupé de votre cause ? Avez-vous au fond de vous le sentiment d'être réconcilié avec Dieu, le témoignage intérieur qui vous assure que vous êtes pardonné, que vous êtes accepté, que Christ a pris votre affaire en charge, qu'il l'a déjà emporté et vous a obtenu le pardon, et qu'il a donné à votre âme la paix de Dieu, qui surpasse tout ce qu'on peut comprendre, pour qu'elle règne dans votre cœur ? C'est un fait frappant dans l'expérience chrétienne : chaque fois que nous confions vraiment notre cause à Jésus, il nous obtient sans tarder le pardon, et, par la paix intérieure qui suit, il nous donne l'assurance que nous sommes acceptés, qu'il a présenté son sang, que son sang est accepté pour nous, que sa défense l'a emporté et que nous sommes sauvés.

Ne vous arrêtez pas avant d'en être là ; car si vous avez vraiment fait la paix avec Dieu, si vous êtes réellement pardonné, la morsure du remords a disparu ; il n'y a plus de frottement ni d'irritation entre votre esprit et l'Esprit de Dieu ; le sentiment d'être condamné et le remords ont laissé la place à l'esprit de liberté, de paix et d'amour que donne l'Évangile.

Le cœur de pierre a disparu ; le cœur de chair l'a remplacé ; la sensibilité desséchée a fondu, et la paix coule comme un fleuve. Avez-vous cela ? Est-ce quelque chose que vous ressentez vraiment en vous ?

Si c'est le cas, laissez votre cause à la défense de Christ, en la lui confiant sans cesse ; demeurez en lui, et laissez-le demeurer en vous : vous serez alors aussi en sécurité que peuvent vous rendre les bras du Tout-Puissant qui vous entourent.

Sermon 18

Dieu nous prouve son amour

« Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous » (Romains 5,8)

Que veut dire ici « prouver son amour » ? C'est le faire valoir, le mettre en pleine lumière, de façon claire et forte.

Envers qui cet amour s'exerce-t-il ? Envers nous : envers tous les êtres de notre race perdue. Il montre cet amour à chacun de nous. N'est-il pas écrit : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3,16) ?

Comment nous prouve-t-il cet amour ? En donnant son Fils pour qu'il meure pour nous. En donnant quelqu'un qui était son Fils, et un Fils tendrement aimé. Il est écrit que Jésus « s'est donné lui-même en rançon pour tous » (1 Timothée 2,6), et encore : « afin que, par la grâce de Dieu, il souffrît la mort pour tous » (Hébreux 2,9). Il ne faut pas croire qu'il est mort pour l'ensemble des hommes d'une manière telle que sa mort ne serait pas vraiment pour chacun en particulier. Certains tombent dans une grave erreur : ils pensent que Christ est mort pour la race humaine en général, et non pour chacun en particulier. Avec cette erreur, l'Évangile risque de perdre une grande partie de sa force concrète sur notre cœur. Nous avons besoin de le saisir comme Paul, qui parlait du Fils de Dieu « qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Galates 2,20). Nous avons besoin de nous appliquer personnellement la mort de Christ. Sans aucun doute, c'était là le grand secret de la vie sainte de Paul, et de sa grande puissance quand il prêchait l'Évangile. Nous devons donc voir Jésus comme quelqu'un qui nous a aimés personnellement, chacun de nous. Pensons à toute la peine que Dieu a

prise pour nous faire sentir qu'il prend soin de nous personnellement. C'est vrai dans la façon dont il conduit nos vies, et c'est vrai aussi dans son Évangile. Il voudrait tant que chacun de nous se détache de la foule et sente que son regard plein d'amour et son cœur sont tournés vers lui, personnellement.

Dans quel but nous prouve-t-il son amour ? Est-ce par désir de se faire valoir ? Il ne peut sûrement pas y avoir là de comédie. Dieu est infiniment au-dessus de toute comédie. Par sa nature même, il ne peut qu'agir honnêtement. Il a donc forcément une bonne raison de montrer ainsi son amour. Sans aucun doute, il cherche à nous prouver que son amour est réel. Il éprouvait l'amour le plus parfait pour notre race perdue, et il a jugé bon de révéler cet amour et de le rendre visible, à nous comme à toutes ses créatures. Et qu'est-ce qui pourrait montrer son amour, si ce n'est ce don de son Fils ? Oh, comme l'amour est révélé de façon glorieuse dans ce grand sacrifice ! Comme il met l'amour de Dieu en pleine lumière devant tout l'univers ! Qu'aurait-il pu faire d'autre qui prouve son amour avec autant de force ?

De plus, il voulait montrer que son amour est désintéressé, car Jésus n'est pas mort pour nous comme pour des amis, mais comme pour des ennemis. C'est quand nous étions encore ses ennemis qu'il est mort pour nous. Sur ce point, Paul fait remarquer : « A peine mourrait-on pour un juste; quelqu'un peut-être mourrait-il pour un homme de bien » (Romains 5,7). Or notre race était aussi loin que possible d'être bonne. En fait, les hommes n'étaient même pas justes : ils étaient complètement méchants. Pour un ami très cher, on pourrait accepter de mourir. On a vu des soldats recevoir dans leur propre poitrine le coup mortel pour sauver la vie d'un officier qu'ils aimaient ; mais pour quelqu'un qui est seulement juste, et pas même bon, on ferait difficilement un tel sacrifice. Et combien moins pour un ennemi ! Nous voyons là à quel point Dieu nous prouve son amour : lorsque nous étions encore ses ennemis, Christ est mort pour nous.

Remarquez encore que cet amour de Dieu pour nous ne peut pas être l'amour qui estime quelqu'un ou qui prend plaisir à ses qualités, car il n'y a rien en nous qui puisse faire naître un tel amour. Ce ne peut être que l'amour de la bonté désintéressée. Cet amour avait été mis en doute. Satan l'avait mis en doute en Éden. Il avait osé insinuer : « Dieu a-t-il réellement dit: Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin? » (Genèse 3,1). Pourquoi voudrait-il vous priver d'un tel plaisir ? C'est ainsi que le vieux Serpent a cherché à jeter le soupçon sur la bonté de Dieu. Il y avait donc d'autant plus de raisons pour que Dieu défende son amour.

Il voulait aussi faire voir la grande force de cet amour. Nous penserions donner la preuve d'un amour très fort si nous donnions à notre ami une grosse somme d'argent. Mais qu'est-ce que n'importe quelle somme d'argent à côté du fait de livrer un Fils bien-aimé à la mort ? Oh, c'est sûrement un amour qui dépasse tout, merveilleux au-delà de toute mesure, que Jésus ait non seulement travaillé et souffert, mais qu'il soit réellement mort ! A-t-on jamais vu un amour comme celui-là ?

De plus, Dieu voulait aussi révéler le caractère moral de son amour pour les hommes, et surtout sa justice. Il ne pouvait pas accorder de faveurs aux coupables avant que son gouvernement soit mis en sécurité et que sa loi soit honorée comme il le fallait. Sans ce sacrifice, il savait qu'il serait dangereux de pardonner. Dieu doit maintenir l'honneur de son trône. Il devait montrer qu'il ne pourrait jamais fermer les yeux sur le péché. Il sentait qu'il était absolument nécessaire de condamner publiquement le péché devant tout l'univers. Cette condamnation parlait d'autant plus fort que Jésus lui-même était sans péché. Bien sûr, il faut voir que, dans sa mort, Dieu ne condamnait pas un péché de Jésus, mais le péché de ceux dont il portait les fautes et à la place desquels il se tenait.

Cela montre l'horreur que Dieu a du péché, puisque Jésus se tenait là pour nous représenter. Tant qu'il était à cette place, Dieu ne pouvait pas l'épargner, mais il a fait tomber sur lui le châtiment de nos fautes. Oh, quelle condamnation du péché ce fut ! Comme cela a montré avec force

que Dieu avait horreur du péché, tout en aimant le pécheur ! C'étaient là quelques-uns des grands buts que Dieu avait en vue : faire naître dans notre âme une double certitude, celle de son amour pour nous et celle de notre péché contre lui. Il voulait rendre ces certitudes fortes et durables. Voilà pourquoi il nous met devant les yeux Jésus crucifié : c'est bien plus parlant que n'importe quelles paroles. Aucune parole disant qu'il nous aimait ne pourrait approcher de la force et de l'effet de cette démonstration. Il n'y avait pas d'autre moyen de rendre son amour si réel, si touchant et si bouleversant. C'est ainsi qu'il le recommande à notre attention. C'est ainsi qu'il nous invite à le regarder. Il nous dit que ce sont là des choses « dans lesquelles les anges désirent plonger leurs regards » (1 Pierre 1,12). Il voudrait que nous pesions ce grand fait, que nous en examinions toutes les conséquences, jusqu'à ce qu'il pénètre pleinement notre âme avec sa puissance qui sauve. Il nous le présente pour que nous y répondions, comme s'il voulait nous pousser à aimer celui qui nous a tant aimés. Bien sûr, il voudrait que nous comprenions cet amour et que nous en sentions la valeur, pour que nous lui rendions amour pour amour. C'est un exemple pour nous, pour que nous aimions nos ennemis, et à plus forte raison nos frères. Oh, quand cet amour a produit son effet dans notre cœur, comme nous sentons profondément que nous ne pouvons haïr personne parmi ceux pour qui Christ est mort ! Alors, au lieu de repousser notre prochain par égoïsme et de saisir pour nous un bien auquel il a tout autant droit que nous, nous l'aimons d'un amour si profond et si pur qu'il est impossible à notre cœur de lui faire du tort.

Dieu voulait donc aussi nous montrer ce qu'est le véritable amour. Quelqu'un disait dans une prière : « Nous te remercions, Père, de nous avoir donné ton Fils pour nous apprendre à aimer. » Oui, Dieu voulait nous faire savoir que lui-même *est amour*, et donc que, si nous voulons être ses enfants, nous devons nous aussi l'aimer et nous aimer les uns les autres. Il voulait révéler son amour de manière à nous attirer à partager ce qu'il ressent et à nous rendre semblables à lui. Ne pensez-vous pas

que, si l'on réfléchit à fond à l'amour de Dieu tel qu'il s'est montré en Christ, cela nous apprend vraiment ce qu'est l'amour, et nous aide à entrer dans un tel amour ? On demande souvent : « Comment faire pour aimer ? » La réponse est donnée dans cet exemple. Voilà l'amour ! Regardez-le, et laissez-vous remplir de son esprit. L'homme a tendance à s'aimer lui-même plus que tout. Mais il s'agit ici d'un amour d'une tout autre sorte. Voici comment cet amour se montre : « lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous » (Romains 5,8). Comme cela condamne fortement notre égoïsme ! Comme nous avons besoin de cette leçon pour vaincre notre égoïsme étroit et faire honte à notre incrédulité !

Comme c'est étrange que les hommes ne saisissent pas vraiment l'amour de Dieu ! La femme d'un pasteur, qui avait elle-même travaillé dans de nombreux réveils, m'a dit : « Il y a quelques jours seulement, j'ai découvert que Dieu est amour. » « Que voulez-vous dire ? » lui ai-je demandé. « Je veux dire que je ne l'avais jamais compris auparavant dans toutes ses conséquences. » Oh, je vous l'assure, c'est une grande et bienheureuse vérité, et c'est quelque chose de grand que de la voir telle qu'elle est ! Quand elle devient une réalité pour votre âme, et que vous êtes saisi par la force de cet amour, alors vous trouverez que l'Évangile est vraiment « une puissance de Dieu pour le salut » (Romains 1,16). Paul priait ainsi pour les convertis d'Éphèse : « vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur, et connaître l'amour de Christ, qui surpasse toute connaissance, en sorte que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu » (Éphésiens 3,18-19).

En nous prouvant ainsi son amour, Dieu cherchait à vaincre notre peur d'esclave. Quelqu'un disait : « Quand j'étais jeune, je savais bien que je craignais Dieu, mais je savais aussi que je ne l'aimais pas. L'enseignement que je recevais me poussait à le craindre, mais pas à l'aimer. » Tant que nous voyons Dieu seulement comme quelqu'un à craindre, et non à aimer, nous aurons contre lui un préjugé qui le fera

passer pour un ennemi plutôt que pour un ami. Tout pécheur sait qu'il mérite d'être haï par Dieu. Il voit clairement que Dieu a de bonnes raisons d'être mécontent de lui. Le pécheur égoïste juge Dieu d'après lui-même. Sachant ce qu'il ressentirait envers quelqu'un qui lui aurait fait du tort, il en conclut sans s'en rendre compte que Dieu doit ressentir la même chose envers tout pécheur. Quand il essaie de prier, son cœur ne suit pas ; ce n'est que de la terreur. Il ne se sent pas attiré vers Dieu, il n'a pas de véritable amour. Le cœur d'enfant, lui, vient devant Dieu en pleurant, c'est vrai, mais en aimant et en faisant confiance. Cet état d'esprit qui ne connaît que la peur, Dieu voudrait l'enlever, et nous faire savoir qu'il nous aime toujours. Nous ne devons pas le voir comme quelqu'un d'entièrement semblable à nous. Il voudrait nous détromper et nous faire comprendre que, même s'il a parlé contre nous, il se souvient encore de nous, et avec force. Il voudrait que nous comprenions sa façon d'agir avec justesse et sans préjugé. Il voit que, quand il contrarie les projets des hommes, ils s'acharnent à se méprendre sur lui. Ils veulent croire qu'il ne se soucie pas de leur bien, et ils sont aveugles devant cette précieuse vérité : il conduit toutes ses voies envers eux avec amour et bonté. Il voudrait nous amener à raisonner ainsi : si Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré de bon cœur pour nous tous, alors, à plus forte raison, il nous donnera aussi de bon cœur tout le reste.

Plus encore : il voudrait nous amener à le servir par amour et non comme des esclaves. Il voudrait nous faire entrer dans la liberté des enfants de Dieu. Il aime voir l'obéissance du cœur. Il voudrait nous inspirer assez d'amour pour que tout notre service soit libre, joyeux et plein de bonheur. Si vous voulez que les autres vous aiment, vous devez leur donner votre amour. Montrez à ceux qui travaillent pour vous l'amour de votre cœur, et ainsi vous briserez leur esclavage, et vous ferez de leur service un service d'amour. C'est de cette façon que Dieu nous prouve son amour : pour gagner notre cœur et l'attirer à lui, et ainsi nous préparer et nous rendre capables de vivre pour toujours dans sa maison éternelle.

Son but final est de nous sauver de nos péchés pour nous remplir à jamais de sa propre joie et de sa paix.

Remarques.

1. Nous voyons que la foi qui sauve doit être la conviction du cœur que Dieu nous a aimés à ce point : voilà le grand fait. La foi qui sauve reçoit la mort de Christ comme l'expression de l'amour de Dieu pour nous. Aucune autre sorte de foi, aucune foi en quoi que ce soit d'autre, ne gagne notre cœur à l'amour de Dieu. La foi qui sauve nous délivre de notre esclavage et de nos préjugés contre lui. C'est cela qui la rend capable de sauver. Toute foi qui laisse de côté cette grande vérité ne pourra pas nous sauver. S'il y a un élément de la foi qui est vital, c'est celui-là. Qu'un homme doute de ce fait, l'amour de Dieu en Christ, et je ne donnerais pas grand-chose de toute sa religion. Elle ne vaut rien.

2. Le système de l'Ancien Testament est plein de cette idée. Tous ces sacrifices sanglants en sont pleins. Le prêtre, au nom de tout le peuple, s'avançait et posait la main sur la tête de la victime innocente, puis il confessait ses péchés et les péchés de tous ; ensuite, l'animal était égorgé, son sang était répandu devant le Seigneur, et le Seigneur montrait par des signes qu'il acceptait l'offrande : c'était une démonstration solennelle que Dieu mettait la mort d'un agneau innocent à la place des souffrances que méritait le pécheur. Dans tout cet ancien système, nous trouvons la même idée : elle montre comment Dieu voulait que les hommes voient son amour dans le don de son propre Fils bien-aimé.

3. Une des grandes raisons pour lesquelles les hommes ont tant de mal à se repentir et à se soumettre à Dieu, c'est qu'ils ne reçoivent pas ce grand fait : ils ne l'acceptent pas avec une foi toute simple. S'ils l'acceptaient et le laissaient pénétrer jusqu'à leur cœur, il apporterait avec lui une force capable de vaincre leur cœur, pour l'amener à se soumettre et à aimer.

4. Si des jeunes hommes ont si peur d'être appelés à devenir pasteurs, c'est notamment parce qu'ils manquent de confiance en cet amour. Oh,

s'ils voyaient et croyaient ce grand amour, ils ne laisseraient sûrement pas huit cents millions d'hommes descendre en enfer sans connaître cet Évangile ! Oh, comme leur cœur serait déchiré à la pensée que tant d'hommes descendent dans la tombe et dans un enfer éternel sans jamais connaître l'amour de Jésus pour leur âme qui se perd ! Et pourtant, voici un jeune homme pour qui Christ est mort, et qui ne supporte pas l'idée d'aller leur dire qu'ils ont un Sauveur ! Que pensez-vous de sa grandeur d'âme ? Son cœur ressemble-t-il beaucoup au cœur de Christ ? Vous étonnez-vous que Paul n'ait pas pu se taire, mais qu'il ait senti qu'il devait aller jusqu'au bout de la terre et prêcher le nom de Jésus là où on ne l'avait jamais connu ? Comme il sentait profondément qu'il devait faire connaître au monde cette bonne nouvelle d'une grande joie ! Comme c'est stupéfiant que des jeunes hommes, aujourd'hui, puissent laisser l'Évangile mourir sans être connu, et ne pas partir pour porter la bénédiction à ceux qui sont perdus ! Ah, en ont-ils jamais goûté le bonheur ? En ont-ils jamais connu la puissance ? Et vous, avez-vous vraiment l'intention de le cacher, pour qu'il ne puisse jamais apporter la bénédiction à vos frères qui meurent ?

5. Cette manière de nous prouver son amour est la plus forte et la plus parlante que Dieu pouvait employer. Il n'y avait aucun autre moyen possible de démontrer avec autant de force son grand amour pour notre race.

Donc, si cela ne parvient pas à vaincre l'hostilité, les préjugés et l'incrédulité des hommes, qu'est-ce qui pourra y parvenir ? Quels moyens Dieu emploiera-t-il, une fois que celui-ci se sera révélé inutile ? La Bible demande : « comment échapperons-nous en négligeant un si grand salut ? » (Hébreux 2,3). Elle a bien raison de lancer cet appel, car si cela ne réussit pas à nous gagner, qu'est-ce qui pourra réussir ?

6. Si nous avions été ses amis, il n'aurait pas eu besoin de mourir pour nous. C'est seulement parce que nous étions encore pécheurs qu'il est

mort pour nous. Combien grands, alors, sont les droits de cet amour sur notre cœur !

7. Les pécheurs pensent souvent que, s'ils étaient pieux et bons, le Seigneur pourrait les aimer. Alors ils essaient de gagner son amour en faisant quelques bonnes actions. Ils essaient par tous les moyens de ce genre d'obliger Dieu à les aimer, et surtout en corrigeant leurs manières plutôt que leur cœur. Hélas, ils semblent ne pas savoir que c'est justement parce qu'ils sont tombés si bas dans le péché que le cœur de Dieu est remué jusqu'au plus profond ! Un ange sans péché a l'approbation de Dieu, mais pas sa pitié : il n'a pas besoin de pitié, il n'y a aucune raison pour cela. C'est la même chose pour un enfant sage. Ses parents prennent plaisir à lui, mais n'ont pas de compassion pour lui. Mais supposons que cet enfant tourne mal. Alors ses parents pleurent sur sa chute, et leur compassion s'éveille. Ils le regardent avec pitié et angoisse, en le voyant descendre au fond du vice, du crime et de la déchéance. Plus il s'enfonce dans la saleté et les horreurs du péché, plus ils pleurent sur lui ; et quand ils voient combien il a changé, ils sont là, en larmes, et disent : « Hélas, c'est notre fils, notre fils autrefois si respecté ! Mais comme il est tombé bas maintenant ! Nous sommes bouleversés pour lui jusqu'au fond de nous-mêmes, et il n'y a rien que nous ne ferions ou ne supporterions, si cela pouvait le sauver ! »

De la même façon, la profonde déchéance du pécheur remue jusqu'au plus profond la compassion de son Père divin. Quand le Seigneur passe et le voit couché dans son sang, en plein champ, il dit : « C'est mon fils ! Il porte l'image de son Créateur. » Et il ajoute : « Car plus je parle de lui, plus encore son souvenir est en moi; Aussi mes entrailles sont émues en sa faveur: J'aurai pitié de lui, dit l'Éternel » (Jérémie 31,20). Les pécheurs devraient se rappeler que c'est justement parce qu'ils sont pécheurs que Dieu est ému de compassion et de pitié. Vous dites : « Je ne vois pas comment Dieu peut, sans renier sa sainteté, pardonner et aimer un pécheur comme moi » ? Je peux vous dire comment : en donnant son propre Fils pour qu'il meure à votre place !

8. Christ est mort pour nous afin de nous sauver, non pas *dans* nos péchés, mais *de* nos péchés. Alors, cela ne doit-il pas l'attrister profondément que nous continuions à pécher ? Qu'en pensez-vous ? Supposez que vous voyiez Jésus face à face, qu'il vous montre les blessures de ses mains et de son côté, et qu'il vous dise : « Je suis mort pour vous parce que je vous voyais perdu, sans espoir, et parce que je voulais vous sauver de vos péchés ; et maintenant, allez-vous recommencer ces péchés ? Pouvez-vous continuer encore à pécher contre moi ? »

9. Vous pouvez conclure de notre sujet que Jésus est forcément prêt à vous sauver de la colère de Dieu, si vous vous repentez vraiment et l'acceptez comme votre Sauveur. Comment pouvez-vous en douter ? Puisqu'il a souffert jusqu'à la mort dans ce but précis, il ne vous reste sûrement qu'à remplir les conditions, et vous êtes sauvé de la colère par lui.

10. Vous pouvez aussi en conclure que Dieu, qui n'a pas épargné son Fils, vous donnera aussi de bon cœur, avec lui, tout le reste : assez de grâce pour répondre à tous vos besoins ; les soins pleins de bonté de sa providence ; l'amour de son cœur ; tout ce dont vous pouvez avoir besoin. Continuer à pécher malgré une telle grâce et un tel amour, c'est forcément monstrueux ! Cela doit attrister profondément son cœur.

Un de mes amis, qui a la charge de cent cinquante garçons dans une maison de redressement, a l'habitude, quand ils se conduisent mal, de les mettre pour un temps au pain et à l'eau. Que pensez-vous qu'il fait lui-même dans certains de ces cas ? Il va se mettre au pain et à l'eau *avec eux* ! Les garçons de l'établissement voient cela, et ils apprennent à aimer leur directeur, qui est pour eux un père. Maintenant, quand ils sont tentés de faire le mal, ils doivent se dire : « Si je fais le mal, je devrai vivre au pain et à l'eau ; mais le pire de tout, c'est que mon père viendra manger du pain et boire de l'eau avec moi, et à cause de moi ; et comment pourrais-

je supporter cela ? Comment pourrais-je supporter que mon père, qui m'aime tant, se contente de pain et d'eau à cause de moi ! »

De la même façon, Jésus s'impose la souffrance, la honte et la mort pour que vous ayez la joie et la vie, pour que vous soyez pardonné et sauvé du péché ; et maintenant, allez-vous continuer à pécher encore plus ? N'avez-vous pas de cœur pour sentir le prix de son amour qui est allé jusqu'à la mort ? Pouvez-vous continuer et pécher encore plus, sans pécher moins pour autant malgré tout l'amour qui vous a été montré au Calvaire ?

Vous comprenez que Christ est mort pour vous délivrer du péché. Supposez que vous le voyiez de vos propres yeux, face à face, et qu'il vous dise tout ce qu'il a fait pour vous. « Ma sœur, dit-il, je suis mort pour vous sauver de ce péché ; allez-vous le commettre de nouveau ? Pouvez-vous continuer à pécher exactement comme si je n'étais jamais mort pour vous ? »

Dans cette maison de redressement dont je vous ai parlé, l'effet que produit l'amour qu'on leur montre, même sur les pires garçons, est vraiment frappant. Le directeur répétait depuis longtemps qu'il ne voulait ni serrures ni barreaux pour enfermer ses garçons. Les administrateurs lui avaient dit : « Vous devez les enfermer à clé ; sinon, ils vont s'enfuir. » Un jour, le directeur devait s'absenter deux semaines. Un administrateur vint le voir et insista pour qu'il enferme les garçons avant de partir, car pendant son absence, ils s'enfuiraient à coup sûr. Le directeur répondit : « Je ne crois pas ; j'ai confiance en ces garçons. » « Mais, reprit l'administrateur, donnez-nous une garantie. Êtes-vous prêt à mettre en gage votre terrain en ville, à condition que, s'ils s'enfuient, le terrain revienne à la caisse de la maison de redressement ? » Après avoir réfléchi un peu, il accepta : « Je vous donnerai mon terrain, le peu de bien que je possède au monde, si l'un de mes garçons s'enfuit pendant mon absence. » Avant de partir, il réunit tous les garçons, leur explique son engagement, leur demande de regarder sa famille qui dépend de lui, puis

il fait appel à leur honneur et à leur amour pour lui : « Seriez-vous prêts à me voir dépouillé de tout ce que je possède ? Je crois que je peux vous faire confiance. » Il partit, puis revint un peu à l'improviste, tard un samedi soir. À peine était-il entré dans la cour que la nouvelle retentit dans les dortoirs endormis : « Notre père est revenu ! » Et presque en un instant, ils étaient là, à l'accueillir et à crier : « Nous sommes tous là ! Nous sommes tous là ! » L'amour de Christ ne peut-il pas avoir autant de force que cela ? L'amour que ces garçons de la maison de redressement portent à celui qui est officiellement leur père les retiendra-t-il à leur place pendant les longs jours et les longues nuits de son absence, et l'amour de Christ pour nous ne nous retiendra-t-il pas de pécher ? Qu'en dites-vous ? Direz-vous ceci : « Si Christ m'aime tant, il est clair qu'il ne m'enverra pas en enfer, et donc je vais continuer à pécher autant qu'il me plaira » ? Est-ce cela que vous dites ? Alors il n'y a pas d'espoir pour vous. L'Évangile qui devrait vous sauver ne peut rien faire pour vous, sinon vous enfoncer plus profondément dans la ruine morale et éternelle. Vous êtes bien décidé à le détourner de son sens, pour votre perte totale ! Si ces garçons de la maison de redressement avaient dit : « Notre père nous aime tant qu'il mange du pain et boit de l'eau avec nous, donc nous savons qu'il ne nous punira pas au point de nous faire du mal », n'auraient-ils pas attiré à coup sûr le malheur sur eux-mêmes ? Leur redressement ne serait-il pas complètement sans espoir ? Il en est de même du pécheur qui peut prendre à la légère l'amour du Sauveur mourant pour lui. Oh, est-ce possible que, quand Jésus est mort pour vous, pour sauver votre âme du péché et de l'enfer, vous puissiez recommencer encore et encore ? Allez-vous continuer à vivre dans le péché, et cela d'autant plus qu'il vous a tant aimé ?

Pensez à cela, et prenez votre décision : « Si Christ est mort pour me délivrer du péché, alors fini tout péché, désormais et pour toujours ! J'abandonne tous mes péchés à partir de cette heure ! Je peux bien vivre ou mourir avec mon Rédempteur ; pourquoi pas ? Que Dieu me vienne en aide : je n'ai plus rien à faire avec le péché, pour toujours ! »

Sermon 19

Prier et travailler pour la grande moisson

« Voyant la foule, il fut ému de compassion pour elle, parce qu'elle était languissante et abattue, comme des brebis qui n'ont point de berger. Alors il dit à ses disciples : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » (Matthieu 9,36-38)

En traitant ce sujet, je me propose : I. de voir à qui s'adresse ce commandement ;

II. ce qu'il veut dire ;

III. ce que suppose la prière qu'il demande ;

IV. de montrer que l'état d'esprit qui consiste à obéir à ce commandement est une condition indispensable du salut.

I. Sans aucun doute, ce commandement s'adresse à tous ceux qui ont le devoir d'aimer de façon désintéressée ; donc à toutes les catégories de personnes et à tous les êtres à qui la loi d'amour est imposée. Il s'adresse par conséquent à tous les êtres humains, car tout être humain est responsable devant Dieu : chacun devrait se soucier de l'âme de ses semblables, et tombe donc évidemment sous le coup de cette large exigence.

Remarquez à quelle occasion Christ a prononcé ces paroles. Il parcourait les villes et les villages de son pays, « enseignant dans les synagogues, prêchant la bonne nouvelle du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité » (Matthieu 9,35). Il voyait devant lui la foule, des gens qui, pour la plupart, ignoraient presque tout de Dieu et du salut ; et son cœur plein de compassion fut touché, comme le dit le texte : « parce qu'elle était languissante et abattue, comme des brebis qui n'ont point de

berger » (Matthieu 9,36). Hélas ! ces gens mouraient faute du pain du ciel ; et qui irait le leur partager, pour nourrir leurs âmes affamées ?

Il était d'autant plus touché qu'il voyait qu'ils avaient faim. Non seulement ils mouraient de faim, privés du pain de vie, mais ils semblaient en avoir un peu conscience. Ils étaient à ce moment-là comme un champ à moissonner, dont le blé mûr est prêt pour la faucille et attend l'arrivée des moissonneurs. De même, ces foules étaient prêtes à être rassemblées dans le grenier du grand Maître de la moisson. Rien d'étonnant à ce qu'un tel spectacle ait touché la compassion la plus profonde de son cœur plein d'amour.

II. Que veut vraiment dire ce commandement : « Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson » (Matthieu 9,38) ?

Tout commandement qui touche à notre conduite extérieure a un esprit et une lettre : la lettre concerne l'extérieur, l'esprit concerne l'intérieur ; et l'obéissance véritable demande les deux. Ici, la lettre du commandement demande la prière ; mais que personne n'aille croire que se contenter de prononcer les mots d'une prière, c'est vraiment obéir. En plus des mots, il faut un cœur qui prie. Ce commandement ne nous demande pas de mentir et de jouer la comédie devant Dieu. Personne ne peut le penser un seul instant. Il faut donc reconnaître que ce commandement demande l'esprit de la prière aussi bien que sa lettre. Il demande d'abord, parce que c'est le plus important, un cœur qui prie, et ensuite que ce cœur s'exprime comme il convient dans des prières.

Quel est donc le véritable esprit de ce commandement ? Je réponds : l'amour des âmes. Il ne nous demande certainement pas de prier pour les hommes sans y mettre notre cœur, mais de prier d'un cœur sincère, plein d'un véritable amour pour le bien des hommes : un amour pour les âmes immortelles, et un profond souci de leur salut. Il demande sans doute la même compassion que Jésus lui-même avait pour les âmes. Son cœur débordait d'une vraie compassion pour les âmes qui allaient à leur perte, et il savait que ses propres sentiments étaient justes. Il ne pouvait donc

pas demander moins que les mêmes sentiments à tous les siens. C'est pourquoi il veut que nous ayons pour les âmes une compassion réelle et profonde, une compassion qui touche vraiment le cœur, car c'était de toute évidence la sienne.

Cela suppose que l'on se donne tout entier à ce but. Christ s'était donné tout entier à la grande œuvre du salut des hommes : c'est pour cela qu'il travaillait et peinait ; c'est pour cela que son cœur était dans l'angoisse ; c'est pour cela qu'il était prêt à offrir sa vie. Il ne pouvait donc pas demander moins aux siens.

De plus, faire honnêtement cette prière suppose que nous acceptions que Dieu nous emploie dans son champ de moisson à n'importe quelle tâche, comme il le veut. Quand le fermier rentre sa moisson, il y a beaucoup de choses à faire, et il lui faut souvent beaucoup de bras. Il envoie les uns couper le blé, d'autres le lier en gerbes ; certains le rentrent dans la grange, d'autres glanent dans le champ, pour que rien ne soit perdu. De même, Christ aura toutes sortes de travaux pour ses serviteurs dans le grand champ de la moisson ; et personne ne peut lui être vraiment utile s'il n'accepte pas de travailler à n'importe quel poste au service de son Maître, reconnaissant d'avoir l'honneur de faire le plus humble travail pour un tel Maître et pour une telle cause.

Prier honnêtement pour ce but suppose donc que nous soyons vraiment engagés dans l'œuvre, et que nous nous soyons donnés très sincèrement et entièrement pour faire tout ce que nous pouvons pour Christ et pour sa cause sur la terre. Nous sommes toujours là, prêts pour n'importe quel travail ou n'importe quelle souffrance. Car, c'est clair, si nous n'avons pas cet état d'esprit, inutile d'espérer que notre prière serve à quelque chose. Ce serait une bien triste prière, et même une insulte, que de dire : « Seigneur, envoie quelqu'un d'autre faire tout le travail pénible, et laisse-moi en faire peu ou rien. » Tout le monde sait qu'une telle prière ne ferait qu'offenser Dieu et attirer la malédiction sur celui qui la fait.

Prier sincèrement pour la cause de Christ suppose donc que vous êtes prêt à faire tout ce que vous pouvez pour la faire avancer, en consacrant réellement et totalement à ce but toutes vos forces et tous vos moyens. Vous ne pouvez même pas refuser vos propres enfants. Rien ne doit être trop précieux pour que vous l'offriez sur l'autel de Dieu.

Imaginez un homme qui ne donnerait rien : il garderait tous ses moyens pour lui et ne ferait aucun effort, mais il dit qu'il va prier. Il prétend bien prier. Mais pensez-vous que sa prière vienne du cœur ? Pense-t-il ce qu'il dit ? Aime-t-il cette cause plus que tout le reste ? Certainement pas. Vous ne pourriez jamais dire qu'un jeune homme fait tout ce qu'il peut pour la moisson de Christ s'il refuse d'aller travailler dans le champ, ni qu'un homme âgé, mais riche, fait tout ce qu'il peut s'il refuse de donner quoi que ce soit pour aider à faire vivre les ouvriers du champ.

Que suppose donc une véritable obéissance à ce commandement ?

1. Un sentiment de responsabilité personnelle pour le salut du monde. Personne ne commence à obéir à ce commandement s'il ne se sent pas personnellement responsable de cette œuvre, au point d'y voir, au fond de son âme, sa propre tâche. Il doit vraiment sentir : « C'est *mon* travail pour toute ma vie. C'est pour cela que je dois vivre et dépenser mes forces. » Peu importe, sur ce point, que vous soyez assez jeune pour partir comme missionnaire dans les pays lointains, ou que vous ayez les capacités pour devenir pasteur : vous devez avoir un tel sens de votre responsabilité que vous ferez de bon cœur, et avec joie, tout ce que vous pouvez. Vous pouvez couper le bois ou puiser l'eau, même si vous ne pouvez pas remplir les charges les plus importantes. Un cœur honnête et consacré à Dieu est prêt à faire n'importe quel travail, à porter n'importe quel fardeau. Si vous n'êtes pas prêt à faire tout ce que vous pouvez faire avec succès et avec sagesse, vous ne remplissez pas les conditions d'un cœur qui prie.

Un autre élément, c'est le sentiment de la valeur des âmes. Il faut que vous voyiez, d'une façon qui vous frappe, que les âmes sont précieuses ;

que leur culpabilité, tant que leur péché n'est pas pardonné, est effrayante, et que le danger qu'elles courent est terrible. Sans ce sentiment de la valeur de ce qui est en jeu, vous ne prierez pas avec un désir ardent et fort ; et sans une juste idée de leur culpabilité, de leur danger et du remède, vous ne prierez pas avec foi pour que Dieu intervienne par sa grâce. En fait, il faut que vous ayez dans votre âme tant de l'amour de Dieu, un amour semblable à l'amour de Dieu pour les pécheurs, que vous soyez prêt à n'importe quel sacrifice et à n'importe quel travail. Il faut que vous ressentiez ce que Dieu ressent. Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas. Il faut que vous aimiez le monde au point que votre amour vous pousse à faire des sacrifices semblables et des efforts semblables. Un amour pour les âmes de la même nature que celui de Dieu quand il a livré son Fils à la mort, et que celui de Christ quand il est descendu de bon cœur pour s'offrir lui-même en sacrifice : voilà ce que doit avoir chaque serviteur de Dieu ; sinon, ses prières pour ce but auront peu de cœur et aucune force auprès de Dieu. Cet amour pour les âmes est toujours supposé dans la prière que Dieu accepte, quand on lui demande d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. J'ai souvent pensé que si tant de gens prient pour le salut des âmes seulement du bout des lèvres et non du fond du cœur, c'est parce qu'il leur manque cet amour, semblable à l'amour de Dieu, pour les âmes de ceux qui vont à leur perte.

Une prière que Dieu accepte pour ce but suppose qu'on ait confiance dans la puissance, la sagesse et la bonne volonté de Dieu pour faire avancer cette œuvre. Personne ne peut demander ce qu'il croit contraire à la volonté de Dieu, au-dessus de ses forces ou trop compliqué pour sa sagesse. Si vous demandez à Dieu d'envoyer des ouvriers, cette prière même suppose que vous comptez sur sa capacité à bien faire ce travail, et sur sa volonté de le faire avancer en réponse à la prière.

L'idée même de la prière suppose que vous comprenez que cela fait partie du plan de Dieu : les chrétiens doivent prier pour que Dieu intervienne avec sa puissance et sa sagesse afin de faire avancer cette grande œuvre.

Vous ne priez pas vraiment tant que vous ne voyez pas que Dieu vous en donne l'honneur, vous en fait un devoir, et vous y encourage en vous assurant que c'est un moyen essentiel, une condition indispensable pour qu'il intervienne par sa puissance et donne le succès. Vous vous souvenez de ce qui est écrit : « Voici encore sur quoi je me laisserai fléchir par la maison d'Israël, voici ce que je ferai pour eux » (Ézéchiel 36,37).

De plus, personne ne répond à l'esprit de cette condition s'il ne prie pas de toutes ses forces, avec ardeur, avec une grande persévérance et une grande insistance pour obtenir cette bénédiction. Il doit sentir le poids d'une grande cause, et sentir aussi qu'elle ne peut pas avancer sans que Dieu intervienne avec sa puissance. Poussé par ces pensées, il répandra son âme en suppliant Dieu avec une ardeur intense.

Si l'Église n'est pas remplie de l'esprit de prière, Dieu n'enverra pas d'ouvriers dans sa moisson. Le commandement de prier pour avoir ces ouvriers montre clairement que Dieu attend la prière, et qu'il attendra qu'elle soit faite. La prière fait partie de son plan, comme l'un des moyens qu'il a choisis, et on ne peut en aucun cas s'en passer. C'est sans doute en réponse à la prière que Dieu a envoyé une telle foule d'hommes vaillants après l'ascension de Christ. Comme il est évident que c'est la prière, et la main de Dieu agissant de façon particulière, qui ont amené un Saul de Tarse et l'ont envoyé appeler des tribus et des nations entières parmi les païens ! Et avec lui, il y en avait toute une armée. « Le Seigneur dit une parole, et les messagères de bonnes nouvelles sont une grande armée » (Psaume 68,12).

Que cette prière doive se faire avec foi, en s'appuyant avec assurance sur la promesse éternelle de Dieu, c'est trop évident pour qu'on ait besoin de le prouver ou de l'illustrer.

Une prière honnête et sincère suppose que nous nous mettions, nous et tout ce que nous avons, sur son autel. Nous devons sentir que c'est notre affaire, et que les forces et les moyens dont nous disposons doivent être consacrés à faire avancer cette œuvre. C'est seulement quand nous

sommes donnés à l'œuvre que nous pouvons honnêtement demander à Dieu de susciter des ouvriers et de faire avancer le travail. Quand les lèvres d'un homme disent : « Seigneur, envoie des ouvriers », mais que sa vie déclare à voix basse : « Peu m'importe que quelqu'un y aille ou non ; moi, je n'aiderai pas à cette œuvre », vous savez bien, évidemment, qu'il ne fait que jouer la comédie devant Dieu.

Je ne veux pas dire par là que tout serviteur honnête de Christ doit se sentir appelé à être pasteur et doit le devenir ; pas du tout. Dieu n'appelle pas tout homme pieux à travailler dans ce champ-là ; il a beaucoup d'autres champs et d'autres travaux qui sont des parties essentielles de l'ensemble. Ce que j'ai à dire, c'est que nous devons être prêts à prendre n'importe quelle part que Dieu, dans sa providence, nous confie.

Si nous pouvons partir, et si nous sommes en situation de recevoir la formation nécessaire, alors l'esprit véritable de la prière de notre texte suppose que nous demandions à Dieu de nous envoyer, nous. Si nous sommes en état de partir, cette prière suppose clairement que nous avons à cœur de demander pour nous-mêmes la faveur que Dieu nous place dans son œuvre missionnaire. Alors nous dirons avec le prophète d'autrefois : « Seigneur, me voici, envoie-moi » (Ésaïe 6,8). Ne pensez-vous pas que Christ s'attendait à ce que ses disciples partent, et désirent partir ? Ne supposait-il pas qu'ils prieraient pour avoir l'honneur de recevoir cette précieuse mission ? Comment pouvons-nous être vraiment en accord avec Christ si nous n'aimons pas travailler dans cette moisson de l'Évangile, et si nous ne désirons pas ardemment être envoyés pour y mettre la faucille de nos propres mains ? Il est certain que si nous avions l'esprit de Christ, nous dirions : « Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli ! » (Luc 12,50). Nous crierions : « Seigneur, laisse-moi partir ! laisse-moi partir, car des millions d'êtres sont en train de mourir dans leurs péchés en ce moment même ! » Comment puis-je prier Dieu d'en envoyer d'autres si, dans mon cœur, je ne veux pas partir moi-même ? J'en ai entendu beaucoup dire : « Oh, si j'étais jeune ! Comme je serais heureux de partir moi-même ! »

Voilà un état d'esprit qui peut honnêtement prier Dieu d'envoyer des ouvriers.

L'esprit de cette prière suppose que nous sommes prêts à faire n'importe quel sacrifice personnel pour partir. Les hommes ne sont-ils pas toujours prêts à faire des sacrifices personnels pour atteindre le but que leur cœur désire le plus ? Un marchand qui cherchait de belles perles en a-t-il jamais trouvé une de grand prix sans être tout à fait prêt à aller vendre tout ce qu'il avait pour l'acheter ?

De plus, un cœur honnête devant Dieu, dans cette prière, suppose que vous êtes prêts à faire tout ce que vous pouvez pour vous préparer à accomplir cette œuvre. Chaque jeune homme, chaque jeune femme devrait se dire : « Dieu attend quelque chose de moi dans cette œuvre. » Peut-être Dieu veut-il que vous soyez domestique dans une famille de missionnaires ; si c'est le cas, vous êtes prêt à partir. Peu importe le travail : aucun travail fait pour Dieu ou pour les hommes n'est humiliant. Dans l'esprit de cette prière, vous direz : « Si je peux seulement laver les pieds des serviteurs de mon Seigneur, j'en serai profondément heureux. » Tous les jeunes surtout, sentant que la vie est devant eux, devraient se dire : « Je dois me consacrer, de la manière la plus efficace possible, à faire avancer la cause de mon Sauveur. » Imaginez un homme qui s'incline devant Dieu dans une prière ardente, en disant : « Ô Seigneur, envoie des foules d'hommes dans ce champ de moisson » : cela ne suppose-t-il pas qu'il se prépare lui-même pour cette œuvre de toutes ses forces ? Cela ne suppose-t-il pas qu'il est prêt à faire tout son possible, de quelque manière que ce soit ?

De plus, cette prière, faite honnêtement, suppose que nous faisons tout ce que nous pouvons pour préparer d'autres personnes à partir. Notre prière sera : « Seigneur, donne-nous à cœur de préparer d'autres ouvriers, et d'en préparer autant que possible, et aussi bien que possible, pour rentrer cette grande moisson. »

Bien sûr, cela suppose aussi que nous évitions tout ce qui nous ferait obstacle, et que nous ne prenions aucun engagement qui nous lierait les mains. Beaucoup de jeunes chrétiens le font pourtant, parfois par étourderie, souvent d'une manière qui montre qu'ils ne sont pas du tout décidés à faire avant tout l'œuvre de Dieu.

Quand nous prions honnêtement Dieu d'envoyer des ouvriers, et que notre situation nous permet de partir, nous devons nous attendre à ce qu'il nous envoie. Quoi ! Dieu a besoin d'ouvriers de toutes sortes, et il ne nous enverrait pas, *nous* ? Soyez-en sûrs, il *enverra* l'homme qui prie comme il faut et dont le cœur est profondément et pleinement avec Dieu. Et nous n'avons pas à craindre que Dieu manque de la sagesse nécessaire pour bien mener ses affaires. Il placera tous ses hommes là où ils doivent être, dans les champs où ils sont le plus capables de travailler. Le bon moissonneur sera mis à son poste, la faucille à la main ; et s'il y en a de faibles qui ne peuvent que glaner, il les met là.

Quand des jeunes ont la santé et les moyens de faire des études, ils doivent partir du principe que Dieu les appelle à cette œuvre. Ils doivent considérer que Dieu attend d'eux qu'ils entrent dans le champ. Ils fixeront les yeux sur cette œuvre comme étant la leur. En pensant à la multitude des vrais enfants de Dieu qui font monter cette prière : « Seigneur, envoie des ouvriers pour rassembler les nations auprès de ton Fils », ils en concluront sûrement que le Seigneur répondra à ces prières et enverra dans ce champ tous ses hommes fidèles, capables et sincères. Très certainement, si Dieu vous a donné l'intelligence, la formation, le savoir-faire, le cœur, et l'occasion de recevoir toute la préparation nécessaire, vous pouvez savoir qu'il vous enverra. Quoi ! est-il possible que je sois préparé, prêt, en attente, que toute l'Église prie Dieu d'envoyer des ouvriers, et qu'il ne m'envoie pas, moi ! Impossible !

Une partie indispensable de cette préparation, c'est d'avoir le cœur à cette œuvre. C'est tout à fait évident, car Dieu ne veut dans son champ de moisson personne dont le cœur n'y soit pas. Vous ne voudriez pas, dans

votre champ, d'ouvriers qui n'ont pas le cœur à leur travail. Dieu non plus. Mais il attend de nous cette préparation. Et il n'acceptera de personne l'excuse de ne pas avoir le cœur à s'engager dans ce service. Ne pas avoir le cœur à cette œuvre, ce n'est pas votre malheur, c'est votre faute, votre grand péché, un péché qui vous condamne !

Cela m'amène à ma proposition générale suivante :

IV. Cet état d'esprit est une condition indispensable du salut.

Dans l'Église, beaucoup sont terriblement dans le flou au sujet des conditions du salut. Un jour, je prêchais sur ce sujet, en insistant sur le fait que la sainteté est l'une des conditions du salut, « sans laquelle personne ne verra le Seigneur » (Hébreux 12,14), quand un docteur en théologie s'est opposé à moi avec force. Il disait : « La Bible fait de la foi la seule et unique condition du salut. Paul, disait-il, prêchait que la foi est la condition, et voulait clairement exclure toute autre condition. » Mais je lui ai répondu ceci. Pourquoi Paul a-t-il insisté si fortement sur la doctrine du salut par la foi, et l'a-t-il mise tellement en avant ? Parce qu'il devait combattre la grande erreur des Juifs, le salut par les œuvres. Une telle prédication était alors particulièrement nécessaire, et Paul s'est lancé dans la bataille pour faire face à l'urgence. Mais quand est apparue l'idée que la foi dispense d'obéir à la loi de Dieu, Jacques a été appelé à défendre avec la même fermeté la doctrine selon laquelle « la foi sans les œuvres est morte » (Jacques 2,26), et selon laquelle les bonnes œuvres sont le fruit normal d'une foi vivante et sont indispensables pour en montrer la vie et l'authenticité. Cela a aussitôt soulevé une nouvelle question sur la nature de la foi de l'Évangile. Jacques soutenait que toute vraie foi selon l'Évangile doit agir par l'amour. Elle doit être une confiance pleine d'affection, comme celle d'un enfant pour son père, une confiance qui fait entrer l'âme en accord avec Christ et la pousse puissamment à faire toute sa volonté.

Beaucoup de chrétiens de nom pensent qu'il ne faut rien d'autre que la foi et la repentance, et que la foi peut exister sans un véritable amour

désintéressé, et donc sans bonnes œuvres. Il n'y a pas de plus grande erreur. La grande exigence de Dieu envers l'homme, c'est qu'il soit vraiment animé d'un amour désintéressé. C'est le cœur de toute vraie vie chrétienne : un état d'esprit qui a pour les âmes humaines une compassion semblable à celle de Dieu, qui crie à Dieu dans une prière ardente pour leur salut, et qui ne recule devant aucun effort pour l'obtenir. Si donc la vraie vie chrétienne est une condition du salut, alors l'état d'esprit dont parle notre texte est lui aussi une condition du salut.

Remarques.

1. Cet état d'esprit est un devoir pour les pécheurs autant que pour les croyants. Tous les hommes devraient ressentir cette compassion pour les âmes. Pourquoi pas ? Peut-on donner une seule raison pour laquelle un pécheur ne devrait pas éprouver autant de compassion pour les âmes qu'un chrétien ? Ou pour laquelle il ne devrait pas aimer Dieu et les hommes avec autant d'ardeur ?

2. Ceux qui se disent chrétiens et qui n'obéissent pas au véritable esprit de ces commandements sont des hypocrites, sans une seule exception. Ils prétendent avoir une vraie foi, mais l'ont-ils ? Certainement pas, à moins d'être sur l'autel, consacrés à l'œuvre de Dieu, et d'y prendre part sincèrement, de tout leur cœur. Sans cela, chacun d'eux est un hypocrite. Vous prétendez avoir l'esprit de Christ ; mais quand vous voyez les foules comme il les a vues, mourant faute de la lumière de l'Évangile, criez-vous à Dieu dans une prière puissante, avec compassion pour leurs âmes ? Si vous n'avez pas cet esprit, reconnaissez-le : vous êtes un hypocrite.

3. Beaucoup ne prient pas pour que Dieu envoie des ouvriers parce qu'ils ont peur qu'il les envoie, eux. Je me souviens d'un temps où la foi chrétienne me rebutait, parce que je craignais, si je me convertissais, que Dieu m'envoie prêcher l'Évangile. Mais j'ai réfléchi davantage à cette question. Dieu, me disais-je, a le droit de disposer de moi comme il le veut, et je n'ai aucun droit de lui résister. Si je lui résiste, il me mettra en

enfer. Si Dieu veut que je sois pasteur, au service de son Évangile, et que je résiste et me révolte, il sera certainement juste qu'il me mette en enfer, et sans doute il le fera.

Mais il y a dans ce collège beaucoup de jeunes hommes qui ne se mettent jamais à prier pour la conversion du monde, de peur que Dieu ne les envoie dans cette œuvre. Vous auriez honte de prier : « Seigneur, envoie des ouvriers, mais ne m'envoie pas, moi. » Si la raison pour laquelle vous ne voulez pas partir, c'est que vous n'avez pas le cœur à cela, vous pouvez vous reconnaître hypocrite, sans aucun doute possible.

Si vous dites : « J'ai le cœur à cette œuvre, mais je n'ai pas les capacités pour partir », alors vous pouvez être sûr que Dieu ne vous appellera pas si vous n'avez pas ces capacités ou ne pouvez pas les acquérir. Il ne veut pas d'hommes incapables à son service.

4. Depuis vingt-cinq ans, le ministère des pasteurs est tombé dans le discrédit pour cette raison : beaucoup de jeunes hommes y sont entrés qui n'auraient jamais dû y entrer. Leur cœur n'est pas ferme, et ils reculent devant les sacrifices à faire pour Christ et pour sa cause. C'est pourquoi ils ne vont pas droit devant eux, fidèles à ce qui est juste, fermes pour défendre les opprimés, forts pour toute bonne parole et toute bonne œuvre. Par rangs entiers, ils abandonnent la position qu'ils ont juré de tenir. Le cœur d'une foule de frères et de sœurs, simples membres des Églises, est dans une grande détresse et gémit devant cet effrayant abandon. À un pasteur qui se plaignait du mépris public jeté sur les pasteurs, un homme de Boston, qui n'était pas pasteur, répondit : « Je regrette qu'il y ait tant de raisons à cela ; Dieu veut reprendre les pasteurs, et il a raison de les reprendre, car ils le méritent largement. » Ne me faites pas dire que cette instabilité des pasteurs est générale ; non, bien sûr ; je suis heureux de savoir qu'il y a des exceptions ; mais le fait douloureux reste que beaucoup ont reculé, et que, par conséquent, les pasteurs, dans leur ensemble, ont perdu leur réputation ; et cela a découragé beaucoup de jeunes hommes d'entrer dans le ministère.

Qu'il n'en soit plus ainsi. Que les jeunes hommes qui se préparent maintenant à être pasteurs s'élèvent jusqu'à l'esprit de leur Maître et se précipitent au premier rang de la bataille. Qu'ils peinent pour le bien des âmes, et qu'ils aiment cette peine, comme l'a fait avant eux leur grand Seigneur. Qu'ainsi, par leur fidélité, ils lavent la réputation des pasteurs du mépris sous lequel elle se trouve aujourd'hui. Qu'ils se rassemblent dans leur force et se mettent d'un même cœur sur l'autel de Dieu. S'ils le font, il ne passera pas une génération avant qu'on dise : « Regardez ces hommes fidèles ; voyez ces hommes dont le cœur est dans leur travail et tout entier tourné vers lui ; le *ministère* a retrouvé son honneur ! »

5. Je suis obligé de le dire avec tristesse : beaucoup se moquent bien que l'œuvre se fasse ou non. Ils sont entièrement absorbés par leurs ambitions. Qui ne voit pas qu'ils ne partagent pas les sentiments de Jésus-Christ ?

Mes bien-aimés, laissez-moi vous demander si vous avez honnêtement conscience de partager les sentiments de votre grand Chef. Je ne peux jamais lire le passage que nous avons sous les yeux sans être touché par la tendresse et l'amour de Christ qu'il nous montre. Il y avait devant lui ces foules qui se pressaient. Pour un regard purement extérieur, tout pouvait sembler aller bien ; mais pour quelqu'un qui pensait à l'état de leur âme, il y avait de quoi faire jaillir les sources profondes de la compassion. Christ les voyait dispersées comme des brebis qui n'ont pas de berger. Elles n'avaient ni maîtres ni guides à qui faire confiance. Elles étaient dans les ténèbres et dans la mort spirituelle. Christ a pleuré sur elles ; il a appelé ses disciples à partager ses sentiments pour elles, et à s'unir à lui dans une prière puissante au Maître de la moisson, pour qu'il envoie des ouvriers. Tel était son esprit. Et maintenant, chers jeunes gens, vous souciez-vous que cette œuvre se fasse ou non ?

6. Beaucoup semblent décidés à échapper à ce travail et à le laisser entièrement aux autres. En fait, ils acceptent à peine de se demander quelle part Dieu veut qu'ils prennent et qu'ils accomplissent.

Alors laissez-moi vous demander : de tels hommes seront-ils accueillis et félicités à la fin par celui qui annoncera, au jour du jugement, le sort de chacun, quand il proclamera : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; entre dans la joie de ton maître » (Matthieu 25,21) ? Jamais, non, jamais !

7. Beaucoup disent : « Je ne suis pas appelé » ; mais en réalité ils ne sont pas assez consacrés à cette œuvre pour se soucier de savoir s'ils sont appelés ou non. Ils ne veulent pas être appelés, surtout pas !

Or le simple fait que vous ayez les qualités, les moyens et les possibilités nécessaires pour vous préparer montre que Dieu vous appelle. C'est la voix de sa providence qui vous dit : « Va, et prépare-toi à travailler dans ma vigne ! Voici tes études : sers-t'en ; voici les classes où tu peux entrer : entre, et fais fructifier ce que tu as reçu jusqu'à ce que tu sois prêt à entrer dans les grands champs déjà mûrs de la moisson du Sauveur. » Si les circonstances que Dieu dirige vont dans ce sens, vous devez vous efforcer de répondre à leur appel ; priez pour recevoir le baptême du Saint-Esprit ; cherchez l'onction de Dieu, et ne vous donnez aucun repos tant que vous n'êtes pas équipé en tout pour l'œuvre que Dieu vous confie.

Il est douloureux de voir que beaucoup s'engagent, d'une manière ou d'une autre, contre cette œuvre. Ils se mettent dans une situation qui, d'elle-même, leur interdit d'y prendre part. Mais laissez-moi vous demander, jeunes gens : pouvez-vous espérer être un jour sauvés si, alors que vous avez la capacité et les moyens de vous engager dans cette œuvre, vous n'avez pas le cœur à cela ? Non, certainement pas ! Vous frapperez en vain à la porte du bonheur éternel ! Vous pouvez y aller et frapper, mais quelle sera la réponse ? « Étiez-vous mes serviteurs fidèles ? Étiez-vous de ce petit nombre, fidèles au milieu des infidèles, prompts et prêts à l'appel de votre Maître ? Oh non, non ; vous avez cherché comment éviter le travail et échapper au renoncement ! Je ne vous connais pas ! Votre place est hors des murs de la ville ! »

Que personne ne s'excuse en disant qu'il n'est pas appelé, car Dieu appelle tout le monde à un travail ou à un autre dans le grand champ de la moisson. Vous n'avez donc jamais à vous excuser comme quelqu'un qui ne serait appelé à aucun service pour son Seigneur et Maître. Et que personne ne s'excuse de ne pas devenir pasteur, à moins que son cœur ne soit sur l'autel, qu'il ne prie lui-même et ne désire ardemment partir, et qu'il ne soit retenu que par un appel évident de Dieu, à travers les circonstances qu'il dirige, vers une autre partie de la grande œuvre.

Beaucoup seront envoyés en enfer à la fin pour avoir traité cette question comme ils l'ont fait, avec tant d'égoïsme dans le cœur ! Je connais un jeune homme qui a longtemps lutté entre la ferme conviction que Dieu l'appelait à être pasteur et une forte répugnance à s'engager dans cette œuvre. Je sais ce qu'est ce sentiment, car je l'ai moi-même éprouvé longtemps. Pendant longtemps, j'ai eu la conviction secrète que je devais être pasteur, même si mon cœur la repoussait. En fait, ma conversion a beaucoup dépendu du moment où j'ai cessé ce combat contre Dieu, et où j'ai vaincu cette répugnance de mon cœur envers l'appel de Dieu.

8. Vous pouvez voir ce que c'est qu'être chrétien, et ce que Dieu demande aux hommes au moment de leur conversion. La question décisive est : allez-vous vraiment et honnêtement servir Dieu ? Pour les étudiants surtout, la question est d'habitude : allez-vous abandonner tous vos projets ambitieux pour vous consacrer à l'humble travail, sans gloire, d'annoncer l'Évangile de Christ aux pauvres ? La plupart d'entre eux sont ambitieux et veulent s'élever ; ils ont des projets pour se faire une place, et il leur serait dur d'y renoncer complètement. C'est pourquoi, pour vous, le fait d'être chrétien et d'être sauvé à la fin dépendra beaucoup, peut-être entièrement, de votre décision de vous donner à cette œuvre, dans le vrai renoncement à soi-même que demande l'Évangile.

9. Beaucoup ont été appelés à cette œuvre et, par la suite, se sont éloignés de Dieu et l'ont abandonnée. Ils commencent bien, puis s'éloignent de Dieu ; ils tombent dans une grande confusion sur ce qu'ils doivent faire ;

peut-être, comme Balaam, refusent-ils tellement de voir leur devoir, et cherchent-ils tellement à y échapper, que Dieu ne veut plus lutter avec eux, et les abandonne à leur amour de l'argent ou à leur ambition.

Jeune homme, criez-vous de tout votre cœur : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » (Actes 9,6). Soyez-en sûr, Dieu vous veut quelque part dans son champ ; il n'a pas abandonné sa moisson pour qu'elle se perde ; il vous y veut, mais il veut d'abord que vous vous repentiez et que vous prépariez votre cœur au ministère de l'Évangile. Vous n'avez pas à y entrer tant que vous ne l'avez pas fait.

Beaucoup attendent un appel miraculeux. C'est une grande erreur. Dieu n'appelle pas les hommes par des miracles. Le doigt de sa providence montre le chemin, et les aptitudes qu'il vous donne indiquent le travail que vous devez faire. N'ayez pas peur que Dieu vous appelle au mauvais endroit. Il vous montrera le travail qu'il veut vous voir faire. Demandez-lui donc de vous guider vers la bonne place dans le grand champ. Il le fera sûrement.

Jeunes gens, allez-vous agir avec bonté et loyauté envers mon Maître dans cette affaire ? Dites-vous : « Ô mon Dieu, je suis là, prêt pour n'importe quelle part de l'œuvre que tu as pour moi » ?

Qu'en dites-vous ? Êtes-vous prêts à prendre cette position ? Allez-vous consacrer vos études à cette œuvre ? Êtes-vous prêts, et brûlez-vous de consacrer tout ce que vous avez à l'œuvre de votre Seigneur ? Dites-vous : « Oui, Dieu aura toutes mes forces, entièrement et pour toujours » ? « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à offrir vos corps comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui sera de votre part un culte raisonnable » (Romains 12,1). L'autel de Dieu est devant vous. Ce qui est demandé, c'est un sacrifice complet. Êtes-vous prêts à renoncer à tous vos projets égoïstes ? Vous qui avez des dons qui vous rendent aptes à être pasteurs, allez-vous les consacrer de toute votre âme à cette œuvre ? Dites, allez-vous agir honnêtement et loyalement envers mon Maître ? Dites, aimez-vous sa cause, et tenez-vous pour votre plus

grande gloire de travailler avec Dieu pour rassembler les nations d'hommes perdus dans la bergerie de votre Sauveur ?

Sermon 20

Ramener les pécheurs à Dieu, un devoir du chrétien

« Mes frères, si quelqu'un parmi vous s'est égaré loin de la vérité, et qu'un autre l'y ramène, qu'il sache que celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés » (Jacques 5,19-20)

Ce texte nous met devant un sujet qui touche à notre devoir d'aujourd'hui et qui a une grande importance pratique. Pour bien le comprendre, nous allons :

I. Chercher ce qu'est vraiment un pécheur. Qu'est-ce qui fait qu'un homme est un pécheur ?

1. Un pécheur est, par nature, un être libre et responsable. Il doit au moins être cela, quoi qu'il soit ou ne soit pas par ailleurs. Il doit avoir une volonté libre, c'est-à-dire être capable de décider lui-même de ce qu'il fait. Il doit être l'auteur responsable de ses actes, en ce sens que rien ne le force de façon irrésistible à agir d'une manière ou d'une autre, sinon son propre libre choix.

Il doit aussi avoir une intelligence, pour pouvoir comprendre sa situation et saisir ses responsabilités morales. Une personne privée de raison, à qui manque cet élément de la nature humaine, n'est pas un être libre et responsable et ne peut pas être un pécheur.

Il doit aussi avoir une sensibilité, pour pouvoir être poussé à agir, pour que quelque chose puisse l'inciter à agir volontairement, et aussi pour qu'il soit capable de faire siens les motifs qui le poussent à bien ou à mal agir.

Ce sont là les éléments essentiels de l'esprit qui font d'un homme un être libre et responsable. Pourtant, ce ne sont pas les seuls traits qu'on voit

apparaître chez un pécheur.

2. C'est un être libre et responsable qui vit dans l'égoïsme, tout attaché à ses propres intérêts, et qui fait de lui-même le but suprême de tout ce qu'il fait. Il regarde à ses propres affaires, et non à celles des autres. Ce qui le préoccupe avant tout, ce sont ses propres intérêts, et non ceux des autres.

Ainsi, tout pécheur est un être libre et responsable qui agit sous cette loi de l'égoïsme : il a une volonté libre et toutes les facultés d'un être libre et responsable, mais il fait de lui-même le grand but de toutes ses actions. Voilà ce qu'est un pécheur.

3. Nous avons ici ce qu'est vraiment le péché. C'est, dans un sens important, un égarement. Le pécheur est quelqu'un qui « s'est égaré » (Jacques 5,19). Le texte parle de « celui qui ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré » (Jacques 5,20). Ce n'est pas une simple erreur de jugement, car ce genre d'erreur se fait par ignorance ou par incapacité. Ce n'est pas non plus un simple défaut de sa nature, qu'il faudrait mettre sur le compte de Celui qui l'a créé. C'est un égarement dans sa manière de vivre. C'est manquer le but dans la conduite qu'il choisit librement. C'est s'écarter volontairement du chemin du devoir. Ce n'est pas une erreur innocente, mais le fait de céder sans retenue à ses impulsions. Cela suppose un mauvais but, une mauvaise intention, le fait de se laisser mener par ses envies ou ses passions, contre la raison et la conscience. C'est chercher à obtenir un plaisir immédiat en résistant à ce qu'on sait être son devoir. Voilà, plus que tout, ce que c'est que manquer le but.

II. Qu'est-ce que la conversion ? Que veut dire le texte quand il parle de quelqu'un qui « ramènera un pécheur de la voie où il s'était égaré » ?

Cet égarement vient de ce qu'il a un mauvais but dans la vie : ses propres intérêts, ceux du moment et de ce monde. Le ramener de son égarement, c'est donc le détourner de ce chemin pour qu'il se consacre, avec un amour désintéressé, à Dieu et au bien des hommes. C'est exactement ce

que veut dire « conversion ». C'est changer le grand but moral de ses actions. L'égoïsme est chassé, et l'amour désintéressé prend sa place.

III. En quel sens un homme peut-il convertir un pécheur ? Notre texte dit : « si quelqu'un parmi vous s'est égaré loin de la vérité, et qu'un autre l'y ramène » (Jacques 5,19). Cela suppose qu'un homme peut convertir un pécheur. Mais en quel sens peut-on le dire et le faire ?

Je réponds : ce changement est forcément volontaire. Ce n'est pas un changement dans la substance de l'âme, ni dans celle du corps ; ce n'est pas un changement dans les facultés que Dieu a mises dans notre nature ; c'est un changement que l'esprit lui-même, sous diverses influences, opère dans le but qu'il donne volontairement à ses actions. C'est un changement réfléchi : l'esprit, agissant avec intelligence et en toute liberté, change sa conduite morale, et il le fait pour des raisons qu'il a comprises.

La Bible attribue la conversion à plusieurs acteurs : 1. À Dieu. Elle parle de Dieu qui convertit les pécheurs, et les chrétiens ont bien raison de lui demander de le faire.

2. Elle parle aussi des chrétiens qui convertissent des pécheurs. Nous le voyons dans notre texte.

3. Elle dit aussi que la vérité convertit les pécheurs.

Remarquons encore ceci : personne ne peut convertir quelqu'un d'autre sans que celui-ci y participe et y consente. Sa conversion consiste à soumettre sa volonté et à changer la direction qu'il donne librement à sa vie. Il ne peut jamais le faire contre sa propre volonté. On peut le persuader et l'amener à changer de direction ; mais être persuadé, c'est simplement être conduit à quitter le chemin qu'on avait choisi pour en choisir un autre.

Même Dieu ne peut pas convertir un pécheur sans son consentement. Il ne le peut pas, pour la simple raison que ce serait une contradiction. Être converti suppose qu'on y consente, sinon ce n'est pas du tout une

conversion. Dieu ne convertit donc les hommes qu'en les persuadant de quitter l'égarement de leur vie égoïste pour le droit chemin de l'amour désintéressé.

De même, un homme ne peut convertir un pécheur qu'en lui présentant les raisons qui l'amènent à changer volontairement, et en le persuadant ainsi de se repentir. S'il y arrive, alors il ramène un pécheur de son égarement. Mais la Bible nous apprend qu'un homme, à lui seul, ne convertit jamais un pécheur et ne peut pas le faire.

Elle enseigne cependant que, lorsqu'un homme agit avec humilité, en comptant sur Dieu, Dieu travaille avec lui et par lui. Les hommes sont « ouvriers avec Dieu » (1 Corinthiens 3,9). Ils présentent des raisons, et Dieu fait pénétrer ces raisons dans l'esprit. Quand le pasteur prêche, ou quand vous parlez avec des pécheurs, l'homme présente la vérité, et Dieu fait que l'esprit la voie avec une grande clarté et sente avec une grande force qu'elle le concerne personnellement. L'homme persuade, et Dieu persuade ; l'homme parle à l'oreille, Dieu parle au cœur. L'homme présente la vérité par l'intermédiaire des sens, pour atteindre l'esprit libre du pécheur ; Dieu l'imprime dans son esprit de manière à obtenir qu'il se soumette volontairement à ce qu'elle exige. C'est pourquoi la Bible parle des pécheurs comme de gens qu'on persuade : « Tu vas bientôt me persuader de devenir chrétien ! » (Actes 26,28). En cela, le langage de la Bible est tout à fait naturel. C'est comme si vous disiez que vous avez détourné un homme de son projet, ou que vos arguments l'en ont détourné, ou que sa propre conviction de la vérité l'en a détourné. Ainsi, sur ce sujet, le langage de la Bible est tout à fait simple et sans artifice : il dit les choses franchement, en parfait accord avec la manière dont fonctionne l'esprit humain.

IV. Nous devons ensuite chercher de quelle mort parle le texte. Il dit que cet homme « sauvera une âme de la mort » (Jacques 5,20).

Remarquez que c'est une âme, et non un corps, qui doit être sauvée de la mort ; nous pouvons donc écarter ici toute pensée de la mort du corps. Si

vraiment converti que soit le pécheur, son corps devra quand même mourir.

Le passage parle de la mort de l'âme.

Par la mort de l'âme, on veut dire parfois la mort spirituelle : un état où l'esprit n'est pas touché par la vérité comme il devrait l'être. L'homme est sous la domination du péché et repousse l'influence de la vérité.

Ou bien la mort de l'âme peut être la mort éternelle : la perte totale de l'âme, sa ruine définitive. Le pécheur est évidemment mort spirituellement, et si cet état devait durer toute l'éternité, cela deviendrait la mort éternelle. Mais la Bible montre aussi que les pécheurs qui meurent sans avoir été pardonnés iront « au châtiment éternel » (Matthieu 25,46), et que leur châtiment sera : « une ruine éternelle, loin de la face du Seigneur et de la gloire de sa force » (2 Thessaloniciens 1,9). Être pécheur pour toujours, c'est déjà assez terrible : c'est une mort d'une horreur effrayante. Mais combien elle devient plus terrible encore quand vous la voyez aggravée par un châtiment éternel, bien loin de la présence du Seigneur et de la gloire de sa puissance !

V. Nous pouvons maintenant mesurer combien il est important de sauver une âme de la mort. Notre texte dit que celui qui convertit un pécheur sauve une âme de la mort. Il lui épargne donc toute la souffrance qu'il aurait dû subir sans cela. Voilà toute cette souffrance évitée.

Et pour chaque pécheur sauvé, cette souffrance évitée est plus grande que toute celle qu'on a connue dans le monde entier jusqu'à aujourd'hui. Cela peut vous surprendre à première vue et vous paraître incroyable. Pourtant, il vous suffit d'y réfléchir attentivement pour voir que c'est forcément vrai. Ce qui n'a pas de fin, ce qui dépasse complètement tout ce que nous pouvons calculer, doit forcément dépasser n'importe quelle quantité limitée, si grande soit-elle.

Pourtant, la souffrance réelle qu'on a connue dans ce monde a été immense. Quand vous parcourez les grandes villes de n'importe quel

pays, vous ne pouvez pas manquer de la voir. Imaginez que vous puissiez monter sur une haute montagne et embrasser du regard un continent tout entier, pour voir d'un seul coup d'œil toutes ses misères. Imaginez que vous ayez un œil capable de voir toutes les formes du malheur humain et d'en mesurer l'ampleur : tous les malheurs de l'esclavage, de l'oppression, de l'ivrognerie, de la guerre, de la débauche, de la maladie, des cœurs brisés ; imaginez que vous puissiez vous tenir au-dessus d'un champ de bataille et entendre monter comme une seule clameur tous ses gémissements et toutes ses malédictions, et mesurer l'étendue de ses malheurs indicibles ; imaginez que vous puissiez entendre l'écho de ses souffrances monter jusqu'au ciel : vous devriez dire : « Il y a vraiment ici un océan de souffrance. » Et pourtant, tout cela n'est qu'une goutte d'eau dans un seau, comparé à cette immense quantité, impossible à calculer, que chaque pécheur perdu devra endurer, et à laquelle chaque pécheur converti échappe. Si vous voyiez un train passer sur une douzaine d'hommes à la fois, broyant leur chair et leurs os, vous ne pourriez pas supporter ce spectacle. Vous vous évanouiriez peut-être. Oh, si vous pouviez voir toutes les souffrances de la terre réunies, et entendre les gémissements terribles monter en un seul grondement assourdissant qui ferait trembler la terre elle-même, comme vos nerfs frémiraient ! Pourtant, tout cela ne serait absolument rien comparé aux souffrances éternelles d'une seule âme perdue ! Et c'est vrai même si cette âme perdue ne souffre qu'à un faible degré à chaque instant de son existence.

Allons plus loin. La souffrance ainsi évitée est plus grande, non seulement que toute celle qu'on a endurée jusqu'ici dans ce monde, mais aussi que toute celle qu'on y endurera jamais. Et c'est vrai même si l'on suppose que le nombre des habitants soit multiplié par un million, et leurs misères augmentées dans la même proportion. Si faible que soit le degré de souffrance que le pécheur aurait à endurer, notre supposition, avec une population multipliée par un million et une somme de misères augmentée dans la même proportion, ne commence même pas à mesurer les souffrances de l'âme perdue.

On peut encore élargir la comparaison et y inclure tout ce qu'on a enduré jusqu'ici dans l'univers : toutes les souffrances de la terre et toutes celles de l'enfer réunies, jusqu'à aujourd'hui. Même ainsi, ce total est bien trop petit pour mesurer la souffrance évitée quand un seul pécheur est converti. Bien plus : la souffrance ainsi évitée est plus grande que tout ce que l'univers créé pourra jamais endurer pendant une durée limitée. Oui, elle est même plus grande, des milliers et des milliers de fois plus grande, que tout ce que des esprits limités pourront jamais imaginer. Vous pouvez réunir tout ce que peuvent concevoir tous les esprits limités, chaque homme et chaque ange, tous les esprits sauf celui de Dieu, et pourtant l'homme qui sauve une âme de la mort évite, par ce seul acte, plus de souffrance que toute cette quantité impossible à mesurer. Il évite des milliers et des milliers de fois plus de souffrance que tout l'univers des esprits créés ne peut en imaginer.

J'ai bien peur que beaucoup d'entre vous ne se soient jamais donné la peine de réfléchir à ce sujet. Vous n'échapperez pas à cette conclusion effrayante en disant que la souffrance n'est que la conséquence naturelle du péché, et que Dieu, dans son gouvernement, n'inflige aucune peine. Peu importe que la souffrance soit infligée par le gouvernement de Dieu ou qu'elle soit naturelle. Je ne parle ici que de sa quantité. Si le pécheur reste dans ses péchés, il sera malheureux pour toujours, par une loi naturelle ; et donc l'homme qui ramène un pécheur de ses péchés lui épargne toute cette souffrance impossible à mesurer.

Vous vous souvenez peut-être de l'image employée par un ancien théologien qui essayait de donner une idée approchée de cette vérité, une idée agrandie, au moyen de l'intelligence. Il y a deux manières d'étudier l'infini et de chercher à le saisir : l'une par la raison, qui affirme simplement l'infini ; l'autre par l'intelligence, qui ne fait que s'en approcher par des idées et des estimations de ce qui est limité. Ces deux manières de concevoir les choses peuvent se développer par l'exercice. Qu'un homme se tienne sur le pont d'un navire et promène son regard sur l'immense étendue des eaux, sans aucun rivage en vue : il peut se

faire une idée de l'immensité. Ou mieux : qu'il sorte regarder les étoiles à la faible lumière du soir ; il peut se faire une idée de leur nombre et de l'immensité de l'espace où elles sont dispersées. D'un autre côté, sa raison lui dit tout de suite que cet espace est sans limite. Son intelligence ne fait que l'aider à s'approcher de cette grande idée. Qu'il imagine, en contemplant les innombrables étoiles du ciel, qu'il a le pouvoir de s'élever dans l'espace comme il le veut, et qu'il monte à la vitesse de l'éclair pendant des milliers d'années. En s'approchant de ces astres glorieux l'un après l'autre, il se fait une idée de plus en plus claire et grandiose de leur grandeur, tandis qu'il s'envole au-delà de la lune, du soleil, et d'autres soleils d'une splendeur et d'une gloire plus grandes encore. Il en va de même pour les idées que l'intelligence peut se faire de cette grande idée qu'est l'éternité.

L'ancien auteur dont je parlais imagine un oiseau qui enlèverait la terre entière en emportant un seul grain de sable tous les mille ans. Quel temps presque éternel il faudrait ! Et pourtant, cela ne mesurerait pas l'éternité.

Pécheur, imaginez que ce soit vous-même qui souffriez pendant toute cette période, et que vous soyez destiné à souffrir jusqu'à ce que cet oiseau ait emporté le dernier grain de sable. Imaginez que vous n'ayez rien à souffrir de plus que ce que vous avez parfois ressenti ; mais imaginez que cet oiseau doive enlever, à ce rythme si lent, non seulement ce monde, qui n'est qu'un petit point en comparaison, mais aussi tout l'univers matériel ! Un seul grain à la fois !

Ou bien imaginez que l'univers soit un million de fois plus vaste qu'il ne l'est, et que vous deviez souffrir pendant tout ce temps, pendant que l'oiseau emporte lentement un seul petit grain tous les mille ans ! Est-ce que cela ne vous paraîtrait pas une éternité ? Si vous saviez que vous devez être privé de tout bonheur pendant tout ce temps, est-ce que cette pensée ne s'enfoncerait pas dans votre âme avec une force absolument écrasante ?

Mais après tout, ce n'est qu'une idée que l'intelligence se fait. Laissez ce temps, ainsi mesuré, s'écouler jusqu'à ce que tout ce que Dieu a créé ou pourra jamais créer ait été emporté : même alors, la comparaison tient à peine, car l'éternité n'a pas de fin. Vous ne pouvez même pas vous approcher de sa fin. Après la plus longue période que vous puissiez imaginer, vous n'en êtes pas plus près qu'au moment où vous avez commencé. Ô pécheur, Dieu dit : « Ton cœur sera-t-il ferme, tes mains auront-elles de la force dans les jours où j'agirai contre toi ? » (Ézéchiel 22,14)

Mais considérons la chose sous un autre angle encore. Celui qui convertit un pécheur ne lui épargne pas seulement plus de souffrance : il lui donne plus de bonheur que le monde entier n'en a jamais connu jusqu'ici, et même que tout l'univers créé. Vous avez converti un pécheur ? Vraiment ? Alors pensez à ce qui a été gagné ! Quelqu'un demande : « Et alors ? » Que les faits répondent. Le temps viendra où cet homme dira : « Dans ce que j'ai connu de Dieu et des choses divines, j'ai goûté plus de bonheur que tout l'univers créé n'en avait goûté jusqu'au jugement dernier, plus que tout le bonheur de toutes les créatures réuni, pendant toute la durée de notre monde ; et pourtant mon bonheur ne fait que commencer ! En avant, toujours plus loin, pour toujours, le flot profond de ma joie avance, et il ne cesse de grandir ! »

Regardez aussi l'œuvre où cet homme converti est engagé. Regardez-la bien. Dans un de ces moments lumineux où vous avez entrevu Dieu et son amour, vous avez dit : « Oh, si seulement cela pouvait durer toujours ! » Oh, avez-vous dit, si ce monde agité n'était pas autour de moi ! « Oh ! si j'avais les ailes de la colombe, je m'envolerais, et je trouverais le repos » (Psaume 55,7). Ce n'étaient que des aspirations au repos du ciel ; ce que l'homme converti connaît là-haut, c'est le ciel lui-même. Il faut y ajouter l'idée riche et glorieuse d'un épanouissement éternel, d'une croissance sans fin. Son bonheur ne dure pas seulement pour toujours : il grandit pour toujours. Et c'est là le bonheur de chaque pécheur converti.

Si tout cela est vrai, alors :

1. Convertir des pécheurs, c'est l'œuvre de la vie chrétienne. C'est la grande œuvre à laquelle nous, chrétiens, sommes tout particulièrement appelés. Qui peut en douter ?

2. C'est la grande œuvre de la vie, parce que son importance l'exige. Elle dépasse tellement toute autre œuvre en importance qu'on ne peut raisonnablement la considérer comme autre chose, ou comme quelque chose de moins, que la grande œuvre de la vie.

3. On peut en faire la grande œuvre de sa vie, parce que Jésus-Christ y a pourvu. Son sacrifice couvre toute la race humaine et pose un fondement si large que quiconque le veut peut venir. La promesse de son Esprit, pour aider chaque chrétien dans cette œuvre, est tout aussi large ; elle avait pour but d'ouvrir à chacun le chemin pour travailler avec Dieu dans cette œuvre qui sauve les âmes.

4. L'amour désintéressé ne peut jamais s'arrêter avant d'en arriver là. Quand on peut faire tant de bien et éviter tant de souffrance, comment l'amour désintéressé pourrait-il ne pas faire tout son possible ?

5. Vivre pour sauver les autres est la condition pour être sauvé soi-même. Personne n'est vraiment converti s'il ne vit pas pour sauver les autres. Tout homme vraiment converti passe de l'égoïsme à l'amour désintéressé, et l'amour désintéressé le pousse sûrement à faire tout ce qu'il peut pour sauver l'âme de son prochain. C'est une loi qui ne change jamais : l'amour désintéressé agit toujours ainsi.

6. On reconnaît toujours ceux qui se trompent eux-mêmes à ce trait particulier : ils vivent pour se sauver eux-mêmes. C'est le but principal de toute leur religion. Tous leurs efforts et toutes leurs activités religieuses tendent vers ce seul objectif. S'ils peuvent s'assurer de leur propre conversion, au point d'en être à peu près sûrs, ils sont satisfaits. Parfois, les liens de l'affection naturelle s'étendent à ceux qui leur sont

particulièrement proches ; mais d'ordinaire, l'égoïsme ne va pas plus loin, sauf quand le souci d'une bonne réputation les y pousse.

7. Certains ne se donnent aucune peine pour convertir des pécheurs, et agissent comme si cela n'avait absolument aucune importance. Ils ne travaillent pas à persuader les hommes de se réconcilier avec Dieu.

Certains semblent attendre une intervention miraculeuse. Ils ne se donnent aucune peine pour leurs enfants ou leurs amis. Un peu comme s'ils ne se sentaient pas concernés par cet enjeu immense, ils attendent et attendent que Dieu ou un miracle se mette en mouvement. Hélas, ils ne font rien dans cette grande œuvre de la vie humaine !

Beaucoup de chrétiens de nom n'ont aucune foi dans la bénédiction de Dieu, et n'attendent donc aucun succès. Par conséquent, ils ne font aucun effort avec foi. Leur propre expérience ne leur sert à rien, parce que, n'ayant jamais eu la foi, ils n'ont jamais eu de succès. Beaucoup de pasteurs prêchent de telle façon qu'ils ne font aucun bien. Ayant échoué si longtemps, ils ont perdu toute foi. Ils ne se sont pas mis au travail en attendant des résultats, et c'est pourquoi ils n'en ont pas eu.

Beaucoup de chrétiens de nom qui ne sont pas pasteurs semblent avoir perdu toute confiance. Demandez-leur s'ils font quelque chose : ils répondent, et c'est la vérité : « Rien. » Mais si leur cœur était rempli d'amour pour les âmes ou d'amour pour Christ, ils feraient certainement des efforts. Ils essaieraient au moins de ramener des pécheurs de leur égarement. Ils vivraient leur foi, ils en feraient briller la lumière, tout naturellement, spontanément.

Chacun, homme ou femme, de tout âge et dans quelque situation que ce soit, devrait se donner pour tâche de sauver des âmes. Il y a bien sûr beaucoup d'autres choses à faire ; qu'elles aient leur place. Mais ne négligez pas la plus importante de toutes.

Beaucoup de chrétiens de nom semblent ne jamais convertir de pécheurs. Laissez-moi vous demander : où en êtes-vous ? Certains d'entre vous

pourraient répondre : « Grâce à Dieu, il s'est servi de moi pour sauver quelques âmes. » Mais certains d'entre vous ne peuvent même pas dire cela. Vous savez que vous n'avez jamais travaillé honnêtement et de tout votre cœur dans ce but. Et vous ne savez pas si Dieu s'est jamais servi de vous pour convertir un seul pécheur.

Et que dirai-je de ces jeunes convertis qui sont ici ? Vous êtes-vous donnés entièrement à cette œuvre ? Travaillez-vous pour Dieu ? Êtes-vous allés trouver vos amis qui ne sont pas convertis, jusque dans leur chambre, et les avez-vous suppliés personnellement, avec affection, de se réconcilier avec Dieu ?

Par vos lettres et par tous les moyens d'influence dont vous disposez, avez-vous cherché à sauver des âmes et à faire ce que vous pouvez dans cette œuvre ? Avez-vous réussi ?

Supposez que tous les chrétiens de cette assemblée le fassent, chacun dans son domaine et chacun faisant tout ce qu'il peut : combien resterait-il de non-convertis ? Si chacun disait : « Je me place sur l'autel de mon Dieu pour cette œuvre ; je confesse tous mes manquements passés ; désormais, avec l'aide de Dieu, ce sera le travail de ma vie » ; si chacun commençait par réparer toutes ses anciennes fautes et ôter tout ce qui fait trébucher les autres, s'il confessait publiquement et regrettait sa négligence et toutes ses autres fautes publiques, en reconnaissant combien vous avez peu fait pour les âmes, et en vous écriant : « Oh, quelle mauvaise vie j'ai menée sur ce point ! Mais il faut que je me corrige, que je confesse, que je me repente et que je change complètement la direction de ma vie » ; si vous faisiez tous cela, et si chacun de vous, à sa place, mettait la main avec tout son sérieux sur son voisin pour l'arracher du feu, quel résultat glorieux on verrait !

Mais négliger l'âme des autres en pensant que vous serez quand même sauvé vous-même, c'est l'une des pires erreurs qu'un coupable puisse commettre ! Car si vous ne vivez pas pour sauver les autres, comment

pouvez-vous espérer être sauvé vous-même ? « Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas » (Romains 8,9).

Sermon 21

Ce que les hommes admirent et que Dieu a en horreur

« Vous, vous cherchez à paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs; car ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu » (Luc 16,15)

Christ venait de raconter la parabole de l'intendant malhonnête. Il y montrait un homme qui se servait malhonnêtement des biens que d'autres lui avaient confiés, afin de rendre ces gens redevables envers lui, pour qu'ils s'occupent de lui une fois qu'il aurait perdu sa place. Notre Seigneur présente la conduite de cet intendant comme habile, au sens où il savait prévoir et penser à lui-même : une habileté du monde, sans aucune morale. Il se sert de cet exemple pour montrer et recommander une manière d'utiliser l'argent qui nous fasse des amis, des amis qui nous recevront, à notre mort, « dans les tabernacles éternels » (Luc 16,9). Puis, allant plus loin, jusqu'au principe de fond qui doit nous guider dans tout notre usage de l'argent, il pose cette règle : personne ne peut servir à la fois Dieu et l'argent. Les hommes riches et avares qui servaient l'argent ne devaient pas s'imaginer qu'ils pouvaient en même temps servir Dieu. Servir l'un ne peut pas s'accorder avec servir l'autre.

Les pharisiens, qui aimaient l'argent, entendaient tout cela, et ils se moquaient de lui. C'était comme s'ils disaient : « Vraiment, vous avez l'air bien pieux, à venir nous dire que nous ne servons pas Dieu comme il le faut ! Quand avons-nous jamais oublié de payer la dîme de la menthe ? » Ces pharisiens n'admettaient pas du tout que son enseignement soit juste. Ils pensaient pouvoir servir à la fois Dieu et l'argent. Qu'on dise tant qu'on voudrait qu'ils servaient l'argent : eux savaient qu'ils servaient aussi Dieu, et ils n'avaient que du mépris pour cet enseignement qui

montrait combien il était contradictoire et absurde d'adorer deux dieux opposés et de servir deux maîtres opposés.

Notre Seigneur leur répondit par les paroles de notre texte : « Vous, vous cherchez à paraître justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs; car ce qui est élevé parmi les hommes est une abomination devant Dieu » (Luc 16,15).

Pour traiter ce sujet, je vais :

Montrer comment et pourquoi les hommes admirent ce que Dieu a en horreur.

I. Ils jugent selon une autre règle. Dieu juge selon une règle, eux selon une autre. La règle de Dieu exige un amour désintéressé envers tous ; la leur se contente de n'importe quelle dose d'égoïsme, pourvu qu'il soit assez raffiné pour être au goût du jour. Dieu demande aux hommes de se consacrer, non à leurs propres intérêts, mais aux siens et à ceux de sa grande famille. Il ne fixe qu'un seul grand but : la plus haute gloire de son nom et de son royaume. Il leur demande d'être des patriotes au service de Dieu, en se consacrant à leur Créateur et au bien de ses créatures.

Le monde adopte une règle tout à fait différente : il permet aux hommes de faire de leur propre bonheur leur but. Chose curieuse, certains prétendus philosophes ont posé la même règle : les hommes devraient rechercher avant tout leur propre bonheur, en prenant seulement garde de ne pas trop empiéter sur le bonheur des autres. Leur doctrine permet aux hommes de suivre une voie égoïste, pourvu qu'ils ne portent pas atteinte de façon trop visible aux droits et aux intérêts des autres.

Mais la règle de Dieu, c'est : ne cherche pas ton propre intérêt. Sa loi est claire : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur » (Matthieu 22,37) : non pas toi-même, mais le Seigneur ton Dieu. « L'amour est donc l'accomplissement de la loi » (Romains 13,10). La charité, c'est-à-dire ce même amour, « ne cherche point son intérêt » (1 Corinthiens 13,5). Voilà ce qui caractérise l'amour que la loi de Dieu exige : il ne cherche pas son

propre intérêt. « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais que chacun cherche celui d'autrui » (1 Corinthiens 10,24). « Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres » (Philippiens 2,4). « Tous, en effet, cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ » (Philippiens 2,21). Paul considère que chercher ses propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ, c'est s'écarter complètement de la règle du vrai christianisme.

Dieu ne considère comme vertu que le fait de se consacrer aux bons buts. Le bon but, ce n'est pas son propre intérêt, mais le bien de tous. C'est pourquoi la règle de Dieu exige la vertu, tandis que la règle de l'homme, au mieux, ne fait que freiner le vice. Tous les gouvernements humains reposent sur ce principe, comme le savent tous ceux qui ont étudié la question. Ils n'exigent pas l'amour désintéressé, ils ne font que freiner l'égoïsme. Dans les principes qui fondent notre gouvernement, il est affirmé que les hommes ont certains droits que personne ne peut leur enlever, dont le droit pour chacun de rechercher son propre bonheur. On affirme que personne ne peut leur enlever ce droit, et l'on suppose toujours qu'il est juste en lui-même, pourvu qu'il ne porte pas atteinte au droit des autres à être heureux. Mais la règle de Dieu exige un amour désintéressé actif, et ne considère comme vertu rien d'autre que le fait de se consacrer au plus grand bien. La règle de l'homme ne condamne rien, pourvu que l'homme se retienne assez pour ne pas porter atteinte aux droits des autres.

La valeur morale d'un acte dépend du but recherché. On ne peut pas la juger d'après un simple mouvement des muscles : elle dépend toujours du but que l'esprit a en vue. Au fond, les hommes le supposent toujours et le savent. Ils savent que la valeur morale dépend réellement du but auquel l'homme se consacre. Puisque la loi de Dieu et la loi de l'homme sont ce qu'elles sont, obéir à celle de Dieu, c'est la sainteté ; obéir seulement à celle de l'homme, c'est le péché.

Les hommes, sans réfléchir, se jugent eux-mêmes et jugent les autres, non d'après la règle de Dieu, mais d'après celle de l'homme. Ils le font à un point vraiment étonnant. Regardez ce que pensent réellement les gens, et vous le verrez. Souvent, sans même s'en rendre compte, les hommes se jugent non d'après la règle de Dieu, mais d'après la leur.

Je dois maintenant relever quelques preuves de ce fait et donner quelques exemples.

Ainsi, par exemple, certains admirent beaucoup une morale qui se contente de ne pas faire le mal. Si un homme vit dans une ville sans faire de tort à personne, s'il ne vole personne, ne triche pas, ne ment pas, ne cause aucun dommage visible à la société, s'il mène ses affaires d'une manière jugée très honorable et vertueuse, cet homme est très estimé selon les critères du monde. Mais, au fond, que vaut tout cela ? Cet homme s'occupe simplement de lui-même ; c'est tout. Sa morale consiste entièrement à ne pas faire le mal. Tout ce que vous pouvez dire de lui, c'est : « Il ne fait de mal à personne. » Pourtant, on parle souvent de cette morale d'une manière qui montre que le monde l'admire beaucoup. Mais Dieu l'admire-t-il ? Non, elle est une abomination à ses yeux.

De même, on admire souvent une religion qui se contente de ne pas faire le mal. Les gens qui ont cette religion prennent soin de ne pas mal agir ; mais qu'est-ce que mal agir, pour eux ? Ils ne pensent pas que ce soit mal de négliger l'âme de leurs voisins. Qu'est-ce qu'ils jugent mal ? Tricher, mentir, voler. Ces choses-là, et d'autres du même genre, ils admettront que c'est mal. Mais que font-ils ? Regardez autour de vous, même ici, et voyez ce que font les gens de cette sorte. Beaucoup d'entre eux n'essaient jamais de sauver une âme. On les estime beaucoup pour leur vie sans reproche ; ils ne font rien de mal ; mais ils ne font rien pour sauver une âme. Leur religion consiste seulement à ne pas faire le mal. Peut-être refuseraient-ils de prendre le bac le dimanche ; mais jamais ils ne sauveraient une âme de la mort. Ils laisseraient leurs propres employés

aller en enfer sans faire un seul effort sérieux pour les sauver. Une telle religion ne doit-elle pas être une abomination pour Dieu ?

Il en va de même d'une religion qui, au mieux, se compose de rites et de prières, sans y ajouter l'énergie d'un effort plein d'amour pour les autres. Une telle religion est entièrement creuse. Est-ce servir Dieu que de ne rien faire d'autre que demander des faveurs pour soi-même ?

Certains s'acquittent de ce qu'ils appellent leurs devoirs du dimanche, et de la prière en famille, mais toute leur religion consiste à maintenir ces habitudes de culte. S'ils n'y ajoutent rien, leur religion n'est qu'une abomination devant Dieu.

D'autres faits encore montrent que les hommes adoptent à la légère une fausse règle, qu'ils admirent beaucoup mais que Dieu a en horreur. Par exemple, ils n'exigent une vraie religion que des pasteurs, et de personne d'autre. Tout le monde est d'accord pour exiger que les pasteurs soient vraiment pieux. On les juge d'après la bonne règle. Par exemple, on exige des pasteurs qu'ils soient désintéressés. Ils doivent entrer dans leur métier dans le noble but de faire du bien, et non simplement pour gagner leur vie : non par amour d'un gain honteux, mais pour le bien des âmes et par un amour désintéressé. Sinon, on n'aura aucune confiance en eux.

Mais retournez la chose et appliquez-la aux hommes d'affaires. Se jugent-ils eux-mêmes d'après cette règle ? Se jugent-ils les uns les autres d'après cette règle ? Avant de faire confiance, comme à un chrétien, à un commerçant ou à un artisan, exigent-ils que ces hommes soient aussi détachés de l'appât du gain que doit l'être un pasteur ? Qu'ils soient aussi disposés qu'un pasteur à donner leur temps aux malades ? Qu'ils soient aussi prêts à renoncer à un meilleur salaire pour faire plus de bien, comme ils l'exigent d'un pasteur ? Qui ne sait pas qu'on n'impose aux hommes d'affaires aucune des conditions de la vie chrétienne que l'on impose aux pasteurs de l'Évangile ? Voyons. Si un homme d'affaires vous rend un service, il établit sa facture et, s'il le faut, il se fait payer. Maintenant, supposez que j'aille rendre visite à un malade pour lui

donner des conseils spirituels, que je revienne le voir de temps en temps pour le conseiller et prier avec lui jusqu'à sa mort, puis que je préside son enterrement ; et qu'après avoir rendu ce service, j'établisse ma facture, que je l'envoie, et que je me fasse même payer : est-ce qu'on n'en parlerait pas ? Les gens diraient : « De quel droit fait-il cela ? Il devrait rendre ce service par amour des âmes, sans rien faire payer. » Cela s'applique aux pasteurs qui ne reçoivent pas de salaire pour ce service, et ils sont nombreux. Qu'un de ces hommes se donne autant de peine qu'il voudra auprès des malades ou pour les enterrements : il ne doit pas se faire payer. Mais qu'un de ces pasteurs envoie sa scie à affûter, et il devra payer. Il peut l'envoyer à l'homme même dont il a visité la famille malade de jour comme de nuit, et dont il a enterré les morts sans rien demander, « par amour des âmes » ; mais aucun « amour des âmes » de ce genre n'oblige l'artisan dans son travail. La vérité, c'est qu'on appelle religion chez un simple fidèle ce qu'on appelle péché chez un pasteur. Voilà les faits. Je ne me plains pas que les hommes se fassent payer leur travail, mais qu'ils n'appliquent pas le même principe à un pasteur.

De plus, les buts et les pratiques des hommes d'affaires dans leur métier sont presque toujours une abomination aux yeux de Dieu. Presque tous reposent sur le même principe que les gouvernements humains : les seules limites imposées servent à empêcher les hommes d'être trop égoïstes ; on leur permet d'être aussi égoïstes qu'ils le peuvent, tant qu'ils laissent aux autres une chance égale d'être égoïstes eux aussi.

Faut-il passer en revue les principes des hommes d'affaires sur leurs buts et leurs façons de travailler ? À quoi tout cela se résumerait-il ? À chercher leurs propres intérêts ; à faire quelque chose, non pour les autres, mais pour soi. Pourvu qu'ils le fassent d'une manière jugée honnête et honorable parmi les hommes, on ne leur impose aucune autre limite.

Prenez l'exemple de la Société biblique. Cette institution n'est pas une affaire montée pour enrichir ceux qui impriment et publient. Son but est

au contraire de fournir les Bibles à l'acheteur au prix le plus bas possible, afin de mettre une Bible entre les mains de chaque être humain au plus bas prix. Or il est facile de voir que toute autre façon de faire, et tout autre principe, serait condamné par tout le monde. Si les sociétés bibliques devenaient de simples affaires pour gagner de l'argent, elles cesseraient complètement d'être des œuvres désintéressées, et prétendre encore l'être attirerait sur elles la malédiction des hommes. Mais toute activité devrait être menée de façon aussi désintéressée que la fabrication des Bibles ; pourquoi pas ? Si elle ne l'est pas, peut-elle être une activité désintéressée ? Et si elle n'est pas désintéressée, comment Dieu peut-il l'approuver ? Qu'est-ce qu'une activité désintéressée ? C'est faire le plus de bien possible : une activité entreprise dans le seul but de faire du bien, et qui vise simplement à faire le plus grand bien possible. C'est exactement dans ce sens que les hommes devraient être des patriotes, désintéressés, et n'avoir en vue que la gloire de Dieu dans tout ce qu'ils font, qu'ils mangent, qu'ils boivent, ou quoi qu'ils fassent.

Pourtant, où trouverez-vous l'homme qui, dans la pratique, exige de ses semblables qu'ils suivent cette règle pour être reconnus comme chrétiens, c'est-à-dire qu'ils soient, dans toutes leurs affaires, aussi désintéressés que les sociétés bibliques ? Que dirions-nous d'une société biblique qui se lancerait ouvertement dans une affaire pour gagner de l'argent, et qui chercherait à vendre ses Bibles le plus cher possible, au lieu de les vendre au prix le plus bas qui lui permette de vivre ? Que diriez-vous d'une telle société biblique ? Vous diriez : « Horrible ! Hypocrite ! » Je dois dire la même chose de tout chrétien qui fait la même chose. Les hommes sans Dieu ne prétendent pas avoir un amour chrétien désintéressé ; nous ne les accuserons donc pas de cette hypocrisie, mais nous essaierons de faire entrer cette lumière dans leur esprit.

Maintenant, placez un pasteur juste devant vos yeux et posez-vous la question : vous jugez-vous vous-même comme vous le jugez, lui ? Vous dites-vous : je devrais faire gratuitement pour les autres tout ce que

j'exige qu'il fasse gratuitement ? Vous jugez-vous d'après la même règle que celle par laquelle vous le jugez ?

Appliquez cela à tous les hommes d'affaires. Peu importe votre métier, qu'il soit élevé ou modeste, petit ou grand ; que vous affûtiez des scies ou que vous comptiez des billets de banque : vous dites que la Société biblique est désintéressée ; votre activité l'est-elle autant et aussi vraiment dans vos buts et vos intentions ? Sinon, pourquoi pas ? De quel droit seriez-vous moins désintéressé que ceux qui impriment, publient et vendent des Bibles ?

Voici une autre chose que les hommes admirent beaucoup, et qui pourtant est une abomination devant Dieu : l'ambition égoïste. Que de fois vous la voyez admirée ! J'ai été stupéfait de voir comment les hommes jugent sur ce point. Voici un jeune homme qui est un bon étudiant, en ce sens qu'il fait de grands progrès dans ses études (ce que le diable pourrait faire aussi) ; et pourtant, pour cette seule raison, on parle souvent de ces jeunes gens dans les termes les plus élogieux. Pourvu qu'ils réussissent pour eux-mêmes, on ne semble rien demander ni attendre de plus pour leur accorder les plus grands éloges.

Il en va de même des avocats, des médecins et autres hommes de profession. J'ai en tête le cas d'un avocat que ses semblables estimaient beaucoup et couvraient d'attentions, et dont les chrétiens disaient souvent du bien ; mais qu'était-il ? Rien d'autre qu'un jeune avocat ambitieux, qui faisait tout par ambition, toujours prêt à monter sur l'estrade et à faire campagne dans tout le pays : pour quoi ? Pour obtenir quelque avantage pour lui-même. Et pourtant, les familles chrétiennes le recherchent ! Pourquoi ? Parce qu'il réussit pour lui-même. Voyez Daniel Webster. Comme on l'a couvert de louanges ! J'allais presque dire : comme on l'a proclamé saint ! Peut-être le fera-t-on encore. En tout cas, l'esprit que nous voyons aujourd'hui le ferait proclamer saint si nous étions dans un pays catholique. Mais qu'a-t-il fait ? Il a simplement joué le rôle d'un avocat ambitieux et d'un homme d'État ambitieux ; c'est tout.

Il a cherché de grandes choses pour lui-même ; et quand on a dit cela, on a tout dit. Mais comme les hommes ont couvert de louanges Daniel Webster ! Quand je suis arrivé à Syracuse, j'ai vu un immense cortège. « Quoi, ai-je dit, il y a un enterrement ici ? Qui est mort ? » « Daniel Webster. » « Mais, ai-je dit, il est mort depuis longtemps. » « Oui, mais on lui fait des funérailles parce que c'était un grand homme. » Qu'était Daniel Webster ? Pas un chrétien, pas un homme désintéressé ; tout le monde le sait. Et qu'ont à faire les chrétiens à couvrir de louanges et à proclamer saint une ambition purement égoïste ? Ils peuvent bien l'admirer beaucoup ; qu'ils le sachent pourtant : Dieu l'a en horreur autant qu'ils l'admirent.

Toute la morale du monde, et celle d'une grande partie de l'Église, n'est qu'un faux amour désintéressé. Vous voyez une famille très unie, et vous dites : « Comme ils s'aiment ! » C'est vrai ; mais ils peuvent être très fermés aux autres. Ils peuvent se tenir à l'écart et fermer presque complètement leur cœur à toutes les autres familles, et donc se priver de faire du bien dans le monde. On peut voir le même genre de morale dans les villes et dans les nations. Voilà en quoi consiste toute la morale du monde.

Beaucoup ont ce qu'ils appellent de l'humanité, sans aucune piété ; et cela est souvent très estimé parmi les hommes. Ils prétendent aimer les hommes, mais, au bout du compte, ils n'honorent pas Dieu, et ne cherchent même pas à le faire. Et dans leur amour pour les hommes, ils tombent plus bas que certains animaux. Je me demande si beaucoup d'hommes sans piété feraient ce qu'a fait un chien, à ma connaissance. Son maître voulait le tuer ; pour cela, il l'emmena en barque sur la rivière et lui attacha une pierre au cou. En se débattant pour jeter par-dessus bord le chien et la pierre ensemble, il fit chavirer la barque ; l'homme se retrouva dans la rivière ; le chien, par un effort extraordinaire, se libéra de son poids, saisit son maître par le col et le ramena à la nage jusqu'à la rive. Peu d'hommes auraient eu assez d'humanité, sans piété, pour faire cela. En réalité, les hommes sans piété sont rarement à moitié aussi bons

les uns envers les autres que les animaux. Les hommes sont plus dégradés et plus corrompus. Les animaux font de plus grands sacrifices les uns pour les autres que la race humaine. Allez demander à un chasseur de baleines ce qu'il voit chez les baleines, quand elles se laissent tuer pour protéger un groupe de leurs petits. Pourtant, bien des mères pensent faire quelque chose de très méritoire parce qu'elles prennent soin de leurs enfants.

Mais les hommes, comparés aux animaux, devraient agir pour des motifs plus élevés qu'eux. S'ils ne le font pas, ils agissent mal. Ils en savent plus, ils connaissent Dieu, et ils ont le Sauveur mort pour eux comme exemple et comme règle : leurs responsabilités sont donc plus grandes que celles que peuvent avoir les animaux.

Les hommes font souvent une grande vertu de leur combat pour l'abolition de l'esclavage, même quand ce combat est celui d'un incroyant. Mais il n'y a peut-être là aucune vertu, pas un brin de plus que ce qu'un simple animal pourrait avoir. Quiconque comprend la question de l'esclavage et a un cœur droit sera certainement pour l'abolition. Mais un homme peut être pour l'abolition sans la moindre vertu. Il peut n'y avoir dans son combat aucun respect pour Dieu, ni même aucun souci sincère du bien-être des hommes. Il peut s'appuyer sur un principe qui ferait de lui un propriétaire d'esclaves, si les circonstances s'y prêtaient. De tels hommes agissent certainement selon les principes des esclavagistes. Ils montrent des principes et adoptent des pratiques qui prouvent que, s'ils en avaient le pouvoir, ils réduiraient la race humaine en esclavage. Ils refusent de croire qu'un homme puisse être partisan du renvoi des esclaves libérés en Afrique et être pourtant un homme de bien. Je ne suis pas partisan de ce renvoi, mais je connais des hommes de bien qui le sont. Certains hommes ne se contentent pas de dominer le corps de leurs semblables : ils dominent aussi leur esprit et leur âme, leurs opinions et leur conscience, ce qui est une oppression et une tyrannie bien pires que de simplement réduire le corps en esclavage.

Souvent, on y trouve un esprit amer et mordant, qui n'est pas du tout l'esprit de Christ ; car si Christ condamne sans aucun doute le propriétaire d'esclaves, il ne le hait pas. Cette haine mordante envers ceux qui font le mal n'est, au fond, que de la malveillance ; et les hommes ont beau l'admirer, Dieu l'a en horreur.

D'un autre côté, beaucoup appellent piété ce qui n'a aucune humanité. On fouette ses esclaves pour gagner de l'argent à donner à la Société biblique ! Allez, faites avancer le troupeau d'esclaves ; sortez le fouet à neuf lanières ; l'envoyé de la Société biblique arrive pour faire sa collecte ! Voilà la piété (si on peut l'appeler ainsi) sans l'humanité. J'ai horreur d'une piété qui n'a pas d'humanité avec elle et en elle, autant que je condamne son contraire, l'humanité sans piété. Dieu aime la piété et il aime l'humanité. Combien, alors, doit-il avoir en horreur l'une ou l'autre quand elles sont séparées contre nature !

Tous ces efforts dits religieux que font les hommes, quand ils n'ont pour but qu'eux-mêmes, sont une abomination pour Dieu.

Voici un homme riche qui accepte de donner deux cents dollars pour construire une belle église. Il pense que c'est un don très généreux, et on peut l'estimer beaucoup parmi les hommes. Mais avant de l'approuver, Dieu examinera les motifs du donateur ; et nous pouvons le faire aussi, si nous le voulons. Nous découvrons que cet homme possède beaucoup de terrains et de maisons dans le village, et il s'attend à ce que leur valeur monte le jour même où l'on décidera de construire l'église, assez pour remettre dans sa poche deux ou trois fois ce qu'il aura donné. Il a aussi d'autres motifs. Il pense au prestige supplémentaire d'avoir une belle église, avec, pour lui, la meilleure place. Et de plus, il a un certain intérêt à ce que les bonnes mœurs se maintiennent dans le village, car le vice gêne les riches, et il est en outre un peu dangereux. Enfin, il a une sorte d'espoir vague que cette nouvelle église, et le beau don qu'il fait pour la construire, amélioreront d'une manière ou d'une autre ses chances d'aller au ciel. Comme ces chances sont plutôt minces, au mieux, cette

amélioration, même vague, vaut nettement la peine. Si vous examinez ces motifs, vous verrez que, du premier au dernier, ils sont entièrement égoïstes. Évidemment, ils sont une abomination aux yeux de Dieu.

Les motifs pour faire venir un pasteur populaire sont souvent du même genre. Le but n'est pas d'avoir un homme envoyé par Dieu, pour travailler pour Dieu et avec Dieu, un homme avec qui l'Église puisse travailler et prier pour les âmes et pour le royaume de Dieu. Le but est autre chose, et c'est pourquoi il est une abomination devant Dieu.

Les plus hautes formes de la morale du monde ne sont que des abominations aux yeux de Dieu. Le monde a ce qu'il appelle de bons maris, de bonnes épouses, de bons enfants ; mais quelle sorte de bonté est-ce là ? Le mari aime sa femme et cherche à lui plaire. Elle aussi l'aime et cherche à lui plaire. Mais l'un ou l'autre aime-t-il Dieu, ou cherche-t-il à lui plaire dans ces relations ? Pas du tout. Rien n'est plus loin de leurs pensées. Ils ne sortent jamais du cercle étroit de leur propre personne. Prenez toutes ces relations humaines sous leur meilleure forme terrestre, et vous verrez qu'elles ne s'élèvent jamais au-dessus de la morale des animaux. Ils se câlinent et se caressent, et semblent prendre un certain intérêt à s'occuper de leurs enfants. Vos volailles en font autant, pas moins, et peut-être même plus. Souvent, ces volailles de votre basse-cour dépassent la morale du monde dans ces qualités que le monde appelle bonnes.

Les êtres humains ne devraient-ils pas avoir des buts infiniment plus élevés ? Dieu peut-il voir dans leurs qualités tant admirées autre chose qu'une abomination, si en réalité elles se situent même au-dessous du niveau des animaux domestiques ?

Une instruction qui n'est pas consacrée à Dieu entre dans la même catégorie. Une bonne instruction est certes un grand bien ; mais si elle n'est pas consacrée à Dieu, elle ne lui en est que plus odieuse. Oui, laissez-moi vous le dire : si vous ne la faites pas servir à Dieu, elle ne lui en est que plus odieuse, à mesure que vous recevez plus de lumière sur

votre devoir et que vous péchez davantage contre cette lumière. Ces connaissances mêmes, qui vous donneront plus d'estime parmi les hommes, rendront votre caractère encore plus odieux devant Dieu si elles ne lui sont pas consacrées. Vous écrivez avec élégance et vous parlez admirablement. Vous êtes en tête de votre collège dans ces domaines importants. Vos amis attendent avec espoir le jour où l'on parlera de vous dans les assemblées du Sénat, où vous susciterez l'admiration par votre éloquence. Mais hélas, vous n'avez aucune piété ! Quand nous demandons : « Comment Dieu regarde-t-il de tels talents, s'ils ne lui sont pas consacrés ? », nous sommes obligés de répondre : « Seulement comme une abomination. » Ce jeune étudiant éloquent n'est que plus odieux à Dieu à cause de tous ses dons non consacrés. Les choses mêmes qui vous donnent plus d'honneur parmi les hommes feront seulement de vous la risée de l'enfer. Les esprits du fond de l'abîme viendront à votre rencontre comme ils l'ont fait pour le roi déchu de Babylone, en vous disant avec moquerie : « Quoi, vous êtes ici ? Vous qui pouviez ébranler des royaumes par votre éloquence, vous voilà descendu au fond de la fosse ? Vous qui auriez pu être un ange de lumière, vous qui avez vécu à Oberlin, vous, un pécheur égoïste et condamné, allez-vous-en, sortez de notre compagnie ! Il n'y a personne ici d'aussi coupable et d'aussi profondément condamné que vous ! »

Il en va de même de tous les talents non consacrés à Dieu : la beauté, l'instruction, les talents acquis ; tout cela, s'il n'est pas consacré à Dieu, est une abomination à ses yeux. Toutes ces choses qui pourraient vous rendre plus utile aux yeux de Dieu ne sont, si vous en faites mauvais usage, qu'une abomination encore plus grande à ses yeux.

Il en va de même d'une religion de pure obligation, où vous servez Dieu seulement parce que vous y êtes forcé. Vous allez à l'église, non par amour pour Dieu ou pour son culte, mais par souci de votre réputation, de votre espérance ou de votre conscience. Une telle religion ne doit-elle pas être, de toutes les choses, la plus odieuse pour Dieu ?

Remarques.

Le monde a en grande partie perdu la vraie idée de ce qu'est la religion. Tout ce que j'ai dit le montre trop clairement pour qu'il faille d'autres exemples.

C'est vrai aussi, dans une large mesure, de l'Église. Ceux qui se disent chrétiens se jugent faussement, parce qu'ils se jugent d'après une fausse règle.

L'une des erreurs les plus courantes et les plus fatales consiste à employer une règle qui se contente de ne pas faire le mal. Voici des gens qui se plaignent de ne pas prendre conscience de leur péché. Pourquoi ne prennent-ils pas la bonne règle pour se juger d'après elle ? Supposez que vous ayez laissé une maison brûler sans faire le moindre effort pour la sauver : que penseriez-vous de votre culpabilité, avec votre torpeur et votre paresse ? Deux femmes et cinq enfants sont réduits en cendres dans l'incendie ; pourquoi n'avez-vous pas donné l'alarme quand vous avez vu le feu prendre ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas précipité dans la maison pour en tirer ceux qui étaient à l'intérieur sans se douter de rien ? Oh, vous vous sentiez engourdi ce matin-là, exactement comme les gens disent qu'ils se sentent « engourdis » dans leur vie spirituelle ! Eh bien, vous espérez ne pas être jugé trop sévèrement, puisque vous n'avez pas mis le feu à la maison ; vous l'avez seulement laissée tranquille ; tout ce que vous avez fait, c'est de ne rien faire ! C'est tout ce que beaucoup invoquent pour leurs devoirs religieux. Ils ne font rien pour arracher les pécheurs au feu, et ils semblent penser que c'est une religion tout à fait estimable ! Était-ce la religion de Jésus-Christ, ou celle de Paul ? Est-ce la religion d'un véritable amour désintéressé ? Ou même celle du bon sens ?

Vous voyez combien de gens qui espèrent être chrétiens s'accrochent à cet espoir pour la seule raison qu'ils ne font pas le mal. Souvent, je demande à des gens où ils en sont dans leur vie avec Dieu. Ils répondent : « Assez bien » ; et pourtant ils ne font rien de vraiment religieux. Ils ne font aucun effort pour sauver des âmes, ils ne font rien pour servir Dieu.

Que font-ils donc ? Oh, ils continuent leurs habitudes de prière ! Supposez que vous engagiez un serviteur et que vous le payiez chaque semaine, alors qu'il ne fait rien de toute la journée, sinon vous adresser des prières !

La religion est très claire et facile à comprendre. C'est un combat. Quel est le service d'un soldat ? Il se consacre au service de son pays. Si c'est nécessaire, il donne sa vie pour lui, sur son autel. On attend cela de lui.

De même, un homme doit déposer sa vie sur l'autel de Dieu, pour être employé à son service, dans la vie ou dans la mort, comme il plaira à Dieu.

Les choses les plus admirées parmi les hommes sont souvent celles mêmes que Dieu a le plus en horreur. Prenez, par exemple, la religion de celui qui la vit comme une obligation imposée par la loi. Plus sa conscience est enchaînée et esclave, plus, en général, on l'estime comme chrétien.

Plus il gémit sérieusement sous son esclavage du péché, plus il doit dire en vérité :

« J'entends la raison, je pèse ses conseils, et j'approuve toutes ses paroles ; pourtant j'ai encore du mal à obéir, et plus de mal encore à aimer. »

Eh bien, plus il le dit, plus le monde admire sa religion, et plus Dieu l'a en horreur. « Le brave homme, disent-ils, il a vécu toute sa vie comme un esclave ! Il a passé toute sa vie dans les doutes et les craintes ! » Mais pourquoi n'est-il pas entré, par la foi, dans cette liberté que Christ donne à son peuple ?

Une morale fondée sur l'égoïsme le plus raffiné est très estimée parmi les hommes. « Un homme du monde si bien, disent-ils, presque un saint ! » Et pourtant Dieu doit l'avoir entièrement en horreur.

Le bon chrétien, selon l'estime du monde, n'est jamais brusque, jamais combatif, et on l'admire beaucoup. Il est dévoué, de façon égoïste, à

plaire aux hommes, et rien n'est plus admiré que cela. J'ai entendu parler d'un pasteur qui n'avait pas un seul ennemi au monde. On disait de lui qu'il était, de tous les hommes qu'on connaissait, celui qui ressemblait le plus à Christ. J'ai trouvé étrange qu'un homme qui ressemblait tant à Christ n'ait aucun ennemi, car Christ, qui se ressemblait à lui-même plus que tout autre homme ne pourra jamais lui ressembler, avait beaucoup d'ennemis, et des ennemis très acharnés. D'ailleurs, il est écrit : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés » (2 Timothée 3,12). Mais quand j'ai appris les faits, j'ai compris cet homme. Il ne se permettait jamais de prêcher quoi que ce soit qui puisse déplaire, même à ceux qui croient que tous les hommes seront sauvés. En fait, il avait deux de ces universalistes dans son conseil d'Église. Parmi les membres de ce conseil, il y avait aussi des calvinistes, et il ne devait surtout pas leur déplaire non plus. Sa prédication était vraiment un modèle du genre. Sa devise était : plaire aux gens, rien que plaire aux gens. En plein réveil, il quittait les réunions pour aller à une soirée ; pourquoi ? Pour plaire aux gens.

Cela peut être très estimé parmi les hommes ; mais Dieu ne l'a-t-il pas en horreur ?

C'est peu de chose d'être jugé par les hommes, et d'autant moins qu'ils ont tellement tendance à juger d'après une fausse règle. Que m'importe que les hommes me condamnent, pourvu que Dieu m'approuve ? Plus je vis, moins j'accorde d'importance à l'opinion des hommes sur les grandes questions du bien et du mal telles que Dieu les voit. Ils se jugeront faussement, eux-mêmes et les autres. Même l'Église condamne parfois et exclut ses meilleurs membres. J'ai connu des cas, et je pourrais les nommer, où je suis sûr qu'elle a fait exactement cela. On a retranché des hommes de la communion de l'Église, et aujourd'hui tout le monde voit que ceux qu'on avait exclus étaient les meilleurs de l'Église.

C'est une pensée merveilleuse que la seule chose dont nous ayons à nous soucier soit de plaire à Dieu. La seule question que nous ayons à nous

poser est : qu'est-ce que Dieu en pensera ? Nous n'avons qu'un seul être à satisfaire, la grande Intelligence de l'univers. Faisons-en notre seul but, et nous ne manquerons pas de lui plaire. Mais si ce n'est pas notre but, tout ce que nous pouvons faire n'est qu'une abomination à ses yeux.

Sermon 22

La victoire sur le monde par la foi

« Parce que tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde; et la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi » (1 Jean 5,4)

Quand on réfléchit à ce texte, on en vient tout naturellement à se poser quatre questions :

I. Qu'est-ce que triompher du monde ?

II. Qui sont ceux qui en triomphent ?

III. Pourquoi triomphent-ils du monde ?

IV. Comment y parviennent-ils ?

Ce sont les questions qu'un esprit sérieux se pose naturellement en lisant ce texte. I. Qu'est-ce que triompher du monde ?

1. C'est s'élever au-dessus de l'esprit d'avidité qui domine les gens du monde. L'esprit du monde est avant tout un esprit d'avidité : une soif insatiable des biens de ce monde. Certains hommes du monde convoitent une chose, d'autres une autre ; mais tous, quels qu'ils soient, vivent dans cet esprit d'avidité, sous une forme ou sous une autre. Cet esprit règne en maître sur leur cœur.

La première chose, pour triompher du monde, c'est donc de vaincre cet esprit d'avidité envers les biens et les choses de ce monde. L'homme qui n'a pas vaincu cet esprit d'agitation, cette course effrénée vers les biens que le monde fait miroiter, n'a absolument pas triomphé du monde.

2. Triompher du monde, c'est s'élever au-dessus de tout ce qui l'accapare. Quand un homme a triomphé du monde, ses pensées ne sont plus accaparées ni englouties par les choses du monde. Il est certain qu'un

homme ne triomphe pas du monde tant qu'il ne cesse pas d'être accaparé et absorbé par ses affaires.

Nous savons tous à quel point les gens du monde sont accaparés par une forme ou une autre de bien terrestre. L'un est englouti par les études, un autre par la politique, un troisième par l'argent à gagner, un quatrième peut-être par la mode et les plaisirs ; mais chacun, à sa manière, fait des biens de la terre le but qui l'accapare tout entier.

L'homme qui remporte la victoire sur le monde doit vaincre non pas une seule de ces poursuites, mais toutes : il doit vaincre le monde lui-même et tout ce qu'il peut offrir pour attirer et séduire le cœur humain.

3. Triompher du monde, c'est vaincre la peur du monde.

C'est un fait bien triste : la plupart des hommes, et même tous ceux qui vivent pour le monde, tiennent tant à l'opinion publique qu'ils n'osent pas agir selon leur conscience quand cela leur attirerait la désapprobation générale. L'un a peur que ses affaires en souffrent s'il va à contre-courant de l'opinion publique ; un autre craint, s'il prend la défense de la vérité, de nuire à sa réputation. Chose étrange, il s'imagine et cherche à se persuader que défendre une vérité impopulaire diminuera, et peut-être détruira, sa bonne influence. Comme si un homme pouvait avoir une bonne influence autrement qu'en défendant la vérité !

Il faut bien le reconnaître : une foule immense vit sous l'emprise de cette peur du monde ; et pourtant certains, peut-être beaucoup, ne s'en rendent pas compte. Si vous, ou s'ils pouvaient eux-mêmes, aller au fond des raisons pour lesquelles ils traînent les pieds dans leur devoir, on trouverait la peur du monde parmi les principales. Ils craignent tellement plus de déplaire au monde que de déplaire à Dieu qu'ils en sont complètement esclaves. Qui ne sait que certains pasteurs n'osent pas prêcher ce qu'ils savent être vrai, et même ce qu'ils savent être une vérité importante, de peur de froisser des gens dont ils veulent garder l'estime ? L'Église est peut-être fragile, et la faveur de tel homme riche semble

indispensable à sa survie même. Alors ces hommes riches sont sans cesse devant leurs yeux, comme une menace, quand ils écrivent un sermon, quand ils prêchent, ou quand ils doivent prendre position pour une vérité ou une cause qui pourrait déplaire à des gens plus riches en argent qu'en piété ou en conscience. Hélas ! quel esclavage que cette soumission aux hommes ! Trop de prédicateurs de l'Évangile en sont tellement gênés que leur politique de complaisance revient, en fait, à renier Christ et à servir le monde.

Triompher du monde, c'est se libérer complètement de cette servilité envers les hommes.

4. Triompher du monde, c'est vaincre l'inquiétude que donne le monde. Vous savez qu'il existe chez les gens du monde un état de souci et d'inquiétude permanents, très répandu, presque général. C'est tout à fait naturel quand le cœur est attaché à obtenir les biens de ce monde, et qu'il n'a pas appris à recevoir tout bien de la main d'un grand Père, ni à lui faire confiance pour donner ou refuser selon sa sagesse qui ne se trompe jamais. Mais celui qui aime le monde est ennemi de Dieu ; il ne peut donc jamais avoir cette confiance d'enfant envers un Père qui le comble de bienfaits, ni la paix de l'âme que donne cette confiance. C'est pourquoi les gens du monde vivent presque sans arrêt dans une fièvre d'inquiétude, de peur que leurs projets ne réussissent pas. Ils sont parfois soulagés un moment, quand tout semble bien aller ; mais un ennui ne tarde jamais à leur tomber dessus quelque part, si bien qu'il ne se passe presque pas un jour sans qu'une inquiétude ne les ronge. Leur cœur est comme « la mer agitée, qui ne peut se calmer, et dont les eaux soulèvent la vase et le limon » (Ésaïe 57,20).

Mais l'homme qui s'élève au-dessus du monde s'élève aussi au-dessus de cette inquiétude sans fin qui ronge.

5. La victoire dont nous parlons veut dire que nous cessons d'être les esclaves du monde, sous quelque forme que ce soit.

Il y a un esprit du monde, et il y a aussi un esprit du ciel ; et l'un ou l'autre habite le cœur de chaque homme et dirige tout son être. Ceux qui sont sous l'emprise du monde n'ont évidemment pas triomphé du monde. Aucun homme ne triomphe du monde tant que son cœur n'est pas rempli de l'esprit du ciel.

L'une des formes que prend l'esprit du monde, c'est d'être esclave des habitudes et des modes du moment.

C'est étonnant de voir quelle déesse devient la Mode ! Jamais aucune déesse païenne n'a reçu d'offrandes plus coûteuses, d'hommages plus fervents ni de soumission plus aveugle. Et assurément, depuis que le monde existe, aucune divinité païenne n'a eu autant de fidèles partout. Où trouverez-vous un homme du monde ou une femme du monde qui ne se dépêche pas d'aller l'adorer dans son temple ?

Mais triompher du monde, c'est être délivré de l'envoûtement de cette déesse.

Ceux qui ont triomphé du monde ne cherchent plus ni à gagner sa faveur ni à éviter sa désapprobation ; ce que le monde pense d'eux, en bien ou en mal, compte peu à leurs yeux. Paul disait : « Pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ou par un tribunal humain » (1 Corinthiens 4,3). Il en va de même pour tout vrai chrétien : ce qui compte pour lui, c'est d'avoir l'approbation de Dieu ; son principal souci est d'être approuvé par Dieu et par sa propre conscience. Aucun homme n'a triomphé du monde s'il n'est pas parvenu à cet état d'esprit.

Il n'y a presque aucun trait du caractère chrétien plus frappant ni plus décisif que celui-ci : ne pas se soucier de ce que le monde pense.

Depuis que je suis dans le ministère, j'ai eu la grâce de connaître quelques hommes qui se distinguaient tout particulièrement par ce trait de caractère. Certains d'entre vous ont peut-être connu le regretté pasteur James Patterson, de Philadelphie. Si c'est le cas, vous savez à quel point il se distinguait sur ce point. Il semblait n'avoir pas la moindre

envie d'obtenir les applaudissements des hommes ni d'éviter leurs reproches. Se faire bien voir des hommes ne semblait avoir aucune importance pour lui. Pouvoir plaire à Dieu lui suffisait.

C'est pourquoi on était sûr de le trouver toujours en guerre contre le péché, contre tout péché, si populaire qu'il soit, si bien ancré dans les habitudes ou si bien soutenu par la richesse ou par l'opinion publique. Et pourtant il combattait toujours le péché dans un esprit tout à fait remarquable : un esprit d'une fermeté inflexible, et en même temps d'une grande douceur et d'une grande tendresse. Pendant qu'il disait les choses les plus sévères dans les termes les plus fermes, on voyait de grosses larmes couler sur ses joues.

C'est étonnant : la plupart des gens ne se sont jamais plaints qu'il ait eu un mauvais esprit. Ils avaient beau redouter ses reproches et se tordre sous ses dénonciations fortes et audacieuses du mal, ils ne pouvaient jamais dire que le père Patterson avait autre chose qu'un bon esprit. C'était un exemple magnifique et frappant de ce que veut dire avoir triomphé du monde.

Les hommes qui ne sont pas ainsi morts au monde n'ont pas échappé à son esclavage. Le chrétien victorieux est dans un état où il n'est plus esclave des hommes. Il n'est lié qu'à une seule chose : servir Dieu.

II. Nous devons nous demander : qui sont ceux qui triomphent du monde ?

Notre texte donne aussitôt la réponse : « Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde » (1 Jean 5,4). Vous ne pouvez pas manquer de remarquer que c'est une affirmation qui ne connaît aucune exception : tous ceux qui sont nés de Dieu triomphent du monde ; tous ceux-là, et, cela va de soi, aucun autre. Vous pouvez reconnaître ceux qui sont nés de Dieu à ce trait : ils triomphent du monde. La deuxième question a donc sa réponse.

III. Notre question suivante est celle-ci : pourquoi les croyants triomphent-ils du monde ? Selon quelle loi ce résultat se produit-il ?

Je réponds : cette victoire sur le monde découle de la naissance spirituelle, la naissance d'en haut, aussi naturellement que l'esclavage du monde découle de la naissance naturelle.

Il est bon de revenir un instant sur le lien qui existe dans ce second cas, c'est-à-dire entre le fait de venir au monde par la naissance naturelle et l'esclavage du monde. Ce lien s'explique clairement, d'une façon à la fois simple et évidente pour quiconque observe. La naissance naturelle fait découvrir à l'esprit les choses que l'on voit et que l'on touche, et seulement celles-là. Elle met l'esprit en contact avec les choses du monde. Il est donc naturel que l'esprit s'intéresse vivement à ces choses qui se présentent à lui par les sens, d'autant plus que la plupart d'entre elles touchent de très près notre sensibilité et deviennent les premières et principales sources de notre bonheur.

C'est ainsi que notre cœur s'attache peu à peu à ces choses, et que nous devenons de vrais amoureux de ce monde avant même d'avoir eu les yeux ouverts sur lui pendant quelques mois.

Or, à côté de ce fait universel, plaçons-en un autre tout aussi important et non moins universel : les facultés de l'esprit qui ont été créées pour percevoir nos devoirs envers Dieu et envers les autres, et donc pour faire contrepoids à l'influence trop grande des choses du monde, se mettent en marche très lentement. Elles ne se développent assez pour agir avec force qu'au bout d'années, là où les organes des sens se développent en quelques mois. Le développement très précoce et très vigoureux des sens met l'âme si complètement sous l'emprise des choses du monde que, quand la raison et la conscience se mettent à parler, on écoute à peine leur voix. Dans les faits, nous constatons que c'est toujours vrai : à moins que la puissance de Dieu n'intervienne, l'esclavage du monde qui s'est ainsi installé dans l'âme n'est jamais brisé.

Mais ce que je voulais surtout éclaircir, c'est simplement ceci : la naissance naturelle, avec les lois du développement du corps et de l'esprit qui l'accompagnent, devient l'occasion de l'esclavage envers ce monde.

Juste en face de cela, il y a la naissance par l'Esprit dans le royaume de Dieu. Par elle, l'âme entre dans de nouvelles relations ; on pourrait même dire qu'elle entre en contact étroit avec les choses spirituelles. L'Esprit de Dieu semble faire entrer l'âme dans le monde spirituel, d'une manière tout à fait semblable à ce que produit la naissance naturelle pour notre corps. Les grandes vérités du monde spirituel s'ouvrent à nos yeux grâce à la lumière que donne l'Esprit de Dieu ; nous avons l'impression de voir avec des yeux nouveaux, et d'être entourés d'un monde nouveau de réalités spirituelles.

Pour les choses naturelles, les hommes ne se contentent pas de raisonner sur elles : ils les vivent comme des réalités. De même, pour les enfants de Dieu, les choses spirituelles ne sont plus seulement des sujets de réflexion : elles deviennent aussi des réalités pleinement et concrètement vécues. Quand Dieu se révèle à l'esprit, les choses spirituelles apparaissent sous leur vrai jour, et elles s'imposent comme des réalités.

Par conséquent, quand les réalités spirituelles se révèlent ainsi à l'esprit et qu'il les saisit de cette façon, elles l'intéressent plus que tout. Nous sommes ainsi faits que la vérité de Dieu, quand nous la saisissons vraiment, ne peut pas manquer de nous intéresser. Si ces vérités étaient révélées clairement à l'homme le plus méchant de la terre, de sorte qu'il les saisisse comme des réalités, elles ne pourraient pas manquer de mettre son âme dans la plus vive agitation. Il pourrait détester la lumière, il pourrait résister avec obstination à ce que Dieu réclame de son cœur, mais il ne pourrait pas s'empêcher de ressentir un intérêt saisissant pour des vérités qui touchent de si près les grandes questions dont dépend le bonheur de l'homme.

Laissez-moi vous demander : y a-t-il un pécheur dans cette salle, ou peut-il y avoir un pécheur sur toute cette vaste terre, qui ne voie pas que si la

présence de Dieu devenait aussi visible et aussi réelle pour lui que la présence des autres hommes, elle absorberait son âme tout entière, même si elle ne faisait pas plier son cœur ?

Cette révélation de la présence et du caractère de Dieu ne le convertirait peut-être pas, mais elle tuerait, au moins pour un temps, l'attention qu'il porte au monde.

Vous le voyez souvent chez des gens profondément saisis par le sentiment de leur faute ; vous avez sans doute vu des personnes si terriblement travaillées par leur conscience à cause de leur péché qu'elles ne se souciaient plus du tout de leur nourriture ni de leurs vêtements. Oh ! criaient-elles dans l'angoisse de leur âme, qu'est-ce que toutes ces choses peuvent bien nous faire, même si nous les obtenons toutes, si ensuite nous devons nous coucher en enfer !

Mais cette prise de conscience saisissante, qui absorbe tout, ne convertit pas forcément l'âme ; et si j'en ai parlé ici, c'est seulement pour montrer quelle puissance ont les vérités divines quand on les voit comme des réalités.

Quand une vraie conversion a eu lieu et que l'âme est née de Dieu, voir la vérité comme une réalité ne fait pas qu'éveiller l'intérêt, comme cela pourrait se produire chez quelqu'un qui n'est pas né de nouveau : cela fait aussi naître un amour profond et ardent pour ces vérités. Elles attirent le cœur. La vérité spirituelle prend maintenant possession de l'esprit de cet homme, et elle l'attire dans son étreinte chaleureuse qui donne la vie. Avant, l'erreur, le mensonge et la mort l'avaient attiré sous leur pouvoir ; maintenant, l'Esprit de Dieu l'attire dans les bras mêmes de Dieu. Maintenant, il est engendré de Dieu, et il respire l'esprit d'un fils. Maintenant, comme le dit la Bible, « la semence de Dieu demeure en lui » (1 Jean 3,9) : cette vérité même, et ces mouvements de l'Esprit qui l'ont fait naître dans le royaume de Dieu, continuent d'agir avec puissance sur son esprit ; c'est pourquoi il reste chrétien. Et la Bible dit encore : « Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jean 3,9). La semence de Dieu

est en lui, et le fruit qu'elle porte met son âme en profonde harmonie avec son propre Père qui est au ciel.

Autre chose : la première naissance nous fait connaître les choses de la terre, la seconde nous fait connaître Dieu ; la première, ce qui est limité, la seconde, ce qui est infini ; la première, les choses liées à notre nature physique, la seconde, les grandes choses liées à notre nature spirituelle, des choses si belles et si glorieuses qu'elles l'emportent sur tous les pièges du monde.

Autre chose encore : la première produit un cœur tourné vers le monde, la seconde un cœur tourné vers le ciel. Avec la première, l'esprit tombe dans un piège ; avec la seconde, il est délivré de ce piège. Avec la première, notre vie est tournée vers la terre ; avec la seconde, « notre cité à nous est dans les cieux » (Philippiens 3,20).

Mais il nous faut passer à la question suivante :

IV. Comment cette victoire sur le monde est-elle remportée ?

Celui qui agit, c'est avant tout le Saint-Esprit. Sans lui, rien de bon ne se produit jamais dans le cœur ou dans la vie du chrétien.

Vous le remarquez, le texte dit : « La victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi » (1 Jean 5,4). Mais on pourrait ici se poser une question : cela veut-il dire que la foi, par elle-même, triomphe du monde, ou bien que nous triomphons par notre foi, au moyen de notre foi ? C'est sans aucun doute ce second sens qui est le bon. C'est en croyant en Dieu, et parce que le Saint-Esprit, donné à ceux qui croient vraiment, fait pénétrer dans notre esprit la réalité de sa vérité et de son caractère, que nous remportons la victoire sur le monde.

La foi comprend trois choses. 1. Percevoir la vérité. 2. S'y intéresser. 3. Se confier, se livrer, pour que l'esprit soit intéressé et dirigé par ces réalités auxquelles on croit.

Percevoir la vérité doit venir en premier, car on ne peut pas croire une vérité qu'on ne connaît pas et qu'on ne perçoit pas. Ensuite, il faut s'intéresser à la vérité, d'un intérêt qui réveille l'esprit et le rende attentif de façon constante et active ; et troisièmement, il faut que l'esprit se livre volontairement à la vérité, pour qu'elle le dirige. L'esprit doit s'abandonner entièrement à Dieu, pour être conduit en tout par sa volonté, et pour lui faire confiance, à lui et à lui seul, comme à son trésor, pour maintenant et pour l'éternité.

De plus, la foi reçoit Christ. L'esprit perçoit d'abord le caractère de Christ et ce qu'il est pour nous ; il voit ce que Christ fait pour nous. Puis, sentant profondément combien il a besoin d'un tel Sauveur, et d'une œuvre que Jésus seul peut accomplir en nous et pour nous, il s'avance pour recevoir et accueillir Jésus comme son propre Sauveur. Quand l'âme reçoit et accueille ainsi Christ, elle n'est pas paresseuse : ce n'est pas un état de somnolence où l'on attend passivement. Non ; c'est au contraire l'activité la plus intense de l'âme. Et cet abandon de l'âme doit devenir une force glorieuse, vivante, pleine d'énergie : l'esprit ne fait pas que percevoir ; il se livre avec la ferveur la plus intense pour appartenir à Christ et pour recevoir dans notre âme tous les bienfaits de son salut.

De plus, la foi reçoit Christ dans l'âme comme Roi, dans tout ce qu'il est pour nous, pour qu'il règne sur tout notre être ; pour qu'il ait la confiance et l'amour suprêmes de notre cœur ; pour qu'il reçoive tout l'hommage de notre obéissance et de notre adoration ; bref, pour qu'il règne sur nous et remplisse toutes les fonctions de Roi suprême sur tout notre être moral. C'est au plus profond de notre âme que nous recevons Christ, pour qu'il y vive et y agisse avec puissance, et qu'il y règne pour toujours comme sur son trône légitime.

Or beaucoup de gens semblent s'arrêter avant d'arriver à cet abandon entier et parfait de toute leur âme à Christ. Ils s'arrêtent peut-être au simple fait de percevoir la vérité, contents et satisfaits d'avoir appris la théorie de l'Évangile. Ou bien certains vont peut-être un peu plus loin, et

s'arrêtent au fait d'être intéressés, d'avoir leurs sentiments remués par les choses de l'Évangile ; ils ne vont ainsi que jusqu'à la deuxième étape. Ou bien encore, ils semblent prendre la foi, mais pas Christ ; ils pensent croire, mais en fin de compte ils n'accueillent pas Christ lui-même dans leur âme, de bon cœur et de tout leur cœur.

Toutes ces étapes s'arrêtent avant de vraiment saisir Christ. Aucune d'elles ne donne la victoire sur le monde.

Ce que la Bible enseigne vraiment sur la foi, c'est que Christ vient dans l'âme même. Il est écrit : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apocalypse 3,20). Qu'est-ce qui pourrait enseigner avec plus de force et de beauté que, par la foi, Christ entre dans l'âme même du croyant pour y habiter par sa présence pleine de grâce ?

Depuis que mon attention a été attirée sur ce sujet, je suis stupéfait de voir combien de temps je suis resté à moitié aveugle sur cet aspect particulier de la foi. Pendant longtemps, je l'avais à peine vu ; maintenant, je le vois briller en lettres de gloire presque à chaque page. La Bible semble flamboyer de cette vérité glorieuse : Christ dans l'âme, l'espérance de la gloire ; Dieu, Christ, habitant notre corps comme un temple. Je suis stupéfait qu'une vérité si riche et si bénie ait été vue si faiblement, alors que la Bible la révèle si clairement. Christ reçu dans l'âme même par la foi, et donc placé au plus près de notre cœur et de notre vie ; Christ lui-même devenant au-dedans de nous la force qui soutient tout, et assurant ainsi la victoire sur le monde ; Christ vivant et agissant avec puissance dans nos cœurs : voilà la grande vérité centrale du plan de la sanctification, le fait de devenir saint. Aucun chrétien ne devrait manquer de la comprendre, s'il tient à la victoire sur le monde et à la communion vivante de l'âme avec son Créateur.

Remarques.

1. Par la nature même des choses, il est impossible que la foi reçoive Christ dans l'âme sans triompher du monde. Si la nouvelle naissance fait vraiment entrer l'esprit dans ce nouvel état et fait entrer Christ dans l'âme, alors bien sûr Christ régnera dans cette âme ; elle lui donnera avec la plus grande joie son amour le plus profond, et le pouvoir du monde sur cet esprit sera brisé. Christ ne peut pas habiter dans une âme sans prendre toute la première place dans ce qui l'intéresse. Et cela revient, bien sûr, à donner la victoire sur le monde.

2. Celui qui ne triomphe pas habituellement du monde n'est pas né de Dieu. En disant cela, je ne prétends pas qu'un vrai chrétien ne puisse pas, parfois, être vaincu par le péché ; mais j'affirme que triompher du monde est la règle générale, et que tomber dans le péché n'est que l'exception. C'est le moins que puissent vouloir dire les paroles de notre texte, et les déclarations semblables qu'on trouve souvent dans la Bible. Par exemple, dans le passage : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché (...) et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu » (1 Jean 3,9), cela ne peut pas vouloir dire moins que ceci : il ne peut pas pécher constamment ; il ne peut pas faire du péché son occupation ; s'il pèche, ce ne peut être qu'à l'occasion, en dehors du cours habituel de sa vie. De la même manière, nous dirions d'un homme qui, en général, dit la vérité, que ce n'est pas un menteur.

Je ne veux rien soutenir de plus au sujet de ces deux passages ; mais cela, au moins, je dois le soutenir : les âmes nées de nouveau dont il est question ici triomphent en général du monde. Ce qui est vrai d'elles en général, c'est qu'elles ne pèchent pas et ne sont pas esclaves de Satan. Ce que l'Écriture affirme d'elles doit au moins s'appliquer à leur caractère habituel.

3. À quoi sert une religion qui ne triomphe pas du monde ? Quel bien y a-t-il à naître dans une telle religion, si elle laisse le monde continuer à régner sur notre cœur ? À quoi sert une nouvelle naissance qui, en fin de

compte, ne nous rend pas semblables à Dieu, ne nous fait pas partager les sentiments de sa famille et de son royaume, et nous laisse encore esclaves du monde et de Satan ? Qu'est-ce qu'une telle religion peut avoir de plus que le nom ? Pour quelle raison un homme pourrait-il croire qu'une telle religion prépare son cœur pour le ciel, si elle le laisse attaché aux choses de la terre, esclave de ses sens et égoïste ?

4. Nous voyons pourquoi les incroyants ont proclamé que l'Évangile de Christ est un échec. Vous ne savez peut-être pas que, depuis quelque temps, les incroyants soutiennent que l'Évangile de Christ est un échec. Ils affirment qu'il prétend faire sortir les hommes du monde, mais qu'il n'y parvient pas ; et que c'est donc clairement un échec. Or vous devez remarquer que la Bible affirme bel et bien, comme le disent les incroyants, que ceux qui sont vraiment nés de Dieu triomphent du monde. Nous ne pouvons pas le nier, et nous ne devrions pas vouloir le nier. Alors, si l'incroyant peut montrer que la nouvelle naissance ne produit pas ce résultat, il a gagné, et nous devons céder. C'est parfaitement clair, et nous n'avons aucune échappatoire.

Mais l'incroyant se trompe dans son point de départ. Il prend le christianisme courant de notre époque comme modèle de la vraie religion, et c'est là-dessus qu'il fonde son jugement. Il prouve, du moins le pense-t-il, et peut-être le prouve-t-il vraiment, que le christianisme courant ne triomphe pas du monde.

Nous devons refuser qu'il prenne ce christianisme courant pour la vraie religion. Car la religion de la masse des chrétiens de nom ne correspond pas à ce que la Parole de Dieu décrit comme la vraie piété. Et de plus, si ce genre de religion courant était tout ce que l'Évangile et l'Esprit de Dieu peuvent faire pour l'homme perdu, alors autant céder à l'incroyant sur le point discuté ; car une telle religion ne pourrait guère prouver qu'elle vient de Dieu, et elle n'aurait que très peu de valeur pour l'homme ; si peu qu'elle ne vaudrait presque pas la peine d'être défendue. Vraiment, si nous devions prendre le monde de ceux qui se disent chrétiens pour des

chrétiens selon la Bible, qui n'aurait pas honte et ne serait pas couvert de confusion en essayant de tenir tête à l'incroyant ? Nous ne savons que trop bien que la grande masse de ceux qui se disent chrétiens ne triomphent pas du monde, et nous serions vite confondus si nous soutenions le contraire. Ces chrétiens de nom savent eux-mêmes qu'ils ne triomphent pas du monde. Ils ne pourraient donc pas témoigner que, dans leur propre cas, on voit la puissance de l'Évangile.

Devant de tels faits, j'ai souvent été stupéfait de voir des pasteurs s'appliquer à persuader leurs fidèles qu'ils sont vraiment convertis, essayant d'endormir leurs craintes et de soutenir leurs espérances chancelantes. Peine perdue ! Ces mêmes pasteurs, semble-t-il, doivent bien savoir qu'eux-mêmes ne triomphent pas du monde ; et ils doivent savoir tout aussi bien que leurs fidèles n'en triomphent pas non plus. Comme ils sont donc mortels pour l'âme, ces efforts pour « panser à la légère la plaie » de ceux qui se disent le peuple de Dieu, en criant : « Paix ! Paix ! », alors qu'il n'y a point de paix ! (Jérémie 6,14)

Allons au fond de cette question, en posant franchement la question : la grande masse de ceux qui se disent chrétiens triomphent-ils vraiment du monde ? C'est un fait incontestable que, pour eux, les choses de ce monde sont les réalités, et que les choses de Dieu ne sont que des théories. Qui ne sait que c'est là l'état réel d'une foule immense dans l'Église de nom ?

Que cette question qui sonde les cœurs parcoure toute cette assemblée : quelles sont les choses qui mettent votre âme en feu, qui réveillent vos émotions les plus vives et vous bouleversent jusqu'au fond des nerfs ? Sont-ce les choses de la terre, ou les choses du ciel ? les choses du temps présent, ou celles de l'éternité ? les choses qui vous concernent vous-mêmes, ou les choses de Dieu ?

Qu'en est-il quand vous vous retirez pour prier dans le secret ? Y allez-vous pour chercher et trouver Dieu ? Y trouvez-vous vraiment un Dieu présent, et y parlez-vous avec lui comme un ami parle avec son ami ? Qu'en est-il ?

Vous devriez pourtant savoir que si vous en êtes au point où les choses spirituelles ne sont pour vous que des théories et des idées, vous êtes entièrement tournés vers le monde, et rien de plus. Ce serait une folie et un mensonge énormes de vous dire spirituels ; et vous croire vous-mêmes spirituels serait la plus fatale et la plus insensée des illusions. Vous ne donnez aucune des preuves qui conviennent à ceux qui sont nés de Dieu. Votre état n'est pas celui de quelqu'un qui connaît Dieu personnellement et qui l'aime personnellement, plus que tout.

5. Tant que nous ne pourrons pas chasser de l'esprit des hommes cette erreur répandue selon laquelle le christianisme courant de l'Église est le vrai christianisme, nous ne pourrons guère avancer dans la conversion du monde. Car d'abord, nous ne pouvons pas délivrer l'Église elle-même de l'esclavage du monde dans cette vie, ni du sort terrible de l'hypocrite dans l'autre. Nous ne pouvons pas unir et armer l'Église pour une attaque vigoureuse contre le royaume de Satan, afin que le monde soit converti à Dieu. Nous ne pouvons même pas convaincre les gens intelligents du monde que notre religion vient de Dieu et qu'elle apporte aux hommes déchus un remède à la corruption de leur cœur. Car si le christianisme ordinaire de notre époque est ce qu'il peut y avoir de mieux, et qu'il ne donne pas aux hommes la victoire sur le monde, à quoi sert-il ? Et s'il ne vaut pas grand-chose, ou rien du tout, comment pouvons-nous espérer que des gens qui réfléchissent l'estiment comme quelque chose de précieux ?

6. Il y a très peu d'incroyants qui soient aussi aveugles sur ces questions qu'ils le prétendent. Très peu d'entre eux ne connaissent pas quelques chrétiens humbles dont la vie fait honneur au christianisme et condamne leur propre impiété. Ils connaissent donc la vérité : la religion de la Bible est une réalité. Et ils se ferment les yeux eux-mêmes, par égoïsme et avec une grande folie, quand ils essaient de croire que la religion de la Bible est un échec et que la Bible est donc une invention. Au fond de leur cœur, ils sont convaincus qu'il y a çà et là des hommes qui sont de vrais chrétiens, qui triomphent du monde et vivent d'une foi qu'eux-mêmes ne

connaissent pas. Combien de fois Dieu place-t-il de brillants exemples de vie chrétienne devant ces hommes méchants et sceptiques, pour leur reprocher leur péché et leur incrédulité : peut-être leur propre femme ou leurs enfants, leurs voisins ou leurs domestiques. Par ces moyens, la vérité s'installe dans leur esprit, et Dieu a dans leur conscience un témoin en sa faveur.

J'ai peut-être déjà raconté un fait qui s'est passé dans le Sud, et qui m'a été rapporté par un prédicateur de l'Évangile qui connaissait les circonstances. Il y avait dans cette région un homme très attaché au monde et tout à fait impie, qui possédait un grand nombre d'esclaves et qui, en plus, se passionnait pour les courses de chevaux. Indifférent à toute religion et ouvertement sceptique, il laissait libre cours à tous ses mauvais penchants. Mais les méchants finissent un jour par connaître le malheur ; cet homme tomba malade et fut conduit jusqu'aux portes de la mort. Sa femme en larmes et ses amis se rassemblent autour de son lit, et commencent à penser à faire venir quelque chrétien pour prier pour l'âme du mourant. Mon ami, dit sa femme inquiète, veux-tu que je fasse venir notre pasteur pour prier avec toi avant que tu meures ? Non, dit-il, je le connais depuis longtemps ; je n'ai aucune confiance en lui ; je l'ai vu trop souvent aux courses de chevaux ; là-bas, il était mon ami et j'étais le sien ; mais je ne veux pas le voir maintenant.

Mais alors, qui allons-nous faire venir ? reprit sa femme. Fais venir mon esclave Tom, répondit-il ; c'est un de ceux qui s'occupent de mes chevaux. Je l'ai souvent entendu prier sans qu'il le sache, et je sais qu'il sait prier ; en plus, j'ai observé sa vie et son caractère, et je n'ai jamais rien vu chez lui qui ne convienne à un chrétien. Appelle-le, je serais heureux de l'entendre prier.

Tom entre lentement et humblement, laisse tomber son chapeau près de la porte, et regarde son maître malade et mourant. Tom, dit le sceptique mourant, est-ce que tu pries quelquefois ? Est-ce que tu sais prier ? Peux-tu prier pour ton maître qui va mourir, et lui pardonner ? Oh oui, maître,

de tout mon cœur. Et il tombe à genoux et répand une prière pour son âme.

La leçon de cette histoire est évidente. Mettez le sceptique sur son lit de mort ; que cette heure solennelle arrive, et que les convictions intimes de son cœur se révèlent : il connaît au moins un homme qui est chrétien. Il connaît un homme dont il estime les prières plus que toute l'amitié de tous ses anciens compagnons. Il sait maintenant que le christianisme, cela existe ; et pourtant vous ne pouvez pas supposer qu'il vient d'apprendre à l'instant une leçon qu'il ne connaissait pas avant. Non, il en savait tout autant avant ; une heure de sincérité a simplement fait éclater au grand jour les convictions intimes de son âme. Les incroyants en savent généralement plus qu'ils n'ont l'honnêteté de l'admettre.

7. La grande erreur de ceux qui se disent religieux sans être nés de Dieu, la voici : ils essaient d'être chrétiens sans être nés de Dieu. Il faut que soit fait pour eux ce qui est dit d'Adam : Dieu « souffla dans ses narines un souffle de vie et l'homme devint un être vivant » (Genèse 2,7). Leur religion n'a rien du souffle de Dieu : c'est une théorie froide et sans vie ; il n'y a en elle rien de la vie de Dieu. C'est peut-être une doctrine correcte mais sans cœur, et ils se rassurent peut-être à bon compte en se disant que leur credo est juste ; mais *aiment*-ils cette vérité qu'ils disent croire ? Ils pensent peut-être avoir du zèle, un zèle juste, et un cœur juste ; mais leur âme est-elle en feu pour Dieu et pour sa cause ? Où sont-ils, et que font-ils ? Sont-ils en train de dérouler une théorie qui leur est chère, ou de la défendre à la pointe de l'épée ? Ah ! se soucient-ils des âmes ? Leur cœur tremble-t-il pour la cause de l'Église de Dieu ? Leurs nerfs mêmes frémissent-ils sous la puissance formidable de la vérité de Dieu ? Leur amour pour Dieu et pour les âmes met-il le feu à leur doctrine et à leur credo, au point que chaque vérité brûle dans leur âme et rayonne jusque sur leur visage ? Si c'est le cas, vous ne les verrez pas manquer les réunions de prière ; vous verrez au contraire que les choses de Dieu saisissent leur âme avec une force et un intérêt irrésistibles. Vous les verrez être des chrétiens vivants, des lumières qui brûlent et qui brillent

dans le monde. Frères, on ne saurait trop graver dans chaque esprit que le trait décisif de la vraie religion, c'est l'énergie, et non l'apathie ; que son essence même, c'est la vie, et non la mort.

Sermon 23

Mort au péché par Christ

« Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ. » (Romains 6,11)

Le contexte de ce passage va nous aider à en comprendre le sens. Vers la fin du chapitre précédent, Paul avait dit : « Or, la loi est intervenue pour que l'offense abondât, mais là où le péché a abondé, la grâce a surabondé, afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle, par Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 5,20-21). Il parle ici du péché comme d'une puissance qui règne, comme d'un roi, et de la grâce comme régnant elle aussi. Puis, au chapitre 6, il poursuit : « Que dirons-nous donc ? Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ? » (Romains 6,1), puis : « Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ » (Romains 6,11).

Vous remarquez qu'ici Paul parle de l'homme, du vieux pécheur, comme crucifié avec Christ : détruit à tel point par la force morale de la croix que celui qui était autrefois pécheur ne sera plus l'esclave du péché. Quand il parle d'être planté ou enseveli avec Christ, nous devons bien sûr comprendre qu'il emploie des images pour enseigner cette grande vérité : l'Évangile délivre l'âme du péché. Comme Christ est mort pour le péché, de même, par une ressemblance générale, nous mourons au péché ; et d'un autre côté, comme il est ressuscité pour une vie nouvelle et infiniment glorieuse, de même celui qui se convertit se relève pour une vie nouvelle et heureuse, une vie de pureté et de sainteté.

Mais pour revenir plus précisément à notre texte, je dirai ceci : les mots de notre traduction sembleraient indiquer que notre mort au péché ressemble exactement à la mort de Christ pour le péché ; or ce n'est pas le

cas. Nous sommes morts au péché en ce sens qu'il ne doit plus être notre maître, ce qui suppose qu'il a eu du pouvoir sur nous. Mais le péché n'a jamais eu de pouvoir sur Jésus-Christ ; il n'a jamais été son maître. Christ est mort pour détruire le pouvoir du péché sur nous, et non pour détruire un pouvoir que le péché aurait eu sur lui, car il n'en avait aucun. La ressemblance entre la mort de Christ par rapport au péché et notre mort au péché va jusque-là, et pas plus loin : il est mort pour offrir le sacrifice qui répare le péché, et pour créer une force morale capable de tuer l'amour du péché dans tous les cœurs ; mais le chrétien meurt au péché en ce sens qu'il rompt avec toute attirance pour le péché et qu'il est libéré de sa domination.

Mais je dois passer maintenant au texte lui-même, et je chercherai :

I. Ce que c'est qu'être mort au péché, au sens de notre texte.

II. Ce que c'est qu'être vivant pour Dieu.

III. Ce que c'est que se regarder comme mort au péché, mais vivant pour Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur.

IV. Ce que c'est qu'être vivant pour Dieu par Jésus-Christ.

V. Ce que contient l'appel de notre texte.

I. Être mort *au* péché, c'est évidemment le contraire d'être mort *dans* le péché. Être mort dans le péché, c'est sans aucun doute un état où l'on est entièrement pécheur : un état où l'âme est morte à tout ce qui est bien, à cause du pouvoir que le péché a sur elle. Mais à l'opposé, être mort au péché, c'est forcément rester insensible à ses attraits, hors de portée de son influence, aussi complètement à l'abri de son influence que les morts le sont des choses qu'on voit et qu'on touche dans ce monde. Celui qui est mort, au sens naturel, n'a plus rien à faire avec les choses de la terre ; de même, celui qui est mort au péché n'a plus rien à faire avec les attraits du péché, ni avec le fait même de pécher.

II. Qu'est-ce qu'être vivant pour Dieu ? C'est être plein de vie pour lui, être tout entier actif et attentif pour faire sa volonté ; faire de toute notre vie une offrande continuelle pour lui, en nous livrant sans cesse à lui et à son service, afin de glorifier son nom et de servir ses intérêts.

III. Qu'est-ce que se regarder comme réellement mort au péché ?

Le mot traduit par « regarder comme » est parfois traduit par « compter » : la foi d'Abraham lui fut comptée comme justice. Ainsi, dans ce passage, « se regarder comme » doit vouloir dire : croyez, tenez pour vrai que vous êtes réellement morts au péché. Comptez que c'est bien le cas. Voyez-y vraiment votre relation avec le péché : vous y êtes entièrement morts ; il n'aura plus de pouvoir sur vous.

Un examen attentif des passages où ce mot de l'original est employé montrera que c'est là son sens habituel et naturel. Et cela nous donne la vraie idée de la foi selon l'Évangile : accueillir pour soi-même le salut qui vient par la foi en Jésus-Christ. Mais j'y reviendrai plus loin.

IV. Que veut dire se regarder comme réellement vivant pour Dieu par Jésus-Christ ? Tout simplement ceci : vous devez vous attendre à être sauvés par Jésus-Christ et compter sur ce salut comme sur un bien qui vous appartient. Vous devez vous considérer comme entièrement morts au péché, et donc comme entrés dans la vie et la paix en Jésus-Christ.

V. Que contient l'appel de notre texte ?

Il suppose que tout ce qu'il faut existe pour fonder cette attente, et pour recevoir réellement ces bénédictions. Car s'il n'y avait aucune raison de pouvoir les recevoir, cet ordre serait parfaitement absurde. Un commandement qui nous demande de nous regarder comme réellement morts au péché et vivants pour Dieu serait absolument intenable s'il n'y avait aucune chance que la chose se réalise, si rien n'était prévu pour que nous entrions dans une telle relation, avec le péché d'un côté, et avec Dieu par Christ de l'autre. Car si l'on ne pouvait pas raisonnablement s'attendre à ces bénédictions, il ne pourrait y avoir aucune raison valable

de les attendre. S'il n'était pas raisonnable de s'y attendre, nous ordonner de nous y attendre serait clairement déraisonnable. Qui ne voit que l'ordre lui-même suppose qu'une base a été posée, et que tout ce qu'il faut a été prévu pour l'état demandé ?

Que suppose le fait d'obéir à cet appel ?

1. Croire qu'une telle chose est possible. Croire possible que, par Christ, nous puissions vivre de la manière demandée, éviter le péché, cesser de pécher, y renoncer, l'abandonner complètement et le rejeter pour toujours. On ne peut pas obéir à ce commandement en connaissance de cause si l'on n'a pas, au fond de soi, cette conviction qu'il est réalisable : un état rendu réellement possible par une grâce suffisante, adaptée aux lois de l'esprit humain et à l'état moral réel des hommes perdus.

2. Que nous cessions d'espérer parvenir à cet état par nous-mêmes, par nos propres efforts, seuls et sans aide. On ne commence pas à recevoir par la grâce tant qu'on n'a pas renoncé à tout espoir d'y parvenir par ses propres œuvres. C'est seulement quand nous sommes vides de nous-mêmes que nous commençons à être remplis de Christ.

3. Une volonté, dès maintenant, d'être délivré du péché. Nous devons réellement renoncer à tout péché en tant que péché, c'est-à-dire y renoncer parce que c'est du péché, et pour ce qu'il est. Voici la position que l'esprit doit prendre : je ne peux plus rien avoir à faire avec le péché, car Dieu hait le péché, et je dois vivre désormais et pour toujours pour lui plaire et le glorifier. Mon âme s'est engagée, de toute la force de sa volonté, à plaire à Dieu et à faire sa volonté.

4. Cela suppose aussi de remettre entièrement toute votre situation entre les mains de Jésus-Christ, pour être délivré du péché non seulement maintenant, mais aussi dans tout l'avenir. C'est absolument indispensable. Ce doit toujours être le pas décisif, l'acte essentiel de cette grande œuvre de délivrance du péché.

5. Cela suppose aussi de fermer son esprit à la tentation, de telle sorte que l'on s'attende vraiment à vivre une vie entièrement consacrée à Dieu. C'est le même genre de fermeture de l'esprit que dans un mariage fidèle. La Bible met partout cette image en avant. Les chrétiens y sont présentés comme l'épouse de Christ. Leur relation avec lui ressemble de très près à celle d'une épouse avec son mari. C'est pourquoi, quand ils lui donnent tout leur cœur, qu'ils mettent en lui leur affection et lui font confiance pour tout ce qui est bon, leur cœur est solidement fermé à la tentation. On voit ce principe à l'œuvre dans la simple relation humaine. Quand deux personnes se sont solennellement promises l'une à l'autre, dans une fidélité honnête et réciproque, il n'est plus question de laisser l'œil errer ou le cœur partir ailleurs à la recherche d'un nouvel objet d'intérêt et d'amour. Le cœur est fixé, volontairement fixé par la parole donnée ; et ce fait supprime presque entièrement la force de la tentation. Il devient relativement facile de garder le cœur en sécurité, au-dessus de l'influence de la tentation d'abandonner sa foi. Avant que les vœux sacrés soient prononcés, on peut excuser quelqu'un de regarder autour de lui, d'observer et de se renseigner ; mais jamais après le vœu solennel. Une fois que les deux ne font plus qu'un par le vœu du mariage, qui ne doit jamais être rompu, il n'est plus question de chercher un meilleur choix, ni de penser à changer la relation ou à reprendre l'affection de son cœur. Aucune hésitation n'est plus permise maintenant ; la promesse est faite pour une fidélité éternelle, réglée une fois pour toutes ! C'est l'image que Dieu lui-même emploie, et il n'y en a sûrement pas de plus juste ni de plus forte. Elle montre comment le chrétien doit regarder le péché et toute tentation de pécher. Il doit dire : Loin de mon cœur, pour toujours ! Je suis marié à Jésus-Christ ; comment pourrais-je chercher d'autres amants ? Mon esprit est fixé pour toujours. Il se repose dans la paix profonde de celui dont l'affection est promise et fixée, pour ne plus jamais errer ! Le péché ? Je ne peux plus penser à céder à ses séductions. Je ne peux pas me poser la question un seul instant. Je ne peux rien avoir à faire avec le péché. Mon esprit est fixé, la question est fermée pour

toujours, et je ne peux pas plus accepter la tentation des petits péchés que celle des grands ; je ne peux pas plus consentir à donner mon cœur aux idoles du monde qu'à commettre un meurtre ! Je ne suis pas entré dans la foi comme dans un essai, pour voir si cela me plairait, pas plus qu'une femme ou un mari ne prononcent le vœu du mariage pour faire un essai. Non ; mon âme tout entière s'est donnée à Jésus-Christ, avec la même certitude d'être fidèle pour toujours que les époux les plus fidèles ont de tenir leurs vœux en toute fidélité jusqu'à ce que la mort les sépare.

Les chrétiens qui sont dans cet état d'esprit ne s'attendent pas plus à commettre de petits péchés que de grands péchés. Comme ils haïssent tout péché pour ce qu'il est, et parce que Christ le déteste, n'importe quel péché, même tout petit, est pour eux comme un meurtre. C'est pourquoi, si leur cœur se laisse un jour séduire et vaincre par la tentation, c'est tout à fait contraire à ce qu'ils attendaient et voulaient ; cela ne faisait absolument pas partie de leur projet, au contraire, c'en était clairement exclu ; ce n'était pas un péché qu'ils s'étaient permis d'avance, en toute connaissance de cause : il leur est tombé dessus sans qu'ils s'y attendent, par la prise que lui donnaient de vieilles habitudes ou de vieilles fréquentations.

De plus, cet état d'esprit suppose que le chrétien sait où se trouve sa grande force. Il sait qu'elle ne se trouve pas dans des œuvres comme jeûner, donner aux pauvres, faire des prières, accomplir des devoirs publics ou des devoirs privés, rien de ce genre ; pas même dans de bonnes résolutions ou dans des efforts qui viennent de lui-même, mais seulement en Christ, reçu par la foi. Il n'attend pas plus de lui-même la vie spirituelle, en dehors de Christ, qu'un homme sensé ne s'attendrait à voler en battant des bras. Au fond de son âme, il est profondément convaincu que toute sa force est en Christ seul.

Quand des hommes sont assez éclairés pour vraiment comprendre ce sujet, attendre de Jésus-Christ moins que cela, quand on lui confie toute son âme pour un salut complet, revient en fait à le rejeter comme le

Sauveur que Dieu a révélé. Ce n'est pas l'honorer pour ce qu'il est ; ce n'est pas honorer ce qu'il a révélé de lui-même dans sa Parole, en l'acceptant tel qu'il y est présenté. Car réfléchissez : quel est le premier élément de ce salut ? Ce n'est pas d'être sauvé de l'enfer, mais d'être sauvé du péché. Être sauvé de la punition est tout à fait secondaire, à tous points de vue. Ce n'est qu'une conséquence du fait d'être sauvé du péché, et non l'élément principal du salut de l'Évangile. Pourquoi le Messie, encore petit enfant, devait-il être appelé Jésus ? Parce qu'il devait sauver son peuple de ses péchés. Et la Bible enseigne-t-elle quelque part une autre idée que celle-là ?

Remarques.

1. Ce seul texte justifie pleinement l'espérance de vivre sans péché, par une grâce qui surabonde en tout : « regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ » (Romains 6,11). S'il n'y avait aucun autre passage sur ce point, celui-ci suffirait à lui seul ; et un chrétien qui donnerait ce seul passage comme raison d'une telle espérance en Christ donnerait une raison aussi bonne qu'on puisse en demander. Mais il y en a en réalité beaucoup d'autres qui justifient pleinement cette espérance.

2. Enseigner qu'une telle espérance est une erreur dangereuse, c'est enseigner l'incrédulité. Imaginez que l'apôtre ait ajouté, à cet ordre qui nous demande de nous regarder comme réellement morts au péché mais vivants pour Dieu, cette étrange déclaration : « Pourtant, laissez-moi vous avertir : personne ne peut raisonnablement espérer être libéré du péché dans ce monde. Souvenez-vous qu'entretenir l'espérance que Dieu vous ordonne d'avoir par ces paroles est une erreur dangereuse. » Que faudrait-il en penser, si cela était ajouté à Romains 6,11 ?

Personne ne peut nier que ce passage parle de la sanctification, le fait de devenir saint. Toute la question est celle-ci : les chrétiens doivent-ils « demeurer dans le péché » après avoir été pardonnés et acceptés en leur

Rédempteur ? Paul s'efforce de montrer qu'ils doivent mourir au péché, et donc qu'ils le peuvent, tout comme Christ est mort pour le péché ; et qu'ils peuvent aussi vivre une vie nouvelle, une vie spirituelle (par la foi en sa grâce), tout comme Christ vit une vie plus haute et plus glorieuse.

Permettez-moi de citer ici un autre passage, où il est dit : « Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger » (2 Corinthiens 6,14) ; « Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? Car nous sommes le temple du Dieu vivant » (2 Corinthiens 6,16) ; « C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur ; ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant » (2 Corinthiens 6,17-18). Et encore : « Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu » (2 Corinthiens 7,1). C'est un passage tout à fait remarquable. Voyez comme le commandement et la promesse s'y mêlent, et comment, pour finir, c'est sur une promesse magnifique que repose le commandement qui nous demande d'achever notre sanctification. Que penserions-nous maintenant de Paul, et de l'Esprit divin qui parlait par Paul, s'il avait aussitôt ajouté : « Prenez garde qu'aucun de vous ne se laisse entraîner par ces paroles à nourrir l'espérance très dangereuse et fausse de pouvoir “achever votre sanctification”, ou “vous purifier” de tout péché “de la chair et de l'esprit”, dans ce monde » ? Ne serait-ce pas se moquer de l'intelligence et de la sensibilité chrétienne de tous ceux qui liraient ses paroles, à travers tous les siècles ? Ne devrions-nous pas y voir, au fond, un blasphème ?

Il se trouve que la Bible ne contredit jamais ses propres enseignements ; mais je pose la question : et si elle le faisait ? Et si la Bible avait déclaré solennellement : « Aucun simple homme, ni par lui-même ni par aucune grâce reçue en cette vie, n'a jamais gardé ni ne gardera jamais parfaitement les commandements de Dieu ; au contraire, il les viole chaque jour en pensée, en parole et en action » ?

Enseigner qu'une telle espérance est dangereuse, c'est bien pire que de ne rien enseigner du tout. Il vaudrait bien mieux laisser les hommes lire seuls, sans aide, la Parole de Dieu, car cela ne pourrait guère, en aucun cas, les égarer aussi tristement, quel que soit leur penchant à mal comprendre. Dangereux de s'attendre à être délivré du péché ? Dangereux ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Quoi ! Dangereux de s'attendre à la victoire sur un péché ? Si c'est le cas, que vaut l'Évangile ? Quel Évangile avons-nous, qui puisse encore passer pour une bonne nouvelle ?

Beaucoup ont l'attente exactement contraire. Loin d'attendre ce que l'apôtre les autorise à attendre, ils savent bien qu'ils n'ont aucune attente de ce genre.

Pour certains, c'est même pire encore : ils s'attendent à se regarder toujours comme étant dans le péché. Ils comptent bien se regarder, non pas comme réellement morts au péché, mais comme encore un peu vivants pour lui pendant toute leur vie sur terre, et vivants pour Dieu par Jésus-Christ en partie seulement. Il en découle tout naturellement que, ne s'attendant à rien de tel qu'une victoire complète sur le péché, ils n'emploieront pas les moyens qui conviennent, puisque la foi vient en tête de ces moyens, et que la foi doit au moins inclure la confiance que ce que l'on cherche peut être obtenu.

C'est dans ce chapitre et dans les suivants que nous trouvons l'essentiel de la bonne nouvelle de l'Évangile. Celui qui a été blessé et meurtri par le péché, dont les flèches amères se sont enfoncées profondément dans son être moral, celui qui en a connu l'amertume et senti son poison dévorer son esprit, celui-là verra qu'il y a quelque chose de glorieux dans l'idée d'être délivré du péché. Il verra sûrement que cette délivrance est de loin le plus grand besoin de son âme, et que rien ne peut se comparer au fait d'échapper à ce corps de péché et de mort. Regardez Romains 7. Vous y verrez l'état d'un homme qui est plus que convaincu : il est réellement déclaré coupable. Ce n'est pas la même chose d'être convaincu et d'être

déclaré coupable : c'est un pas de plus dans la bonne direction. Ce mot suppose l'action de quelqu'un d'autre. L'accusé au tribunal peut être tout à fait convaincu de sa culpabilité, en voyant sa propre affaire comme il est bien obligé de la voir ; mais être déclaré coupable est encore un pas de plus : ce sont les témoignages et le jury qui le déclarent coupable.

Certains d'entre vous savent ce que c'est que de se voir pécheur, sans que cette découverte fasse mal, sans qu'elle pique ; elle ne vous blesse pas jusqu'au fond de l'âme. D'un autre côté, certains d'entre vous savent peut-être ce que c'est que de voir ses péchés tout armés, comme un homme armé, pour vous transpercer de part en part à coups de poignard. Alors vous criez, comme ici : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera du corps de cette mort ? » (Romains 7,24). Vous sentez une douleur aiguë, comme si votre âme était remplie de poison, d'un venin noir et brûlant qui répand jusqu'au fond de votre âme les tourments mêmes de l'enfer ! Voilà ce que j'entends par être déclaré coupable : un état d'esprit qui va plus loin que d'être simplement convaincu. Les coups que vous porte le péché ressemblent vraiment à des flèches qui vous transpercent, comme si les flèches du Tout-Puissant buvaient réellement votre esprit. Quand vous vivez cela, vous pouvez comprendre ce qu'est la bonne nouvelle de l'Évangile. Un remède à de telles douleurs est forcément une bonne nouvelle, sans discussion possible. Alors, savoir que le sang de Christ peut sauver, c'est vraiment un remède qui rend la vie à l'âme qui défaille.

Mettez un homme dans cet état où le sentiment de sa faute le transperce et le déchire, puis faites-lui sentir qu'il n'existe vraiment aucun remède : il s'effondre sous les coups de fer du désespoir. Voyez son angoisse ! Dites-lui qu'il ne pourra jamais y avoir de remède pour son âme coupable ! « Tu dois rester là, à gémir et à désespérer, pour toujours ! » Peut-il y avoir un état d'esprit plus terrible ?

Je me souviens d'un cas qui s'est produit à Reading, en Pennsylvanie, il y a bien des années. Il y avait là un homme au cœur dur et au corps de fer, un homme fort et costaud, qui s'était dressé contre le réveil comme s'il

pouvait secouer toutes les flèches du Tout-Puissant, comme le mastodonte dont parle une légende des Indiens : il secouait de son front toutes les flèches des guerriers, sans ressentir le moindre mal. C'est ainsi qu'il tenait bon. Mais il avait une femme qui priait et une sœur qui priait, et elles resserrèrent autour de lui toute la force de leur âme dans la prière, comme une troupe d'hommes encerclerait un taureau sauvage dans un filet. Bientôt, il fut clair qu'une flèche du carquois du Tout-Puissant avait pénétré au défaut de sa cuirasse et l'avait atteint au plus profond du cœur. Oh, quelle angoisse fut alors la sienne ! C'était la nuit, une nuit noire et glaciale. Il semblait vraiment qu'il ne pourrait pas survivre. On m'envoya chercher pour venir le voir. J'y allai. J'étais encore à environ trois cents mètres de sa maison quand j'entendis ses cris et ses gémissements de détresse. Cela me rendit terriblement grave : on aurait dit les échos du gouffre de l'enfer ! J'arrivai à la maison : il était là, sur le plancher, à se rouler dans son angoisse, avec des gémissements comme on en entend rarement de ce côté-ci du gouffre du désespoir. Malgré le froid qu'il faisait, il ruisselait de sueur ; tout son corps était trempé. Oh, ses gémissements ! Et le voir se mordre la langue de douleur : cela ne pouvait que donner une idée du sort des damnés. Oh, me dis-je, si ce n'est là que le sentiment de sa faute, que doit être l'enfer ? Mais il ne pouvait pas supporter d'entendre parler du péché ; sa conscience en était déjà pleine, et elle avait fait apparaître les choses terribles de la loi de Dieu, si bien qu'il n'y avait plus rien à faire de ce côté-là. Je ne pouvais que lui présenter Christ, et garder son esprit fixé sur Christ seul. Cela lui apporta bientôt du soulagement. Mais supposez que je n'aie eu rien d'autre à dire que ceci : « Monsieur B., il n'y a aucun secours possible pour vous ! Vous pouvez gémir et gémir encore : aucun être dans l'univers ne peut vous aider ! » Iriez-vous lui dire que l'enfer n'a pas de feu ? Oh, il a déjà bien assez de feu dans son âme brûlante. Il lui semble qu'aucun enfer de feu ne peut être pire que cela.

Comme il est glaçant et horrible de voir des gens s'opposer à l'idée qu'on puisse s'attendre à être délivré du péché, et parler pourtant

tranquillement de continuer à pécher tout le reste de leurs jours sur terre ! C'est ce qu'a fait un ancien d'Église que j'ai connu : il s'est levé en pleine réunion et a dit au Seigneur qu'il avait vécu dans le péché jusque-là, et qu'il s'attendait à continuer de pécher tant qu'il vivrait ; il avait péché aujourd'hui et pécherait sans doute demain, et ainsi de suite ; et pourtant il en parlait aussi calmement que s'il était absurde d'en faire une histoire, et impossible de chercher à changer en mieux. Parler de tout cela calmement, pensez donc ! Parler bien calmement de continuer à vivre dans le péché tout le reste de ses jours ! Quelle horreur ! Imaginez qu'une femme dise à son mari : « Je t'aime un peu, mais tu sais que j'aime aussi beaucoup d'autres hommes, et que je trouve agréable de me laisser aller avec eux. Tu sais certainement que toutes les femmes sont des créatures fragiles, qui risquent de tomber sans cesse ; et d'ailleurs tu sais que je m'attends à tomber plus ou moins, selon les occasions, chaque jour de ma vie ; alors tu n'attendras certainement pas de moi une chose aussi irréalisable et aussi fanatique qu'une vertu sans tache ! Tu sais qu'aucun de nous n'a l'idée d'être parfait dans cette vie : nous ne croyons pas à une chose pareille ! »

Maintenant, je vous le demande, regardez cette femme et écoutez ce qu'elle dit. Pouvez-vous l'entendre parler ainsi sans que votre âme soit remplie d'horreur ? Quoi ! Cette femme est une *épouse*, et elle pense et parle ainsi de la fidélité conjugale ?

Et pourtant, ce n'est rien, en culpabilité révoltante et en trahison, à côté du cas du chrétien qui dit : « Je m'attends à pécher chaque jour de ma vie », et qui le dit avec une insouciance tranquille. Vous vous attendez à trahir Jésus chaque jour de votre vie ; à le crucifier de nouveau chaque jour ; à l'exposer chaque jour à la honte publique ; à déshonorer chaque jour son nom, à attrister son cœur, et à couvrir de chagrin et de honte tous ceux qui aiment la cause de Christ ; et pourtant vous parlez d'avoir une bonne espérance par la grâce ! Mais dites-moi : tout vrai chrétien ne dit-il pas : « Ne me laisse pas vivre du tout si je ne peux pas vivre sans

péché ; car comment pourrais-je supporter de continuer, jour après jour, à pécher contre Celui que j'aime tant ? »

Ceux qui s'opposent vraiment à cette idée sont soit très ignorants de ce qu'est l'Évangile, soit des gens qui refusent de se repentir et qui, bien sûr, ne tiennent pas à être délivrés de leurs péchés ; ou, au mieux, ils sont coupables d'une grande incrédulité. Dans laquelle de ces catégories tombent ceux qui combattent cette doctrine, c'est à eux de le régler, entre leur propre conscience et leur Dieu.

Parmi ceux qui se disent chrétiens, on trouve deux façons bien distinctes de voir le salut, et donc deux catégories bien distinctes de chrétiens de nom, souvent réunies dans la même Église. Les uns voient l'Évangile comme une délivrance du péché. Ils y pensent davantage et y tiennent plus qu'à l'espérance du ciel, et plus qu'à tout ce qu'ils pourraient espérer sur la terre. Ce qui compte avant tout pour eux, c'est de vivre réellement cette délivrance du péché. C'est cela qui fait le charme et la gloire de l'Évangile. Ils cherchent cela plus que d'être sauvés de l'enfer. Ils tiennent bien plus à être sauvés du péché lui-même que de la punition qu'il entraîne. À cette punition, ils pensent peu, et ils prient peu pour cela. Leur gloire et leur joie, c'est que Christ ait été envoyé pour les délivrer de leur esclavage du mal, pour les relever de leur misérable état et leur donner la liberté de l'amour. Voilà ce qu'ils s'efforcent de vivre ; voilà, pour eux, la bonne nouvelle du salut de l'Évangile.

Les autres veulent surtout être sauvés de l'enfer. Ce qu'ils craignent avant tout, c'est la punition que mérite le péché. En fait, c'est surtout la peur qui a été le ressort de leurs efforts religieux. Pour eux, l'Évangile n'est pas un moyen d'être délivré du péché, mais un grand système d'indulgences : un vaste arrangement pour enlever la peur et le danger de la condamnation éternelle, tout en les laissant dans leur péché. Je ne veux pas dire du tout, ici, qu'ils appelleront leur façon de comprendre l'Évangile un système d'indulgences : le mot les choquera sans doute. Ils

n'ont peut-être jamais examiné clairement ce point, et n'ont peut-être pas remarqué qu'en fait c'est bien cela, et rien de mieux.

Ils ne semblent pas remarquer qu'un plan de salut qui enlève la peur de la condamnation pour le péché, mais qui les laisse dans leurs péchés pour vivre pour eux-mêmes et se faire plaisir, et qui affirme que Christ les amènera finalement au ciel bien qu'ils aient vécu dans le péché tous les jours de leur vie, est forcément un vaste système d'indulgences. En réalité, c'est un compromis à une échelle gigantesque. Grâce à lui, on s'attend à ce que toute l'Église continue à se vautrer dans le péché toute sa vie, sans être pour autant moins sûre d'aller au ciel à la fin.

Ces deux façons de voir opposées sont si répandues et si visibles que vous les rencontrerez partout en faisant le tour des Églises. Vous trouverez dans l'Église beaucoup de gens qui sont entièrement tournés vers le monde et égoïstes ; qui vivent comme le monde, en négligeant de bien des façons leurs devoirs, et qui s'attendent à se laisser aller plus ou moins au péché tout au long de leur vie. Vous pouvez leur demander : « Pensez-vous que ce soit bien ? » Ils répondent : « Non. » « Alors pourquoi le faites-vous ? » « Oh, nous sommes tous imparfaits, et nous ne pouvons pas nous attendre à être autre chose qu'imparfaits tant que nous sommes ici-bas dans ce corps. » Pourtant, ils s'attendent à être finalement sauvés de l'enfer et à voir tous leurs péchés pardonnés ; mais comment ? Non pas à condition de se détourner sincèrement de tous leurs péchés, mais en supposant que l'Évangile est un vaste système d'indulgences, bien plus vaste que tout ce que le pape Léon X a jamais manié et exploité pour rassurer les chrétiens de nom qui péchaient de son temps. Car il ne s'agit pas seulement ici de ceux qui pèchent de temps en temps, comme là-bas, mais de ceux qui vivent dans le péché, qui le savent, et qui s'attendent à continuer ainsi toute leur vie, tout en s'attendant malgré tout à être sauvés à coup sûr à la fin.

L'autre catégorie de chrétiens n'a aucune espérance d'être sauvée autrement qu'en ayant un cœur pur et en vivant au-dessus du monde.

Parlez-leur de vivre dans le péché : ils en haïssent et en redoutent la simple idée. Pour eux, il y a là un venin de vipère. Le péché est amer à leur âme. Ils le redoutent comme ils redoutent la mort elle-même.

Personne ne peut faire le tour de cette Église, ni d'aucune autre, sans trouver ces deux catégories, aussi différentes dans leur façon de comprendre l'Évangile que je viens de les décrire. Les uns sont dans l'angoisse s'ils se sentent seulement glisser, et ils prennent particulièrement garde à ne pas s'exposer à la tentation.

Il n'en est pas ainsi des autres. Deux pasteurs se trouvaient ensemble, et l'un d'eux pressait vivement l'autre de s'engager dans une certaine activité. L'autre refusa. « Pourquoi n'y vas-tu pas ? » demanda le premier. « Parce que je ne pense pas avoir le droit de m'exposer à une tentation pareille, et si forte. »

« Mais pourquoi s'arrêter à cela ? Nous nous attendons à pécher toujours plus ou moins ; et tout ce que nous avons à faire, c'est de nous en repentir après coup. »

Horrifié, l'autre ne put que répondre : « Je crois à un tout autre Évangile que celui-là. »

Imaginez qu'une femme dise à son mari : « J'ai décidé d'aller au théâtre. » « Mais, ma chérie, répond-il, tu sais que des gens mauvais s'y rassemblent, et tu pourrais être tentée. » Mais elle répond : « Peu importe ; si je pèche, je m'en repentirai après coup. »

On peut reconnaître le vrai chrétien à ceci : la simple idée d'être entraîné dans le péché le met dans l'angoisse. Il ne peut pas supporter l'idée de vivre dans le péché ; non, pas un seul instant.

Les jeunes gens d'ici qui sont vraiment chrétiens font attention à ces vacances qui approchent. Vous serez sur vos gardes, car vous craignez de vous laisser prendre au piège du péché. Je ne veux pas dire que vous devez craindre d'aller là où Dieu vous appelle ; mais c'est une chose terrible que de tomber dans le piège du péché, et vous ne pouvez pas ne

pas le sentir. Si vous savez ce que c'est que d'être blessé dans votre âme par les flèches du péché, vous partirez au loin, au milieu de dangers apparents, en marchant doucement, avec prudence, et en priant beaucoup. Vous serez sûrement bien sur vos gardes. Mais si vous dites : « Oh, si je pèche, je me repentirai », que dirai-je de vous ? Vous vous repentirez, vraiment ? Et cela remettra tout en ordre si facilement ? Supposez que vous sachiez d'avance qu'en partant en vacances, vous vous enivreriez quelques fois et que vous commettriez un ou deux meurtres : diriez-vous : « Oh, je peux quand même être un bon chrétien. Je ferai bien attention de m'en repentir quand tout sera fini » ? Quelle horreur ! Et pourtant vous pouvez vous croire un bon chrétien ! Laissez-moi vous dire qu'un chrétien qui se repent du péché s'en repent parce que c'est du péché. Il ne fait pas de différence entre un petit péché caché et un grand péché, par exemple un meurtre. Il ne connaît pas de distinction entre les péchés qui lui permettrait de commettre les uns sans scrupule et de reculer devant les autres. Pour lui, tout ce qui attriste Dieu est une chose horrible. Devant tout ce qui déplaît à Dieu, il s'écrie : « Ah, Dieu le verra ; cela attristera son cœur ! » Ce que Dieu en ressentira, voilà ce qui compte avant tout pour lui. Celui qui sait ce que c'est que de paraître coupable de péché devant Dieu, et qui sait aussi ce que c'est que d'être délivré de cet état, comprendra ce que le chrétien doit ressentir dans les moments de tentation, quand il se sent en danger de pécher. Ses cheveux se dressent sur sa tête ! Quelle chose terrible que de pécher contre Dieu ! C'est pourquoi tout ce qui semble pouvoir le mettre en danger réveille toute son âme au-dedans de lui et le met sur ses gardes.

L'incrédulité de l'Église sur ce qu'elle peut recevoir de Christ est le grand obstacle qui empêche les chrétiens, et d'autres avec eux, de connaître la délivrance. Ce n'est pas seulement une grande malédiction pour ceux qui se disent chrétiens : c'est aussi un grand chagrin pour Jésus-Christ, et une rude épreuve.

Beaucoup semblent avoir endurci leur cœur contre toute attente de cette délivrance du péché. Ils ont entendu prêcher cette doctrine. Ils ont vu

certains déclarer qu'ils vivaient dans cet état de délivrance du péché, mais ils ont aussi vu certains d'entre eux retomber ; et maintenant, ils rejettent délibérément toute la doctrine. Mais cela s'accorde-t-il avec le fait d'accueillir vraiment l'Évangile ? Qu'est-ce que Christ pour le croyant ? Pourquoi est-il venu dans le monde ? Que fait-il, et que cherche-t-il à faire ?

Il est venu briser le pouvoir du péché dans le cœur, et être la vie du croyant, en accomplissant en lui une délivrance continuelle du péché, dans le but de l'amener ainsi, et seulement ainsi, au ciel à la fin. Qu'est-ce que la foi ? Qu'est-ce, sinon le fait de vous livrer réellement à Christ pour qu'il accomplisse cette œuvre pour vous et en vous ? Que devez-vous croire de Christ, sinon ceci : qu'il doit sauver son peuple de ses péchés ? Pouvez-vous citer autre chose ? La Bible vous dit-elle de vous attendre à quelque chose de différent, et de moindre ? Le fait est que c'est un grand obstacle pour l'Église que cette chose n'ait pas été bien comprise. L'expérience ordinaire des chrétiens de nom a déformé la vérité et l'a démentie. La plupart des gens, qui se forment une opinion bien plus d'après cette expérience que d'après la Bible, ou qui, au mieux, se servent de cette expérience pour interpréter la Bible, ont adopté des idées très insuffisantes, pour ne pas dire fausses, sur la nature et le but de l'Évangile. Ils semblent oublier complètement que Paul, écrivant aux chrétiens de Rome, leur assure que, s'ils sont sous la grâce, le péché n'aura pas de pouvoir sur eux.

Quand les chrétiens n'attendent pas cette bénédiction de Christ, ils ne la reçoivent pas. Puisqu'ils attendent si peu, comme c'est d'habitude le cas, il n'est pas étonnant qu'ils reçoivent si peu. C'est selon leur foi, et jamais beaucoup au-delà, qu'ils doivent s'attendre à recevoir.

Il arrive souvent qu'on tienne la sanctification pour vraie en théorie, alors que l'esprit est encore loin d'accueillir cette vérité avec amour. C'est comme pour les pécheurs qui refusent de se repentir et qui admettent en théorie qu'ils ont besoin d'un cœur nouveau. Ils disent le croire, mais le

comprennent-ils vraiment ? Non. Supposez que cela soit révélé à leur esprit de telle sorte qu'ils le voient vraiment tel qu'il est : ne verraient-ils pas quelque chose de nouveau ? Ne seraient-ils pas saisis de voir combien ils sont loin, tant qu'ils refusent de se repentir, d'être acceptables pour Dieu, et quel grand changement ils doivent connaître avant de pouvoir entrer dans le royaume ? Il en est de même pour la sanctification. Ces personnes ont beau dire qu'elles l'admettent en théorie, les passages de l'Écriture qui la décrivent n'entrent pas dans leur expérience. Elles ne voient pas toute la vérité. Si elles voyaient toute la vérité et la rejetaient ensuite, je crois que ce serait pour elles le péché impardonnable. Quand l'Esprit de Dieu leur révèle le vrai sens de l'Évangile, si elles le rejettent alors délibérément, comment ce péché pourrait-il être moindre que celui que l'Écriture présente comme le péché impardonnable ? Après avoir été une fois éclairées, et avoir reçu la connaissance de la vérité pour être sauvées, si elles se détournent ensuite, n'est-il pas dès lors impossible qu'elles soient de nouveau amenées à la repentance ? Une chose au moins doit être dite : il y a un danger que beaucoup de chrétiens de nom de notre époque ne semblent pas voir, quand ils ont devant l'esprit autant de lumière qu'ils en ont réellement sur ce que l'Évangile a prévu pour qu'on soit sanctifié dès maintenant, et qu'ils rejettent pourtant cette lumière dans la pratique, en continuant à vivre dans le péché comme si l'Évangile n'avait rien prévu pour délivrer le chrétien de ses péchés. Combien se précipitent aveuglément dans ce terrible danger, et vers leur propre perte !

Sermon 24

L'essentiel de la vie chrétienne vécue

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés » (Matthieu 5,6)

Dans ce que vivent les chrétiens, il y a un très grand nombre de choses qui, si on les suit dans leur développement naturel, sont extrêmement intéressantes. J'ai été frappé de remarquer combien il arrive souvent que ce qui est propre à la vie chrétienne s'efface de l'esprit, tandis que ce qui n'est qu'accessoire reste, et devient toute l'idée qu'on se fait de la foi. Leur façon de parler de ce qu'ils ont vécu vous laisse dans le flou complet : vous ne savez pas si c'est authentique, même quand ils se proposent justement de vous donner les raisons de leur espérance.

Mon intention est d'abord d'exposer quelques-uns des faits qui appartiennent à la vie de Dieu dans l'âme.

1. La faim et la soif sont des états de l'esprit ; elles n'appartiennent pas au corps. Il y en a de deux sortes : naturelles et spirituelles. Ce que recherchent la faim et la soif naturelles, c'est la nourriture et la boisson. Par la façon même dont nous sommes faits, elles sont nécessaires à notre bien-être dans le monde présent. Ces appétits sont naturels, et ils se portent vers ce qui leur convient.

Il y a aussi une faim spirituelle et une soif spirituelle, qui sont tout aussi naturelles que les premières. Employer ces mots dans ce cas n'est pas plus une image que dans l'autre.

Les appétits qui réclament à manger et à boire sont des faits, des choses qu'on vit. Tout le monde sait ce que c'est que de les ressentir, et tout le monde sait, en gros, quelles sont les choses qui correspondent si bien à la façon dont l'homme est fait qu'elles répondent à ces besoins.

De même, les appétits spirituels ne sont pas moins des faits, des choses qu'on vit, et ils sont liés de la même manière aux choses qui sont faites pour répondre à leur besoin.

2. Le péché est un fait dans l'histoire naturelle de notre race. S'il en est ainsi, il faut l'attribuer à la chute de nos premiers parents. Mais quelle que soit l'explication qu'on donne de l'entrée du péché dans la famille humaine, il existe aujourd'hui comme un fait qu'on ne peut pas nier.

Regarder un peu la manière dont le péché se développe au début peut aider à montrer quel lien il a avec ce que j'ai appelé l'histoire naturelle de notre race.

Nous savons tous que les appétits naturels commencent à se développer aussitôt après la naissance. Le premier éveil à une existence consciente en ce monde semble, sinon provoqué par un besoin de nourriture inscrit dans notre corps, du moins étroitement lié à ce besoin. L'alternance du besoin et de sa satisfaction commence et se poursuit tant que dure la santé, et elle développe sans cesse la force de ce genre d'appétits. D'habitude, les appétits naturels se développent bien avant les appétits spirituels.

La Bible ne dit pas grand-chose de la façon dont le péché est entré dans notre monde et a pris une telle place dans l'âme humaine, mais elle le rattache clairement au premier péché d'Adam, et elle affirme qu'il est, d'une manière ou d'une autre, lié à cet événement. Les faits montrent que le péché est devenu, en un sens très réel, naturel à notre race : tous les hommes, spontanément, non par obligation, mais spontanément, si aucune grâce particulière n'intervient, commencent à pécher dès qu'ils commencent à agir moralement, autrement dit dès qu'ils deviennent capables d'actes moraux. Cela ne veut pas dire que les hommes naissent pécheurs, ni qu'ils pèchent avant de naître, ni que le péché naît en eux, ni qu'ils naissent dans le péché sans pouvoir rien y faire. Mais la façon dont l'homme est fait, corps et esprit, et la loi de son développement sont telles que les hommes pèchent naturellement (et pourtant tout à fait

volontairement, en étant responsables et coupables) ; oui, tous pèchent par libre choix, parce que les tentations de pécher se développent avant les capacités de l'intelligence et de la conscience qui devraient résister aux exigences excessives des sens et des désirs. Observez comment se développe l'enfant qui vient de naître. Une douleur ou un besoin éveille en lui la conscience d'exister, et ainsi naît le désir des choses dont il sent qu'il a besoin. Alors le petit enfant commence à lutter pour obtenir ce qui lui fait du bien, ce bien particulier que réclament ses sens tout juste éveillés. Le manque, la lutte pour être satisfait, puis la satisfaction forment un développement qui donne tant de force aux désirs qu'il produit bientôt un égoïsme intense ; et avant même que la conscience et la raison soient visiblement développées, ils ont posé les fondations de la mort spirituelle. Si l'Esprit de Dieu ne fait pas naître des besoins spirituels et ne pousse pas l'esprit à faire des efforts pour les satisfaire, l'esprit devient si absorbé, et les désirs prennent une telle habitude de commander à la volonté, que, lorsque l'idée du bien et du mal apparaît pour la première fois, l'esprit reste sourd à ce qu'elle exige. Les appétits ont déjà pris le dessus. L'esprit semble agir comme s'il savait à peine qu'il a une âme et des besoins spirituels. Au début, la conscience spirituelle n'est pas du tout développée. L'esprit semble ne pas connaître ses liens spirituels. Quand cette connaissance finit par s'imposer à lui, il trouve la place déjà prise, les habitudes déjà installées, l'âme trop occupée par les biens de la terre pour qu'on puisse l'en détourner. Cette loi de développement tire entièrement vers le bas ; les appétits deviennent de plus en plus tyranniques et exigeants ; l'esprit tient de moins en moins compte de Dieu. Il en arrive à un état où la vérité spirituelle l'agace et l'irrite, et alors, naturellement, il penche de tout son poids vers l'indifférence spirituelle : il choisit l'indifférence, sans ignorer pour autant son danger, plutôt que de supporter l'agacement continuel de vérités qu'il ne veut pas entendre. Tout cela mène à un état d'insensibilité complète, comme mort, au besoin spirituel.

Le premier signe de changement, c'est quand l'âme s'éveille à la conscience spirituelle. Parfois cet éveil est faible au début ; parfois l'âme peut être réveillée plus fortement et prendre conscience de ses liens spirituels, de sa situation et de ses besoins. Cela fait naître l'inquiétude, le désir, un sentiment profond de ce dont l'âme a vraiment besoin. De là vient une influence qui commence à contrebalancer la force des appétits. Elle commence à agir comme un contrepoids et un frein à ces exigences restées si longtemps sans limite.

Vous pouvez remarquer ici que, plus la conscience spirituelle se développe, plus l'esprit devient malheureux, car dans la même mesure le combat devient intense et violent. Avant, l'homme était mort. Il était comme un animal pour ce qui est de céder sans frein à ses appétits : au-dessus du simple animal sur certains points, mais au-dessous sur d'autres. Il avance sans ce contrepoids qui vient de la conscience spirituelle. Vous en voyez qui vivent une vie légère, sans but. Ils semblent ne pas du tout savoir qu'ils ont une nature spirituelle ni des besoins spirituels. Quand ils s'éveillent à la conscience spirituelle et à la réflexion, le sentiment de leur faute produit le remords et l'angoisse. Ce combat spirituel, à quelque âge qu'il arrive, est au fond le même que celui qui se produit chez le petit enfant quand sa conscience spirituelle s'éveille pour la première fois.

Il est tout naturel que, lorsque les capacités spirituelles sont réveillées, les hommes commencent à prier et à lutter, avec le sentiment profond d'être dans le mal et d'être coupables. Au début, cela peut être entièrement égoïste. Mais avant que la conversion ait lieu, il y aura un moment où les forces opposées, celles de l'égoïsme et celles de l'esprit, s'équilibreront ; puis l'esprit prendra le dessus. Ce qui est animal et égoïste doit perdre du terrain, et ce qui est spirituel doit gagner en force, jusqu'à ce que la victoire bascule du côté des forces spirituelles. Combien de fois ne remarque-t-on pas que, lorsque l'esprit prend conscience de son péché, les attraits du monde pâlissent : tout ce que le monde peut donner paraît petit ; les pécheurs ne trouvent plus dans les choses du monde le plaisir

qu'ils y trouvaient autrefois. À vrai dire, c'est un combat très curieux et très étrange. Comme ils sont rapides et grands, les changements par lesquels passe le pécheur ! Aujourd'hui, il éteint la lumière de Dieu dans son âme et avance à tâtons dans l'obscurité ; demain, la lumière peut revenir et lui montrer un péché plus grand encore ; un jour, il retombe dans l'amour du monde et livre son âme à ses propres pensées et à ses plaisirs ; mais avant qu'un autre jour soit passé, il trouve de l'amertume dans cette coupe, elle le dégoûte, et il crie du fond de l'âme : « Cela ne pourra jamais satisfaire une âme immortelle ! » Il se met alors à essayer de changer sa conduite extérieure ; mais bientôt il découvre que cela ne lui apporte absolument pas la paix. Il est plein de trouble et d'inquiétude pour son salut ; pourtant, jusque-là, tous ses efforts ont été entièrement égoïstes, et avant d'être converti, il faut qu'il le voie. Il est dans une fosse horrible, au fond de la boue. Plus il se débat, plus il s'enfonce, et plus sa situation devient désespérée. Les efforts égoïstes pour trouver un soulagement spirituel sont exactement comme un marécage de boue épaisse. Chaque effort enfonce encore plus dans la fosse l'homme qui s'enlise. L'homme travaillé par sa conscience est prêt à s'imposer de durs travaux et de grands efforts. Au début, il travaille avec un grand espoir de réussir, car il ne comprend pas facilement pourquoi des efforts égoïstes n'aboutiraient pas. Il prie, mais toujours dans un esprit égoïste. Je veux dire par là qu'il ne pense qu'à lui-même. Il ne pense pas du tout à honorer Dieu ni à lui plaire, ni à faire le moindre bien à ses semblables. Il ne se demande pas si sa façon de vivre et l'état de son cœur permettent à Dieu de le bénir sans nuire au reste de sa grande famille. En fait, il ne pense pas du tout à se soucier du reste de cette famille, ni de l'honneur de son grand Père. Bien sûr, une prière aussi égoïste ne reçoit aucune réponse ; et quand il s'en aperçoit, il s'agite et se débat plus que jamais. Il se met alors à ajouter des œuvres et des efforts. Il va à plus de réunions, lit davantage sa Bible, essaie de nouvelles façons de prier. Tout est inutile. Son cœur est toujours égoïste. Il crie dans son angoisse : « Que puis-je faire ? Si je prie, je suis égoïste ; et si j'arrête de prier, c'est égoïste aussi ;

si je lis ma Bible ou si je néglige de la lire, c'est égoïste dans les deux cas. Que puis-je faire ? Comment ne pas être égoïste ? »

Hélas, il n'a aucune idée qu'on puisse agir pour une autre raison, plus haute, que son propre intérêt. C'est justement son aveuglement sur ce point qui rend le combat du pécheur si long et si stérile. Voilà pourquoi il ne peut pas être converti tout de suite, et pourquoi il doit encore s'enfoncer et patauger si longtemps dans le marécage d'œuvres inutiles et désespérées. C'est seulement quand il finit par voir que tout cela ne sert à rien qu'il commence à voir juste sur sa situation et sur ses relations. Quand il apprend qu'il ne peut vraiment pas accomplir son propre salut en s'y prenant de cette façon, il se met à se demander s'il n'est pas complètement dans l'erreur au fond, si les motifs de son cœur ne sont pas corrompus jusqu'à la racine. Regardant autour de lui et plus loin, il commence à se demander si Dieu n'a pas, lui aussi, des intérêts et des droits, tout comme lui-même. « Qui est Dieu, et où est-il ? Qui est Jésus-Christ, et qu'a-t-il fait ? Pourquoi est-il mort ? Dieu est-il un grand Roi sur toute la terre, et ne doit-il pas recevoir l'honneur et l'hommage qui lui sont dus ? Est-ce ce grand Dieu qui a *tant* aimé le monde qu'il a donné son Fils pour mourir pour lui ? Oh, je vois que j'ai complètement oublié de penser aux intérêts et à l'honneur de Dieu ! Maintenant je vois à quel point j'ai été infiniment mesquin et méchant ! C'est clair : je ne peux pas vivre ainsi. Pas étonnant que Dieu n'ait pas écouté mes prières égoïstes. Il n'y avait aucun espoir dans ce genre d'effort, car, je le vois bien, je ne tenais aucun compte de Dieu dans tout ce que je faisais alors. Comme il est raisonnable que Dieu me demande d'arrêter tous mes efforts égoïstes, de rejeter cet égoïsme lui-même, et de me livrer entièrement et pour toujours, pour faire ou pour souffrir tout ce que veut sa volonté bénie ! »

C'est fait ; et maintenant cette âme si longtemps tourmentée entre dans un repos profond. Elle s'installe aux pieds de Jésus, contente pourvu que Christ soit honoré et que le trône de Dieu soit glorifié. Le résultat final, être sauvé ou perdu, ne semble plus lui causer cette inquiétude angoissée ; elle remet sa cause, avec une humilité confiante, au grand Maître de

toutes choses. Dieu fera bien toutes choses. S'il prend soin comme il le faut de ses propres intérêts et de sa gloire, il n'y aura aucune plainte, rien qu'une satisfaction profonde et paisible.

Chez la plupart des jeunes convertis, cet état de confiance paisible en Dieu connaît des interruptions. On a dit non aux appétits naturels, on a refusé qu'ils commandent à la volonté ; mais ils ne sont pas morts. Peu à peu, ils se relèvent pour réclamer leur pouvoir. Ils exigent à grands cris d'être satisfaits, et parfois ils l'obtiennent. Hélas, le jeune converti est tombé dans le péché ! Son âme est de nouveau esclave et dans la tristesse. Oh, quelle honte profonde il ressent en pensant qu'il a de nouveau cédé à la tentation, et blessé le cœur sur lequel il aimait reposer ! Il s'était promis de ne jamais pécher, mais il a péché ; et heureux est-il s'il n'a pas le cœur à se dérober ou à nier les faits. Mieux vaut tout reconnaître, et très franchement, même si cela blesse son cœur plus que tous ses péchés d'avant. Voyez l'angoisse de son esprit ! Jamais encore ses larmes de repentance n'avaient été aussi amères ! Il se sent déçu, et il lui semble presque que cet échec doit ruiner tous ses projets et tous ses espoirs de vivre en chrétien. Les choses ne se passent pas comme il le pensait. Il se sent gêné devant Dieu, car il se dit : « Comment Dieu pourra-t-il encore me faire confiance, après avoir vu à ce point mon infidélité ? » Il a du mal à dire un seul mot à Dieu ou à Christ. Il est presque sûr de s'être fait des illusions. Mais finalement, il pense à la croix du Calvaire, et il aperçoit un faible rayon de lumière, un rayon de la lumière de l'amour. Il se dit : « Il y a peut-être encore de la miséricorde pour moi ! J'irai au moins vers Jésus, et je verrai bien. » Il y va de nouveau, et de nouveau il tombe dans ces bras pleins d'amour, et il sent qu'il est bien accueilli. La lumière de Dieu brille de nouveau sur son âme, et il se retrouve une fois de plus un fils accepté en présence de son Père.

Mais ici s'éveille une nouvelle forme de désir. Il a appris quelque chose de sa propre faiblesse et il a goûté l'amertume du péché. Avec une inquiétude qu'il n'avait jamais connue, il se demande : « Pourrai-je jamais devenir solide dans une vie sainte ? Puis-je avoir assez de justice

pour tenir debout au jour de l'épreuve ? » C'est une nouvelle forme de désir spirituel, celle qu'exprime notre texte par ces mots : « ont faim et soif de la justice ».

Ces longues remarques ne sont qu'une introduction à mon sujet principal ; elles veulent vous mettre sous les yeux la vraie idée de ce que c'est qu'avoir faim et soif de la justice. Cet état d'esprit n'est pas simplement le sentiment de sa faute ; ce n'est pas le remords, ni la tristesse, ni un combat pour obtenir une espérance ou pour échapper au danger. Tous ces sentiments ont pu venir avant, mais avoir faim de la justice, ce n'est rien de tout cela. C'est un désir ardent de vivre réellement la pureté spirituelle et morale. Celui qui a cette faim a compris, dans une certaine mesure, la pureté du ciel, et la nécessité d'être lui-même aussi pur que ceux qui y vivent dans la sainteté, pour pouvoir goûter leur bonheur et respirer librement leur air.

Les auteurs décrivent rarement cet état d'esprit, et il semble que l'Église y ait rarement porté l'attention que mérite son importance.

Quand l'esprit se fait une juste idée de l'air qu'on respire au ciel, il voit clairement qu'il ne pourra pas y respirer, qu'il y étoufferait, à moins que son propre esprit ne soit accordé à la pureté de ce monde-là. Je me souviens d'un homme qui, après avoir vécu un temps en chrétien, était retombé dans le péché. Finalement, Dieu a ramené son enfant égaré. Quand je l'ai revu et que je l'ai entendu parler de sa rechute, il s'est brusquement détourné et a fondu en larmes, en disant : « J'ai vécu dans le péché, presque étouffé à mort dans son air ; j'avais l'impression de ne pas pouvoir y respirer. Il a presque étouffé en moi le souffle de la vie spirituelle. »

Certains d'entre vous ne savent-ils pas ce que cela veut dire ? Vous ne pouviez pas supporter l'air infernal du péché, si semblable à la fumée même de l'abîme ! Une fois sortis, vous dites : « Que je n'y retourne jamais ! » Votre âme est dans l'angoisse et lutte pour trouver un refuge contre ces terribles rechutes dans le péché. Oh, vous aspirez à un air pur

et à un cœur pur, qui ne se mêleront plus jamais aux ténèbres ni à leurs œuvres !

Le jeune converti, comme le petit enfant, peut ne pas comprendre clairement, au début, sa propre situation et ses besoins ; mais les expériences que je viens de décrire font naître l'idée d'une pureté parfaite, et alors l'âme y aspire avec des désirs qu'on ne peut pas retenir. Le converti, maintenant éclairé, se dit : « Il faut, il faut que je sois attiré dans une union vivante avec Dieu, tel qu'il s'est révélé en Jésus-Christ. Je ne peux pas trouver de repos avant d'avoir trouvé Dieu, et qu'il se soit révélé à moi comme mon refuge et ma force pour toujours. »

Il y a quelques années, j'ai prêché un sermon pour faire comprendre ce qu'est la vie spirituelle. Le pasteur chez qui je prêchais m'a dit : « Je voudrais vous montrer une lettre écrite il y a bien des années par une dame aujourd'hui très âgée, où elle raconte ce qu'elle a vécu de remarquable sur ce sujet. » Après sa conversion, elle s'était trouvée extrêmement faible, et se demandait souvent si c'était là toute la stabilité et toute la force qu'elle pouvait espérer recevoir de Christ par son Évangile. Elle disait : « Est-ce là tout ce que Dieu peut faire pour moi ? » Longtemps, et avec beaucoup de prière, elle a examiné sa Bible. Enfin, elle a découvert que, sous ce qu'elle avait toujours lu et examiné jusque-là, se trouvait toute une série de passages qui révélaient le véritable Évangile : le salut qui délivre de la pratique du péché. Elle a vu, dans tout son relief, ce que l'Évangile met à notre disposition. Alors elle s'est enfermée, décidée à chercher cette bénédiction jusqu'à ce qu'elle la trouve. Son âme s'est élancée vers Dieu, cherchant la communion avec lui et la grande bénédiction dont elle sentait si profondément qu'elle avait besoin. Elle avait trouvé dans la Parole de Dieu les promesses qu'il lui fallait, et maintenant elle s'y accrochait comme si elle ne pouvait pas les lâcher avant qu'elles se soient toutes accomplies dans sa propre vie, pour sa plus grande joie. Elle a crié à Dieu de toutes ses forces. Elle disait : « Si tu ne me donnes pas cette bénédiction, je ne pourrai plus jamais te croire. » Finalement, le Seigneur lui a montré que tout était déjà prévu, aussi

complet et aussi glorieux qu'il le fallait ou que c'était possible, et qu'elle pouvait le recevoir par la foi si elle le voulait. En fait, il était clair que l'Esprit du Seigneur la pressait d'accepter, si bien qu'elle n'avait plus qu'à croire, à ouvrir grand la bouche pour qu'elle soit remplie. Elle a vu, et elle a obéi : alors elle est devenue ferme et forte. Christ l'avait rendue libre. Elle n'était plus esclave ; son Seigneur avait vraiment agrandi son âme dans la foi et dans l'amour, et elle pouvait s'écrier, triomphante : « Gloire à Dieu ! Christ m'a rendue libre. »

L'état d'esprit qu'expriment les mots « avoir faim et soif » est une vraie faim et une vraie soif, et ce qu'elles recherchent, c'est le pain et l'eau de la vie. Ces images (si toutefois il faut vraiment les considérer comme des images) sont gardées d'un bout à l'autre de la Bible, et tous les vrais chrétiens peuvent témoigner que ce langage convient parfaitement pour exprimer cette idée.

J'ai dit que cet état d'esprit suppose la conversion ; car le pécheur réveillé a beau connaître des angoisses et sentir sa faute, il n'a pas une idée claire de ce qu'est cette union avec Christ, et il ne comprend pas clairement qu'il a besoin d'un cœur parfaitement purifié. Il a besoin d'avoir vécu un peu ce qu'est la sainteté ; et souvent il semble aussi avoir besoin d'avoir goûté quelque chose de l'extrême amertume du péché, telle que la ressent celui qui a été proche du Seigneur, avant de bien comprendre ce grand besoin spirituel : avoir réellement part à la justice parfaite de Christ lui-même. Par « justice », ici, il ne faut pas entendre quelque chose qui nous serait seulement compté, mais quelque chose de réel. Cette justice nous est réellement donnée, et non simplement attribuée. Christ attire les âmes de son peuple dans une union si étroite avec lui que s'accomplit ce qui est écrit : « vous deveniez participants de la nature divine » (2 Pierre 1,4), ou, comme le dit un autre passage, « afin que nous participions à sa sainteté » (Hébreux 12,10). Voilà ce après quoi soupire le chrétien éprouvé. Après en avoir goûté un peu, puis avoir goûté l'amertume d'une rechute dans le péché, son âme se lance dans les combats les plus intenses pour vivre réellement cette union bénie avec Christ.

Il faut maintenant dire quelques mots de ce que veut dire être rassasié de cette justice.

Les gens du monde ont sans cesse faim et soif des biens de ce monde. Mais ce qu'ils obtiennent ne dépasse jamais ce qu'ils désirent. C'est pourquoi ils ne sont jamais rassasiés. Il y a toujours en eux un manque, dont ils ont conscience, et qu'aucune acquisition de ce genre de biens ne peut combler. Il est tout à fait frappant que les gens du monde ne puissent jamais être rassasiés des choses qu'ils recherchent. L'Écriture le dit bien : « Il élargit sa bouche comme le séjour des morts, il est insatiable comme la mort » (Habacuc 2,5). Plus ils obtiennent, plus ils ont réellement faim et soif.

Remarquons tout particulièrement qu'être rassasié de justice, ce n'est pas la perfection au sens le plus élevé de ce mot. On emploie souvent le mot « perfection » pour ce qui est absolument complet : un état où l'on ne peut plus s'améliorer, et au-delà duquel aucun progrès n'est possible. Une telle perfection ne peut exister chez les chrétiens dans aucun monde, ni sur la terre, ni au ciel. Elle ne peut appartenir à personne d'autre qu'à Dieu. Lui, et lui seul, est parfait au point qu'aucun progrès n'est possible. Tous les autres êtres progressent : les méchants, de mal en pis ; les justes, de bien en mieux. Au lieu de ne plus faire aucun progrès au ciel, comme certains le pensent, on y progresse probablement de plus en plus vite : plus ils ont, plus ils avancent loin. Je me suis souvent demandé si cette loi, qui semble régner ici-bas, s'appliquera aussi là-haut : celle que je pourrais appeler le progrès par élans. Ici, nous remarquons que l'esprit, de temps en temps, se lance dans les efforts les plus intenses pour progresser dans la sainteté. Une fois le progrès accompli, l'esprit se repose un moment, comme s'il avait pris son repas et attendait que l'appétit revienne naturellement avant de fournir son prochain grand effort. Ne se pourrait-il pas que la même loi du progrès règne même au ciel ?

Nous voyons ici comment cette loi agit dans le progrès habituel du chrétien. Un désir ardent, une envie intense font naître un grand combat

et une prière fervente ; enfin, la bénédiction particulière qu'on cherchait est trouvée, et pour un temps l'âme semble remplie à déborder. Elle semble pleinement satisfaite, et avoir reçu tout ce qu'elle croyait possible, peut-être même plus qu'elle n'avait jamais demandé ou pensé. L'âme s'écrie devant le Seigneur : « Je ne savais pas qu'une telle abondance était réservée à ton peuple. Comme c'est merveilleux que Dieu l'accorde à quelqu'un comme moi ! » L'âme se trouve engloutie et perdue dans les profondeurs et les richesses immenses d'une telle bénédiction. Oh, comme le cœur se répand dans cette seule demande, celle qui dit tout : « que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Matthieu 6,10) ! Toute prière se perd dans celle-là. Et puis la louange, la PLÉNITUDE DE LA LOUANGE ! Tout combat, toute angoisse s'arrêtent : l'âme semble réclamer une pause dans la prière, pour pouvoir se répandre dans un seul grand flot de louange. Certains pensent que ceux qui sont dans cet état ne connaîtront plus jamais ce désir ardent d'un nouveau baptême ; mais ils se trompent. Le repas qu'ils ont pris peut les soutenir assez longtemps, plus longtemps peut-être que le repas d'Élie, avec la force duquel il a marché quarante jours ; mais le temps d'une faim relative reviendra, et ils se prépareront à un nouveau combat.

C'est ce qu'on appelle parfois un baptême, une onction, le sceau de l'Esprit, le gage de l'Esprit. Tous ces termes sont justes et beaux pour désigner cette œuvre particulière de l'Esprit divin dans le cœur. Ceux qui la vivent savent combien il est juste et bien trouvé de la décrire comme le fait de manger la chair et de boire le sang du Seigneur Jésus, tant l'âme semble réellement vivre de Christ. C'est aussi le pain et l'eau de la vie, promis gratuitement à celui qui a soif. Ces termes peuvent paraître très mystérieux et vides de sens à ceux qui n'en ont fait aucune expérience, mais ils sont tous clairs pour celui qui a connu dans son âme ce qu'ils veulent dire. Si vous demandez pourquoi on emploie des images pour parler des choses spirituelles, vous avez la réponse dans les besoins de l'esprit humain quand il s'agit de comprendre les choses spirituelles. Le langage de Christ a dû paraître très mystérieux à ceux qui l'écoutaient ;

c'était pourtant le meilleur qu'il pouvait employer pour son but. Il a dit : « Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu » (Jean 7,17) ; mais comment un esprit égoïste, dégradé, abruti, et de plus désobéissant, peut-il espérer entrer dans le sens spirituel de ce langage ? Comme les paroles de Christ ont dû sonner étrangement aux oreilles des prêtres juifs : « Dieu en nous » ; « le Saint-Esprit qui habite en vous » ; « Demeurez en moi » (Jean 15,4). Comment pouvaient-ils comprendre ces choses ? « Le pain qui est descendu du ciel » (Jean 6,58) : qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire pour eux ? Ils croyaient comprendre l'histoire de la manne venue du ciel, et ils faisaient de Moïse une idole ; mais ils ne voyaient pas comment comprendre ce que ce Nazaréen disait, quand il parlait de leur donner le vrai pain du ciel, qui serait pour la vie du monde. Pas étonnant qu'ils aient été déroutés : ils n'avaient de la religion que des idées de lois et de règles, et ils n'avaient pas même la plus lointaine idée d'une union vivante avec le Messie pour recevoir la vie spirituelle.

Quelles sont les conditions pour recevoir cette plénitude ?

Que l'âme en ait faim et soif : c'est la seule condition indiquée dans ce passage. Mais nous savons qu'il est très courant que la Bible fasse des promesses sans indiquer, au même endroit, toutes les conditions de la promesse. Si nous les trouvons ailleurs, nous devons les considérer comme des conditions fixes, et les comprendre comme sous-entendues là où elles ne sont pas exprimées.

Ailleurs, il nous est dit que la foi est une condition fondamentale. Il faut croire pour l'obtenir, et la recevoir par la foi. C'est aussi naturellement nécessaire que de recevoir et de manger du pain de blé pour nourrir le corps. La nourriture ordinaire doit entrer dans notre corps par un acte volontaire de notre part. Nous la prenons et nous la mangeons ; puis le corps l'assimile. De même, la foi reçoit le pain de vie et se l'approprie.

En général, on constate qu'avant que les chrétiens comprennent assez bien le rapport entre ce que Dieu fournit, leurs besoins et les moyens d'y

répondre, cette faim et cette soif deviennent très intenses, au point de dominer tous leurs autres appétits et désirs et de les rendre insignifiants. De même qu'en règle générale une passion dominante rejette dans l'ombre toutes les autres, plus petites, et peut parfois les suspendre entièrement pour un temps, de même nous trouvons ici une âme qui a si intensément faim et soif de la justice qu'elle en oublie presque d'avoir faim et soif même de sa nourriture et de sa boisson ordinaires. Mettez devant lui ses livres d'étude : il n'arrive pas, en ce moment, à y prendre goût. Invitez-le à un concert de chant : il n'en a pas envie pour l'instant. Invitez-le à une soirée entre amis : son esprit est tendu dans une autre direction. Il désire ardemment trouver Dieu, et ne peut, pour le moment, s'intéresser que très peu à un autre ami. Proposez-lui la compagnie des gens du monde, et vous verrez qu'elle l'intéresse le moins possible. Il sait que de tels compagnons ne comprendront pas ce que son âme désire si intensément ; il serait donc inutile, bien sûr, de chercher de la compréhension de ce côté-là.

Une condition importante, c'est que l'esprit comprenne assez clairement la chose dont il a besoin et le moyen de l'obtenir. On ne peut pas bien diriger ses efforts si l'on ne comprend pas assez bien le sujet. Qu'est-ce que ce sceau de l'Esprit ? Qu'est-ce que ce baptême ? Il faut absolument que je voie ce que c'est, avant de pouvoir le chercher de façon intelligente et espérer l'obtenir. Bien sûr, personne ne peut le connaître, avant d'en avoir fait l'expérience, comme il peut le connaître et le connaîtra après ; mais on peut en apprendre quelque chose avant, et souvent beaucoup plus après, quand la lumière de l'expérience éclaire l'âme. Il n'y a pas là plus de mystère que d'avoir faim d'un bon repas, et d'être revigoré après l'avoir mangé.

Ensuite, si nous voulons avoir cette plénitude, nous devons absolument croire cette promesse et toutes les promesses de ce genre. Nous devons les regarder comme de vraies promesses de Dieu, qui ont toutes leur « oui » et leur « amen » en Jésus-Christ, et sur lesquelles notre âme peut

s'appuyer aussi sûrement que sur la promesse du pardon faite à celui qui se repent et qui croit.

De plus, nous devons demander qu'elles s'accomplissent pour notre âme, et insister. Nous avons le droit de l'attendre en réponse à notre foi. Nous devons d'abord être sûrs que nous demandons sincèrement, et ensuite attendre la bénédiction exactement comme nous attendons toujours que Dieu soit fidèle à sa parole. Pourquoi pas ? Il est écrit : « Ce qu'il a dit, ne le fera-t-il pas ? Ce qu'il a déclaré, ne l'exécutera-t-il pas ? » (Nombres 23,19).

Nous devons croire que la promesse comprend une réponse complète à nos besoins. Notre foi ne doit pas limiter la puissance ni la grâce de Christ. Le chrétien n'est pas à l'étroit en Dieu. Qu'il fasse donc attention à ne pas se mettre lui-même à l'étroit par ses idées étriquées sur ce que Dieu peut faire et aime faire pour ses enfants qui ont faim et soif. Il faut souvent une grande persévérance pour chercher cette bénédiction. À cause de l'obscurité de l'esprit et de la petitesse de sa foi, il se peut que, pendant longtemps, le chemin ne soit pas prêt pour que cette grande bénédiction soit pleinement accordée.

Remarques.

1. Les « perfectionnistes » qui se disaient libérés de la loi se sont trompés sur le sens de ce passage et des passages semblables. Ils pensaient que celui qui croit est tellement rassasié qu'il n'a plus jamais soif. Mais en réalité, l'esprit peut s'élever de plus en plus haut, et faire des progrès toujours plus riches dans la sainteté à chaque nouvelle étape. Il peut, bien sûr, trouver de nombreux lieux de repos, comme ceux que Bunyan donne à son pèlerin : ici au sommet de la colline Difficulté, là sur les Montagnes Délicieuses, où il traverse des moments de grand triomphe, de grande foi et de grande joie en Dieu. Après ces moments viendront d'autres périodes de désir intense pour de nouveaux baptêmes de l'Esprit et pour une nouvelle montée vers les sommets de la vie divine. C'est ainsi que les

choses doivent se passer au moins tant que nous sommes dans ce corps, et peut-être pour toujours. Peut-être que les esprits bienheureux du ciel n'atteindront jamais un point au-delà duquel ils ne vivraient plus la même chose : de nouvelles découvertes de Dieu offertes à l'esprit, et par ce moyen de nouvelles étapes de progrès et de croissance dans la sainteté. Avec quel émerveillement nous étudierons alors ces étapes de progrès ! Avec quelle joie nous contemplerons les nouveaux champs de connaissance ouverts l'un après l'autre, et la croissance correspondante de la force de l'esprit et d'un caractère saint, tout cela étant lié à ces manifestations de Dieu comme les effets à leur cause ! Quelles vues nouvelles et glorieuses se seront ouvertes devant nous, aussi vite que nous pouvions les supporter, pendant des milliers et des milliers de siècles ! En regardant en arrière, nous dirons : « Oh, ce progrès éternel, voilà vraiment le bonheur du ciel ! Comme cela dépasse nos plus hautes pensées, quand nous regardions vers le ciel depuis le lointain obscur de notre pèlerinage sur la terre ! Ici, il n'y a pas de fin aux découvertes à faire, ni aux vérités à apprendre. »

S'il n'y avait plus de nourriture, comment pourrait-il encore y avoir une soif et une faim spirituelles ? Et comment, vraiment, pourrait-il encore y avoir de la joie spirituelle ? Supposons qu'à un moment donné, au cours des siècles éternels du ciel, nous arrivions à un point où il ne resterait plus rien à apprendre : plus une seule chose à chercher, plus un seul fait à étudier, plus une seule vérité à connaître. Hélas, quel coup pour le bonheur du ciel !

On nous dit que les anges désirent plonger leurs regards dans les choses du salut. Oh oui ; quand ils ont vu naître notre Messie, il leur a été permis de s'approcher si près de nous, avec leurs éclats de louange joyeuse, que même des mortels ont pu les entendre. Ne pensez-vous pas que ces anges, eux aussi, grandissent dans la grâce et progressent dans la connaissance ? Sans aucun doute, et de façon tout à fait merveilleuse, depuis qu'ils existent.

Combien ils doivent connaître Dieu davantage aujourd'hui qu'avant la création de notre monde ! Et combien de choses ils ont encore à apprendre de la manière dont Dieu gouverne notre race ! Pensez-vous qu'ils ne désirent plus connaître Dieu ? Et ne désirent-ils plus s'élever à une ressemblance de cœur et de caractère toujours plus grande avec le grand Modèle du ciel ?

S'il en est ainsi des anges, il en est sûrement de même de leurs frères plus jeunes : les croyants rachetés du milieu des hommes.

Vous pourriez penser qu'en étudiant quelques jours dans cette école, vous apprendriez toute la science humaine. Ce serait une grande erreur. Vous pourriez maîtriser bien des sciences et avoir encore d'autres sommets à gravir, d'autres immenses champs de connaissance à explorer. Vous pourriez avoir les meilleurs maîtres humains et les meilleures occasions possibles d'apprendre ; il faudrait pourtant encore la durée de bien des vies pour maîtriser tout ce que contient la science humaine, et elle seule. L'esprit n'est pas fait pour être rempli au point d'en être dégoûté, au point de ne plus rien désirer, de ne plus pouvoir rien recevoir. Il est comme les arbres plantés au bord des fleuves de l'eau de la vie, qui donnent douze sortes de fruits, et dont les racines plongent profondément et boivent abondamment ces eaux bénies : tel est l'esprit que Dieu a doté de la capacité de progresser sans fin.

À mesure que notre idéal s'élève et que nous voyons des sommets plus hauts que nous pouvons atteindre, notre désir s'enflammera davantage et nous lutterons plus intensément pour avancer. Quel chrétien ne découvre pas, en relisant la Bible, des couches de sens nouvelles et plus profondes, jamais vues auparavant, des vérités nouvelles révélées et des beautés nouvelles dévoilées ? Le vieux père O. disait : « Je lis la Parole de Dieu. Elle est profonde et riche, comme le grand cœur de son Auteur. Voilà deux heures que je lis, et je n'ai pas avancé de plus de deux versets. Il me faudra toute l'éternité pour la lire jusqu'au bout. » C'était vrai. Il trouvait

vraiment dans la Bible plus que les autres. Il allait plus profond, et plus il allait profond, plus il trouvait riches ses précieux filons d'or et d'argent.

C'est ainsi que le psalmiste dit : « Ouvre mes yeux, pour que je contemple les merveilles de ta loi » (Psaume 119,18). N'avez-vous pas été si transportés d'amour pour ce livre béni que vous vouliez le serrer contre votre cœur et être purifiés par son esprit ? En descendant dans ses profondeurs, et en trouvant dans chaque couche de ses pensées profondes de nouvelles beautés et de nouveaux champs de vérité à explorer, n'avez-vous pas été remplis d'un désir intense de vivre assez longtemps, d'avoir assez de temps et de forces pour tout voir, tout apprendre et tout savourer ? C'est comme les paysages qui se succèdent quand on monte le flanc d'une haute montagne : à chaque étape, on les voit s'étendre avec une beauté plus grandiose et plus vaste ; de même, quand vous étudiez vraiment les choses grandes et riches du royaume spirituel de Dieu, cette connaissance de Dieu n'a pas de limite, car les champs deviennent toujours plus vastes et plus merveilleux à mesure que vous montez. Ne pensez-vous pas que l'âme de celui qui mange, qui boit et qui se remplit de la justice divine est vraiment bénie ?

2. Je suis profondément convaincu que certains d'entre vous ont besoin d'un nouvel épanouissement de la vie spirituelle. Vous avez besoin d'aller plus profond dans la connaissance de Dieu tel qu'il se révèle dans l'âme ; vous avez besoin d'avoir faim et soif plus intensément, et d'être ainsi rassasiés comme vous l'avez rarement été jusqu'ici. Même si vous avez déjà « goûté que le Seigneur est bon » (1 Pierre 2,3), vous avez encore besoin de manger et de boire abondamment à sa table. Il ne vous servira à rien de vivre de ces vieux repas, passés depuis longtemps et digérés depuis longtemps. Il vous faut un repas frais. Il est temps pour vous de dire : « Il faut que j'en sache davantage sur ce que veut dire être rassasié de justice. Mon âme languit après cette nourriture du ciel. Il faut que j'entre de nouveau dans cette salle du festin, pour être de nouveau comblé de son amour. »

3. L'âme rassasiée ne peut pas se contenter de profiter seule de ses riches provisions spirituelles. Si le croyant est bien nourri lui-même, il n'en sera que plus soucieux de voir les autres aussi nourris et bénis.

L'Esprit de Christ dans son cœur est un esprit d'amour, et cet esprit ne peut jamais trouver de repos tant qu'il ne voit pas les autres atteindre le même niveau de progrès et de joie, qui lui est si doux à lui-même.

4. Les vrais chrétiens devraient devenir, et en général ils deviendront, meilleurs et plus saints à mesure qu'ils approchent du ciel. Par contre, quel contraste immense et effrayant entre un vieux chrétien qui grandit et un vieux pécheur qui grandit dans la corruption et dans la culpabilité ! L'un mûrit pour le ciel, l'autre pour l'enfer. L'un continue à louer et à aimer, à travailler et à souffrir pour Dieu et pour sa génération, selon la volonté de Dieu ; l'autre poursuit sa route vers le bas, en grondant et en jurant, détesté des hommes et renié par son Créateur. Vous avez vu ce terrible contraste. Vous aviez peine à croire que deux hommes si différents avaient grandi dans la même commune, étaient allés à la même école, avaient été enseignés dans la même assemblée, et avaient reçu le même Évangile ; et pourtant, voyez comme il est évident que l'un est sauvé et l'autre condamné. Chacun porte d'avance le signe, la preuve visible et indiscutable, du sort qui l'attend.

5. N'est-il pas grand temps que chacun de vous qui a quelque vie spirituelle se présente devant le monde et revête ses habits de fête ? Que le monde entier voie qu'il y a dans l'Évangile une puissance et une gloire dont la philosophie humaine ne s'est même jamais approchée. Montrez que l'Évangile fait naître la pureté et la paix. Montrez qu'il élargit le cœur et ouvre la main pour le bien de tous les hommes. Montrez qu'il vient à bout de l'égoïsme et fait passer l'âme de la haine à l'amour.

Pécheurs, vous qui avez bien assez faim et soif des choses de la terre, ouvrez vos oreilles pour entendre la bonne nouvelle d'un vrai salut. Vous dont le cœur n'a jamais connu de paix solide, vous qui désirez toujours

sans jamais être satisfaits, vous qui criez au plus profond de votre âme : « Oh, avoir un poste ! Oh, avoir des honneurs ! Oh, avoir des richesses ! »

Voyez, voici ce qui vaut bien mieux que tout ce que vous cherchez. Voici « les biens durables et la justice » (Proverbes 8,18). Voici les premiers acomptes des délices qui coulent pour toujours à la droite de Dieu. Voici le ciel qui vous est offert, et même qu'on vous presse de regarder et de choisir. Choisissez la vie plutôt que la mort, si vous voulez être sages pour votre bonheur éternel.